

Sonia Delaunay, *Prismes électriques*, 1914 (Paris, Musée National d'Art Moderne)

POÈME : la *POïesis* à l'Ère de la METamorphose
POEM: *POïesis* in the Era of Metamorphosis

Clara Suzanne BRETEAU

Sous la direction de Dr. Nathalie Blanc, Dr. Claire Lozier et Dr. Nigel Saint

Submitted in accordance with the requirements for the degree of Doctor of Philosophy

The University of Leeds
School of Languages, Cultures and Societies
French Studies

September 2018

Mentions légales

The candidate confirms that the work submitted is her own and that appropriate credit has been given where reference has been made to the work of others.

This copy has been supplied on the understanding that it is copyright material and that no quotation from the thesis may be published without proper acknowledgement.

©2018, The University of Leeds and Clara Breteau

The right of Clara Breteau to be identified as Author of this work has been asserted by Clara Breteau in accordance with the Copyright, Designs and Patents Act 1988.

Remerciements

Alors que cette thèse se termine, alors que je lève tout juste la tête de mon tricot et l'enroule bien au chaud dans son corps de papier, l'heure est venue de me réinscrire à mon tour dans le tissu qui me fait vivre. Car cette thèse elle aussi — comme mes terrains — est « plantée dans une vie », une vie qui inévitablement a poussé à travers elle, comme ces roseaux sauvages qu'Antoine du Petit Bonheur a vu soulever les pans de sa yourte.

Qu'est-ce que remercier, sinon agiter les voiles de ce grand corps intermédiaire, montrer les dentelles qui font de nous un « motif intriqué et vivant » dans une immense toile ? Pour cela, j'aurais voulu pouvoir dire ici merci à tout ce qui dans cette toile — fugace ou non, proche ou lointain, humain ou non-humain — a scintillé ou m'a soutenue pour que je ne tombe pas — et a scintillé ou m'a soutenue quand je suis tombée. Car cette thèse est aussi un produit de et une victoire sur de nombreuses chutes — miroirs, à toute petite échelle, de cette grande dégringolade du vivant dans laquelle nous sommes entraînés et qu'il faut bien s'efforcer de vivre avec panache.

J'aurais voulu rendre hommage à tout ce qui rend cette grande dégringolade moins amère, et même belle, et même digne d'être vécue — tout du moins pour l'instant encore. Parler, dans mon propre « tiers-langage », et hors des accents académiques, de ma petite courette qui a accueilli le monde entier quand je ne pouvais plus bouger. Du grand corps d'air de la Loire que j'aperçois de ma table, du mendiant qui au tout début à Leeds s'est écrié vouloir être jeune à nouveau, de Mireille la feuille-ballerine qui l'autre jour possédée par l'orage tournoyait sur elle-même dans la lumière du lampadaire. Du café rouge et or où j'écris, des bracelets de toc étincelants que je m'offrais à chaque chapitre, des coups de boutoir de l'océan à Santa Cruz quand il se fracassait contre la falaise et faisait trembler toute la maison. J'aurais voulu parler de toutes ces minuties et pépites d'or qui, dans la grande solitude que la thèse installe, deviennent immensités.

Alors que cette vie de thèse s'achève, je remercie ici tout particulièrement et rends hommage :

- À tous ceux qui pour ce travail m'ont accueillie chez eux et ont partagé avec moi un bout de leur existence, au temps qu'ils ont pris pour me permettre de réaliser ce projet, à leur belle énergie et à leur liberté auxquelles, je l'espère, ces pages rendent justice

- À tout ce par quoi cette thèse a commencé et tous ceux qui ont présidé à ses balbutiements ou développements :

- Tous les lieux et leurs habitants à Chalmazel, Christiana, Longo Maï entre autres — qui m'ont accueillie et fait toucher du doigt le nœud entre poésie et écologie qui constitue le cœur de cette thèse

- Pierre Rabhi et Edgar Morin dont les mots sur le sujet ont été un déclic, Christophe Bonneuil, Antoine Lagneau, Cyril Dion, Agnès Sinaï et Yves Cochet, Pablo Servigne, Jean-Claude Besson-Girard, Olivier Breteau, Jean-Louis Gueydon de Gives, tous les copains du FUC, des Villes en Transition, de l'Institut Momentum, Entropia, Radio Aligre, qui m'ont inspirée, encouragée et soutenue avec amitié et intelligence lors de mes premiers tâtonnements — à la radio, sur scène, sur papier, en réunion
 - À Caryn, Clare et Julian de WRoCAH qui ont financé cette recherche, m'ont accompagnée au quotidien avec enthousiasme et attention et ont permis que le parcours escarpé de cette thèse soit ponctué de belles conférences et de beaux voyages
 - Jean-Philippe Gagnon dont la présentation à Angers m'a éblouie et m'a montré que la beauté peut briller dans les salles d'université. Merci pour ton travail et pour cette notion de « subjectivité poétique du dehors » qui a constitué un apport important dans la construction de l'argumentation de cette thèse
- À ceux qui ont été mes anges-gardiens et guides au long cours, mes aînés, ceux qui m'ont fait confiance, m'ont accompagnée et instruite avec bienveillance :
- À Hugo Azérad, mon ange-gardien de Cambridge qui même à distance a fait preuve d'un soutien indéfectible, et, avec toute « l'âme » qu'il met dans les choses, a su trouver les mots qui donnent courage
 - À Nigel Saint à qui j'ai présenté mon projet et qui a choisi de me faire confiance, ainsi qu'à Claire Lozier qui m'a guidée à ses côtés : merci d'avoir cru en moi, de vous être mobilisés quand le calendrier s'est accéléré, de m'avoir par votre exigence et vos tuyaux aidée à trouver mon écriture, merci enfin d'avoir continué à vous soucier de moi y compris quand j'étais loin de Leeds, en m'accompagnant avec rigueur et bonne humeur
 - À Nathalie Blanc, bien sûr, qui en devenant ma superviseuse mais aussi ma co-équipière de *roads trips* et mon amie avec qui j'ai refait le monde, m'a montré mieux que personne comment la pensée et la vie intellectuelle sont d'autant plus brillantes qu'elles sont immergées de toutes parts dans une vie multicolore. Merci Nathalie d'avoir partagé tant de choses avec moi et de m'avoir tant nourrie, de m'avoir fait me sentir moins seule et de m'avoir aidée à m'assumer comme je suis. Merci pour ton courage, ta spontanéité et ton énorme force de vie
 - À l'équipe tourangelle de CITERES qui a accueilli à bras ouverts l'exilée universitaire que j'étais, et par son soutien, son amitié et sa confiance professionnelle m'a aidée à trouver un nouveau giron là même où je suis née : Marion Amalric qui m'a confié mon premier cours en tant que vacataire à Tours, Denis Martouzet et Patrice Melé qui m'ont écoutée et conseillée, Olivier Legros avec qui j'ai travaillé avec plaisir, Anna Madoeuf et Mathilde Gralepois qui ont pris de leur temps pour me coacher et m'encourager, et m'ont montré que de petits coups de

pouce donnés par pure générosité peuvent parfois changer une vie. Aux équipes des départements de Langues Étrangères Appliquées et Arts du Spectacle – et notamment Catherine Douzou, Maria-Teresa Ricci, Joëlle Popineau — qui, en ayant choisi de me faire confiance, vont me permettre comme ATER de prendre à bras le corps ce métier auquel j’aspire, et d’atténuer un peu je l’espère le *baby blues* post-thèse

- À Bertrand Guest qui par son engagement, sa lucidité politique, son talent, sa joie de vivre, inspire l’universitaire que je voudrais être

- À Christian qui depuis notre belle rencontre autour de sa roulotte est devenu un vrai frère colporteur, confrère thérapeute, compagnon de destinées solitaires qui me comprend, m’inspire et grâce à qui je me sens moins seule. Sans ton aide et ton soutien indéfectible à mes travaux, ce projet audacieux d’aller chercher le poétique sur le terrain aurait difficilement pu voir le jour. Merci pour ton « rêvobus » avec lequel j’ai cheminé et qui, même s’il n’existe plus, continue encore et encore de rouler à travers ces pages

- À ceux qui m’aident à vivre, amis lointains et pourtant si proches, par-delà les années :

- Benjamin dont le talent et le monde si singulier m’ont aidé à m’assumer et me développer moi-même comme artiste et intellectuelle, Raphaëlle et Lucile mes grandes copines lutines et brillantes grâce à qui je suis devenue forte et restée fragile

- Mes amies de toujours que mon retour à Tours m’a permis de retrouver : Natacha, avec qui j’ai communié dans les épreuves et nos « grossesses » respectives, Laura, Marcia, Claire, Myriam — qui me font sourire comme personne ne me fait sourire

- Aux belles rencontres et amitiés nouvelles de mon retour tourangeau :

- Cyril, dont l’humour, l’attention et l’amitié indéfectible m’ont aidée à tenir : merci de m’avoir fait me sentir entourée et comprise ; Alain, compagnon de techno et d’écriture ; Marie-Mathilde pour nos week-ends endiablés et nos tissages de destinées, Martin pour nos rendez-vous du Saint-Germain et nos vernissages hilares ; Solène et Corentin pour notre compagnonnage à la bibliothèque durant lequel j’ai trouvé « le fil » ; Alexis alias JayRay dont la verve incroyable m’époustoufle et me réjouit; Andreas pour ton attention et ta compréhension si fines ainsi que tes poèmes magnifiques ; Gilles et Christophe compagnons de poésie ; Célia, Pauline et Tony, Marion et Micka, qui m’ont accueillie et savent si bien prendre soin les uns des autres ; Sophie et David dont la conversation et l’amitié me nourrissent et m’inspirent; Stéphanie ma camarade de bureau qui est venue me soutenir quand j’étais au plus mal

- Arnaud, Steven, Charlie, Julien, Louis, Pierre, Nicolas, qui m’ont fait cadeau de beaux moments d’incandescence et m’ont fait me sentir vivante

- À M. Lecompte, mon prof d'Histoire de 6ème qui par sa verve, sa fougue et sa liberté de pensée m'a éblouie, m'a faite éclore intellectuellement et m'a donné l'envie de me dépasser. Vingt ans plus tard, devenue à mon tour prof à la fac d'Histoire, c'est lui qui m'a aidée à préparer mes premiers cours et m'a coachée sur ma thèse aux moments difficiles. Je remercie la vie pour ces belles symétries et échanges par-delà les années qui malgré l'absurde de notre condition n'en finissent pas de construire de fragiles passerelles de sens
- À Jean-Claude, à ton compagnonnage avec Maman, à votre complicité et aux belles choses que vous partagez
- À Elliott, qui a fait le choix de se retirer mais dont la grâce et le mystère me manquent et me manqueront toujours
- Aux équipes de Trousseau qui m'ont opérée et aux kinés qui m'ont accompagnée, suite à un accident grave survenu en pleine écriture qui m'a fait comprendre au plus profond de ma chair, par-delà tous les savoirs théoriques, combien l'esprit et le corps s'imbriquent et vont de pair
- À Odette, Miralyne, Sonia et Magid, ma petite famille que j'apprends à connaître, merci de tout l'amour avec lequel vous nous avez accueillis Adrien et moi
- À Jérémy, qui par son amour et sa complicité m'a donné la force de me lancer dans ce projet et m'a accompagnée comme jamais personne ne l'avait fait
- À Aurore, ma belle-soeurette, qui a si bien compris les « triplets » que nous étions, qui est désormais partie intégrante de notre petit noyau et contribue à faire de nos réunions de purs moments de bonheur
- À Sylvain, mon oncle, qui m'a tant fait rêver par sa vie d'aventures et de voyages, à nos conversations infinies sur le tout et le rien de la vie qui m'ont fait encore plus déployer l'arbre familial, merci de n'avoir pas coupé le cordon tropical, merci de rester là pour moi
- À Joris, mon compagnon et mon amour, que j'ai rencontré à l'un des pires moments de ma vie et qui aujourd'hui me rend heureuse. À ta douceur, à ta ferveur, à ta fragilité, à la chance de s'être trouvés. À notre complicité et au bonheur qu'il y a à être tous les deux
- À mon père, Abdiaziz Bahloul, dit Johnny, que j'aime et aurais voulu connaître, plus, et qui sera pour toujours mon éternelle recherche. À lui qui, quand il me répétait que « la vie est une jungle », ne croyait pas si bien dire. Oui Papa, la vie est une jungle, cruelle, et belle, et pleine de vie, d'une vie que je m'efforcerai de défendre et de transmettre, en digne héritière de ces forêts d'Algérie qui t'ont vu grandir et qui ont sans doute contribué à faire de toi le beau guerrier que tu étais et es resté jusqu'à ton dernier souffle

- À mes grands-parents, Marcel et Séverine, marin et ingénieure, jardinier et bricoleuse, artiste et musicienne, qui m'ont élevée et dont la vie imprègne cette thèse de part en part. Leur maison et leur jardin ont été pour moi le premier monde, la première maison, le premier jardin, et – tout cela pris à la fois – ma première et mon ultime « université ». J'ai vu miroiter en eux ces facettes et ces mailles d'un tissu enfoui que je m'efforce de retrouver ici

- À mon frère Adrien, à ton panache et à ta fougue, à ton humanité désarmante et à ton regard hilarant sur le monde. À ta sagesse de poète fou et de grand amoureux de la vie, devant laquelle je m'incline et qui m'instruit tous les jours

- À ma mère, Manuelle, qui incarne mieux que quiconque cette poésie au creux du monde que j'ai tenté de toucher du doigt. Cette thèse a commencé au moment où à mes dix ans, Maman, tu m'as mise en garde de ne pas tomber et m'enfermer dans ces livres et ces mots que tu m'avais transmis. Vingt ans plus tard, Mutti, j'en suis encore à essayer de relever le défi, à tenter d'habiter ce bel espace, de marcher sur la crête que tu m'as pointée du doigt. Cette crête sur laquelle je te vois toi danser chaque jour ta danse de funambule, ta danse de femme libre, et remuer tous ces voiles que tu tisses autour de toi.

Enfin, je voudrais conclure ces remerciements avec ces quelques mots écrits alors que ma thèse débutait à peine, il y six ans, à Cambridge. Des mots dans la langue étrange et étrangère de ceux qui m'ont accueillie, pendant quelques années, en un détour qui m'a permis, à moi, étrange et étrangère, de trouver ma maison. Ce sont ces quelques mots que je dédie, en plus de cette thèse, à tous ceux que je viens de citer, proches ou lointains, certains que je ne reverrai pas, d'autres que je reverrai demain. Mots d'au revoir, débuts d'une autre histoire, c'est avec vous que je boucle la boucle, et lève le stylo.

I wanted to tell you something. I don't know what this thing is, but it is something nice, something warm, something small also, and light, that you can carry back in the train when you go back home.

It is something of course that has a different name in all our languages, but which flows through all of them.

It is something very much alive that will probably change colors and shapes overtime, as we grow old and remember about this moment of farewell.

It is something, and I don't really know what this thing is. Maybe it is not even material, maybe it is sandwiched between two wavelengths, maybe it is hidden and it breathes between two layers of words.

It is some thing, and I don't really know what this thing is, but it is light, bright and warm

Résumé

À partir de l'étude sur le terrain d'une série de lieux de vie autonomes détachés de la société de consommation, cette thèse examine la façon dont le développement de l'autoproduction et d'un mode de faire « poïétique » ouvert au hasard et au vivant donne un visage concret au leitmotiv de « l'habitation poétique du monde », abordé jusqu'à ce jour en sciences humaines de manière essentiellement théorique. À travers la notion de « poétique » et sa racine grecque de *poïesis* — étroitement liée à l'idée de transformation de la matière physique — nous formulons une interrogation sur le lien entre les productions langagières et culturelles et la matérialité des modes de vie incarnant une recherche d'émancipation socio-économique.

Alors que les habitats autonomes se démarquent par une prolifération d'enchevêtrements métaboliques, une série de feuilletages, tissages et enchâssements entre l'intérieur et l'extérieur, l'humain et le non-humain, la matière et la signification apparaissent — autant de *nexus* entre le corps et le sens qui émergent dans le sillage de la reconnexion au milieu naturel. Les maisons autonomes peuvent alors être considérées, pour reprendre une formule de Jean Giono, comme des « personnalités-toiles », et le mode de vie qui leur est associé comme un véritable « métier à tisser ».

Elles lèvent alors le voile sur ces minuties et ces dentelles si facilement oubliées ou détruites qui rapprochent l'être humain du trichoptère, ce petit animal utilisé par les joailliers pour les fourreaux de pépites d'or minuscules qu'il tisse autour de son corps. Placée sous le signe de cet animal-totem, cette thèse porte sur l'assemblage et le maintien souterrains et quotidiens de cette cuirasse d'or. Elle entreprend ce faisant de démontrer de manière inédite, à l'échelle des habitats autonomes et au-delà, la nature très incarnée — et donc très politisée — du langage et de l'imagination.

Abstract

Looking at a number of habitats disconnected from consumer society, this thesis explores how autonomous and “poïetical” ways of doing and making turn out to enact in concrete terms the recurring — but, so far, mostly theoretical — theme of “poetical dwelling”. Using the notions of the “poetical” as well as its Greek root of “poïesis” — closely linked with the idea of physical and organic transformation — this study questions the relation between linguistic and cultural productions on the one hand, and, on the other hand, the material aspects of lifestyles driven by an urge for socio-economic emancipation. As this research shows, autonomous habitats can first be characterized by how closely their metabolic elements are intertwined. However, their real specificity lies in the way these physical enmeshments develop and irradiate at the aesthetic and symbolical levels, weaving together the interior and the exterior, the human and the non-human, matter and meaning. Seeing these various webs enfolding throughout autonomous habitats casts a new light onto ecological habitations reassessed as poetical “weaving machines”, while mankind is brought closer to the caddisfly, the insect employed by jewellers for the fine golden sheath it is able to weave around itself using what lies in its surroundings. Through the specific lens of the “poetical” category, this thesis therefore documents the daily making and maintaining of this golden sheath within ecological habitats. While doing so, it showcases in a fresh and unprecedented way the embodied — and political — nature of language and imagination.

Table des matières

Table des matières	9
Introduction	13
Synopsis	25
Première partie. Fondations. Vers une poétique du dehors	30
Introduction	31
Chapitre 1. L’habiter poétique du monde : de la littérature à la géographie	33
A. « Chose au-delà des langues » : versants littéraire et extra-littéraire du poétique.....	33
B. De l’habiter poétique à la subjectivité du dehors.....	40
1. Préambule.....	40
2. L’habiter poétique du monde.....	43
3. La subjectivité poétique du dehors.....	46
C. L’habitation poétique du monde et la géographie.....	48
Chapitre 2. « A word without history ». La <i>poïesis</i> et ses parcours	55
A. « Le tout des actions productrices ».....	58
B. Un type de faire autonome, organique et ouvert.....	61
C. Apports de la <i>poïesis</i> aux sciences sociales.....	66
Chapitre 3. Habiter les interstices. Méthodologie pour l’ouverture d’un champ d’observation	69
A. Implications méthodologiques et limites des cadres théoriques.....	69
B. <i>Poïesis</i> et subjectivité poétique du dehors. Présentation des deux objets d’étude.....	72
C. La « poétique du dehors » : vers une méthodologie mixte d’observation poétique.....	75
1. Introduction.....	75
2. Vers une méthode d’observation poétique.....	76
Deuxième partie. « Le tissu appelle le tissu » ou la « personnalité-toile »	85
Introduction	86
Chapitre 1. Historique et organisation des terrains	91
A. Entre théorie et terrains : retour sur un enchevêtrement.....	91
B. Organisation des recherches de terrain.....	95
Chapitre 2. Présentation des terrains	101
A. Étude de cas : Nanterrel ou le « lieu-coquille ».....	102
B. « Un glissement des choses les unes dans les autres ».....	109
C. Configuration générale et profils socio-économiques des habitants.....	112
1. Configuration générale.....	112
2. Profils socio-économiques des habitants.....	116
Chapitre 3. « Un chef-d’œuvre de broderie » : des enchevêtrements métaboliques aux motifs anthropocosmiques	118

A. Des enchevêtrements métaboliques	122
1. Une prolifération biologique	125
2. Enchevêtrements bioclimatiques.....	130
3. Stockages et recyclages.....	133
4. Enchevêtrements fonctionnels	138
5. Conclusion	143
B. « Le tissu appelle le tissu » : des motifs textiles aux nœuds anthropocosmiques	144
1. Motifs et textures textiles	144
2. Nœuds anthropocosmiques	160
Conclusion.....	173
Troisième partie. Un métier à tisser. Dans la fabrique de la subjectivité poétique	175
Introduction	176
Chapitre 1. La subjectivité poétique du dehors.....	178
A. Des enchevêtrements métaboliques aux enchevêtrements symboliques.....	179
1. Des clairières contenant à la fois leur dedans et leur dehors: enchevêtrements entre intérieur et extérieur dans les habitats autonomes	179
2. Des rats dans les murs. Enchevêtrements entre mondes humain et non-humain.....	185
3. Dans l'entrebâillement : les habitants autonomes entre sens et sensible	190
B. La subjectivité poétique du dehors.....	195
1. Introduction.....	195
2. Figures d'un ré-enchantement : une reconnaissance de la dimension sémiotique et expressive de la nature	196
3. Un décloisonnement de l'intériorité subjective.....	201
C. Conclusion	207
Chapitre 2. La <i>poïesis</i>.....	210
Introduction	210
A. Un faire hybride	213
B. La <i>poïesis</i> : un faire « <i>phusis</i> ».....	219
1. Le faire « organique » : modes opératoires et temporalités	220
2. L'agentivité poétique du dehors	228
C. Un faire animiste	236
Conclusion.....	251
Manifeste du Tiers-langage.....	257
A. Vers un Tiers-langage.....	259
B. Enjeux linguistiques et disciplinaires.....	261
C. « Le local moins les murs » : les échelles du Tiers-langage poétique	265
D. Manifeste du Tiers-langage	267
E. Une plume à la fenêtre.....	271

Envoi.....	272
Annexes	274
1. Carte des terrains	275
2. Tableau général des enquêtés	276
3. Lexique technique	278
4. Table des illustrations	281
5. Bibliographie	288

Une plume à la fenêtre¹

Cette nuit, l'araignée a tissé ses toiles dans l'embrasure de la fenêtre. Et elles sont si nombreuses, que c'est comme un cône, une architecture de voiles qui se déploient dans toutes les directions.

De la table où je travaille, soudain, j'aperçois là une plume. Saisie par les fils invisibles, elle lévite, immobile dans l'air. Soudain, un souffle passe à travers les voiles et elle se met à bouger, à osciller, comme douée d'une vie propre. Là, derrière la fenêtre, elle me fait signe doucement, marionnette réduite à sa plus simple expression.

Ainsi la vie, qui saisit de ses longs doigts transparents les objets fragiles de passage, les fait danser un instant, puis les laisse s'envoler.

¹ Clara Breteau, « Une plume à la fenêtre », *Poèmes (inédits)*, 20 août 2018.

Introduction



Figure 1 Sonia Delaunay, *Prismes électriques*, 1914 (Paris, Musée National d'Art Moderne)²

Le projet de cette thèse a germé sur le terrain, de la fréquentation régulière, au cours de ces dernières années, d'habitants cherchant à satisfaire leurs besoins essentiels de manière autonome, détachée de la société de consommation.

De l'accumulation de ces visites et rencontres a émergé une formule — le « poétique » — et la volonté d'explorer les liens qui, en écho aux mots de Rimbaud, motivaient son rapprochement avec une série de « lieux »³. En creusant cette piste au fil de nos séjours, nous avons formé l'hypothèse de travail selon laquelle le développement de l'autoproduction et d'un mode de faire « poïétique » ouvert au hasard et au vivant donne un visage très concret à la dimension « poétique » de l'habitation évoquée jusqu'alors de manière essentiellement théorique⁴. On observe en effet dans les lieux de vie autonomes une multiplication de singularités, signes et présences invitant à élargir l'acception courante du « poétique », dans la mesure où ces signes, bien loin d'être seulement livresques, apparaissent tissés dans le corps même de l'habitat et dans le processus de sa fabrication.

Notre démarche invite donc à reconsidérer en profondeur l'extension de ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui « le phénomène poétique » et son inscription au sein de la culture matérielle. En effet, une abondante tradition théorique a concouru jusqu'à maintenant à ancrer durablement la

² Malgré leur rattachement du point de vue de l'histoire de l'art à un certain « modernisme », les œuvres de Sonia Delaunay offrent une bonne évocation, de par leurs formes géométriques rayonnantes et vibratoires, du champ de métamorphose poétique qui fait l'objet de cette thèse. Elles illustrent notamment particulièrement bien les entremêlements « entre [sons] et sens » qui le caractérisent (voir Paul Valéry, « Rhombs », *Tel Quel*, Paris, Gallimard, 1943, p. 265). Par ailleurs, les toiles et tapisseries de la peintre offriront un bon moyen d'encadrer les « toiles vivantes » autonomes (section II. 3.) et de mettre en relief leur spécificité.

³ « Moi pressé de trouver le lieu et la formule », in Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer. Illuminations et autres textes (1873-1875)*, « Vagabonds », Paris, Le Livre de Poche, 1998, pp. 115-6 (p. 116).

⁴ Voir par exemple Martin Heidegger, « ... L'Homme habite en poète... », *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, pp. 224-45.

poésie dans le texte littéraire. Bien avant le tournant linguistique qui postule l'autonomie du texte vis-à-vis du monde⁵, une conception classique toujours vivace circonscrit la poésie à un vocabulaire et à un monde de « belles-lettres » à part du quotidien⁶. Malgré sa définition contemporaine élargie de travail de la langue⁷, elle se voit encore largement associée à des « Formes-Objets » langagières⁸ ou à des « dictées »⁹ à apprendre par cœur, fragments d'un genre littéraire codifié et difficile d'accès.

En écho à son arrimage dans les études et l'histoire littéraires, le domaine de la poésie semble sur le plan des pratiques culturelles cantonné au milieu scolaire, aux cercles érudits ou aux sphères confidentielles de l'intimité individuelle, si bien que la question d'une crise contemporaine de la poésie et de son apparente marginalité sociale se voit dans le monde occidental au moins régulièrement posée¹⁰.

Dans ce contexte, envisager l'existence d'une dimension poétique non seulement en-dehors de la littérature mais aussi en-dehors de la parole peut paraître une entreprise relativement ardue. Yves Bonnefoy lui-même, pour qui la poésie a pourtant pour vocation de rappeler à la présence des choses et à la réalité extra-linguistique du monde, considère que celle-ci ne se situe pas « à ce niveau où la vérité de l'humain (...) se manifeste »¹¹. Elle se situe davantage selon lui dans la « profondeur (...) [et] la vie même des mots », considérés comme le véritable « lieu du poétique »¹².

Cependant, l'hypothèse d'une dimension poétique extra-littéraire et d'un rapport texte-monde susceptible de l'articuler compte également des partisans. En 1951, le philosophe Martin Heidegger reprenant à son compte un vers d'Hölderlin développe l'idée d'une « habitation poétique » du monde, faisant de la poésie une « prise de mesure » sous-tendant, bien au-delà du verbe, l'habitation de l'homme et sa condition terrestre¹³. Par la suite, le thème de l'habiter poétique devient une manière de leitmotiv et émaille dans des acceptions variées les pensées littéraire et philosophique de la seconde moitié du vingtième siècle, jusqu'à devenir l'objet de colloques dédiés rassemblant géographes, philosophes, urbanistes et écrivains¹⁴. Par ailleurs, la linguistique structurale et la

⁵ Voir Richard Rorty (dir.), *The Linguistic Turn: Essays in Philosophical Method*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992 et Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014, p. 105.

⁶ Voir notamment Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

⁷ Voir Suzanne Allaire, *La Parole de poésie, Lorand Gaspar, Jean Grosjean, Eugène Guillevic, Philippe Jaccottet*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 19. Citée par Gwenola Caradec, « *Partie prenante* » : *environnement et poétique dans la littérature française et francophone des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles*, thèse de doctorat, University of Wisconsin-Madison, 2012, p. 70.

⁸ Barthes, *op. cit.*, 1972, p. 11.

⁹ Jacques Derrida, « Che cos'è la poesia », *Points de Suspension*, Paris, Galilée, 1992, pp. 303-8 (p. 303).

¹⁰ Voir Claude Le Bigot (dir.), *À quoi bon la poésie, aujourd'hui ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007 et Jacques Roubaud, « Obstruction de la poésie », *Le Monde Diplomatique*, n°670, janvier 2010, pp. 22-3.

¹¹ Yves Bonnefoy, « Discours de Guadalajara », prononcé au Mexique le 22 septembre 2014 à l'occasion de la remise du Premio Fil 2013 de littérature en langues romanes, *La République des Livres*, <http://larepubliquedeslivres.com/bonnefoy/>, consulté le 3 juin 2017.

¹² *Ibid.*

¹³ Voir Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 242 et Friedrich Hölderlin, « Dans un bleu riant... », in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, La Différence, 2005, pp. 887-91. Poème cité dans une autre édition par Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 224.

¹⁴ Voir Augustin Berque, Alexia de Biase et Philippe Bonnin (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner Lieu, 2008 et Augustin Berque, Alexia de Biase et Philippe Bonnin (dir.), *Donner lieu au monde : la poétique de l'habiter. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner Lieu, 2012.

sémiologie en particulier produiront une théorie de la « fonction poétique » dégagée du texte poétique. Roman Jakobson affirme ainsi que « de nombreux traits poétiques relèvent non seulement de la science du langage mais de l'ensemble de la théorie des signes, autrement dit, de la sémiologie »¹⁵. Avant même « l'âge sémiotique »¹⁶, Roger Gilbert-Lecomte, poète du Grand Jeu, en fait un « mode de connaissance » pouvant s'exprimer « en acte »¹⁷ — tandis que les Surréalistes se signalent également par leur refus d'enfermer la poésie dans le poème, pour y inclure la matière existentielle dans laquelle elle trouve sa source¹⁸.

La dimension extra-littéraire de la poésie s'affirme particulièrement dans le lien de celle-ci au monde naturel. Dès le dix-neuvième siècle, Les Romantiques allemands voient ainsi dans la nature « une poésie sans forme ni conscience, (...) sans laquelle il n'existerait pas de poésie du verbe »¹⁹. Plus près de nous, Aimé Césaire considère que « toute vraie poésie », mobilisant à travers l'inconscient « les forces humaines et cosmiques », constitue « le réceptacle des parentés qui (...) nous unissent à la nature, (...) le cœur vivant de [nous-mêmes] et du monde »²⁰. Continuateur de cette pensée d'une poésie « en étendue », Édouard Glissant conçoit un poème « contemporain des premiers brasiers de la terre, (...) originel (...), [né] déjà de toutes les choses du monde »²¹, tandis que pour le critique italien Antonio Prete, « *phusis* et *poiesis*, la nature qui crée et la langue qui crée, (...) [forment] (...) un seul et même cercle »²². Enfin, des écrivains comme Jonathan Skinner ou Harriet Tarlo liés au courant écocritique, ce mouvement universitaire « [taking] as its subject the interconnections between nature and culture, specifically (...) language and literature »²³, renforcent cette idée d'un « travail » poétique « [linking] the wild artistry and skilful means of nature to those of human production »²⁴.

Le champ que nous voyons s'ouvrir et dans lequel nous voudrions former cette hypothèse du poétique extra-littéraire est celui, investi depuis les années 2000 par les courants des nouveaux

¹⁵ Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 210.

¹⁶ Jean-Jacques Boutaud, « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès. La Revue*, vol. 1, n°38, 2004, pp. 96-102 (p. 96).

¹⁷ Roger Gilbert-Lecomte, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, 1974, pp. 286-7.

¹⁸ Michael Sheringham, « Le Surréalisme et ses dissidents », *Traversées du quotidien : des Surréalistes aux Postmodernes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, pp. 75-131 (p. 77).

¹⁹ Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 290.

²⁰ Aimé Césaire, « Poésie et connaissance », *Tropiques*, n°12, janvier 1945, pp. 157-70 (pp. 162 et 169).

²¹ Édouard Glissant, *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, 2009, pp. 5 et 12. Patrick Chamoiseau assimile quant à lui la vie à « une poésie de la matière » in *Les neuf consciences du Malfini : roman*, Paris, Gallimard, 2009, p. 230.

²² Antonio Prete, *Prosodie de la nature*, Nîmes, Théâtète, 2004, p. 91.

²³ Cheryl Glotfelty, « Introduction » in Cheryl Glotfelty et Harold Fromm (dir.), *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens/London, University of Georgia Press, 1996, p. xix.

²⁴ Voir European Association for the Study of Literature, Culture and Environment, « 'Wildness without Wilderness', The Poiesis of Energy and Instability », appel à présentations pour la septième conférence de l' EASLCE organisée à Bruxelles du 27 au 30 octobre 2016.

matérialismes et de la biosémiotique²⁵²⁶, d'un espace « méta-physique » renouvelé, ouvert et non essentialiste²⁷. Logeant notre rapport à et notre élaboration du monde naturel, celui-ci est loin d'être hors-sol ou transcendantal. S'érigeant à partir de lieux de vie et des existences qu'ils abritent, il investit au contraire l'interface monde-discours ou *oikos-logos* sous-entendue dans le terme d'« écologie »²⁸. Ce faisant, il donne à voir les relations d'incarnation, d'échanges et de « nourritures » diverses qui s'instaurent entre l'être humain et la nature qu'il habite. Il s'agit bien, à travers ce réinvestissement néo-matérialiste de la métaphysique que nous suggérons, de s'orienter vers une manière de « compromis » dans les rapports compliqués que la poésie et le poétique entretiennent historiquement avec la discipline²⁹. Mais il s'agit aussi de concevoir, à l'instar notamment de Philippe Jaccottet, la dimension métaphysique du poétique comme logée précisément au cœur de ce compromis et du travail qui le sous-tend :

Toute l'activité poétique se voue à concilier, ou du moins à rapprocher, la limite et l'illimité, le clair et l'obscur, le souffle et la forme. C'est pourquoi le poème nous ramène à notre centre, à notre souci central, à une question *métaphysique*.³⁰

Envisagée à partir de ce champ, l'activité poétique apparaît dès lors comme la cristallisation — langagière ou non — de ces « *circonstances* particulières de la langue, données géographiques et climatiques » évoquées par Bonnefoy³¹. Elle se montre alors engagée dans les modes de vie et les cultures matérielles par lesquelles l'être humain consolide son rapport à ces circonstances, et peut se voir stimulée ou entravée selon que celui-ci est plus ou moins aliéné ou autonome. C'est l'idée qu'émet par exemple Henry David Thoreau lorsqu'il suggère dans *Walden ou la vie des bois* que

²⁵ Ayant pour projet le développement d'une « new (...) metaphysical tradition », les nouveaux matérialismes, marqués par l'introduction du terme en 1991 par la philosophe Rosi Braidotti, désignent « a general direction of thought (...) emerging in feminist theory that situates the embodied nature of the subject ». Inspirée du néo-matérialisme de Foucault, de la nouvelle matérialité proposée par Deleuze et d'une relecture du matérialisme marxiste, cette « philosophy of immanence » axée sur la matière et la matérialisation, non idéaliste et non dualiste s'impose progressivement au cours des années 2000 et 2010 comme bannière de ralliement et creuset de réflexion pour un nombre croissant d'universitaires qui s'accordent à voir émerger dans les humanités « a new materialist turn », voire un « tournant non-humain ». Voir Rick Dolphijn et Iris Van der Tuin (dir.), *New Materialism. Interviews & Cartographies*, Ann Arbor, Open Humanities Press, 2012, p. 13.

²⁶ La biosémiotique « is a semiotics not only of human verbal and non-verbal communication, but also of the communicative nature of all living organisms as they forge (...) meanings in their environments. (...). [It] involves [a] semiotic widening, (...) [and the] (...) framing [of ways] of seeing the world – both human and non-human". Voir Wendy Wheeler, « Postscript on biosemiotics: reading beyond words and ecocriticism », *New Formations*, n°64, été 2008, pp. 137-56 (p. 140) ainsi que Marcello Barbieri (dir.), *Introduction to Biosemiotics. The New Biological Synthesis*, Dordrecht, Springer, 2007.

²⁷ Nous faisons ici référence au sens littéral du terme « méta-physique » comme « surnaturalité », autrement dit ce qui est « au-dessus de » mais étroitement « articulé à » la nature (*phusis*) et aux réalités anthropologiques.

²⁸ Du grec ancien *oikos*, « maison, foyer, maisonnée » et *logos*, « discours, connaissance de ». Voir Henry Liddel, Robert Scott et Henry Stuart Jones, *A Greek-English Lexicon*, Oxford, Oxford University Press, 1996, pp. 1057-9 et 1204-5.

²⁹ Voir Jean-Claude Pinson, *Habiter en poète*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, p. 12.

³⁰ Philippe Jaccottet, *La Semaison I. Carnets, 1954-1979*, Paris, Gallimard, 1984, p. 40. Nos italiques.

³¹ Bonnefoy, *op. cit.*, 2014, <http://larepubliquedeslivres.com/bonnefoy/>. Nos italiques.

if men constructed their dwellings with their own hands and provided food for themselves and families simply and honestly enough, the *poetic* faculty would universally be developed, as birds universally sing when they are so engaged.³²

C'est donc dans ces circonstances et ces rythmes quotidiens que se situerait, au-delà des mots, cette « profondeur dans la parole » évoquée par Bonnefoy³³, ou encore cette « gigantesque formation invisible » mentionnée par Paul Valéry dont les mots seraient « une petite portion visible », « [produits finaux] qui [commencent] comme une impulsion, [stimulés] par l'attitude et le comportement qui dicte la nécessité de l'expression »³⁴.

L'enjeu principal ici va être de rapatrier à l'intérieur du champ de métamorphose poétique cette formation invisible de la parole et cette « poussée du cosmos » à travers elle³⁵. C'est ce que fait entre autres Isabel Allende dans *Mon pays réinventé* : « quiconque est né et vit dans une nature comme la nôtre ne peut s'empêcher d'écrire de la poésie. Au Chili, ce ne sont pas des lézards qu'on trouve sous les pierres, mais des poètes »³⁶. Ainsi, pour Allende, c'est non pas dans les textes, mais au plus près du sol, immergé dans ce substrat, que se trouve le lieu de naissance et de résidence des poètes. Ce qu'elle pointe n'est autre que ce qu'Édouard Glissant désigne de manière littérale comme le « prétexte » physique, géographique et « obscur » du poème — ce « poème originel » fait de ces « immenses points d'interrogation et d'exclamation qui au long des côtes du monde s'allongent et se redoublent », ces « bouches d'ombres » et cette « parole d'abord confuse mêlée de sables gris »³⁷. Pour l'auteur de *Philosophie de la relation* sous-titré « poésie en étendue », « les pays [et] les paysages » — soit « l'étendue » prise au sens matériel et physique du terme — sont bien les premiers substrats et fondements de la parole : « ce sont les pays qui prévalent (...). Les pays nous changent. Les pays, les paysages. Les mots dont nous avons usé déroutent leur matériau, (...) ce sont les paysages qui scandent »³⁸.

À ceux qui estiment que la poésie ne saurait exister en-dehors des textes, Thoreau, Allende et Glissant répondent que ces mots ne viennent pas de nulle part, qu'ils ont aussi un terreau biologique et géographique. Faut-il exclure toute cette chair existentielle et écologique du champ du poétique sous prétexte qu'elle n'en serait que la source ? Loin de cantonner la poésie à un monde idéal et hors-sol, on peut voir celle-ci inscrite dans la trame même des lieux, ayant maille à partir, plus encore qu'avec le substrat et les reliefs abstraits du langage, avec la nature vivante et animée du pays, avec son écologie. Pour Zéphyr, tailleur de pierre et fondateur du village troglodyte Treffonde, près

³² Henry Thoreau, *Walden (and Civil Disobedience)*, New York, The New American Library of World Literature, 1960, p. 36. Nos italiques.

³³ Bonnefoy, *op. cit.*, 2014, <http://larepubliquedeslivres.com/bonnefoy/>.

³⁴ Voir Valéry, *op. cit.*, 1943, p. 21.

³⁵ Césaire, *op. cit.*, 1945, p. 164.

³⁶ Isabel Allende, *Mon pays réinventé*, Paris, Grasset, 2003, pp. 156-7.

³⁷ Édouard Glissant, *Une nouvelle région du monde*, Paris, Gallimard, 2006, pp. 12, 18 et 33.

³⁸ *Ibid.*, pp. 28-9.

d'Angers³⁹, le poétique n'est d'ailleurs pas associé à des références littéraires ou à un monde à part. Comme chez Allende ou Valéry, il a partie liée avec la « géographie » et le terreau de ce village à moitié immergé dans la terre — avec son « côté minéral, [ses] creusements, tous les niveaux et la végétation qui s'y met »⁴⁰. Comme le montre bien l'exemple de Treffonde et son passé d'ancienne carrière d'extraction de tuffeau, le poétique se trouve aussi dès lors replongé dans l'histoire politique et sociale des lieux, et relié notamment aux entreprises d'exploitation ou de colonisation du territoire qui y ont laissé des stigmates.

Nous sommes donc face à plusieurs enjeux. Tout d'abord, celui d'une « politique du poétique » qui ne se satisfait plus — ni de la dichotomie instaurée entre les sphères économique et esthétique de la tradition mallarméenne⁴¹ — ni « de l'« éthique originelle » (...) apolitique (...) que constitue la pensée de l'Être » selon la conception ontologique de l'habiter poétique heideggerienne⁴². En effet, la dimension poétique élargie des lieux de vie autonomes telle que nous l'envisageons nourrit et se nourrit des choix politiques et économiques des enquêtés. Sur la toile de fond d'un « biopouvoir (...) qui [vise] (...) à produire et reproduire tous les aspects de la vie sociale »⁴³, la production de subjectivités singulières et de formes de « ré-sidences » alternatives constitue aussi une forme de « dis-sidence » et de résistance⁴⁴. Bien loin d'être repliés sur des « terroirs-mouroirs », les « oasis en tous lieux » de nos terrains⁴⁵ s'intègrent à l'heure actuelle dans un archipel mondialisé de territoires soumis à ce biopouvoir et à son projet productiviste. Ils s'inscrivent aussi sur le plan diachronique dans la continuité historique des luttes paysannes et culturelles qui ont dénoncé la colonisation intestine du territoire par le modèle de société industrielle⁴⁶. À travers notre démarche, il s'agira ainsi de chercher à comprendre, dans un contexte politique où des formes de néo-colonialisme libéral virulentes se déploient, comment des résidences dissidentes à la fois ancrées mais aussi nomades et légères,

³⁹ Pour la suite de notre travail, les enquêtés qui ont souhaité l'anonymat seront désignés par un prénom fictif. Sauf cas spécifique, le nom des entités géographiques de grande et moyenne taille (villes, régions, départements, cours d'eau, reliefs...) et leurs caractéristiques seront conservés. Dans le cas des lieux-dits et villages, les noms de lieux seront conservés ou rebaptisés au cas par cas, selon que cela s'avère ou non compatible avec la volonté d'anonymat des enquêtés. Notre système de référence donne successivement le prénom (fictif ou non) de l'enquêté, le nom (fictif ou non) de son lieu de vie, la région dans laquelle il est localisé, le type d'habitat et de milieu environnant (habitat restreint et élargi), les métiers actuels et passés de l'enquêté. Après la première citation, une référence abrégée est utilisée. On pourra se reporter si besoin au tableau général des enquêtés présenté en annexe.

⁴⁰ Le site a pour lui une dimension poétique liée « [aux] gens que [l'on] rencontre, [à] la *géographie*, [au] cadre ». Zéphyr, Treffonde (Anjou), maison troglodytique autoconstruite, écovillage dans une ancienne carrière d'extraction de tuffeau, tailleur de pierres et co-propriétaire du terrain. Notre accentuation.

⁴¹ Laure Michel, « Crise de la poésie ? Le poétariat selon Jean-Claude Pinson », *Les Temps Modernes*, vol. 1, n°657, 2010, pp. 247-59 (p. 257).

⁴² Voir à ce sujet la notion d'habiter poétique revisitée par Paul Ricœur, « Lettre sur l'humanisme », in *Conflit des interprétations*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 151, cité par Pinson, *op. cit.*, 1995, pp. 78 et 80.

⁴³ Voir Michael Hardt et Antonio Negri, *Multitude*, Paris, La Découverte, 2004, pp. 26-27, cités par Michel, *op. cit.*, 2010, p. 254.

⁴⁴ Voir Clara Breteau, « La Guerre des Demoiselles », *Multitudes*, n°60, automne 2015, pp. 112-19 (p. 119). Voir aussi Jean-Claude Pinson, *À Piatigorsk, sur la poésie*, Nantes, Cécile Defaut, 2008, p. 93.

⁴⁵ Le mouvement des « Oasis en tous lieux » porté par l'association Colibris rassemble des lieux de vie autonomes à travers la France. Lancé sous l'impulsion du philosophe d'origine algérienne Pierre Rabhi, il développe des ponts entre formes de vie autonomes traditionnelles et contemporaines, africaines et occidentales.

⁴⁶ Voir Breteau, *op. cit.*, 2015, pp. 112-19.

pragmatiques et volontairement précaires peuvent trouver à subsister, se développer et devenir culturellement « agissantes ». Notre approche s'inscrit notamment dans les mobilisations résurgentes de géographes anarchistes ou « pirates », intéressés par des sujets tels que « l'émancipation spatiale, les nouvelles territorialités et paysages de pouvoir, les communautés de relations et leur rapport à la beauté »⁴⁷. En termes politiques, c'est dans le champ « d'immanence de l'utopie »⁴⁸, en lien avec l'étude des « utopies concrètes » et des luttes postcoloniales, mais bien loin des logiques autonomistes identitaires ou survivalistes individuelles que nous situons notre travail⁴⁹.

En sus de ce premier aspect politique, nous nous trouvons également face à un double enjeu disciplinaire. Tout d'abord, celui du poétique et de son rapport au terrain voire au « terreau » du monde géographique — visible, étendu, matériel — ainsi qu'au sens large naturel et biologique. Mais nous sommes aussi face au défi d'une géographie assumée, dans la lignée de grands fondateurs tels qu'Élisée Reclus ou Alexander Von Humboldt, comme romantique et cosmique, incluant non seulement dans son programme « l'étude poussée et exacte du vivant » mais aussi l'exploration de « la poétisation de la nature » qui y trouve ses sources⁵⁰. Entendue alors dans toute la complexité et l'épaisseur des couches de son *graphein*, la géographie peut être considérée sous ses facettes néomatérialiste et existentielle comme s'intéressant à « ce qui pousse la matière à former monde »⁵¹. Outrepassant la simple étendue visible, elle peut englober, comme l'a défendu par exemple la géographe Nathalie Blanc, un domaine allant de la nature animée aux représentations qui lui sont liées, en passant par les « signes concrets [de leur inscription] sur la terre »⁵². Elle s'attache alors dans des mouvements d'aller-retour à la description de formes de vie qui, se ré-appropriant continuellement

⁴⁷ Voir le site du Premier Colloque International des Géographies et Géographes Anarchistes organisé en Italie en 2017 (<https://icagg.org/wp/>) ainsi que Simon Springer, « Les Géographies de l'anarchisme : l'émancipation spatiale et l'espoir au-delà de l'espoir », conférence au laboratoire PACTE, 16 mai 2018, Grenoble, <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/les-geographies-de-l-anarchisme-l-emanicipationspatiale-et-l-espoir-au-dela-de-l-espoir>, consulté le 14 juin 2018. Voir aussi le Laboratoire d'Écologie Pirate où interviennent des géographes telles que Nathalie Blanc ou Cyria Emelianoff : <https://notesondesign.org/tag/laboratoire-decologie-pirate/>.

⁴⁸ Jean-Christophe Bailly, *L'Élargissement du poème*, Paris, Christian Bourgois, 2015, p. 37.

⁴⁹ Voir Antoine Lagneau, Fabrice Flipo et Simon Cottin-Marx (dir.), « La Transition, une utopie concrète ? », *Mouvements*, vol. 3, n°75, 2013, pp. 7-12 (p. 9) : « L'utopie concrète, théorisée par Ernst Bloch, (...) est tout le contraire de 'l'utopisme', qui se contente de rêver au lieu d'agir (...) [[elle] révèle la plasticité du monde (...), [elle est l'] invocation d'un ordre, à venir ou à faire, contre un désordre présent ». Citant Ernst Bloch, *Principe espérance*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1976, p. 193. Sur le mouvement d'écocritique postcoloniale auquel se rattache entre autres notre travail, voir Elizabeth Deloughrey et al. (dir.), *Caribbean Literature and the Environment: Between Nature and Culture*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2005. À propos de la mouvance survivaliste, voir notamment Bertrand Vidal, « Survivre au désastre et se préparer au pire », *Les Cahiers de Psychologie Politique*, n°20, janvier 2012, <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2048>, consulté le 12 septembre 2018.

⁵⁰ Voir Charles Le Blanc, Laurent Margantin et Olivier Schefer, *La Forme poétique du monde, anthologie du romantisme allemand*, Paris, José Corti, 2003, p. 45. Cité par Bertrand Guest, *Écritures révolutionnaires de la nature au XIX^e siècle. Géographie et liberté dans les essais sur le cosmos d'Alexander von Humboldt, Henry David Thoreau et Élisée Reclus*, thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, 2013, p. 18. Nous distinguons la vision de la discipline géographique développée par Reclus de ses positions sur la question coloniale, dont on trouve une analyse nuancée dans le livre de Florence Deprest, *Élisée Reclus et l'Algérie colonisée*, Paris, Belin, 2012.

⁵¹ Guest, *op. cit.*, 2013, p. 25.

⁵² Nathalie Blanc, *La Nature dans la cité*, thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne Paris I, 1995, p. 273., https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/449035/filename/N_Blanc.pdf, consulté le 3 juin 2017.

les « espaces vécus »⁵³ pour les rendre habitables, peuvent être conçues selon Blanc comme abritant une activité proprement « poétique »⁵⁴.

De telles approches ont été et sont encore portées par différents courants de la géographie — la géographie culturelle⁵⁵, la géographie des représentations⁵⁶, l'esthétique environnementale⁵⁷ ou encore la géographie des émotions qui connaît depuis les années 2000 un regain d'intérêt⁵⁸. Du côté des études littéraires, on a pu observer aussi dans l'Hexagone l'émergence depuis les années 1970 de la géopoétique⁵⁹, de l'écosophie guattarienne⁶⁰, de la géographie littéraire⁶¹ et enfin de l'écocritique⁶² se développant sous influence anglo-saxonne autour des rapports de corpus littéraires à l'écologie et à l'environnement.

On constate néanmoins au niveau des deux champs disciplinaires géographique et littéraire la persistance de biais qui se répondent en miroir. Du côté des études littéraires en effet, seule une place marginale est accordée à la « graphie terrestre » et à la matérialité des modes de vie, y compris dans leurs enjeux écologiques et politiques⁶³. De l'autre côté, peu d'attention est consacrée aux représentations ou aux émotions dans le monde de l'enseignement et de la recherche en géographie⁶⁴, et encore moins à ce qui les lie aux formes de vie et aux économies observables sur les territoires⁶⁵. À travers l'hypothèse du poétique extra-littéraire, nous voulons donc examiner une double question : d'une part, celle du poétique comme langue de signes concrète inscrite sur la terre, entremêlée aux et nourrie des signes et poussées de la nature vivante. De l'autre, celle de la géographie comme domaine

⁵³ Armand Frémont, *La Région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 1976.

⁵⁴ Nathalie Blanc et Thomas Lamarche, « Services écosystémiques culturels : habitabilité, forme, gouvernance », présentation réalisée dans le cadre du programme Éphèse, janvier-octobre 2015.

⁵⁵ Paul Claval, « Champ et perspectives de la géographie culturelle », *Géographie et cultures*, n°1, 1992, pp. 7-38, <http://gc.revues.org/2448>, consulté le 24 janvier 2018.

⁵⁶ Antoine Bailly, « Distances et espaces : 20 ans de géographie des représentations », *L'Espace géographique*, n°3, 1985, pp. 197-205. Cité par Blanc, *op. cit.*, 1995, p. 273.

⁵⁷ Voir Nathalie Blanc, *Vers une esthétique environnementale*, Versailles, Quæ, 2008.

⁵⁸ Voir Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortar, *La Fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 22-3 et Anne Volvey, « Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique », *Carnets de géographes*, n°9, 2016, <http://cdg.revues.org/541>, consulté le 02 juin 2017.

⁵⁹ Voir Michel Deguy, *Fragments du cadastre*, Paris, Gallimard, 1960 et *Poèmes de la Presqu'île*, Paris, Gallimard, 1961 ainsi que Kenneth White, « Texte inaugural de l'Institut international de géopoétique » et « Le Grand Champ de la géopoétique », publiés sur le site de l'Institut International de Géopoétique, <http://www.institut-geopoetique.org/fr>, consulté le 26 février 2018.

⁶⁰ Voir Félix Guattari, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

⁶¹ Voir Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement. Voyages en France*, Éditions du Seuil, 2011 et Michel Collot, *op. cit.*, 2014. Selon ce dernier, la géographie littéraire peut s'intéresser aux espaces référentiels d'objets littéraires (« approche géographique »), aux représentations de l'espace qu'ils transportent (« approche géocritique ») ou enfin aux mises en forme singulières traduisant ce rapport à l'espace (« approche géopoétique »).

⁶² Voir note 23 et, pour l'écocritique francophone, Daniel Finch-Race et Julien Weber (dir.), « French Ecocriticism / L'Écocritique française », *L'Esprit Créateur*, vol. 1, n°57, printemps 2017.

⁶³ Voir Nathalie Blanc, Clara Breteau et Bertrand Guest, « Pas de côté dans l'écocritique francophone », *ibid.*, pp. 123-38 (pp. 125-6 et 135-6).

⁶⁴ Voir Pauline Guinard et Bénédicte Tratnjek, « Géographies, géographes et émotions », *Carnets de géographes*, n°9, 2016, p. 1., <http://cdg.revues.org/541>, consulté le 02 juin 2017.

⁶⁵ Voir Annabelle Morel-Brochet, « Un point sur l'habiter. Heidegger, et après... », *EspacesTemps.net*, 4 novembre 2008, p. 4, <http://www.espacestemp.net/articles/un-point-sur-habiter-heidegger-et-apres/>, consulté le 6 juillet 2017.

de l'espace vécu donnant un sens à la relation « être humain-milieu »⁶⁶, liant à travers le « procès géographique » percepts et concepts, conditions d'existence matérielles et cristallisations émergentes de l'espace imaginaire.

À travers la notion que nous avons évoquée de « langue de signes », il s'agit bien de se confronter à une problématique d'ordre toujours linguistique. Mais c'est aussi outrepasser largement ce seul champ. L'enjeu est ainsi d'ouvrir les études littéraires sur l'écocritique, mais également d'aboucher l'écocritique avec la géographie et la socio-anthropologie, en tant que ces dernières peuvent s'intéresser, tel que chez l'anthropologue anglais Tim Ingold, à une « poétique de l'habiter »⁶⁷. Il s'agit bien alors, à travers la notion de « poétique », de formuler une interrogation sur le lien entre les productions langagières et culturelles d'une part et les modes de vie incarnant une recherche d'émancipation socio-économique d'autre part. Comme Merleau-Ponty avait commencé à le faire avec la catégorie de « prose » dans son essai inachevé *La Prose du Monde*, nous suggérons ainsi qu'il est possible, voire nécessaire, « d'élaborer la catégorie » de poétique sur le plan de la théorie de manière à « lui donner, au-delà de la littérature, une signification sociologique »⁶⁸, anthropologique et, *in fine*, politique⁶⁹.

Cette thèse s'inscrit ainsi, pour son cadre et ses objets, dans une démarche d'écocritique étendue aux langues ordinaires, aux pratiques environnementales et aux « modes d'habiter »⁷⁰. Cependant, nous n'irons pas chercher dans ce champ notre méthodologie, en raison de son ancrage encore très marqué dans les études littéraires, de certaines ambiguïtés épistémologiques et du peu de liens qui y ont été développés jusqu'à maintenant avec le terrain anthropologique⁷¹. Puisqu'il s'agit davantage de mener une réflexion sur la place du phénomène poétique au sein de la culture, et notamment d'une culture vivante et populaire qui ne soit pas entièrement recouverte par la « haute culture » ou les produits d'une « industrie culturelle »⁷², nous avons fait le choix de mettre sur pied une méthodologie mixte combinant les sciences sociales et l'approche littéraro-philosophique d'une « phénoménologie poétique »⁷³. Ces méthodes sont elles-mêmes repositionnées à l'intérieur du cadre

⁶⁶ Blanc, *op. cit.*, 1995, p. 273.

⁶⁷ Voir Tim Ingold, « De la pratique et des mots : faire est une manière de raconter », présentation donnée à Grenoble le 13 décembre 2017 organisée par les laboratoires Pacte, Litt&Arts et la SFR Création de l'Université Grenoble-Alpes, <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/tim-ingold-de-la-pratique-et-des-mots-l-artisanat-comme-facon-de-raconter>, consulté le 26 février 2018.

⁶⁸ Merleau-Ponty, *La Prose du Monde*, Paris, Gallimard, 1969, pp. iv. et 15.

⁶⁹ La dimension politique de l'élargissement du poétique est soulignée entre autres par Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 9 et, à propos de l'œuvre de Jean-Claude Pinson, par Michel, *op. cit.*, 2010, pp. 251-2.

⁷⁰ Sur l'extension proposée du champ de l'écocritique, voir Blanc, Breteau et Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 135-6. Pour les modes d'habiter, voir Nathalie Blanc, *op. cit.*, 1995, p. 12.

⁷¹ Voir Terry Gifford, « Recent Critiques of Ecocriticism », *New Formations*, n°64, 2008, pp. 15-24, Michael Cohen, « Blues in the Green : Ecocriticism Under Critique », *Environmental History*, vol. 1, n°9, 2004, pp. 9-36 et Blanc, Breteau et Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 123-38 (p. 124).

⁷² Voir Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 16 et Michel, *op. cit.*, 2010, p. 252 : « [la] défense d'une pratique poétique démocratique (...) suppose une redéfinition du statut culturel de la poésie dans un pays où sa place symbolique reste du côté de la culture patrimoniale, prestigieuse et élitaire ».

⁷³ Gaston Bachelard, *La Poétique de l'Espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957, pp. 2-3.

théorique des modes d'habiter et des nouveaux matérialismes⁷⁴ qui en recomposent significativement les paramètres⁷⁵ et nous permettent de conjuguer épistémologie de sciences sociales et démarche écocritique.

Notre approche s'appuie notamment, pour appréhender nos terrains, sur la mobilisation de deux notions, dont nous verrons qu'elles constituent à la fois un espace théorique, un champ d'observation et des objets d'étude socio-anthropologiques. La première, la « subjectivité poétique du dehors », se signale par « [une manière singulière] d'habiter le monde », fondée sur des « rapports inédits et insolites [tissés] entre l'intériorité, le corps, le langage et les paysages » et notamment sur une reconnaissance de « la dimension sémiotique du dehors esthétique »⁷⁶. Celle-ci sera mise en perspective et approfondie par une seconde notion à la fois résurgente et relativement méconnue, la *poïesis*. En plus que de se trouver précisément à la racine des mots de « poésie » et de « poétique », celle-ci a pour spécificité d'établir un pont entre poésie littéraire et monde matériel. Dans la Grèce pré-classique, elle désigne en effet une belle production artisanale impliquant, contrairement au sens nébuleux du terme de « création » par lequel elle est couramment traduite, une transformation effective de la matière physique⁷⁷. Plus tard, aux dix-neuvième et vingtième siècles, ce sens matériel enfoui de la *poïesis* ressurgit d'abord en médecine puis dans la cybernétique, dans les sciences humaines et en particulier dans certaines branches de l'écocritique. Suite aux écrits des biologistes Maturana et Varela qui la placent au cœur d'une nouvelle définition du vivant⁷⁸ ou avec ceux de Félix Guattari qui propose un élargissement de la notion « d'autopoïesis » à tous les domaines de « l'écophilosophie »⁷⁹, certains écocritiques matérialistes la réactivent comme mode de faire organique placé au cœur du monde vivant, « relational activity leading to transformation that underlies the spontaneous self-organization and patterning of many systems »⁸⁰.

Faisant office de notion transactionnelle entre le travail du *medium* naturel et celui du *medium* de la langue, la *poïesis* déroule un spectre qui suggère un continuum plutôt qu'une compartimentation texte-monde. Elle invite alors à re-sonder les rapports au milieu qui s'observent sur le terrain autonome à la frontière du sens et des sens, dans leurs entremêlements. Cependant, l'une de ses forces est aussi de tailler dans le tas de « l'universel reportage »⁸¹ en dessinant, au-delà d'un espace

⁷⁴ Voir note 25 et, pour les modes d'habiter, Blanc, *op. cit.*, 1995 ainsi que Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012.

⁷⁵ Voir Nick Fox et Pam Alldred, « New Materialist Social Inquiry: Designs, Methods and the Research-Assemblage », *International Journal of Social Research Methodology*, n°18, vol. 4, 2015, pp. 399-414 et Nicole Mathieu *et al.*, « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé », *Strates*, n°11, 2005, <http://strates.revues.org/430>, consulté le 15 juillet 2017, p. 14.

⁷⁶ Voir Jean-Philippe Gagnon, *Le Sujet du dehors : paysages sémantiques, corps de la nature et physique de la parole chez Jacques Dupin et John Montague*, thèse de doctorat, Université Nice Sophia Antipolis / Université du Québec à Montréal, 2015, p. vii.

⁷⁷ Voir Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, p. 1428.

⁷⁸ Voir Humberto Maturana et Francisco Varela, *Autopoiesis and Cognition: The Realization of the Living*, Dordrecht/Boston, D. Reidel, 1980, p. xviii.

⁷⁹ Soit les domaines mental, social et environnemental. Voir Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992, p. 130.

⁸⁰ Voir EASLCE, *op. cit.*, 2016.

⁸¹ Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1945, p. 368.

d'échange entre matière et signification, les contours d'un type de faire singulier, doublement matériel et sémiotique, par lequel se voient à la fois réalisés habitat et langage, poïétique de survie quotidienne et « poétique de l'habiter »⁸². De manière intéressante, la *poïesis* porte ainsi en elle un espace théorique couplé, sur le plan méthodologique, à un champ d'observation et à un objet d'étude socio-anthropologique susceptible d'être approché *in concreto*.

Le rapport au terrain anthropologique découle tout naturellement de ces possibilités ouvertes par la *poïesis* et du défi que nous nous lançons de caractériser le terreau extra-verbal du phénomène poétique. L'étude d'archives ou de corpus littéraires aurait certes pu constituer la base d'un tel projet, l'orientant vers une approche livresque similaire à celles adoptées par Gaston Bachelard dans *La Poétique de l'espace*⁸³ ou par Jean-Philippe Gagnon dans sa thèse de doctorat *Le Sujet du dehors*⁸⁴. À partir des œuvres de Jacques Dupin et John Montague, ce dernier cherche en effet à étayer la dimension incarnée de la *poïesis* littéraire et les liens étroits qui la relie à la *phusis*. Cependant, une méthodologie de sciences sociales présente à nos yeux davantage de sens. En effet, elle seule permet de rendre compte de manière directe et non rapportée de la fertilité sémiotique des modes de vie, c'est-à-dire des jeux d'échanges et de correspondances précisément « poétiques » susceptibles de s'instaurer entre les métabolismes matériels et sémiotiques des lieux⁸⁵. D'un emploi tout à fait inédit dans le champ littéraire y compris dans le champ de l'écocritique, elle permet notamment de court-circuiter l'analogisme flou auquel le rapport texte-monde se trouve dans ce champ trop souvent réduit⁸⁶.

Notre ambition est donc, après l'avoir consolidée théoriquement et appuyée sur la *poïesis*, d'aller étudier l'hypothèse d'une dimension poétique extra-littéraire sur le terrain des pratiques. Une première conséquence en est que l'objet de notre travail sera non pas *la* poésie à proprement parler mais *le* poétique⁸⁷. Dans la mesure où ce qu'il s'agit d'éprouver est bien le lien du poétique aux modes de vie ancrés dans le milieu géographique et la nature vivante, nous avons choisi des terrains dans lesquels l'ouverture à celle-ci est restaurée et particulièrement exacerbée, contrairement aux habitats produits par la société industrielle, parfois si standardisés et virtualisés qu'ils se voient vidés de tout ancrage géographique et spatial⁸⁸.

⁸² Ingold, *op. cit.*, 2017, <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/tim-ingold-de-la-pratique-et-des-mots-l-artisanat-comme-facon-de-raconter>.

⁸³ Bachelard, *op. cit.*, 1957.

⁸⁴ Gagnon, *op. cit.*, 2015.

⁸⁵ Le terme « métabolisme » sera employé de manière large dans ce travail pour désigner l'« ensemble des transformations chimiques et physico-chimiques qui s'accomplissent dans les tissus d'[un] organisme » ou d'un écosystème « (dépenses énergétiques, échanges, nutriments...) ». Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, sous la direction d'Alain Rey et Josette Rey-Debove, Paris, Le Robert, 1986, p. 1189.

⁸⁶ Voir Blanc, Breteau, Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 123-38 (p. 124). Voir p. 21 de cette introduction.

⁸⁷ Voir Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 304.

⁸⁸ Voir Georges-Hubert de Radkowski, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 128, Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 48 ou encore George Pierre, « Difficultés et incertitudes de la géographie », *Annales de Géographie*, vol. 85, n°467, 1976, pp. 48-63, http://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1976_num_85_467_17408, consulté le 5 juin 2017.

Cette thèse se basera donc sur un corpus de terrains composé de vingt-quatre lieux de vie répartis à travers la France, ayant tous pour point commun et principe fondateur la recherche de l'autonomie matérielle et la réinscription du métabolisme⁸⁹ de l'habitat dans la nature vivante. Les visites, entretiens et séjours ont pris la forme d'un voyage itinérant en camion aménagé de cinq mois, de juin à octobre 2015. Ils ont impliqué une quarantaine d'habitants, identifiés par le bouche-à-oreille ainsi que grâce aux réseaux développés dans le cadre d'une observation au long cours des milieux écologistes alternatifs de la transition et des « utopies concrètes »⁹⁰.

Notre intention à travers cette thèse n'est pas de prétendre que la vie des habitants alternatifs rencontrés est pénétrée de poésie de part en part, ni qu'elle fourmille d'images extraordinaires qui la distinguent radicalement de la nôtre. Si certains auteurs n'hésitent pas à qualifier ces habitants de « poétariat », il ne s'agit pas pour nous de dégager le caractère « poétique » de ces modes de vie de telle façon que ce mot puisse les définir⁹¹. Il s'agit plutôt d'observer qu'ils ont des *dimensions* poétiques singulières qui méritent de ne pas être laissées à l'écart, d'autant plus que l'insistance des habitants autonomes sur l'aspect pragmatique de leur démarche⁹² crée une sorte de point aveugle sur ce qui s'y joue en termes existentiels et culturels. La mise en rapport de ces lieux de vie autonomes sous l'angle inhabituel du poétique a dès lors pour enjeu de faire émerger, dans les discours comme dans les pratiques, les formes d'un mélange qui voit le poétique se lier au prosaïque « comme des paillettes d'or dans la boue »⁹³.

Le philosophe Pierre Macherey rappelle bien l'importance que prennent, dans la réflexion utopique, non pas « [les] systèmes politiques fournis clés en main » mais ces « 'minuties', comme les appelle Fourier, (...) [ces] particularités souvent incongrues qui constituent concrètement le soubassement de l'existence communautaire »⁹⁴. Notre niveau d'observation privilégié se situera donc dans ce « champ d'immanence de l'utopie », à l'échelle des « minuties » poétiques qui le composent⁹⁵. Celles-ci construisent un monde qui s'anime et se peuple mais toujours, comme nous le verrons, aux interstices, par endroits et par éclats, sous couvert de l'ordinaire, quand bien même dans les cas d'autonomies les plus radicales la facture biologique et économique de l'habitat se trouve profondément modifiée.

⁸⁹ Voir lexique.

⁹⁰ Voir note 49 ainsi que le site des Initiatives de Transition fondé par l'Anglais Rob Hopkins, <https://transitionnetwork.org/> et celui du mouvement français des utopies concrètes, <http://utopies-concretes.org>, consultés le 2 janvier 2018.

⁹¹ « J'appelle 'poétariat' la multitude de ceux qui, aujourd'hui confrontés à la précarité et aux mutations en profondeur du travail, cherchent leur salut dans des formes de vie dissidentes où l'art (la poésie) occupe une place centrale », in Jean-Claude Pinson, « Pastoral et Carnaval », intervention au colloque *Écocritique : nouvelles territorialités* organisé par le programme *Écolitt* à la Maison de la Recherche Germaine Tillion à Angers du 28 au 30 juin 2016, p. 4.

⁹² Geneviève Pruvost, « L'Alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, 2013, pp. 36-55 (p. 38).

⁹³ Voir Edgar Morin, « Science, poésie, société », in *Détours d'écriture*, n°5/6, janvier 1983, <http://republique-des-lettres.com/morin-9782824900247.php>, consulté le 8 juillet 2017. Le terme de « boue » n'est pas à entendre ici dans un sens péjoratif mais littéral puisqu'il s'agit dans bien des cas dans ces habitats d'un retour au travail de la terre.

⁹⁴ Voir Pierre Macherey, *De l'utopie*, Saint-Vincent-de-Mercuze, De l'Incidence, 2011, p. 18.

⁹⁵ Voir *ibid.* et Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 37.

Nous nous demanderons donc si le spectre liant matériel et imaginaire ouvert par la *poïesis* ainsi que l'hypothèse qu'elle suggère d'un lien intime entre sens et sensible, matière et signification comme cœur du poétique se retrouvent illustrés en pratique dans les lieux de vie étudiés. Quelles dimensions poétiques extra-littéraires est-il possible de caractériser sur le terrain des habitats écologiques autonomes, et en quoi ce poétique apparaît-il lié à la part de nature et de vivant constitutive de l'espace habité ? Dans quelle mesure les « cultures de la nature »⁹⁶ des habitants autonomes sont-elles aussi des « poïétiques » de nature ?

Synopsis

Cette thèse est organisée en quatre grands volets. Une première partie se livre à un état des lieux historique et épistémologique autour des notions de poétique (I. 1) et de *poïesis* (I. 2), pour dégager les fondations théoriques d'un possible lien entre les pratiques autonomes de transformation de la matière et le langage de « signes » qui se donne à voir dans nos études de terrain (I. 3).

Une seconde partie décrit les enchevêtrements métaboliques qui s'opèrent dans les habitats étudiés (II. 2 et II. 3). Nous montrons que ceux-ci s'accompagnent notamment d'enchevêtrements esthétiques (II. 3. B) et symboliques (III. 1. A). Dans une troisième partie, nous voyons que ceux-ci peuvent être appréhendés, sur la base de notre corpus théorique et des deux objets d'étude qui en ont émergé, comme des enchevêtrements « poétiques » et « poïétiques » (III. 1. B et III. 2). Nous concluons sur la façon dont ces derniers forment le tissu d'un rapport au monde magique et animiste (III. 2. C). Présent dans les sociétés paysannes traditionnelles et aujourd'hui ravivé en partie par les modes de vie autonomes, celui-ci détermine l'apparition d'un « Tiers-langage », dont nous nous efforcerons de comprendre les enjeux notamment politiques (Conclusion).

La première partie se découpe en trois chapitres. Nous présentons dans un premier temps plusieurs niveaux de définition littéraires et philosophiques de la poésie et du poétique. Nous constatons qu'à travers ceux-ci le poétique se voit associé à différentes dimensions qui ne ressortent pas toutes des domaines livresque ou linguistique (I. 1. A). Cependant, un courant poétique de la seconde moitié du vingtième siècle, le « lyrisme du dehors »⁹⁷, s'avère particulièrement éclairant pour notre projet, dans la mesure où il milite pour une inscription du poétique dans la circonstance qui va monter en puissance, à partir des années 1950, à travers la thématique de l'habitation poétique⁹⁸ (I. 1. B). Cette dernière est examinée tant du point de vue des études littéraires que de la géographie (I. 1. C). Cependant, nous observons que les différents traitements dont elle fait l'objet dans l'une et l'autre discipline restent relativement spéculatifs. Dans les études littéraires, une notion se dégage

⁹⁶ Mathieu *et al.*, *op. cit.*, 2005, p. 2.

⁹⁷ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 9.

⁹⁸ Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 16.

pourtant, celle de « subjectivité poétique du dehors »⁹⁹, qui nous fournit un premier objet d'étude à déceler sur le terrain (I. 1. B).

Dans un second chapitre, nous entreprenons de plonger dans la fabrique de cette subjectivité du dehors en mobilisant un second concept, la *poïesis* (I. 2). Centrée autour de la matière et du vivant, celle-ci s'avère particulièrement propice pour saisir les réalités à la fois matérielles et poétiques de nos terrains. Un parcours de l'histoire de la notion nous permet de la construire comme objet théorique et de souligner notamment ses apports dans les sciences sociales (I. 2. C) à partir de ses différentes facettes de faire matériel (I. 2. A), autonome et organique, intégratif des processus humains et non-humains (I. 2. B). Enfin, un troisième et dernier chapitre retrace les contours des deux objets d'étude ayant émergé de notre état des lieux — la subjectivité poétique du dehors et la *poïesis* (I. 3. A et I. 3. B) — avant de détailler la méthodologie spécifique, aux croisements des sciences sociales, de la littérature et de la phénoménologie, de la « poétique du dehors » que nous avons dû mettre sur pied pour les observer sur le terrain (I. 3. C).

Les parties deux, trois et quatre se donnent pour objectif de caractériser *in concreto* les notions de subjectivité poétique du dehors et de *poïesis*. Ce faisant, nous nous efforçons de contribuer, comme les travaux de Leroi-Gourhan y concourent selon Michel Guérin, « [à énoncer] la *poésie* de la *poïesis* », en examinant la façon dont « une logique de la restriction et une physique de la rareté »¹⁰⁰ multiplient les passages de l'un à l'autre. Le but de cette partie est donc de contribuer à répondre à la question posée par Thoreau, lorsqu'il se demandait dans *Walden ou la vie des bois* si, avec l'autonomie matérielle, « the poetic faculty would [not] be universally developed »¹⁰¹. Elle s'inscrit aussi dans le prolongement de réflexions plus contemporaines telles que celles de l'universitaire Henry Dicks qui, constatant en 2011 la ré-émergence contemporaine de la notion de *poïesis* et sa pertinence par rapport aux enjeux de l'écologie, s'interrogeait sur la façon dont « this re-appearance of *poïesis* also allows *poetry* to re-appear »¹⁰².

Une deuxième partie consacrée au traitement de nos enquêtes de terrain commence par livrer, après un bref rappel de l'organisation du terrain (II. 1) et à l'appui d'une étude de cas (II. 2. A et II. 2. B), une description détaillée des principales caractéristiques des habitats étudiés : organisation spatiale, métabolisme¹⁰³, objets et signes récurrents, rapport aux éléments... (II. 2. C et II. 3. A). Nous dégageons un certain nombre de singularités esthétiques et plastiques liées notamment avec la recomposition d'une toile du vivant resserrée et redensifiée (II. 3. A et II. 3. B). Celle-ci détermine en effet l'apparition de toute une série de tissages, feuilletages et emboîtements d'espaces et de règnes. Parcourue de

⁹⁹ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

¹⁰⁰ Michel Guérin, « André Leroi-Gourhan ou le primat de la matière », *Cahiers de géopoétique*, 1999, <http://institut-geopoetique.org/fr/cahiers-de-geopoetique>, consulté le 25 janvier 2018. Nos italiques.

¹⁰¹ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36. Voir aussi p. 17 de cette introduction.

¹⁰² Henry Dicks, « The Self-Poeticizing Earth: Heidegger, Santiago Theory and Gaia Theory », *Environmental Philosophy*, vol. 1, n°8, 2011, pp. 41-61 (p. 58). Nos italiques.

¹⁰³ Voir lexique.

reflets et motifs vibratoires, la réticulation fine qui se propage sur la trame métabolique à travers les habitats s'épaissit à de multiples niveaux et détermine en ses nœuds l'apparition de motifs et points-clefs anthropocosmiques (II. 3. B. 2)¹⁰⁴.

Une troisième partie examine les conditions du passage de ces enchevêtrements et motifs esthétiques à des enchevêtrements symboliques et proprement poétiques (III. 1). Nous démontrons notamment que l'aspect subjectif et la singularité des personnalités en présence, dans lesquels on pourrait être tenté de voir le lieu du poétique, sont loin de pouvoir constituer des facteurs explicatifs satisfaisants. En effet, cette singularité même et les aspects poétiques du mode de vie qui en découlent — que ce soit dans les objets, les formes, le rapport au temps ou au vivant — peuvent aussi être lus comme les signes d'une subjectivité poétique du dehors (III. 1. B), elle-même le produit de lieux de vie redevenus « transformateurs » du fait de se voir réappropriés par leurs habitants et réouverts au vivant. Ainsi, les multiples feuilletages observés font aussi figure de reconfigurations ontologiques qui redéfinissent en la décentralisant et en la diffractant la place de l'individu humain dans son environnement (III. 1. B. 3).

Ce phénomène est largement déterminé par le déploiement d'un mode de faire à la frontière des mondes humain et non-humain, la *poïesis* (III. 2), qui échappe dans sa singularité aux grandes catégories et modalités du « faire » traditionnelles. Que ce soit l'art, le bricolage, l'artisanat ou l'ingénierie — toutes ces notions s'avèrent insuffisantes pour décrire le type de faire à l'œuvre sur le terrain (III. 2. A). Nous montrons alors que les principales caractéristiques identifiées en première partie d'une *poïesis* « *phusis* » autonome et organique, à la fois humaine et non-humaine trouvent dans les pratiques observées de puissants échos et justifient de réinvestir la notion en ces termes (III. 2. B).

Cependant, la *poïesis* organique et la densification des échanges métaboliques dont elle s'accompagne produisent également sur le plan symbolique un enchevêtrement entre ce que l'on habite et ce qui nous habite. Reconstituée et redensifiée, la toile du vivant se fait filet à métaphores et terreau d'une « agentivité poétique du dehors »¹⁰⁵ (III. 2. B. 2). Dans une dernière section, nous voyons en effet comment le tissu né des enchevêtrements métaboliques autonomes s'avive d'images et se repeuple de présences (III. 2. C). Cette naturalité habitée, ré-agentisée et ré-enchantée instaure, dans les sillons de ses « spatialités poétiques »¹⁰⁶, un nouvel animisme. Le milieu s'épaissit alors d'un espace de surnaturalité qui se fait le creuset, comme nous le soutiendrons, non plus d'une religion ou d'une

¹⁰⁴ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

¹⁰⁵ Le terme d'agentivité est entendu par la suite comme une capacité d'agir et de se manifester, somme « d'intentions, de pouvoirs et de contrôles » partagée aussi bien par les humains que par « [les] forces du monde qui les entoure ». Voir Aurore Monod Becquelin et Valentina Vapnarsky, « Présentation », *Ateliers du LESC*, n°34, 2010, <http://ateliers.revues.org/8630>, consulté le 14 septembre 2017.

¹⁰⁶ Expression de Michel de Certeau, in *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1980, cité par Émeline Bailly, « Poétique du paysage urbain », *Métropolitiques*, 13 février 2013, <http://www.metropolitiques.eu/Poetique-du-paysage-urbain.html>, consulté le 5 juin 2017.

spiritualité à proprement parler mais plutôt de cultures de nature¹⁰⁷ vivantes transformées en « poïétiques de nature ». Les habitats autonomes donnent alors à voir la consubstantialité d'un « Tiers-paysage » et d'un « Tiers-langage »¹⁰⁸ dont il s'agira pour conclure de dérouler les implications théoriques et politiques.

Comme nous le verrons dans une dernière partie conclusive, les différents enchevêtrements et niches d'un milieu devenu « mystère spatialisé » se font en effet l'abri d'une « autopoïesis » — cette dynamique d'auto-organisation des êtres vivants théorisée par les biologistes Humberto Maturana et Francesco Varela¹⁰⁹ — qui s'étend au niveau des signes, entremêlant les corps matériels et symboliques des lieux et des habitants. À l'encontre de la théorie de l'arbitraire du signe, ceci génère de nouvelles métaphores vives¹¹⁰ et un « Tiers-langage » poétique qui éprouve, possède, habite son élément et son milieu. Sans objectiver ni subjectiver la médiation entre l'homme et le monde, celui-ci laisse les signes circuler de l'un à l'autre pôle. Il conduit alors à revisiter la notion de culture en la reconnectant avec son sens profond comme ce qui relie « Tiers-paysage » et « Tiers-langage ».

Loin d'être passéistes, marginales ou refermées sur elles-mêmes, les formes de vie étudiées sont riches d'enseignements à la fois stimulants et menaçants pour les politiques publiques. Elles touchent notamment aux enjeux brûlants de la transition écologique, aux perspectives d'effondrement politique et social qui l'accompagnent et aux transformations nécessaires en termes de culture, de confort et de capacités d'appropriation pour maintenir « l'habitabilité » de nos sociétés¹¹¹. En effet, tout autant que notre aptitude à préserver un certain confort matériel, l'écologie « effondre » — dans le sens où elle la met en travail¹¹² — la culture qui sous-tend les normes de ce confort et participe à sa définition. D'une époque à l'autre, d'une société à l'autre, les normes du confort ont extrêmement varié. À chaque fois cependant, elles apparaissent entremêlées à des récits et formes de vie qui leur donnent sens et les rendent supportables ou nécessaires, agréables ou précieuses. Par ce travail, nous voulons montrer comment, bien loin de « revenir à la bougie » et d'être, pour avoir rompu avec leur organisation matérielle passée, dépossédés de toute culture, les habitants autonomes reviennent au contraire aux fondamentaux de ce qu'est la culture, en participant à la redéfinition concrète de ce qui est capable de les abriter, de les nourrir et de les éclairer dans tous les sens du terme.

¹⁰⁷ Blanc, *op. cit.* 1995, p. 14.

¹⁰⁸ Voir notamment Gilles Clément, *Manifeste du Tiers-paysage*, auto-édition, 2004, disponible en ligne sur : http://www.gillesclément.com/fichiers/tierspaypublications_92045_manifeste_du_tiers_paysage.pdf, consulté le 6 septembre 2018.

¹⁰⁹ Voir Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. xviii.

¹¹⁰ Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

¹¹¹ Dans un contexte de crise écologique majeure, les travaux sur l'habitabilité s'interrogent sur les formes de vie écologiques et durables susceptibles de participer à la transition écologique. Voir notamment Nathalie Blanc, « L'Habitabilité urbaine », in Olivier Coutard et Jean-Pierre Lévy (dir.), *Écologies urbaines*, Paris, Economica Anthropos, 2010, pp. 169-83.

¹¹² Le verbe « effondrer » désigne aussi en agriculture le fait de « fouiller profondément [la terre] en y mêlant de l'engrais », in *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, p. 609.

La reconfiguration du poétique que cette thèse vise à effectuer a donc des conséquences politiques et sociales centrales. Elle révèle celui-ci comme le cœur battant non seulement de la poésie, de l'art ou de l'artisanat, mais aussi de cette culture populaire et vivante qui nous tient ensemble autour de ce que nous avons de plus précieux, et nous préserve du pire¹¹³. Longtemps vénérée comme une déesse lointaine sous ses formes institutionnelles ou artistiques, ignorée dans ses liens pourtant indéfectibles avec la matérialité et l'économie quotidiennes, la culture et son cœur poétique se sont progressivement détachés de nos vies à tous, y ouvrant des brèches et des nids d'étrangeté qui se propagent ensuite à travers la société sous les aspects corrosifs les plus divers. Envisagée sous ce jour, la libération des formes de l'habiter et la soustraction aux logiques surplombantes de la société productiviste apparaît comme un enjeu vital pour notre avenir commun. Loin de tout angélisme, la volonté que porte cette thèse de prendre au sérieux et à bras le corps le phénomène poétique dans toute son extension touche à ces points-racines où se nouent à la fois le plus intime et le plus grave, le moléculaire et le tentaculaire, le plus individuel et le plus collectif.

L'être humain est comme le trichoptère, ce petit animal utilisé par les joailliers pour les dentelles de pépites d'or minuscules qu'il est capable de tisser. Comme lui, il s'engonce au fil de son existence dans un fourreau mobile de brindilles ou de graviers qu'il a lui-même construit à partir de ce qui l'environne. Comme lui, la disparition de ce fourreau engage son pronostic vital. Sédentaires ou nomades, nous avons fait de nos lieux de vie à la fois des habitats, des habits et des *habitus*¹¹⁴. Nous nous nourrissons sans cesse des richesses de cette carapace complète. Et nous périssons sans délai de ses défaillances. Le poétique, cœur vivant de la culture, tourne autour du maintien et de l'assemblage souterrains et quotidiens de cette cuirasse d'or. Celle-ci n'est pas une simple arme, ni un simple abri. Elle n'accumule pas en son sein de trésors qui la dépassent. Elle ne protège, ironie suprême, rien de plus précieux qu'elle-même. C'est à ce titre que nous y avons modestement consacré quelques années de notre vie.

¹¹³ Voir aussi Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 16.

¹¹⁴ Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 256. L'*habitus* y est défini comme un « [système] de dispositions durables, (...) [et comme le] principe de génération et de structuration [des] pratiques et [des] représentations ».

Première partie. Fondations. Vers une poétique du dehors



Figure 2 Sonia Delaunay, *Prismes électriques*, 1914 (Paris, Musée National d'Art Moderne)¹¹⁵

¹¹⁵ Voir note 2.

Introduction

S'intéresser aux dimensions poétiques de pratiques habitantes peut paraître incongru à double titre. D'une part, le poétique semble fermement ancré dans le champ du langage. L'habitat quant à lui est attaché à des réalités si terre-à-terre, quotidiennes et contingentes qu'il apparaît comme le domaine prosaïque par excellence.

On peut à la rigueur se représenter que des poètes habitent parfois en poètes. Mais comment [l'être humain] pourrait-il habiter en poète ? (...) Notre habitation est pressée et contrainte par la crise du logement, (...) bousculée par le travail, rendue instable par la course aux avantages (...). Toute habitation n'est-elle pas à jamais incompatible avec la manière des poètes ?¹¹⁶

Comme le souligne avec justesse Heidegger dont les travaux contribueront au vingtième siècle à propager la problématique de « l'habitation poétique », la conjugaison des deux notions est loin d'aller de soi. Mobiliser, selon notre ambition, une méthodologie de sciences sociales pour étudier le phénomène poétique est encore moins évident. Cela justifie de s'attaquer dans ce qui sera notre première partie à l'établissement d'un socle historique et épistémologique qui aura pour but d'asseoir la légitimité de notre questionnement. Celui-ci nous permettra d'aboutir au découpage d'un espace théorique qui équivaldra sur le plan de la méthodologie à la construction d'un champ d'observation situé dans l'épaisseur de la frontière entre son et sens, matière et signification. Ce sont vers ces multiples espaces interstitiels approchés comme autant de possibles lieux d'émergence du poétique qu'il s'agira sur le terrain d'orienter notre regard. Nous verrons que nos objets d'étude conditionnent, selon un phénomène courant en heuristique, la manière de les observer. Comme le soulignent Gaston Bachelard — pour qui « les concepts et les méthodes (...) [doivent] changer devant une expérience nouvelle »¹¹⁷ — ou René Passeron, selon qui tout concept « est à la fois la condition et le produit d'un travail de recherche dans le domaine [qu'il] vise »¹¹⁸, les phénomènes que nous souhaitons étudier portent avec eux une méthode et un champ d'observation. Ainsi, rechercher les manifestations de la *poiesis* en tant que type de faire spécifique requerra de se situer dans l'espace poétique, soit dans un « poétique » défini tout d'abord comme champ d'observation interstitiel. De la même manière, les traces de la subjectivité poétique du dehors à laquelle nous nous intéresserons comme visage extra-littéraire du poétique demandent pour être identifiées que nous empruntions nous-mêmes son regard. De cette façon, notre démarche est aussi bien théorique que méthodologique, en ce qu'elle vise autant à délimiter des notions épistémologiques qu'à identifier les phénomènes socio-anthropologiques que

¹¹⁶ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 224.

¹¹⁷ Gaston Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1934, p. 139.

¹¹⁸ René Passeron, *Pour une philosophie de la création*, Paris, Klincksieck, 1989, p. 11.

ces dernières sont susceptibles de rendre visibles. Tournée vers l'ébauche de concepts « perchoirs » destinés à favoriser l'observation et à approcher l'objet étudié, elle se conçoit alors à l'image du geste de Prévert qui, dans un poème célèbre, dessine d'abord une cage sur la toile dans l'espoir de voir s'y inviter l'oiseau — pour mieux en effacer ensuite les barreaux¹¹⁹.

¹¹⁹ Jacques Prévert, « Pour faire le portrait d'un oiseau », *Paroles*, Paris, Gallimard, 1945, pp. 184-5.

Chapitre 1. L'habiter poétique du monde : de la littérature à la géographie

A. « Chose au-delà des langues »¹²⁰ : versants littéraire et extra-littéraire du poétique

Dans *L'Esthétique*, Hegel, qui entreprend de définir le poétique dans le cadre de sa typologie des arts, avoue d'emblée : « définir le poétique en tant que tel (...) est une chose dont presque tous ceux qui ont écrit sur la poésie ont une sainte horreur »¹²¹.

Et pour cause : au cours de sa longue histoire, la « poésie » a tracé dans le champ du langage un sillon sémantique à des profondeurs et dans des directions variées, bien plus large que ne le laisse deviner le sens le plus courant de « genre littéraire versifié » qui lui est associé¹²². Comme en témoignent Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, « la définition de la poésie ne saurait être fondée sur une énumération finie de traits stables distinctifs et conjoints, (...) du fait que la notion (...) s'est constituée à travers un processus de sédimentation historique complexe dont notre notion actuelle est la résultante »¹²³. Si nous ne prétendons pas livrer ici le compte-rendu du foisonnement suscité, nous pouvons observer pour commencer que différents *niveaux* de réponse ont été apportés¹²⁴. Ceux-ci donnent une idée de la multi-dimensionnalité du phénomène poétique, permettant d'y circuler plus aisément et révélant la richesse de son envers extra-littéraire.

Dans un premier temps, la poésie peut être abordée très simplement comme genre littéraire et tradition culturelle associés à l'objet spécifique, historiquement déterminé et longtemps très codifié du poème, marqué par « l'application de règles prosodiques [et métriques] particulières, (...) tendant toujours à mettre en valeur le rythme, l'harmonie et les images »¹²⁵. Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, c'est sur cette base sémantique que le mot de « poésie » s'établit : « emprunté au latin *poesis*, 'genre poétique', en particulier 'œuvre poétique, poème', (...) le mot [de poésie] a été introduit en français avec le sens particulier de 'pièce de vers' et au sens général 'd'art de faire des vers' »¹²⁶.

Cette acception formelle et codifiée de la poésie est étroitement associée au niveau historico-politique à l'entreprise de construction de la langue française conduite par les poètes de la Pléiade. Ceux-ci répandent le mot de poème en « le réservant à la désignation des genres nobles » et l'utilisent

¹²⁰ Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 307.

¹²¹ Friedrich Hegel, *Cours d'esthétique*, t. 3, Paris, Aubier, 1997, p. 219.

¹²² *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 2006, p. 2808.

¹²³ Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. 211.

¹²⁴ Nous nous inspirons notamment de l'approche par niveaux appliquée à la définition de la nature par Kate Soper, *What is Nature? Culture, Politics and the Non-Human*, Oxford/Cambridge; Mass., Blackwell, 1998, pp. 155-6.

¹²⁵ *Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles (1789-1960)*, sous la direction de Bernard Quemada, Paris, Gallimard, 1988, p. 634.

¹²⁶ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 2006, p. 2808.

en ce sens comme vecteur privilégié d'édification d'un nouveau « vulgaire illustre »¹²⁷. Le poids du mot se voit par ailleurs renforcé par le jeu dialectique et littéralement « définitionnel » qui s'instaure avec la prose, notion qui émerge au quatorzième siècle comme discours « droit » ou « tourné droit » — *pro-versus* — pour désigner tout ce qui n'est pas soumis à versification¹²⁸. À l'époque classique, la poésie et ses « Formes-Objets »¹²⁹ se structurent encore plus en réaction au prosaïque en un « domaine propre »¹³⁰, en particulier au niveau lexical. L'utilisation de pans entiers du vocabulaire considérés comme vulgaires et bas s'avère alors proscrite.

Cette place centrale du poème perdure encore à l'époque contemporaine. Certaines de ses caractéristiques formelles sont érigées en traits constitutifs de la poésie, que ce soit le vers et la périphrase chez Michel Deguy¹³¹, l'aspect cyclique et la « possibilité de réitération » chez Paul Valéry¹³² et Roman Jakobson¹³³, ou encore l'apprentissage par-cœur chez Jacques Derrida¹³⁴. Ce dernier se propose même de substituer à l'adjectif « poétique » celui de « poématique », manière d'affirmer « [qu'il] n'y a jamais que du poème, avant toute poïèse »¹³⁵. Dans l'espace physique de la ville, la poésie se décline en « rayons », « marchés », « places », « maisons » ou simples encarts dans le métro¹³⁶. Le mystère poétique s'y voit en un sens déjoué chaque jour, dans la mesure où une définition formelle de la poésie structurée autour du vers et du poème s'y trouve matérialisée et actualisée à répétition. En témoignent des institutions telles que le Marché de la Poésie organisé tous les ans place Saint-Sulpice à Paris autour de la vente de recueils de poèmes, ou encore l'importance accordée dans le système scolaire français au poème comme « dictée » à apprendre et à restituer par cœur¹³⁷.

Cependant, la centralité du poème et du genre poétique pour caractériser le phénomène poétique se voit, notamment à la fin du dix-neuvième siècle avec la poésie « moderne », contestée en pratique et en théorie comme particulièrement limitative voire erronée¹³⁸. Non pas seulement parce que le domaine de la poésie pourrait l'englober en la dépassant, mais parce que certaines acceptions du terme « [négligent] », selon Roger Gilbert-Lecomte par exemple, « la plupart des œuvres en vers »¹³⁹. Au tournant du vingtième siècle, comme le souligne Michel Deguy, « la différence entre la

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, p. 1551.

¹²⁹ Barthes, *op. cit.*, 1972, p. 11.

¹³⁰ Hegel, *op. cit.*, 1997, p. 224.

¹³¹ Michel Deguy, « Du geste contrarié aux paradoxes sublimes. Entretien avec Michel Deguy », réalisé par Pierre-Etienne Schmit, *Geste*, n°2, décembre 2005, pp. 185-95 (p. 188).

¹³² Paul Valéry, *Variété III*, Paris, Gallimard, 1936, p. 75.

¹³³ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 239.

¹³⁴ Derrida, *op. cit.*, 1992, pp. 303-6.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 307.

¹³⁶ Nous faisons allusion aux campagnes d'affichage de poèmes de la RATP, au « Marché » de la Poésie tenu tous les ans « place » Saint-Sulpice à Paris ainsi qu'au réseau des *Maisons* de la Poésie développé en France et en Europe (voir par exemple <http://www.cipmarseille.com/federation.php>, consulté le 19 juin 2017).

¹³⁷ Voir Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 303.

¹³⁸ Barthes, *op. cit.*, 1972, pp. 63-4 et 74-6.

¹³⁹ Gilbert-Lecomte, *op. cit.*, 1974, p. 286.

Littérature et 'le reste' (...) [devient] plus décisive que celle qui distingue poésie et prose »¹⁴⁰. Ce bouleversement pénètre aussi à la longue les institutions. Fonctionnant déjà comme une scène théâtrale depuis sa création dans les années 1980, la Maison de la Poésie de Paris se réoriente dans les années 2010 pour se définir comme ayant « pour cœur la poésie mais ouverte à tous les registres de la littérature »¹⁴¹. En un peu plus d'un siècle, la poésie devenue « grande prose » se transpose donc du champ du « vers » à celui du « verbe » et se voit associée à l'activité littéraire et au travail de la langue au sens large¹⁴². La mission du poète devient liée, chez Valéry par exemple, à la « [construction] d'un langage dans le langage », tandis que la poétique est érigée en « théorie de la littérature »¹⁴³.

Si, dans les années 1970, la philosophie post-structuraliste de Julia Kristeva ou la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty réouvrent les volets et chemins d'une « Maison Poésie » parfois cantonnée à « l'espace littéraire » du texte écrit¹⁴⁴, son domaine d'exercice demeure essentiellement verbal. Gaston Bachelard, qui préfigure dans sa *Poétique de l'espace* le « tournant spatial » des sciences humaines, continue comme le souligne Mikel Dufrenne à ne s'intéresser qu'à « la poésie des poètes »¹⁴⁵. S'attachant certes à l'étude de la « production d'un langage original et d'un imaginaire neuf », il ne propose pas cependant de « cerner une puissance de création (...) [autre que] celle du verbe »¹⁴⁶. Ainsi, une vaste tradition assied confortablement l'idée qu'on ne peut concevoir de poésie en-dehors de la langue. Si celle-ci « a encore une place », écrit Heidegger,

alors ce qui a lieu dans le cas le plus favorable, c'est qu'on s'occupe de belles-lettres, que les poèmes soient imprimés ou radio-diffusés. (...) Ou bien elle est comptée comme littérature. (...) Il est entendu d'avance que la poésie n'a qu'une forme d'existence, qui est liée à la vie littéraire.¹⁴⁷

À partir du dix-neuvième siècle cependant, on voit le champ lexical du poétique et de la poésie prendre une nouvelle dimension. Des cathédrales désignées comme des « poèmes de pierre »¹⁴⁸ aux

¹⁴⁰ Michel Deguy, « La Poésie et la maison », *Sitaudis*, 23 octobre 2012, <https://www.sitaudis.fr/Incitations/la-poesie-et-la-maison.php>, consulté le 19 juin 2017. Voir aussi Stéphane Mallarmé, « Réponse à l'enquête de Jules Huret sur 'L'Évolution littéraire' », *L'Écho de Paris*, mars-juillet 1891, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1945, p. 867.

¹⁴¹ Olivier Chaudenson, descriptif du nouveau projet pour la Maison de la Poésie de Paris, 2013, <http://www.maisondelapoesieparis.com/la-maison/un-nouveau-projet/>, consulté le 19 juin 2017.

¹⁴² Voir notamment Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1969, p. iv : « ce qu'on appelle poésie n'est que la partie [de la littérature] où [l']autonomie [des moyens d'expression] s'affirme avec ostentation. (...) Toute *grande prose* est aussi une recréation de l'instrument signifiant ». Nos italiques.

¹⁴³ Paul Valéry, *Variété II.*, Paris, Gallimard, 1929, pp. 151-2 et *Variété V*, Paris, Gallimard, 1944, p. 291. Voir aussi Allaire, *op. cit.*, 2005, p. 19.

¹⁴⁴ Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955. Voir aussi Collot, *op. cit.*, 2014, pp. 24. et 29 : « après la vogue du textualisme et du formalisme qui ont dominé en France les années 1960 et 1970 s'est manifesté à partir des années 1980 le désir de rouvrir la littérature au monde ». Voir enfin Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 14 et Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1969, p. 69.

¹⁴⁵ Mikel Dufrenne, « Préface », in Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Payot & Rivages, 2004, pp. 11-14 (p. 14).

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 225.

¹⁴⁸ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 2006, p. 2808.

industriels consacrés « poètes de l'industrie »¹⁴⁹, les emplois extra-littéraires¹⁵⁰ du poétique fleurissent. Bien souvent, ils sont présentés comme étant de nature strictement métaphorique¹⁵¹. Dans *Résistance de la poésie*, Jean-Luc Nancy estime ainsi que « dès qu'il sort de son emploi littéraire, [le] mot [de poésie] prend un sens seulement figuré »¹⁵². Cependant, un petit nombre d'ouvrages pointant les racines gréco-latines du champ lexical poétique rappellent que le mot poète vient du latin *poeta*, « fabricant, artisan »¹⁵³, ou encore que celui de poème, au-delà d'être une « œuvre en vers », a été « emprunté au grec *poiema*, ce que l'on fait, une création, une œuvre, un ouvrage *manuel* »¹⁵⁴. Par ailleurs, si l'on en croit Platon, le terme actuel de « poésie » provient d'une opération ayant consisté à « prendre le tout pour la partie : le tout des actions productrices pour la seule production métrique de paroles scandées »¹⁵⁵. L'idée apparaît que les applications du terme en-dehors du domaine littéraire, plutôt que de constituer de simples emplois « figurés », pourraient en réalité raviver un socle sémantique plus large lié à la « production » dans tous les sens du terme.

Si Aristote englobait déjà sous le nom de « poétique » certains arts hors du champ verbal comme la danse, l'essentiel étant pour lui la nature « mimétique » des arts dits poétiques¹⁵⁶, c'est essentiellement à partir du dix-neuvième siècle que l'on voit la conception extra-littéraire du poétique se développer dans la sphère théorique, sous l'impulsion majeure des Romantiques allemands. Ceux-ci la déploient dans de multiples directions — « transcendante », « originelle », « naturelle », « cosmique », avec le projet de revenir à la source d'une « poésie première sans laquelle assurément il n'existerait pas de poésie du verbe »¹⁵⁷. Au vingtième siècle, l'idée d'une poésie extra-littéraire est abondamment reprise¹⁵⁸. Dans *En finir avec les chefs-d'œuvre*, Antonin Artaud en appelle par exemple à « en finir avec cette superstition des textes et de la poésie 'écrite' pour [reprendre] contact avec la force qui est en-dessous, qu'on l'appelle l'énergie pensante, la force vitale [ou] le déterminisme des échanges »¹⁵⁹.

Dans une conception souterraine du poétique qui n'est pas sans rappeler celle de Valéry ou de Bonnefoy, il affirme ainsi voir « sous la poésie des textes, [la] poésie tout court, sans forme et sans

¹⁴⁹ *Trésor de la langue française, op.cit.*, 1988, p. 637.

¹⁵⁰ Adjectif par lequel nous désignerons dans ce qui suit tout ce qui ne relève pas des seuls domaines littéraire et verbal.

¹⁵¹ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 2006, p. 2808.

¹⁵² Jean-Luc Nancy, *Résistance de la poésie*, Bordeaux, William Blake & Co, 1997, p. 9.

¹⁵³ *Dictionnaire Gaffiot latin-français*, sous la direction de Félix Gaffiot, Paris, Hachette, 1934, p. 1194.

¹⁵⁴ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 2006, pp. 2807-8. Nos italiques.

¹⁵⁵ Platon, *Le Banquet*, Paris, Flammarion, 2007, pp. 146-7 et p. 205. Cité par Nancy, *op. cit.*, 1997, p. 13.

¹⁵⁶ Aristote, *La Poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, pp. 33 et 143-50. Le terme de « mimétique » est ici employé en référence au concept aristotélicien de *mimesis*. Voir *ibid.*

¹⁵⁷ Friedrich Schlegel, *Kritische Ausgabe seiner Werke*, t. 2, Munich/Paderborn/Vienne, Behler-Schöningh, 1959, p. 182. Cité par Ernst Behler, *Le Premier Romantisme allemand*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 284.

¹⁵⁸ Voir par exemple Henri Bremond, « Préface », in Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, Paris, Le Livre, 1926, cité par Frédéric Brun, *Habiter poétiquement le monde*, Paris, Poesis, 2016, p. 158 ou encore Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 304.

¹⁵⁹ Antonin Artaud, « En finir avec les chefs-d'œuvre », *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938, cité par Brun, *op.cit.*, 2016, p. 158.

texte »¹⁶⁰. En écho à la « formation invisible » évoquée par Valéry¹⁶¹, l'écrivain et comédien Georges Perros voit quant à lui « derrière les mots (...) une source, (...) le lit [d'une] eau vive, (...) le plus beau poème du monde [n'étant] jamais que le pâle reflet de la poésie, qui est une manière d'être, ou dirait l'autre, d'habiter, de s'habiter »¹⁶².

Cette conception large de la poésie comme façon d'« habiter le monde » apparaît bel et bien de manière récurrente dans les sphères philosophique et littéraire et traverse les frontières. Comme le rappelle Armand Gatti, le cinquième point cardinal de la philosophie chinoise, le « Milieu », est celui du langage poétique, assimilé à la « maison » et au « foyer »¹⁶³. Au tournant du dix-neuvième siècle, le vers célèbre du poète allemand Hölderlin — « c'est d'abord poétiquement que l'homme habite le monde »¹⁶⁴ — marquera durablement tout le siècle suivant, s'inscrivant dans la continuité des questionnements romantiques des auteurs de *l'Athénaüm* ou d'un Leopardi qui interrogent de manière critique la capacité humaine d'habiter un monde dénaturé par le rationalisme moderne¹⁶⁵. Dans la seconde moitié du vingtième siècle, la problématique de l'habiter fait une véritable percée dans les écrits de plusieurs groupes de poètes — que ce soit l'École de Rochefort¹⁶⁶, les poètes du quotidien des années 1980 ou encore les « poètes de la présence »¹⁶⁷ dont Yves Bonnefoy fait partie. Selon ce dernier, la poésie rassemble, par sa capacité à « [délivrer] » les mots de leur « emprisonnement conceptuel, (...) les grands aspects d'une Terre qui serait, enfin, humainement et poétiquement habitable »¹⁶⁸.

Cependant, ce lien de la poésie à l'habitation n'est pas conçu comme passant forcément par la langue. Rattachée à une « émotion »¹⁶⁹, un « état »¹⁷⁰, une « expérience »¹⁷¹ ou encore « un usage du monde »¹⁷², la poésie est aussi appréhendée indépendamment de tout mode d'expression et

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ Valéry, *op. cit.*, 1943, p. 21. Voir p. 17.

¹⁶² Georges Perros, « Lettre à Brice Parain », in Brice Parrain et Georges Perros, *Correspondance : 1960-1971*, Paris, Gallimard, 1998, cité par Brun, *op. cit.*, 2016, p. 211.

¹⁶³ Frédéric Vidal, *J'ai choisi le point de vue de la poésie*, long-métrage documentaire de 2h30mn, produit par Aime le mot dit / La Parole Errante / Alhambra Cinémarseille, 2002. Extrait mis en ligne sur le blog du metteur en scène Armand Gatti, <http://aimelemotdit.wordpress.com/armand-gatti/>, consulté le 8 août 2018..

¹⁶⁴ « ...Dichterisch wohnt der Mensch... » que l'on peut traduire par « c'est d'abord poétiquement que l'homme habite le monde », cité par Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 224.

¹⁶⁵ Voir Giacomo Leopardi, *Zibaldone*, Paris, Allia, 2003, cité par Brun, *op. cit.*, 2016, pp. 59-60 et Novalis cité par Behler, *op. cit.*, 1996, p.124.

¹⁶⁶ Voir *L'École de Rochefort, particularisme et exemplarité d'un mouvement poétique, 1941-1963. Actes du Colloque d'Angers*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1984.

¹⁶⁷ Parmi lesquels Yves Bonnefoy, Christian Bobin, André du Bouchet. Voir par exemple Pierre Ceysson, « La poésie contemporaine. L'institution scolaire et les 'règles de l'art' », *Lidil. Revue de linguistique et de didactique des langues*, n°33, juin 2006, pp. 37-54.

¹⁶⁸ Bonnefoy, *op. cit.*, 2014, <http://larepubliquedeslivres.com/bonnefoy/>, consulté le 3 juin 2017.

¹⁶⁹ Paul Valéry, *Propos sur la poésie*, Paris, Saint-Félicien-en-Vivarais, 1930, p. 15.

¹⁷⁰ Voir Edgar Morin, *Amour, poésie, sagesse*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, cité par Brun, *op. cit.*, 2016, p. 264 et Antonin Artaud, « Le Pèse-Nerfs », *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, 1970, p. 107.

¹⁷¹ Voir Mikel Dufrenne, *Le Poétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 117 et Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 304.

¹⁷² Voir Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 71.

rapprochée d'un mode de connaissance¹⁷³. Ainsi pour Roger Gilbert-Lecomte, chez qui elle combine ces différents statuts. Bien au-delà du langage, elle s'inscrit alors au cœur de la vie même :

Au lieu de considérer la poésie comme un des arts, nous considérons non seulement dans tous les arts mais aussi bien *dans la vie* la poésie comme un état spécifique de la conscience engendré par un choc émotif de nature difficilement analysable. (...) J'entends [la poésie] comme tout un mode de connaissance qui s'oppose à la raison discursive.¹⁷⁴

Cette deuxième dimension existentielle du poétique conçu comme ancré dans la vie marque « l'élargissement » du domaine du poétique¹⁷⁵ et le rapatriement en son sein de ses différentes sources. Pour Édouard Glissant, « le poème déjà pousse sous l'ordre des mots »¹⁷⁶. L'émotion et l'état poétiques assimilés à ce qui « va au centre de l'humain »¹⁷⁷ ainsi qu'à cet « essentiel qui nous manque et [donne] du sens à l'existence »¹⁷⁸ ouvrent sur les situations, formes de vie quotidiennes et cultures matérielles qui contribuent à les engendrer. Le *Manifeste pour des produits de haute nécessité*, co-écrits par Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau et sept autres intellectuels antillais¹⁷⁹, reflète cette « extension » qui tend à devenir maximale du poétique¹⁸⁰, dans la mesure où le poétique y est distingué des « nécessités immédiates du boire-survivre-manger (en clair : le prosaïque) » pour embrasser l'ensemble des activités libres et gratuites « [affectées] à l'accomplissement du grand désir intime (...) [et à] l'épanouissement de soi »¹⁸¹.

Comme le souligne Jean-Christophe Bailly, il y va bien, dans cette extension potentielle du poétique, « non seulement [d'un] élargissement du poème lui-même » mais aussi d'une « émancipation de son matériau, une ouverture s'étendant aux séquences par lesquelles la vie, sans retenue, est livrée »¹⁸². Le poétique devient alors un objet politique, dans la mesure où ces activités

¹⁷³ Voir Patrick Chamoiseau, « Du Manifeste à l'urbanisme, la politique poétique se lève en Martinique. Interview de Patrick Chamoiseau par Clara Breteau », *Kaizen*, n°20, mai-juin 2015, pp. 10-14 (p. 11) et Raoul Vaneigem, *L'Ère des créateurs*, Bruxelles, Complexe, 2002, p. 92.

¹⁷⁴ Gilbert-Lecomte, *op. cit.*, 1974, pp. 286-7. Nos italiques. Voir aussi Césaire, *op. cit.*, 1945, p. 157.

¹⁷⁵ Nous faisons allusion à ce « programme ancien et prémonitoire de la 'poésie élargie' de Novalis » cité par Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 65.

¹⁷⁶ Glissant, *op. cit.*, 2009, p. 72.

¹⁷⁷ Voir Chamoiseau, *op. cit.*, 2015, p. 11 ainsi que Césaire pour qui la poésie est « une aventure, la plus belle des aventures humaines » in *op. cit.*, 1945, p. 159.

¹⁷⁸ Voir Ernest Breleur, Patrick Chamoiseau, Serge Domi, Gérard Delver, Édouard Glissant, Guillaume Pigeard de Gurbert, Olivier Portecop, Olivier Pulvar et Jean-Claude William, *Manifeste pour les produits de haute nécessité*, Paris, Galaade, 2009. Publié aussi dans *Le Monde*, 16 février 2009, http://www.lemonde.fr/politique/article/2009/02/16/neuf-intellectuels-antillais-contre-les-archaismes-coloniaux_1156114_823448.html, consulté le 25 juin 2017.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ On peut rappeler à ce sujet le sous-titre — *Poésie en étendue* — de *Philosophie de la relation* d'Édouard Glissant (*op. cit.*, 2009).

¹⁸¹ Breleur *et al.*, *op. cit.*, 2009, http://www.lemonde.fr/politique/article/2009/02/16/neuf-intellectuels-antillais-contre-les-archaismes-coloniaux_1156114_823448.html.

¹⁸² Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 9.

existentielles évoquées par le *Manifeste* qui n'ont d'autre sens et finalité qu'elles-mêmes¹⁸³ peuvent se voir favorisées ou restreintes selon les époques et les cultures. Pour le philosophe et sociologue Edgar Morin, les sociétés accordent en effet une importance et une place variables aux « deux états [de] prose et [poésie] ». Disjoints dans les sociétés occidentales, ceux-ci étaient au contraire étroitement « entremêlés » aux tâches de la vie quotidienne « dans les sociétés archaïques qui ont peuplé la terre, qui ont fait l'humanité et dont les dernières sont en train d'être sauvagement massacrées en Amazonie et dans d'autres régions »¹⁸⁴. Dans un écho frappant au chant de l'autonomie matérielle évoqué par Thoreau¹⁸⁵, Morin souligne que le travail était alors « accompagné de chants, de rythmes. On préparait avec des mortiers la farine en chantant, on utilisait ce rythme »¹⁸⁶.

Ainsi, quelle que soit la dimension de l'existence à laquelle on la rattache, une certaine idée « du » poétique comme distinct de la poésie verbale s'affirme. Qu'il soit envisagé comme activité existentielle, émotion, mode de connaissance ou encore comme modalité d'existence, il devient possible de dépister sur le terrain un certain nombre de ses facettes concrètes. Cependant, que la poésie puisse emprunter ainsi des formes extra-littéraires aussi variées ne relève-t-il pas — comme ont pu le suspecter en leurs temps Delacroix à propos de l'application du mot à la peinture ou plus récemment Jacques Roubaud — d'une « indigence de la langue »¹⁸⁷ et d'une fâcheuse tendance « à voir [le genre poétique] là où il n'est pas »¹⁸⁸? Le mot aurait-il donc, selon son lien étroit avec un état « émotif », une vocation communicative et « adhésive »¹⁸⁹, ainsi qu'une propension, comme le remarquait Jakobson, à imprégner comme une « huile » tout ce qui rentrerait en son contact¹⁹⁰?

Un certain nombre de penseurs filent en tous cas la métaphore en défendant une vision du poétique comme placé du côté de « l'essence »¹⁹¹ et doué de propriétés intrinsèques. Selon Barthes, la poésie moderne voit l'affirmation de l'idée du poétique comme « qualité irréductible et sans hérédité »¹⁹². De l'« attribut » qu'il était, celui-ci est érigé en « substance »¹⁹³, nous faisant à nouveau toucher à cette dimension métaphysique si controversée de la poésie¹⁹⁴. Cependant, de la même

¹⁸³ Breleur *et al.*, *op. cit.*, 2009, http://www.lemonde.fr/politique/article/2009/02/16/neuf-intellectuels-antillais-contre-les-archaismes-coloniaux_1156114_823448.html.

¹⁸⁴ Morin, *op. cit.*, 1997, p. 41.

¹⁸⁵ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36.

¹⁸⁶ Morin, *op. cit.*, 1997, p. 41.

¹⁸⁷ Eugène Delacroix, *Journal*, Paris, Plon, 1992, cité par *Trésor de la langue française, op.cit.*, 1988, p. 635.

¹⁸⁸ Roubaud, *op. cit.*, 2010, p. 22.

¹⁸⁹ Nous faisons ici allusion à Bachelard selon lequel « la philosophie de la poésie » participe d'une « adhésion totale à une image isolée », *op. cit.*, 1957, p. 1. Nos italiques.

¹⁹⁰ Roman Jakobson, *Questions de poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 124.

¹⁹¹ Maurice Blanchot, *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 312. Cité par Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 64. Voir aussi Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 53.

¹⁹² Barthes, *op. cit.*, 1972, p. 63. Voir aussi Dufrenne, *op. cit.*, 1963, p. 9.

¹⁹³ Barthes, *op. cit.*, 1972, p. 63.

¹⁹⁴ Voir Jaccottet, *op. cit.*, 1984, p. 40, Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 12 et Jean Starobinski et Mary Ann Caws, « On Yves Bonnefoy : Poetry, between Two Worlds », *World Literature Today*, vol. 53, n°3, été 1979, pp. 391-9.

manière que Barthes voit dans le *bois* « une *substance* familière et *poétique* »¹⁹⁵, cette substance, « unité indéterminée d'un ensemble de qualités », peut aussi selon Nancy se présenter de manière très incarnée, « hors [d'une] espèce [de discours] ou [d'un] genre [parmi les arts] »¹⁹⁶. Pour Starobinski, si « poetry assumes an ontological function », c'est non seulement comme « a reflection upon being » mais aussi comme une « *experience of being* »¹⁹⁷. Le critique rejoint ainsi Gilbert-Lecomte pour qui se joue une véritable « métaphysique expérimentale »¹⁹⁸ dans le poétique. Celui-ci peut dès lors être conçu, selon les mots de Derrida, comme « une chose en somme, et modeste, discrète »¹⁹⁹, qu'il devient envisageable « [de cueillir] au coin de la rue »²⁰⁰, ou, en prenant la clef des champs, d'aller chercher au plus « près de la terre »²⁰¹, sur le terrain des lieux de vie autonomes.

B. De l'habiter poétique à la subjectivité du dehors

1. Préambule

« Pour faire le portrait d'un oiseau »²⁰²

Peindre d'abord une cage
avec une porte ouverte
peindre ensuite
quelque chose de joli
quelque chose de simple
quelque chose de beau
quelque chose d'utile
pour l'oiseau
placer ensuite la toile contre un arbre
dans un jardin
dans un bois
ou dans une forêt
se cacher derrière l'arbre
sans rien dire
sans bouger ...
Parfois l'oiseau arrive vite
mais il peut aussi bien mettre de longues années
avant de se décider
Ne pas se décourager
attendre
attendre s'il le faut pendant des années
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau
n'ayant aucun rapport
avec la réussite du tableau
Quand l'oiseau arrive
s'il arrive
observer le plus profond silence

¹⁹⁵ Roland Barthes, « Jouets », in *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, pp. 63-5 (p. 65). Nos italiques.

¹⁹⁶ Nancy, *op. cit.*, 1997, p. 9.

¹⁹⁷ Starobinski et Caws, *op. cit.*, 1979, p. 392. Nos italiques.

¹⁹⁸ Gilbert-Lecomte, *op. cit.*, 1974, p. 293.

¹⁹⁹ Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 307.

²⁰⁰ Jorge Luis Borges, *L'Art de poésie*, Paris, Gallimard, 2002, cité par Brun, *op. cit.*, 2016, p. 213.

²⁰¹ Derrida, *op. cit.*, 1992, p. 307.

²⁰² Prévert, *op. cit.*, 1945, pp. 184-5.

attendre que l'oiseau entre dans la cage
 et quand il est entré
 fermer doucement la porte avec le pinceau
 puis
 effacer un à un tous les barreaux
 en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau
 Faire ensuite le portrait de l'arbre
 en choisissant la plus belle de ses branches
 pour l'oiseau
 peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent
 la poussière du soleil
 et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été
 et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter
 Si l'oiseau ne chante pas
 c'est mauvais signe
 signe que le tableau est mauvais
 mais s'il chante c'est bon signe
 signe que vous pouvez signer
 Alors vous arrachez tout doucement
 une des plumes de l'oiseau
 et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau

Dans son poème « Pour faire le portrait d'un oiseau », Jacques Prévert offre en filigrane une ébauche « d'art poétique » dont nous ferons à la fois un point de départ et un fil conducteur pour notre travail. De manière intéressante, nous constatons tout d'abord que le poète ne se présente pas lui-même comme porteur du chant, mais se positionne plutôt comme une instance braconnière, une sorte d'oiseleur dont le talent va être de mettre en place les dispositifs propres à attirer, capturer et faire chanter l'oiseau. Le rôle de l'écriture se voit réduit à portion congrue. Celle-ci est « partie prenante »²⁰³, pour sa matière et ses instruments, de l'oiseau qu'elle invite et d'un biotope spécifique. Cantonnée qui plus est au domaine de la « signature », elle n'intervient qu'en dernière instance comme « le signe d'un signe », quand le chant s'est déployé et qu'il ne suffit plus que d'acter sa présence²⁰⁴.

Loin du rôle inaugural et démiurgique que lui a longtemps accordé une vaste tradition littéraire, la « plume » ne fait que retomber ici après le chant, « dans un coin du tableau »²⁰⁵, comme la trace virevoltante d'une manifestation de vie autonome, d'un passage aérien²⁰⁶. Dans la vision de la production poétique telle qu'elle se dessine chez Prévert, le poète piètre écrivain se fait surtout « hôte » et reçoit pour principale tâche l'agencement d'un habitat, d'un cadre, la préparation d'un terreau fertile et nourricier pour inviter et nourrir le chant : cage, arbre-support, ressources et

²⁰³ Caradec, *op. cit.*, 2012, p. 147.

²⁰⁴ Voir Prévert, *op. cit.*, 1945, p. 185.

²⁰⁵ *Ibid.*

²⁰⁶ Voir p. 12. Une image similaire se retrouve aussi chez Philippe Jaccottet : « Noté, en réécoutant, sauf erreur, le *Requiem* de Mozart, l'idée, je ne sais plus exactement pourquoi, d'un 'trait' passant rapide au-dessus de tout, comme l'oiseau blanc, l'aigrette de l'étang l'avait fait à Saint-Blaise, autrefois ; mais cette fois-ci, je l'imaginai dans le ciel du Jourdain. Une flèche ? Un bruit rapide, très haut, ce qui ne l'empêchait pas d'être quelque chose de très réel, de très ferme, fugace et réel : comme une signature ? Un paraphe ? Un trait de fer, de foudre — mais qui, loin de détruire, eût signé au-dessous d'une sorte de promesse blanche », in Philippe Jaccottet, *La Semaïson III. Carnets 1995-1998*, Paris, Gallimard, 2001, p. 76. Nos italiques.

nourritures²⁰⁷. Mais ceux-ci doivent également être placés au bon endroit, inscrits dans la circonstance adéquate et dans tout ce qui constitue le « cosmos » de l’oiseau libre — vent, soleil, bruit des bêtes, saisons — que l’art du poète consiste avant tout à identifier et à redéployer, en ayant soin de se faire oublier. Dans ce poème, Prévert semble suggérer que l’on ne peut espérer « attraper » un jour le chant qu’en élisant domicile là où il fraie et demeure indépendamment — dans la forêt, le bois, le jardin. Soumis à cette circonstance peuplée, vivante, aléatoire, le poète-oiseleur doit s’évertuer à trouver à l’état libre un oiseau qui ne lui appartient pas. Ainsi ne serait-il question dans la poésie ni de « possession », ni de « don », mais bien « d’habitation »²⁰⁸.

De manière intéressante, ce poème de Prévert constitue donc une véritable invitation à aller chercher le poétique, comme nous en avons l’ambition, « au-dehors » — loin de l’écriture, de la peinture, de la représentation — dans les forêts et jardins où êtres humains et oiseaux vivent ensemble, emboîtent leurs espaces et partagent leurs chants. Loin d’être isolé ou solitaire, l’art poétique décrit par Prévert se retrouve chez un certain nombre de poètes majeurs et rejoint un courant important de la poésie de la seconde moitié du vingtième siècle, le « lyrisme du dehors »²⁰⁹. La thèse de Jean-Philippe Gagnon — *Le Sujet du dehors* — définit celui-ci comme un « lyrisme dégagé du soi, [généré] à même la profondeur pré-symbolique (...) [et] lyrique des choses, (...) [dans lequel] l’extériorité sensible [fournit] ses ‘matières-émotions’ à (...) [un] sujet [mis] hors de lui sous le coup d’un affect venu du dehors »²¹⁰. Pour le poète Christian Bobin par exemple, le chemin vers la plume de l’écriture et vers le recueil du poème « [vient] du dehors »²¹¹. Comme chez Prévert, il est indiqué par des plumes trouvées sur la route et recueillies littéralement — avant de l’être dans le livre — au creux de la main :

Sur le chemin qui me mène à la maison, parfois je trouve des plumes bleutées de geai, comme des éclats d’azur. C’est très petit ce que je fais. J’essaye de recueillir des choses très pauvres, apparemment inutiles, et de les *porter* dans le langage.²¹²

²⁰⁷ « Quelque chose de joli / quelque chose de simple / quelque chose de beau / quelque chose d’utile / pour l’oiseau », in Prévert, *op. cit.*, 1945, pp. 184-5.

²⁰⁸ Sur l’habitation comme un autre mode de « propriété sans possession », voir les étymologies communes liées au verbe latin *habere* — « avoir », « tenir » — des verbes « habiter » et « avoir », in *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, pp. 74 et 469.

²⁰⁹ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 9. Celui-ci est aussi désigné comme « lyrisme externe » (*ibid.*, p. 25), « lyrisme ambiant » (*ibid.*, p. 3) ou, reprenant une expression du poète Pierre Reverdy, « lyrisme de la réalité » (*ibid.*). Voir aussi Bailly, *op. cit.*, 2015, pp. 9, 13-15, 63-6 et 69, Collot, *op. cit.*, 2014, pp. 29 et 115, Pinson, *op. cit.*, 1995, pp. 73-4 ou encore Caradec, *op. cit.*, 2012, pp. 20, 45, 76 et 82.

²¹⁰ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 68.

²¹¹ Nous faisons ici allusion aux « conseils venus du dehors » mentionnés par Philippe Jaccottet dans « Le Cerisier », *Cahier de verdure*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 9-20 (p. 11).

²¹² Christian Bobin, « Interview », *Canopée*, hors-série « Habiter poétiquement le monde », n°10, 2012, pp. 72-7 (p. 74). Nos italiques. Pour un autre exemple de ce lien intime entre le geste poétique et celui du « recueil », voir aussi Yves Leclair, *Bouts du monde*, Paris, Mercure de France, 1997, cité par Collot, *op. cit.*, 2014, p. 30.

Le creux de la main se fait ainsi chez Bobin l'habitable éphémère de ce qui est ensuite « porté »²¹³ — depuis « l'entour », pour reprendre une notion chère à Glissant²¹⁴ — vers l'abri du langage. De même que l'oiseau-poème de Prévert s'emboîte dans les espaces poupées-gigognes de la cage, de l'arbre et de la forêt avant d'intégrer le tableau, le langage de Bobin trouve son premier habitat dans le monde vécu du poète.

Dans son texte *Le Cerisier*, Philippe Jaccottet analyse quant à lui les composantes d'un de ces « conseils venus du dehors », rencontre avec « [une] espèce (...) de parole », surprise de manière étrange « dans la nature » même²¹⁵. Ceci est le produit d'une situation — d'une configuration spatiale tout d'abord : le grand champ et le mur de la forêt, le pivot du cerisier — mais aussi « [d'une] lumière [qui] semble émaner de l'intérieur des choses et monter du sol ». L'« apparition » du cerisier s'inscrit donc dans un lieu et un temps très particuliers : « ce même cerisier, extrait, abstrait de son lieu, ne m'aurait pas dit grand-chose, (...). Non plus si je l'avais surpris à un autre moment du jour »²¹⁶. Plutôt que sur des vagues d'inspiration transcendante et divine, l'activité poétique suggérée par Jaccottet s'apparente dès lors, comme chez Christian Bobin, à la cueillette. En ouverture de *Le Cerisier*, le poète dit ainsi « surprendre » et « rassembler (...) les fragments, plus ou moins lumineux (...) d'une joie » qu'il croyait tout intérieure « dans la nature » même²¹⁷.

Dans cette section, nous nous efforcerons de dégager une première méthode de caractérisation du poétique sur le terrain extra-littéraire des habitats autonomes alternatifs. Nous verrons ainsi comment le souci, caractéristique d'un certain pan de la création littéraire contemporaine, d'une « habitation poétique du monde » ouvre sur une forme particulière de subjectivité engagée dans une communication « sémiotique » avec les lieux, la « subjectivité poétique du dehors »²¹⁸. Nous repèrerons alors en celle-ci un premier visage extra-littéraire du poétique et en ferons un viatique méthodologique pour nos études de terrain.

2. L'habiter poétique du monde

La vision d'un poétique nourri par les signes de la matière vivante défendue par Bobin constitue l'une des formes variées d'une pratique poétique « [inscrite] dans la circonstance »²¹⁹ dont Jaccottet écrit qu'elle offre au monde « les apparences rassurantes d'une maison »²²⁰. Dans un entretien accordé à la revue *Canopée* pour le numéro spécial « Habiter poétiquement le monde », Christian Bobin émet

²¹³ Bobin, *op. cit.*, 2012, p. 74.

²¹⁴ « L'entour désigne un lieu-paysage porteur de mémoire et de *langue* dans lequel le naturel, le culturel, l'écologique et le politique sont indiscernables », in Valérie Loichot, « Entours d'Édouard Glissant », *Revue des Sciences Humaines*, n°309, janvier-mars 2013, p. 11. Nos italiques.

²¹⁵ Jaccottet, *op. cit.*, 1990, pp. 11-12 et 19.

²¹⁶ *Ibid.*, pp. 12-13.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 11.

²¹⁸ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

²¹⁹ Ceysson, *op. cit.*, 2006, p. 37.

²²⁰ Jaccottet, *op. cit.*, 1990, p. 14.

quant à lui l'hypothèse que la poésie consiste peut-être, quand « nous avons rendu le monde étranger à nous-mêmes », à « ré-habiter ce monde et l'appivoiser à nouveau »²²¹.

Selon le chercheur Pierre Ceysson ou l'écrivain Jean-Claude Pinson, cette inscription dans la circonstance est devenue l'un des aspects caractéristiques de la poésie contemporaine. Pour Ceysson, la poésie française est traversée depuis les années 1970 par « une double postulation », donnant naissance à deux courants distincts. D'une part, celui d'« une poésie caractérisée par un travail sur le signifiant [comprenant] ce qui relève du textualisme et de la littéralité ». Mais on observe aussi, d'autre part, « une poésie de 'l'habiter en poète', marquée par un souci ontologique [et] par l'inscription dans la circonstance »²²². Toutefois, si l'on en croit Pinson, la problématique de l'habitation poétique ne représente pas seulement l'un des deux termes d'une opposition. Elle marque davantage le dépassement « des deux paradigmes ['romantique' et 'textualiste'] qui jusque-là [réglaient] le jeu » de la poésie contemporaine²²³.

Réarticulant en une « nouvelle donne (...) langage et existence »²²⁴, la thématique de l'habitation poétique est elle-même prise en charge selon lui par deux courants différents. D'un certain côté — de Mallarmé à Michel Deguy²²⁵ — on retrouve les partisans d'« une poésie 'pensante' et 'ontologique' »²²⁶ rompant en grande partie avec le lyrisme subjectif et l'ouverture pathique aux circonstances de la vie ordinaire. Cette approche ontologique de l'habiter poétique est théorisée en particulier par Heidegger, chez qui la poésie est érigée en dimension existentielle contenant à la fois « l'être de l'habitation » et « l'être de la poésie »²²⁷. Pour le philosophe, l'habitation poétique exclut ainsi « la représentation courante (...) et les conditions présentes de l'habitation »²²⁸. Si elle vise à « penser l'existence de l'homme »²²⁹, c'est essentiellement de manière spéculative, à partir du seul terrain du langage considéré comme « [faisant] signe » et « conduisant vers l'être [des choses] »²³⁰.

Cette approche relativement désincarnée et abstraite a certes le mérite d'ouvrir un champ de réflexions nouveau et de créer un appel d'air durable dans les pensées de l'habiter aussi bien que du poétique. Heidegger échoue cependant, sous couvert de penser « ce qu'on appelle d'ordinaire l'existence »²³¹, à intégrer « l'existence ordinaire »²³². Partant du postulat d'une

²²¹ Bobin, *op. cit.*, 2012, p. 74.

²²² Ceysson, *op. cit.*, 2006, p. 37.

²²³ Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 13.

²²⁴ *Ibid.*, p. 16.

²²⁵ On peut également citer, dans une moindre mesure, puisque « aucune d'entre elles ne saurait se réduire au philosophème [de] la formule hölderlinienne », les œuvres de René Char, André Frénaud, André du Bouchet, Yves Bonnefoy ou Dominique Fourcade. Voir Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 64.

²²⁶ *Ibid.*, pp. 63-4.

²²⁷ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 233.

²²⁸ *Ibid.*, p. 226.

²²⁹ *Ibid.*, p. 227.

²³⁰ *Ibid.*, p. 228.

²³¹ *Ibid.*, p. 226.

²³² Et ce nonobstant la théorie de la poésie comme habitation pathique ébauchée par Heidegger dans *Être et Temps*. Voir Pinson, *op. cit.*, 1995, pp. 73-4.

prééminence de l'habiter poétique sur un « cultiver-et-construire »²³³ qui ne pourrait s'ériger que sur sa base, il pratique ce que l'on pourrait qualifier d'une sorte « d'essentialisme existentiel ». Il fait ainsi l'impasse sur la façon dont la dimension poétique de l'habiter peut trouver à s'élaborer dans le creuset de la culture matérielle, au sein même des pratiques quotidiennes. Les mêmes limites peuvent être identifiées toutes proportions gardées dans les courants de l'écocritique²³⁴ et de la géopoétique²³⁵ et expliquent que nous ne les ayons pas choisis comme cadres théoriques pour cette thèse.

En effet, notre travail ne s'attachera pas à souligner, comme le fait abondamment l'écocritique, les multiples aspects par lesquels la langue poétique s'avère le lieu privilégié d'une entente réapprise avec la Nature²³⁶, sans toutefois établir les bases théoriques d'un rapport texte-monde autre qu'analogique ni prendre en compte la matérialité des modes de vie et des pratiques habitantes²³⁷. Certes, il s'agira en partie de s'orienter vers une alliance de la poésie et de la géographie telle que la géopoétique de Deguy ou de White faisant de la poésie « une modalité voire une condition essentielle de l'habiter humain » — a pu la proposer²³⁸. « Traçant un trait d'union entre l'activité de l'esprit et l'espace », celle-ci associe bien l'habitation poétique à une forme de subjectivité du dehors ou « moi espacé » tel que White le dénomme²³⁹. Elle pointe aussi vers une pratique poétique décloisonnée et vers une *poïesis* entendue « au sens large comme création littéraire et artistique mais aussi scientifique et philosophique »²⁴⁰. Cependant, la géopoétique focalise largement son attention — non pas sur le domaine des cultures matérielles au niveau local de l'habitat quotidien — mais sur la poésie verbale et l'art envisagés, dans une confrontation au visible, aux paysages et aux grands espaces, comme « assomption de la Terre en monde »²⁴¹, marquant ainsi une différence à la fois d'objet, d'échelle et de terrains avec notre travail. En effet, si White évoque une « implication réciproque du langage et de l'expérience terrestre »²⁴², celle-ci reste considérée dans la confrontation large du poète aux grandes entités du monde — loin de l'analyse précise de la *poïesis* ou de modes de vie qui aurait pu lui donner une réelle dimension éthique et politique²⁴³.

²³³ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 230.

²³⁴ Voir Glotfelty, *op. cit.*, 1996 ainsi que pp. 15 et 21 de cette thèse.

²³⁵ Voir note 59.

²³⁶ Voir par exemple Caradec, *op. cit.*, 2012, p. 3.

²³⁷ Voir p. 21.

²³⁸ Voir Collot, *op. cit.*, 2014, p. 105. Voir aussi note 59.

²³⁹ Voir Collot, *op. cit.*, 2014, p. 115 : « il s'agit d'un 'moi espacé' qui s'éprouve par sa participation au 'champ d'énergie' qu'est l'univers ». Voir aussi Kenneth White, *Le Poète cosmographe. Entretiens*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1987, p. 72 et *L'Ermitage des brumes. Entretiens avec Erik Sablé*, Paris, Dervy, 2005, p. 44.

²⁴⁰ Voir Collot, *op. cit.*, 2014, pp. 105-6. Nous aurons l'occasion de revenir de manière détaillée sur cet aspect dans le deuxième chapitre de cette partie.

²⁴¹ Voir Berque, Biase et Bonnin (dir.), *op. cit.*, 2008, p. 244.

²⁴² Voir Collot, *op. cit.*, 2014, p. 106.

²⁴³ *Ibid.*, pp. 109, 112 et 114-15. Sur l'absence chez White d'une définition précise de la géopoétique, de la poétique et de la *poïesis*, voir Collot, « De la géopoétique », in Berque, Biase et Bonnin (dir.), *op. cit.* 2008, pp. 311-23 (p. 319).

3. La subjectivité poétique du dehors

Face aux limites théoriques et méthodologiques rencontrées à la fois par l'écocritique et la géopoétique, cette thèse se démarque par son ambition d'appliquer le programme général de la géopoétique à l'échelle plus locale et incarnée de lieux de vie spécifiques²⁴⁴, au cœur des pratiques du « poétariat »²⁴⁵ — cette « multitude » inventrice de formes de vie alternatives identifiée par Jean-Claude Pinson²⁴⁶. Notre travail se rattache ainsi à la volonté de « restituer à la poésie les territoires de la chair et du 'corps propre' (*Leib*) »²⁴⁷ ou, pour reprendre la description que donne Pinson du geste poétique de James Sacré, de « reconduire l'idéalité pastorale et ses représentations illusoire à leurs conditions matérielles d'existence »²⁴⁸. Il s'agit ainsi de s'orienter, par notre approche de l'habiter poétique, vers « une redéfinition de l'habiter' essentiel dont on n'écarte plus comme inauthentiques ou secondaires ni la dimension de l'ancrage corporel ni celle de l'existence quotidienne dans la cité »²⁴⁹. De manière intéressante, ce manque de prise en compte de la vie quotidienne, du corporel, de la spatialité ou des dimensions éthique et politique de l'existence dans certaines approches de l'habiter poétique est souligné par Paul Ricœur²⁵⁰. Tentant de développer une pensée de la poésie comme « habiter primordial », en lien à la fois avec « la puissance de la parole »²⁵¹ et « l'horizon pathique de l'existence »²⁵², le philosophe est représentatif de la seconde approche de l'habitation poétique que l'on peut observer dans la poésie contemporaine. Comme l'évoque Jean-Claude Pinson, celle-ci est marquée par « une autre ligne poétique, celle d'une poésie plus lyrique, où l'idée de 'poésie de circonstance' chère à Goethe tient une place essentielle »²⁵³. Selon cette dernière, « 'habiter en poète', c'est [aussi] 'habiter lyriquement le monde' »²⁵⁴. Cependant, il ne s'agit plus de la vision romantique d'un lyrisme qui ne serait qu'une « logique du cœur », c'est-à-dire la projection sur le monde d'une intériorité individuelle reflétant une « métaphysique moderne de la subjectivité » au dualisme philosophique éculé²⁵⁵.

²⁴⁴ Ce programme consiste selon White à « rendre compte d'une 'présence-au-monde accompagnée d'une connaissance du monde et d'une poétique du monde' », voir Collot, *op. cit.*, 2014, p. 119 citant Kenneth White, *Les Affinités extrêmes*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 175.

²⁴⁵ Voir Michel, *op. cit.*, 2010, pp. 247-59 (pp. 255 et 259) : « le poétariat désigne cette tendance massive de la multitude à l'invention de nouvelles formes de vies, de relations, d'affects et de subjectivités, qui résistent au biopouvoir ».

²⁴⁶ Nous ne considérerons pas toutefois que la production « poétarienne » passe obligatoirement par le texte comme Pinson le laisse parfois sous-entendre : « la vie ne peut être un poème non imprimé que chez celui qui aura pu se nourrir de poèmes imprimés ». Voir Jean-Claude Pinson, *Sentimentale et naïve*, Paris, Champ Vallon, 2002, p. 40.

²⁴⁷ Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 84.

²⁴⁸ Jean-

Claude Pinson, « *Un effacement continué ?* de James Sacré », *Sitaudis*, 26 août 2016, <https://www.sitaudis.fr/Parutions/un-effacement-continue-de-james-sacre.php>, consulté le 29 juin 2018.

²⁴⁹ Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 87.

²⁵⁰ Voir Pinson, *op. cit.*, 1995, pp. 73-5, 78 et 83, citant Paul Ricœur, *op. cit.*, 1969, p. 151 et *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 378.

²⁵¹ Voir Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 77 et Ricœur, « Religion, athéisme, foi », *op. cit.*, 1969, pp. 431-57 (p. 456).

²⁵² Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 83.

²⁵³ *Ibid.*, p. 64.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 64-5.

²⁵⁵ *Ibid.*, pp. 72 et 74.

Davantage caractérisée par son lyrisme « externe »²⁵⁶, cette poésie se distingue par son ouverture pathique²⁵⁷, le souci « de muer affect et circonstance en chant »²⁵⁸ et la conception d'une subjectivité poétique inédite et renouvelée²⁵⁹. « [Consonnant] avec une couche de l'existence indivise 'antérieure' à la polarité du sujet et de l'objet », cette parole lyrique ancrée dans la « chair du monde »²⁶⁰ se situe du côté de l'ouverture et de la résonance plutôt que de la confession, de la projection ou de l'extériorisation²⁶¹.

Appréhendée comme « un nouveau lyrisme » s'imposant à partir des années 1980 et représentée par des auteurs comme Dominique Fourcade, Jean-Paul Michel ou Claude Esteban²⁶², elle constitue ce que Jean-Philippe Gagnon désigne dans sa thèse de doctorat comme une « subjectivité poétique du dehors, (...) à la jonction des matérialités du corps, de l'univers et du langage »²⁶³. Comme le démontre Gagnon à l'appui des travaux de Laurent Jenny, cette notion repose de manière plus large sur une idée-force de la « conscience littéraire moderne (...) [selon laquelle] l'intériorité de la subjectivité poétique n'est pas un domaine forclos identifié à un Idéal, mais se construit plutôt (...) [dans une] consubstantialité du sens et du sensible, (...) par des rapports avec l'extériorité et la spatialité dont elle est pleine »²⁶⁴.

De manière intéressante, la subjectivité poétique du dehors permet de ne baser le poétique ni sur la seule singularité de tempéraments individuels, ni sur une essence surplombante du poétique défini *in abstracto*. Selon Gagnon, elle pointe plutôt vers « [une manière singulière] d'habiter le monde »²⁶⁵. Marquée par un ensemble de « rapports inédits et insolites [tissés] entre l'intériorité, le corps, le langage et les paysages », elle implique la reconnaissance de « la dimension sémiotique du dehors esthétique » et se manifeste dans les divers aspects d'un « environnement qui nous parle » soit, selon toute l'ambivalence de l'expression, comme produit à la fois d'« une matérialité expressive (...) [et de] l'intériorité d'une subjectivité incarnée et affective »²⁶⁶. « Affirmant le caractère animé des choses perçues », elle s'inscrit alors dans la lignée de ce « rapport de réciprocité continue avec le monde » dans lequel les mots « [prennent directement naissance] »²⁶⁷.

²⁵⁶ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 25.

²⁵⁷ Voir notamment Emil Staiger, *Les Concepts fondamentaux de la poésie*, Bruxelles, Lebeer-Hossmann, 1990.

²⁵⁸ Pinson, *op. cit.*, 1995, pp. 63-4.

²⁵⁹ *Ibid.*, pp. 84-5.

²⁶⁰ Maurice Merleau-Ponty et Claude Lefort, *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 175.

²⁶¹ Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 74.

²⁶² Voir notamment Yves di Manno et Isabelle Garron, *Un nouveau monde. Poésies en France, 1960-2010*, Paris, Flammarion, 2017, pp. 833-5. Voir aussi Dominique Fourcade, *Le Ciel pas d'angle*, Paris, POL, 1983, Jean-Paul Michel, *Beau front pour une vilaine âme*, Bordeaux, William Blake & Co, 1981 et Claude Esteban, *Le Nom et la Demeure*, Paris, Flammarion, 1985.

²⁶³ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

²⁶⁴ *Ibid.*, pp. vii et 76. Voir aussi Laurent Jenny, *La Fin de l'intériorité : théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

²⁶⁵ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

²⁶⁶ *Ibid.*, pp. vii, 29 et 448.

²⁶⁷ David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013, p. 83.

Au début du vingtième siècle, Paul Valéry évoquait déjà, en lien avec cette idée d'une « inscription [du poème] dans la circonstance »²⁶⁸, une « dualité » de l'émotion poétique. Celle-ci était à concevoir non seulement comme « incident intérieur » mais comme pouvant aussi être réveillée par des « incidents extérieurs » : « un arbre, un visage, (...), un élément de forme, une esquisse (...), un 'sujet' (...) qui cherche sa cause (...), quelque moyen d'expression [qui] veut quelque chose à servir »²⁶⁹. L'allusion plus précise de Valéry au « sujet » — qui résonne dans son sens latin de *sub-jectum* avec la notion voisine de *sub-stantia*, « ce qui se tient en-dessous »²⁷⁰ — invite à considérer à nouveau le « terreau » particulier de la conscience poétique. En écho aux travaux de Gagnon, Pinson, Bailly ou Collot²⁷¹, elle incite à envisager celle-ci comme une « subjectivité du dehors » qui se développe et pousse « dans l'espace d'un monde qui fait signe et dans celui de signes qui font monde »²⁷².

De manière intéressante, une telle approche s'articule particulièrement bien avec l'épistémologie des nouveaux matérialismes²⁷³ et explique que nous ayons choisi d'en faire notre cadre théorique. Elle s'inscrit notamment dans la lignée de deux branches de ce courant s'étant développées récemment dans le milieu des humanités environnementales et en particulier des études littéraires : l'écocritique matérialiste et la biosémiotique. Marquées par une conception rénovée et « réenchantée » de la matière qui devient porteuse de sensations, de signes et d'agentivités²⁷⁴, celles-ci se démarquent par leur « intention to 're-enchant' reality, claiming that all material entities, even atoms and subatomic particles have some degree of sentient experience and that all living things have agency of their own »²⁷⁵. Elles s'avèrent alors critiques dans notre tentative d'articuler une pensée de l'habiter poétique du monde — et notamment de la subjectivité poétique du dehors — à une lecture de cultures matérielles concrètes.

C. L'habitation poétique du monde et la géographie

Avant de rentrer dans les détails de la méthodologie que nous avons mise en place, nous allons au préalable — puisqu'il est question de « terreau » du poétique et de l'inscription de ce dernier dans le monde physique — nous demander de quelles façons la géographie s'avère avoir pris en charge les réflexions sur l'habiter poétique. Nous sommes ici amenés à mobiliser la géographie pour plusieurs raisons. D'une part, parce que c'est bien sur le terrain que notre intuition de la dimension poétique

²⁶⁸ Ceysson, *op. cit.*, 2006, p. 37.

²⁶⁹ Paul Valéry, *Œuvres I.*, Paris, Gallimard, 1962, p. 1338. Cité par Caradec, *op. cit.*, 2012, p. 33. Nos italiques.

²⁷⁰ De *sub*, « sous », et *stare*, « se tenir ». Voir *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, p. 956. Sur le poétique comme « sub-stance », voir notamment Jean-Philippe Gagnon lorsqu'il évoque le lyrisme du dehors comme « [génééré] à même la profondeur pré-symbolique des choses » (*op. cit.*, 2015, p. 68 et p. 42 de ce chapitre).

²⁷¹ Voir note 209.

²⁷² Gagnon, *op. cit.*, 2015, pp. vii et 23. Voir aussi Jesper Hoffmeyer, *Biosemiotics, an Examination into the Signs of Life and the Life of Signs*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

²⁷³ Voir note 25.

²⁷⁴ Voir note 105.

²⁷⁵ Serenella Iovino et Serpil Oppermann, « Material Ecocriticism: Materiality, Agency and Models of Narrativity », *Ecozon@*, vol. 3, n°1, 2012, pp. 75-91 (p. 78). Voir aussi Jane Bennett, *The Enchantment of Modern Life: Attachments, Crossings and Ethics*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

extra-littéraire des habitats écologiques a germé initialement. Portant sur la caractérisation du rapport entre des habitants et leur milieu, celle-ci apparaît de fait comme une intuition ou une expérience proprement « géographique » touchant à « ce qu'un individu vit, ressent, pense, lorsqu'il est en présence d'un lieu »²⁷⁶. La seconde raison a trait à la spécificité de l'habitat autonome. En effet, le fait que celui-ci soit réinscrit dans son milieu et réouvert à son « dehors » lui redonne sa géographicit  et justifie l'invocation pourtant problématique de la géographie à l'échelle domestique²⁷⁷. Par ailleurs, les différentes voix littéraires anglo-saxonnes ou continentales que nous venons d'évoquer, des géopoètes français aux chantres antillais du Tout-Monde en passant par les écocritiques anglo-saxons, convergent pour pointer un certain nombre de possibilités tout autant que de nécessités : le raccordement de la « vie » poétique à des terreaux géographiques singuliers et irremplaçables²⁷⁸, l'extension aux mondes matériels non-humains des notions de *poïesis* et de *semiosis*²⁷⁹, l'étude des manifestations et conditions de production d'une « subjectivité du dehors »²⁸⁰, le passage d'un traitement strictement linguistique de ces questions à une approche d'écocritique matérialiste davantage philosophique et anthropologique²⁸¹. C'est donc tous ces « appels au dehors » qu'il s'agit de prendre, si l'on peut dire, « au pied de la lettre », en transportant notre champ d'observation et notre problématique vers la géographie.

Dans sa thèse de doctorat *Écritures révolutionnaires de la nature au XIX^e siècle*, Bertrand Guest montre bien comment des pionniers de la discipline tels qu'Alexander Von Humboldt ou Élysée Reclus rendent manifeste à travers leur pratique et leur vision de la géographie le lien inaugural et profond de celle-ci avec la poésie. « [Refusant] le hiatus croissant entre la science tendant à s'autonomiser et la pensée poétique du cosmos », auteurs de « livres aussi scientifiques que poétiques (...) [reliant] (...) la géographie de la terre à celle de l'Homme », ceux que Guest désigne volontiers comme « les géographes romantiques » ou « géographes du cosmos » apparaissent « à la fois [comme] les *poètes* et les scientifiques de [la] description moderne du monde »²⁸².

À la même époque, le déterminisme géographique d'un Hippolyte Taine faisait déjà de la nature une « poésie du dehors » influant sur « l'esprit » et la « poésie du dedans »²⁸³. À travers le vingtième

²⁷⁶ Annabelle Morel-Brochet, « La Saveur des lieux. Les choix de l'habitant, son histoire, sa mémoire », in Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, pp. 69-90 (p. 70).

²⁷⁷ Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortar, « Introduction », *ibid.*, pp. 13-34 (p. 17).

²⁷⁸ Voir Glissant, *op. cit.*, 2009, p. 12. On peut noter que la plupart des habitants autonomes s'inscrivent dans le même rapport à un lieu « irremplaçable » que les défenseurs du Plateau d'Albion dont en février 1966 René Char avait résumé le combat par ces mots : « à nos yeux ce site vaut mieux que notre pain, car il ne peut être, lui, remplacé ». Voir René Char et Pablo Picasso, *La Provence Point Oméga*, affiche, février 1966, accessible sur http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0077_19660504/OBS0077_19660504_023.pdf, consulté le 6 juin 2018.

²⁷⁹ Voir Barbieri, « What is Biosemiotics », *Biosemiotics*, vol. 1, n°1, avril 2008, pp. 1-3, p. 2., Collot, *op. cit.*, 2014, p. 105-6 et Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 17.

²⁸⁰ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

²⁸¹ Pinson, *op. cit.*, 2008, p. 26.

²⁸² Guest, *op. cit.*, 2013, pp. 12, 14, 27 et 287. Nos italiques.

²⁸³ Hippolyte Taine, *La Fontaine et ses fables*, Paris, Hachette, 1875, p. 6, cité par Collot, *op. cit.*, 2014, p. 41. Nous nous inspirons en particulier dans ce qui suit de l'étude menée par Collot dans les chapitres « Le Tournant spatial » (Collot, *op. cit.*, 2014, pp. 15-38) et « Quelques précurseurs » (*ibid.*, pp. 39-58) de ce même ouvrage.

siècle, alors que la géographie développe ses outils quantitatifs et tente de se voir reconnaître comme « science dure », un autre courant appelant à une géographie plus « humaniste » émerge qui continue d'attribuer à l'entreprise géographique une dimension poétique irréductible. L'un des précurseurs de ce courant, Éric Dardel, considère ainsi dans *L'Homme et la Terre* que — parce que le ou la géographe s'engage dans la description de la « relation concrète (...) [qui] se noue entre l'Homme et la Terre » — « [son] langage devient sans effort celui du poète »²⁸⁴. Caractérisée par une attention redoublée au « sujet, au sens et aux valeurs »²⁸⁵, la géographie humaniste met en avant la notion d'« espace vécu » comme espace frontière à la fois réel et imaginaire²⁸⁶. Comme le souligne Michel Collot, elle « [se tourne alors souvent] vers la littérature pour y trouver l'expression de la dimension humaine et subjective des lieux géographiques »²⁸⁷. En 1965, l'étude de David Lowenthal et Hugh Prince sur les significations symboliques et culturelles du paysage anglais marque une rupture avec une certaine tradition positiviste « concentrée sur l'évaluation du milieu physique » et le rapprochement des géographes, selon Paul Claval, avec « une autre inspiration, plus proche de celle des poètes que de celle des hommes de science de jadis »²⁸⁸. Dès les années 1950, les pratiques situationnistes avaient tracé les contours, explicités par Guy Debord, d'une « psychogéographie »²⁸⁹. Entremêlant toujours « poésie du dehors » et « poésie du dedans »²⁹⁰, celle-ci s'efforce de rendre compte « des effets (...) du milieu géographique (...) sur le comportement affectif des individus »²⁹¹. Si la géographie culturelle est envisagée par Claval comme « science des messages dont les objets géographiques se trouvent chargés (...), [interrogeant] l'origine des phantasmes, des rêves, des idées (...) [et toutes les] idées qui s'accrochent aux formes sensibles »²⁹², la démarche est poursuivie à partir des années 1990 avec l'émergence de l'esthétique environnementale²⁹³, puis, au début des années 2000, avec l'essor d'une géographie dite « affective » ou « émotionnelle »²⁹⁴.

De manière générale, les relations entretenues par le géographe et le poète à leur terrain peuvent aussi être rapprochées. Un certain nombre de géographes revendiquent en effet de mobiliser dans leurs pratiques un rapport « poétique » dans le sens de « sentimental », « émotionnel » ou onirique à

²⁸⁴ Éric Dardel, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952, pp. 2-3. Nos italiques.

²⁸⁵ Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 18.

²⁸⁶ Voir notamment Frémont, *op. cit.*, 1976. Voir également la notion de « thirdspace » d'Edward Soja in *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-imagined Places*, Cambridge, Blackwell, 1996.

²⁸⁷ Collot, *op. cit.*, 2014, p. 22.

²⁸⁸ Voir David Lowenthal et Hugh Prince, « English Landscape Tastes », *Geographical Review*, vol. 55, n°2, pp. 186-222, cités par Paul Claval, « Géographie et sémiologie », *Espace géographique*, t. 3, n°2, 1974, pp. 113-19 (p. 114). Nos italiques.

²⁸⁹ Voir Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », *Les Lèvres nues*, n°6, septembre 1955, repris dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 204. Voir aussi Merlin Coverley (dir.), *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, Lyon, Les Moutons Électriques, 2011.

²⁹⁰ Taine, *op. cit.*, 1875, p. 6.

²⁹¹ Voir Debord, *op. cit.*, 2006, p. 204.

²⁹² Claval, *op. cit.*, 1974, p. 118.

²⁹³ Voir Nathalie Blanc, *op. cit.*, 2008.

²⁹⁴ Voir Guinard et Tratnjek, *op. cit.*, 2016 ainsi que Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, pp. 22-3.

leurs terrains²⁹⁵. De plus, si certains sujets en sciences sociales peuvent appeler, comme le prétend notamment Marcel Mauss, à un traitement narratif ou romanesque²⁹⁶, n'y en aurait-il pas d'autres qui de par leurs caractéristiques appelleraient plutôt la mobilisation d'une écriture, d'une lecture ou d'un mode d'attention poétiques²⁹⁷? De par l'ouverture de leurs méthodes et, selon Da Cunha et Matthey, le « braconnage » qui souvent les caractérise²⁹⁸, les géographes rejoignent aussi le type de fabrication « poïétique » analysé par Certeau ou cette pensée bricoleuse « mythopoétique » décrite par Lévi-Strauss²⁹⁹.

Enfin, en écho à la pensée de Reclus, d'Humboldt, de Dardel³⁰⁰, la géographie peut être considérée comme poétique de par la nature de son objet fondamental, à savoir cette relation qui se noue entre l'être humain et la terre, entre les lieux et les habitants qui se les approprient. Dans son article « Poétique du paysage urbain » qui s'intéresse au développement de « langages poétiques du paysage », la géographe et urbaniste Émeline Bailly aborde ainsi les dimensions poétique, métaphysique et géographique comme trois modes de « relation à l'étendue terrestre »³⁰¹.

Cette dernière facette se retrouve particulièrement depuis les années 2000 dans les études de l'habiter³⁰². De manière intéressante, celles-ci se voient traversées par deux mouvements qui reproduisent la dichotomie observée dans les études littéraires autour du thème de l'habitation poétique. Une première mouvance, sous la double influence de Heidegger et du « tournant spatial » effectué par les sciences humaines, se caractérise tout d'abord par son approche onto-phénoménologique du thème³⁰³. Alors que l'habitation poétique devient un véritable leitmotiv qui

²⁹⁵ Voir par exemple les explorations « poétiques » de Pierre Sansot, (Sansot, *op. cit.*, 2004), et, pour le courant des « creative et emotional geographies », Anne Volvey, « Au fond de soi, (la performance de) la ville. Une lecture égo-géographique de *La Forme d'une ville* de Julien Gracq », *Géographie et cultures*, n°s 89-90, pp. 199-216.

²⁹⁶ Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Éditions Sociales, 1967, pp. 5-6.

²⁹⁷ Certains chercheurs en théorie de la consommation revendiquent par exemple d'avoir recours à l'écriture et à la lecture de poèmes, expliquant que la poésie les aide à dépasser la crise de la représentation à laquelle font face un ensemble de sciences humaines depuis le début des années 2000. Selon eux, elle peut constituer à la fois « a vehicle of researcher reflexivity and a form of research inquiry in its own right ». Voir John Sherry et John Shouten, « A Role for Poetry in Consumer Research », *Journal of Consumer Research*, n°29, vol. 2, 2002, pp. 218-34 (p. 218).

²⁹⁸ « [Les géographes] braconnent [alors] au gré d'une 'sensibilité' dans des cadres d'action et de pensée plus souples », in Antonio Da Cunha et Laurent Matthey, « Penser les savoirs émergents. Pour une approche réaliste du travail conceptuel du géographe », *Geographica Helvetica*, n°63, vol. 4, 2008, pp. 220-7 (p. 220).

²⁹⁹ Voir Certeau, *op. cit.*, 1980, p. xxxvii et Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 30.

³⁰⁰ Blanc, *op. cit.*, 2010, pp. 169-183.

³⁰¹ Émeline Bailly, « Poétique du paysage urbain », *Métropolitiques*, 13 février 2013, accessible en ligne à : <http://www.metropolitiques.eu/Poetique-du-paysage-urbain.html>, consulté le 5 juin 2017.

³⁰² En témoignent le colloque « Habiter » organisé en 2006 à l'Institut d'Urbanisme de Paris ou le séminaire dédié au thème depuis 2016 à l'École Normale Supérieure de Paris. Voir le colloque « Habiter », *EspacesTemps.net*, 4 mai 2006, annonce et programme accessibles sur : <https://www.espacestems.net/articles/colloque-habiter/>, consulté le 6 juillet 2017 et le séminaire d'élèves « Habiter l'ancrage en littérature contemporaine », organisé par Zoé Courtois et Claire Colard du 26 janvier au 10 mai 2016, <https://www.fabula.org/actualites/seminaire-d-eleves-habiter-l-encrage-en-litterature-contemporaine-72250.php>, consulté le 9 février 2018.

³⁰³ Voir notamment le chapitre « Le Tournant spatial », in Collot, *op. cit.*, 2014, pp. 15-38.

traverse les sciences humaines et sociales³⁰⁴ jusqu'aux sphères médiatiques et artistiques³⁰⁵, ce courant de la géographie met en avant la dimension profondément existentielle de l'habiter³⁰⁶. Cependant, l'approche des habitats y est souvent diluée dans l'étude des formes de mobilité. L'optique choisie reste par ailleurs souvent muette sur la matérialité vivante et le métabolisme³⁰⁷ des terrains, tout en faisant quasiment le deuil des lieux et de la géographie³⁰⁸.

Une autre mouvance initiée par les géographes Nicole Mathieu et Nathalie Blanc, celle des modes d'habiter³⁰⁹, est marquée au contraire par la volonté d'affirmer « l'indivisibilité de la relation entre les deux versants matériel et idéal de toute action humaine et de tout fait social »³¹⁰. Elle se donne alors pour but de repenser à nouveaux frais plusieurs dimensions majeures de l'habiter délaissées jusqu'alors par la communauté des géographes : les formes d'habitat rural et leurs singularités anthropologiques et culturelles, la dimension affective du rapport aux lieux, y compris dans ses dimensions les plus « [intérieures] et les plus « [intimes] »³¹¹, les différences existentielles fortes liées à la variation des qualités physiques des habitats, et enfin l'importance pour la transition écologique des possibilités sensibles et esthétiques d'appropriation et de « fabrique » des milieux par leurs habitants³¹². Ainsi, parce qu'ils « [intègrent] à l'analyse la manifestation physique, extérieure de [l'] intériorité [des habitants] et de ses interactions avec le monde concret, la Nature »³¹³, nous défendons l'idée que les modes d'habiter documentent cette « subjectivité poétique du dehors » que nous avons identifiée en première partie³¹⁴. Tranchant nettement avec la déclinaison onto-phénoménologique du thème, une autre approche par la géographie de l'habitation poétique des lieux se dessine ici. Liée,

³⁰⁴ Profondément influencé par la phénoménologie heideggerienne, le sociologue Henri Lefebvre affirme ainsi dans *La Révolution urbaine* la conviction selon laquelle « l'être humain (...) ne peut pas ne pas habiter en poète. Si on ne lui donne pas, comme offrande et don, une possibilité d'habiter poétiquement ou d'inventer une poésie, il la fabrique à sa manière », in *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 113 et 155. Voir enfin Paul Ricoeur, *op. cit.*, 1990, p. 178, cité par Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 82.

³⁰⁵ Voir notamment l'exposition « Habiter poétiquement le monde » sous la direction de Savine Faupin, Christophe Boulanger et François Piron Villeneuve-d'Ascq, organisée au Musée d'Art Moderne, d'Art Contemporain et d'Art Brut de Lille Métropole du 25 septembre 2010 au 30 janvier 2011. Voir aussi le hors-série « Habiter poétiquement le monde », *op. cit.*, 2012, pp. 72-7.

³⁰⁶ Voir par exemple Thierry Paquot *et al.*, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, pp. 13 et 15 : « 'Habiter' (*wohnen*) signifie 'être-présent-au-monde-et-à-autrui'. [...] Loger n'est pas habiter. L'action d'habiter possède une dimension existentielle. [...] 'Habiter' c'est [...] construire votre personnalité, déployer votre être dans le monde ».

³⁰⁷ Voir lexicque.

³⁰⁸ Selon Olivier Lazarotti notamment, « ce ne sont plus les lieux qui font les habitants », in Olivier Lazarotti, « Notion à la une : habiter », *Géoconfluences*, 10 décembre 2013, p. 1, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/habiter>, consulté le 6 juillet 2017. Voir aussi Mathis Stock, « Les Sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », *Espacestems.net*, 25 mai 2005, accessible sur : <https://www.espacestems.net/articles/societes-individus-mobiles/>, consulté le 12 juillet 2017.

³⁰⁹ Voir note 74.

³¹⁰ Morel-Brochet et Ortart, *op. cit.*, 2012, p. 17. Nous incluons aussi dans ce courant les travaux autour de « l'habitabilité » (voir note 111).

³¹¹ *Ibid.*

³¹² Voir Nicole Mathieu, « Le Concept de mode d'habiter à l'épreuve du développement rural durable », séminaire donné le 20 octobre 2010 à l'Académie d'Agriculture de France, pp. 2 et 5, <https://www.academie-agriculture.fr/actualites/academie/seance/academie/le-concept-de-mode-dhabiter-lepreuve-du-developpement-rural?201010>, consulté le 6 juillet 2017 et Blanc, *op. cit.*, 2010, pp. 169-183 ainsi que Morel-Brochet et Ortart, *op. cit.*, 2012.

³¹³ Morel-Brochet et Ortart, *op. cit.*, 2012, p. 17.

³¹⁴ Voir section I. 1. B. 3.

selon Nathalie Blanc notamment, à la création de formes de vie « habitables » par aller-retour entre un lieu et son appropriation, l'« activité poétique » apparaît alors profondément ancrée dans la culture matérielle³¹⁵.

Si les enjeux « poétiques » des modes d'habiter et de l'habitabilité restent, à quelques exceptions près, relativement implicites, le numéro spécial « Habiter » que la revue *Socio-anthropologie* fait paraître en 2015 inscrit explicitement les travaux qu'il rassemble sur les modes de vie écologiques alternatifs sous le signe de l'habitation poétique. Dans son introduction, Laurence Costes espère ainsi témoigner à travers les articles publiés de nouvelles façons « 'd'habiter en poète' »³¹⁶. Le regard géographique porté sur l'habitation poétique du monde se retrouve enfin nourri de tous les travaux de géographes, urbanistes, sémioticiens³¹⁷ et anthropologues de l'espace³¹⁸ qui, dans une optique complémentaire à l'étude de l'appropriation des lieux comme « activité poétique », documentent la standardisation croissante des « actes énonciatifs »³¹⁹ portés par les formes d'habitat et leur envahissement par toutes les « sémiotiques reçues » de la société de consommation mondialisée³²⁰.

À contre-courant des dynamiques de standardisation des modes de vie, notre travail centré autour des notions de « subjectivité poétique du dehors » et de *poïesis* plonge dans la fabrique psychogéographique des territoires, tendant vers ce niveau souterrain du quotidien à la fois pré-individuel et pré-objectal, humain et non-humain, où s'élaborent et d'où germent les singularités de l'espace vécu³²¹. Notre contribution aux réflexions sur l'habitation poétique du monde du point de vue de la géographie s'inscrit dès lors dans la continuité épistémologique des réflexions sur les conditions d'habitabilité et les modes d'habiter. Nous adoptons ainsi la même « échelle d'analyse, (...) celle de l'individu et du lieu »³²², tout en poursuivant la même « quête des strates cachées du réel par la mise en rapport des relations entre les habitants et leurs lieux de vie », dans l'optique de « montrer en quoi

³¹⁵ Blanc et Lamarche, *op. cit.*, 2015, p. 14.

³¹⁶ Laurence Costes (dir.), numéro spécial « Habiter », *Socio-anthropologie*, n°32, décembre 2015, p. 18.

³¹⁷ Pour la sémiotique de l'espace, voir Françoise Choay, « Sémiologie et urbanisme », in Françoise Choay *et al.* (dir.), *Le Sens de la ville*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, pp. 9-30. Voir aussi Groupe 100 Tête (dir.), « Sémiotique de l'Espace », in *Notes méthodologiques en architecture et en urbanisme*, n°3/4, Paris, Institut de l'Environnement, 1973 ainsi que Claval, *op. cit.*, 1974, pp. 113-19.

³¹⁸ Voir notamment Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, pp. 131-5 ainsi que Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Armand Colin, 2007.

³¹⁹ Selon Manar Hammad, « les actes de « construire, (...) aménager l'espace ou [le] réaménager [deviennent] [des actes énonciatifs majeurs] ». Voir Manar Hammad, « La Sémiotisation de l'espace, esquisse d'une manière de faire », *Actes sémiotiques*, n°116, 2013, pp. 1-64 (p. 36), <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2807>, consulté le 2 avril 2018.

³²⁰ Françoise Choay met notamment en évidence à travers ses travaux la « dé-sémantisation » caractéristique des milieux urbains industriels. À travers cette formule, Choay désigne plus particulièrement la substitution de sémiotiques « reçues », utilitaires et abstraites — associées à des « puissances (...) extérieures à la vie sociale locale et à son caractère » — aux « systèmes signifiants anciens » qui instituaient l'espace comme un « langage parfaitement autonome » et « directement compréhensible ». Voir Choay, *op. cit.*, 2006, pp. 131-5, Augé, *op. cit.*, 1992 et Claval, *op. cit.*, 1974, pp. 116-17, citant Raymond Ledrut, « Parole et silence de la ville », *Espaces et sociétés*, n° 9, juillet 1973, pp. 3-14. Nos italiques.

³²¹ Voir Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 68.

³²² Morel-Brochet et Ortard, *op. cit.*, 2012, p. 13.

le caractère matériel des actes essentiels de la vie reste déterminant dans cette société globale que les réseaux, en principe, dématérialisent et déterritorialisent »³²³.

Cependant, la perspective au plus près des pratiques et de la matérialité quotidiennes que nous avons choisi d'adopter entraîne aussi la nécessité de se pencher plus attentivement sur la « fabrique » de la subjectivité poétique du dehors et le rôle joué dans celle-ci par différentes formes d'« agentivités » abritées par le milieu naturel. La suite de notre travail va consister à mobiliser et tester le potentiel « géographique » d'une notion, la *poïesis*. De manière intéressante, celle-ci n'a jusqu'à maintenant pas été exploitée dans son acception pleine et entière de « production »³²⁴ dans aucune des disciplines que nous avons évoquées, malgré le fait que ces dernières entretiennent comme nous l'avons vu des liens implicites ou explicites avec la thématique de l'habitation poétique. Après avoir dans le présent chapitre travaillé à une extension de la notion de lyrisme, de subjectivité poétique et de *semiosis*, le chapitre suivant va s'atteler à retracer l'histoire de la *poïesis* et à dégager les principaux points d'intérêt de son élargissement pour les sciences sociales. Plutôt que de nous fournir un outil ou une méthode « clefs en main », l'analyse lexicologique et philosophique de la *poïesis* nous aidera à alimenter notre regard sur les terrains et, par aller-retour, à en construire la grille d'analyse. Ceci nous permettra alors d'aborder à nouveaux frais l'acte de produire dans ses dimensions organiques, à cheval entre mondes humain et non-humain.

³²³ Nicole Mathieu, « L'Utopie féminine : faire de tous les lieux une maison », *Écologie & politique*, n°37, vol. 3, 2008, pp. 93-101 (p. 93).

³²⁴ Edgar Morin, « La Nature de la nature », in *La Méthode*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 223.

Chapitre 2. « A word without history »³²⁵. La *poïesis* et ses parcours

Si la capacité des poètes à rendre le monde « habitable » est souvent présentée comme passant par les mots, leur potentiel à intervenir de façon plus directe dans la matérialité de l'habiter n'est que rarement abordé, sinon pour être mis en doute. Pour Jean-Christophe Bailly par exemple, à la différence des autres formes d'écriture qui

brique par brique, mot par mot, chapitre par chapitre, construisent des maisons, des maisons de sens, avec des pièces et des couloirs, des portes et des fenêtres, (...) le poème (...) ne construit pas de maison, il n'est qu'un hall d'entrée, qu'une suite de halls d'entrée d'où à chaque instant l'on peut ressortir.³²⁶

Même si Jonathan Skinner, figure centrale de l'« éco-poétique », invite à aborder cette notion au sens littéral de « house making »³²⁷, le mouvement n'en reste pas moins dans les pratiques qui lui sont associées exclusivement littéraire³²⁸. Dans les années d'après-guerre, alors que le paradigme textualiste domine et que Blanchot s'apprête à publier *L'Espace littéraire*³²⁹, Boris Vian évoque pourtant dans *Je voudrais pas crever* des poètes-bâisseurs ayant le pouvoir de créer des situations et d'incarner un monde « encor jamais [vu] », en-dehors de l'espace littéraire :

Si les poètes étaient moins bêtes (...)
Ils construiraient des maisons jaunes
Avec des grands jardins devant (...)
On mangerait quand on voudrait
Et l'on travaillerait sans hâte
À construire des escaliers
De formes encor jamais vues³³⁰

Or la plupart des poètes semblent s'arrêter « au seuil des maisons », alors que c'est précisément là selon Vian où se situe leur vrai « travail » :

Mais les poètes sont très bêtes
Ils écrivent pour commencer

³²⁵ Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. xviii.

³²⁶ Bailly, *op. cit.*, 2015, p. 54.

³²⁷ Voir aussi à ce sujet la note 28 sur l'étymologie d'une autre notion que l'on peut associer au « house making », l'« écologie ».

³²⁸ Jonathan Skinner, « Editor's Statement », *Ecopoetics*, n°1, hiver 2001, pp. 5- 8 (p. 7), <https://ecopoetics.files.wordpress.com/2008/06/eco1.pdf>, 2 avril 2018.

³²⁹ Blanchot, *op. cit.*, 1955.

³³⁰ Boris Vian, « Si les poètes étaient moins bêtes », in *Je voudrais pas crever*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1962, pp. 54-7.

Au lieu de s'mettre à travailler (...)
On les oublie en un jour
Mais s'ils étaient moins paresseux
On ne les oublierait qu'en deux.³³¹

Vian suggère ainsi la possibilité d'un « travail » poétique extra-littéraire qui marquerait davantage nos vies et acquerrait un peu plus de poids dans le flot des marques éphémères. À quoi pourrait donc ressembler ce travail poétique de construction, « sans hâte », de maisons, jardins et « formes encor jamais vues »³³²? De même que le poème de Prévert nous incitait à aller poser notre chevalet au-dehors, en plein cœur de la forêt, ne faut-il pas voir dans le poème de Vian une seconde invitation à aller chercher des formes poétiques dans les expérimentations de nouvelles formes d'habiter ?

Nous avons observé dans ce qui précède le potentiel offert par la notion de subjectivité poétique du dehors. Celui-ci nous incite à en rechercher les visages sur le terrain, non pas seulement comme projection d'une intériorité toute puissante mais dans des moments de rencontre avec la matérialité physique et animée, matérialité que les « propriétés qu'ont certains sites ou phénomènes de susciter une émotion (...) ou de faire signe »³³³ dotent d'une « géographie » et de reliefs nouveaux. La montée en puissance de cadres théoriques tels que la biosémiotique et les nouveaux matérialismes permettent comme nous l'avons vu de fonder une telle approche sémiotique sur des bases épistémologiques renouvelées, au cœur des débats académiques contemporains.

On peut se demander alors à quel type de faire spécifique ces « signes qui fascinent », ces « lignes de force » qui appellent et demandent à être prolongées³³⁴ donnent naissance sur le terrain, et comment ceux-ci s'articulent aux constructions poétiques extra-littéraires évoquées par Vian. Dans cette perspective, le présent chapitre va être consacré à la mise en place d'une seconde notion aux multiples facettes, la *poïesis*. Tout comme la subjectivité poétique du dehors, dont elle constitue la traduction dynamique, celle-ci représente à la fois un « objet » susceptible d'être observé et un « espace » théorique ouvrant sur une méthode d'observation. Liée par son histoire tant au langage qu'à la culture matérielle et aux processus organiques du vivant, elle établit un pont entre le rapport à la nature qui fait la spécificité des habitats autonomes et celle de leur « vie » sémiotique. Elle sera dès lors abordée comme un « champ » de continuité feuilletée entre matière, signes et sens et comme le « type de faire » organique qui l'entrouvre.

³³¹ *Ibid.*, p. 49.

³³² *Ibid.*

³³³ Collot, *op. cit.*, 2008, p. 312.

³³⁴ Deguy, *op. cit.*, 1960, pp. 109-11.

Dans *Autopoeisis and Cognition: the Realization of the Living*, les philosophes et biologistes Maturana et Varela reviennent sur les raisons qui les ont conduits à mobiliser dans leurs travaux la notion grecque de *poïesis*. Ils aboutissent ce faisant à une sorte de paradoxe, puisqu'ils évoquent à la fois le « pouvoir » du mot et son « absence d'histoire »³³⁵. En effet, le terme bénéficie d'un riche passé le dotant d'une charge et d'un pouvoir de résonance certains. Cependant, cette histoire demeure suffisamment enfouie pour que la *poïesis* reste une notion relativement ouverte, présentant un potentiel à même de justifier sa résurgence récente dans les sciences humaines et sociales. Si l'on prend pour présupposé la nature fondamentalement métaphorique de l'esprit et du langage telle qu'ont pu la défendre Lakoff et Johnson par exemple³³⁶, alors l'entreprise étymologique consiste déjà à se référer — non pas à un sens originel, à un *etimon* abstrait — mais à une expérience sensorielle et à des réalités concrètes dont le mot s'est fait une métaphore³³⁷. Face à la multiplicité des définitions du poétique, nous défendrons ici l'idée que faire l'histoire de la *poïesis* représente une voie et une méthode en soi pour étudier les aspects extra-littéraires du poétique identifiés dans le premier chapitre. Ainsi, de même que le houppier d'un arbre possède son équivalent de racines, l'arborescence sémantique « littéraire » de la *poïesis* s'avère dotée dans son étymologie d'un pendant extra-littéraire tout aussi développé, ancrant le phénomène poétique dans des réalités matérielles et permettant ainsi de l'arrimer fermement à une ontologie néo-matérialiste (Figure 3).



Figure 3 L'arbre-double comme figure de la *poïesis*. Chez Gilles et Caroline à Lorelle

Expliciter ces liens nous permettra de mobiliser la *poïesis* sur nos terrains pour caractériser le type de faire organique, ancré dans la matérialité et particulièrement ouvert au hasard et au vivant qu'on y observe. Ceci nous permettra d'aborder la notion de subjectivité poétique du dehors sous un jour dynamique, en plongeant dans les processus qui participent à sa « fabrication ». Contrairement à la subjectivité poétique du dehors cependant, déjà théorisée et étudiée en tant que telle, la *poïesis* telle que nous la détournons ici représente l'un des apports inédits que cette thèse espère réaliser. En rapport avec l'ambition des nouveaux matérialismes d'être non seulement une nouvelle épistémologie mais aussi une nouvelle théorie de *critique* sociale — « combining the theoretical and the empirical »

³³⁵ Voir Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. xviii.

³³⁶ Voir George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors we Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.

³³⁷ Voir Dufrenne, *op. cit.*, 1963, pp. 35-6.

et « [arguing] for ‘the study of practices of knowing in being’ »³³⁸ — la *poïesis* a également le mérite, de par son ancrage dans la matérialité, d’orienter d’emblée vers la production de « savoirs situés », « [scaling] down to (...) smaller [and] embodied perspectives (...) [producing] earthly stories »³³⁹. Comme nous allons le voir, une grande partie de l’intérêt que la notion présente réside dans ses liens relativement méconnus avec la matérialité et le vivant, sorte de face cachée de la notion abstraite de « création » à laquelle elle est souvent rattachée de manière hâtive. Nous allons ici retracer brièvement son histoire en tentant de montrer en quoi elle offre un bon instrument pour appréhender, sur la base d’une épistémologie néo-matérialiste, les facettes poétiques extra-littéraires des habitats autonomes.

A. « Le tout des actions productrices »³⁴⁰

Dans *Résistance de la poésie*, Jean-Luc Nancy rappelle que selon Platon, « *poïesis* est un mot auquel on a fait prendre le tout pour la partie : le tout des actions productrices pour la seule production métrique de paroles scandées »³⁴¹. En effet, selon plusieurs dictionnaires de référence comme le dictionnaire de référence anglais-grec ancien Liddel-Scott-Jones ou le Larousse, ce n’est « qu’après Homère » que la *poïesis* en viendra à désigner « la composition de chants, d’ouvrages en vers ou d’œuvres d’art »³⁴². Auparavant étranger au monde du langage et au récit, monde qui n’est pas conceptualisé en tant que tel dans la culture grecque pré-classique, le verbe *poieîn* est lié à la production concrète et à la transformation de la matière. Le Liddel-Scott-Jones le définit comme « acte de fabriquer (make) ou de produire (produce) appliqué à quelque chose de matériel tout d’abord, comme des produits manufacturés, des ouvrages d’art (...), de forge (...), de la nourriture, [ou], fréquemment chez Homère, des bâtiments »³⁴³. Il est aussi employé notamment au passif pour désigner la matière première dont quelque chose est fait³⁴⁴. De manière intéressante, la *poïesis* s’exerce alors à l’échelle privilégiée de l’*oïkos*, le domaine local et familial distinct de la cité où se concentrent les activités liées à la production et à l’administration des biens matériels³⁴⁵. S’il n’est pas

³³⁸ European Cooperation in the field of Scientific and Technical Research (COST), « Memorandum of Understanding for the Implementation of a European Concerted Research Action designated as COST Action IS 1307: New Materialism Networking European Scholarship on ‘How Matter Comes to Matter’ », Bruxelles, 2013, pp. 10-11, citant Karen Barad, *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham/London, Duke University Press, 2007, p. 185.

³³⁹ Josef Barla *et al.*, « The Politics of Becoming-With Affective Entanglements, More-Than-Human Politics, and Multispecies Justice in the Anthropocene », présentation de panel pour la conférence *Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture*, Paris, 7-9 juin 2017, <http://newmaterialism.eu/content/3-updates/8th-annual-conference/nmprog17draft-13-03-2017-unesco.pdf>, consulté le 7 novembre 2017. Voir aussi Dolphijn et Van der Tuin, *op. cit.*, 2012, p. 115 et Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, pp. 399-414.

³⁴⁰ Nancy, *op. cit.*, 1997, p. 13 et Platon, *op. cit.*, 2007, pp. 146-7.

³⁴¹ Nancy, *op. cit.*, 1997, p. 13.

³⁴² Voir Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, p. 1428.

³⁴³ *Ibid.*, pp. 1427-9.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 1428.

³⁴⁵ Auguste Francotte, notice de la *Politique* d’Aristote, Paris, Gallimard, 2014, p. 1329 et Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, pp. 1202-5.

une « constante » linguistique, ce lien étymologique entre la poésie et les actes très concrets de construction et de fabrication matérielle est loin d'être spécifique à l'univers gréco-latin³⁴⁶. Dans le système des racines Proto-Indo-Européennes (PIE)³⁴⁷, la *poïesis* se rattache ainsi aux racines **kwei*, **kwer* ou **kra[u]*, *kru*— convergeant autour des idées de « faire », « fabriquer », et d'un ensemble de gestes élémentaires — « couper, entasser, arranger, composer » — à la base de la construction en général et de l'habitat en particulier³⁴⁸.

Envisagée sous ce jour, la *poïesis* présente une facette particulièrement intéressante. À l'époque de la Grèce pré-classique en effet, on constate que le *poïein* recouvre notamment le domaine des productions et processus naturels. On le rencontre appliqué à des activités productives non-humaines telles que la croissance des céréales, la reproduction, l'efficacité d'un médicament, la création des êtres humains ou des étoiles, ou encore le travail des abeilles qui « font (*poïein*) pour elles-mêmes »³⁴⁹. Ceci confirme non seulement l'absence « [of] clear ontological distinction between handicraft and poetry »³⁵⁰, mais aussi le manque de ligne de partage nette entre ces deux notions et les processus naturels de la *phusis*. Ce phénomène perdurera d'ailleurs à l'époque classique, chez Platon par exemple, qui a parfois recours au terme de *poïesis* dans un sens proche de la *phusis*, notamment pour désigner la « fabrication des êtres vivants »³⁵¹. De manière générale, les sens « prosaïques » liés à l'artisanat et au labeur quotidien de la notion survivront et voyageront jusque dans le latin tardif *poeta* — « fabricant », « artisan »³⁵². Au seizième siècle, lors de la grande entreprise linguistique de la Pléiade et l'élaboration de son « vulgaire illustre », ceux-ci seront finalement abandonnés de l'autre côté de la barrière linguistique franco-latine³⁵³.

Cependant, ce sont les résurgences de la *poïesis* à l'époque moderne et les sens très matériels et physiques qu'elle adopte alors qui lui confèrent une grande partie de son potentiel de réinvestissement. Si, au dix-septième siècle, l'influence grandissante d'une culture scientifique et technique explique en partie pour Edgar Morin le phénomène d'autonomisation culturelle progressive de la poésie³⁵⁴, c'est au début du dix-neuvième siècle que la *poïesis* ressurgit, dans le champ d'une science du vivant en pleine reconfiguration expérimentale. Alors que le nouvel *homo faber*

³⁴⁶ Des dérivés du terme *poïesis* sont encore utilisés dans le sens de « poésie » dans de nombreuses langues européennes dont l'albanais, le catalan, le danois, le galicien, l'anglais ou encore l'arménien. Étude lexicale réalisée d'après l'opérateur de traduction instantanée en ligne Google Traduction, <https://translate.google.fr/m/translate?hl=fr>, consulté le 7 juillet 2017.

³⁴⁷ Base de données « Indo-European Lexicon. PIE Etymon and IE Reflexes », <https://lrc.la.utexas.edu/lex/master/1098>, consultée le 4 juillet 2017.

³⁴⁸ *Ibid.* Voir aussi le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, 2006, p. 2809 ainsi que Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance, 2001 et *Le Vocabulaire indo-européen : lexique étymologique thématique*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984.

³⁴⁹ Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, pp. 1427-9.

³⁵⁰ Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58.

³⁵¹ Platon, « Le Banquet », *op. cit.*, 2007, pp. 126 et 197.

³⁵² *Dictionnaire Gaffiot latin-français*, sous la direction de Félix Gaffiot, Paris, Hachette, 2000, p. 1209.

³⁵³ *Ibid.* et *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, 2006, p. 2808.

³⁵⁴ Morin, *op. cit.*, 1997, p. 42.

reconceptualise ses objets sous la forme de processus de fabrication³⁵⁵, on la voit réintroduite à l'instar de nombreuses autres racines grecques sous forme de suffixe dans le kit de base d'élaboration d'un vocabulaire médical en pleine expansion, qui migre de la description de pathologies et de remèdes quotidiens à celle de processus et de fonctionnements métaboliques³⁵⁶.

La *poiësis* va occuper un rôle central dans cette ébullition lexicologique et participer à la désignation de nombreux processus de sécrétion ou de fabrication biologiques spontanés : galactopoïèse ou galactoposie (processus de sécrétion du lait)³⁵⁷, hématopoïèse (processus de renouvellement des cellules sanguines)³⁵⁸ ou encore uropoïèse (formation de l'urine)³⁵⁹. Aujourd'hui encore, la médecine est le champ dans lequel la notion est la plus citée toutes disciplines confondues. Sur une base de 40,000 documents où elle apparaît, plus de la moitié ressort des domaines médical, anatomique, physiologique, biologique et chimique.³⁶⁰

La première résurgence de la *poiësis* correspond donc à la ré-exploitation de son versant immergé de processus de fabrication à la fois matériel et biologique et accompagne une phase de rupture épistémologique décrite par Hannah Arendt comme celle de la « révolution moderne », sacre de « l'*homo faber* »³⁶¹. La « *vita activa* » assied alors l'importance du « faire » et de la fabrication, dans le sens où l'expérimentation et la construction d'équipements deviennent centrales dans les processus de constitution des savoirs :

La nature, n'étant connaissable que dans les processus que (...) l'ingéniosité de l'*homo faber* pouvait répéter et reproduire dans l'expérimentation devint un processus, et chacun [de ses] objets n'eut de signification que celle qu'il tirait de ses fonctions dans le processus d'ensemble.³⁶²

La réintroduction de la *poiësis* dans le vocabulaire médical associée à cette mutation épistémologique va être à l'origine d'une nouvelle vogue du terme entendu comme « processus de fabrication en cours ». Cette nouvelle acception — que l'on retrouve notamment chez Paul Valéry ou

³⁵⁵ Hannah Arendt, « Condition de l'homme moderne », in *L'Humaine Condition*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 51-326 (pp. 300-1).

³⁵⁶ Cette évolution est patente lorsque l'on consulte les différents dictionnaires de médecine disponibles sur le site de la bibliothèque numérique Médic@: <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/index.php>, consulté le 8 juillet 2017.

³⁵⁷ *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, sous la direction de Pierre Hubert Nysten, Paris, J.S. Chaudé, 1833.

³⁵⁸ *Dictionnaire de médecine*, sous la direction d'Émile Littré, Paris, Baillière, 1908.

³⁵⁹ Ces informations sont extraites de la bibliothèque numérique Médic@, *op. cit.*, <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/index.php>.

³⁶⁰ Étude statistique conduite par l'auteure en février 2015 à partir de la base de données *Summon* de Proquest regroupant plus d'un milliard d'entrées, 90 000 sources reconnues remontant au plus loin jusqu'à 600 ans et incluant plus de trois siècles de journaux et magazines génériques et spécialisés, 450 000 livres électroniques, un vaste ensemble de journaux académiques ainsi que les collections numérisées de bibliothèques, musées et archives historiques à travers le monde.

³⁶¹ Arendt, *op. cit.*, 2012, p. 300.

³⁶² *Ibid.*

René Passeron, va traverser le vingtième siècle et innover les sciences humaines³⁶³. Dans *L'Invention du quotidien*, Michel de Certeau l'utilise d'ailleurs dès la troisième page pour décrire un type bien particulier de fabrication indisciplinée et incessante, « cachée, (...) [et disséminée] dans les (...) systèmes de [production] »³⁶⁴. À cette occasion, Certeau se réfère d'ailleurs à une étymologie du *poieîn* résumée par les termes « créer », « inventer » et « générer »³⁶⁵ — termes qui à eux trois rassemblent bien le faisceau de sens divin et artistique (« créer »), scientifique et expérimental (« inventer ») mais aussi biologique et organique (« générer ») accumulés par la *poïesis* au cours de son histoire.

B. Un type de faire autonome, organique et ouvert

Cependant, comme nous le laisse entrevoir l'association faite par Certeau de la notion à un type de production de l'ordre de l'émergence singulière, spontanée et indisciplinée³⁶⁶, la *poïesis* en vient aussi à désigner un certain type de faire autonome placé au cœur de la définition du vivant. Cette évolution, qui précise de plus en plus la pertinence de la *poïesis* comme instrument pour étudier nos habitats autonomes, marque une deuxième phase de mobilisation de la notion et accompagne une deuxième rupture épistémologique, la révolution cybernétique.

À partir des années 1950, trois auteurs attachés à cette nouvelle discipline vont mettre en effet la *poïesis* au cœur de leurs réflexions. Heidegger tout d'abord, en faisant d'elle un « dévoilement producteur »³⁶⁷, continue de dissocier la notion de la *mimesis* et de la création *ex nihilo*. Il théorise ce qui était déjà présent implicitement dans les usages médicaux de la *poïesis*, à savoir la réconciliation des deux courants de sens grecs de transformation artisanale et de processus naturel de croissance et de développement organique. Sous cet angle, la production poétique n'est ni innovation ou transformation radicales, ni imposition hylémorphique d'une forme extérieure à une matière inanimée³⁶⁸, mais « apparition », « [passage] de l'état caché à non caché »³⁶⁹. Pour Heidegger, le « faire-venir » productif de la *poïesis* subsume à la fois la technique et la *phusis* et apparaît ainsi comme « ce qui sauve »³⁷⁰ de l'arrondissement du monde mené par la cybernétique³⁷¹. Ainsi, le mouvement

³⁶³ Valéry, « Introduction à la poétique », *De l'enseignement de la poétique au Collège de France*, Paris, Gallimard, 1938, p. 13. Cité par Passeron, *op. cit.*, 1989, pp 13-4. Voir aussi Ernst Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, Lévi-Strauss, *op. cit.*, 1962, p. 30 et Pierre Bourdieu, Salah Bouhedja, Rosine Christin et Claire Givry, « Un placement de père de famille. La maison individuelle : spécificité du produit et logique du champ de production », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 81-2, mars 1990, pp. 6-33 (p. 9).

³⁶⁴ Certeau, *op. cit.*, 1980, p. xxxvii.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 303.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. xxxvii.

³⁶⁷ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 40.

³⁶⁸ Tim Ingold, *Making. Anthropology, Archeology, Art and Architecture*, London/New York, Routledge, 2013, pp. 20-1: « whenever we read that in the making of artefacts, practitioners impose forms internal to the mind upon a material world 'out there', hylomorphism is at work ».

³⁶⁹ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 17.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 38.

³⁷¹ *Ibid.*, pp. 16 et 225.

métonymique qui avait conduit le « tout des actions productrices »³⁷² à désigner le type de *poïesis* spécifiquement littéraire s'inverse, et la *poïesis* revient sur le devant de la scène dans la philosophie de Heidegger sous un aspect générique et englobant. Dans le même temps, sa proximité avec la *phusis* est affirmée. En faisant de cette dernière « la *poïesis* au sens le plus élevé », Heidegger précise la définition du type de faire associé à la *poïesis* comme ce mode organique de « production (...) par [lequel] la chose s'ouvre d'elle-même [et] (...) a en soi [la] possibilité de s'ouvrir », comme « la fleur (...) dans la floraison »³⁷³. Le recours à l'image de la fleur qui éclot par Heidegger est loin d'être anodin. Il donne en effet une autre dimension pleine de sens à la caricature de la poésie comme langage « fleur bleue ». Au regard du réinvestissement de la poésie à travers la *poïesis* comme processus vital et organique, il révèle au contraire la pertinence cachée de cette image.

C'est ce lien étroit de la *poïesis* aux processus caractéristiques des métabolismes vivants que les biologistes cybernéticiens Maturana et Varela vont achever de théoriser en 1973. Loin de se référer à Heidegger, ils vont au contraire invoquer à la fois l'absence d'histoire et le « pouvoir » de la notion entendue comme « création, fabrication » pour forger le néologisme *autopoïesis* et le mettre (ainsi qu'à travers lui la *poïesis*) au cœur d'une nouvelle définition du vivant³⁷⁴. En effet, pour Maturana et Varela, la vie est constituée de « machines autopoïétiques »,

[machine] organized (...) as a network of processes of production (...) that produces the component which: (i) through their interactions and transformations continuously regenerate (...) the network of processes (...) that produced them; and (ii) constituted (the machine) as a concrete unity in the space in which they (the components) exist by specifying the topological domain of its realization.³⁷⁵

Les biologistes associent alors le type de faire « poïétique » à « la production permanente de [son] propre être »³⁷⁶, soit à cette « [capacité à être] à la fois son propre créateur et sa propre créature »³⁷⁷. Comme le formule Edgar Morin qui en fait une notion-clef de son ouvrage-synthèse *La Méthode*, la cybernétique « [fait alors] surgir des profondeurs une nouvelle constellation conceptuelle avec les notions de *poïesis*, de générativité, de boucle rétroactive », et notamment — en écho au lien de la *poïesis* avec la subjectivité du dehors — avec les idées « de production-de-soi, de soi »³⁷⁸. Ainsi, la discipline donne une importance cruciale à la *poïesis* qu'elle inscrit non seulement sous le signe de la fabrication matérielle, des processus vivants mais aussi d'un faire autonome métamorphique caractéristique de façon large des êtres organisés. Selon Morin, la notion de *poïesis* présente ainsi

³⁷² Platon, *op. cit.*, 2007, pp. 146-7.

³⁷³ Heidegger, *op. cit.*, 1958, pp. 16-17.

³⁷⁴ Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. xviii.

³⁷⁵ *Ibid.*, pp. 78-9.

³⁷⁶ Morin, *op. cit.*, 1977, p. 252.

³⁷⁷ Edgar Morin, *op. cit.*, 1983, <http://republique-des-lettres.com/morin-9782824900247.php>.

³⁷⁸ Morin, *op. cit.*, 1977, pp. 252-3.

l'avantage de « restituer au terme de production son sens plein et divers », en gardant dans une polysémie fertile « le caractère génésique des interactions créatrices »: « j'emploierai le terme de *poïesis* chaque fois que je donnerai une connotation *créatrice* au terme de production »³⁷⁹. Combinée avec l'influence de la conception heideggérienne de la *poïesis* comme « dévoilement producteur », cette mobilisation de la notion par Maturana et Varela va déterminer son infléchissement encore plus marqué vers un type de faire organique, processuel et ouvert qui va être abondamment repris et innover de manière transversale une variété de sciences sociales.

À partir des années 2000, on remarque en effet une diversification notable des domaines dans lesquels la *poïesis* est mentionnée, si l'on en juge tout du moins d'après sa présence dans le titre des publications de l'époque. Celle-ci montre une augmentation significative de la représentation — à côté de la physique et de l'informatique liées à la cybernétique — des sciences sociales, de l'histoire, et d'autres champs tels que les arts visuels, la religion, la psychologie, l'éducation, le théâtre et l'anthropologie³⁸⁰. En 1997 par exemple, montrant la double influence de Heidegger et de la cybernétique, le philosophe et historien des sciences Robert Crease fait de la *poïesis* « not merely a *praxis* — an application of a skill, technique or practice that simply produces what it does — but (...) a bringing forth of a phenomenon, of something with presence in the world»³⁸¹. En anthropologie culturelle, et notamment dans les travaux autour de l'artisanat et des façons de faire incarnées et ouvertes de Tim Ingold, la *poïesis* est invoquée pour décrire « a performative process which is not a metaphor », c'est-à-dire dont le sens ou l'image ne précède pas la réalisation, mais qui « *assists in the encounter with the new, even if it does not completely determine the outcome* »³⁸². Ingold navigue d'ailleurs implicitement sur le spectre liant les mondes matériels et littéraires de la *poïesis* à travers ses réflexions les plus récentes rapprochant les figures de l'artisan et du poète : « l'artisan raconte par ses travaux comme le poète avec ses mains »³⁸³.

La *poïesis* se voit en particulier mobilisée dans les études du sport et du mouvement qui mettent en avant ses aspects écocentrés. Dans *Walking as experimental poïesis*, Katherine Bash souligne sa dimension processuelle et « contingente » dans le sens d'éminemment contextuelle, y voyant « a form of threading forward existing conditions into the process of making such that what is made links the process as a thread of Ariane »³⁸⁴. Dans son analyse du « parkour » — cette pratique érigeant en art de vivre la course libre et les performances athlétiques à travers la ville — Michael Atkinson met en avant

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 223. Nos italiques.

³⁸⁰ Étude statistique conduite en février 2015 à partir de la base de données Summon de Proquest. Voir note 360.

³⁸¹ Robert Crease, « Responsive Order: The Phenomenology of Dramatic and Scientific Performance », in Keith Sawyer (dir.), *Creativity and Performance*, Greenwich; Conn./London, Ablex Publishing Corporation, 1997, p. 211.

³⁸² Tim Ingold et Elizabeth Hallam (dir.), *Creativity and Cultural Improvisation*, Oxford/New York, Berg, 2007, p. 216.

³⁸³ Ingold, *op. cit.*, 2017, <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/tim-ingold-de-la-pratique-et-des-mots-l-artisanat-comme-facon-de-raconter>.

³⁸⁴ Katherine E. Bash, « Walking as Experimental *Poiesis* », *Art@s Bulletin*, vol. 2, n°2, 2013, pp. 77-97 (p. 97). Voir les étymologies très similaires des termes « contingent », de *con-tangere*, « ce qui touche à », et « contexte », de *contexere*, « ce qui est tissé avec », in *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, 2006, pp. 378-9.

son double lien avec l'environnement et la fabrique des subjectivités. Il la présente plus précisément comme « [a bringing] forth [of] an aesthetic-spiritual reality of the self »³⁸⁵. Parce qu'elle permet de « simultaneously [experience] the material and nonmaterial parameters of human existence », la *poïesis* fait alors émerger de nouvelles possibilités de relation entre le soi collectif ou individuel et l'environnement »³⁸⁶.

Localisée non pas dans le seul faire humain mais dans la relation entre celui-ci et son environnement, la *poïesis* se conçoit alors de plus en plus comme un certain type de faire ouvert, contextuel et écocentré. C'est sans surprise que l'on va voir ses différentes mobilisations à travers les sciences humaines se manifester de façon particulièrement marquée, à la faveur du « *material turn* » des sciences sociales au tournant du vingt-et-unième siècle³⁸⁷, dans le champ des humanités environnementales. Dans un article de 2011 articulant les pensées des biologistes Maturana et Varela à celle de Heidegger, le philosophe Henry Dicks souligne cette importance particulière de la *poïesis* dans l'éco-phénoménologie et la philosophie environnementale en tant que « meaning both 'making' and 'bringing forth' »³⁸⁸. Il en fait alors la clef de voûte d'une nouvelle compréhension du vivant mais aussi d'un rapport au « monde » susceptible de subvertir l'effondrement écologique et social en cours³⁸⁹.

Dès 1992 cependant, dans *Les Trois Écologies*³⁹⁰, Félix Guattari avait dessiné le « cahier des charges » d'un certain type de faire transversal aux registres environnementaux, sociaux et subjectifs. À l'inverse des dynamiques de « standardisation » des existences humaines par la société capitaliste productiviste, celui-ci devait permettre selon Guattari une resingularisation existentielle et le développement de nouveaux « foyers de subjectivation créatrice »³⁹¹. Au croisement de la « production »³⁹², de la « praxis »³⁹³, d'une forme « d'autonomie créatrice »³⁹⁴ et des « [façons] de faire (...) de l'artiste »³⁹⁵, Guattari décrit alors un « art de l'éco » entendu dans le sens de « [l'] *oikos*, c'est-à-dire [la] maison, (...) [l']habitat, [le] milieu naturel »³⁹⁶. « [Dépliant] (...) à toutes les échelles (...) les devenirs animaux, (...) végétaux, cosmiques [ou] machiniques », celui-ci serait caractérisé avant tout par « une ouverture processuelle » aux effets resingularisants³⁹⁷. Ce mode d'opération dont les similitudes avec

³⁸⁵ Michael Atkinson, « Parkour, Anarcho-Environmentalism and *Poiesis* », *Journal of Sport & Social Issues*, vol. 2, n°33, 2009, doi: 10.1177/0193723509332582, consulté le 8 juillet 2017, pp. 169-194 (p. 170).

³⁸⁶ *Ibid.*, pp. 170 et 178.

³⁸⁷ Voir Diana Coole, « Agentic Capacities and Capacious Historical Materialism: Thinking with New Materialisms in the Political Sciences », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 3., n°41, 2013, pp. 451-69, p. 451.

³⁸⁸ Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 41. Citant Martin Heidegger, « The Question Concerning Technology », in David Farrell Krell (dir.), *Basic Writings*, Oxford, Routledge, 1993, pp. 311-41 (p. 320).

³⁸⁹ Dicks, *op. cit.*, 2011, pp. 41-2.

³⁹⁰ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 23.

³⁹¹ *Ibid.*, pp. 12 et 54.

³⁹² *Ibid.*, p. 14.

³⁹³ *Ibid.*, p. 21 et 49.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 72. Guattari parle aussi de « subjectivité 'créationniste' », voir *ibid.*, p. 62.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 23.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 49.

³⁹⁷ *Ibid.*, pp. 28 et 49.

les pratiques de rebouclages autonomes se confirment de plus en plus passe aussi par une dimension cyclique et le « [déploiement] [d'] une répétition support d'existence à travers des rythmes et des ritournelles (...) [non discursifs] (...) d'une infinie variété »³⁹⁸.

Nous commençons à voir les jeux d'échos multiples qui s'instaurent entre le faire décrit ici par Guattari, la *poïesis* et la subjectivité poétique du dehors. La parenté avec le poétique, perceptible chez Guattari à travers la référence qu'il fait à des « ritournelles », s'affirme davantage si l'on remarque à quel point le fonctionnement qu'il décrit, « annulant les jeux d'opposition distinctive [au niveau] du contenu [et] de la forme d'expression »³⁹⁹, converge avec le principe « [d'] équivalence des sons projetée sur la séquence [sémantique], (...) [jouant] le rôle d'un 'courant sous-jacent de signification' » identifié par Jakobson comme caractéristique du poétique⁴⁰⁰. Guattari associe d'ailleurs clairement les « agencements (...) d'énonciation » produits par cet « art de l'éco » aux « machinismes vivants 'autopoïétiques' » évoqués par Francisco Varela⁴⁰¹. Dans *Chaosmosis*, il s'empare de la *poïesis* et de l'autopoïesis pour en faire de nouveaux véhicules conceptuels, proposant alors d'élargir :

la notion d'autopoïesis — [définie par Maturana et Varela] comme capacité auto-reproductive d'une structure ou d'un écosystème (...) [leur permettant de] se nourrir de [leur] (...) généalogie et [de] se réactualiser à travers de multiples formes hétérogènes] — (...) de manière à [pouvoir y] inclure des machines sociales, écologiques et même les machines incorporelles de la théorie langagière ou de la création esthétique.⁴⁰²

Guattari confirme ainsi explicitement le potentiel — aménagé par une histoire à la fois suffisamment déterminée et suffisamment ouverte — des notions de *poïesis* et d'autopoïesis. Cependant, ce potentiel va se voir ré-activé non plus de façon sporadique à travers une multitude de disciplines mais de façon appuyée à l'intérieur d'un champ, celui des nouveaux matérialismes. L'universitaire spécialiste de biosémiotique Wendy Wheeler reprend ainsi le sens heideggérien de la *poïesis* comme « faire » organique soumis aux contraintes de l'évolution et à celles de la *techne* mais dépassant aussi largement cette dernière par son activité et son inventivité sémiotiques. Comme chez Maturana et Varela⁴⁰³, cette inventivité donne une dimension culturelle aux processus naturels : « *Techne and poiesis are craft and making (...). All organisms make their worlds and each other's. (...) Where there is semiosis, there is always already both techne and poiesis* »⁴⁰⁴.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 27.

³⁹⁹ *Ibid.*

⁴⁰⁰ Jakobson, *op. cit.*, 1963, pp. 233-41.

⁴⁰¹ Guattari, *op. cit.*, 1989, pp. 49 et 60. Guattari cite Francisco Varela, *Autonomie et connaissance*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

⁴⁰² Guattari, *op. cit.*, 1992, p. 130.

⁴⁰³ « Autopoiesis generates a phenomenological domain. (...) Autopoietic systems define the *world* in which they can exist in relation to their autopoiesis », in Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. 123. Nos italiques.

⁴⁰⁴ Wendy Wheeler, « A Connoisseur of Magical Coincidences: Chance, Creativity and *Poïesis* from a Biosemiotic Perspective », *Biosemiotics*, n°7, 2014, pp. 373-88, p. 376.

Enfin, depuis 2016, la branche européenne de l'association d'écocritique matérialiste, l'EASLCE — représentée notamment par le travail des chercheuses Franca Bellarsi et Judith Rauscher — place au cœur de ses problématiques une compréhension transversale, à la fois biologique et littéraire de la *poïesis*. Celle-ci est abordée comme « general (...) 'making' at work in the material universe » ainsi que comme « relational activity and transformation underpinning the self-organization and configuring of many systems »⁴⁰⁵. Si elle reste essentiellement théorique, la description qui en est donnée rassemble les différentes facettes d'un type de faire profondément organique. La *poïesis* y est en effet abordée comme « faculté » (« potential for making ») ancrée dans un métabolisme physique et des transformations matérielles « inseparable from energy »⁴⁰⁶. Cependant, de par la conception renouvelée de la matière et de son agentivité développée par les nouveaux matérialismes, cette faculté ancrée dans la matière apparaît à la fois comme libre et déterminée (« [combining] randomness and design »)⁴⁰⁷. « Faire nature » liant les mondes humain et non-humain⁴⁰⁸, elle constitue un nouveau véhicule conceptuel marquant « [the opening up of] human making to the processes and agentive forces governing the non-human world »⁴⁰⁹.

De manière intéressante, nous voyons l'intérêt de l'écocritique matérialiste et des nouveaux matérialismes confirmé, en ce que les deux objets d'étude que nous avons délinés — la *poïesis* et la subjectivité poétique du dehors — s'avèrent particulièrement bien pris en charge et mis en perspective par ces champs.

C. Apports de la *poïesis* aux sciences sociales

Comme nous avons pu le constater, la *poïesis* présente plusieurs atouts du point de vue des sciences sociales en général et de la géographie en particulier. Tout d'abord, elle a le mérite de recevoir un intérêt de la part de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales, ce qui en fait une notion en prise avec l'épistémè de son époque. Dans l'état des lieux qu'ils dressent des savoirs émergents, Da Cunha et Matthey identifient bien en effet les champs émergents de la pensée de la complexité ainsi que les travaux sur la durabilité comme de nouvelles mouvances amenées à jouer un rôle majeur en géographie⁴¹⁰. Or il se trouve que la notion de *poïesis*, bien qu'ils ne la citent pas, s'avère centrale à ces deux courants. Ceci notamment au vu de l'importance que lui donnent les travaux de Maturana et Varela ou d'Edgar Morin pour la pensée de la complexité⁴¹¹ ou, du côté de la durabilité,

⁴⁰⁵ Franca Bellarsi et Judith Rauscher, appel à contributions en date du 18 juin 2017 pour le n°1 du dixième volume de la revue *Ecozon@* à paraître au printemps 2019, <http://ecozona.eu/announcement/view/38>, consulté le 8 septembre 2017.

⁴⁰⁶ EASLCE, *op. cit.*, 2016.

⁴⁰⁷ *Ibid.*

⁴⁰⁸ La *poïesis* y est ainsi désignée comme « [a] travail [that] links the wild artistry and skilful means of nature to those of human production » (*ibid.*).

⁴⁰⁹ Bellarsi et Rauscher, *op. cit.*, 2017, <http://ecozona.eu/announcement/view/38>.

⁴¹⁰ Da Cunha et Matthey, *op. cit.*, 2008, pp. 222-3.

⁴¹¹ Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980 et Morin, *op. cit.*, 1977.

de par le rôle qu'elle occupe dans l'éco-phénoménologie, la biosémiotique, l'écocritique et les humanités environnementales⁴¹².

« Matérielle et performative », c'est aussi une notion éminemment contextuelle⁴¹³ qui prend toujours place, comme le souligne le philosophe Sha Xin Wei, à partir d'un *medium* topologique⁴¹⁴. Sans rompre pour autant le lien avec le langage, la *poïesis* « appelle » pour ainsi dire l'approche géographique, la dégageant des abstractions réifiantes de l'espace pour lui redonner des points d'ancrage matériels et quotidiens en lien avec les questions du sens, de l'imaginaire et de la production de subjectivités. Parce qu'elle définit de manière large dans sa relation avec la *phusis* le champ d'observation méta-physique d'une « hypernature »⁴¹⁵, elle permet d'aller aux sources des pratiques, et de travailler cette « chair du monde »⁴¹⁶ articulant matériel et culturel, ordinaire et imaginaire que les géographes humanistes avaient été nombreux à désigner comme la dimension proprement « poétique » de la géographie⁴¹⁷.

Dans cette perspective, elle permet le réinvestissement par la géographie humaine d'un *espace* élargi tant du côté de la matérialité que de l'imaginaire qui, bien qu'en ayant été l'une des dimensions fondatrices, a été depuis les années 1980 en grande partie déserté. Elle offre à ce titre un creuset précieux à tous les courants alternatifs de la géographie actuelle — géographie émotionnelle, littéraire, culturelle, des représentations ou des affects, mais aussi des modes d'habiter et de l'habitabilité — qui tentent aujourd'hui de fourbir des armes nouvelles pour continuer à l'occuper⁴¹⁸. Loin des courants « metabasistes » occultant la matérialité des phénomènes⁴¹⁹, elle participe à bien des égards aux efforts visant à redonner à la géographie sa pleine et entière extension.

Enfin, la *poïesis* a pour grand avantage d'offrir la possibilité, non seulement de désigner la « dimension » géographique en tant que telle, mais aussi de détourner un certain type de rapport à la matière et aux lieux, autrement dit un mode d'« action géographique » singulier. Dégageant la problématique des utilisations ontologiques très vastes qui lui font parfois recouvrir l'intégralité du champ social⁴²⁰, son histoire nous permet de la mobiliser de manière plus ciblée dans le champ de la géographie culturelle pour désigner une modalité particulière d'inscription dans la circonstance, ancrée dans le domaine corporel et dans la vie ordinaire. Là où l'on pense d'ordinaire par couples d'opposition, la *poïesis* propose alors de penser une cohérence et de reconsidérer l'arbre du « faire »

⁴¹² Dicks, *op. cit.*, 2011, Wheeler, *op. cit.*, 2014 ainsi que Bellarsi et Rauscher, *op. cit.*, 2017, <http://ecozona.eu/announcement/view/38>.

⁴¹³ Bash, *op. cit.*, 2013, p. 97 et Atkinson, *op. cit.*, 2009, pp. 170 et 178.

⁴¹⁴ Sha Xin Wei, *Poiesis and Enchantment in Topological Matter*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology Press, 2013.

⁴¹⁵ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 17.

⁴¹⁶ Merleau-Ponty et Lefort, *op. cit.*, 1964, p. 175.

⁴¹⁷ Voir section I. 1. C.

⁴¹⁸ Voir l'introduction et la section I. 1. C.

⁴¹⁹ Voir Berque, Biase et Bonnin (dir.), *op. cit.*, 2008, p. 388.

⁴²⁰ Voir notamment Lazarotti, *op. cit.*, 2013, p. 1 et Stock, *op. cit.*, 2005, <https://www.espacetemps.net/articles/societes-individus-mobiles/>.

dans toutes ses parties (Figure 3). Elle suggère alors la liaison intime des branches élevées de la « haute poésie » avec le sol du concret, ébauchant une continuité organique entre les frondaisons du chant et les alternatives situées.

Ainsi, il est important de souligner que ce n'est pas « au prix d'une certaine indifférenciation de la poésie (...) [d'avec] ce qui dans l'art ressortit à la seule puissance de création, au *poiein* » que nous avons l'ambition de « défendre la place sociale et politique de celle-ci »⁴²¹. Nous défendons au contraire la caractérisation de la *poïesis* comme mode de faire spécifique et précis sur le plan philosophique, associé à et observable sur un type de terrains bien particulier, distincts des habitats et métabolismes⁴²² conventionnels. Concept « aiguilleur », la *poïesis* offre alors l'avantage d'orienter la réflexion géographique vers certaines formes et certains rythmes de vie, focalisant le champ de la description sur une quotidienneté singulière et resserrée.

⁴²¹ Michel, *op. cit.*, 2010, p. 256.

⁴²² Voir lexique.

Chapitre 3. Habiter les interstices. Méthodologie pour l'ouverture d'un champ d'observation

A. Implications méthodologiques et limites des cadres théoriques

Comme nous l'avons évoqué, nous inscrirons nos travaux dans deux cadres théoriques complémentaires : l'écocritique matérialiste sur le versant de la théorie littéraire et les modes d'habiter du côté de la géographie. Notre guide d'entretien rejoindra d'abord certains des grands axes et options méthodologiques privilégiés par le groupe de travail sur les modes d'habiter du LADYSS⁴²³, consistant à mener des « récits de lieux de vie » lors d'entretiens longs semi-directifs. Axés sur « la dimension intérieure des modes d'habiter »⁴²⁴, ces entretiens s'attacheront à

1) rendre compte (...) des valeurs que [l'enquêté-e] accorde à chaque élément des lieux qui constitue sa 'demeure' actuelle (...), du rapport entre la configuration matérielle des lieux 'habités' et les discours se référant à ces mêmes lieux qu'il s'agisse du 'dedans' (...) ou du dehors (...) 2) provoquer la narration de tous les lieux ayant valeur d'habitat dans le passé et dans le futur de l'enquêté (...) 3) tenter d'isoler dans [le] discours [de l'enquêté-e] tout ce qui est connaissance de la matérialité et de la qualité des lieux évoqués ainsi que tout ce qui est de l'ordre des représentations et des 'cultures de la nature'.⁴²⁵

Nous serons aussi proches, en termes de cadre méthodologico-théorique, des travaux sur « l'habitabilité »⁴²⁶. Comme eux, notre démarche aura pour enjeu de tenir ensemble aussi bien « la matérialité naturelle et construite des territoires » que « les registres symboliques » et « langues ordinaires » des habitants, dans l'optique de « répondre à [la] question écologique »⁴²⁷. Cependant, en termes de méthodologie, deux aspects paraissent importants à prendre en compte. Tout d'abord, le flou et la relative hétérogénéité qui persistent encore dans l'étude des modes d'habiter⁴²⁸. La série de travaux présentés dans l'ouvrage *La Fabrique des modes d'habiter* montre en effet l'hétérogénéité des mobilisations d'un concept qui semble encore faire davantage office de prétexte heuristique que de véritable ligne de force théorique. En effet, « nombreux sont les auteurs qui [en] font usage (...) dans un sens bien différent que celui développé par Nicole Mathieu dans le chapitre introductif, tout se [passant] comme si chacun avait suivi ses propres intuitions »⁴²⁹. Par ailleurs, Mathieu ne manque pas de souligner que le concept de mode d'habiter appelle à ouvrir sur d'autres disciplines, et notamment sur l'anthropologie :

⁴²³ Le LADYSS (LABoratoire DYnamiqueS Sociales et reComposition des espaces, <http://www.ladyss.com/>) est l'un des laboratoires auquel notre travail est associé.

⁴²⁴ Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, p. 13.

⁴²⁵ Mathieu *et al.*, *op. cit.*, 2005, p. 14.

⁴²⁶ Blanc, *op. cit.*, 2010.

⁴²⁷ *Ibid.*, pp. 169, 171 et 175.

⁴²⁸ Cayouette-Remblière, *op. cit.*, 2015, p. 381.

⁴²⁹ *Ibid.*

Le concept de mode d'habiter implique une 'interdisciplinarité élargie' (Jollivet 2009), en premier lieu à l'anthropologie dont les méthodes holistes feraient merveille sur les terrains des sociétés postmodernes en mettant à découvert les cultures de nature des habitants de ces milieux qu'on nomme urbains, périurbains, ruraux, montagnards, littoraux.⁴³⁰

En effet, l'anthropologie constitue non seulement une source d'inspiration non négligeable du point de vue des modes d'habiter, mais aussi au regard de la biosémiotique et de la subjectivité poétique du dehors qu'elle permet de transporter en-dehors des textes pour en faire un objet et un champ d'observation micro-ethnographique. Combinée à une « phénoménologie poétique », la discipline contribuera à fonder encore plus solidement notre entreprise de caractérisation des dimensions poétiques extra-littéraires sur le terrain des habitats autonomes, dans une démarche méthodologique et disciplinaire assumée comme mixte, entre sciences sociales et littérature.

Cette anthropologie poétique nourrie de l'approche holiste des modes d'habiter s'inscrira de manière large dans le cadre des nouveaux matérialismes, cadre auquel nous avons vu que s'articulent à la fois la subjectivité poétique du dehors et la *poïesis*. Ayant pour projet le développement d'une « new (...) metaphysical tradition »⁴³¹, les nouveaux matérialismes, marqués par l'introduction du terme en 1991 par la philosophe Rosi Braidotti, désignent « a general direction of thought (...) emerging in feminist theory that situates the embodied nature of the subject »⁴³². Inspirée du néo-matérialisme de Foucault, de la nouvelle matérialité proposée par Deleuze et d'une relecture du matérialisme marxiste, cette « philosophy of immanence » axée sur la matière et la matérialisation, non idéaliste et non dualiste⁴³³ s'impose progressivement au cours des années 2000 et 2010 comme bannière de ralliement et creuset de réflexion pour un nombre croissant d'universitaires qui s'accordent à voir émerger dans les humanités « a new materialist turn », voire un « tournant non-humain »⁴³⁴.

En termes méthodologiques, l'adoption de ce cadre théorique a plusieurs implications, ébauchées entre autres par Nick Fox et Pam Alldred dans leur article « New Materialist Social Inquiry: Designs, Methods and the Research-assemblage »⁴³⁵. La première consiste à reformuler les objets de recherche en termes « d'enchevêtrements » et « d'assemblages », notamment d'entités humaines et non-

⁴³⁰ Nicole Mathieu, « Le Mode d'habiter. À l'origine d'un concept », in Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, pp. 35-56 (p. 53). Nos italiques. Voir aussi Marcel Jollivet, « Éléments de théorie pour une recherche interdisciplinaire sur les interfaces natures/sociétés », in Dominique Hervé et Francis Laloë (dir.), *Modélisation de l'environnement : entre natures et sociétés*, Paris, Quae, 2009, pp. 9-20.

⁴³¹ Dolphijn et Van der Tuin, *op. cit.*, 2012, p. 13.

⁴³² Rosi Braidotti, *Patterns of Dissonance: A Study of Women and Contemporary Philosophy*, Cambridge, Polity Press, 1991, pp. 263-6 et Lovino et Oppermann, *op. cit.*, 2012, p. 79.

⁴³³ Dolphijn et Van der Tuin (dir.), *op. cit.*, 2012, p. 29.

⁴³⁴ Louis-Claude Paquin, « Le Nouveau Matérialisme », présentation à l'Université du Québec à Montréal, novembre 2015, p. 11, <http://lcpaquin.com/epistemologie/materialisme.pdf>, consulté le 9 octobre 2017.

⁴³⁵ Voir Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, pp. 399-414.

humaines⁴³⁶ « that do something, produce something »⁴³⁷. Nous accorderons effectivement une importance toute particulière à la notion « d'enchevêtrement », importance motivée par la théorie aussi bien que par la réalité observée des terrains. En ce qui concerne les entretiens plus particulièrement, nous les traiterons ainsi que le suggèrent Fox et Alldred non pas comme « means to obtain subjective representations of the world but as evidence of how respondents are situated within assemblages »⁴³⁸.

Dans un second temps, l'échelle considérée est aussi impactée. Les nouveaux matérialismes marquent en effet un déplacement de l'intérêt heuristique depuis les macro-structures sociales vers ces « minuties » dont Pierre Macherey observait l'importance dans le référentiel utopique⁴³⁹ — soit tous ces objets ou signes singuliers, « 'micro-intensities of everyday life' ⁴⁴⁰ » qui, bien que considérablement plus petits, impalpables et fuyants, peuvent imprimer de nouvelles « lignes de force » dans une « formation » sociale, la renverser, la déconstruire ou recomposer à partir d'elle un nouveau territoire⁴⁴¹. La pensée néo-matérialiste plaide donc pour l'adoption d'une perspective à la fois moléculaire — centrée sur des singularités — et multiscalaire — navigant entre les échelles et les mélangeant volontiers. Celle-ci va d'ailleurs de pair, comme nous l'avons vu chez Abram ou Jaccottet entre autres, avec la subjectivité poétique du dehors et l'espace poétique « entre la limite et l'illimité » qu'elle ouvre⁴⁴².

Enfin, la reconnaissance de la relation entre le ou la chercheur-se et son terrain comme « assemblage » heuristique imprimant une forme à la connaissance produite correspond bien, en lien avec le travail de déconstruction critique de l'objectivité du chercheur mené depuis les années 70, à notre propre choix d'assumer et de revendiquer la subjectivité poétique du dehors non pas seulement comme concept de référence théorique mais aussi comme posture et outil de recherche à part entière. Nous nous inscrivons donc dans cette lignée d'études liées aux néo-matérialismes qui, comme l'observent Fox et Alldred, n'hésitent pas à « [use] their own affective responses and memories as data

⁴³⁶ *Ibid.*, pp. 400-1, 406 et 408. Cette tendance est confirmée notamment par les actes et programmes de la 7^{ème} conférence annuelle sur les nouveaux matérialismes, « Performing Situated Knowledges: Space, Time, Vulnerability » organisée à Varsovie du 21 au 23 septembre 2016 par The Networking European Scholarship on « How Matter Comes to Matter », European Cooperation in Science and Technology (COST). Elle se reflète aussi dans l'appel à contributions de la conférence « Environmental Humanities and New Materialisms : The Ethics of Decolonizing Nature and Culture » *op. cit.*, 2017.

⁴³⁷ Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, p. 401.

⁴³⁸ Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, p. 409, citant Malou Juelskjaer, « Gendered Subjectivities of Spacetime-matter », *Gender and Education*, n°25, 2013, pp. 754–68 (p. 759).

⁴³⁹ Voir Macherey, *op. cit.*, 2011, p. 18.

⁴⁴⁰ Voir Emma Renold et Gabrielle Ivinson, « Horse-girl Assemblages: Towards a Posthuman Cartography of Girls' Desires in an Ex-mining Valleys Community », 2014, <https://www.academia.edu/4957827>, cité par Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, p. 407.

⁴⁴¹ « A caress during a sexual encounter or a kind word from a stranger possess no aggregative capacity, and on occasions may de-territorialise and fragment assemblages, producing 'lines of flight' away from stable or organised formations or classifications», in Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, p. 402.

⁴⁴² Jaccottet, *op. cit.*, 1984, p. 40.

on events, alongside photographs, (...) interviews and other resources » et « [argue] for the inclusion of emotional, dream and sensual data in social inquiry »⁴⁴³.

B. *Poïesis* et subjectivité poétique du dehors. Présentation des deux objets d'étude

À l'issue de notre état des lieux, nous disposons désormais de deux objets d'étude capables de constituer un pont entre notre problématique et nos terrains de recherche. La subjectivité poétique du dehors constituera le premier de ces objets. Nous chercherons à la reconnaître sur le terrain, dans ses manifestations (partie II.) comme dans les types de faire présidant à son émergence (partie III.). Vouée à caractériser des formes concrètes et anthropologiques de subjectivité poétique du dehors, notre étude ne portera pas sur des cultures éloignées ou exotiques. Elle s'intéressera au contraire au repérage de formes de subjectivité poétique du dehors endogènes à la culture occidentale en général et à la culture française en particulier. De manière intéressante, les exemples de celle-ci sont particulièrement nombreux dans l'histoire de la culture populaire.

On en trouve ainsi des manifestations saisissantes dans les modes de vie des paysans du dix-neuvième siècle, et notamment à travers l'épisode célèbre de la Guerre des Demoiselles⁴⁴⁴. Étalée de 1827 aux années 1860, celle-ci désigne un ensemble de luttes menées par les paysans ariégeois suite à la suppression des droits d'usage forestiers séculaires sur lesquels reposait toute leur économie. Le mouvement de contestation dans lequel ils s'engagent est l'occasion pour les paysans en rébellion, les « Demoiselles », de déployer à travers la forêt un langage merveilleux fait de signes et de traces. Déguisées en êtres mi-bêtes mi-fées, celles-ci communiquent par signaux de fumée, traduisent leurs menaces par des chemises blanches suspendues telles des fantômes aux branches des arbres, ou dispersent dans la forêt mannequins, objets sabotés et messages énigmatiques marqués à la craie. Comme des animaux chassés, les Demoiselles, invisibles la plupart du temps, sèment sur le trajet de leur course des indices qui tendent à faire se confondre le résultat de leurs actions avec celui des forces naturelles : des forges s'arrêtent, des arbres tombent tout seuls, des incendies se déclarent dans le paysage comme si la forêt ou la nature se consumaient, se sacrifiaient d'elles-mêmes. Utilisant pour exprimer leur lutte le corps et les possibilités expressives mêmes de la forêt, les Demoiselles offrent alors un exemple significatif de ce langage « [général] à même la profondeur présymbolique, (...) [et les] 'matières-émotions' (...) [de] l'extériorité sensible », donnant à voir la « dimension sémiotique du dehors esthétique » tout autant que les manifestations « d'une subjectivité incarnée et affective »⁴⁴⁵.

⁴⁴³ Fox et Alldred, *op. cit.*, 2005, p. 408, citant Hillevi Lenz Taguchi et Anna Palmer, « A More 'Livable' School? A Diffractive Analysis of the Performative Enactments of Girls' Ill-/well-being With(in) School Environments », *Gender and Education*, n°25, 2013, pp. 671–87 (p. 673) ainsi que Elizabeth Adams St. Pierre, « Methodology in the Fold and the Irruption of Transgressive Data », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, n°10, 1997, pp. 175–89.

⁴⁴⁴ Voir notamment Breteau, *op. cit.*, 2015 et Peter Sahlins, *Forest Rites -The War of the Demoiselles in Nineteenth-Century France*, London, Harvard University Press, 1994.

⁴⁴⁵ Gagnon, *op. cit.*, 2015, pp. vii, 68 et 448.

Elles montrent aussi que, bien loin d'emprunter des formes uniquement individuelles, la subjectivité poétique du dehors peut aussi se manifester à l'échelle de collectifs. Nous pouvons dès lors rechercher des formes de subjectivités poétiques sur le terrain des lieux étudiés. Voit-on se profiler, dans le milieu des habitants qui renouent actuellement avec des formes de vie autonomes, des descendants de ces Demoiselles qui communiquaient avec et à travers le monde vivant ? De quels signes et traces leurs vies s'accompagnent-elles désormais ?

Après la subjectivité poétique du dehors, la *poïesis* envisagée comme type de faire spécifique constituera notre second objet d'étude. Notre démarche consiste alors à revisiter sous un jour précisément néo-matérialiste la conception du faire non hylémorphique et organique développée par Tim Ingold, par laquelle celui-ci déclare vouloir « switch [the] perspective from the endless shuttling back and forth from image to object and from object to image (...) to the material flows and currents of sensory awareness in which images and objects reciprocally take shape »⁴⁴⁶. Nous suggérons ainsi d'appréhender la *poïesis* comme cette dynamique d'« entanglement » entre matière et signification qui constitue le cœur du néo-matérialisme⁴⁴⁷. Elle travaille alors cette chair du monde⁴⁴⁸ ou « corps médian » qui, « à l'encontre de la conception strictement anatomique du corps (*Körper*), agit en véritable vecteur des transferts entre l'intériorité et l'extériorité, la conscience et le monde sensible, l'extériorité naturelle et le langage poétique »⁴⁴⁹. Nous donnons à travers le schéma ci-dessous (Figure 4) notre vision de la *poïesis* comme dynamique d'enchevêtrement⁴⁵⁰, articulée à l'espace poétique ou champ d'« ontologies mêlées » qui en résulte⁴⁵¹.

⁴⁴⁶ Ingold, *op. cit.*, 2013, p. 20.

⁴⁴⁷ Voir Dolphijn et Van der Tuin (dir.), *op. cit.*, 2012, p. 15 et Barad, *op. cit.*, 2007. À l'appui d'un poème de John Montague, Gagnon assimile d'ailleurs la *poïesis* à une « spire [permettant] des mouvements centrifuges et centripètes par lesquels le dedans communique avec le dehors ». Voir Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 76.

⁴⁴⁸ Merleau-Ponty et Lefort, *op. cit.*, 1964, p. 175.

⁴⁴⁹ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 19. En écho à la distinction établie par Husserl entre *Leib* — corps perçu de l'intérieur, « corps propre ou organique » — et *Körper*, « corps-objet pouvant être saisi de l'extérieur », nous entendons par la suite l'adjectif « organique » comme désignant ce qui est vécu ou fabriqué de façon doublement intérieure, soit ce qui croît depuis l'intérieur d'un corps physique donné, selon son métabolisme propre, mais en référence à et en correspondance avec un corps plus grand qui participe à sa transformation.

⁴⁵⁰ Cette image résonne aussi avec la conception du poétique de Valéry faisant de celui-ci une « hésitation prolongée » entre son et sens (Valéry, *op. cit.*, 1943, p. 265), sachant la parenté étymologique des verbes « hésiter » et « adhérer » tous deux issus du verbe *haerere*, « être attaché ». Voir *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, pp. 11 et 481. On la retrouve enfin chez Jakobson qui parle du « *nexus* son/sens » caractéristique du poétique (Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 241) ainsi que chez White lorsqu'il évoque la *poïesis* comme « expérience *entrelacée* de la 'création' naturelle et poétique » (Collot, *op. cit.*, 2014, pp. 106 et 117, nos italiques).

⁴⁵¹ « Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture », *op. cit.*, 2017.

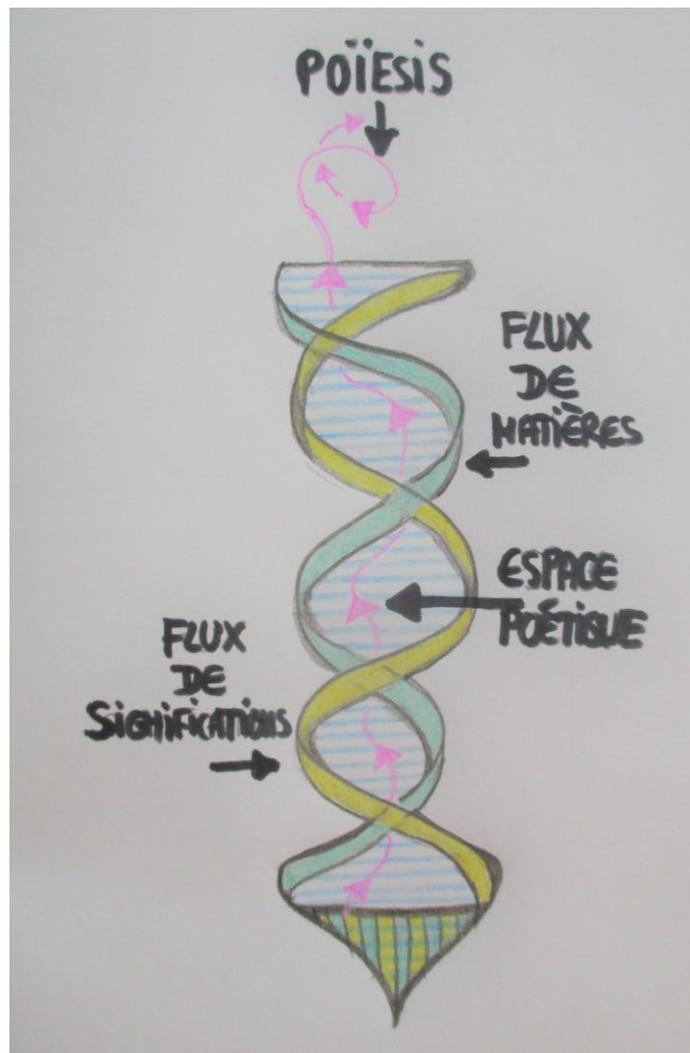


Figure 4 Représentation schématique du faire « poïesis »

Selon l'ontologie néo-matérialiste que nous défendons ici, les flux de conscience et matière, toujours enchevêtrés, se caractérisent aussi par des « nœuds ». Ceux-ci s'avèrent précisément « poétiques » parce que toujours, selon la conception de Hegel, ancrés dans une phénoménalité

dans laquelle nous reconnaissons immédiatement, grâce à l'extérieur proprement dit et à son individualité, le substantiel [comme n'en étant] pas séparé, et où donc nous avons sous les yeux comme une seule et même totalité (...), le concept de la chose et en même temps son existence.⁴⁵²

La *poïesis* permet ainsi de resituer dans leur dynamique d'émergence ces points de « contact merveilleux de la totalité intérieure et de la totalité extérieure » par lesquels, chez Césaire, « la vague mentale [vient battre] contre le rocher du monde »⁴⁵³. Elle permet d'élargir notre compréhension de ce type de subjectivité naviguant « entre la présence et l'absence » selon laquelle, chez Jean Tardieu

⁴⁵² Hegel, *op. cit.*, 1997, p. 257.

⁴⁵³ Césaire, *op. cit.*, 1945, p. 170. Bailly évoque quant à lui un mode d'attention aux objets focalisé sur le « battement momentané de [leur] évasion, qui est comme [leur] diction propre, (...) l'aura de [leur] singularité », in *op. cit.*, 2015, p. 17.

par exemple, « tout ce que [l'on] touche, tout ce que [l'on voit], a sa moitié de pierre et sa moitié d'écume »⁴⁵⁴.

Nous allons pouvoir délimiter les contours de ce type de faire schématisé plus haut en puisant dans l'histoire que nous avons reconstituée des trajets de la *poïesis*. Celle-ci nous permettra de dégager une série de traits caractéristiques qui seront autant de « balises » pour analyser et interpréter nos terrains.

C. La « poétique du dehors » : vers une méthodologie mixte d'observation poétique

1. Introduction

Notre parti pris méthodologique nous amène à choisir une approche à double niveau. Celle-ci consiste à collecter les « récits de lieux de vie »⁴⁵⁵ des enquêtés mais aussi une abondance de matériaux d'observation — notes et photographies — destinés à fournir des informations de première main sur la matérialité de leurs modes de vie. Nous abordons ainsi le poétique « de biais », en collectant des matériaux sur les plans matériels et symboliques, visuels et discursifs, et en étudiant les caractéristiques de leurs « points de suture ». Pour articuler ces deux plans, il s'est agi de mettre sur pied une méthodologie particulière, que nous pourrions désigner comme une « poétique du dehors ». Nous avons ainsi pris le parti de combiner méthodologies de sciences sociales et littéraires, composant ainsi un mix de méthodes *sui generis* propre à répondre aux différentes exigences de notre projet. Comme nous l'avons souligné, la perspective géographique nous est apparue incontournable. De par sa dimension ancrée et attachée au concret, elle offrait l'avantage d'être moins théorique, abstraite ou systématique que nombre d'approches littéraires, sémiologiques ou phénoménologiques : « le géographe, davantage peut-être que le phénoménologue, aura le souci de [la] concrétude du monde, de la matière qui le manifeste à nos sens, (...) des aspects (...) incarnés de notre présence au monde »⁴⁵⁶.

Cependant, au revers de l'ouverture et de l'hétérogénéité méthodologiques de la géographie, il s'est avéré nécessaire de compléter cette perspective par une démarche inspirée à la fois de l'anthropologie et de la « phénoménologie poétique » de Gaston Bachelard⁴⁵⁷. Nous faisons ainsi écho aux travaux de certains géographes ayant opté pour l'adoption d'une démarche « d'anthropologie poétique »⁴⁵⁸. Nous avons plus précisément adopté une méthode d'observation proche de

⁴⁵⁴ Jean Tardieu, *Le Fleuve caché*, Paris, Gallimard, 1968, p. 15.

⁴⁵⁵ Mathieu et al., *op. cit.*, 2005, p. 1.

⁴⁵⁶ Morel-Brochet et Ortat, *op. cit.*, 2012, p. 71 et Claval, *op. cit.*, 1974, p. 118 : « Les travaux menés par les géographes ont souvent des aspects moins systématiques. (...) Ils essaient de dresser un inventaire des rapports des choses aux idées, aux mythes et aux attitudes (...), beaucoup plus qu'ils ne s'attachent (...) à la nature profonde (...) de ce discours que l'homme invente sans cesse sur l'univers qui l'entoure ».

⁴⁵⁷ Bachelard, *op. cit.*, 1957, pp. 2-3.

⁴⁵⁸ Voir notamment Anne Jarrigeon, *Corps à corps urbain. Vers une anthropologie poétique de l'anonymat parisien*, thèse de doctorat, Université-Sorbonne-Paris IV, 2007.

l'anthropologie sémiotique de Kohn⁴⁵⁹. Bien sûr, il ne s'agit là que d'une « inspiration » ou d'une « perspective » anthropologiques, des différences majeures subsistant dans notre approche avec les canons de l'anthropologie en termes de nombre de terrains, de durée de séjour dans chacun d'eux et de méthodologie d'interprétation des matériaux collectés. En ce sens, notre démarche s'assume comme pleinement hybride car dotée également d'une importante composante littéraire. Celle-ci rentre en jeu non seulement pour l'interprétation des matériaux mais aussi dans le processus d'observation. Il nous est apparu effectivement nécessaire de recourir au regard poétique abordé comme une méthodologie en soi pour accéder sur les lieux à un certain champ d'observation et au niveau d'intimité requis avec nos enquêtés. Nous avons donc décidé de faire du poétique un outil d'exploration de cette dimension interstitielle du réel entremêlant signifiants et signifiés dans laquelle les espaces poétique et géographique en viennent à se confondre⁴⁶⁰.

2. Vers une méthode d'observation poétique

Un soir, tard, sortant de ma petite hutte dans les rizières de l'Est de Bali, je me suis senti chuter dans l'espace. Au-dessus de moi le ciel noir était ridé d'étoiles, (...) mais la Voie Lactée tourbillonnait aussi à mes pieds — ma hutte était construite au milieu d'un vaste patchwork de rizières, (...) [et] la nuit, les étoiles elles-mêmes scintillaient à [leur] surface, et la rivière de lumière tournoyait à mes pieds comme au ciel. Le sol semblait avoir disparu devant moi, il n'y avait plus que l'abîme d'un espace constellé d'étoiles en chute perpétuelle. (...)

J'aurais pu être capable de me réorienter, de retrouver le sens du sol et de mon propre poids si quelque chose n'avait induit une complète confusion de mes sens : entre les constellations du dessus et celles du dessous se mouvaient d'innombrables lucioles scintillant comme des étoiles. Certaines s'élevaient vers les amas d'étoiles, d'autres, à la manière de météores gracieux, glissaient vers les constellations à mes pieds, et tous ces trajets lumineux, vers le haut et vers le bas, étaient également réfléchis par la surface tranquille des rizières. Je me sentais, par instant, tomber à travers l'espace, ou alors flotter à la dérive. (...) Même après avoir rampé jusqu'à ma hutte et fermé la porte à ce monde tournoyant, la petite chambre où je gisais me semblait flotter librement, sans plus de lien avec la terre.⁴⁶¹

Dans cet extrait de *The Spell of the Sensuous*, David Abram témoigne d'un instant vécu privilégié dans lequel étoiles, lucioles et grains de riz sont entraînés dans une danse métamorphique. Bien que relevant *a priori* de réalités fort éloignées — microscopique et macroscopique, ordinaire et extra-terrestre — ces représentants des mondes animal, minéral et végétal se superposent et échangent leurs formes. Abram montre ainsi comment un mode de culture et la forme géographique particulière qui en résulte, la rizière, peuvent dans certaines circonstances se diffracter et réapparaître transformés, sous une forme emboîtant les échelles cosmique, aérienne et terrestre. Comme dans « Le

⁴⁵⁹ Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2017.

⁴⁶⁰ « L'interrogation sur les signifiants et les signifiés est indispensable pour construire une géographie humaine moderne », in Claval, *op. cit.*, 1974, p. 118.

⁴⁶¹ Abram, *op. cit.*, 2013, pp. 23-4.

Cerisier » de Philippe Jaccottet, cette expérience de « métamorphose » multipliant la lumière « [semblant] émaner de l'intérieur des choses »⁴⁶² est le produit de circonstances bien particulières — conjonction de l'heure nocturne, des propriétés réfléchissantes de la rizière, de la fluorescence animée des lucioles et du scintillement des étoiles. Mais elle résulte aussi de l'absence de toute source de « pollution » lumineuse et de la présence de la hutte qui, comme point d'ancrage de ce « monde tournoyant », fait écho au « pivot » du cerisier autour duquel, chez Jaccottet, le paysage « semble tourner comme une porte sur ses gonds »⁴⁶³. Expérience de désorientation géographique profonde entraînant la perte du « sens du sol » et du « lien avec la terre »⁴⁶⁴, cet épisode est aussi marqué par une circulation et un brouillage sémiotiques. Comme dans « Le Cerisier », les éléments « parlent sans parler »⁴⁶⁵. Il s'agit d'« une autre espèce d'histoire, de rencontre, de parole », en-dehors de toute recherche, interrogation ou « saisissement » possibles⁴⁶⁶. À mesure que « les contraires [se rapprochent] » et que, « le plus proche et le plus lointain [étant] liés », il se produit un « glissement des choses les unes dans les autres », Abram, comme Jaccottet, assistent presque à « l'apparition (...) d'un autre monde »⁴⁶⁷. Un autre « espace »⁴⁶⁸ d'ontologies mêlées⁴⁶⁹ émerge. Règnes, échelles, sens et éléments s'entrelaçant étroitement — on peut alors y voir une incarnation saisissante de l'espace poétique du « sujet du dehors » que nous avons précédemment identifié⁴⁷⁰.

À l'appui de notre première partie théorique et des dimensions extra-littéraires du poétique qu'elle nous a permis de repérer, nous voudrions montrer dans cette thèse comment de tels espaces dans lesquels règnes et échelles s'entremêlent peuvent apparaître, en lien avec le milieu spécifique instauré par les habitats autonomes. Nous verrons alors que l'écopoétique, élargie au-delà des langues littéraires ou ordinaires pour inclure les langues de signes du quotidien⁴⁷¹, peut concerner également la collection anthropologique, pas forcément littéraire, de ces expériences de métamorphoses et de reconfigurations ontologiques au cœur du monde vivant dont Abram nous donne ici l'exemple. Comme le souligne Michel Collot, « l'œuvre de langage » pourrait n'être alors qu'« une modalité particulière [d'une] poétique première »⁴⁷², comme celle que l'on trouve chez l'oiseleur de Prévert s'efforçant d'accueillir l'oiseau dans des habitats artistiques et naturels enchâssés l'un dans l'autre⁴⁷³. Celle-ci peut alors s'envisager au sens large comme « activité créatrice qui s'efforce d'interpréter » les signes

⁴⁶² Jaccottet, *op. cit.*, 1990, pp. 11 et 13.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁶⁴ *Ibid.*

⁴⁶⁵ « C'était (...) comme si quelqu'un était apparu là-bas et vous parlait, mais sans vous parler, sans vous faire aucun signe », in *ibid.*, pp. 11-12.

⁴⁶⁶ *Ibid.*

⁴⁶⁷ *Ibid.*, pp. 13-15.

⁴⁶⁸ Y compris en l'occurrence au sens spécifique « d'espace » extra-atmosphérique.

⁴⁶⁹ Voir « Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture », *op. cit.*, 2017.

⁴⁷⁰ Voir section I. 1. B. 3.

⁴⁷¹ Blanc, Breteau, Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 123-38.

⁴⁷² Collot, *op. cit.*, 2008, p. 312.

⁴⁷³ Prévert, *op. cit.*, 1945, pp. 184-5.

recueillis dans la nature⁴⁷⁴. Ainsi, « notre manière de disposer les choses pour les rendre habitables : entasser des pierres pour former un *cairn*, par exemple, serait déjà un geste poétique, une ‘poétisation du lieu’ »⁴⁷⁵. Cette conception du poétique informée par la subjectivité poétique du dehors « élargit » le domaine du poétique pour l’étendre à ce que Collot appelle « la poétique de l’incarnation »⁴⁷⁶, constituée de « [ces propriétés] qu’ont certains sites ou phénomènes de susciter une émotion, de stimuler notre imagination, ou de faire signe »⁴⁷⁷.

Par nos propres expériences d’observation participante ou à travers les témoignages des enquêtés, nous nous efforcerons donc de voir en quoi, de la même manière que les huttes dispersées dans les rizières chez David Abram, les habitats autonomes peuvent de par leurs propriétés s’avérer particulièrement « métamorphiques » et « réfléchissants », et stimuler en lui offrant de multiples supports le développement de la subjectivité poétique du dehors. Comme nous pouvons le voir, plutôt que de nous fournir des « outils » à proprement parler, la « poétique du dehors » que nous mettons ici en place nous informe sur les endroits et la manière dont nous allons pouvoir, en-dehors des textes, « poser » notre regard sur les terrains que nous avons choisi d’étudier. Elle fait se dessiner un « champ d’observation » composé de multiples interstices et de tous ces rapports sémiotiques qui peuvent s’instaurer avec la matérialité vivante, animée et expressive des milieux naturels. Envisagé comme langage de signes partagé avec le monde naturel, le poétique se trouve alors, en tant que tel, doté d’une dimension proprement géographique.

Notre démarche a consisté en effet à conduire nos observations de manière conjointe sur deux plans. D’une part sur celui, trop souvent oublié par les chercheurs en sciences sociales, de la matérialité concrète, immédiate et esthésique des lieux⁴⁷⁸. La désincarnation des travaux portant sur l’habiter en général et les formes d’habitat alternatives en particulier est en effet soulignée par la géographe Annabelle Morel-Brochet, selon qui les approches contemporaines de l’habiter en géographie manquent de considérations sur « la naturalité des lieux, (...) la relation de l’habitat au sol et au site qui le portent, (...) [les] éléments biophysiques fondamentaux [et] artefacts matériels, (...) l’épreuve spatiale par le corps »⁴⁷⁹. Selon elle, « l’espace [y] est essentiellement abordé au prisme de la forme bâtie, de la densité, de l’agencement, (...) dans une approche inspirée par l’architecture et l’urbanisme »⁴⁸⁰. La démarche que nous proposons s’avère d’autant plus intéressante qu’une grande partie des études académiques ou journalistiques consacrées aux habitats alternatifs — privilégiant

⁴⁷⁴ Collot, *op. cit.*, 2008, p. 312.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, citant Jean Verame. Un *cairn* est un monticule ou tumulus d’origine celte fait de terre ou de pierres ou une pyramide élevée par des alpinistes ou des explorateurs comme point de repère ou marque de leur passage. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, *op. cit.*, 1986, p. 235.

⁴⁷⁶ Michel Collot, « Du corps esprit à la chair monde », in Jean-Pol Madou, Raphaël Celis et Laurent Van Eynde (dir.), *Phénoménologie(s) et imaginaire*, Paris, Kimé, 2004, pp. 129-41 (pp. 132 et 134), cité par Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

⁴⁷⁷ Michel Collot, *op. cit.*, 2008, p. 312.

⁴⁷⁸ Voir Morel-Brochet, *op. cit.*, 2008, p. 4.

⁴⁷⁹ *Ibid.*

⁴⁸⁰ *Ibid.*

les aspects organisationnels, socio-politiques, urbanistiques ou même religieux de ces pratiques — examinent peu la façon dont ces habitats trouvent à s’incarner dans l’intimité quotidienne et dans un rapport transformé à la naturalité vivante⁴⁸¹. Souvent élaborés sur une base exclusive de matériaux discursifs et à l’échelle de collectifs, ils laissent malheureusement dans l’angle mort les dimensions esthétiques et existentielles de ces habitats. Loin d’obéir à cette tendance « metabasiste »⁴⁸², nous nous intéresserons donc au métabolisme très physique de l’habitat⁴⁸³, aux moyens mis en œuvre pour produire bâti, alimentation, énergie, électricité, ou encore assainissement et objets de la vie courante (item 2 de la Figure 5). Ceci servira à examiner d’abord sous un jour très factuel « les différentes toiles écologiques dans lesquelles [les habitants autonomes] sont pris »⁴⁸⁴.

D’autre part, il s’est agi de collecter des matériaux, non pas au niveau discursif pur, mais aux interstices sémiotiques des productions verbales et matérielles des habitants, dans ce champ intermédiaire de circulation des signifiants que nous identifions avec « l’espace poétique » à proprement parler. Nous avons alors prêté attention à l’organisation spatiale des lieux, à leurs dimensions sensorielles, aux routines, rituels et événements qu’ils abritent, à la façon qu’ont les habitants de se les approprier. Nous nous référons bien sûr au premier chef aux récits livrés par les habitants sur leurs lieux de vie et leur économie domestique, en privilégiant, comme la notion d’« habiter » y invite tout particulièrement, l’expression « du vécu, de la dimension intérieure, subjective, intime du rapport aux lieux »⁴⁸⁵. Spécialement attentifs aux aspects et ressorts du rapport symbolique aux lieux, soit à « la capacité [à] donner sens au monde [qui nous entoure] en [y] détectant des traits saillants susceptibles d’être organisés »⁴⁸⁶, nous avons cherché à voir « comment les gens font au quotidien le récit de leurs expériences avec différentes sortes d’êtres »⁴⁸⁷. Sortant des signes uniquement symboliques ou conventionnels⁴⁸⁸, nous avons examiné notamment les traces de leurs communications et relations sémiotiques avec eux.

Nous avons d’ailleurs emprunté pour réaliser nos terrains un véhicule particulier — le rêvobus (Figure 14), émanation de la « grange à rêves » ou rêvothèque de Christian Hanser⁴⁸⁹ à Cormatin, en Bourgogne. Positionné par son nom et son lieu de provenance entre intériorité et extériorité, ce véhicule conçu pour faire circuler et colporter « les rêves » portait particulièrement bien cette « poétique du dehors » que nous avons tenté de mettre en place.

⁴⁸¹ Voir notamment Pruvost, *op. cit.*, 2013 et Béatrice Mésini, « Quelle reconnaissance de l’habitat léger, mobile et éphémère ? », *Techniques & Culture*, n°56, 2011, pp. 148-165, Éric Dupin, *Les Défricheurs*, Paris, La Découverte, 2014 ou encore Mathieu Gervais, « Le Rural, espace d’émergence d’un paradigme militant décolonial », *Mouvements*, n°84, 2015.

⁴⁸² Berque, Biase et Bonnin (dir.), *op. cit.*, 2012.

⁴⁸³ Voir lexique.

⁴⁸⁴ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 33.

⁴⁸⁵ Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, p. 17.

⁴⁸⁶ C’est en référence à cette acception du symbolique que donne entre autres Descola que nous utiliserons le terme dans la suite de notre travail. Voir Philippe Descola, « Préface », in Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 14.

⁴⁸⁷ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 33.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 39.

⁴⁸⁹ Voir Hanser, *op. cit.*, 2018.

Axes	Méthodes	Entretiens oraux	Observation et prise de note	Photographies	Schémas et dessins
	<i>Parcours déambulatoire guidé ou non, commenté ou non à travers le lieu</i>				
1.	Organisation spatiale et rapport chez-soi	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Histoire du lieu ▶ Parties identifiées au « chez-soi » ▶ Étendue et configuration spatiale de l'habitat⁴⁹⁰ ▶ Travaux et aménagements réalisés ▶ Habitats précédents et trajectoire résidentielle 	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Parties transformées, scriptées, appropriées, meublées, en chantier ▶ Parties laissées en friche ou inoccupées ▶ Chemins, seuils et délimitations, centres et périphéries, intérieurs et extérieurs ▶ Plans et schémas existants 		<ul style="list-style-type: none"> ▶ Plan général du lieu de vie avec zones d'habitat et de production, équipements, voies de circulation et orientation
2.	Métabolisme Matériel	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Modes d'alimentation, logement, chauffage, éclairage, assainissement, approvisionnements divers et variés ▶ Productions et activités productives régulières ▶ Principaux équipements ▶ Degré d'autonomie pour chacun de ces besoins ▶ Faune et flore, êtres vivants, domestiques ou sauvages présents sur le lieu 			
3.	Vécu intime et sensible de l'habitat	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Formes de l'intimité et reliefs affectifs : objets, signes, endroits, présences, événements, rituels, sensations, particulièrement importants sur le lieu pour l'enquête ▶ Rapport aux éléments, aux règnes, aux saisons, à la géographie du lieu ▶ Rapport à l'ordre et à la propreté ▶ Rapport au mystère, au secret, aux « intérieurs, derrières et dessous » ▶ Singularités par rapport aux autres lieux habités par l'enquêté 	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Singularités ou récurrences sensorielles : - couleurs, textures, odeurs, motifs, goûts, lumières ▶ Singularités dans les meubles, objets, formes, aménagements, ressources et productions ▶ Onomatopées et tics de langage de l'enquêté, des expressions singulières utilisées ▶ Symboles, icônes, indices ▶ Traces, marques, inscriptions, ornements volontaires ou involontaires, motifs 		<ul style="list-style-type: none"> ▶ Gestes, situations, visages, objets singuliers
4.	Rapport au poétique	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Rapport au mot « poétique » ▶ Manifestations du poétique sur le lieu ▶ Rapport aux signes ▶ Lien du poétique à la nature et au vivant 	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Visages, personnages, êtres et présences reconnus sur le lieu 		

Figure 5 Tableau récapitulatif des axes et méthodes d'observation

⁴⁹⁰ Entendu au sens biologique comme milieu géographique à partir duquel les enquêtés satisfont à leurs besoins essentiels : abri, alimentation, énergie. Voir Mathieu *et al.*, *op. cit.*, 2005, p. 2 ainsi que le lexique.

C'est notamment sur ce second versant sémiotique et intime de la collecte de matériaux que notre choix d'hybrider les méthodologies de sciences sociales et littéraires s'est avéré le plus pertinent. Dans un premier temps, nous nous sommes inspirée pour notre poétique du dehors de l'anthropologie sémiotique ou « anthropologie au-delà de l'humain » d'Eduardo Kohn⁴⁹¹. Il est en effet possible de voir en celle-ci une « anthropologie poétique du dehors ». « Essai (...) [précisément] *poétique* » — selon Descola — sur ce que c'est pour un signe que d'être vivant »⁴⁹², *Comment pensent les forêts* de Kohn apparaît ancré dans cette « biosémiotique », étude de la vie des signes et des signes du vivant permettant de réinscrire l'acception textuelle et littéraire du poétique dans « la chair du monde »⁴⁹³.

En 1996, dans *The Spell of the Sensuous*⁴⁹⁴, David Abram développait déjà, à l'appui de la phénoménologie de Merleau-Ponty et d'expériences de terrain, une analyse très fouillée du tissu mouvant de significations noué selon lui à travers la magie avec le milieu sensuel non humain par les cultures de tradition orale⁴⁹⁵. Sur le plan du terrain comme de la théorie, ses travaux contribuent déjà, comme l'épisode historique de la Guerre des Demoiselles, à étoffer l'idée de l'existence de subjectivités poétiques collectives « à la jonction des matérialités du corps, de l'univers et du langage », fondées sur une reconnaissance de la dimension sémiotique et expressive du milieu naturel⁴⁹⁶. Développant une approche similaire, *Comment pensent les forêts* de l'anthropologue Eduardo Kohn représente un intérêt particulier pour notre travail. Sur la base de la sémiotique pragmatique de Charles Peirce⁴⁹⁷ et de l'élargissement qu'elle permet des types de signes étudiés par l'anthropologie, Kohn contribue en effet à la caractérisation sur le terrain, à l'échelle de collectifs entiers, de ces modes de relation et de communication multiples avec les signes du vivant qui s'avèrent comme nous l'avons vu être au cœur de la subjectivité poétique du dehors⁴⁹⁸. Par l'anthropologie « au-delà de l'humain », de l'individu et du langage verbal qu'il met en place⁴⁹⁹, Kohn invite en réalité à renouveler en profondeur la notion même de « contexte » pour la réévaluer dans son sens littéral comme un « tissu » entrelaçant étroitement mondes humain et non-humain, intérieur et extérieur, matière pensante et signification incarnée⁵⁰⁰. Nous partirons du principe, rappelé par Kohn à propos des rêves, que les signes « font [aussi] partie de l'empirique, et d'une certaine manière [sont] réels. Ils prennent racine dans le monde et le travaillent, [démontrant alors d'une] logique particulière et [de]

⁴⁹¹ Kohn, *op. cit.*, 2017.

⁴⁹² Descola, *op. cit.*, 2017, p. 15. Nos italiques.

⁴⁹³ Merleau-Ponty et Lefort, *op. cit.*, 1964, p. 175.

⁴⁹⁴ Publié en France sous le titre *Comment la Terre s'est tue*. Voir Abram, *op. cit.*, 2013.

⁴⁹⁵ *Ibid.*

⁴⁹⁶ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii. Sont particulièrement intéressants à ce sujet également les travaux de l'anthropologue Alfred Gell sur la « toile » de relations et de médiations qui se crée dans bon nombre de sociétés non-occidentales entre l'homme et son milieu via un monde d'objets d'art et d'ornements au périmètre considérablement élargi. Voir Alfred Gell, *L'Art et ses agents, une théorie anthropologique*, Dijon, Les Presses du Réel, 2009.

⁴⁹⁷ Voir Charles Peirce, *Écrits sur le signe*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.

⁴⁹⁸ Kohn, *op. cit.*, 2017.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, pp. 29 et 32.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, pp. 24 et 39.

formes fragiles d'efficacité [qui leur permettent] de révéler quelque chose du monde au-delà de l'humain »⁵⁰¹.

Cependant, nous n'hésiterons pas non plus, au même titre que Kohn invoque ses propres « rencontres (...) avec [toutes] sortes d'êtres lors de marches en compagnie de chasseurs (...) [ou] (...) lors de balades (...) au crépuscule dans la forêt », à avoir recours à notre propre « subjectivité poétique du dehors », soit à nos propres expériences sensorielles, sémiotiques et imaginaires sur les lieux, ainsi qu'à nos rencontres avec différents signes, traces et indices pointant vers un *oikos* élargi pour rejoindre, selon son sens étymologique, une communauté d'êtres humains et non-humains⁵⁰². À l'instar de Kohn, nous admettrons que dans cette thèse, « la pensée (...) travaille à travers des images », mais aussi « des exemples, des anecdotes, (...) des énigmes, des juxtapositions (...) [ou] des photographies »⁵⁰³. Comme le souligne Kohn, « si nous les laissons faire », tous ces supports peuvent avoir un effet sur nous » et permettre alors de « se retourner sur [des] retournements », de « rencontrer une rencontre »⁵⁰⁴.

Enfin, notre « poétique du dehors » fait aussi jouer les ressorts de ce que l'on peut qualifier avec Bachelard de « phénoménologie poétique ». Tant au niveau de l'enquêteur que de l'enquêté, celle-ci a été utilisée comme levier de déplacement du regard et « clef » heuristique vers le « germe central » du vécu intime et sensible des habitants⁵⁰⁵. C'est à ce niveau en effet que la « phénoménologie poétique » démontre de son intérêt en complément des autres méthodes de notre mix, comme le souligne Bachelard dans *La Poétique de l'espace* :

Le géographe, l'ethnographe peuvent bien nous décrire des types très variés d'habitation. (...) Le phénoménologue va au 'germe central', à la 'coquille initiale', c'est sa tâche première.⁵⁰⁶

À l'heure où la pertinence d'une pensée poétique de l'espace est réactivée par l'urgence de la crise écologique, et alors que la méthode bachelardienne n'a à notre connaissance jamais été mise à l'épreuve de matériaux ethnographiques, nous avons tenté lors de nos visites — dans les jardins, les entrepôts, sur les étagères ou sur les murs — de repérer ces « [soudains reliefs] » et « départs [d'] image » que Bachelard recherchait au niveau des textes⁵⁰⁷.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 37.

⁵⁰² Thierry Paquot, « Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire », *Informations sociales*, vol. 3, n°123, 2005, p. 2.

⁵⁰³ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 37.

⁵⁰⁴ *Ibid.*

⁵⁰⁵ On retrouve notamment cette pratique dans le monde universitaire et en particulier dans certaines branches anglo-saxonnes des « consumer studies ». Voir notamment Sherry et Shouten, *op. cit.*, 2002, p. 218: « we use our own experiences as researcher-poets to illustrate how the writing and close reading of poetry can take us directly to the heart of consumption ».

⁵⁰⁶ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, pp. 1 et 3.



Figure 6 « Ces [soudains reliefs] et départs [d']image », ici sur les murs des Gondilles

Deux points apparaissent particulièrement importants à relever à ce stade. Tout d'abord, il ne s'agira pas comme le souligne Bachelard d'interpréter des images sur la base d'un supposé rapport causal qu'elles entretiendraient avec un vécu ou des archétypes individuels. Il s'agira plutôt de libérer le phénomène poétique de la seule expérience subjective, en affirmant au contraire la possibilité, par le travail de ressenti et d'interprétation phénoménologico-poétique, de « mesurer (...) la transsubjectivité de l'image »⁵⁰⁸. Ceci est étroitement lié avec notre deuxième point, à savoir que l'image poétique, telle que nous la concevons avec Bachelard, participe non pas d'une « poussée » mais d'un « retentissement »⁵⁰⁹. Sa « profondeur d'échos » la fait ainsi relever d'une « ontologie directe » dans laquelle sujet et objet, individu et environnement se révèlent indissociables⁵¹⁰. Miroir du complexe « néo-matérialiste » que constitue « l'espace habité », l'« être » des images poétiques est alors à « trouver, (...) à l'inverse de la causalité, dans le retentisseur »⁵¹¹. Ainsi, nous aborderons davantage les images — non pas comme productions imaginaires individuelles — mais comme « [disant] concrètement (...) [et augmentant] (...) les valeurs de l'espace habité »⁵¹².

Au cours des visites, nous chercherons plus précisément à repérer la manière dont circulent les signifiants ainsi que les « paroles » humaines et non-humaines entre les différentes composantes de l'habitat. L'enjeu sera donc de laisser flotter notre attention de l'un à l'autre plan, de manière non discriminante, de façon à favoriser la perception des échanges, feuilletages et tissages sémiotiques susceptibles de s'instaurer entre les métabolismes physiques et symboliques, mais aussi humains et non-humains des lieux de vie. Comme le formule Jean-Christophe Bailly à propos du « mouvement poétique » du poème, il s'agira de « [reconnaître] cette égalité, cette annulation de toute hiérarchie dans les modes d'existence, cette dissémination des indices », sans instituer « de hauteurs ou de grades (...) dans la signifiante, [ni] (...) d'insignifiante »⁵¹³. Nous nous efforcerons donc, d'une part, d'ancrer les discours dans le corps de l'habitat et le mouvement de la vie quotidienne et, de façon

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 3.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, pp. 1-2.

⁵¹⁰ *Ibid.*

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 2.

⁵¹² *Ibid.*, p. 24.

⁵¹³ Bailly, *op. cit.*, 2015., p. 70.

symétrique, de « faire parler » le corps de l'habitat sur ses habitants à travers une attention portée aux traces, marques, signes, inscriptions, ornements volontaires ou involontaires. « [Dépassant] la vie », ces derniers s'avèrent bien néanmoins, selon Kohn, « nourris et amplifiés par [elle] »⁵¹⁴. Nous essaierons donc de voir si oui ou non ils s'avèrent proliférer tout particulièrement dans les habitats autonomes, de la même manière qu'ils se voient démultipliés selon Kohn « à un degré sans pareil (...) dans la forêt tropicale débordante de tant de formes de vie (...) et de strates de relations représentationnelles (...) différentes »⁵¹⁵. Il s'agira alors d'occuper l'espace interstitiel entre l'habitat et l'habitant, ce qu'on habite et ce qui nous habite.

Comme le souligne Daniela Kato à propos des travaux de Tim Ingold, l'étude de la culture matérielle suppose le défi de « grounding theory in a practical engagement with the actual stuff »⁵¹⁶, ou, comme le formulait Aimé Césaire, de faire « [battre la vague mentale] contre le rocher du monde »⁵¹⁷. La méthode mixte d'observation des terrains que nous venons de décrire nous a permis de les appréhender sous un angle tel que nos deux objets d'étude — la subjectivité poétique du dehors et la *poïesis* — puissent apparaître, non pas sous une forme définie par avance, mais sous un jour qui en rende les matériaux saisissables et propres à l'examen. C'est à travers eux, en collectant des matériaux aux points de suture des plans matériels et symboliques, visuels et discursifs, que nous avons donc abordé le poétique. À l'appui des éléments qui en ont résulté, nous allons dans ce qui suit relever les appels au-dehors de Césaire et d'Ingold et entreprendre d'identifier, non pas sur le terrain des livres, mais sur le terrain concret des pratiques habitantes, les manifestations de la *poïesis* et de la subjectivité poétique du dehors.

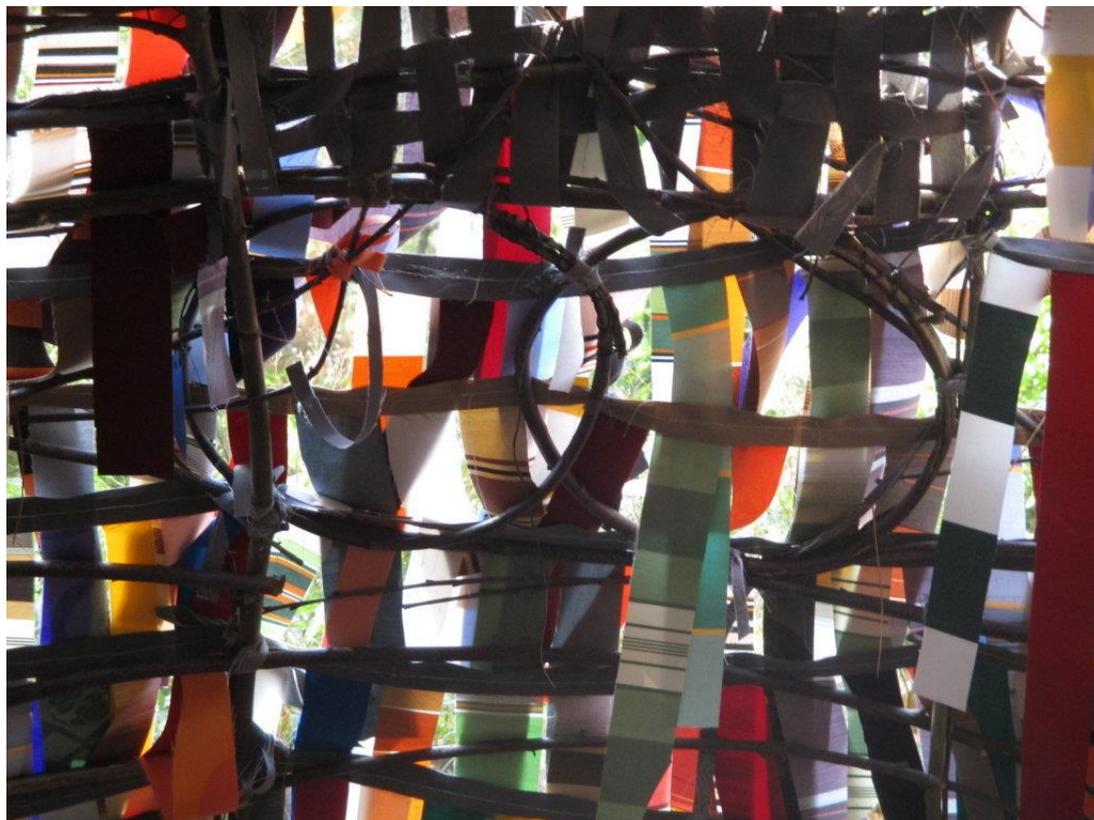
⁵¹⁴ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 45.

⁵¹⁵ *Ibid.*, pp. 45 et 50.

⁵¹⁶ Daniela Kato, « The Art of Inquiry: Overcoming the Fixation on the New Materialisms », *Ecozon@*, vol. 6, n°1, 2015, pp. 208-12 (p. 208).

⁵¹⁷ Césaire, *op. cit.*, 1945, p. 170.

Deuxième partie. « Le tissu appelle le tissu »⁵¹⁸ ou la « personnalité-toile »⁵¹⁹



©Clarabreteau, 2015

Figure 7 Vue de l'intérieur d'un wigwam en osier et rubans tressés chez Sylvie à Cantoyourte⁵²⁰

⁵¹⁸ Formule inspirée des propos de Julien, écolieu Le Val Vert (Gard), yourte sur parcelle de maquis méditerranéen de 7 hectares, ancien ingénieur nucléaire, maraîcher et militant de l'économie domestique.

⁵¹⁹ Jean Giono, *Que ma joie demeure*, Paris, Bernard Grasset, 1935, p. 422.

⁵²⁰ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes), yourte auto-construite sur parcelle de forêt cévenole, militante de l'économie domestique, écrivaine et gérante d'association, ex-couturière. Un wigwam est une « hutte ou tente des Indiens d'Amérique du Nord ». Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, op. cit., 1986, p. 2124.

Introduction

Sur la ZAD en ce début d'après-midi, (...) l'objet de toutes les attentions est une nouvelle machine qui vient d'être construite mais qui n'est pas encore au point (...) : « c'est une catapulte faite avec amour pour donner de l'amour » me résume-t-on. Il y a une *poésie* étrange, à la fois violente et burlesque, dans *ce qui se fait ici*.⁵²¹

Comme l'extrait précédent en témoigne, l'adjectif « poétique » trouve à s'appliquer, sous la plume de certains journalistes, aux *machines* « [étranges (...) et burlesques] » présentes sur certaines ZADs (Zones À Défendre). Révélant des échos surprenants avec le versant matériel et machinique de la *poïésis*⁵²², il est d'ailleurs parfois utilisé pour désigner « tout ce qui [s'y] fait »⁵²³. Sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes observée par Marion Esnault et Lorène Lavocat, c'est notamment le cas « d'imposantes barricades » composées de barques, bottes de foin, carcasses de voitures et banderoles qui, selon elles « [mêlent] l'utile au *poétique* »⁵²⁴. Des collectifs de chercheurs évoquent par ailleurs « la singularité » et la « *poésie* » des habitats légers qui y ont été construits « à des milliers de mains »⁵²⁵. L'écrivain Patrick Chamoiseau établit aussi quant à lui un pont concret entre poésie et initiatives écologiques. Il estime par exemple que le traditionnel jardin créole, « jardin total [couvrant] tout le champ, (...) du symbolique au concret » — « prédispose au poétique » par son « esprit d'autonomie créatrice »⁵²⁶. Ainsi, si Boris Vian imaginait les poètes occupés à bâtir des maisons inédites et alternatives, « avec de grands jardins devant (...) [et] (...) [des] formes encor jamais vues »⁵²⁷, d'aucuns comme Chamoiseau ou encore le sociologue Jacques Faget soutiennent volontiers la proposition réciproque, à savoir le pouvoir poétique des alternatives :

Tous ces ouvriers du vivre ensemble (...) [qui] luttent (...) pour la sauvegarde de la planète, pour le développement de la culture, pour la reconstruction des lieux sociaux (...) font du droit [mais] aussi de la *poésie*, car ils croient qu'on peut changer, un peu, le monde et qu'on peut changer, un peu, les hommes.⁵²⁸

⁵²¹ Grégoire Souchay, « La Zad du Testet apprivoise les journalistes et essaye la cacatapulte », *Reporterre*, 1er novembre 2014, <https://reporterre.net/La-Zad-du-Testet-apprivoise-les>, consulté le 13 mars 2018. Nos italiques.

⁵²² Voir section I. 2. A. En écho à cette évocation de la « poésie » des machines, Maturana et Varela ainsi que Félix Guattari définissent d'ailleurs l'autopoïésis comme s'appliquant aux *machines* (humaines et non-humaines) douées de capacités d'auto-organisation.

⁵²³ Souchay, *op. cit.*, 2014, <https://reporterre.net/La-Zad-du-Testet-apprivoise-les>.

⁵²⁴ Marion Esnault et Lorène Lavocat, « Notre-Dame-des-Landes : la ZAD prépare la reconstruction », *Reporterre*, 15 avril 2018, <https://reporterre.net/Notre-Dame-des-Landes-la-Zad-prepare-la-reconstruction>, consulté le 11 mai 2018. Nos italiques.

⁵²⁵ Collectif Barricades de mots, « Ce que vous ne pourrez pas détruire », *Reporterre*, 12 avril 2018, <https://reporterre.net/Ce-que-vous-ne-pourrez-pas-detruire>, consulté le 13 mai 2018. Nos italiques.

⁵²⁶ Chamoiseau, *op. cit.*, 2015, pp. 12-14.

⁵²⁷ Vian, *op. cit.*, 1962, pp. 54-7.

⁵²⁸ Voir Patricia Huyghebaert et Boris Martin, *Quand le droit fait l'école buissonnière. Pratiques populaires de droit*, Paris, Descartes & Cie, 2002, p. 9. Nos italiques.

De manière générale, l'idée d'une dimension poétique est présente de manière ponctuelle mais explicite dans la littérature consacrée aux habitats autonomes. Selon Laurence Costes, coordinatrice du numéro spécial de la revue *Socio-anthropologie* sur « l'habiter autrement », les lieux de vie alternatifs « [ouvrent] », comme nous l'avons vu, « une voie à l'affirmation '[d'un] habiter en poète' »⁵²⁹ menacé par l'urbanisme contemporain. Selon Pierre Rabhi, Françoise Choay, Gaston Bachelard ou encore Henri Lefebvre⁵³⁰, celui-ci nie en effet aux habitants la « possibilité d'habiter poétiquement ou d'inventer une poésie »⁵³¹ pourtant nécessaire à tout être humain.

On retrouve aussi cette dimension poétique évoquée en filigrane dans certains ouvrages comme ceux de Denis Couchaux traitant des habitations légères et nomades. Structurées autour d'une profusion de liens symboliques entre le monde matériel et spirituel, ce type d'habitat sous-tend une « organisation de l'existence » que Couchaux qualifie précisément de « poétique »⁵³². Enfin, Julos Beaucarne estime, dans la préface d'un livre dédié aux cabanes écologiques auto-construites, que celles-ci stimulent « la créativité poétique »⁵³³.

À travers ces diverses mentions d'une poésie résidant dans des types de construction et de fabrication, nous voyons réapparaître *in situ*, sur le terrain d'habitats autonomes, cette hypothèse du philosophe Henry Dicks selon qui la *poïesis*, au sens d'un mode particulier de « production », permettrait également à la *poésie* de resurgir⁵³⁴. Dans cette première partie consacrée à nos terrains, nous rechercherons les manifestations de cette « poésie de la *poïesis* » sous un premier angle, celui de la « subjectivité poétique du dehors » et des enchevêtrements par lesquels elle prend corps. Plus précisément, nous tenterons de voir en quoi les modes de vie autonomes reflètent « [une manière singulière] d'habiter le monde » faisant émerger des espaces de tissage entre « l'intériorité, le corps, le langage et les paysages »⁵³⁵.

D'un côté des lisses, de ce côté d'en haut (...) où sont sculptés le cerf et les étoiles, il y a tous les fils de laine de la chaîne, séparés les uns des autres, chacun avec leur force, leur couleur (...), leur personnalité propre – et de l'autre côté des lisses, du côté d'en bas qui va des baguettes de lisses à l'ensouple, (...) [il y a] tous les fils serrés et unis (...), il y a la toile, et elle n'est plus le fil, elle est la *personnalité-toile*, la réunion de toutes les subtilités de couleurs de chacun tremble dans la toile comme les reflets de nacre dans les coquilles de la mer.⁵³⁶

⁵²⁹ Costes, *op. cit.*, 2010, p. 15.

⁵³⁰ Choay, *op. cit.*, 2006, pp. 135-40, Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 42, Henri Lefebvre, *op. cit.*, 1970, p. 112 ainsi que Pierre Rabhi et Weronika Zarachowicz, « Nous avons dépoétisé nos sociétés. Interview », *Télérama*, 4 janvier 2015, <http://www.telerama.fr/idees/nous-avons-depoetise-nos-societes-pierre-rabhi-en-ardeche,120981.php>, consulté le 29 juillet 2017.

⁵³¹ Lefebvre, *op. cit.*, 1970, p. 112.

⁵³² Denis Couchaux, *Habitations nomades*, Paris, Alternative, 2004, cité par Nicolas Chailloux, *La Représentation sociale du bien-être chez soi pour les habitants de yourte*, mémoire de Master II., Université d'Angers, 2008, p. 36.

⁵³³ Julos Beaucarne, « préface », in Christian Lagrange, *Cabanons à vivre : rêverie, écologie et conseils pratiques*, Mens, Terre Vivante, 2004, pp. 5 et 9.

⁵³⁴ Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58.

⁵³⁵ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

⁵³⁶ Giono, *op. cit.*, 1935, pp. 421-2. Nos italiques.

Dans *Que ma joie demeure*, Giono consacre un long passage à la description du métier à tisser qui trône dans la cuisine ainsi qu'aux détails de l'épreuve physique que constitue son utilisation. Ce faisant, par la forme « cosmogonique » qu'il lui donne, il érige cette machine en symbole de la condition rurale aux prises avec la toile du vivant. Or à de multiples égards, et notamment à la lumière du texte de Giono, les maisons autonomes apparaissent aussi comme des « personnalités-toiles »⁵³⁷ composées de la réunion de multiples fils, humains et non-humains, et le mode de vie qui leur est associé comme un véritable « métier à tisser ». En effet, ainsi que l'observation permet de le constater, c'est à travers le rebouclage les unes sur les autres des composantes de leur milieu naturel et de leur propre métabolisme que les habitats étudiés réalisent ou tendent vers l'autonomie. À Dirlan par exemple, au fil des ans, Émeline a retissé par une multitude de gestes de « fourmi » la toile de ce qu'elle appelle un « jardin-jungle », une forêt-jardin dense et autofertile dont elle tire nourriture, eau, matériaux de construction et bois de chauffage⁵³⁸.

Cette nouvelle économie se distingue de l'autarcie — de nombreux objets quotidiens étant encore obtenus à l'extérieur — mais elle voit considérablement augmenter la part d'autoproduction dans les domaines de la nourriture, de l'énergie et de la construction. Ce faisant, elle « fait également entrer les gens dans des relations intimes avec bien d'autres sortes de non-humains »⁵³⁹. De la même manière que les Runa étudiés par l'anthropologue Eduardo Kohn sont « pris (...) [dans] des *toiles* écologiques » aux multiples composantes⁵⁴⁰, les habitants autonomes qui entreprennent

[d'] obtenir de la nourriture par la chasse, la pêche, la cueillette, le jardinage, et par la gestion d'une variété d'agencements écologiques » [se retrouvent impliqués] intimement (...) dans [des] écosystèmes [complexes] (...). Cela les fait entrer en contact très étroit avec une myriade de créatures (...), les vies de la forêt et les mondes (...) humains (...) [s'en trouvant] ainsi *entremêlés*.⁵⁴¹

Cependant, ces entrelacements qui réinscrivent l'économie domestique dans l'écosystème local et la reconnectent à la « nature » dans sa diversité d'aspects se transposent par des jeux d'ombres portées⁵⁴² à une multitude d'autres niveaux. De la même manière que « la réunion de toutes les subtilités de couleurs de chacun [des fils] tremble », dans la toile évoquée par Giono, « comme les reflets de nacre dans les coquilles de la mer »⁵⁴³, ces enchevêtrements métaboliques se réverbèrent

⁵³⁷ *Ibid.*

⁵³⁸ Émeline, Dirlan (Bretagne), kerterres dans un jardin-jungle, formatrice en construction de kerterres, ex-professeure de piano. Les forêts-jardins sont des forêts « comestibles » fournissant à la fois bois, fruits et légumes de maraîchage et plantes sauvages particulièrement fréquentes en permaculture. Voir Martin Crawford, *La Forêt-Jardin. Créer une forêt comestible en permaculture pour retrouver autonomie et abondance*, Paris, Ulmer, 2017.

⁵³⁹ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 24.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 33. Nos italiques.

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 24. Nos italiques.

⁵⁴² « Chacun de leurs gestes pour poser la pierre dans le mortier est accompagné d'une ombre de geste qui pose une ombre de pierre dans une ombre de mortier. Et c'est la bâtisse d'ombre qui compte », in Giono, *op. cit.*, 1935, p. 27.

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 422.

dans les habitats autonomes sur toute la trame esthétique et symbolique des lieux. Marquant un certain nombre de leurs facettes de ces tremblements de nacre évoqués par Giono (Figure 8), ils leur confèrent une nouvelle ambiguïté. On assiste ainsi à une série de feuillements, tissages et enchevêtrements entre l'intérieur et l'extérieur, l'humain et le non-humain, la matière et la signification, autant de « *nexus* » entre le corps et le sens⁵⁴⁴ qui apparaissent dans le sillage de la reconnexion au milieu naturel. Aux points nodaux de ces enchevêtrements surgissent des images singulières filées à travers le tissu des habitats qui amènent réciproquement à voir en ceux-ci de vivants « filets » à métaphores. À des degrés divers, proportionnels la plupart du temps au niveau d'autonomie atteint, ils président à la formation d'« habitats-jungles » faisant écho au « jardin-jungle » d'Émeline à Dirlan⁵⁴⁵, marqués par leurs formes proliférantes et leurs fonctions croisées⁵⁴⁶.



Figure 8 Reflets de nacre dans la toile autonome

Coquilles et coquillages incrustés aux murs d'une kerterre⁵⁴⁷ ou utilisés comme pot à couvert à Dirlan (a, b et c), étalés au long d'un ruisseau à Kermel (d) ou disposés au bord d'un chemin à Nanterrel (e)

Dès lors, du fait de tels entremêlements, les catégories d'analyse traditionnelles de l'habitat se retrouvent mises à mal. La description que nous allons faire des habitats autonomes présente ceci de particulier qu'il ne va pas s'agir seulement, comme dans bien des cas de description ethnographique, d'aborder l'habitat en passant en revue une série de composantes définies *a priori*, réputées séparées et stables. Il s'agira plutôt, pour rester au plus près de nos matériaux et des relations organiques qu'ils donnent à voir, de décrire telles qu'elles se sont présentées à nous les formes d'un « enchevêtrement »⁵⁴⁸.

Après être revenus sur l'historique et l'organisation de nos terrains (II. 1), nous commencerons par la description d'un premier cas symptomatique d'habitat, Nanterrel, situé dans la forêt de Brocéliande, à 40km à l'ouest de Rennes (II. 2. A). Celui-ci nous servira de base pour présenter certains traits de configuration générale valables pour l'ensemble de notre corpus (II. 2. C). Nous observerons ensuite les différents enchevêtrements physiques et métaboliques qui se mettent en place dans les habitats autonomes (II. 3). Nous resituant dans les espaces d'observation interstitiels choisis à l'issue

⁵⁴⁴ Pour reprendre l'expression de Jakobson faisant de la poésie un « *nexus son/sens* ». Voir Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 241.

⁵⁴⁵ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁵⁴⁶ Voir notamment la section 3. A. 4.

⁵⁴⁷ Voir lexique.

⁵⁴⁸ Voir la section I. 3. A. L'utilisation de cette notion est ici d'abord motivée par sa pertinence vis-à-vis des terrains, avant prise en compte du rôle central qu'elle occupe aussi dans la théorie néo-matérialiste.

de notre première partie, nous ouvrirons alors sur les motifs multiples par lesquels on voit les enchevêtrements métaboliques s'iriser et se propager à travers la facture de l'habitat (II. 3. B.), entremêlant intérieurs et extérieurs, humains et non-humains, matières et significations (partie III.)

Chapitre 1. Historique et organisation des terrains

A. Entre théorie et terrains : retour sur un enchevêtrement

Nous avons présenté notre exposé théorique comme socle de cette thèse. Cependant, comme Eduardo Kohn le souligne à propos de sa propre démarche, « ce projet, et le livre qui tente de lui faire justice (...) trouvent leurs racines dans différentes expériences de rencontres qui ont émergé (...) sur le terrain (...), dans une relation nourrie avec [des lieux] et avec ceux qui y font leur vie »⁵⁴⁹. Doté d'une forte inspiration anthropologique, notre travail a vu se constituer sa problématique et son terrain de manière tout à fait mêlée, dans une phase que l'on pourrait qualifier « d'avant-projet » « [enchevêtrant] la connaissance et le processus de sa production »⁵⁵⁰. Nous retraçons brièvement ici, pour éclairer notre démarche, quelques-uns de ces méandres qui sont autant de racines renforçant sa dimension de « théorie ancrée »⁵⁵¹.

Un premier ensemble de lieux de vie alternatifs a été découvert de manière relativement fortuite au cours de voyages et de loisirs — la maison autorénovée et écologique d'une guide de montagne à Chalmazel dans le Massif Central, les squats parisiens autogérés de Belleville et de Ménilmontant, le quartier autonome de Christiana à Copenhague, une ferme coopérative européenne dans le Mecklembourg en Allemagne. De la mise en relation de ces lieux a émergé une formule — le « poétique » — et la volonté progressive d'étudier la profondeur des liens qui semblaient unir les notions de poésie et d'écologie.

Ceci a donné lieu à une première phase d'écriture et de réflexions théoriques sur le lien entre poésie et écologie d'une durée de six mois, de septembre 2012 à février 2013, dont sont sortis une série de conférences, chroniques radiophoniques, articles et projets éditoriaux⁵⁵². Nous nous sommes aussi activement impliqués durant cette période dans le Festival des Utopies Concrètes, le mouvement Colibris et les Initiatives de Transition en région parisienne⁵⁵³.

Pour les besoins de ces recherches et pour nourrir les questionnements existentiels et politiques qu'elles suscitaient, nous avons alors décidé de mener de premières recherches sur le terrain. Celles-ci ont pris la forme de séjours longs dans deux écolieux. L'un dans le Sud de la France

⁵⁴⁹ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 32.

⁵⁵⁰ European Cooperation in the field of Scientific and Technical Research, *op. cit.*, 2013, p. 11.

⁵⁵¹ « Grounded theory is a research approach or method that calls for a continual interplay between data collection and analysis to [inductively] produce a theory during the research process », in Glenn Bowen, « Grounded Theory and Sensitizing Concepts », *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 5, n°3, 2006, p. 13.

⁵⁵² Voir notamment *Poèmes pour les temps qui courent*, série de chroniques diffusées de septembre 2012 à juin 2013 sur Radio Aligre (89.3). Voir aussi « L'Écologie au défi de la poésie » et « Poésie et Transition — pour une poétique du changement », cycle de conférences organisé de décembre 2012 à juin 2013 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, aux Vendredis de la Teinturerie, chez Utopia, au Festival des Utopies Concrètes (Paris), au Festival des Houches (Chamonix) et au Festival Tous Acteurs (Montreuil). Voir enfin les articles « La Danse du vide », *Entropia*, n°14, printemps 2013, « Pour la croissance du poétique », *Reporterre*, 18 juillet 2014, <https://reporterre.net/Pour-la-croissance-du-poetique>, consulté le 13 mai 2018 et « Tout ce qui nous relie. Le lieu. Entretien poétique avec le jardinier-paysagiste Gilles Clément », *Kaizen*, n°11, novembre-décembre 2013, pp. 67-72.

⁵⁵³ Voir <https://www.colibris-lemouvement.org/> ainsi que les notes 49 et 90 de l'introduction générale.

près de Draguignan, dans le cadre d'une formation de trois semaines à la permaculture, une « méthode de conception destinée à la création d'environnements humains soutenables » popularisée entre autres par Masanobu Fukuoka, Bill Mollison et Rob Hopkins⁵⁵⁴. Un deuxième séjour a été effectué en Sicile dans la ferme biologique Bagolarea près de Catane, dans le cadre de l'association *Wwoof*⁵⁵⁵. À ces deux « formations » a succédé de juin à août 2013 un voyage itinérant de trois mois à travers la Touraine, le Massif Central, la Bourgogne et la Drôme, destiné initialement à trouver un lieu d'installation en habitat léger. Malgré la mise entre parenthèses de ce projet de vie, le séjour a eu pour résultat de nous faire visiter un certain nombre de lieux alternatifs supplémentaires. Il nous a aussi permis de donner une cohérence aux premiers aperçus épars que nous avons eus des lieux autonomes et de voir se dessiner au fur et à mesure des visites une « constellation de modes de vie alternatifs »⁵⁵⁶ — selon l'expression de Geneviève Pruvost — relativement homogène. Conformément à ce que relève la sociologue dans un article publié en 2013, la même année que cet épisode de pré-terrain, ceux-ci allaient « de la maison équipée de toilettes sèches à la maison en paille, de l'éco-hameau à la yourte, de la location avec jardin potager à la cabane en forêt »⁵⁵⁷. Nous voyions ainsi émerger comme objet fertile pour la recherche ces modes de vie qui

se définissent] (...), plutôt que par (...) un modèle univoque (...) [ou] la seule appartenance à un même groupe politique, associatif ou résidentiel (...), [par] la mise en place de *réseaux* denses (...) [ainsi qu'un] spectre de pratiques [quotidiennes] visant à l'autonomie (...) : une alimentation biologique, un habitat partiellement ou totalement éco-construit, une défense de l'ancrage local et des circuits courts de distribution (...), des pratiques d'éducation et de médecine alternatives.⁵⁵⁸

Bien que disséminés à travers le territoire national et européen et ne se connaissant pas forcément tous entre eux, ces habitats s'avèrent reliés par une même quête. Pruvost souligne en effet à quel point « l'autonomie » qu'elle observe « est revendiquée comme un acte volontaire, et non comme relevant d'une nécessité socio-économique »⁵⁵⁹. Par ailleurs, ces lieux se trouvent aussi connectés par un ensemble de relations et circuits sous-jacents qui peuvent justifier notre parti pris de les considérer comme membres d'un même « archipel » : une démarche socio-économique commune

⁵⁵⁴ Bill Mollison, *Introduction à la permaculture*, La Chapelle sous Uchon, Passerelle Éco, 2012, p. 13. Voir aussi Masanobu Fukuoka, *La Révolution d'un seul brin de paille*, Paris, Guy Tredaniel, 2005 et Rob Hopkins, *Manuel de transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Montréal, Écosociété, 2010.

⁵⁵⁵ Association faisant le lien entre des fermier·ère·s biologiques et des citoyen·ne·s désireux de s'initier à un ensemble de savoir-faire écologiques et autonomes de manière bénévole contre le gîte et le couvert. Voir : <https://www.wwoof.fr/>, consulté le 24 juillet 2017.

⁵⁵⁶ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 2.

⁵⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁵⁸ *Ibid.*, nos italiques. Voir aussi Élie Gatién, Allan Popelard et Paul Vannier, « Exode urbain. Exil rural », *Le Monde diplomatique*, n° 677, 2010, pp. 1-10. Pour une présentation des profils socio-économiques de nos enquêtés, se reporter à la section II. 2. C. 2.

⁵⁵⁹ *Ibid.*

orientée vers l'économie domestique et locale⁵⁶⁰, des équipements et techniques partagés⁵⁶¹, mais aussi des réseaux de formation⁵⁶², des médias⁵⁶³, des annuaires et cartographies en ligne⁵⁶⁴ — ou encore des voyages collectifs comme « l'Altertour » reliant les différents lieux autonomes les uns aux autres au sein d'un même parcours itinérant⁵⁶⁵.

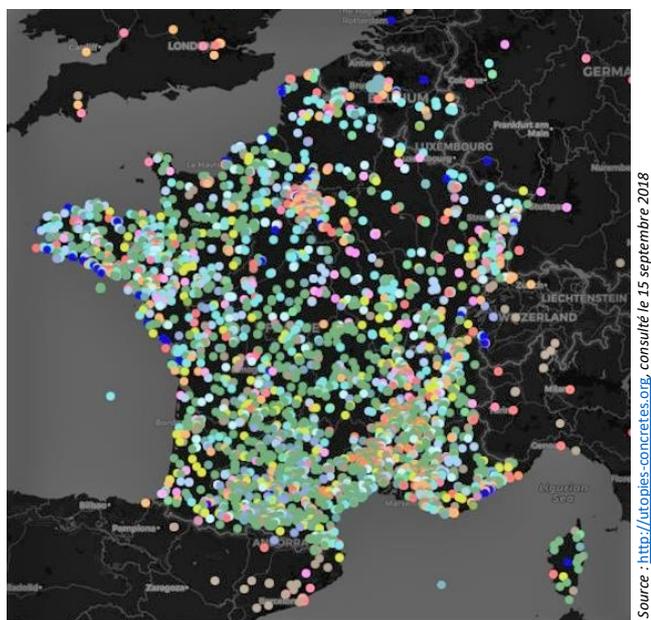


Figure 9 Aperçu des utopies concrètes en France, septembre 2018

Cependant, comme en témoigne Pruvost⁵⁶⁶, ces habitats marquent aussi l'apparition d'une génération pragmatiste mettant à l'écart les théories et les « grandes idées » politiques pour privilégier des expérimentations et pensées de terrain. Cette génération est étudiée et documentée par un certain nombre de travaux universitaires, essais et ouvrages grand public⁵⁶⁷. Nos enquêtés revendiquent d'ailleurs eux-mêmes la dimension pragmatique de leur démarche. S'ils ne vont pas tous jusqu'à inscrire celle-ci explicitement dans « la fin des grands récits et des grandes luttes politiques »,

⁵⁶⁰ Voir Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 1.

⁵⁶¹ Voir *ibid.* et Mésini, *op. cit.*, 2011, pp. 148-65 ainsi que la Figure 31.

⁵⁶² Parmi lesquels l'Université Populaire de Permaculture, la ferme du Bec Hellouin, les réseaux *Wwoof* et Brin de Paille et enfin des associations comme Colibris ou Terre et Humanisme.

⁵⁶³ Voir les revues et journaux *Passerelle Éco*, *La Maison Écologique*, *La Décroissance*, *Kaizen* et *Reporterre* notamment.

⁵⁶⁴ Voir les réseaux d'entraide de l'Annuaire National des Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne (<http://www.reseau-amap.org/>), l'association de soutien aux habitats légers HALEM (<https://www.halemfrance.org/>). Voir aussi le portail « Accueil Paysan » (<http://www.accueil-paysan.com/fr/>) ou celui des utopies concrètes (<http://utopies-concretes.org>, voir Figure 9). La carte produite par le portail agrège des données concernant des initiatives de transition de différentes natures (habitats, producteurs, événements), provenant d'un nombre important d'associations, de media et de collectifs.

⁵⁶⁵ Voir <https://www.altercampagne.net/>, consulté le 13 mai 2018.

⁵⁶⁶ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 7.

⁵⁶⁷ Parmi lesquels les travaux de Laurence Costes (*op. cit.*, 2015), Béatrice Mésini (*op. cit.*, 2011, pp. 148-65), Catherine Rouvière (*Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015) ou encore Florence Aubenas et Miguel Benasayag (*Résister c'est créer*, Paris, La Découverte, 2002). Voir aussi du côté des ouvrages plus grand-public les travaux d'Éric Dupin (*op. cit.*, 2014), Emmanuel Daniel (*Le Tour de France des alternatives*, Paris, Éditions du Seuil, 2014) ou Isabelle Frémeaux et John Jordan (*Les Sentiers de l'utopie*, Paris, La Découverte, 2012).

observant comme Anthony à Londine une « personnalisation de la lutte »⁵⁶⁸, ils sont nombreux à l'inverse à affirmer la nécessité de l'expérience avant toute conceptualisation⁵⁶⁹. Montrant une aversion marquée pour le « bla-bla-bla »⁵⁷⁰, les « intellectuels exclusifs »⁵⁷¹, « les grands mots »⁵⁷², mais aussi pour certains « les règles fixes »⁵⁷³, les images et les écrits⁵⁷⁴, ils revendiquent le choix des nouvelles contraintes associées à l'autonomie⁵⁷⁵ comme passant par une « culture vivante »⁵⁷⁶, orale et pragmatique, sachant que « dans l'auto-éco-construction, entre ce qu'on dit qu'on va faire et ce qu'on fait, (...) c'est toujours différent »⁵⁷⁷ et que « [l'] on transmet beaucoup plus ce qu'on fait que ce qu'on dit »⁵⁷⁸.

En faisant de la réinscription de l'habitat dans un écosystème local et de la poursuite de l'autonomie vitale leur principal « discours » et vecteur de militance⁵⁷⁹, cette nouvelle génération d'habitants alternatifs ne prétend donc plus, « comme aux périodes antérieures de lutte de classe ou de défense de la 'patrie du socialisme', [faire] fonctionner une idéologie de façon univoque »⁵⁸⁰. Par ailleurs, si « 'le retour à la terre' permettant l'autonomie par l'autosuffisance vivrière et 'le retour au village' comme unité de vie conviviale et solidaire » les caractérisent encore, ils s'éloignent, de par les « réseaux » d'entraide denses qui les caractérisent⁵⁸¹, de ce qui constituait la troisième composante caractéristique de la vague d'installation communautaire des années 1970, à savoir « le 'retour au désert' — mouvement politique de mise à distance de la société dans son ensemble et de ses valeurs dominantes »⁵⁸². À ce titre, ils se démarquent des « groupes déjà singularisés, souvent privilégiés et en partie folklorisés (...) de la 'contre-culture' » des années 1970 écartés par Certeau dans son étude des

⁵⁶⁸ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), chambre dans grange en pierre auto-rénovée et aménagée, étudiant-chercheur en master et militant de l'économie domestique.

⁵⁶⁹ Daniel et Céline, Saint-Paterne (Touraine), maison de bâtelier auto-rénovée en bord de Loire, chef d'une entreprise spécialisée dans la traduction en langue des signes, électricien.

⁵⁷⁰ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁵⁷¹ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁵⁷² Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne), pâté de maison auto-rénové dans centre-bourg, gérants d'association (formations, épicerie, boutique), ancien dessinateur industriel et ex-femme au foyer.

⁵⁷³ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), chambre dans ancienne bastide en pierre auto-rénovée, musicien et militant de l'économie domestique, ex-professeur de piano.

⁵⁷⁴ Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique), cabane autoconstruite en matériaux de récupération, militant de l'économie domestique, ex-étudiant en mathématiques.

⁵⁷⁵ Pour les conceptions kantienne ou castoriadienne de l'autonomie comme « propriété d'être à soi-même sa propre loi », voir notamment Delphine Chauffaut et Élodie David, *La Notion d'autonomie dans le travail social*, Paris, CREDOC (Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie), 2003, p. 5, Cornelius Castoriadis, *Les Carrefours du labyrinthe II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, pp. 408-18 et Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 33.

⁵⁷⁶ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁵⁷⁷ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

⁵⁷⁸ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan), paillourte autoconstruite dans jeune forêt mixte, militant de l'économie domestique et formateur, ex-ingénieur.

⁵⁷⁹ Voir aussi Luc Semal, *Militer à l'ombre des catastrophes. Contribution à une théorie politique environnementale au prisme des mobilisations de la décroissance et de la transition*, thèse de doctorat, Lille 2, 2012.

⁵⁸⁰ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 20.

⁵⁸¹ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 2.

⁵⁸² Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Le Retour à la nature : au fond de la forêt, l'État*, Paris, Éditions du Seuil, 1979. Cité par Mésini, *op. cit.*, 2011, p. 149.

pratiques quotidiennes⁵⁸³. Parfois regroupées sous le vocable d'« utopies concrètes »⁵⁸⁴ (Figure 9), ces expérimentations ancrées dans le faire et dans la société qui rejoignent la nébuleuse utopique⁵⁸⁵ se distinguent aussi du « retour au désert »⁵⁸⁶ par une « culture de nature » singulière. Celle-ci ne consiste pas en effet à dupliquer le métabolisme de l'habitat conventionnel dans une optique survivaliste mais à le réinscrire dans un biotope ainsi que dans une multitude de cercles d'entraide⁵⁸⁷.

Suite à la définition de notre objet d'étude, la dernière étape de cette phase préliminaire a consisté dans la mise en place, d'octobre 2013 à novembre 2014, du présent travail de thèse. Jalon important de ce processus, la découverte du mouvement littéraire écocritique nous fit prendre conscience du terrain déjà quadrillé en matière de théorisation du lien entre poésie littéraire et écologie⁵⁸⁸, ainsi que des limites que pouvait avoir une approche exclusivement livresque du poétique⁵⁸⁹. Pour remédier à celles-ci, et pour rester au plus près de nos premières intuitions empiriques sur le lien entre le poétique et l'écologique, nous avons pris la décision d'ancrer notre travail sur un terrain anthropologique. Nous avons ainsi constitué les habitats autonomes envisagés sous l'angle du poétique comme objet d'étude, dans un travail à caractère très qualitatif, fondé à égale importance sur des entretiens individuels semi-directifs et sur l'observation d'un large spectre de lieux.

B. Organisation des recherches de terrain

Nous avons donc choisi d'aller observer les modes de vie autonomes sur vingt-quatre lieux d'habitation répartis dans huit régions à travers la France⁵⁹⁰, étudiés à travers un séjour itinérant en camion aménagé de cinq mois, de juin à octobre 2015 (Figure 10 et Figure 14).

Nous avons pris le parti de donner à ce terrain une forme souple et itinérante, structurée autour de « points de chute » dans les territoires mais ouverte à l'imprévu. Nous avons ainsi procédé par repérage de zones-gisements (Cévennes, Bretagne, Touraine) et par la détermination, à l'intérieur de celles-ci, de points-étapes choisis pour leurs avantages de bases logistiques (La Daurée, Saint-Geniès dans les Cévennes), ou parce qu'ils constituaient des références en matière de mode de vie autonome (Pont-Espices, la Maison autonome, Bessèges, Notre-Dame-des-Landes, Londine). Le voyage en

⁵⁸³ Certeau, *op. cit.*, 1980, p. xxxvi.

⁵⁸⁴ Voir notes 49 et 564.

⁵⁸⁵ Voir notamment Macherey, *op. cit.*, 2011 et Bernard Lacroix, *L'Utopie communautaire. Histoire sociale d'une révolte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.

⁵⁸⁶ Mésini, *op. cit.*, 2011, p. 149.

⁵⁸⁷ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 2. Cette évolution est notable, notamment à Londine, coopérative née dans les années 70 qui après s'être construite en utilisant béton et électricité du réseau migre depuis les années 2000 vers l'utilisation d'énergies renouvelables et de techniques de construction écologiques.

⁵⁸⁸ Gwenola Caradec a bien analysé par exemple, dans sa thèse « *Partie prenante* » : *environnement et poétique dans la littérature française et francophone des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles*, les liens entre langage poétique littéraire et vision du monde écologique, comme nous en avons le projet au démarrage de cette thèse. Voir Caradec, *op. cit.*, 2012.

⁵⁸⁹ Voir p. 45.

⁵⁹⁰ Mis à part deux de nos terrains réalisés respectivement en Belgique et en Finlande, en marge de conférences universitaires.

camion aménagé (Figure 14) offrait les avantages de la mobilité spatiale, de l’adaptabilité temporelle et de l’autonomie logistique. Particulièrement associé aux cultures alternatives, il s’est aussi avéré faire office de sésame en termes d’accès, et parfois de camouflage de notre statut de chercheuse. Il nous a aussi servi de carapace pour les moments de replis réguliers requis pour la prise de notes et la préparation des entretiens. La sélection des lieux visités s’est faite par agrégation, par la consultation de média ou de réseaux associatifs⁵⁹¹, l’arpentage des territoires et le jeu du bouche-à-oreilles. Nous avons arrêté les entretiens et visites à saturation des données, lorsque les matériaux récoltés nous ont semblé suffisants et que « plus rien de significatif ne [s’ajoutait] pour accroître notre compréhension du phénomène observé »⁵⁹².



Figure 10 Localisation géographique des habitats étudiés⁵⁹³

★ Ville ★ Village ★ Campagne ★ Campagne-ville ★ Campagne-village

©ClaraBreteau, 2015

Nous avons opté pour un échantillon exploratoire ciblé sur un jeu de critères, choix plus approprié selon l’universitaire Martyn Descombes aux projets de petite échelle, à dominante qualitative et orientés sur un phénomène émergent tels que le nôtre⁵⁹⁴. Selon notre critère de

⁵⁹¹ Voir notes 562, 563 et 564.

⁵⁹² Stéphane Martineau, « L’Observation en situation : enjeux, possibilités et limites », in Chantal Royer *et al.* (dir.), *Recherches Qualitatives*, hors-série n°2, pp. 5-17 (p. 14).

⁵⁹³ Voir aussi la carte illustrée des terrains présentée en annexe.

⁵⁹⁴ Martyn Denscombe, *The Good Research Guide for Small-scale Social Research Projects*, Maidenhead, Open University Press, 2010, p. 24.

sélection principal, tous les lieux de vie étudiés devaient montrer un certain degré d'autonomie en ce qui concerne la satisfaction des besoins vitaux de leurs habitants sur les trois plans de l'alimentation, de l'énergie et du logement. Pour assurer un niveau satisfaisant de représentativité, seuls les lieux de vie (par opposition aux lieux de production ou de travail uniquement) ayant été habités depuis au moins un an ont été retenus, ce qui n'empêche que beaucoup d'entre eux étaient encore en chantier au moment de la visite. Nos critères de sélection secondaires ont visé à assurer dans l'échantillon une diversité :

- de conditions géographiques et climatiques : d'où la variété des régions et des localisations ville / campagne représentées (Figure 10 et Figure 11)

- de nombre d'habitants dans chaque lieu : de personnes seules à des collectifs de plus de cent habitants (Figure 12),

- de niveaux de renommée : pour limiter les cas de biais et de formatage du discours parfois induits par la médiatisation à outrance,

- de types d'habitats, à travers l'échantillon entier et parfois à l'échelle de certains lieux : autoconstruits ou non, durs ou légers, pavillons, cabanes, chaumières, yourtes, paillourtes, tipis, kerterres, *tiny houses*, camions aménagés... (Figure 22 p. 105)⁵⁹⁵,

- de degrés d'autonomie : faible, modéré, important, sur un, deux ou trois des principaux critères retenus,

- et, parmi les enquêtés, de conditions familiales (célibataires, familles, collectifs), sociales (en termes d'activités exercées ou de métiers d'origine) et administratives (exploitations agricoles, associations, coopératives, SCIs, ZADs...)⁵⁹⁶.

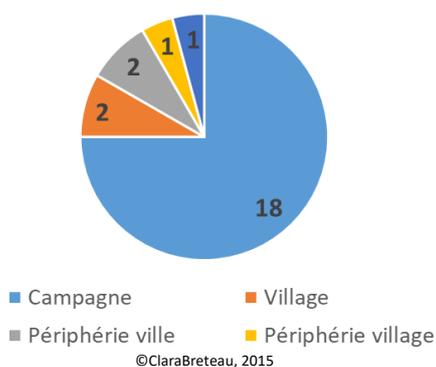


Figure 11 Localisation ville-campagne des habitats étudiés

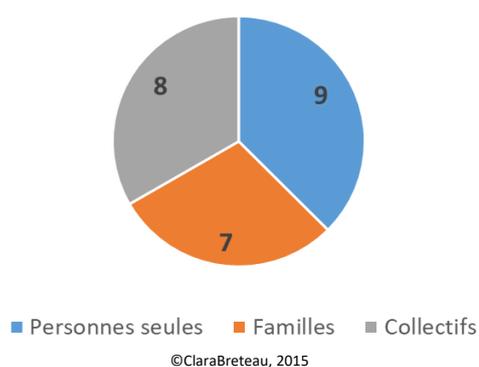


Figure 12 Répartition des lieux par nombre d'habitant

La prise de contact, par courriel ou par téléphone, mentionnait notre volonté d'étudier « l'aspect poétique des habitats en quête d'autonomie »⁵⁹⁷, et notamment ce que le mode de vie « [changeait] dans la façon d'habiter au quotidien, dans le rapport aux objets, au lieu de vie, aux signes, aux

⁵⁹⁵ Pour les définitions de ces différents types d'habitat, voir section II. 2. A et le lexique.

⁵⁹⁶ Pour une présentation plus détaillée des profils socio-économiques de nos enquêtés, se reporter à la section II. 2. C. 2. Voir aussi le tableau général des enquêtés présenté en annexe.

⁵⁹⁷ Extrait du courrier-type de prise de contact avec les enquêtés.

sensations »⁵⁹⁸. Le format des visites était relativement court, de l'ordre d'une demi-journée en moyenne. Il a permis la réalisation d'entretiens enregistrés sous format audio avec quarante-et-un habitants d'une durée d'une heure à trois heures, ainsi qu'un parcours de chaque lieu, souvent réalisé en même temps que l'entretien proprement dit sous la forme d'une déambulation commentée. Conformément au conducteur de visite présenté en première partie (Figure 5), la visite était destinée à établir le plan sommaire de chaque lieu, à le photographier et à en relever les traits saillants sur différents plans : configuration, métabolisme⁵⁹⁹, aménagements intérieurs et extérieurs, ornements, symboles, traces de productions ou de pratiques, signes de vie intime et intérieure. Les matériaux collectés — entretiens audio, photographies, schémas et notes — ont été numérisés. Les enregistrements quant à eux ont été intégralement retranscrits et des dossiers numériques ont été composés pour chaque lieu visité.

Le lieu et la forme de l'entretien ont varié selon les cas et donnent déjà des indications sur les univers respectifs des enquêtés et leurs habitats — de la discussion repliée à l'intérieur d'un *mobil home* doublé d'une charpente « carapace » chez Bernard à La Daurée⁶⁰⁰ jusqu'à la visite guidée en voiture d'un versant de colline entier, dans le vaste domaine de la coopérative de Londine dans les Alpes-de-Haute-Provence⁶⁰¹. Pour cinq lieux collectifs particulièrement riches et complexes (Londine, le Petit Bonheur, Nanterrel, Treffonde, Notre-Dame-des-Landes), un séjour de trois à sept jours avec phases d'observation participante a été effectué sur place, plusieurs habitants ont été interviewés et un journal de bord a été tenu.

L'adhésion au projet et la disponibilité des habitants n'ont pas présenté de difficultés notables. En effet, la plupart des lieux visités, y compris les ZADs (Zones À Défendre) se trouvant dans des situations d'illégalité, sont des lieux dits « ouverts ». Les enquêtés sont habitués au passage de visiteurs et particulièrement motivés par l'idée même que leurs pratiques fassent école et qu'on s'y intéresse. La principale contrainte rencontrée à ce niveau s'est avérée être la grande concentration et quantité d'énergie requise du fait de la dimension intime et personnelle de notre approche et du lien parfois étroit qu'elle requérait de tisser avec les enquêtés. Le sujet du « poétique » en lui-même a suscité curiosité et intérêt. Il s'avère que seuls neuf enquêtés sur quarante-et-un soit un petit quart emploient le terme de « poétique » de façon spontanée, sans qu'il ait été amené par l'enquêtrice. Celui-ci ne fait donc pas figure de ce que l'on peut ranger sous l'acceptation courante de « catégorie embarquée ». Cependant, sur les trente-trois habitants au total avec lesquels le sujet du poétique est évoqué directement au fil de la conversation, de façon amenée ou non, plus de 21 soit les deux tiers le «

⁵⁹⁸ *Ibid.*

⁵⁹⁹ Soit les processus et les échanges de matière et d'énergie qui les lient à leur milieu naturel. Voir lexique.

⁶⁰⁰ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine), *mobil home* agrandi d'une partie cabane en auto-construction, fermier en biodynamie, ex-mécanicien.

⁶⁰¹ Jules, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), maison en terre-paille auto-construite dans le maquis, militant de l'économie domestique.

déploient » et se l'approprient. Pour Patrick de la Maison Autonome, « [le] sujet est rare et pertinent »⁶⁰². Henri de la ferme de Pont-Espices se dit lui « [touché] car ici la quête de beauté et de sens est première »⁶⁰³. Pendant les entretiens, les enquêtés ne manquent pas de s'approprier la question — « on est en plein dedans » dit Annabelle à Londine⁶⁰⁴. Émeline à Dirlan ou Patrick à la Maison Autonome reconnaissent d'emblée de manière spontanée la pertinence du sujet en ce qui les concerne : « ici c'est quand même poétique, tu vois », « ma maison est poétique, (...) ma vie est poétique »⁶⁰⁵. Selon certains enquêtés comme Gilles à Lorelle, la question mériterait d'être plus abordée qu'elle ne l'est et révèle des lacunes dans les débats autour de l'écologie et de la permaculture : « étonnamment, la permaculture ne dit rien sur la poésie. Et pourtant, personne ne s'y intéresse sans sentir qu'il y a quelque chose, entre poésie et permaculture... moi [j'en] suis convaincu »⁶⁰⁶.

Une fois les matériaux collectés, retranscrits et organisés, une analyse de contenu a été menée pour les interpréter. Celle-ci s'est déroulée en trois étapes. Durant la première, nous avons eu recours à une procédure exploratoire et ouverte basée sur la lecture flottante des entretiens et des photos. Nous avons ensuite procédé à une analyse séquentielle consistant à découper les entretiens de façon linéaire et à réaliser pour chacun d'entre eux une table des matières thématique, ceci ayant pour résultat de faire émerger des axes d'analyse. Nous avons alors en une troisième étape utilisé une procédure close du type administration de la preuve. Après avoir dégagé six questions de recherche sur la base des deux étapes d'analyse antérieures (Figure 13), nous avons recherché et collecté pour chacune d'entre elles les matériaux de terrain qui semblaient présenter les meilleurs éléments de réponse et permettaient de construire un cheminement d'ensemble.

1)	Par quelles singularités les formes d'habiter autonomes se distinguent-elles dans leur rapport à la nature des modes de vie contemporains ancrés dans la société de consommation ?
2)	En quoi ces singularités s'accompagnent-elles de la manifestation à travers l'habitat d'un espace feuilleté faisant se toucher « ce qu'on habite » et « ce qui nous habite » ?
3)	En quoi les formes émergentes d'habiter autonomes sont-elles conçues comme poétiques par ceux qui les pratiquent ?
4)	En quoi le retour à l'autoproduction artisanale observable dans ces modes de vie se traduit-il par le développement d'un certain type de faire susceptible d'être caractérisé comme <i>poïesis</i> ?
5)	En quoi ces formes d'habitat donnent-elles à voir les manifestations d'un nouvel animisme ?
6)	En quoi observe-t-on la multiplication dans l'habitat de signes particuliers et notamment de « métaphores vives » ancrées dans le corps du lieu ?

Figure 13 Liste des six questions de recherche utilisées dans la troisième phase d'analyse des matériaux de terrain

⁶⁰² Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique), maison en pierre auto-rénovée sur plateau, militant de l'économie domestique et formateur, ex-professeur d'éducation physique et de yoga.

⁶⁰³ Henri, Pont-Espices (Normandie), ferme traditionnelle rénovée dans bocage normand, maraîcher et formateur en permaculture, écrivain, ancien éducateur et vulgarisateur et thérapeute.

⁶⁰⁴ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁶⁰⁵ Émeline, Dirlan (Bretagne) et Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

⁶⁰⁶ Caroline et Gilles, Lorelle (Touraine), pavillon bioclimatique type Phoenix autorénové en bordure de forêt, formateurs en permaculture et militants de l'économie domestique, ex-ingénieurs. À propos de la permaculture, voir lexique.



©Carabreteau, 2015

Figure 14 Au volant du « Rêvobus », le camion aménagé prêté par « la Rêvothèque », association dédiée à la construction de liens sociaux par l'intermédiaire de roulottes pleines de trésors...⁶⁰⁷

⁶⁰⁷ Pour plus de détails sur le travail du fondateur et chercheur Christian Hanser, voir le site de l'association : <http://revotheque.fr/>, consulté le 14 septembre 2018 ainsi que « Vagabond Learning in a Tiny House Shepherd's Hut. The Welcome Hut as Meeting Space on Campus », *3rd International Conference Geographies of Education*, Loughborough University 2018 et « Counselling as Public Sphere Hospitality: the Welcome Hut in France », *International Conference on Pluralistic Counselling and Psychotherapy*, Abertay University Dundee 2018.

Chapitre 2. Présentation des terrains

Qu'il s'agisse de toilettes sèches, de filtres décanteurs, de tas de compost ou de dalles réfractaires, un passage en revue rapide des composantes du mode de vie autonome peut laisser dubitatif quant à la dimension précisément « poétique » des habitats considérés. En parallèle des réticences que suscite chez certains de nos enquêtés le champ lexical du poétique — le mot étant parfois considéré comme vide de sens ou lié à des univers fermés comme le monde scolaire ou celui de la « haute culture », un certain nombre d'arguments sont avancés qui, de manière explicite ou implicite, soulignent le caractère *a priori* non poétique du mode de vie des enquêtés : le fait que le poétique ressorte plutôt exclusivement des individualités et des tempéraments particuliers ; la dimension très « pragmatique » et terre-à-terre de la démarche et des activités quotidiennes concernées, considérées comme opposées au poétique réputé idyllique et « fleur bleue »⁶⁰⁸ ; le besoin moindre de consommation — non seulement de produits de nécessité quotidienne mais aussi de poésie, d'art ou de culture suscité par la vie autonome⁶⁰⁹ ; la suspicion politique dans certains lieux plus anciens envers une poésie considérée comme trop superficielle, formaliste et réactionnaire. Mais aussi l'excès qu'ils présentent, parfois, de confort matériel et de routine⁶¹⁰ ; leur caractère trop collectif et le peu d'intimité qu'ils peuvent offrir⁶¹¹ ; leur aspect désordonné ou « trash »⁶¹², plein d'objets au rebut récupérés, cassés ou abandonnés⁶¹³. À ceux-ci se rajoutent enfin d'autres éléments mentionnés par les enquêtés en-dehors des discussions sur le poétique : le poids des contraintes financières, la marginalisation sociale, la quantité de labeur, les batailles juridiques, et parfois les combats très physiques et traumatisants contre les autorités publiques que ces modes de vie impliquent. Les opérations d'évacuation et de destruction de l'un de nos terrains — la ZAD de Notre-Dame-des-Landes — à l'heure où nous écrivons ces lignes, offrent un exemple criant s'il en est de la grande dureté dans certaines circonstances de la condition autonome⁶¹⁴.

À l'aune de ces différents aspects, les lieux de vie étudiés semblent relativement imperméables à toute caricature « poétique » au sens courant de romantique et fleur bleue. Nous avons vu par ailleurs que leurs habitants, peu friands de beaux discours⁶¹⁵ et méfiants envers les gens « qui ne sont définis que par des textes »⁶¹⁶, représentent une nouvelle génération d'autonomes marquée par une

⁶⁰⁸ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) et Zéphyr, Treffonde (Anjou).

⁶⁰⁹ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard), Caroline et Gilles, Lorelle (Touraine).

⁶¹⁰ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁶¹¹ *Ibid.*

⁶¹² Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁶¹³ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) ; Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan), chaumière dans jeune forêt mixte, militant de l'économie domestique, ex-salarié.

⁶¹⁴ Parmi les nombreux témoignages et documents médiatiques sur ces opérations, voir notamment Camille Martin, « La ZAD de Notre-Dame-des-Landes sous le choc de l'évacuation », *Reporterre*, 9 avril 2018, <https://reporterre.net/La-Zad-de-Notre-Dame-des-Landes-sous-le-choc-de-l-evacuation>, consulté le 13 septembre 2018.

⁶¹⁵ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁶¹⁶ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

large priorité donnée au « faire » sur le « dire »⁶¹⁷. Vu la prépondérance de l'acception littéraire et livresque du poétique que nous avons observée par ailleurs⁶¹⁸ et le poids des réticences qu'elle suscite chez les enquêtés, les recoupements entre les deux domaines peuvent paraître *a fortiori* limités. Nous allons dans ce qui suit tenter de mettre à l'épreuve ces différents points de vue, en nous livrant grâce à nos recherches de terrain à l'examen détaillé du mode de vie et des habitats autonomes.

A. Étude de cas : Nanterrel ou le « lieu-coquille »

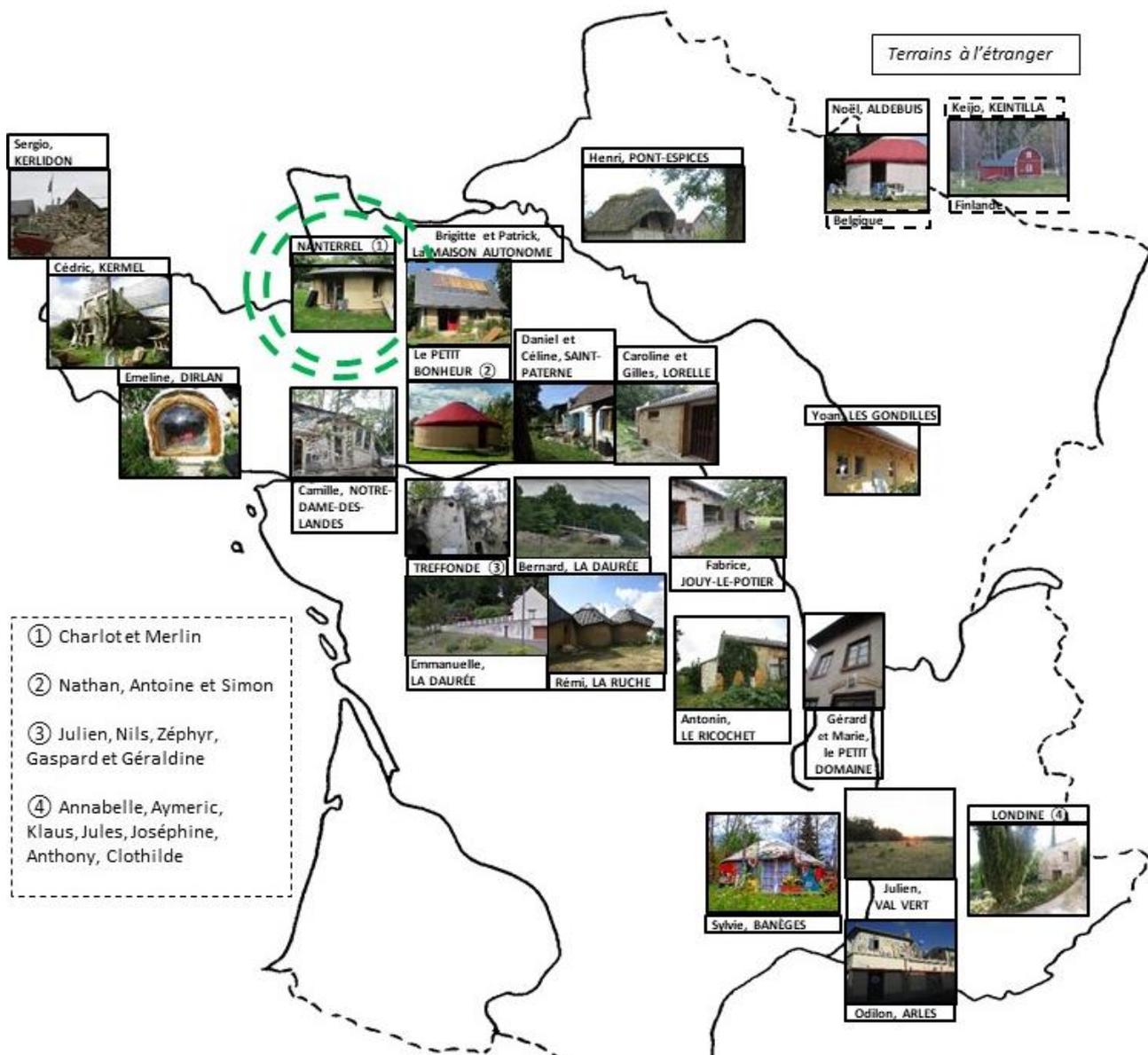


Figure 15 Localisation géographique des terrains étudiés et de Nanterrel⁶¹⁹

© Clara Breteau, 2016

⁶¹⁷ Gilles, Lorelle (Touraine) ; Rémi, La Ruche (Touraine), paligloo autoconstruit sur plateau en bordure de forêt, apiculteur, ex-militant associatif dans l'humanitaire et à la Confédération Paysanne ; Gaspard, Treffonde (Touraine), cave troglodytique autorénovée dans village troglodytique en bordure de forêt, militant de l'économie domestique, ex-conducteur de bateau ; Daniel et Céline, Saint-Paterne (Touraine). Un paligloo est maison en terre à ossature bois modelée sur la forme d'un ballon de foot.

⁶¹⁸ Voir l'introduction et la section I. 1. A.

⁶¹⁹ Carte présentée en pleine page en annexe.

« Le géographe, l'ethnographe peuvent bien nous décrire des types très variés d'habitation. (...) Le phénoménologue va au 'germe central', à la 'coquille initiale', c'est sa tâche première »

(Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24. Nos italiques)



Figure 16 Kerterre de bienvenue à l'entrée de Nanterrel



Figure 17 Au bord d'un chemin, à Nanterrel

Nanterrel est situé dans le Morbihan, à quarante kilomètres à l'ouest de Rennes, en plein cœur de la forêt de Brocéliande (Figure 15). Géré par une association, cet « écolieu » de dix hectares logeant une vingtaine de personnes se répartit sur trois sites dispersés à travers la lande et reliés par une route carrossable (Figure 18). Un premier site, « l'Écocentre », étalé sur plusieurs prairies, comprend une yourte habitée par un couple, une « paillourte »⁶²⁰ logeant un père et ses enfants, une deuxième paillourte plus petite à vocation pédagogique, un vaste potager ainsi qu'une maison en bauge en chantier⁶²¹ (Figure 19). Le deuxième site, « le Refuge des Carottes Rieuses », est un ancien champ ouvert reboisé par les habitants, devenu en huit ans un dédale touffu de taillis et de halliers, éclairci de place en place pour accueillir habitations et espaces de culture (Figure 20). Saules, bouleaux et fruitiers ont été replantés puis ont proliféré spontanément. Les constructions, pour la plupart auto-construites, petites, légères⁶²² et non déclarées — une yourte, une kerterre⁶²³, la « cabane des merveilles » et la « chaumière »⁶²⁴, une *tiny house* sur pilotis⁶²⁵, un tipi, des abris de stockage (Figure 22) — sont reliées entre elles par de petits couloirs dessinés en creux dans la végétation.

⁶²⁰ Mot-valise formé de la réunion de « yourte » et « paille ». Inventé par Merlin de Nanterrel, il désigne une maison en terre et paille à ossature bois de forme circulaire, dotée d'une toiture autoportée.

⁶²¹ La bauge est une technique de construction vernaculaire reposant sur l'empilement de mottes de terre crue mélangée à des fibres végétales.

⁶²² Le caractère « léger » d'un habitat est évalué en fonction de critères de surface, de réversibilité, de provenance locale des matériaux, de faible technicité en matière de construction et d'entretien ainsi que de coûts économique et énergétique modérés.

⁶²³ Littéralement « maison de terre », mot forgé par Émeline à Dirlan pour désigner de très petites maisons faites de terre, argile ou chaux mêlées de fibres végétales et modelées à la main, sans armature, qui durcissent (ou « carbonatent ») avec le temps.

⁶²⁴ Petites maisons en bois, bois de palettes et torchis de terre et paille, dotées pour l'une d'un toit en tôle et pour l'autre d'un toit de chaume.

⁶²⁵ « Micromaison » en bois d'une vingtaine de mètres carrés montée sur un châssis de remorque routière.

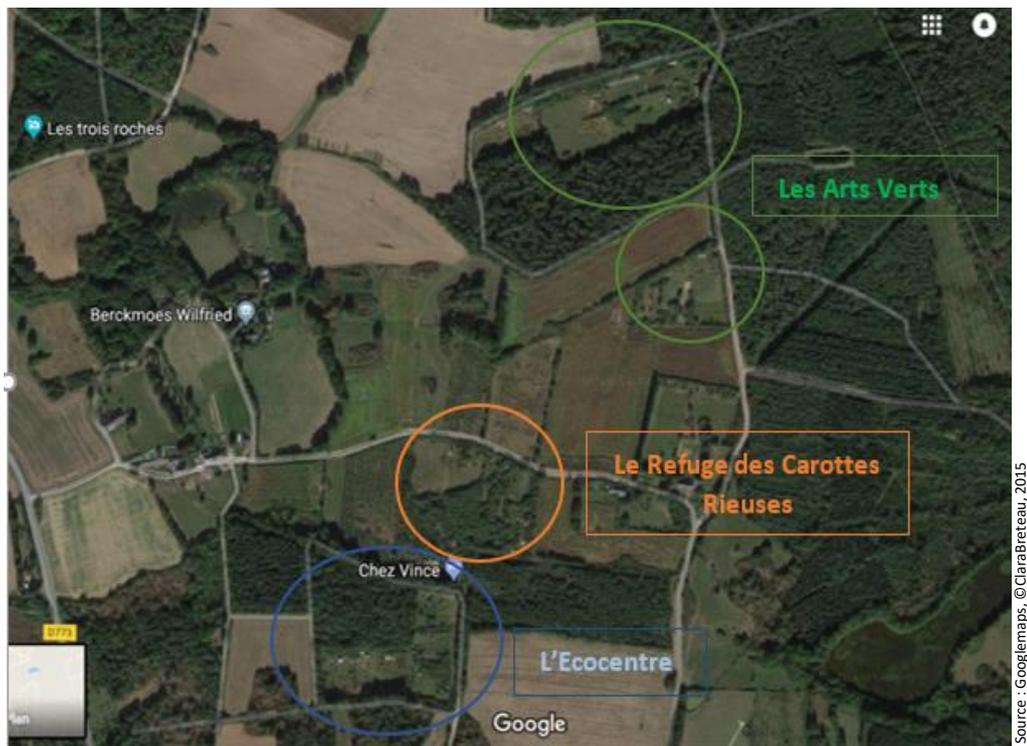


Figure 18 Vue du ciel de Nanterrel et localisation des différents sites

Le dernier site, « Les Arts Verts », à un kilomètre au nord-est par la route, comprend une prairie et une grande clairière séparées par un bois, abritant respectivement une maison en terre-paille et un camion aménagé assorti d'un apprentis, de serres, de planches potagères, d'une champignonnière et de hangars (Figure 21). C'est de ce terrain d'expérimentation que « tout a commencé » pour essaimer ensuite vers les autres parcelles, en 2008⁶²⁶.



Figure 19 La paillourte et son terrain, sur le site de l'Écocentre



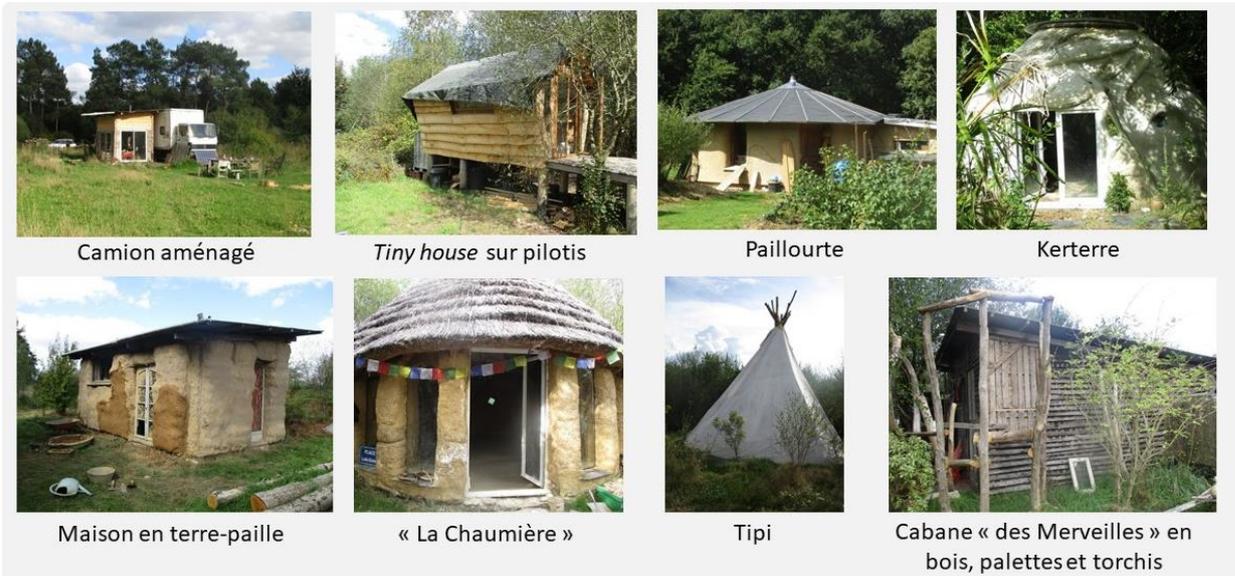
Figure 20 La Chaumière, au Refuge des Carottes Rieuses

⁶²⁶ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).



© Clara Breteau, 2015

Figure 21 Maison en terre-paille aux Arts Verts



Camion aménagé

Tiny house sur pilotis

Paillourte

Kerterre

Maison en terre-paille

« La Chaumière »

Tipi

Cabane « des Merveilles » en bois, palettes et torchis

© Clara Breteau, 2015

Figure 22 Exemple de la diversité des habitats représentés à Nanterrel

Bien que très variées et différentes les unes des autres (Figure 22), la plupart des habitations sont rondes ou dotées de formes courbes et organiques aux surfaces inégales — des particularités souvent créées ou accentuées par la pratique de l'enduit et les matériaux naturels modelés à la main qui les composent : argile, chaux, terre du jardin (Figure 23).



© Clara Breteau, 2015

Figure 23 Jeux de surfaces à Nanterre

Du point de vue alimentaire, les habitants de Nanterrel utilisent des techniques de culture sur buttes inspirées de la permaculture⁶²⁷ pour produire leurs propres fruits et légumes, ce qui les rend en partie autonomes. Ils élèvent des ânes et des lapins. Des champignons sont aussi cultivés dans des souches d'arbres évidées remplies de mycélium⁶²⁸ et de cire d'abeille. Le terrain argileux permet d'obtenir des matériaux de construction. Par ailleurs, les toitures sont mises à profit pour récolter de l'eau de pluie pour la vaisselle et les ablutions quotidiennes. L'eau potable est ramenée de sources voisines, le creusage d'un puits étant en projet pour capter des nappes identifiées sur le site. Les habitants se chauffent grâce au bois récolté sur le terrain, à l'aide de poêles ou de cheminées en terre auto-construites. Les repas sont cuisinés au gaz, l'éclairage est naturel ou se fait à la bougie, et des toilettes sèches sont utilisées qui fournissent ensuite de l'engrais pour alimenter les potagers. Du fait qu'ils ont essentiellement recours à des matériaux de construction naturels⁶²⁹, les habitants peuvent aussi composter dans les buttes de permaculture des rebuts de leurs chantiers — dont parfois des parties de maison entières.

Certains habitants comme Charlot partagent leur temps entre le lieu de vie collective et des chambres dans des maisons en colocation situées à un ou deux kilomètres⁶³⁰. Dotées d'un confort plus conventionnel, celles-ci leur permettent de se laver à l'eau courante, de bénéficier d'un refuge l'hiver lors des grands froids ou lors des phases de chantier, et enfin d'avoir un accès occasionnel à internet, au téléphone et à une boîte postale. La plupart des habitants de Nanterrel n'ont pas d'emploi salarié. Ils donnent des formations, vivent de l'autoproduction et se donnent des coups de main au sein d'un réseau d'entraide local particulièrement développé⁶³¹.

De manière générale, le mode de vie pratiqué à Nanterrel présente un degré d'autonomie élevé. En effet, les habitants apparaissent entièrement autonomes sur le volet de la construction — les habitations étant autoconstruites avec des techniques simples et une grande partie de matériaux locaux (argile, terre, paille). L'autonomie alimentaire est basée sur la mise en place de potagers productifs alimentés par un compost et pouvant couvrir une grande partie des besoins en nourriture. Enfin, du fait des types d'habitats choisis, de leur taille modérée, de l'absence d'électricité et de leur isolation qui prédisposent fortement à la sobriété, les besoins énergétiques sont particulièrement bas — les moyens de les satisfaire reposant en grande partie sur les ressources en bois de chauffage du terrain.

En termes d'organisation spatiale, on observe le caractère très polycentrique et horizontal du site habité, « l'Écocentre » destiné à l'accueil du public extérieur n'étant pour l'instant qu'à l'état de

⁶²⁷ Voir lexique.

⁶²⁸ « Ensemble des filaments (...) qui constituent (...) [l'] appareil végétatif (...) des champignons », in *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, pp. 1249 et 1955.

⁶²⁹ À l'exception du goudron parfois utilisé pour imperméabiliser le toit des kerterres (voir lexique).

⁶³⁰ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

⁶³¹ Ces observations confirment celles de Geneviève Pruvost (voir *op. cit.*, 2013, p. 2.).

projet. L'habitat disséminé espacé par de grandes étendues de lande ou des parcelles de bois épais, la rareté des chemins et leur caractère sinueux, l'utilisation de la végétation pour architecturer l'espace « en creux » et le compartimenter en de grandes salles vertes donnent au lieu une dimension labyrinthique. Plutôt que par des reliefs verticaux, le site se distingue par l'épaisseur de sa végétation et par la porosité de ses délimitations internes et externes. Ceci lui donne une sorte de profondeur et d'« intériorité » horizontale, pleine de replis à la fois ouverts et voilés. La perception des échelles est flouée, comme celle de l'orientation et de la configuration générale du lieu. De par la présence englobante du végétal et les effleurements par lesquels ce dernier se rappelle sans cesse à l'attention, l'importance de la vue se restreint au profit des autres sens : on entend, respire et touche beaucoup plus que l'on ne voit. La circulation lors de la première visite doit être guidée ou se faire de manière instinctive, au hasard, en attendant l'acquisition progressive de repères infinitésimaux puisés dans le végétal ou la forme des chemins.

Qu'ils soient intérieurs ou extérieurs, l'aménagement des espaces semble loin d'être régi par la seule recherche d'autonomie matérielle et de fonctionnalité. Des mandalas⁶³² assemblés dans des châssis remplis de sable, de pierres ou de fleurs composent au sol de véritables « tableaux couchés ». Des ornements gratuits fleurissent ici et là, prenant souvent pour supports des objets ou dispositifs liés à la satisfaction d'un besoin quotidien dont ils épousent les matériaux. Ces derniers en retirent un statut ambivalent, à la fois fonctionnel et valable pour lui-même. Des parcelles potagères empruntent ainsi la forme d'un fer à cheval (Figure 24 a.), ou d'un « fauteuil planté » (Figure 24 g.). Dans un petit parterre circulaire cultivé au bord du chemin, une main anonyme a enfoncé un bout de bois ouvert sur la longueur, glissant dans la rigole une brindille colorée ainsi que de minuscules coquilles qui semblent s'acheminer vers le sol et vers les autres coquillages semés au pied du bâton (Figure 17). Des arabesques, ornements et marques diverses sont dessinés à même les enduits intérieurs ou extérieurs des habitats destinés à l'isolation, ce qui donne aux murs des aspects de palimpsestes (Figure 24 e.). On les trouve aussi incrustés de pierres multicolores, de petits objets ou de mosaïques (Figure 24 b. et Figure 24 c.). Les ondulations et renflements des parois de la terre modelées à la main lui donnent des allures de grotte (Figure 24 b.). Des objets ou plantes font aussi parfois, sans qu'on puisse les dire « décorés » en tant que tels, figures d'ornement. Les grandes feuilles en ombelles des courges dont la croissance a été guidée par des tuteurs en osier dévalent et s'étalent élégamment, assemblant une sorte de tipi végétal (Figure 24 d.). Dans la chaumière, les branches de châtaignier qui composent l'armature de la mezzanine évoquent, de par leurs formes fines et noueuses, des bois de cerfs et des trophées (Figure 24 f.).

⁶³² Terme sanscrit signifiant « cercle » et — par extension — « sphère », « environnement », « communauté ». Il désigne plus précisément une représentation symbolique, de forme géométrique et symétrique par rapport à son centre, du cosmos et des différentes relations qui s'y établissent entre le matériel et le spirituel. Présent dans de nombreuses cultures, il sert souvent de support à la méditation et se voit souvent associé au thème de l'impermanence.

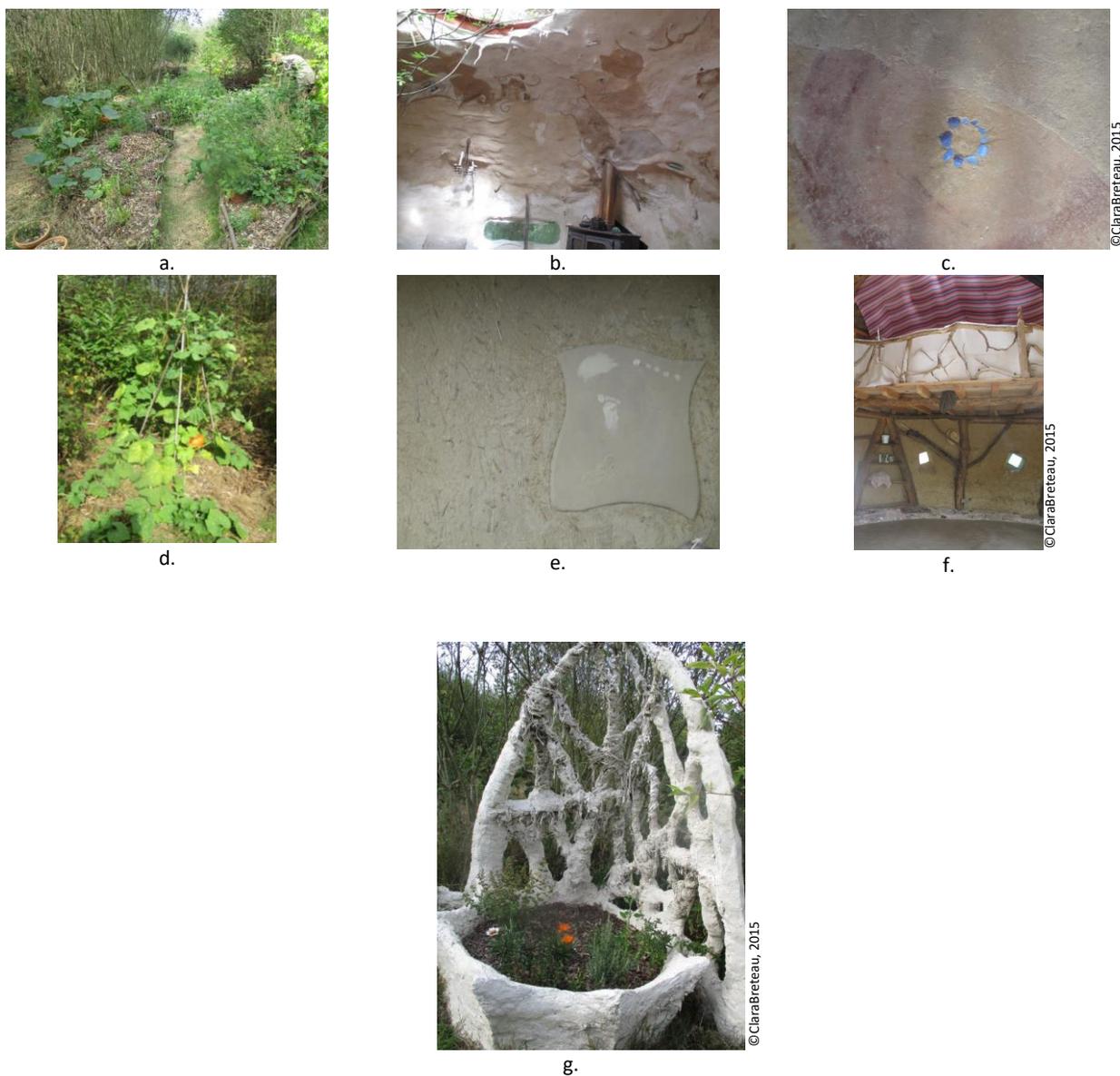


Figure 24 Ornaments et émergences à Nanterrel

Ainsi, alors que la toile du vivant se voit densifiée par des enchevêtrements métaboliques qui tissent entre eux les flux de matière et d'énergie du lieu, on voit le terrain s'animer de « reflets » troublants, semblables à ceux qui parcouraient la toile du métier à tisser dans *Que ma joie demeure*⁶³³. Comment peut-on comprendre l'émergence de ces reflets nacrés dont parlait Giono et dont certains prennent à Nanterrel la forme même de « coquilles » assemblées et mises en scène au bord du chemin (Figure 17)? Doit-on voir là de simples « décorations », des « [peculiarities] in [the] surfaces merely » ou des « straining after [effects] »⁶³⁴, comme ces lustres, vases, tableaux de mauvaise facture et tapisseries à fleurs qui saturent les intérieurs de maisons Phoenix dans le livre-reportage *Les Honneurs de la maison*⁶³⁵? Ou faut-il au contraire voir dans cette prolifération de formes et de motifs les aspects, soulignés par Thoreau dans *Walden*, d'une « architectural beauty (...) that has gradually grown from

⁶³³ Giono, *op. cit.*, 1935, pp. 421-2.

⁶³⁴ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 37.

⁶³⁵ Lucien Clergue et François Nourissier, *Les Honneurs de la maison*, Paris, Pandora, 1982.

within outward, out of the necessities and (...) life of the inhabitants »⁶³⁶ — comme une « shell » ayant poussé sur le dos d'une tortue⁶³⁷ ou ce fourreau protecteur de brindilles, pierres et matières organiques que le trichoptère assemble continuellement autour de lui⁶³⁸ ? Si toute maison, comme l'écrit Bourdieu, « est l'objet de tout un ensemble d'activités qu'il faut bien appeler 'mythopoïétiques', (...) comme le bricolage, lieu d'une véritable création poétique », doit-on voir dans ces ornements « bricolés » par les habitants autonomes des « [créations poétiques] »⁶³⁹ ? Et si cela était, ces ornements ont-ils, au même titre que le métabolisme autonome se différencie fortement du métabolisme des habitats conventionnels, des singularités par lesquelles ils se distingueraient de ces traits poétiques présents dans toute habitation auxquels Bourdieu fait allusion ?

Nous partirons en tous les cas du postulat que ces images et reflets sont loin d'être anodins. Comme le souligne l'anthropologue Eduardo Kohn, « à travers [les images] (...) la pensée (...) travaille »⁶⁴⁰, notamment du fait que des scintillements aux résonances ontologiques semblables à ceux décrits par David Abram dans sa rizière s'y donnent à voir⁶⁴¹. Ces dernières sont d'autant plus marquées qu'à de multiples égards, les motifs qui fleurissent dans les habitats autonomes se trouvent également décorrés et libérés des seules intentions humaines. Nous prendrons dans ce qui suit l'exemple d'une image dont l'analyse nous permettra d'ouvrir des pistes de réponses aux questions que nous venons de formuler, pistes qu'il s'agira ensuite de tester au niveau de l'ensemble de nos terrains.

B. « Un glissement des choses les unes dans les autres »⁶⁴²

À l'entrée de la petite clairière plantée de fruitiers qui abrite le tipi, à Nanterrel, un poirier s'avance, tendant en travers du passage une branche feuillue. Au bout de celle-ci, on peut apercevoir, accrochant les rayons du soleil, une magnifique poire. Lourde et mordorée, elle pend comme une larme d'or ou une étrange sonnette⁶⁴³. Gros, mûr, d'un emplacement peu commode, le fruit a malgré tout été contourné et préservé, de toute évidence, au fil des passages. Comme sur le reste du terrain, le chemin semble ici se détacher en creux, dans les interstices laissés par la nature vivante, en marge de ses émergences et de ses déploiements. Étrangement, les rôles semblent alors s'inverser. De la même manière que chez Prévert, dans « Pour faire le portrait d'un oiseau », c'était — non pas le poète — mais l'oiseau qui se mettait à chanter⁶⁴⁴, ici c'est non pas la poire, mais le visiteur qui se retrouve

⁶³⁶ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36.

⁶³⁷ *Ibid.*

⁶³⁸ Voir introduction générale, p. 29.

⁶³⁹ Bourdieu *et al.*, *op. cit.*, 1990, pp. 9-10.

⁶⁴⁰ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 37.

⁶⁴¹ Voir section II. 3. B.

⁶⁴² Jaccottet, *op. cit.*, 1990, p. 15.

⁶⁴³ Afin de demeurer au plus près du miroitement « poétique » vécu au contact de cette image, nous avons fait le choix de ne pas en présenter ici de photographie.

⁶⁴⁴ Prévert, *op. cit.*, 1945, pp. 184-5.

« cueilli » avec surprise par cette présence, ainsi que par le geste d’offrande affirmatif et délicat que la branche dessine⁶⁴⁵. Pour un temps, la poire cesse d’être un produit fongible et consommable. Elle devient un centre, une composante à part entière de l’habitat, comme une poignée qu’il convient d’envisager et de (con)tourner pour pouvoir entrer. Une métamorphose s’enclenche. Comme lors de l’instant capturé par Abram au cœur de sa rizière ou dans « Le Cerisier » de Jaccottet, un « glissement des choses les unes dans les autres » s’opère⁶⁴⁶. « Quelque chose semble tourner comme une porte sur ses gonds »⁶⁴⁷, et cette poire, « barrant » précisément l’entrée, devient soudain un pivot, ou l’un de ces flambeaux, portés par des bras-chandeliers sortant des murs, qui tournent sur eux-mêmes pour éclairer Belle à son entrée dans le château, dans le film *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau⁶⁴⁸. L’image est d’autant plus « adhérente »⁶⁴⁹ que Nanterrel, comme nous l’avons vu, se signale par ses grandes salles vertes et articule dans son dédale une sorte de « château » végétal. Autour de cette poire s’opère plus précisément comme « une hésitation prolongée » entre le sens et le sensible⁶⁵⁰, dans l’oscillation étrange qui se produit entre signe d’ac-cueil et invitation à la cueillette⁶⁵¹.

De manière intéressante, cette poire tendue en travers du chemin nous fait plonger au cœur de la subjectivité poétique du dehors identifiée dans la première partie. On retrouve là en effet cet « incident extérieur » dont parlait Valéry, « arbre, (...), élément de forme, (...), ‘sujet’ (...) qui cherche sa cause (...), moyen d’expression [qui] veut quelque chose à servir »⁶⁵². « Relief soudain du psychisme », ce « départ d’image » ainsi que l’appelle également Bachelard⁶⁵³, « [est généré] à même la profondeur présymbolique, (...) [et les] ‘matières-émotions’ (...) [de] l’extériorité sensible », mettant en évidence la façon dont la « dimension sémiotique du dehors esthétique » peut venir rencontrer en de telles images les « [subjectivités incarnées et affectives] » prêtes à la percevoir⁶⁵⁴.

Ainsi, cette image de la poire suggère qu’il y a là fondamentalement quelque chose qui se donne à cueillir. Cependant, comme chez Bobin ou Jaccottet, la cueillette du fruit se déplace vers une autre cueillette plus subtile, invisible, « apparemment inutile »⁶⁵⁵. « Ce qui fait nourriture » — terrestre au premier abord — se diffracte et met en branle la toile du monde sensible jusque dans ses plus lointaines franges imaginaires. La poire se fait le commutateur d’une métamorphose, ou, comme l’appelle Bachelard, d’un « retentissement »⁶⁵⁶. Protéiforme, elle est « au seuil de l’être » — et ce n’est plus seulement la poire dont il s’agit mais une goutte de miel, une larme, une sonnette, un gland de

⁶⁴⁵ Le mot « accueil » vient de *colligere*, « cueillir ». Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 1986, p. 21.

⁶⁴⁶ Jaccottet, *op. cit.*, 1990, p. 15.

⁶⁴⁷ *Ibid.*

⁶⁴⁸ Jean Cocteau, *La Belle et la Bête*, film de 96mn sorti le 29 octobre 1946, avec Josette Day et Jean Marais.

⁶⁴⁹ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 1.

⁶⁵⁰ Valéry, *op. cit.*, 1943, p. 265.

⁶⁵¹ Voir note 645.

⁶⁵² Valéry, *op. cit.*, 1962, p. 1338.

⁶⁵³ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

⁶⁵⁴ Gagnon, *op. cit.*, 2015, pp. vii, 68 et 448.

⁶⁵⁵ Bobin, *op. cit.*, 2012, p. 74.

⁶⁵⁶ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 2.

rideau, un bouton de porte, et la branche entière qui se métamorphose en main tendue et en flambeau.

Enchevêtrant habitations, vergers, potagers, laissant parfois proliférer les plantes jusqu'en travers des chemins, le terrain de Nanterrel fait émerger des images hybrides et kaléidoscopiques dans lesquelles objets domestiques, plantes et attributs humains enchâssent leurs formes. Ainsi, les enchevêtrements suscités par la recherche de l'autonomie matérielle sur le plan physique se dédoublent sur le plan des symboles, mais sur un plan symbolique « recréaturalisé », limité à celles de ses strates qui demeurent plongées dans le tissu du lieu et le bain de la vie quotidienne. Il est utile de préciser que le terme de symbolique est entendu ici dans un sens plus restreint que celui, très large, de « domaine des significations » incluant l'art ou la religion auquel il est souvent rattaché⁶⁵⁷. On l'emploiera plutôt comme désignant l'exercice d'une fonction symbolique définie, pour reprendre Descola, comme « capacité à donner sens au monde en y détectant des traits saillants susceptibles d'être organisés »⁶⁵⁸.

Comme nous l'avons vu, Kohn suggère déjà, dans *Comment pensent les forêts*, que « redondances » et « patterns » prolifèrent « à un degré sans pareil (...) dans la forêt tropicale débordante de tant de formes de vie (...) et de strates de relations représentationnelles (...) différentes »⁶⁵⁹. Tel que chez Kohn ou Abram, on retrouve à Nanterrel la suggestion qu'un certain mode de culture, en l'occurrence la forêt-jardin habitée⁶⁶⁰, peut entraîner par une multiplication et un mélange de formes humaines et non-humaines des moments de diffractions et de reconfigurations « ontologiques »⁶⁶¹. De tels « départs d'image »⁶⁶² tels que celui constaté à Nanterrel sont-ils anodins et exceptionnels ou se retrouvent-ils au contraire à travers l'ensemble des lieux étudiés? Quels rapports entretiennent-ils au juste avec la culture de nature et les types de faire des habitants autonomes? Constate-t-on ailleurs un lien, comme à Nanterrel, entre l'organisation spatiale et métabolique du territoire et leur apparition? Enfin, doit-on effectivement voir en eux, comme l'exemple de Nanterrel le suggère, des nourritures et un terreau pour la subjectivité poétique du dehors? C'est à ces différentes questions que les sections suivantes s'efforceront de répondre. Après nous être concentrés pour commencer sur le cas de Nanterrel, nous allons maintenant rouvrir la perspective et envisager l'ensemble de nos terrains d'observation.

⁶⁵⁷ Voir notamment Philippe Laburthe-Tolra et Jean-Pierre Warnier, *Ethnologie. Anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 159.

⁶⁵⁸ Descola, *op. cit.*, 2017, p. 14.

⁶⁵⁹ Kohn, *op. cit.*, 2017, pp. 45 et 50.

⁶⁶⁰ Voir lexique.

⁶⁶¹ Nous entendons l'adjectif « ontologique » de manière non pas essentialiste mais plutôt phénoménologique, à l'instar de Bachelard lorsqu'il écrit que : « la communicabilité d'une image singulière est un fait de grande signification *ontologique* », in Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 2. Nos italiques.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 24.

C. Configuration générale et profils socio-économiques des habitants

Comme nous l'avons précisé précédemment, selon notre critère de sélection principal, les habitats étudiés devaient être autonomes pour tout ou partie sur le plan de la construction, de l'énergie et/ou de l'alimentation. Ils devaient autrement dit avoir pour caractéristique commune d'être pour leurs habitants des terrains d'expérimentation de différentes manières d'assurer leurs moyens d'existence en autoproduction, à travers leur écosystème physique et social local, en s'émancipant de l'économie de marché. Nous allons dans ce qui suit exposer une première série de traits récurrents que notre échantillon ainsi composé permet de mettre en évidence.

1. Configuration générale

De nombreuses caractéristiques du site de Nanterrel se retrouvent de manière générale à travers l'ensemble des habitats étudiés. Ceux-ci ont pour première spécificité de se déployer pour plus des deux tiers à une échelle bien plus vaste que celle de l'appartement ou du logement avec jardin. Ils occupent plutôt des « domaines » d'une dizaine voire de dizaines d'hectares, des pâtés de maison entiers dans les villes et villages⁶⁶³, des « sites » productifs spécifiques tels que d'anciennes fermes, carrières de pierre, mines ou poteries⁶⁶⁴. Ils recouvrent parfois aussi des éléments de reliefs géographiques comme le versant d'une grande colline à Londine, une forêt en bord de falaise à Banèges ou une île entière à Kerlidon. Localisés pour plus des trois quarts en zone rurale⁶⁶⁵, ils sont pour la plupart relativement isolés et difficiles d'accès⁶⁶⁶. Comme une grande majorité d'habitats ruraux traditionnels, plus des deux tiers des habitats étudiés font figure de « lieux-dits ». Certains sont d'ailleurs si compliqués à trouver dans un environnement peu scripté et souvent mal couvert par les réseaux de télécommunications que s'y rendre peut relever du jeu de piste.

Situés dans une variété de contextes géographiques — fonds de vallées boisées, cœurs de bocage, plateaux en plein champ, levées de fleuve, falaises, collines, îles ou bords de mer — ils sont pour la plupart environnés d'un « milieu » naturel⁶⁶⁷ dont ils font un usage quotidien (Figure 25). De manière intéressante, ce dernier peut être rapproché de la notion de « quartier » telle que définie par Pierre Mayol comme « portion de l'espace public en général (...) dans lequel s'insinue peu à peu un espace privé particularisé du fait de l'usage pratique quotidien de cet espace »⁶⁶⁸. En effet, qu'il soit leur propriété ou non, il permet aux habitants autonomes, dans la continuité des droits d'usage

⁶⁶³ Au Petit Domaine, au nom révélateur, à Canterel, ou chez Odilon à Arles.

⁶⁶⁴ À Treffonde, Banèges, Jouy-le-Potier, Pont-Espices, Keintilla ou encore au Petit Bonheur et aux Gondilles.

⁶⁶⁵ Voir Figure 11. Nous excluons de la catégorie de « rural » les habitats dans les villes, villages et zones périurbaines. En cas de doute nous y incluons les terrains de statuts fonciers agricole, naturel ou « de loisir » (85% de l'échantillon) et excluons les terrains constructibles. Voir lexique.

⁶⁶⁶ Du fait de l'absence de route, de la présence de chemins ou pistes auto-construits et auto-entretenus ou de voies publiques délaissées.

⁶⁶⁷ Un tiers des habitats étudiés a d'ailleurs été construit tout récemment sur des terrains en friche. Deux tiers des habitats étudiés sont établis en bordure ou à proximité de forêt.

⁶⁶⁸ Voir Michel de Certeau, Luce Giard et Pierre Mayol, *L'Invention du quotidien. Habiter, cuisiner*, t. 2, Paris, Gallimard, 1990, p. 18.

pourtant déchu par le code forestier de 1827⁶⁶⁹, d'obtenir des ressources variées : bois de chauffe, bois de construction, pâtures, champignons, fruits et plantes sauvages, eau de source, matériaux de construction (argile, sable, terre).

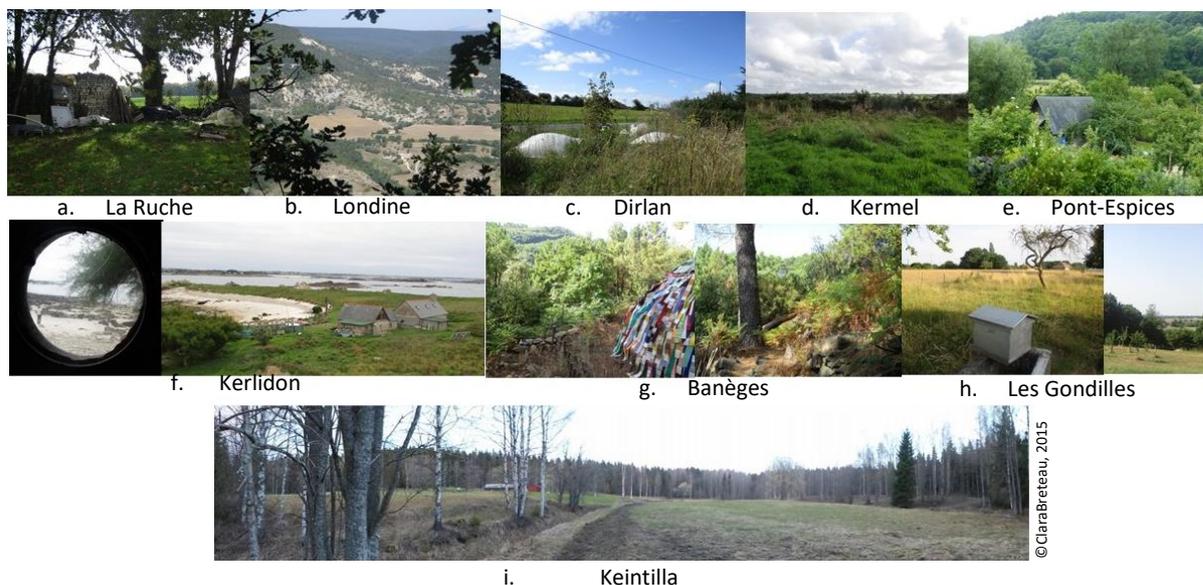


Figure 25 Abords et milieux naturels

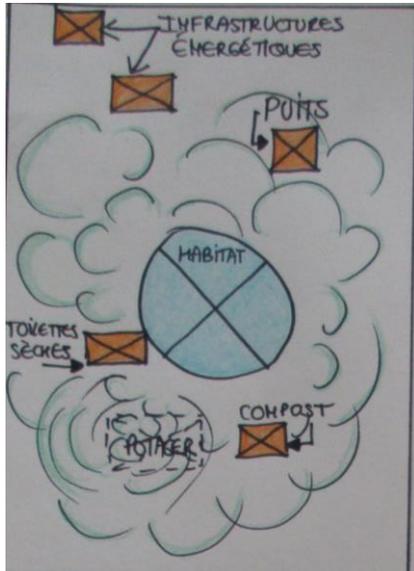
De par ces emplacements, une grande majorité des lieux bénéficient de limites naturelles qui font plutôt figure d'espaces de respiration et d'interfaces. Les potagers, champs, prairies et espaces de vie extérieurs sont « enclos » par des halliers, taillis ou les frondaisons de la forêt. La présence d'animaux amène des clôtures légères et mobiles. Les frontières apparaissent ainsi « en creux ». À la différence du milieu urbain, elles sont peu matérialisées par des murs ou des haies denses qui ne constituent pas de réels obstacles physiques ou visuels.

De manière générale, les habitats étudiés tissent de manière bien plus étroite lieux d'habitation au sens strict et lieux de production économique — habitats individuels, habitats familiaux et habitats collectifs — espaces d'ortoirs et pièces à vivre, dans des configurations qui peuvent être regroupées en quatre catégories présentées ci-dessous (Figure 26). Dans près de la moitié des cas (dix sur vingt-quatre), on retrouve des habitats disséminés sous forme d'« éco-hameaux », d'« écovillages » ou de logements fragmentés en une diversité de constructions aux fonctions spécifiques ou modulables (Figure 26 c. et d.). Cette organisation est particulièrement privilégiée en raison de l'exemption de permis de construire dont bénéficient les constructions de moins de vingt mètres carrés ainsi que de la minimisation de l'empreinte au sol permise par celles-ci. « L'enveloppe » et le cadre général des pièces auparavant désignées par le terme générique de « maison » se définissent alors en creux pour emprunter la forme du territoire lui-même.

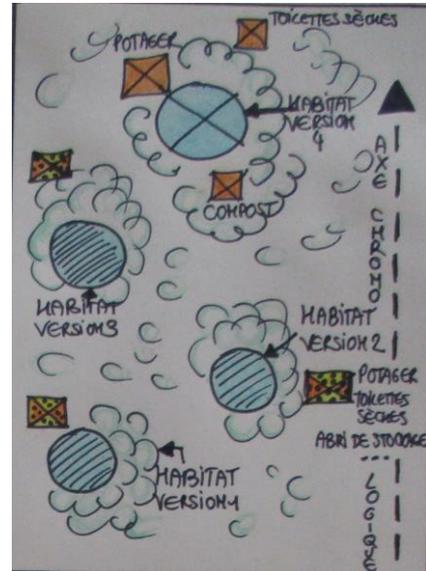
Dans le cas des lieux de vie habités par une seule personne ou un seul foyer (Figure 26 a. et b.), le caractère disséminé de l'habitat peut aussi être le fait de la démultiplication au fil du temps par

⁶⁶⁹ Voir Breteau, *op. cit.*, 2015, pp. 112-19.

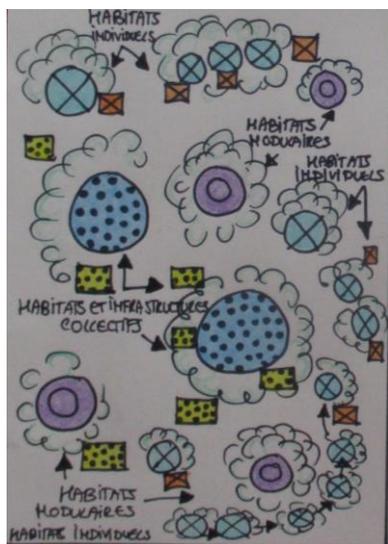
un même habitant d'une « cellule » initiale et individuelle, au gré de l'expérimentation de techniques de construction différentes et de la variation des besoins accompagnant les différentes phases de la vie de la personne (Figure 26 b.). Les autres cas présentent des configurations plus classiques avec un logement central entouré d'un terrain et de bâtiments d'infrastructures (Figure 26 a.).



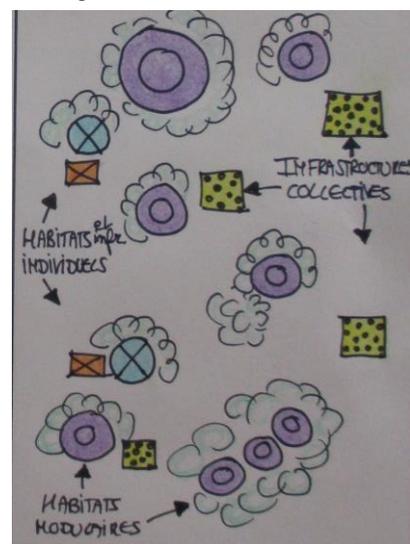
Configuration n°1 : habitats occupés par des personnes seules ou par des familles



Configuration n°2 : démultiplication au fur et à mesure du temps de la cellule initiale individuelle représentée par la première configuration



Configuration n°3 : variante d'habitat collectif disséminé avec maintien de nombreux habitats individuels



Configuration n°4 : la modularité et l'absence d'attribution prennent le pas sur l'occupation individuelle. Ils font plutôt figure de chambres et de pièces à fonctions et occupations variables

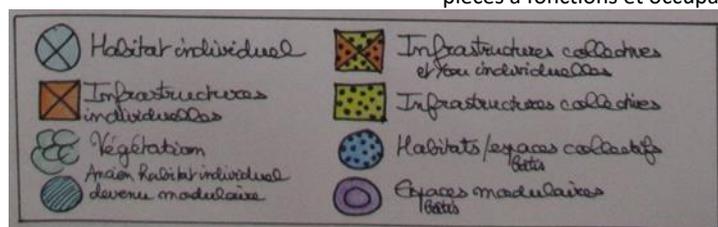


Figure 26 Les quatre configurations récurrentes des habitats

On remarque enfin une occupation plus saisonnière des différents espaces de l'habitat, les habitants se concentrant l'hiver dans les cuisines et pièces à vivre autour des cheminées et poêles à bois, et l'été sous les vérandas ou sur les terrasses ombragées à l'extérieur. L'extérieur des logements reçoit plus de considération que leur intérieur, espace où se concentre pourtant l'essentiel des efforts d'appropriation dans les habitats industriels conventionnels tels que les HLM ou l'habitat pavillonnaire⁶⁷⁰. Les fonctions des différentes habitations n'étant souvent que temporaires et une bonne moitié d'entre elles vouées à l'accueil de visiteurs, leurs intérieurs sont souvent épurés. Les meubles, parfois intégrés aux murs, sont réduits au strict minimum, une branche fixée entre deux poteaux pouvant servir de porte-manteau ou deux-trois planches fixées entre deux poutres assemblant des étagères (Figure 27). Le stockage des vêtements, de la nourriture, des livres ou des outils est souvent concentré dans des abris séparés. En plus des toilettes sèches, construites la plupart du temps à l'extérieur de la maison, la cuisine et les sanitaires sont fréquemment localisés dans des espaces *ad hoc*, soit en plein air pour les cuisines d'été, soit dans des cabanes ou constructions légères prévues à cet effet.



Siège à Londine

©ClaraBreteau, 2015



Étagères et lit à Nanterrel

©ClaraBreteau, 2015

Figure 27 Meubles intégrés à la structure de la maison

Dans près de deux tiers des cas, les enquêtés habitent à l'année et au quotidien dans les lieux étudiés. Le tiers restant partage son temps entre deux résidences, l'une alternative et l'autre plus conventionnelle, reliée aux normes du confort dit « moderne » (connexion internet, machine à laver, douche à l'eau courante, adresse postale). Celle-ci tient lieu de « béquille », la plupart du temps temporaire, sauf dans les formes d'autonomie particulièrement radicales où son rôle est plus pérenne.

⁶⁷⁰ Nicole Haumont, *Les Pavillonnaires*, Paris, Centre de Recherche et d'Urbanisme, 1975, p. 34.

2. Profils socio-économiques des habitants

Nous rencontrerons en chemin une quarantaine d'habitants (quarante-et-un très exactement)⁶⁷¹. Le groupe est composé pour un quart de femmes et trois quarts d'hommes (Figure 28)⁶⁷². Il se répartit à proportions à peu près égales entre personnes seules, familles⁶⁷³ et collectifs (Figure 12 p. 97). De manière générale, les habitants sont nombreux à être dans un environnement social neuf — en tant que nouveaux arrivants — ou fluctuant, du fait de l'inscription des habitats alternatifs dans des réseaux d'entraide développés⁶⁷⁴ entre lesquels les visites, échanges et cohabitations sont nombreux.

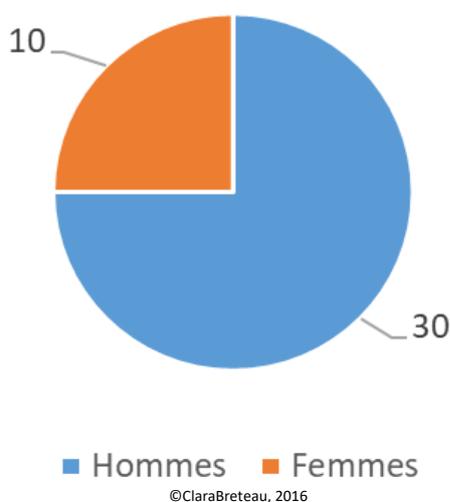


Figure 28 Répartition hommes / femmes des habitants⁶⁷⁵

Les activités exercées parmi les habitants sont variées. On trouve notamment fermiers, tailleurs de pierres, ingénieurs, pédagogues, permaculteurs, forgerons (Figure 29). Les origines, formations et « métiers » de base le sont tout autant. On compte ainsi d'anciens artistes, professeurs, couturières, artisans, bibliothécaires, ingénieurs dans le nucléaire, cadres du public et du privé, navigateurs, mécaniciens, dessinateurs industriels, physiciens ou gardiens de nuit (Figure 30). On trouve en réalité parmi les enquêtés beaucoup de « reconvertis » ou de personnalités « en disponibilité biographique »⁶⁷⁶ — ce qui leur donne la plupart du temps une certaine polyvalence et variété de casquettes, certains s'avérant par exemple apprentis et formateurs à la fois.

⁶⁷¹ Voir le tableau général des enquêtés présenté en annexe.

⁶⁷² Cette disproportion et ce que deviennent les inégalités genrées dans les habitats autonomes, s'ils ne rentrent pas dans le périmètre de recherche de cette thèse, font incontestablement partie des pistes d'étude à creuser les concernant. Voir notamment notre conclusion, « Manifeste du Tiers-langage », p. 257.

⁶⁷³ Ici, groupes d'un nombre de membres égal ou supérieur à deux.

⁶⁷⁴ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 2.

⁶⁷⁵ Voir note 672.

⁶⁷⁶ Semal, *op. cit.*, 2012, p. 9.

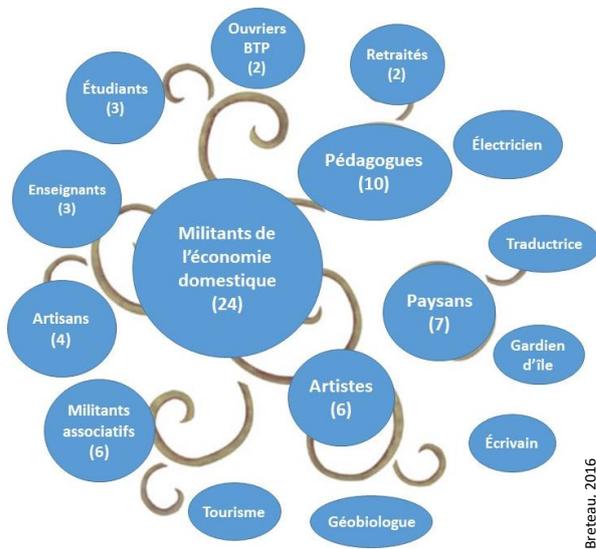


Figure 29 Activités exercées par les habitants et fréquences respectives

©Clarabreteau, 2016

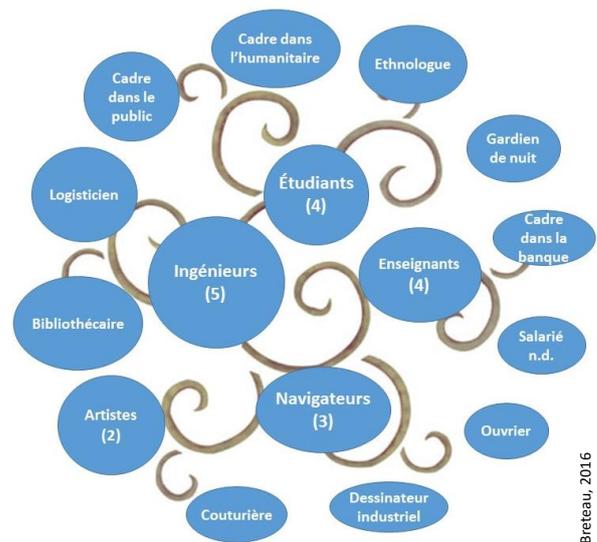


Figure 30 Métiers d'origine des habitants et fréquences respectives

©Clarabreteau, 2016

Au-delà des métiers et fonctions sociales répertoriés, la moitié des habitants peuvent être considérés comme ayant endossé un rôle bien particulier, à savoir celui de « militant de l'économie domestique » (Figure 29). Bien que définis comme « au chômage » ou « sans activité » au regard de l'administration et de l'économie de marché, ceux-ci ont fait le choix d'investir leur énergie, leur temps, leurs différents « métiers » ou compétences dans le développement d'un lieu de vie et de son économie propre. En retour, leur habitat leur procure des moyens de survie et d'autonomie, combinés ou non avec des aides dont la perception est souvent pleinement assumée et justifiée par le sens social et politique, à la fois local et global, des activités non marchandes qu'ils réalisent.

Chapitre 3. « Un chef-d'œuvre de broderie »⁶⁷⁷ : des enchevêtrements métaboliques aux motifs anthropocosmiques

La différence de structure entre les cristaux périodiques et les cristaux apériodiques [qui sont à mon avis le support matériel de la vie] est de la même espèce que celle qui existe entre un papier peint vulgaire, où l'on retrouve, reproduit indéfiniment, avec une périodicité régulière, un motif unique de décoration, et *un chef-d'œuvre de broderie*, par exemple *une tapisserie* de Raphaël, qui n'offre à la vue aucune répétition mais met en valeur un dessin minutieux, cohérent et plein de signification.⁶⁷⁸

Nous venons de distinguer de premières caractéristiques de configuration générale propres aux habitats autonomes. Cependant, celles-ci ne s'avèrent qu'en partie satisfaisantes pour déterminer la spécificité des habitats autonomes, étant donné qu'une partie d'entre elles — importance du milieu extérieur « au contact de la 'nature', des saisons et de l'air 'pur' » au détriment de l'intérieur, « [unification du] lieu de travail et [du lieu] de résidence », démultiplication des bâtiments et dépendances autres que le logement⁶⁷⁹ — peuvent aussi, comme le soulignent notamment les corpus réunis par le courant des modes d'habiter, s'appliquer aux modèles de la maison rurale ou de la résidence secondaire⁶⁸⁰.

Néanmoins, il apparaît dans les habitats étudiés une autre singularité majeure, qui les fait se démarquer radicalement de l'essentiel des habitats français contemporains. Celle-ci n'est pas à chercher dans les singularités régionales climatiques, géologiques ou techniques qui ont pendant plusieurs dizaines d'années constitué l'angle d'étude principal de l'habitat en géographie⁶⁸¹. Elle n'est pas non plus à proprement parler d'ordre architectural ou spatial, comme le soutient par exemple Georges-Hubert de Radkowski⁶⁸². En effet, si les habitats rencontrés s'acheminent vers l'autonomie, c'est en agissant au niveau des processus et des échanges qui les lient et les maintiennent dans un rapport d'équilibre constant avec la nature environnante. Ainsi, on peut considérer que leur « culture de nature » spécifique est avant tout d'ordre « métabolique »⁶⁸³. Elle consiste plus précisément à redécouvrir et « [retisser] [les] réseaux complexes de relations bénéfiques (...) [qui représentent] la

⁶⁷⁷ Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la vie ? De la physique à la biologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 36.

⁶⁷⁸ *Ibid.* Nos italiques.

⁶⁷⁹ Voir Mathieu *et al.*, *op. cit.*, 2005, p. 3.

⁶⁸⁰ Voir aussi à ce sujet Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, pp. 267-81, Bourdieu *et al.*, *op. cit.*, 1990 et Blandine Glamcevski et Annabelle Morel-Brochet, « Des modes d'habiter le milieu rural : confrontation de terrains et de rapports individuels aux lieux de vie », séminaire donné le 20 octobre 2010 à l'Académie d'Agriculture de France, pp. 2 et 5, <https://www.academie-agriculture.fr/actualites/academie/seance/academie/le-concept-de-mode-dhabiter-lepreuve-du-developpement-rural?201010>, consulté le 31 août 2018.

⁶⁸¹ Voir notamment la dénonciation que fait Amos Rapoport des différentes théories sur la forme de la maison dans *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1972.

⁶⁸² « Le système habitable formant un pur espace, son analyse s'identifie à l'analyse de cet espace, [c']est une analyse spatiale », in Radkowski, *op. cit.*, 2002, p. 128.

⁶⁸³ Voir lexique.

trame de tous les écosystèmes et la base de leur bon fonctionnement »⁶⁸⁴. À ce titre, elle peut être recherchée et décrite à travers l'ensemble des façons dont les flux de matière et d'énergie de l'habitat se tissent entre eux, suscitant l'apparition d'interactions et d'enchevêtrements métaboliques multiples entre le corps des habitants, des maisons et des lieux.

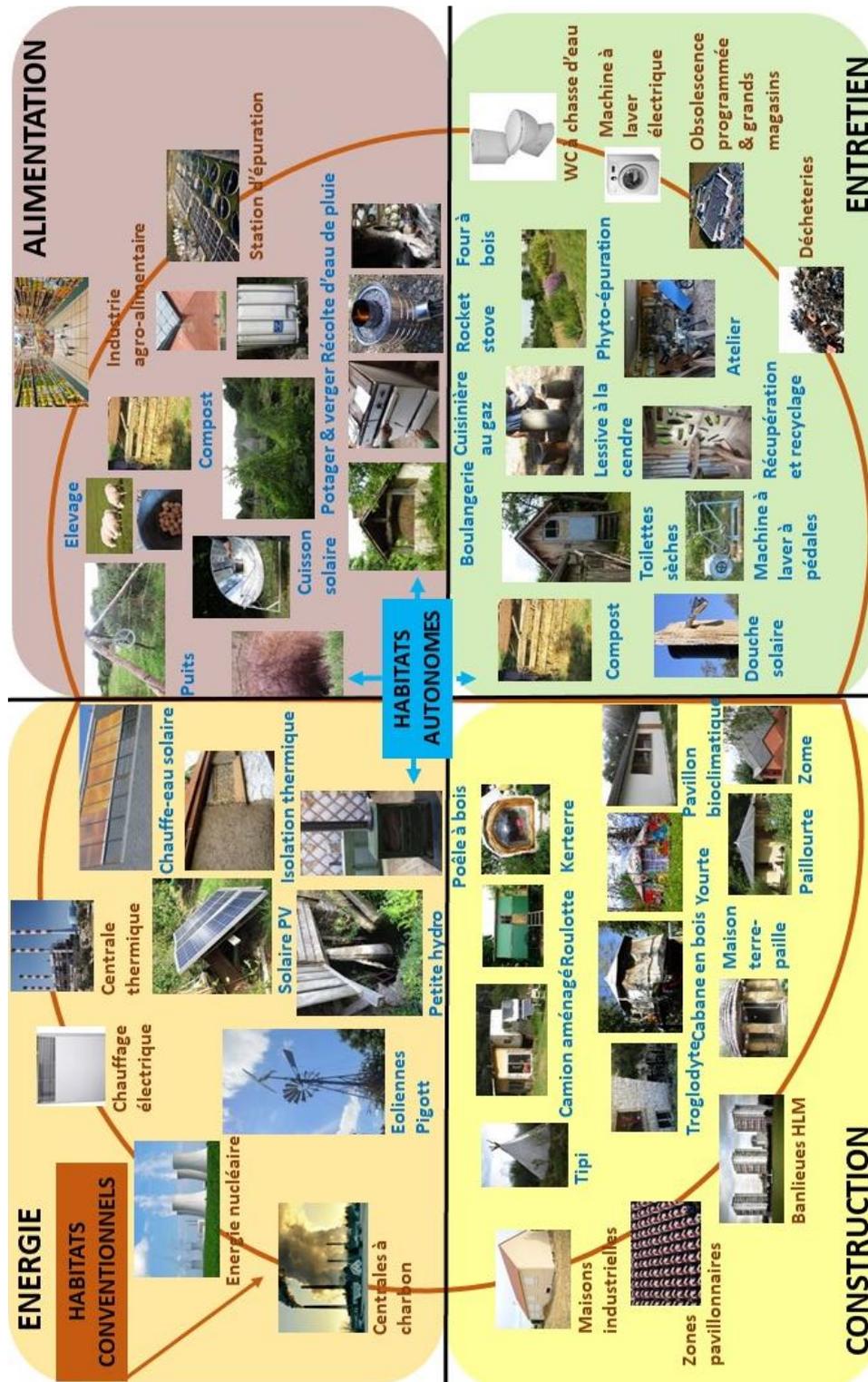


Figure 31 Kit de l'autonomie VS kit thermo-industriel: les principaux équipements par secteur de besoin des habitats alternatifs et des habitats conventionnels

⁶⁸⁴ Hopkins, *op. cit.*, 2010, p. 66. Nos italiques.

Bien sûr, de telles relations métaboliques à l'échelle du lieu de vie se retrouvent à l'état de traces dans certains habitats conventionnels, notamment ruraux, en parallèle de leurs connexions aux réseaux de l'économie de marché. Certains sont par exemple dotés de potagers, de cubis de récupération d'eau de pluie ou de systèmes de chauffage au bois. Cependant, nous allons voir que la quête de l'autonomie se signale par une démultiplication considérable de ces échanges physiques entre les différents éléments du lieu de vie. Partout ailleurs, de multiples flux connectent l'habitat aux réseaux et infrastructures de « l'habitat-oekoumène »⁶⁸⁵ — alimentation agro-industrielle, énergies fossiles, biens de grande consommation, électricité nucléaire, réseaux publics de collecte et de traitement des déchets, matériaux de construction industriels (Figure 31).

Dans l'habitat autonome, ceux-ci sont relocalisés et redensifiés à l'échelle du lieu de vie. Au-delà des lacis d'un végétal qui s'épaissit, prolifère et gagne en verticalité, ceci passe par le développement d'un certain nombre de pratiques et d'équipements qui apparaissent de manière récurrente dans les habitats étudiés (*ibid.*).

L'énumération de ces équipements permet de tracer les contours d'une sorte de « kit » de l'autonomie : jardins potagers, haies, treillis et toits végétalisés, poulaillers, toilettes sèches, serres, éoliennes Pigott⁶⁸⁶ et panneaux solaires photovoltaïques couplés à un système de batteries, régulateur et onduleur, fours, douches, séchoirs et chauffe-eaux solaires, machines à laver à pédales, systèmes de phyto-épuration et de filtres plantés, isolation énergétique, poêles de masse, puits, citernes et forages...

Cela étant, ces dispositifs n'apparaissent guère que comme la partie émergée et les organes visibles d'un métabolisme constitué d'un réseau de relations beaucoup plus vaste⁶⁸⁷. La quête de l'autonomie est d'ailleurs abordée de manière extrêmement récurrente par les enquêtés à travers les deux objectifs complémentaires de s'affranchir des « réseaux » tout en se « reconnectant » à la nature »⁶⁸⁸. Réunies par le champ lexical réticulaire et textile, ces deux expressions se voient reflétées par la modélisation, très courante dans les milieux autonomes et permacoles, des lieux de vie sous la forme d'une « toile » connectant leurs différentes ressources entre elles (Figure 32). Directement inspiré de la notion écologique de « réseaux trophiques »⁶⁸⁹, un autre exercice d'initiation aux savoirs autonomes, celui de la « toile de la vie », consiste à matérialiser à l'aide d'une pelote de laine le réseau

⁶⁸⁵ Radkowski, *op. cit.*, 2002, p. 137. L'habitat-pays ne se définit plus pour Radkowski, comme dans les sociétés qu'il qualifie « d'archaïques », « comme la portion de l'étendue terrestre (...) dont [nous tirons notre] subsistance ». Le géographe annonce au contraire « la disparition prochaine de l'habitat-centre au profit de l'habitat-oekoumène, celui qu'exploite la société industrielle [et qui] tend à se confondre avec la surface du globe terrestre ». Voir *ibid.*, pp. 123 et 137.

⁶⁸⁶ Petites éoliennes basse technologie pouvant être auto-fabriquées.

⁶⁸⁷ Voir lexique.

⁶⁸⁸ Ainsi chez Daniel à Saint-Paterne, Nathan au Petit Bonheur, Émeline à Dirlan, Julien au Val Vert, Sylvie à Cantoyourte, Charlot à Nanterrel, Fabrice à Jouy-le-Potier notamment.

⁶⁸⁹ Structure constituée par les relations qui lient les organismes consommés à ceux qui les consomment et par laquelle l'énergie et la biomasse circulent, appelée plus communément chaîne alimentaire ou en anglais *food web*. Voir « écologie », *Encyclopædia Universalis*, t. 8, Paris, Universalis, 2008, p. 77.

de relations existant entre les différents éléments d'un boisé local en faisant représenter chacun d'entre eux par les participants réunis en cercle (Figure 33).



Source : <http://heeo2.org/lecohambeau-duluisseau/>, consulté le 5 mai 2018



Source : Hopkins, *op. cit.*, 2010, p. 66.

Figure 32 Exercice de modélisation de l'éco-hameau sous forme d'une toile à la Maison Autonome

Figure 33 L'exercice de « la toile de la vie », ici chez un un groupe du mouvement des Villes en Transition

Ce champ lexical textile mobilisé par les enquêtés résonne toutefois de façon frappante avec la vision de la vie comme « toile », « tapisserie » ou « chef d'œuvre de broderie » proposée par exemple par les physiciens Fritjof Capra ou Erwin Schrödinger⁶⁹⁰. C'est aussi l'image que reprend Michel Serres dans sa préface à *L'Écologie et son histoire* de Jean-Marc Drouin : « le vivant occupe le temps et l'espace par *treillis souples de liens* entre des singularités menues »⁶⁹¹. L'image du treillis et de la toile est aussi présente en filigrane dans une notion devenue depuis la fin des années 2000 l'un des pivots de l'écologie à la fois politique, scientifique et technique, la « résilience »⁶⁹². Définie étymologiquement d'après le latin *resilire* — « sauter en arrière » — comme capacité d'un système à « rebondir »⁶⁹³, elle n'est pas sans évoquer l'image du trampoline, une connotation d'autant plus accentuée qu'elle se trouve souvent évoquée conjointement en systémique et en permaculture avec la notion de « toile » du vivant⁶⁹⁴.

Nous allons dans ce qui suit décrire les tissages et entremêlements divers produits par les équipements et l'économie autonomes au sens large, selon une démarche qui, comme chez Kohn, voit « la complexité, le contexte, *l'enchevêtrement* eux-mêmes [devenir] les objets de l'analyse ethnographique, plutôt que les conditions incontestées de cette dernière »⁶⁹⁵. Nous verrons cependant que ces multiples relations nouvelles établies entre les composantes de l'habitat « à la fois relie, relaient et relatent », comme le souligne Glissant, « [non] pas une histoire, mais un état du monde, un

⁶⁹⁰ Voir Schrödinger, *op. cit.*, 1993, p. 36 et Fritjof Capra, *La Toile de la vie : une nouvelle interprétation scientifique des systèmes vivants*, Monaco, Éditions du Rocher, 2003.

⁶⁹¹ Michel Serres, « Préface », in Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature. L'écologie et son histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, pp. 9-17 (p. 15). Nos italiques.

⁶⁹² « Capacité (d'un écosystème, d'une espèce) à retrouver un état d'équilibre après un événement exceptionnel », in *Dictionnaire Le Petit Robert*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 2015, p. 2214.

⁶⁹³ Voir *Dictionnaire étymologique et historique du français*, sous la direction de Jean Dubois, Henri Mitterand et Albert Dauzat, Paris, Larousse, 2011, p. 859.

⁶⁹⁴ Voir Hopkins, *op. cit.*, 2010, p. 66.

⁶⁹⁵ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 38. Nos italiques. On notera au passage le lien étymologique étroit entre le mot « contexte » (du latin *contextus* « assemblage », de *contexere*, « entrelacer, relier ») et le champ sémantique du textile évoqué par la notion « d'enchevêtrement » (de « en- » et « chevêtre », du latin *capistrum*, « courroie de pressoir ». Voir *Littré étymologique*, Paris, Garnier, 2015, pp. 57, 81 et 152).

état de monde, (...) [et créent] des poétiques »⁶⁹⁶. À travers elles, comme l'écrit Ricœur, c'est « [un] nouvel état de choses [qui] est perçu, [dans] l'épaisseur de l'état de choses disloqué par la méprise catégoriale »⁶⁹⁷. Transportant les choses les unes dans les autres, les propriétés métaboliques des habitats s'avèrent aussi métaphoriques et métamorphiques, stimulant en lui offrant de multiples supports le développement de la subjectivité du dehors. Connectant intimement métabolisme, métamorphoses physiques et métaphores poétiques, révélant leurs échos étymologiques, elles contribuent à suggérer, comme la chercheuse en éco-poétique Marcella Durand, qu'une « close concentration upon systems as systems can lead to the animation of poetic processes, (...) [showcasing] a more experimental ecological poetry [that] begins to take into itself ecological processes⁶⁹⁸ ».

A. Des enchevêtrements métaboliques⁶⁹⁹

Ecological poetry is much like ecological living—it recycles materials, functions with an intense awareness of space (...) and utilizes powers of concentration to (...) attain a more transparent (...) mode of existence.⁷⁰⁰

Chez de nombreux enquêtés, l'habiter autonome consiste avant toute chose, comme chez Merlin à Nanterrel, à « trouver sa place dans [une] toile du vivant » reconstituée et redensifiée : « il y a quelque chose pour moi dans la construction, il y a quelque chose de l'ordre de (...) trouver sa place dans la *toile* du vivant en fait, je fais partie de ce monde où tout est vivant et j'y ai ma place et je la crée »⁷⁰¹. Conformément à l'idée — rappelée notamment par Michel Serres dans sa préface à *L'Écologie et son histoire* de Drouin — selon laquelle l'autonomie biologique repose sur « la définition préalable [d'une] aire [et sur la concentration de] l'énergie (...) dont [la vie] a besoin pour apparaître »⁷⁰², les habitants ont à cœur à travers l'économie qu'ils mettent en place, de « mélanger, (...) faire de l'intensité, (...) centraliser les énergies »⁷⁰³. Cette démarche est poursuivie à travers une diversification et une densification considérables des composantes du métabolisme de l'habitat, tel qu'on peut le voir dans la figure ci-dessous (Figure 34).

⁶⁹⁶ Glissant, *op. cit.*, 2009, pp. 72-3.

⁶⁹⁷ Ricœur, *op. cit.*, 1975, p. 290.

⁶⁹⁸ Marcella Durand, « The Ecology of Poetry », *Ecopoetics*, n°2, automne 2012, pp. 58-62 (pp. 58-9).

⁶⁹⁹ Pour ce chapitre, les pratiques qui ne se retrouvent pas dans les photographies que nous avons prises sur place ou auxquelles ces photographies ne rendent pas justice sont illustrées à l'aide de dessins et schémas tirés de l'un des ouvrages de référence des habitants autonomes et de la permaculture : Mollison, *op. cit.*, 2012.

⁷⁰⁰ Durand, *op. cit.*, 2012, p. 59.

⁷⁰¹ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Nos italiques.

⁷⁰² Serres, *op. cit.*, 1991, p. 15.

⁷⁰³ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

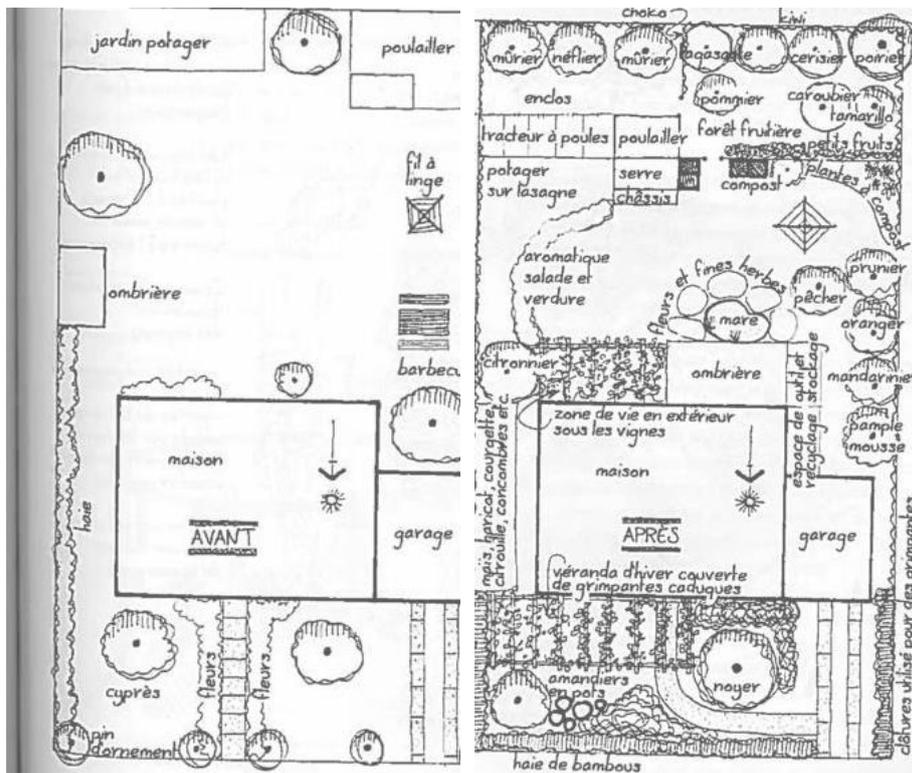


Figure 34 Plans d'un jardin de banlieue pavillonnaire avant et après une réorganisation autonome inspirée de la permaculture

Source : Mollison, op. cit., 2012, p. 129.

Pour Sylvie à Cantoyourte, les habitats légers tels que la yourte et tout le mode de vie qu'elle sous-tend donnent alors à la vie quotidienne « une très grande condensation »⁷⁰⁴. De par les « puissances » qu'ils enchevêtrent et concentrent « pour que tout parte d'un coup »⁷⁰⁵, les lieux de vie autonomes sont aussi comparés par leurs habitants à des maisons « graines »⁷⁰⁶. Ils sont par ailleurs souvent assimilés par les enquêtés à des « habitats-bateaux », les navires étant en effet des habitats pionniers en matière d'autonomie et d'optimisation des ressources. Comme ces derniers, les habitats autonomes opèrent à partir de la constitution d'un lieu autonome en ressources, « univers instrumental clos » à l'intérieur duquel « la règle [du] jeu est toujours de s'arranger avec *les moyens du bord* »⁷⁰⁷. Des rapprochements avec le bateau se retrouvent notamment chez Gilles à Lorelle ou Brigitte à la Maison Autonome, dont « [l']idée [était] vraiment de vivre comme dans un bateau »⁷⁰⁸, ou encore chez Sergio gardien de l'île de Kerlidon, qui a « l'impression d'avoir un énorme bateau » : « j'ai un zodiaque (...), je suis en VHF⁷⁰⁹, relié comme sur les bateaux. (...) Les pêcheurs [m'appellent] comme si j'étais sur mon bateau (...) L'avant est là-bas, j'ai mon poste de pilotage, (...) ah ouais, c'est un énorme vaisseau de 4 hectares »⁷¹⁰. Le motif du bateau traverse par ailleurs sous des formes diverses plus de la moitié des cas étudiés, jusqu'à former une véritable constellation sémiotique (Figure 35).

⁷⁰⁴ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁷⁰⁵ *Ibid.* et Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

⁷⁰⁶ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁷⁰⁷ Lévi-Strauss, op. cit., 1962, p. 31. Nos italiques.

⁷⁰⁸ Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique), maison en pierre auto-rénovée sur plateau, militante de l'économie domestique, formatrice et harpiste, ancienne responsable de maison de jeunes et étudiante en faculté d'anglais.

⁷⁰⁹ La VHF (ou *Very High Frequencies* en anglais) est un équipement de radio utilisant de très hautes fréquences et permettant de communiquer d'un bateau à l'autre.

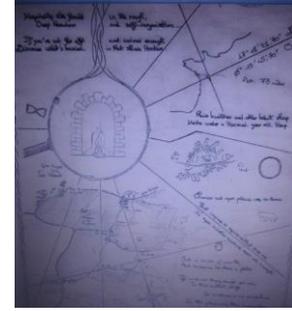
⁷¹⁰ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère), maison auto-construite sur l'île, gardien de l'île et militant de l'économie domestique, ancien marin.



À Londine ou à Kerlidon, les intérieurs des habitats construits par des charpentiers de marine ressemblent à s'y méprendre à des intérieurs de bateaux



Chez Cédric à Kermel sont recyclés des cordages, filets et portes de bateaux



À Treffonde, représentation du lieu sous la forme d'une île au trésor par Gaspard, ancien navigateur



Bateau « à l'arrêt » maintenant investi comme logement alternatif (Kermel)



À Londine ou à Kerlidon, des logements individuels sous forme de « bateaux renversés »



Patrick à la Maison Autonome, ex-professeur de voile : « l'éolienne est fabriquée de A à Z avec (...), la dérive, le mât. (...) C'est un bijou (...), [elle] a une grande voileure si on peut dire »



Cuisine au niveau du sol, « comme dans un bateau » (Nathan, Petit Bonheur)



« La cabane flottante » au lieu-dit « Le Port », au sud-est de Notre-Dame-des-Landes



À la ferme Pont-Espices : banc-radeau



À la ferme Pont-Espices : « îlot » potager, plage et buttes en « vagues » de terre

Figure 35 Déclinaison du motif du bateau à travers les habitats autonome

De manière très concrète, le rassemblement des énergies qui s’observe à l’échelle des habitats autonomes se traduit par une série d’enchevêtrements métaboliques particulièrement nombreux — biologiques, bioclimatiques, matériels, fonctionnels — que nous allons examiner de plus près.

1. Une prolifération biologique

Là où l’habitat conventionnel, pour s’installer, défriche, abat, bétonne, démantelant au passage tout un ensemble de relations écosystémiques, les habitants autonomes s’assurent de leur maintien ou de leur reconstitution. Un certain nombre de processus de l’écosystème sont retissés et rebouclés directement sur eux-mêmes afin de retrouver leur caractère spontané et leur diversité, ce qui résulte en une prolifération biologique nouvelle et une démultiplication sur les lieux des échanges métaboliques entre l’ensemble élargi de leurs composantes. Le cas le plus typique est à trouver sans doute dans la végétation proliférante, les buissons et taillis que de nombreux habitants autonomes minimisant le plus possible les tailles et les coupes laissent à nouveau se densifier sur leurs terrains (Figure 36 à Figure 39). À Nanterrel ou à Dirlan par exemple, où Émeline a recréé ce qu’elle appelle un « jardin-jungle »⁷¹¹ (Figure 37 et Figure 39), ceci aboutit à la multiplication sur le terrain de haies et de « murs-tissus » (Figure 38)⁷¹².

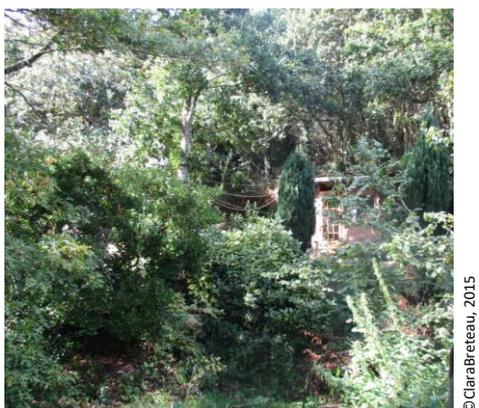


Figure 36 Habitat dans la « jungle », à Kermel, chez un voisin de Cédric



Figure 38 « Mur-tissu » des taillis à Nanterrel



Figure 37 Forêt-jardin ou « jardin-jungle » chez Émeline à Dirlan



Figure 39 Chez Émeline à Dirlan

⁷¹¹ Voir lexique.

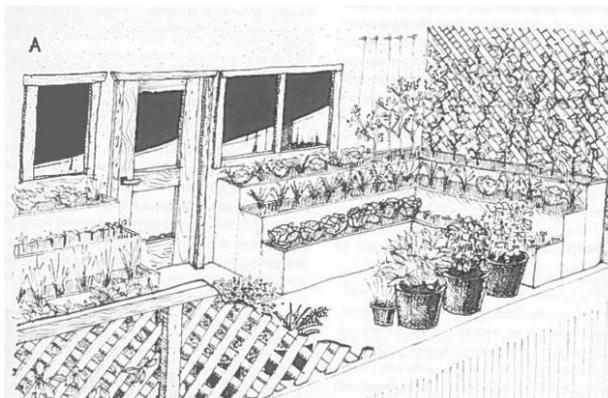
⁷¹² Émeline, Dirlan (Bretagne).



© Clara Breteau, 2015

Figure 40 Arche végétale à Treffonde

Les treillis et treilles qui offrent des supports aux plantes grimpantes et présentent l'avantage de multiplier les surfaces de culture sont aussi favorisés, notamment autour des abris pour animaux ou le long des espaces habités dont ils favorisent l'isolation ⁷¹³ (Figure 41 à Figure 45). Dans les jardins potagers, la pratique du semis à la volée, des sols couverts et de la culture sans labour (Figure 46), des plantes associées pour minimiser le désherbage ou encore la multiplication des plantes grimpantes résultent aussi en une densification spatiale, une diversification biologique et une complexification systémique. Les enchevêtrements des cultures sont d'autant plus prononcés à l'intérieur des nombreuses « serres », espaces particulièrement denses qui portent bien leur nom ⁷¹⁴ (Figure 47), ou dans les « forêts-jardins » très populaires chez les habitants autonomes (Figure 37 et Figure 39) ⁷¹⁵. Sur les parcelles potagères, le maillage très dense des voiles utilisés en recours contre des insectes trop petits pour être décelés *de visu* reflète bien la définition très fine, resserrée jusqu'à l'infiniment petit, des échanges métaboliques pris en compte dans l'économie des lieux (Figure 48 et Figure 49).



Source : Mollison, *op. cit.*, 2012, p. 128.

Figure 41 Vue en coupe d'un balcon aménagé en permaculture



Source : <http://moulinthehupperte.blogspot.fr/2014/06/la-maison-autonome-et-le-bananeau-dubhm/>

Figure 42 Treille en osier à la Maison Autonome

⁷¹³ Mollison, *op. cit.*, 2012, pp. 7, 20, 28, 43, 104.

⁷¹⁴ Mot remontant au douzième siècle, du verbe « serrer ». Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, p. 1805.

⁷¹⁵ Voir lexique.

Source : Mollison, op. cit., 2012, p. 120.

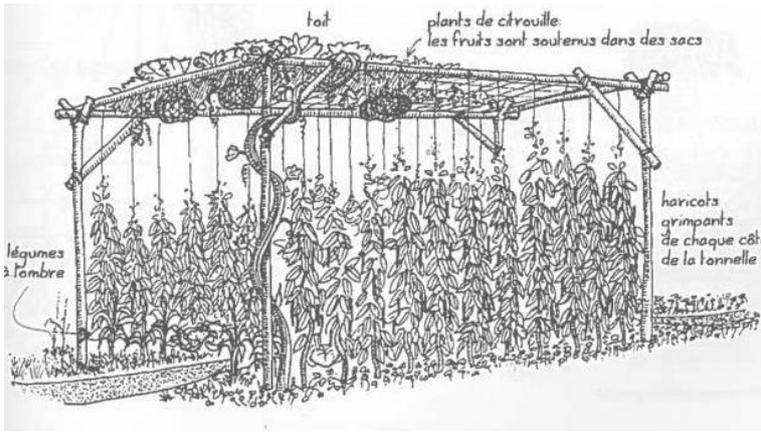
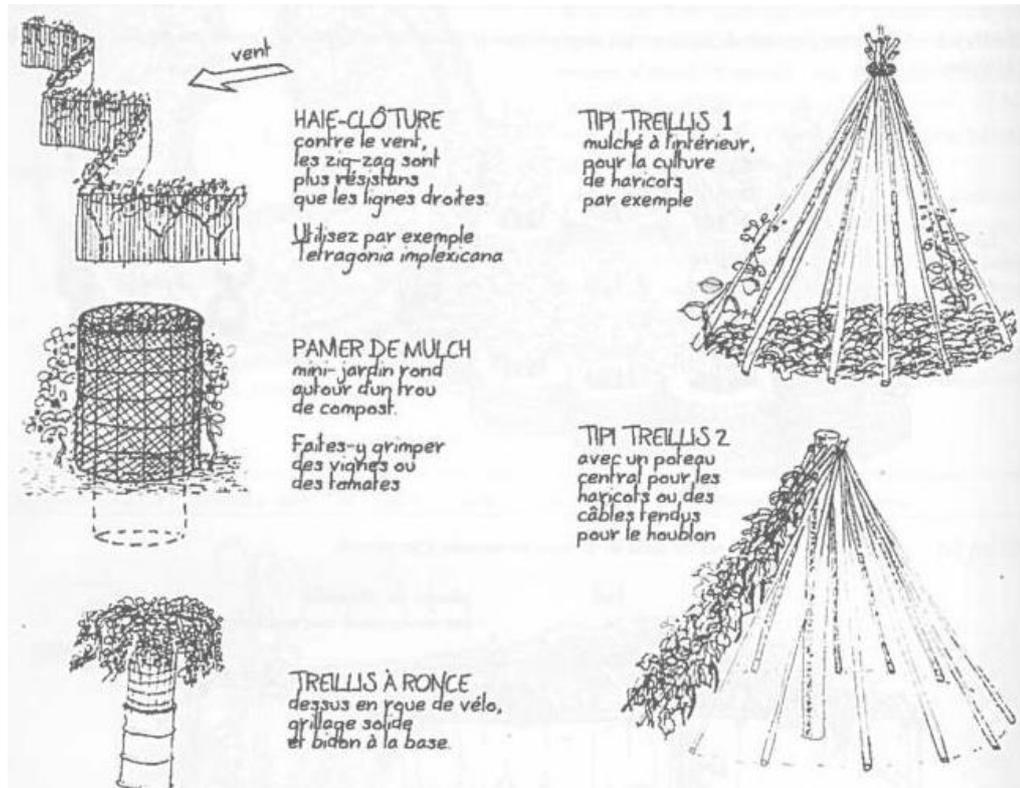


Figure 43 Treillis avec des vignes en guise de pergola au-dessus d'un chemin



©ClaraBreteau, 2015

Figure 44 Treille à Pont-Espices



Source : Mollison, op. cit., 2012, p. 120.

Figure 45 Treillis et autres supports pour plantes grimpantes multipliant les surfaces de culture



Figure 46 Sol de parcelle couvert à Londine



©ClaraBreteau, 2015

Figure 47 Serre à la Maison Autonome



Figure 48 Voiles de protection contre les insectes à Kermel



Figure 49 Voiles de protection contre les insectes séchant au soleil à Pont-Espices

Cette prolifération biologique se constate bien au-delà des parcelles jardinées. Chez Émeline à Dirlan, des racines d'arbres gigantesques affleurent et s'épandent dans toutes les directions, couvrant par endroits le sol de leur lacis, y compris sous l'emplacement de la kerterre. Les jours de grand vent, Émeline les entend d'ailleurs parfois craquer la nuit sous son lit. En parallèle des planches potagères, des bassins et filtres plantés sont créés dans lesquels les habitants font pousser en tapis de racines purifiantes des plantes aquatiques telles que les roseaux, la fragmite, l'iris, la cyrpe, la glycérine, le lotus (Figure 50 et Figure 52). À Nanterrel, l'enchevêtrement biologique se traduit notamment par la réactualisation d'une ancienne technique de culture de champignons à l'intérieur de bûches de bois creusées. Ailleurs comme à Pont-Espices, des fleurs comme les iris sont plantées au faîte des toits, notamment des toits de chaume, pour les propriétés drainantes de leurs racines (Figure 51). Un certain nombre de maisons voient aussi la végétation intégrée à leur structure, sous la forme de toits végétalisés ou d'arbres vivants autour desquels elles sont parfois construites (Figure 53 et Figure 54). Un autre exemple particulièrement parlant de cette densification de la « toile du vivant » peut être trouvé dans toutes ces toiles d'araignées que les habitants laissent se déployer aux plafonds, aux encoignures de fenêtres mais aussi dans les étables et les écuries pour servir de « pièges » naturels à moucheron et insectes (Figure 55).



Figure 50 Prolifération aquatique à Pont-Espices



Figure 51 Iris drainantes au faîte d'un toit de chaume à Pont-Espices



Figure 52 À travers la jungle des bassins plantés, à la Maison Autonome



Figure 53 Fuste au toit végétalisé à Londine⁷¹⁶



Figure 54 Arbre intégré au toit de la cabane de Jules, à Londine



Figure 55 Toiles d'araignée à la fenêtre à Jouy-le-Potier

©CharaBreteau, 2015

Dans cet environnement à la fois touffu et aéré, les sentiers, souvent à peine esquissés du fait de la volonté des habitants de minimiser leur empreinte au sol, sont à la fois démultipliés et effacés. Surtout tracés à l'usage, au gré des passages des êtres humains ou des animaux, ils se déploient tout en circonvolutions et serpentements (Figure 56).



©CharaBreteau, 2015

Figure 56 Chemin menant au « jardin-jungle » d'Émeline à Dirlan

Les chemins sont même parfois même invisibles, marqués à Notre-Dame-des-Landes par de simples bouts de bois posés contre un arbre, ou mémorisés sous forme de « contes » par les habitants comme chez Gilles à Lorelle, qui raconte le trajet vers son coin à champignons comme une véritable histoire⁷¹⁷. Si les chemins des humains s'estompent et s'entremêlent, avec la vie animale qui prolifère, les voies de circulation tracées par les bêtes et insectes se démultiplient d'autant. Dans les terrains cultivés, le travail léger du sol assure la reconstitution du réseau souterrain de galeries creusées par les vers qui permettent d'assurer transport et circulation des nutriments et d'effectuer ainsi le « brassage » interne propice à la vie du sol. Ces enchevêtrements peuvent aussi se dessiner en creux. Avec la pratique de l'apiculture, de nombreux habitats devenus aires de butinage voient leurs différentes plantes reliées à la ruche par les fils enchevêtrés et invisibles des vols d'abeilles.

⁷¹⁶ Voir lexique.

⁷¹⁷ Caroline et Gilles, Lorelle (Touraine).

Entremêlée sur le double plan horizontal et vertical, en surface et en profondeur, la végétation constitue des interfaces poreuses qui délimitent et architecturent l'espace, protègent du vent tout en laissant passer la lumière. Elle redéploie dans l'air, au sol et sous la terre des alvéoles qui se font les refuges d'une diversité d'espèces animales et végétales : grenouilles bleues rares à Keintilla⁷¹⁸, bolets siamois à Treffonde⁷¹⁹, crapauds accoucheurs ou engoulevents⁷²⁰ migrateurs nichant au sol et « [faisant] un bruit de mobilette » à Jouy-le-Potier...⁷²¹ Au Val Vert, Julien qui cultive un verger comprenant plus de cent arbres fruitiers d'une diversité rare dit se sentir « entouré de milliers de formes de vies »⁷²², ce qui pour Antonin au Ricochet garantit le caractère précisément « humain » au sens d'« humainement habitable » d'un lieu⁷²³. À Londine, Annabelle témoigne de tout le travail accompli « pour la conservation des vieilles semences, des vieux arbres, des vieilles espèces animales, (...) grain de sable après grain de sable »⁷²⁴. Enfin, à Dirlan, l'image capturée d'un papillon posé sur un coquillage incrusté au mur de la kerterre manifeste bien cette prolifération animale et biologique dans laquelle les habitats autonomes se retrouvent pris, jusque dans leur facture même (Figure 57).



Figure 57 Coquillage incrusté au mur d'une kerterre à Dirlan sur lequel un papillon s'est posé

2. Enchevêtrements bioclimatiques⁷²⁵

Ainsi, une première série de tissages et de rebouclages se produit qui résulte en une prolifération et une diversification biologiques. En parallèle, un second ensemble d'enchevêtrements « bioclimatiques » tend à ré-inscrire dans le métabolisme de l'écosystème local le métabolisme de l'habitat et augmente considérablement le nombre de ses composantes. Dès le stade de la conception, les constructions prennent ainsi en compte les paramètres bioclimatiques et leurs variations — ensoleillement, rayonnement et masques solaires, vent, humidité, pluviosité, températures

⁷¹⁸ Keijo, ferme de Keintilla (Finlande), chalet en bois dans la forêt, gérant d'une ferme pédagogique traditionnelle, ex-salarié d'une banque d'investissements.

⁷¹⁹ Zéphyr, Treffonde (Anjou).

⁷²⁰ Oiseau passereau brun-roux, au bec largement fendu. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, op. cit., 1986, p. 645.

⁷²¹ Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine), maison en terre-paille sous hangar autoconstruite en bordure de forêt domaniale, fermier-paysan, ex-mécanicien.

⁷²² Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

⁷²³ Antonin, Le Ricochet (Auvergne), maison en pierre auto-rénovée en bordure de forêt, ouvrier en bâtiment et militant de l'économie domestique, ancien étudiant des Beaux-Arts et ex-gérant d'une galerie d'art contemporain.

⁷²⁴ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁷²⁵ Un bâtiment bioclimatique est un « bâtiment dont l'implantation et la conception prennent en compte le climat et l'environnement immédiat, afin de réduire les besoins en énergie pour le chauffage, le refroidissement et l'éclairage », in « Vocabulaire de l'environnement et du bâtiment », *Journal Officiel de la République Française*, n°0027 du 1 février 2013, texte n° 113, p. 1982, <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000027013518&categorieLien=id>, consulté le 30 juillet 2018.

extérieures, influence des sols et de la végétation, de l'altitude et du relief, des microclimats (Figure 58 à Figure 61). Elles exploitent les sources d'eau et les gisements d'énergies renouvelables, utilisent les matières premières de construction présentes sur les sites⁷²⁶ et mettent à profit les possibilités de traitement naturel des déchets disponibles sur place. À Lorelle par exemple, Gilles et Caroline ont basé leur « vision énergétique » sur la forêt qui les entoure (Figure 59) :

Vous voyez tous ces arbres ? Le but c'est clairement d'avoir une maison qui est autonome en énergie avec son terrain. On est à l'ombre des arbres. Les arbres leur métier c'est d'attraper l'énergie du soleil et de la donner sous une forme stockable, facilement utilisable et transformable qui est du bois. Pour moi, c'est une évidence dans le cahier des charges de pouvoir chauffer complètement cette maison et plus avec le bois du terrain (...). Le bois est l'énergie dominante disponible ici.⁷²⁷

Par-delà leur diversité, les types d'habitats privilégiés par les enquêtés rétablissent des relations intimes avec les éléments naturels (Figure 61). Au Val Vert, pour Julien, l'habitat léger de la yourte est le vecteur d'une reconnexion à la nature qui s'exerce « à tous les niveaux — que ce soit l'air, l'eau, (...) le sol, la terre » et se voit particulièrement exacerbée dans les moments d'orage⁷²⁸. De manière intéressante, la plupart de nos enquêtés font part d'un rapport privilégié à un élément en particulier — l'air pour Charlot, le feu pour Cédric, l'eau pour Annabelle, la terre pour Fabrice — qui trouve souvent à se matérialiser dans le choix de l'habitat. À Kermel par exemple, Cédric rapproche le type d'habitat du tipi avec l'immersion dans un élément, le feu. Celui-ci demande en effet un entretien constant et en vient à représenter une activité exclusive : « Tu vis le truc, tu vis le tipi (...). Moi le rapport au feu je l'ai depuis gamin, (...) je trouve que c'est à l'intérieur de nous-mêmes à tous, ça captive un feu, c'est vivant »⁷²⁹. Parfois, le rapport de l'habitat à la nature prend la forme de la connexion non pas à un mais à deux éléments, eux-mêmes connectés entre eux, comme chez Émeline : « les kerterres, c'est ciel et terre. Et c'est cette connexion qui est là »⁷³⁰. En écho à ces propos, la kerterre permet d'ailleurs la mise en correspondance la nuit de deux sortes de feux, céleste et terrestre, quand depuis l'intérieur de la kerterre les flammes des bougies reflétées dans le skydome⁷³¹ se confondent avec les points lumineux des étoiles.

⁷²⁶ Paille de voisins fermiers, terre de carrières voisines, pneus ou bouteilles en verre de récupération pour les fondations, bois de palettes.

⁷²⁷ Gilles, Lorelle (Touraine).

⁷²⁸ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

⁷²⁹ Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère), maison-cabane autoconstruite sur la côte, militant de l'économie domestique, ancien veilleur de nuit dans un foyer pour SDFs.

⁷³⁰ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁷³¹ Des mots anglais *sky*, « ciel », et *dome*, « coupole ». Sorte de hublot de plafond, lanterneau vitré (souvent simple forme en plastique) pour éclairage zénithal. Voir : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/Skydome/73026>, consulté le 14 septembre 2018.



Figure 58 Serre bioclimatique⁷³² à la Maison Autonome



Figure 59 Le pavillon bioclimatique de Gilles et Carolines à Lorelle



Figure 60 Pavillon bioclimatique « 3E » à la Maison Autonome



Figure 61 Les quatre éléments sur la rambarde de la mezzanine, au Petit Bonheur

⁷³² Voir lexique.

3. Stockages et recyclages

Une troisième série de « rebouclages » est effectuée qui correspondent plus précisément à un ensemble de « recyclages ». Ces pratiques ont pour but de faire circuler les flux de matière et d'énergie à l'intérieur de l'habitat le plus longtemps possible, avec le minimum de déperdition, selon le principe qu'un habitat écologique est fondamentalement un habitat qui ne produit pas de déchet⁷³³.

Un premier cas à la fois simple et symptomatique de ces rebouclages métaboliques est à trouver dans ces multiples tas — regroupements d'éléments de mêmes matières, formes ou propriétés physiques — qui prolifèrent à tous les étages et à travers l'ensemble des lieux étudiés. Pour accroître leur autonomie ainsi que minimiser les déchets et pertes d'énergie, leurs habitants développent en effet des stocks de toutes natures — matières organiques, matériaux de construction, pièces détachées, éléments de ferraille (Figure 62 à Figure 66).



Figure 62 Tas de matériaux divers chez Odilon à Arles



Figure 63 Tas de tuiles à Cantoyourte



Figure 64 Tas de déchets végétaux compostant directement sur le sol à Pont-Espices



Figure 65 Tas de blocs de tuffeau à Treffonde



Figure 66 Entrepôt aux Arts Verts à Nanterrel

⁷³³ Durand, *op. cit.*, 2012, p. 59: « a system is ecological when it consumes its own waste products ».

Accumulant matières et énergies non seulement dans ses espaces (jardin, abris, greniers, hangars) mais aussi dans ses différentes structures et enveloppes (murs, planchers, plafonds, sols) (Figure 67 à Figure 70), l'habitat autonome tout entier peut être considéré d'ailleurs comme une « maison-stock » — ce que reflète bien le cas symptomatique d'Odilon à Arles (Figure 67). À partir d'un stock de tuiles qu'il voulait recycler, celui-ci a eu l'idée de les intégrer en guise de décorations aux murs de sa maison et a fini par y accumuler tout un « tas » d'objets de récupération divers, la transformant ainsi en une énorme concrétion de tuiles, vaisselle cassée, fragments d'ustensiles et pièces détachées : « j'ai dit on arrête, on les stocke. Et pour diminuer le stock, rapidement, j'ai fait ça »⁷³⁴.



Figure 67 La « maison-stock » d'Odilon à Arles



Figure 69 Fragments de vaisselle incrustée dans la façade d'Odilon (1)



Figure 68 Fragments de vaisselle dans la façade d'Odilon (2)



Figure 70 Murs rembourrés de paille à Lorelle

Sous une forme moins paroxystique, l'intégration d'objets entiers ou de fragments aux murs et planchers se retrouve aussi de façon récurrente à travers les habitats étudiés, comme ci-dessous à Nanterrel et à Notre-Dame-des-Landes (Figure 71).

⁷³⁴ Odilon, Arles (Gard), pâté de maison auto-rénové en centre-ville, militant de l'économie domestique, ex-enseignant.

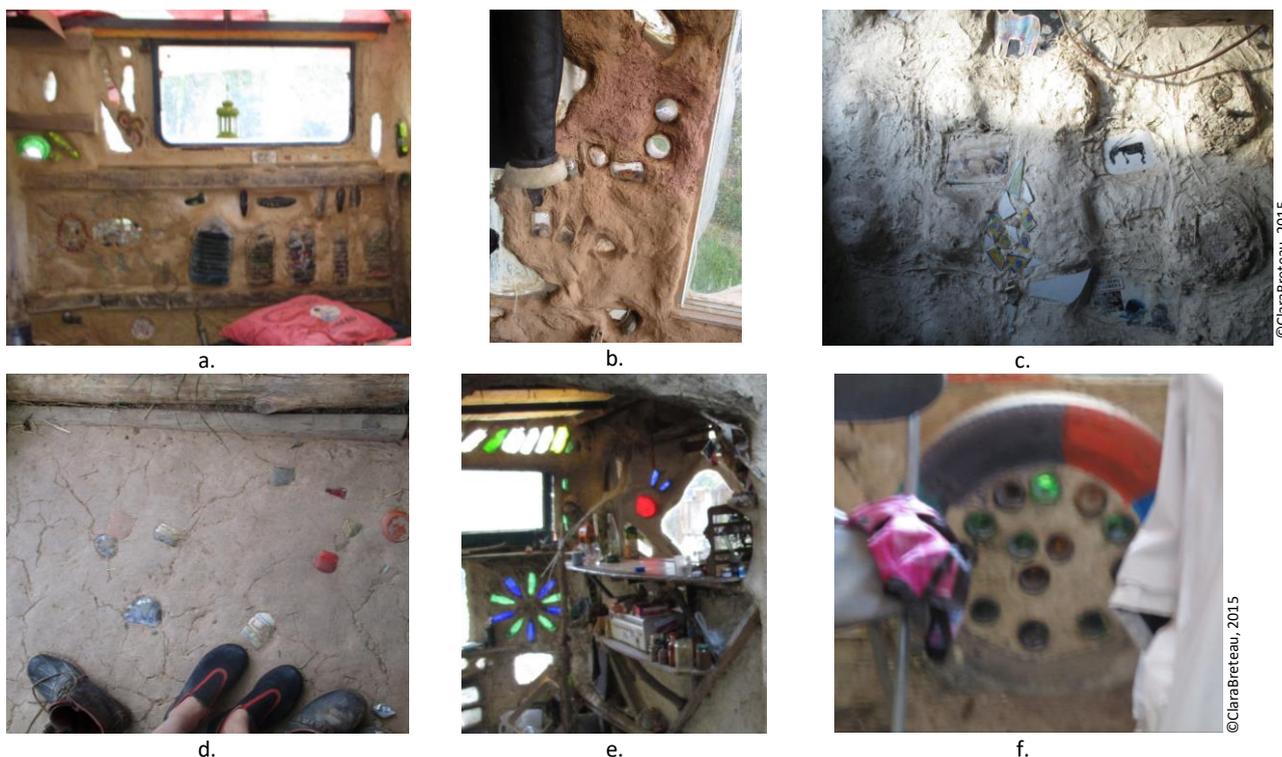


Figure 71 Objets incrustés dans les murs à Notre-Dame-des-Landes (a, c, e, f) et Nanterrel (b, d)

Au-delà d'être stockés et récupérés, les éléments sont recyclés et se voient sujets à des mélanges plus ou moins variés. Ainsi, les épluchures des fruits et légumes du jardin sont réinjectées dans celui-ci tels quels ou après compostage, processus consistant lui-même à superposer et mélanger entre elles de multiples matières organiques additionnées de matières sèches pour permettre leur fermentation et dégradation en un terreau fertile. Partout dans les parcelles, les herbes, pousses et adventices coupées lors du désherbage sont aussi laissées sur place pour que les nutriments et l'azote qu'ils contiennent puissent à nouveau amender la terre (Figure 72).

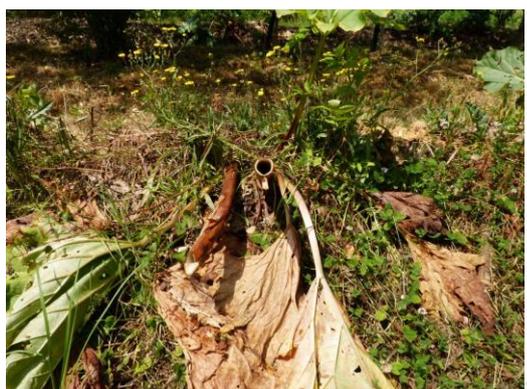


Figure 72 Plantes se décomposant sur pied à Pont-Espices

De même, la cendre du poêle ou de la cheminée réutilisée comme produit détergent pour la vaisselle ou la lessive montre un autre cas de rebouclage de matières organiques. Tout comme les composants végétaux des savons et shampoings biodégradables, elle retrouve finalement le « terreau » organique du bois dont elle est la trace à travers les systèmes de phytoépuration ou de filtres plantés qui évacuent directement dans le jardin les eaux grises de la cuisine et de la salle de bain.

Quant à l'eau, celle-ci se voit puisée à partir de citernes récoltant les précipitations ou grâce à des puits et forages reliés à des nappes phréatiques. Elle se déploie sur les bâtiments et à travers l'habitat à travers tout un réseau de conduction — rigoles et gouttières, capteurs et collecteurs d'eau, filtres décanteurs — densifié pour optimiser sa collecte et rebouclé sur lui-même à l'échelle du terrain (Figure 73 et Figure 74). La spirale aromatique — installation qui consiste à enrouler sur lui-même le jardin des simples dans une forme de spirale représente un autre cas symptomatique de ce type de rebouclage des ressources permettant leur optimisation (Figure 75). En effet, la forme torsadée et étagée sur un monticule de 1 à 1,3 mètre de haut du jardin permet d'arroser les aromates à l'aide d'un seul asperseur et donc de minimiser la quantité d'eau utilisée, tout en offrant à des plantes dont les besoins diffèrent des conditions variées d'humidité et d'ensoleillement.



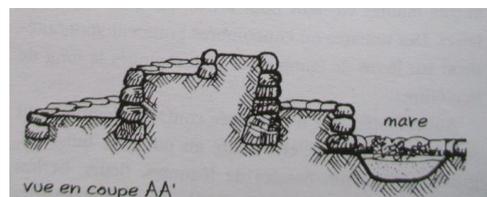
Figure 73 Rigoles de récupération d'eau de pluie intégrées aux murs de la kerterre à Dirlan



Figure 74 À la Maison Autonome, le toit du zone⁷³⁵ compte 160m² de capteurs d'eau



Figure 75 Spirale aromatique et sa petite mare de cresson d'eau



Source : Mollison, *op. cit.*, 2012, p. 116.

L'hiver, la chaleur produite par l'ensoleillement ou les foyers thermiques est captée, accumulée et véhiculée le plus longtemps possible à travers l'habitat à travers un ensemble de dispositifs: serres bioclimatiques⁷³⁶, dalles réfractaires, planchers chauffants, poêles à double combustion, *rocket*

⁷³⁵ Construction polyédrique en matériaux légers.

⁷³⁶ Voir lexique.

stoves⁷³⁷ et poêles de masse⁷³⁸, enduits en argile, chaux, terre ou plâtre permettant d'augmenter l'inertie des surfaces intérieures et extérieures, bouteilles remplies d'eau pleines caloporteuses ou boccas remplis d'objets hétéroclites intégrés aux murs (Figure 71), puits canadiens utilisant l'énergie solaire emmagasinée dans le sol et autres conduits de distribution ou de récupération de chaleur.

Avec la multiplication des creux, poches et niches qui permettent de stocker selon les besoins air frais ou air chaud dans des espaces-tampons (Figure 76) — ainsi que par le choix de matériaux naturels perspirants qui favorisent l'évaporation de l'humidité par capillarité — le motif de l'enchevêtrement se retrouve de manière générale au cœur des processus d'isolation, tout entiers orientés vers la mise en place à travers l'habitat d'un réseau de circulation de l'air selon un maillage le plus étendu et dense possible. Certains des dispositifs intégrés à ces « réseaux de chaleur » adoptent eux-mêmes une forme enchevêtrée, de même que les chauffe-eaux solaires constitués d'un réseau de tuyaux en plastique noir installés sur les toits. Matériau très aéré, la paille fait office de « tissu » à la fois perspirant et isolant (Figure 76) permettant de construire des murs capteurs accumulateurs. Des matières textiles telles que le chanvre ou la laine de bois sont également intégrées aux sols, murs et plafonds pour garantir l'isolation (Figure 77 et Figure 78). Chez Annabelle à Londine, les rondins de bois de la fuste⁷³⁹ sont creusés un par un et leur intérieur garni de petites étoupes de chanvre (Figure 77). À la Maison Autonome, ce sont des toisons de mouton entières qui sont utilisées pour isoler les combles.



Figure 76 Seconde enveloppe construite autour de la maison initiale à Lorelle à l'aide de caissons en bois remplis de paille

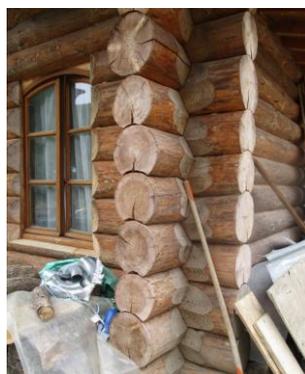


Figure 77 Fuste à Londine avec rondins garnis de chanvre pour l'isolation⁷⁴⁰



Figure 78 Chanvre intégré aux murs d'une kerterre à Nanterrel

© Clara Breteau, 2015

Les différents flux de matière et d'énergie sont non seulement optimisés, récupérés et rebouclés sur eux-mêmes mais aussi recyclés les uns dans les autres. La terre notamment se voit abondée d'une si grande variété d'éléments qu'elle en ressort comme dotée de la capacité de « digérer » le lieu, riche

⁷³⁷ Petits poêles dotés d'une isolation empêchant toute déperdition de chaleur et permettant une combustion quasi complète, ce qui donne la possibilité de cuisiner et faire chauffer de l'eau avec très peu de bois.

⁷³⁸ Un poêle de masse accumule la chaleur dans les matériaux lourds qui le constituent (pierre, brique) et la restitue, essentiellement par rayonnement thermique, régulièrement et lentement, jusqu'à plus de 24h durant.

⁷³⁹ Voir lexique.

⁷⁴⁰ Voir *ibid.*

d'évocations nouvelles. Ainsi peuvent se retrouver mélangés à la terre du jardin après compostage de deux ans aussi bien les épluchures de légumes que les fèces « humaines » des toilettes sèches (Figure 79), les coquilles d'œufs, les médicaments, le marc de café ou les murs de la maison. À Nanterrel par exemple, Charlot a confectionné une butte géante de permaculture où il a incorporé aussi bien de la terre, du crottin, des graines, des oignons que des rebuts de la dalle en terre qui recouvrait le sol de sa maison. Mêlant des composants végétaux, animaux et architecturaux, cette butte faite de terre façonnée et « construite » en différentes « couches », nourrie autant que nourricière donne à voir une curieuse hybridation entre les règnes ainsi qu'entre les corps de la maison et du jardin.

Enfin, la cendre de la cheminée, produit du « corps » de la maison, projette celui-ci dans la terre du jardin lorsqu'elle y est mélangée pour ses propriétés fertilisantes. Utilisée comme lessive, elle se fait le vecteur d'un lien intime et concret « entre l'habitat et l'habit ». Redonnant toute sa force littérale à leur origine étymologique commune, elle constitue un autre exemple typique de ces échanges métaboliques intensifiés qui transportent les unes dans les autres les composantes des lieux de vie autonomes et les engagent dans de subtils jeux de métamorphoses.



Figure 79 Les toilettes sèches, cas symptomatique de nouveaux échanges métaboliques entre l'habitant et son habitat

4. Enchevêtrements fonctionnels

La concentration des énergies et le rebouclage des ressources que l'on observe dans les habitats autonomes se traduisent aussi souvent par une organisation concentrique des activités consistant à répartir les tâches du plus proche au plus lointain selon leur degré de fréquence. Ainsi, l'espace lui-

même est appréhendé sous forme de sphères enchâssées et son organisation souvent représentée — la récurrence du motif n'étant plus à prouver — sous la forme de plans en toiles d'araignée (Figure 80).



Source : Gaia's Garden, Chelsea Green Publishing Company, Toby Hemenway, 2009, <http://www.permaculteurs.com/article/le-design-applicable/>, consulté le 23 avril 2018.

Figure 80 Exemple du zonage de site pratiqué en permaculture

Par ailleurs, les équipements constituant les organes de l'organisation autonome sont eux-mêmes mis en réseau. L'hiver, le chauffage de l'eau pour la salle de bain est obtenu par connexion avec la chaleur du poêle à bois qui fonctionne aussi comme un poêle bouilleur et assure le chauffage des pièces. Certaines serres, comme à Pont-Espices, abritent des poulaillers (Figure 81), de la pisciculture, des entrepôts, des buanderies (Figure 82) ou même des salles de bains⁷⁴¹. Des jardins sont aussi intégrés aux halls d'entrée, comme à Nanterrel (Figure 83), ou aux pièces à vivre chez Émeline à Dirlan ou à la Maison Autonome (Figure 84 et Figure 85).



Figure 81 Serre-poulailler à Pont-Espices

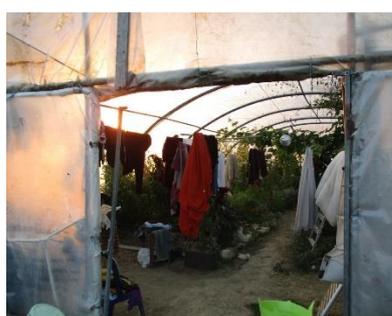


Figure 82 Serre utilisée comme entrepôt et buanderie aux Arts Verts, à Nanterrel



Figure 83 Jardin dans un hall d'entrée à Nanterrel

©ClaraBreteau, 2015

⁷⁴¹ Mollison, *op. cit.*, 2012, pp. 93, 133 et 177.



Figure 84 Serre dans le salon, à l'éco-hameau de la Maison Autonome

Source : <http://neoliz.org/lecohamau-dur>



Figure 85 Jardin intérieur dans la kerterre d'Émeline à Dirlan

©Clarabreteau, 2015

Dans certains écolieux, des tourniquets destinés aux enfants sont reliés à une turbine qui transforme l'énergie mécanique déployée dans le jeu en électricité, ou des vélos d'entraînement statiques du type vélos d'appartements sont connectés — comme à Val Vert — à une machine à laver, permettant ainsi de faire la lessive sans électricité et tout en faisant de l'exercice. Parfois, de tels jeux d'hybridation accouchent de figures quasi mythologiques comme celle du « tractopoule » ou « tracteur à poules »⁷⁴². Consistant en réalité en un poulailler mobile monté sur des roues, celui-ci permet de faire effectuer par les poules un travail de désherbage, d'ameublissement et de fertilisation de la terre plus efficace que celui d'un tracteur alimenté en énergies fossiles.

Enfin, les lieux de vie étudiés accueillent sur leurs terrains un véritable enchevêtrement d'activités. L'irrégularité de la production d'énergies renouvelables ou l'utilisation en appoint de groupes électrogènes entraîne tout d'abord un « enchevêtrement des usages » et la nécessité de planifier simultanément toutes les tâches énergivores (douches chaudes, lessives, arrosages, forages, broyages) pour profiter des afflux d'énergie temporaires. Si cette connectivité se retrouve certes dans les habitats conventionnels à l'heure de l'expansion de la domotique, elle passe dans les habitats autonomes par des mécanismes naturels ou *low-tech*⁷⁴³, capables de fonctionner avec un minimum d'apport énergétique et gouvernés avant tout par l'objectif d'atteindre l'autonomie plutôt que par l'optimisation ou la prouesse technologiques.

Par ailleurs, et ce de façon particulièrement accentuée dans le cas des lieux collectifs ou coopératifs tels que Londine, Treffonde, Nanterrel, Le Petit Bonheur ou la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, les habitats étudiés donnent à voir un « entrelacement de liens et d'activités » tel qu'il peut,

⁷⁴² Andy Lee et Pat Foreman, *Chicken Tractor: The Permaculture Guide to Happy Hens and Healthy Soil*, Richmond, Good Earth Publications, 2004.

⁷⁴³ Les *low-tech* ou « basses technologies » ne dépendent pas des infrastructures, réseaux complexes, ressources rares et consommations énergétiques importantes sur lesquelles repose la société thermo-industrielle. Faciles à recycler et à réutiliser, elles permettent de conserver un niveau de confort et de civilisation agréables tout en évitant les chocs des pénuries à venir. Voir Philippe Bihouix, *L'Âge des low-tech*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

vu de l'extérieur, faire figure de « fouillis »⁷⁴⁴. Pour les habitants de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes par exemple,

La carte des usages, (...) [rend] visible l'entremêlement de nos existences : sur un même champ, le [groupe] verger plante des arbres en bordure, le groupe céréales effectue une rotation de sarrasin et, l'année suivante, c'est le groupe patates qui met en terre ses tubercules. (...) Cet écheveau peine [à] rentrer dans les cadres.⁷⁴⁵

Un tel « entremêlement »⁷⁴⁶ trouve certes son origine dans l'impératif traditionnel de rotation des cultures et de reconstitution des sols, mais aussi dans la nécessaire diversification des modes et des types de productions requise pour que les habitants puissent satisfaire leurs besoins vitaux sur le long terme. Dans un modèle inspiré par l'équilibre agro-sylvo-pastoral, les enquêtés s'efforcent ainsi de restaurer à l'échelle de leurs habitats une combinaison de pâturages, d'espaces forestiers et de parcelles cultivées. Ces fonctions se mélangent aussi souvent, notamment avec le développement des forêts-jardins⁷⁴⁷ ou la superposition des vergers et des potagers, deux pratiques courantes en permaculture. Un même espace donné peut également accueillir des habitats légers, des bassins de pisciculture, des parcelles potagères et des sites de production artisanale.

Enfin, les enchevêtrements caractérisant les habitats autonomes s'exercent aussi au niveau des grandes fonctions — fertilisation, isolation, récupération d'eau, inertie thermique — permettant d'assurer dans chaque lieu de vie la satisfaction des besoins vitaux des habitants et le bon fonctionnement de leur écosystème. En effet, selon l'un des principes centraux de la permaculture qui inspire un certain nombre des adeptes de l'autonomie que nous avons rencontrés pour ce travail⁷⁴⁸, chaque fonction vitale du métabolisme des lieux doit être assurée par plusieurs éléments de l'habitat à la fois et se retrouve donc « nouée » au sein de différentes interactions, comme dans le cas de la micro-ferme de la Bourdaisière étudié par les permaculteurs Claire Uzan et Gildas Véret (Figure 86 et Figure 87)⁷⁴⁹.

⁷⁴⁴ « Ce dimanche 22 avril, à 14h, le Taslu appelle les troupes de l'imaginaire à se mobiliser », *NADIR, site internet de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes*, mercredi 18 avril 2018, <https://zad.nadir.org/spip.php?article5604>, consulté le 23 avril 2018.

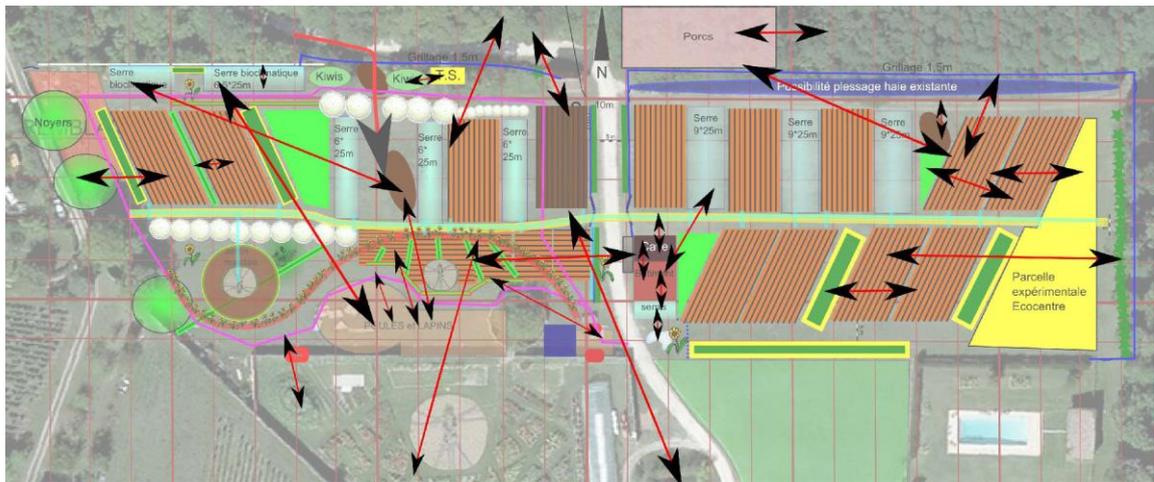
⁷⁴⁵ Lettre du 16 mai 2018 publiée sur la page de Nantes Révoltée, *Facebook*, https://www.facebook.com/Nantes.Revoltee/?hc_ref=ARR2zFC0hBcyhpzOoCQFYyOV_IP_eqGBqpR2pnVkjFBnduetENIOZV0_GYj_XKvTmbj8&fref=nf, consultée le 16 mai 2018.

⁷⁴⁶ *Ibid.*

⁷⁴⁷ Voir lexique.

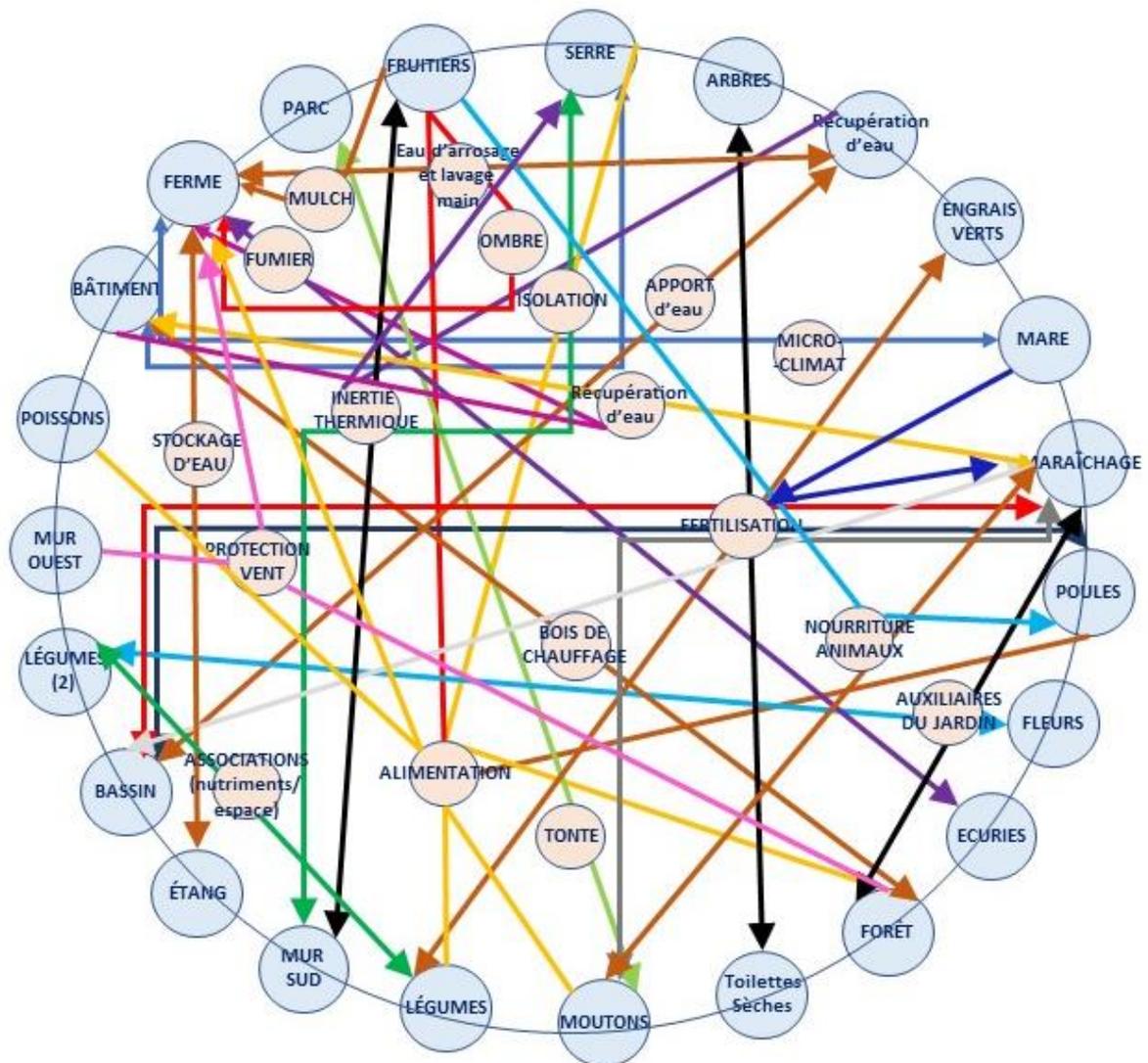
⁷⁴⁸ Plus de la moitié des enquêtés mentionnent la permaculture comme source d'inspiration et cadre méthodologique de référence.

⁷⁴⁹ Claire Uzan et Gildas Véret, *Rapport de design pour la Micro-ferme la Bourdaisière, conception inspirée de la permaculture*, mars 2014, http://docs.wixstatic.com/ugd/24ce4e_f904ba3f84104f9aa0bbeb3f474668b4.pdf, pp. 80-1, consulté le 24 avril 2018.



© HorizonPermaculture, 2014.

Figure 86 Modélisation spatiale des interactions entre éléments à la micro-ferme en permaculture de la Bourdaisière, Indre-et-Loire



©Clara Breteau, 2018

Figure 87 Modélisation systémique des interactions entre éléments à la micro-ferme en permaculture de la Bourdaisière, Indre-et-Loire

De manière intéressante, la toile des interactions de la micro-ferme de la Bourdaisière met bien en évidence, sur le pourtour du cercle, la multiplicité des éléments de l'écosystème qui se

retrouvent mobilisés dans le métabolisme de l'habitat, tout autant que le nombre d'interactions établies entre eux afin d'assurer le fonctionnement résilient des fonctions du système (Figure 87).

5. Conclusion

Nous avons vu que l'autonomie développée par les enquêtés se traduisait par des enchevêtrements métaboliques de différentes natures : végétaux et biologiques, bioclimatiques, « recycliques » et fonctionnels. Or ces enchevêtrements sont loin d'être cantonnés à un domaine strictement physique et se propagent sous différentes formes. De manière intéressante, on les voit projetés par exemple sur le monde social, et influencer la façon dont les habitants autonomes perçoivent leurs collectifs. À Londine, coopérative qui vient de fêter ses quarante ans, Anthony évoque ainsi la « biodiversité » du groupe. Il crée ce faisant un parallèle entre le collectif et la forêt dont le garde-forestier Klaus souligne étonnamment que la diversité des espèces explose précisément à partir de quarante ans⁷⁵⁰. Au village troglodytique de Treffonde, Géraldine a elle aussi recours à l'imagerie végétale. Pour elle en effet, l'enchevêtrement des caractères et modes d'action de chaque habitant — certains « carrés », d'autres « ronds » — se transpose inévitablement au niveau du groupe en donnant aux actions et réalisations de celui-ci des formes de « patates étoilées »⁷⁵¹. Enfin, à Banèges, Sylvie dit n'être jamais seule, toujours « en relation avec tous les êtres vivants : animaux, forêts, plantes sauvages »⁷⁵². À de multiples reprises, on voit ainsi les habitants autonomes considérer leurs vies comme prises à l'intérieur d'enchevêtrements humains et sociaux — les zadistes de Notre-Dame-des-Landes évoquent par exemple « l'entremêlement [des] existences » provoqué par la communauté d'usage du site⁷⁵³.

Cependant, comme les Runa étudiés par l'anthropologue Eduardo Kohn qui « mangent ce qu'ils produisent », ce mode de vie « les fait entrer en contact très étroit avec une myriade de créatures »⁷⁵⁴. À travers lui, tel que chez les Runa, les « mondes humains (...) [et les] « vies de la forêt (...) se trouvent entremêlés »⁷⁵⁵ à une multitude de niveaux — « les multiples liens, des plus concrets aux plus métaphoriques, qui se tissent avec les plantes, les animaux et le territoire [devenant] des composantes essentielles de la vie sociale »⁷⁵⁶. En plus que de se réverbérer sur les collectifs et la façon « caméléon » dont ils se perçoivent et se racontent, nous allons voir que la toile du vivant propage ses reflets et vibrations à travers toute la facture de l'habitat, essayant en motifs esthétiques et anthropocosmiques.

⁷⁵⁰ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁷⁵¹ Géraldine, Treffonde (Touraine), maison autoconstruite dans village troglodytique en bordure de forêt, militante de l'économie domestique et écrivaine-scénariste.

⁷⁵² Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁷⁵³ Voir section II. 3. 4.

⁷⁵⁴ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 24.

⁷⁵⁵ *Ibid.*

⁷⁵⁶ Alessandro Pignocchi, « Sur la Zad de Notre-Dame-des-Landes se vit la cosmologie du futur », *Reporterre*, 7 avril 2018, <https://reporterre.net/Sur-la-Zad-de-Notre-Dame-des-Landes-se-vit-la-cosmologie-du-futur>, consulté le 25 mai 2018.

B. « Le tissu appelle le tissu »⁷⁵⁷ : des motifs textiles aux nœuds anthropocosmiques

[Une] araignée [pivotait] entre ses fils comme au sein d'un treillis circulaire, traînant un fil sans cesse plus long qu'elle fixait à chaque rayon. (...) La suivant, je portais attention à chaque nouveau nœud de soie, entretenant mon regard au motif qui ne cessait de s'approfondir. (...) Soudainement, j'ai réalisé que beaucoup de toiles imbriquées étaient en train de naître — rayonnant à des rythmes différents depuis une myriade de centres (...) entre le rocher au-dessus et le rocher au-dessous. Je suis resté sidéré, hypnotisé devant ce monde qui allait se complexifiant sans cesse, *fait de motifs intriqués et vivants* (...). J'avais la nette impression d'assister à la naissance de l'univers, galaxie après galaxie...⁷⁵⁸

Comme nous venons de le voir, les habitants autonomes, par les enchevêtrements métaboliques qu'ils recréent à des niveaux multiples de leurs habitats, peuvent être rapprochés de ces araignées-tisserandes observées par Abram, « [imbriquant] » leurs toiles et les densifiant « depuis une myriade de centres »⁷⁵⁹ en un réseau de plus en plus complexe. Dans certains lieux comme la coopérative multi-site de Londine, les habitants pratiquent d'ailleurs le tissage au sens littéral du terme au sein d'une filature qui transforme la laine des moutons élevés sur les différents sites et contribue ainsi à relier les différents lieux entre eux. Cependant, ces entrelacements physiques par lesquels les composantes de l'habitat se relient pour fonctionner ensemble dépassent le niveau métabolique et se répercutent aussi à travers les formes et la facture sensible de l'habitat. Comme des tas de compost qui fermentent et travaillent, il se crée dans leur amalgame de matières et d'énergies une nouvelle fertilité propre aux émergences et aux fleurissements. À travers eux, les habitants qui sont très nombreux à déclarer expressément vouloir se « reconnecter » à la nature se « re-lient » à elle de manière plus profonde et plus intime encore. Nous allons voir dans ce qui va suivre comment les enchevêtrements physiques et fonctionnels au sens strict essaient, comme chez Abram, en « motifs intriqués et vivants » porteurs d'« univers »⁷⁶⁰. Ceux-ci transposent l'enchevêtrement sur un plan non utilitaire, sensible et esthétique (II. 3. B. 1), et en font le lieu d'apparition de toute une série de formes anthropocosmiques (II. 3. B. 2).

1. Motifs et textures textiles

Le motif textile parcourt les habitats autonomes à différents niveaux. Au-delà de l'enchevêtrement des sentiers et du foisonnement végétal, on le retrouve tout d'abord dans la conception, la construction et l'aménagement des logements. Des formes complexes à ossatures légères comme le « paligloo » de Rémi à La Ruche ou la « paillourte » de Merlin à Nanterre⁷⁶¹ donnent

⁷⁵⁷ Formule inspirée des propos de Julien, écolier Le Val Vert (Gard).

⁷⁵⁸ Abram, *op. cit.*, 2013, pp. 40-1. Nos italiques.

⁷⁵⁹ *Ibid.*

⁷⁶⁰ *Ibid.*

⁷⁶¹ Voir lexique.

ainsi lieu au préalable à des « montages à blanc avec des ficelles » qui permettent d’ajuster les dimensions et d’équilibrer les forces : « si ça ne va pas on peut resserrer un petit peu, avant de fixer »⁷⁶². Le corps de l’habitat se voit ainsi non seulement esquissé mais structuré et réglé à l’aide d’une armature cachée de filins qui fait que l’ensemble « tient ». À Nanterrel, l’entrelacement est aussi à la base du toit en charpente autoportée qui coiffe la paillourte. Merlin illustre d’ailleurs le principe en demandant à son interlocuteur d’entrecroiser ses mains : « C’est ça une charpente autoportée tu vois, si tu détaches tes mains, chaque chose repose sur l’autre, et là moi je pousse c’est ça le but en fait »⁷⁶³. Dans le village troglodytique de Treffonde, installé dans une ancienne carrière d’extraction de tuffeau, une pierre très friable, la prolifération de galeries et de grottes toutes connectées les unes aux autres donnent lieu, selon les mots des habitants, à un véritable « enchevêtrement » :

Dans le fond, là, il y a un petit trou, qui donne dans une autre pièce, et cette pièce il y a un autre trou qui remonte à la surface, et le petit trou à la surface il donne au pied du pommier et derrière chez moi. Donc tu vois pour t’expliquer tout l’enchevêtrement de galeries qu’il y a ici.⁷⁶⁴

Par ailleurs, certains habitats légers comme la yourte et le tipi sont faits tout entiers de murs en tissu (Figure 89 et Figure 91). Redoublés pour la yourte par un treillis de bois, ils sont aussi garnis de nombreux filets qui servent d’espaces de rangement et constituent des « meubles » aux formes souples adaptés à la courbe des murs. On trouve aussi des constructions à partir de rejets de châtaignier ou de paille tressée (Figure 90 et Figure 93), tandis que les kerterres que l’on trouve à Dirlan, Nanterrel ou au Val Vert sont construites à partir de chanvre mêlé à de l’argile, de la terre ou de la chaux (Figure 88).



Figure 88 Fibres de chanvre apparentes dans la kerterre des Carottes Rieuses à Nanterrel



Figure 89 Tipi à Nanterrel

©ClaraBreteau, 2015

⁷⁶² Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

⁷⁶³ *Ibid.*

⁷⁶⁴ Julien, Treffonde (Touraine), cabane autoconstruite en forêt, militant de l’économie domestique et artiste-plasticien. Notre accentuation.



© Clara Breteau, 2015

Figure 90 Toilettes sèches en chaume à Nanterrel



© Clara Breteau, 2015

Figure 91 Yourte de Sylvie en patchwork



Figure 92 Salle de bains habillée de tissus à Kermel



Figure 93 Wigwam⁷⁶⁵ en rejets de châtaignier chez Sylvie



© Clara Breteau, 2015

Figure 94 Intérieur de yourte chez Sylvie

Le motif textile imprime par ailleurs les intérieurs (Figure 92 et Figure 94) ainsi que différents objets d'ameublement ou de décoration, à commencer par ces nombreux fanions colorés qui ornent de façon très fréquente les potagers et espaces extérieurs des habitats autonomes (Figure 95 et Figure 96). On observe aussi toutes sortes d'attrapes-rêves, mobiles et stables, ornements torsadés, sièges et plate-bandes tressés (Figure 97).



a.



b.



c.

© Clara Breteau, 2015

Figure 95 Fanions colorés à Treffonde

⁷⁶⁵ Voir lexique.



a.



b.

©ClaraBreteau, 2015



c.

©ClaraBreteau, 2015

Figure 96 Filins et fanions colorés à Pont-Espices (a), Londine (b) et Cantoyourte (c)



a.



b.



c.



d.

©ClaraBreteau, 2015



e.



f.



g.



h.

©ClaraBreteau, 2015

Figure 97 Objets et meubles tressés ou torsadés: lit (a), mobiles (b, c, d, e), siège (f), plate-bande (g) et poignée de porte (h)

Par ailleurs, à travers tout le village de Treffonde, le flanc du coteau et les murs des maisons fleurissent d'ornements enchevêtrés : « autour des arcades, on a commencé à faire des dessins celtiques en bas-relief, avec des petits dragons qui se mordent la queue, des petites choses comme ça, des *entrelacs* celtiques » (Figure 98 et Figure 99)⁷⁶⁶. Zéphyr, tailleur de pierre et co-propriétaire des lieux, laisse pour un temps les motifs proliférer et s'enchevêtrer sur la roche, au gré des inspirations des nombreux habitants et visiteurs du lieu. Il les intègre ensuite dans d'autres sculptures qui tissent les éléments entre eux, « pour ne pas juste laisser traîner, pour pas qu'ils disparaissent » (Figure 98)

767.



Figure 98 Sculptures enchevêtrées dans le village troglodytique de Treffonde

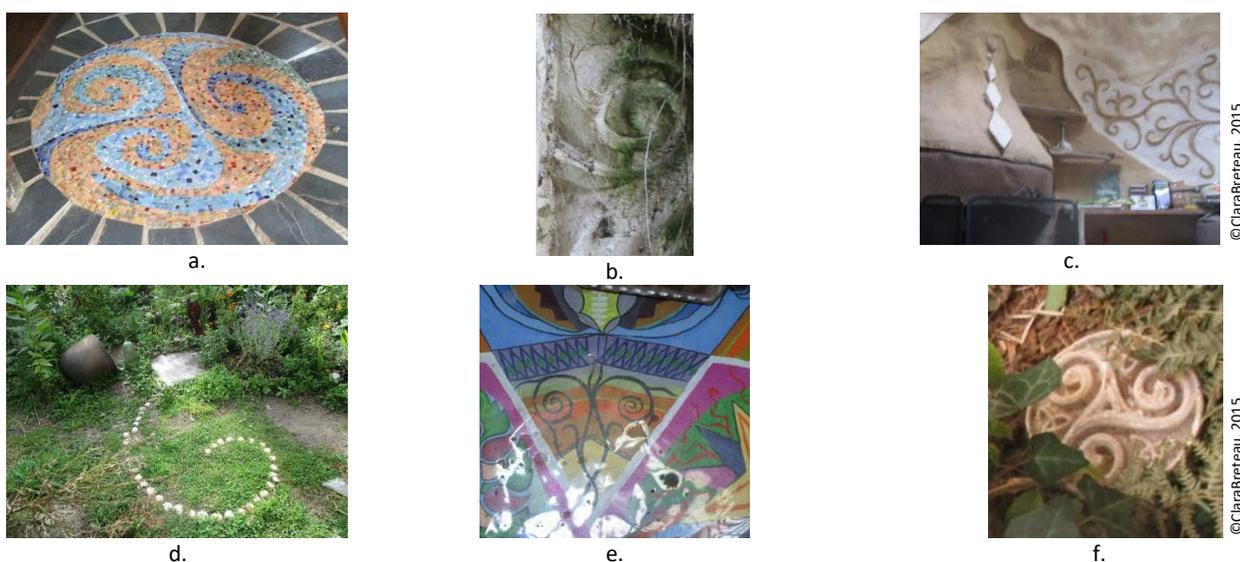


Figure 99 Entrelacs et arabesques à la Maison Autonome (a), à Treffonde (b), Nanterrel (c), Dirlan (d, f) et Cantoyourte (e)

⁷⁶⁶ Zéphyr, Treffonde (Anjou). Notre accentuation.

⁷⁶⁷ *Ibid.* Notre accentuation.

Enfin, chez Odilon à Arles, le pâté de maisons qu'il a décoré tout entier de mosaïques et fresques à l'aide de fragments de vaisselle et d'objets divers récupérés est « [pris] en écharpe » par la toile que tisse Pénélope dans l'Odyssee d'Homère (Figure 100). Celle-ci s'entrelace à la myriade d'autres éléments représentés sur les murs et leur fournit une sorte de « fil » conducteur :

J'ai fait partir la toile qu'elle tisse le jour et détruit la nuit avec ces petits carrés de tuiles (...) [ça] passe derrière elle, [ça] ressort, [ça] re-rentre dans la Méditerranée, [ça] ressort ici, là là-bas beaucoup, et [ça] va prendre le bâtiment en écharpe.⁷⁶⁸



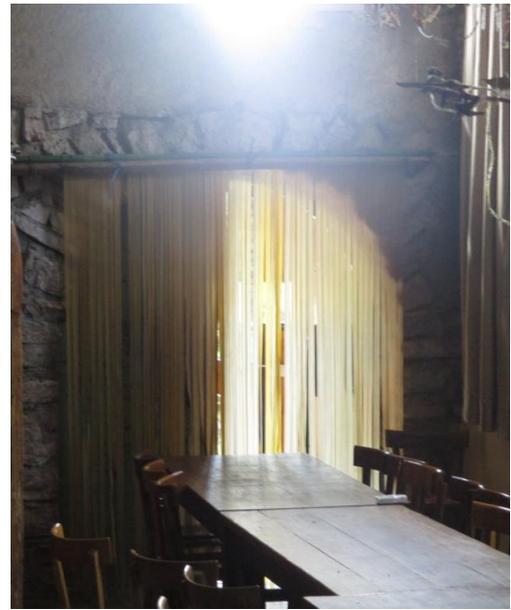
Figure 100 La toile de Pénélope qui « prend en écharpe » la maison d'Odilon à Arles, en vert clair sur la photo, sur l'un des pans du pâté de maisons

Tous types d'habitats confondus, on retrouve de façon récurrente des portes et des cloisons en tissus, rubans (Figure 101) ou treillis souples (Figure 102), privilégiés notamment pour la circulation de l'air ainsi que pour le compartimentage souple et amovible de l'espace qu'ils permettent.

⁷⁶⁸ Odilon, Arles (Gard). Notre accentuation.



a.



b.

Figure 101 Portes en patchwork à Kermel (a) ou en rubans, à Londine (b)

©ClaraBreteau, 2015



a.



b.

Figure 102 Cloisons en fils ou treillis souple à Kermel (a) et à la Maison Autonome (b)

©ClaraBreteau, 2015

On remarque aussi une présence très importante dans les habitats autonomes de bâches transparentes, liées aux nombreux espaces « en chantier permanent » ainsi qu'à la fréquence des serres et des constructions temporaires (Figure 103). Ces bâches donnent aux différentes constructions des enveloppes à la fois renflées et souples qui, traversées par la lumière ou gonflées par le vent, s'animent de mouvements et de reflets changeants.



a.



b.



c.

Figure 103 Voiles et bâches à Pont-Espices (a et c) et Jouy-le-Potier (b)

©ClaraBreteau, 2015

Souvent, il semble que le tissu appelle le tissu. C'est notamment le cas pour les habitants de yourtes. Ainsi, Julien, habitant de yourte au Val Vert, a mis « des tentures, des broderies, des petits fanions tibétains, (...) parce que c'est un habitat en tissu », et que celui-ci est aussi « un ressenti » amené à se propager⁷⁶⁹. Le motif textile imprime aussi les objets que l'on trouve dans les habitats. Clothilde à Londine expose dans sa yourte une « pierre-tissu » — « une pierre qui n'a pas du tout la forme [ni] la texture d'une pierre, (...) [dont on pourrait] penser que c'est un tissu, [ou] de la soie, (...) quelque chose de très léger quand [on le porte] »⁷⁷⁰. À l'éco-village « Le Petit Bonheur », l'habacle doublé de feutre des yourtes dote celles-ci d'une très bonne acoustique et « appelle » également la peau des tambours, dont plusieurs habitants jouent le soir à la tombée de la nuit⁷⁷¹. À Banèges, chez Sylvie, pionnière des yourtes en France, la parcelle tout entière de forêt qui lui appartient et où elle a posé ses deux yourtes est délimitée par des ribambelles de fanions colorés qui s'entrecroisent et se mêlent à l'entrelacs des sentiers. Mobiles, totems, installations faites de fils tressés prolifèrent à travers son terrain (Figure 104).



©ClaraBreteau, 2015



©ClaraBreteau, 2015

⁷⁶⁹ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

⁷⁷⁰ Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), yourte dans le maquis, chercheuse-doctorante et militante de l'économie domestique.

⁷⁷¹ Simon, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou), yourte dans bocage angevin, militant de l'économie domestique.



©ClaraBreteau, 2015



©ClaraBreteau, 2015

Figure 104 Rubans, tissages et tressages chez Sylvie à Cantoyourte

Filets, hamacs et voiles se retrouvent aussi en nombre dans l'aménagement de nombreux habitats « carrés ». Ils sont utilisés pour agencer des espaces de stockage ou comme éléments de structure. Ainsi Cédric, à Kermel, en Bretagne, qui a construit en filets de pêches les nombreuses passerelles et balcons reliant sa cabane aux grands cyprès qui la jouxtent⁷⁷² (Figure 105).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 105 Passerelles en filets de pêche chez Cédric à Kermel

De manière intéressante, le recours au motif textile est particulièrement accentué dans les éléments de l'habitat faisant office d'interfaces avec le monde végétal lui-même enchevêtré, si bien qu'une sorte de « contamination » de formes semble s'opérer. Ancienne couturière, Sylvie à Banèges

⁷⁷² Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère).

confectionne l'enveloppe de ses yourtes à l'aide de bouts de tissus assemblés en patchwork. Dans cet habitat en contact étroit avec les éléments implanté en plein cœur de forêt, l'entrelacement sur les murs intérieurs comme extérieurs des formes et des couleurs fait écho au foisonnement du monde vivant et aux stimuli sensoriels multiples — sonores, kinésiques et thermiques notamment — qui traversent son enveloppe (Figure 104). C'est le cas aussi chez Cédric à Kermel où les filets de pêche sont précisément utilisés dans les parties « acrobanches » de la cabane qui la relie aux deux seuls grands arbres de la parcelle. Assortis de bastingages et façonnés en triangles par le vent de la côte, ceux-ci prennent en retour des allures de voiles de bateaux (Figure 105).

Souvent également, les enchevêtrements se superposent et des jeux d'échos se créent par lesquels des stimuli sensoriels de diverses natures se voient eux-mêmes tissés entre eux. À la ferme de La Daurée⁷⁷³, les bâches qui emballent les pans de la maison s'agitent et se gonflent de vent, traversées de soleil, sur fond de feuillages et de chants d'oiseaux. Une telle superposition de toiles sonore, végétal, lumineux et textile confère au paysage une dimension féérique. Chez Émeline à Dirlan, la rivière qui bordait son terrain prenait toute sa « valeur », avant que ses rives soient détruites au tractopelle, de la façon dont ses méandres horizontaux s'entremêlaient avec « tous les rideaux de lierre qui étaient là depuis longtemps », et la façon étrange dont ceux-ci transposaient sur le plan vertical les sinuosités et les lacis des eaux⁷⁷⁴. Tissu végétal et tissu aquatique se superposaient à la trame sonore et changeante des chants d'oiseaux, donnant à la rivière un corps feuilleté ponctué çà et là des « nœuds » formés par les petites mares et nids d'animaux⁷⁷⁵.

Combinés à la recherche de concentration caractéristique des habitats autonomes, les éclats visuels et feuilletages sensibles provoqués par cette propagation du motif textile se manifestent aussi par la récurrence dans les lieux étudiés du scintillement multicolore et des matières multifacettes : fenêtres en vitraux, mosaïques, patchworks, surfaces brillantes (Figure 106 à Figure 109).

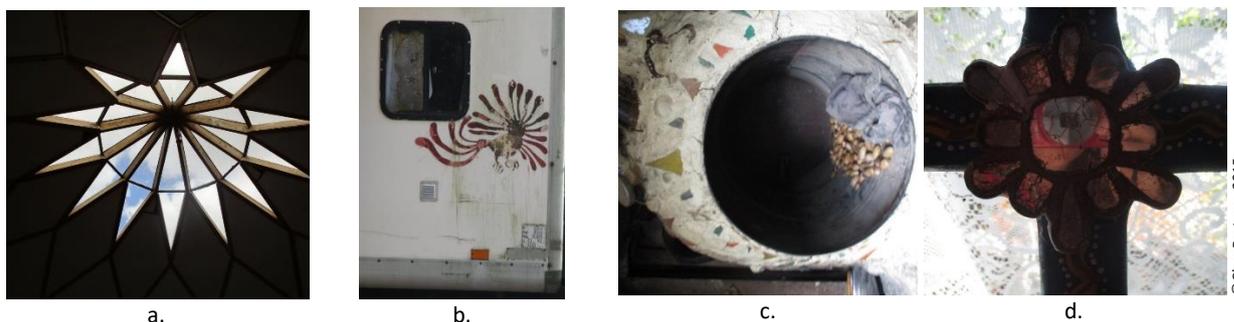


Figure 106 Éclats et rayonnements dans les habitats autonomes (1) : toono⁷⁷⁶ du zome de la Maison Autonome (a), sur un mobil home à Nanterrel (b), dans une cuisine à Notre-Dame-des-Landes (c) et dans la yourte de Sylvie à Cantoyourte(d)

⁷⁷³ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

⁷⁷⁴ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁷⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁷⁶ Cercle de toit ou clef de voûte recevant dans une yourte les perches de la charpente du toit rayonnant à partir des treillis, laissant passer l'évacuation du poêle et la lumière du jour. Voir <http://www.gandan-yourte.com/fr/accueil/qu-est-ce-qu-une-yourte>, consulté le 14 septembre 2018.

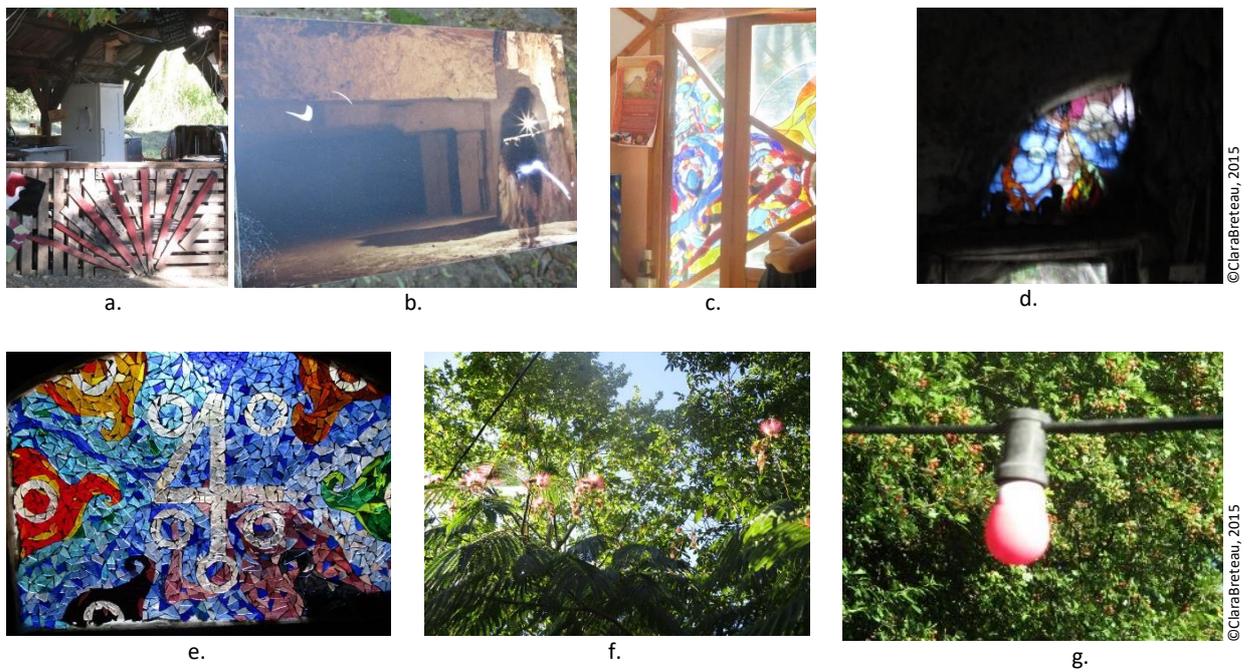


Figure 107 Éclats et rayonnements dans les habitats autonomes (2)

a) Espace de fête à Londine b) Photo prise dans une grotte à Treffonde par un habitant du village expert en « cataphilie »⁷⁷⁷
 c) Vitraux dans le zome de la Maison Autonome d) et e) Vitrail et mosaïque à Treffonde f) et g) « Ampoules » naturelles (f) et artificielles (g) habitant les mêmes feuillages, à Londine.

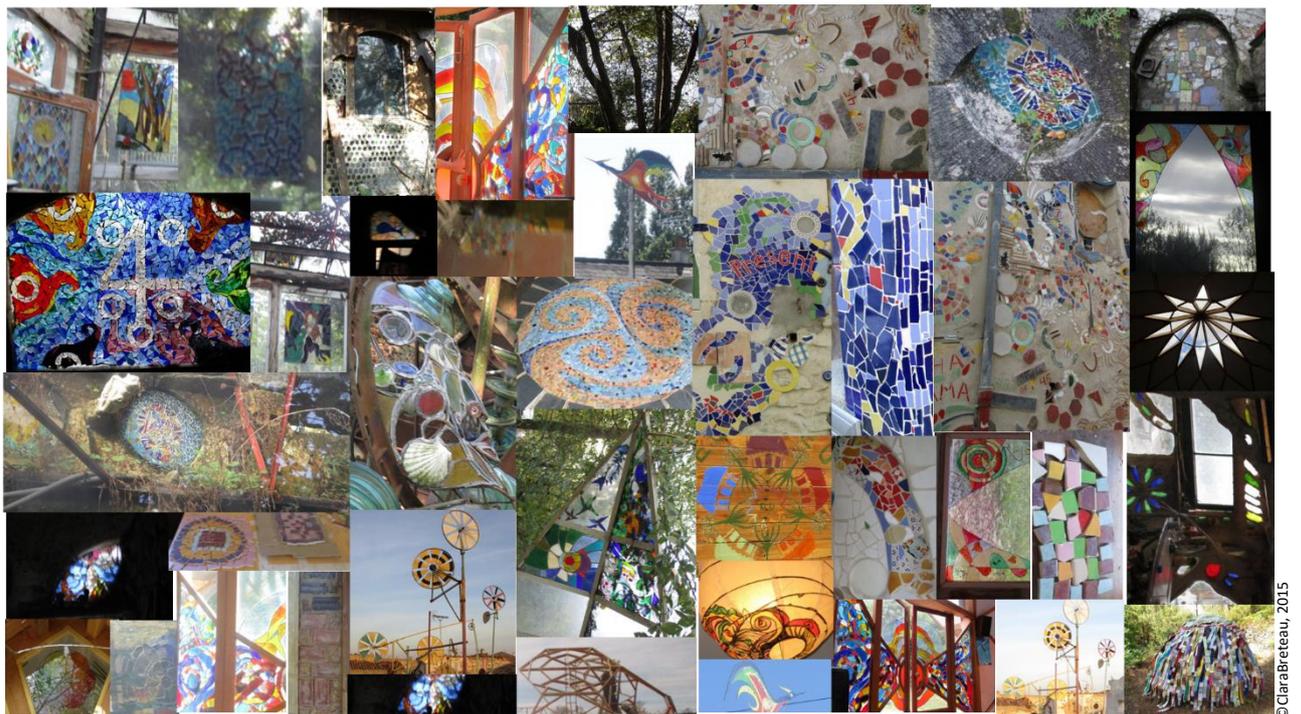


Figure 108 Scintillements multicolores et multifacettes dans les habitats autonomes

Aperçu tiré de Londine, Treffonde, La Maison Autonome, la maison d'Odilon à Arles, Nanterrel, Notre-Dame-des-Landes, Cantoyourte, Le Portail, Le Petit Bonheur.

⁷⁷⁷ Activité consistant en la visite clandestine de l'énorme réseau d'anciennes carrières souterraines de Paris. Terme aussi employé pour la pratique régulière et assidue de l'exploration de réseaux souterrains.

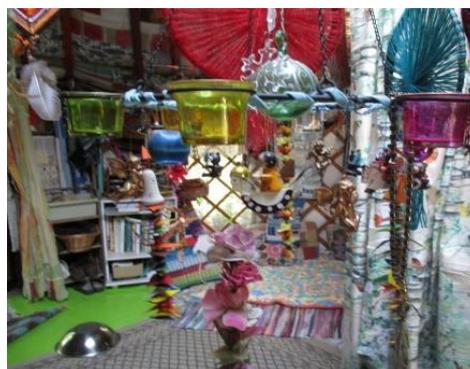


© Clara Breteau, 2015

Figure 109 Une figure du scintillement : lampe goutte d'eau à Kermel. « Je n'ai rien trouvé de plus scintillant qu'une goutte (...), une goutte d'eau, [comme] la vie, (...) qui perlait au bord d'une herbe flexible »⁷⁷⁸

De manière intéressante, on peut voir dans ce jeu de réverbérations d'éclats la transposition sur le plan visuel des résonances vibratoires instaurées entre ses différents éléments par les liens d'une toile. À la Maison Autonome, le zome⁷⁷⁹ rassemble en lui-même ces différents aspects. Bâtiment polyédrique, il déploie avec ses 84 facettes une puissante réverbération acoustique, doublée sur le plan visuel par le jeu de reflets colorés créé par les vitraux des fenêtres (Figure 106 Figure 108 a., Figure 107 c. et et Figure 112 c.).

Ainsi, les habitats sont traversés sur le plan esthétique par des formes et textures en assemblages privilégiant la diversité, le grouillement et l'éclat, qui semblent là encore reproduire la richesse des stimuli offerts par les formes, bruits, odeurs, textures et mouvements du foisonnement végétal. Quand Sylvie à Banèges parle de l'art du patchwork qu'elle pratique depuis des années, ses propos éclairent le lien entre la recherche de concentration des habitats autonomes et l'émergence de cette esthétique du scintillement : « c'est très difficile d'assembler tout ça. De faire quelque chose d'harmonieux. De toute cette diversité, cette pluralité des choses, d'en faire quelque chose d'unique »⁷⁸⁰. À la Maison Autonome, Brigitte explicite elle aussi la démarche en montrant encore une fois son lien avec la densification de l'habitat lorsqu'elle dit vouloir « [faire] en sorte que tout soit intégré et prenne le minimum de place, (...) [en mettant] beaucoup de couleur aussi »⁷⁸¹.



© Clara Breteau, 2015

Figure 110 Scintillement multicolore chez Sylvie à Cantoyourte

⁷⁷⁸ Antoine, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou), yourte auto-construite dans bocage angevin, militant de l'économie domestique, ancien artiste et professeur de story-board dans une école de cinéma.

⁷⁷⁹ Voir lexique.

⁷⁸⁰ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁷⁸¹ Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

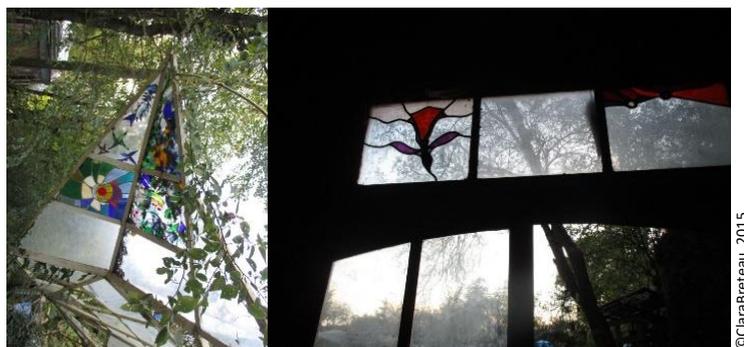


Figure 111 Superposition du foisonnement végétal et des éclats multifacettes autonomes sur les vitraux de Treffonde

Le multifacettes se retrouve aussi en trois dimensions à travers le motif de la géode, qui apparaît de façon récurrente dans les aménagement idéaux ou réels des enquêtes. Gaspard à Treffonde veut par exemple creuser en arrière de sa cave troglodytique une sphère approximative habillée de miroirs pour « démultiplier les reflets » : « j’avais envie de faire une géode, à l’intérieur de la sphère, déjà pour avoir des propriétés acoustiques. Et j’avais envie de tailler des miroirs de récup’ pour faire une mise en abyme totale à l’intérieur [de la] géode »⁷⁸². Yoan aux Gondilles rêve lui aussi d’une pièce sphérique, « comme un ballon de foot, (...) avec que des miroirs à l’intérieur, [où] la lumière se bombarde »⁷⁸³. Par la démultiplication de leurs facettes et des reflets qu’elles provoquent, on peut faire l’hypothèse que les géodes transcrivent sur le plan lumineux la démultiplication des relations et interactions vivantes constatée sur le plan écologique. Les réalisations multifacettes ne sont d’ailleurs pas qu’idéelles. Les maisons en terre ou en bois inspirées de la yourte et de plan octogonal sont récurrentes et présentes par exemple à Nanterrel ou à Jouy-le-Potier. Les zomes, constructions polyédriques effectuées en général en matériaux légers, font par ailleurs partie des formes privilégiées par les habitats alternatifs. On les retrouve par exemple sur le terrain de la Maison Autonome ou au Petit Bonheur (Figure 112 et Figure 113). En Touraine, à la Ruche, Rémi a construit un « paligloo », maison en terre à ossature bois modelée sur la forme d’un ballon de foot. Le motif du polyèdre se retrouve aussi en plus petites dimensions, à travers le quartz qui sert de fauteuil à Émeline à Dirlan ou les pierres colorées qu’elle intègre aux murs de ses kerterres.

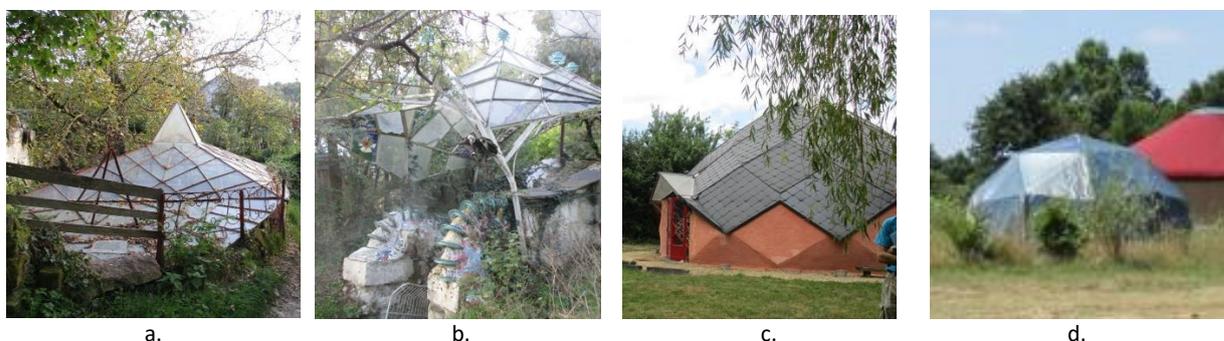


Figure 112 Constructions de type polyédriques (1) : à Treffonde (a, b), la Maison Autonome (c) et au Petit Bonheur (d)

⁷⁸² Gaspard, Treffonde (Touraine).

⁷⁸³ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne), bâtiment de ferme ancien sur plateau cultivé, berger, ex-salarié dans une *start-up* en pharmaco-chimie.



Figure 113 Constructions de type polyédriques (2) : à Treffonde (a, c), La Ruche (b) et Kermel (d)

Cependant, ce foisonnement de formes et de couleurs n'est pas anodin. Produit, comme nous l'avons vu, par la densification de la toile du vivant, il a également pour effet de redoubler et renforcer celle-ci en la matérialisant sur le plan esthétique. À travers lui, les habitants qui sont nombreux à avoir à cœur de se « reconnecter » à la nature ajoutent de nouvelles couches aux liens métaboliques qu'ils développent. Nous voyons ainsi dans les lieux autonomes des motifs « [grow] from within outward, out of the necessities and (...) life of the inhabitants »⁷⁸⁴. Comme les analyses de l'anthropologue Alfred Gell permettent de le comprendre, bien loin d'être de simples ornements gratuits, ceux-ci sont également dotés de fonctions psychologiques et notamment d'un pouvoir « attachant » « [indissociables] de leurs autres fonctions, en particulier (..) pratique et sociale »⁷⁸⁵. Selon Gell en effet,

Lorsqu'on décore un artefact avec des motifs, on multiplie le nombre de ses parties et on augmente la densité de ses relations internes. (...) La caractéristique essentielle de la décoration (...) [est] sa résistance cognitive : lorsque nous nous laissons charmer par un motif, nous y sommes comme enchaînés, et *pris dans sa toile*.⁷⁸⁶

Dans un autre passage, Gell, attribuant à cette « toile » décorative et à ses motifs des « crochets et [des] épines », accentue plus encore le rapprochement entre le type de décorations complexes et attachantes qu'il décrit, les ornements développés par les enquêtés et la prolifération biologique réinstaurée dans les habitats autonomes. Selon Gell, ces propriétés attachantes sont particulièrement puissantes dans le cas des motifs complexes, motifs « à la frontière des textures et des formes »⁷⁸⁷ qui fleurissent en grand nombre dans les mosaïques et patchworks observés chez les enquêtés (Figure 108). Ceux-ci font figure de « constructions inachevées » qui, prolongeant et renforçant la relation entre les personnes et les objets qui les entourent, constituent ce que Gell appelle une « technologie de l'enchantement »⁷⁸⁸:

⁷⁸⁴ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36.

⁷⁸⁵ Gell, *op. cit.*, 2009, p. 92.

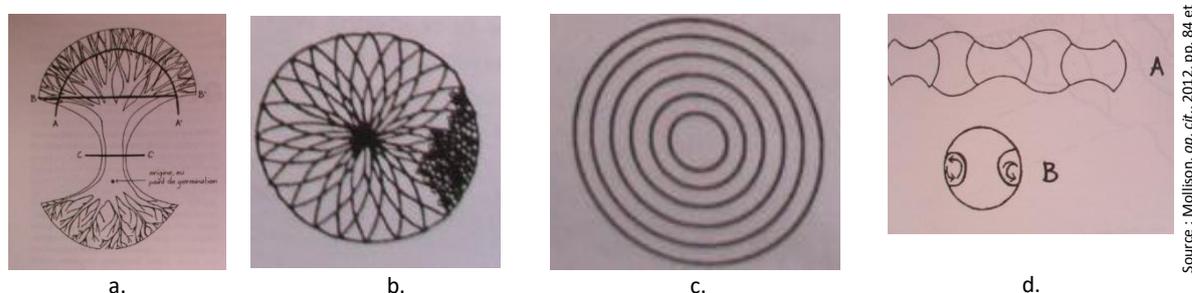
⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 102. Nos italiques.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 98.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 92.

En raison de leur diversité et de la difficulté que nous ressentons à saisir par la seule observation leurs principes mathématique et géométrique de construction, les motifs décoratifs [et en particuliers les motifs complexes] nouent des relations *durables* entre les personnes et les objets, car pour l'esprit humain, ces motifs renvoient toujours à une opération cognitive « inachevée ». (...) L'œil voit toujours d'abord une relation particulière, puis une autre, et cela à l'infini. [Leur] richesse est inépuisable. (...) Les motifs (...) ralentissent l'acte de perception, l'arrêtent même, si bien qu'on ne possède jamais complètement un objet décoré, on ne cesse de se l'approprier.⁷⁸⁹

Les échos saisissants créés par ce passage avec la description par David Abram de la fascination qu'il éprouve devant des araignées en train de tisser leurs toiles suggère bien la transversalité de cette « technologie de l'enchantement » aux mondes humain et non-humains, de nombreux motifs archétypaux simples ou complexes mentionnés par Gell et utilisés par les habitants étant d'ailleurs directement inspirés de motifs récurrents dans la nature⁷⁹⁰ (Figure 114 à Figure 117).



Source : Mollison, *op. cit.*, 2012, pp. 84 et

Figure 114 Motifs archétypaux inspirés de la nature en permaculture
Forme d'un arbre (a), schéma de circulation en spirale de la sève (b), coupe transversale d'un tronc (c), formes élémentaires de l'arbre rapportables aux motifs traditionnels de la mosaïque (d.A) ou de la tore⁷⁹¹ (d.B)



©ClaraBreteau, 2015

©ClaraBreteau, 2015

Figure 115 Récurrence de motifs archétypaux inspirés de la nature dans les habitats autonomes (1) : À Lorelle, dessin d'un arbre avec système racinaire (a), motif en étoile rappelant le schéma de circulation de la sève à la Maison Autonome (b), aux Gondilles (e), cercles concentriques rappelant la coupe transversale d'un tronc à Nanterrel (c), à Arles (f) et à Dirlan (g), mosaïques à Treffonde (d)

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 100.

⁷⁹⁰ Mollison, *op. cit.*, 2012, p. 83.

⁷⁹¹ Motif de la forme d'un collier ou d'un cordon torsadé.

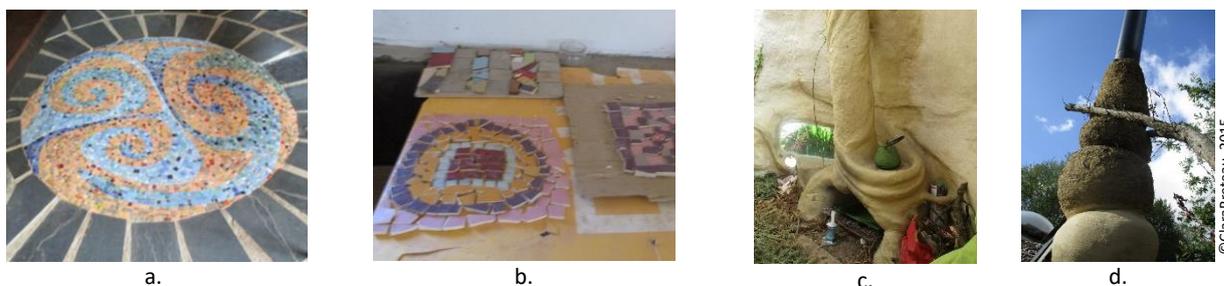


Figure 116 Récurrence de motifs archétypaux inspirés de la nature dans les habitats autonomes : motif en étoile rappelant le schéma de circulation de la sève à la Maison Autonome (a), cercles concentriques rappelant la coupe transversale d'un tronc aux Gondilles (b), tores à Dirlan (c) et à Nanterrel (d)



Figure 117 Motifs en grecques dans la nouvelle fromagerie auto-construite de Londine

De manière intéressante, cette dimension merveilleuse et enchantée amenée dans l'habitat par l'enchevêtrement biologique et les motifs qui s'y propagent est évoquée régulièrement par nos enquêtés. Zéphyr à Treffonde ou Emmanuelle à La Daurée attribuent tous deux une dimension « féérique » à leurs lieux de vie du fait d'être plongés dans la végétation et « cernés par la forêt »⁷⁹². L'aspect merveilleux se cristallise aussi dans les noms que les lieux reçoivent. Ainsi chez Émeline à Dirlan ou chez Charlot à Nanterrel, où cabane et toilettes ont été baptisées respectivement « cabane des merveilles » et « toilettes des merveilles » (Figure 118). En créant des toilettes « les plus belles possibles » censées arracher des « waouh » à ses hôtes, Émeline dit avoir voulu faciliter l'adhésion de visiteurs bien souvent rebutés par le côté « trash » ou perturbant de certains aspects de la reconnexion à la nature⁷⁹³. Pour des raisons identiques, un certain nombre de toilettes sèches parmi les habitats sont décorées avec un soin tout particulier, ce qui fait ironiquement des cabinets autonomes l'un des lieux où la « technologie de l'enchantement » décrite par Gell se déploie de la façon la plus manifeste (Figure 119).

⁷⁹² Zéphyr, Treffonde (Anjou) et Emmanuelle, La Daurée (Touraine), pavillon moderne dans ancienne ferme troglodytique à flanc de coteau, institutrice en école maternelle.

⁷⁹³ Émeline, Dirlan (Bretagne).



© ClaraBreteau, 2015

Figure 118 Toilettes sèches « des merveilles » à Dirlan



a.



b.



c.

© ClaraBreteau, 2015

Figure 119 Toilettes sèches au Petit Bonheur (a), à Nanterrel (b) et à Kermel (c)

Par ailleurs, la multiplication de motifs esthétiques complexes qui sont, selon les analyses de Gell, à reconstruire sans cesse, se comprend d'autant mieux que de nombreux habitats sont présentés par les enquêtés comme « inachevés », évolutifs ou comme des chantiers permanents, qui « [n'ont] jamais eu d'arrêt »⁷⁹⁴ ou « [ne finiront] jamais »⁷⁹⁵. Ainsi, ce sont non seulement des relations métaboliques qui vont se densifiant dans les lieux autonomes, mais aussi des relations esthétiques, et, à travers elles, des relations symboliques et existentielles entre les habitats et leurs habitants.

2. Nœuds anthropocosmiques

Comme le laissent apparaître les feuillages en « voiles » de bateaux chez Cédric ou les rideaux de la rivière chez Émeline, la prolifération dans les habitats autonomes d'enchevêtrements et de « tissus » a non seulement pour effet de renforcer leur verticalité mais aussi d'établir en eux tout un feuilletage de plans et un nouveau jeu de correspondances entre dimensions horizontales et verticales (Figure 120).

⁷⁹⁴ Odilon, Arles (Gard).

⁷⁹⁵ Jules, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 120 Motif de voile au centre d'un potager à Pont-Espices

Ainsi, sous « le désordre » apparent qui voit « [les] liens ordinaires dénoués » pour produire les enchevêtrements que nous avons décrits, c'est — comme le souligne Merleau-Ponty — « un autre ordre, un nouveau système d'équivalence [et de] rapport (...) entre les choses » ayant « [exigé] ce bouleversement » qui se profile ⁷⁹⁶. Cet ordre émerge dans l'habitat avec la même spontanéité que celle que l'on observe dans des processus obéissant à des lois purement physiques, ce que souligne de façon particulièrement explicite Marie au Petit Domaine : « alors que quelques instants avant c'était la grosse pagaille, (...) à un moment ça devient une évidence. (...) Un peu comme la limaille de fer avec les cristaux, ça s'organise »⁷⁹⁷. De même que les tas de compost, figures emblématiques de l'habitat autonome, fermentent et transforment des agrégats hétéroclites de déchets organiques aux formes, textures, odeurs et couleurs variées en une nouvelle matière souple et homogène, les habitats autonomes s'étoilent et se regarnissent, sur la toile de fond enchevêtrée qui les caractérise, de reliefs et « points-clés commandant le rapport homme-monde »⁷⁹⁸. Comme nous allons le voir, ceux-ci se traduisent notamment dans les habitats autonomes par la prolifération de tas, niches, ainsi que de motifs porteurs d'une certaine vision et mise en ordre du monde que l'on peut qualifier plus précisément avec Bachelard d'« anthropocosmiques »⁷⁹⁹.

A. Niches

Comme nous l'avons constaté, la densification de la toile du vivant se traduit notamment dans les lieux autonomes par la multiplication de creux et poches isolantes à travers l'habitat. Or de manière générale, celle-ci s'accompagne également d'une prolifération du motif de la niche, qui prolonge en volume la complexification spatiale provoquée par les enchevêtrements métaboliques. On trouve pour commencer un certain nombre de niches végétales créées par un simple renforcement dans le feuillage, à la Maison Autonome ou à Treffonde par exemple, où un couple de visiteurs est venu y enterrer un mystérieux bout de papier (Figure 121 a. et Figure 121 b.). Ailleurs, chez Odilon à Arles,

⁷⁹⁶ Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1969, pp. 89-90.

⁷⁹⁷ Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

⁷⁹⁸ Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, p. 165.

⁷⁹⁹ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

Cécile et Daniel à Saint-Paterne ou Gérard et Marie au Petit Domaine par exemple, des niches préexistantes exhumées lors des travaux sont remises en valeur. Souvent exhibées pour elles-mêmes, elles peuvent aussi accueillir des amas d'objets divers, de petites sculptures en terre cuite, des icônes ou des plafonds étoilés comme au Petit Domaine.



Figure 121 Niches végétales à la Maison Autonome (a), à Treffonde (b) et à Dirlan (c)

Au Petit Bonheur et à Treffonde — site troglodytique consistant d'ailleurs dans son entier en un « village de grottes » — Nathan et Gaspard ont creusé derrière ou en-dessous de leur habitat des pièces secrètes. Les enquêtés sont nombreux à se référer à leurs habitats comme à des grottes⁸⁰⁰, carapaces⁸⁰¹ ou encore comme à des cocons ou chrysalides⁸⁰² (Figure 123 et Figure 124) — ces poches de fils conjuguant les motifs du tissu et de la niche. Ailleurs comme à Nanterrel, les meubles sont intégrés aux murs, par économie et souci de praticité mais aussi, comme Charlot le souligne, par goût et par choix : « j'aime bien les meubles intégrés aux murs. Les niches »⁸⁰³. La multiplication des poches dans l'enveloppe de l'habitat se traduit aussi chez Sylvie de façon à la fois littérale et imagée par ces « poches » de jean assemblées et reconverties dans la cuisine en porte-ustensiles, pointant aussi bien les racines étymologiques que les influences esthétiques communes entre l'habitat et l'habit (Figure 122)⁸⁰⁴.



Figure 122 Poches de jean assemblées et reconverties dans la cuisine en porte-ustensiles chez Sylvie



Figure 123 Chrysalides dans la main d'Aymeric, à Londine



Figure 124 Rideau-papillon dans la « yourte-chrysalide » de Sylvie

⁸⁰⁰ Notamment Émeline à Dirlan, Sylvie à Banèges, Antonin au Ricochet, Emmanuelle à La Daurée ou encore Annabelle à Londine.

⁸⁰¹ Antonin, Le Ricochet (Auvergne).

⁸⁰² Chez Nathan, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou), yourte auto-construite dans bocage angevin, chef d'une entreprise de construction de yourtes ; Émeline, Dirlan (Bretagne) ou encore Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁸⁰³ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Notre accentuation.

⁸⁰⁴ Les mots « habit » et « habitat » sont tous deux reliés étymologiquement au verbe latin *habere*, « avoir », « tenir ». Voir le *Dictionnaire étymologique et historique du français*, op. cit., 2011, pp. 469-70.

Une pratique courante dans les habitats autonomes consiste par ailleurs à aménager, lors de la réalisation d'enduits ou de murs isolants, des espaces en creux laissant visibles les couches intérieures, comme témoins de la facture ancienne ou des différentes strates de l'enveloppe. Appelés « fenêtres de vérité », ceux-ci ne font que révéler d'une autre manière, en ouvrant un regard sur les matériaux et corps secrets de l'habitat, son épaisseur feuilletée et « tout ce qui s'y niche » (Figure 125).

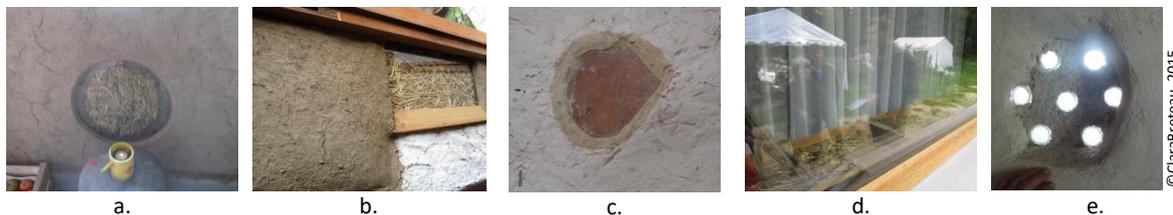


Figure 125 Fenêtres de vérité à Lorelle (a et b, d), au Petit Domaine (c) et à Londine (e)

Enfin, les niches se voient parfois érigées en symbole et inspirent jusqu'au nom du lieu, comme en témoigne Marie : « C'est pour ça que ça s'appelle [le Petit Domaine], vous allez comprendre pourquoi on appelle les choses de ce nom-là. Parce qu'il y a plein de petits... de petites *niches* en quelque sorte »⁸⁰⁵. À Banèges, Sylvie, dont les différents habitats s'étagent à travers la colline et à travers lesquels elle dit pouvoir « voyager », « adore [se] faire plein de petits coins partout »⁸⁰⁶. Elle fait alors écho aux propos de Noël qui raconte comment, à Aldebuis, « chacun a son petit coin »⁸⁰⁷. Tous deux confirment ainsi la façon dont la recherche de « concentration » et de densité qui se joue à travers les lieux autonomes se traduit aussi par la démultiplication de poches, plis et replis à travers l'habitat.

B. Tas

À l'inverse, tout en se densifiant, la toile du vivant multiplie aussi les nœuds et protubérances, à l'instar de ces nombreux tas que l'on trouve un peu partout dans les habitats autonomes, que ce soit à travers les terrains ou dans le corps même des maisons (Figure 126 et Figure 127). Si un seul d'entre eux — le « compost » — a le privilège de se voir doté d'un nom spécifique, ils peuvent tous aussi, comme nous le verrons, être considérés *mutatis mutandis* comme des « composts » de différentes sortes et des préfigurations de constructions, à l'intérieur desquelles, une fois les éléments qui les composent détachés de leur contexte, se couve un autre ordre et se tissent des relations nouvelles. On peut penser à ce sujet à l'importance, dans le processus de construction, du geste d'empilement, ou aux travaux du photographe Huang Qing Jun qui, en photographiant des habitants à l'extérieur de

⁸⁰⁵ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Notre accentuation.

⁸⁰⁶ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁸⁰⁷ Noël, écolieu d'Aldebuis (Belgique), yourte sur plateau, maraîcher en agriculture biologique et musicien, ancien étudiant en biologie marine et à AgroParisTech.

leurs maisons aux côtés de tous leurs meubles entassés, s'attache à montrer d'une certaine manière ces tas comme des constructions « en creux »⁸⁰⁸.



Figure 126 À Londine, bâtiment de sanitaire construit sur un « tas » de bouteilles



Figure 127 « Toit-tas » de la kerterre à Nanterrel rappelant les liens étymologiques indo-européens entre les verbes « construire » et « entasser »⁸⁰⁹

Antonin au Ricochet appelle d'ailleurs ces tas des « nids de coucougne » — du nom dont les étudiants des Beaux-Arts désignent les tas de matériaux divers qu'ils accumulent dans leurs ateliers⁸¹⁰. Par là-même, il révèle bien la façon dont de tels « fonds » de bricolage — « [résultats contingents] de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de construction et de destructions antérieures » — peuvent, comme l'avait suggéré Lévi-Strauss⁸¹¹, se libérer des échanges strictement métaboliques qui les ont produits, et se faire les abris ou « nids » de nouvelles formes au potentiel d'associations renouvelé. De manière intéressante, on peut fort bien reconnaître en eux ces « fragments de chaîne discursive a-signifiante (...) [détachés] du monde environnant et clos sur [eux-mêmes] comme un hérisson » décrits par Guattari dans *Les Trois Écologies*⁸¹². « Composantes d'énonciation (...) [relevant] toujours d'une *praxis*, (...) composées d'éléments hétérogènes prenant consistance et persistance commune lors du passage de seuils constitutifs d'un monde au détriment d'un autre », les tas peuvent d'une certaine manière faire figure d'ébauches d'œuvres d'art. Ceci est particulièrement visible à travers l'exemple des *cairns* (Figure 128 a., b. et c.). « [Monticules] ou tumulus » d'origine « celte [faits] de terre ou de pierres » et « [pyramides élevées] par des alpinistes [ou] des explorateurs comme point de repère ou marque de leur passage »⁸¹³, ceux-ci fleurissent chez Sylvie à Banèges et sont l'un des éléments caractéristiques de ce qu'elle appelle son « art sauvage »⁸¹⁴. Dans certains cas comme à Treffonde ou à Kermel, certains tas prennent l'allure de compositions artistiques (Figure 128 d. et e.). Quand, questionné sur un tas de débris de bois colorés rouge et or qui gît devant chez lui, Cédric à Kermel rétorque que c'est « une

⁸⁰⁸ Voir par exemple Hannah Booth, « Big Picture: Belongings, by Huang Qingjun, in Pictures », *The Guardian*, 2 novembre 2012, <https://www.theguardian.com/artanddesign/gallery/2012/nov/02/photography-china-big-picture>, consulté le 24 mai 2018.

⁸⁰⁹ Voir section I. 2. A.

⁸¹⁰ Antonin, Le Ricochet (Auvergne).

⁸¹¹ Lévi-Strauss, *op. cit.*, 1962, pp. 30-1.

⁸¹² Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 51. Citant Lacoue-Labarthe et Nancy, *op. cit.*, 1978, p. 126.

⁸¹³ Voir lexique.

⁸¹⁴ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

œuvre d'art », sa réponse en forme de boutade pointe tout de même vers cette idée selon laquelle tout tas, et en particulier cet amas de bois, restes d'une petite annexe « en fin de vie » peints aux couleurs des flammes, est un ordre et une œuvre en puissance, un nœud qui travaille et couve en son sein de nouvelles configurations potentielles⁸¹⁵ (Figure 128 f.). Enfin, le cas le plus symptomatique dans notre échantillon de cette fertilité esthétique du tas est bien sûr celui d'Odilon à Arles. Unanimement considéré dans sa ville comme un artiste du fait de sa maison incrustée de multiples fragments, objets et mosaïques, celui-ci a commencé à partir d'un simple tas de tuiles issues de la réfection du toit et auxquelles il cherchait à redonner une seconde vie⁸¹⁶ (Figure 128 g. et h.).



a.



b.



c.



d.



e.



f.



g.



h.

Figure 128 Structurations et sublimations des tas et empilements dans les habitats autonomes

⁸¹⁵ Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère).

⁸¹⁶ Odilon, Arles (Gard). Voir aussi p. 134.

C. Motifs anthropocosmiques



Figure 129 Toit et entrée de kerterre à Nanterrel



Figure 130 Lampadaire à Londine avec immeubles urbains peints



Figure 131 À l'entrée de la cabane auto-construite de Jules à Londine



Le déploiement que nous venons de constater à travers l'habitat autonome de niches et de tas comme autant de « maillons » en plein et en creux préfigure un troisième type de « nœuds », que l'on peut qualifier avec Bachelard de « liens anthropocosmiques »⁸¹⁷. Alors que dans la société urbaine occidentale désémiotisée⁸¹⁸ ces « liens » se sont, selon Bachelard, « détendus » au point « qu'on ne sent pas leur premier attachement dans l'univers de la maison »⁸¹⁹ — les logements n'en devenant guère plus que des « boîtes superposées » (Figure 130) — les habitats autonomes se voient à nouveau pris dans un réseau d'emboîtements et de relations qui rappellent et questionnent l'architecture de leur rapport au monde. Grâce à ceux-ci, l'habitat est à nouveau, comme l'écrit Gilbert Simondon, « [éprouvé] comme milieu », c'est-à-dire comme « réseau de points-clés (...) qui [rattachent l'être humain (...) au monde] »⁸²⁰. Le philosophe et auteur de *Du mode d'existence des objets techniques* est particulièrement intéressant à convoquer ici pour son étude de la « genèse (...) des rapports de

⁸¹⁷ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

⁸¹⁸ Choay, *op. cit.*, 2006, pp. 135-41.

⁸¹⁹ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

⁸²⁰ Simondon, *op. cit.*, 1958, p. 165.

l'homme et du monde », en lien avec les formes géographiques et l'organisation du monde vivant dans son ensemble⁸²¹. Il va nous aider à mieux percevoir la multidimensionnalité de la toile du vivant que l'on voit se déployer dans les habitats, et notamment à appréhender les motifs anthropocosmiques qui y prolifèrent et que nous allons examiner dans cette section.

La forme la plus patente par laquelle les habitants se dégagent du strict périmètre du métabolisme du lieu pour ériger sur sa base des figurations symboliques de l'univers est sans conteste le mandala, représentation de forme concentrique du cosmos et des différentes relations qui s'y établissent entre le matériel et le spirituel⁸²² (Figure 132 à Figure 136).



Figure 132 Toono⁸²³-mandala chez Sylvie



Figure 133 Table-mandala chez Sylvie, à Banèges



Figure 134 Détail de la table-mandala chez Sylvie

Présents dans un certain nombre de cultures traditionnelles hindoues, bouddhiques ou chrétiennes, les mandalas que l'on trouve dans les habitats autonomes sont cependant très rarement, à quelques exceptions près, dessinés ou peints (Figure 132 à Figure 134). À Nanterrel, au Pont-Espices ou à la Maison Autonome, ce sont les jardins eux-mêmes qui prennent la forme de grands mandalas (Figure 135 et Figure 136). Sylvie à Banèges les compose quant à elle avec des pierres, pommes de pin, bouts de verre poli, brindilles et feuilles qu'elle trouve dans sa parcelle de forêt qu'elle considère d'ailleurs comme « un atelier à ciel ouvert »⁸²⁴ (Figure 136 b., c. et f.). Un trait fondamental se manifeste donc à travers le mandala qui va concerner l'essentiel des motifs anthropocosmiques

⁸²¹ *Ibid.*, p. 161.

⁸²² Voir lexique.

⁸²³ Voir *ibid.*

⁸²⁴ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

présents sur les habitats autonomes, à savoir qu'ils sont façonnés « en immersion », dans le corps même du lieu. Dupliquant de manière symbolique la richesse d'une toile du vivant aux singularités démultipliées, ils en tirent également leur site et leur matière.



a.



b.

© Clara Breteau, 2015

Figure 135 Jardins-mandalas à la Maison Autonome (a) et à Pont-Espices (b)



a.



b.



c.



d.



e.



f.

© Clara Breteau, 2015

Figure 136 Jardins mandalas à Pont-Espices (a), Cantoyourte (b, c, f), Nanterrel (d et e)

Installés parfois, comme à Nanterrel ou à Banèges, sur l’emplacement d’anciens habitats ronds, parfois dans des châssis remplis de sable qui en font de véritables « tableaux couchés », ils constituent sans conteste dans le lieu des centres de gravité, ce que ne démentent pas non plus les nombreux galets et graviers qui y sont intégrés⁸²⁵. Pour Sylvie à Banèges, les mandalas sont « des espaces sacrés, entre guillemets ». Ils traduisent alors « un rapport au ciel, (...) aux étoiles, aux éléments... »⁸²⁶. Dans un geste proche de la mise au trésor, elle y incorpore les différents éléments de la forêt et notamment les pierres singulières qui, dit-elle, « viennent à [sa] rencontre »⁸²⁷. Loin d’être anodine, cette pratique touche à la raison d’être de son mode de vie. Elle symbolise le territoire qui le sous-tend et qu’elle doit défendre, « avec aussi les animaux qui y sont, les végétaux... »⁸²⁸. Dans la même veine, à Pont-Espices, le mandala est surmonté d’une maxime portant en filigrane la délinéation d’un « univers existentiel » : « aime le lieu où tu te trouves, tous ceux avec qui tu es et tout ce que tu fais »⁸²⁹. À Dirlan, le mandala fait partie pour Émeline des gestes du « ménage » quotidien. Plutôt qu’à enlever la saleté, celui-ci consiste à ramener des éléments du jardin comme des fougères à l’intérieur de sa kerterre et à les composer en tapis et ensembles harmonieux, dans une tentative d’ajustement entre microcosme et macrocosme, monde extérieur et monde intérieur : « j’ai mis des fleurs dans l’eau, des fois je vais mettre des feuilles de fougères, d’autres fois je vais mettre des feuilles d’automne pour faire un mandala de feuilles d’automne » (Figure 137)⁸³⁰. À la Maison Autonome, pour Brigitte, le mandala est un lieu pour rentrer en contact avec les Devahs, les « êtres de la nature »⁸³¹. Juste à côté du mandala, elle a d’ailleurs représenté l’un d’entre eux sous la forme d’une « Dame de l’eau » sculptée en terre cuite et placée sur le puits. On observe enfin parfois comme à Treffonde des formes hybrides de sculptures associant la forme concentrique et solaire du mandala à des visages mi-bêtes mi-humains (Figure 138).



Figure 137 Lit de fougères fraîches dans la kerterre d’Émeline à Dirlan

⁸²⁵ Le mot « gravité » vient du latin *gravitas*, « pesanteur ». Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 2015, p. 1184.

⁸²⁶ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁸²⁷ *Ibid.*

⁸²⁸ *Ibid.*

⁸²⁹ Henri, Pont-Espices (Normandie).

⁸³⁰ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁸³¹ Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 138 Formes hybrides de sculptures combinant la forme concentrique et solaire du mandala à des visages mi-bêtes mi-humains à Treffonde

Si le mandala apparaît comme nous l'avons dit comme le plus symptomatique des motifs anthropocosmiques, ces derniers sont présents dans les habitats autonomes sous une variété d'autres formes comme ces *cairns* au bord des chemins que nous avons mentionnés (Figure 128 a., b. et c.)⁸³², mais aussi à travers totems, portiques (Figure 139 à Figure 142), et jusqu'à certains arbres singuliers (Figure 143 c., d. et e.). Erigés en de véritables piliers, ceux-ci connectent non seulement la terre et le ciel mais aussi les quatre éléments entre eux et, du fait « qu'ils ont un certain âge » comme le souligne Emmanuelle à La Daurée, l'espace avec le temps⁸³³.



a.



b.

©ClaraBreteau, 2015



c.



d.

©ClaraBreteau, 2015

Figure 139 Motifs anthropocosmiques (1) : totems dans les habitats autonomes chez Sylvie (a, c et d) et à Londine (b)

⁸³² Voir lexique.

⁸³³ Emmanuelle, La Daurée (Touraine).

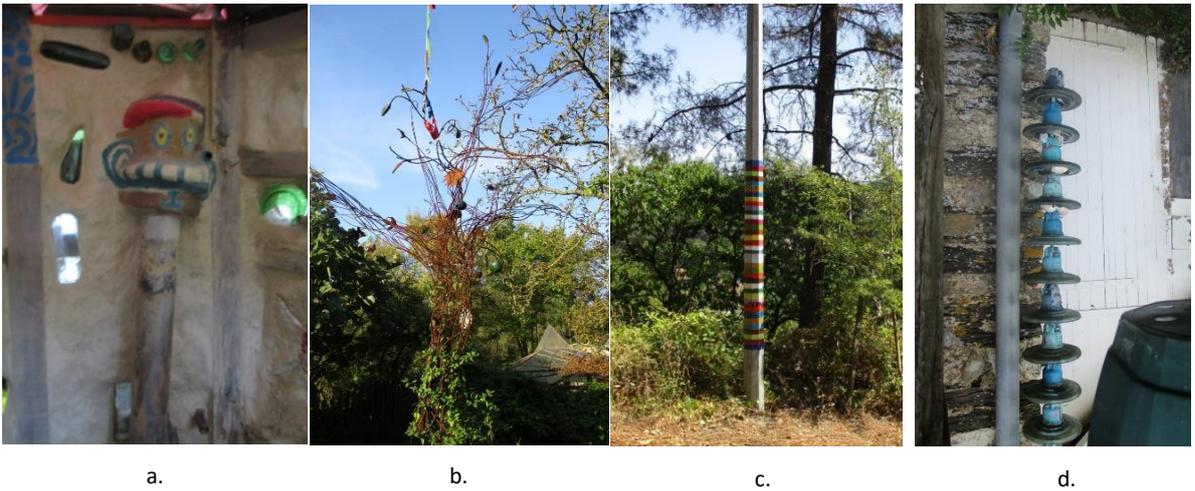


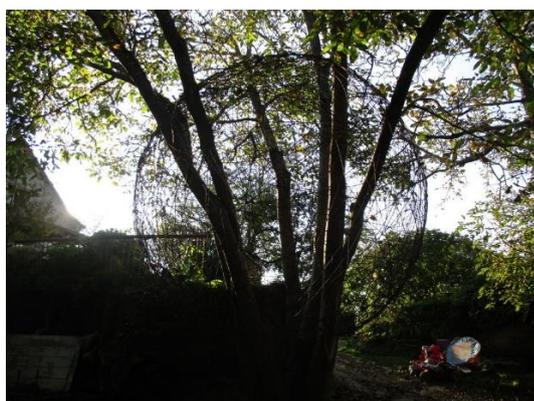
Figure 140 Motifs anthropocosmiques (2): totems dans les habitats autonomes à Notre-Dame-des-Landes (a), à Treffonde (b), chez Sylvie (c) et à la Maison Autonome (d)



Figure 141 Motifs anthropocosmiques (3) : totem chez Sylvie



Figure 142 Motifs anthropocosmiques (4) : portiques à Treffonde



©ClaraBreteau, 2015

a.



b.



c.

©ClaraBreteau, 2015

Figure 143 Motifs anthropocosmiques (5) : arbres singuliers à Treffonde (a) et chez Sylvie (b et c)

Dans certains cas comme chez Sylvie, les différents motifs textiles et anthropocosmiques se juxtaposent (Figure 144 a.) ou se mélangent (Figure 144 b., c., d.), donnant lieu à des formes hybrides : niches tressées (Figure 144 b.), mandalas ou totems tissés (Figure 144 c. et d.).



a.



b.

©ClaraBreteau, 2015



c.



d.

©ClaraBreteau, 2015

Figure 144 Mélanges et juxtapositions de traits anthropocosmiques chez Sylvie à Banèges : tressages, niches, mandalas, totems

Conclusion

Dans *Du mode d'existence des objets techniques*, le philosophe Gilbert Simondon soutient que le mode d'organisation le plus simple du vivant se caractérise par un rapport « d'unité magique » consistant en une « réticulation » ou réseau de points-clefs qui « détiennent, concentrent, expriment les forces contenues dans le fond de réalité qui les supporte »⁸³⁴. Ainsi, ces objets ou lieux « ne sont pas seulement des réalités géographiques géométriquement ou métaphoriquement désignées » mais « des lieux d'échange et de communication », « des structures figurales [*concentrant*] les pouvoirs naturels [et focalisant] l'effort humain »⁸³⁵. Faits, selon un terme employé par Simondon qui résonne pleinement avec la toile du vivant reconstituée par les autonomes, de « [*nœuds*] entre [deux] réalités »⁸³⁶ (Figure 145), ces points-clefs apparaissent en fait comme de véritables mises en abyme des habitats autonomes. En effet, nous avons vu que l'un des principaux ressorts de ces derniers est précisément de *concentrer* les énergies, démultipliant ainsi entre leurs composants, en même temps que les liens métaboliques, les « foyers » esthétiques et symboliques.



Figure 145 Arbre-noeud chez Sylvie à Cantoyourte

De manière intéressante, la réapparition que nous observons de points-clés aux dimensions anthropocosmiques tend à suggérer que ceux-ci réactivent, par leur relation singulière au vivant et à la naturalité, ce rapport « d'unité magique » au monde décrit par Simondon. Considéré par le philosophe comme « le mode unique, central et originel d'être au monde », non seulement des êtres humains, mais du vivant avec son milieu⁸³⁷, ce rapport est toujours présent selon le philosophe de manière sous-jacente et travestie dans la société actuelle. Selon lui, les « vastes institutions » en apparence « utilitaires » du monde moderne concernent en réalité la pensée magique et tournent autour de la « recherche des points-clés anciens ou nouveaux »⁸³⁸.

⁸³⁴ Simondon, *op. cit.*, 1958, p. 164.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 165. Nos italiques.

⁸³⁶ *Ibid.* Nos italiques.

⁸³⁷ *Ibid.*, pp. 160 et 165.

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 167. Voir aussi Gell, *op. cit.*, 2009, p. 24 : « je sais que 99% de la population attribue à sa voiture une certaine personnalité, (...) que ces extravagances font partie d'un *modus vivendi* dans un monde où règnent les objets techniques, [et qu']il s'agit en réalité d'une sorte de 'croyance religieuse' (...) que je pratique vraiment et quotidiennement ». On notera cependant que Gell utilise le terme de « religion » là où Simondon parle quant à lui en termes de « magie ».

À travers la variété de leurs formes, les motifs anthropocosmiques que nous venons de décrire nous montrent différents modes d'intrication entre intérieur et extérieur, mondes humain et non-humain, matière et signification. Cependant, ces divers enchevêtrements n'apparaissent pas seulement dans ces « nœuds » et points-clefs que nous avons passés en revue. À travers la section suivante, nous allons voir qu'ils imprègnent la trame entière des habitats autonomes, drainant dans leur sillage de multiples images, colorant de nombreux aspects du mode de vie des habitants (Figure 146), et traçant les contours de cette « subjectivité poétique du dehors » dont nous avons fait l'objet de notre quête.



Figure 146 Fresque anthropocosmique à Londine, interface montrant l'interpénétration du dehors et du dedans

Troisième partie. Un métier à tisser. Dans la fabrique de la subjectivité poétique



Figure 147 Chez Sylvie à Cantoyourte : « mon atelier, il est dans la nature maintenant, (...) c'est en plein air, ça vit »⁸³⁹

⁸³⁹ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

Introduction

Il apparaît de plus en plus nettement que les enchevêtrements observables dans les habitats autonomes ne se limitent pas au domaine métabolique. À mesure que les liens physiques et sensibles croissent, le potentiel d'échos et la capacité vibratoire des lieux de vie augmentent de concert. Cependant, les motifs et ornements qui en découlent ne sont pas assimilables aux traits « mythopoïétiques » de toute habitation selon Bourdieu⁸⁴⁰. Contrairement aux habitats conventionnels rattachés à « l'habitat-*oekoumène* »⁸⁴¹, ceux-ci s'insèrent dans un ensemble d'enchevêtrements locaux et denses, démontrant ainsi de « racines » foncièrement non décoratives, inscrites dans le corps même du lieu. Merlin exprime très bien à ce sujet la façon dont la « toile du vivant » qu'il recrée et dans laquelle il essaie de « trouver sa place » à Nanterrel est à la *racine* d'un ensemble de relations symboliques et existentielles qui constituent aussi sa vie intérieure :

Je vois [dans la nature] des liens, des *racines* en fait, de ce que je sens *vivant* en moi. (...) Il n'y a pas de raison que tout ce qui est *vivant* tout autour, ne le soit pas aussi à *l'intérieur* de nous.⁸⁴²

À Dirlan, Émeline, dans sa *kerterre* placée à proximité de très grands cyprès, a installé son lit à même la terre⁸⁴³. En évoquant cet espace intime reposant sur un lit de racines qui craquent, comme elle le souligne, les jours de grand vent, elle montre tout comme Merlin la façon dont la reconnexion avec un tissu vivant riche de bruits et de signes peut venir se placer littéralement « à la racine » des moments et des espaces d'intériorité des habitants, provoquant une interpénétration entre *ce que* l'on habite et *ce qui* nous habite. Reconstituée, la toile du vivant se fait ainsi trampoline et tambourin, projetant les choses les unes dans les autres et révélant les propriétés musicales de sa membrane.

Dans sa thèse *Partie prenante*, Gwenola Caradec s'interroge sur les liens possibles entre tissus écosystémiques et textes poétiques, soulignant combien ces derniers, pour « rendre compte des mouvements de la nature et s'y insérer », « [doivent] être [équipés] d'un maillage dynamique suffisamment dense pour lui-même égaler les réseaux du dehors, et ainsi être digne de les appeler et de les accueillir »⁸⁴⁴. Le cas des habitats autonomes nous confronte à la réciproque de cette proposition, dans la mesure où ce sont bien « les réseaux du dehors » et leurs « maillages (...) denses [et] (...) dynamiques »⁸⁴⁵ qui « appellent » et « accueillent » tout un ensemble de relations symboliques et poétiques.

⁸⁴⁰ Bourdieu *et al.*, *op. cit.*, 1990, pp. 9-10.

⁸⁴¹ Radkowski, *op. cit.*, 2002, p. 137.

⁸⁴² Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Notre accentuation.

⁸⁴³ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁸⁴⁴ Caradec, *op. cit.*, 2012, pp. 3 et 82.

⁸⁴⁵ *Ibid.*



Figure 148 Entrée de la serre de Cédric à Kermel



Figure 149 Inscription à l'un des points d'entrée de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes

Le maillage des réseaux du dehors reconstitués par les habitants se matérialise à travers les lieux autonomes

« Close concentration upon systems as systems can lead to the animation of poetic processes »⁸⁴⁶. C'est ce que suggère l'écocritique Marcella Durand, et ce vers quoi pointait déjà l'intuition du philosophe Henry Dicks, selon qui la *phusis*, « *poïesis* au sens le plus élevé »⁸⁴⁷, « allows poetry to re-appear »⁸⁴⁸. Nous allons voir dans un premier temps quelles images singulières se créent dans l'habitat à la faveur des enchevêtrements métaboliques que nous avons décrits, aux croisements de l'intérieur et de l'extérieur, de l'humain et du non-humain, de la matière et de la signification (section III. 1. A). Nous verrons ensuite qu'il s'agit bien là d'images « poétiques » qui constituent les manifestations et le corps concret de la subjectivité poétique du dehors telle qu'elle se forme dans le creuset des habitats autonomes (section III. 1. B). « Motifs intriqués et vivants »⁸⁴⁹ dans le tissu du lieu, celles-ci sont notamment poétiques au sens de Hegel pour qui le poétique s'intéresse à « l'unité vivante (...) [qui] maintient conjointes la raison intérieure [des choses] et [leur] expression et existence extérieure », en « [se penchant sur] (...) leur *connexion* interne »⁸⁵⁰. Si ces images et la subjectivité poétique du dehors s'appuient donc sur « l'unité vivante » d'un lieu et d'un corps « propres » (*Leib*)⁸⁵¹ (section III. I. B. 4), elles s'avèrent aussi inextricables comme nous allons le voir d'un type de faire singulier, lui aussi propre et organique, que nous voyons se manifester chez les enquêtés : la *poïesis* (section III. 2).

⁸⁴⁶ Durand, *op. cit.*, 2012, pp. 58-9.

⁸⁴⁷ Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 16.

⁸⁴⁸ Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58.

⁸⁴⁹ Abram, *op. cit.*, 2013, pp. 40-1.

⁸⁵⁰ Hegel, *op. cit.*, 1997, p. 224. Nos italiques.

⁸⁵¹ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 19.

Chapitre 1. La subjectivité poétique du dehors

Émaillés de motifs anthropocosmiques produits au fil et dans le tissu même du quotidien, les habitats autonomes apparaissent de bien des manières comme l'envers des logements de « la grand'ville » décrits par Bachelard comme « des boîtes superposées », « trous conventionnels » sans « racine » ni « verticalité » dans lesquels les rapports avec la nature, l'espace et « les drames de l'univers » deviennent « factices »⁸⁵². Dans les maisons autonomes, pour reprendre un vers d'Henri Michaux, « le tricot est là, tout fait, partout »⁸⁵³. La toile du vivant retissée restaure à la fois « [l'intimité] » de l'habitat et sa « cosmicité »⁸⁵⁴. Ses liens réarticulant intérieur et extérieur⁸⁵⁵, humain et non-humain⁸⁵⁶, matière et signification ne disent pas seulement la façon dont des subjectivités individuelles se projettent en parallèle.

Celles-ci se font aussi les supports de ces « départs d'image » qui, selon Bachelard, « [disent] concrètement (...) l'espace habité, le non-moi qui protège le moi »⁸⁵⁷. Par l'organisation réticulaire du rapport au monde dont elles témoignent, elles réactivent les souches de ce « mode (...) d'existence de l'homme dans le monde (...) avant tout dédoublement de la subjectivité et de l'objectivité »⁸⁵⁸ décrit par Simondon. Ainsi, avec le rétablissement des « toiles » du vivant, c'est également « le rapport de la subjectivité avec son extériorité (...) sociale, animale, végétale, cosmique » qui se trouve — non plus compromis comme le déplore Guattari dans *Les Trois Écologies*⁸⁵⁹ — mais restauré dans ses plis et ses aspérités. « L'intériorité de la subjectivité poétique (...) se [construisant] », comme le propose Jean-Philippe Gagnon, « par des rapports avec l'extériorité et la spatialité dont elle est pleine, (...) [dans des] rapports (...) [tissés] [avec] le corps, le langage et les paysages »⁸⁶⁰, la toile du vivant permet alors de révéler en filigrane les contours de cette « subjectivité poétique du dehors » que nous avons entrepris d'identifier.

⁸⁵² Bachelard, *op. cit.*, 1957, pp. 42-3. Nos italiques.

⁸⁵³ Henri Michaux, « La Ralentie », in *Plume et Lointain intérieur*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 573-4.

⁸⁵⁴ Bachelard, *op. cit.*, 1957, pp. 42-3.

⁸⁵⁵ Voir section III. 1. A. 1.

⁸⁵⁶ Voir section III. 1. A. 2.

⁸⁵⁷ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p.24.

⁸⁵⁸ Simondon, *op. cit.*, 1958, p. 164.

⁸⁵⁹ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 12.

⁸⁶⁰ Gagnon, *op. cit.*, 2015, pp. vii et 76. Nos italiques.

A. Des enchevêtrements métaboliques aux enchevêtrements symboliques⁸⁶¹

Là [dans ces rochers] il y a tout, tout, y a un gorille, tu le vois le gorille, regarde, avec de gros yeux, il est couché sur le côté comme ça, il a trop bouffé... Il y a [aussi] une sorcière, mais tu ne la vois que de la plage.⁸⁶²

Par-delà le jeu de motifs textiles et anthropocosmiques qui se multiplie et apparaissent dans la facture des lieux à la faveur de la prolifération des échanges métaboliques, on observe à travers les habitats un jeu d'enchevêtrements plus large s'instaurer entre intérieur et extérieur, humain et non humain, matière et signification. Mélangeant leurs formes, s'agençant en « [nuages] de choses »⁸⁶³, les éléments de l'habitat fonctionnent comme des commutateurs de reconfigurations à la fois sémantiques et ontologiques⁸⁶⁴. Nous allons dans ce qui suit donner de brefs aperçus de cet ensemble d'images donnant à voir de manière particulièrement entrelacée « ce que l'on habite » et « ce qui nous habite ».

1. Des clairières contenant à la fois leur dedans et leur dehors⁸⁶⁵: enchevêtrements entre intérieur et extérieur dans les habitats autonomes



Figure 150 Plafond en voûte étoilée piquée de branches, à Notre-Dame-des-Landes

Une première déclinaison de ces mélanges est à trouver dans les différents types d'enchevêtrements que l'on voit s'opérer entre intérieur et extérieur. Chez Antoine, ceux-ci prennent une forme particulièrement frappante, celle de roseaux et de mûriers sauvages ayant commencé à pousser à travers les murs de sa yourte :

⁸⁶¹ Le terme « symbolique » est employé à travers cette thèse comme désignant spécifiquement la « capacité à donner sens au monde en y détectant des traits saillants susceptibles d'être organisés » (Descola, *op. cit.*, 2017, p. 14).

⁸⁶² Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

⁸⁶³ Michel Deguy, *Écologiques*, Paris, Hermann, 2012, p. 54 : « la Chose, chose de choses, est un nuage ».

⁸⁶⁴ Sachant le statut très controversé de la notion d'« ontologie », nous l'utilisons ici dans le sens où l'emploi Bachelard dans sa phénoménologie de l'imagination poétique, à savoir que celle-ci, dotée d'une « activité », d'un « être » et d'un « dynamisme propre », relèverait selon lui d'une « ontologie directe ». Voir *op. cit.*, 1957, p. 2. Nos italiques.

⁸⁶⁵ Gilles Clément, *Le Salon des berces*, Paris, Nil, 2009, p. 176.

il y [a] même les roseaux qui commençaient à pousser par la toile. Je les ai laissés, c'était une belle déco, des roseaux sauvages qui poussaient... en fait des mûriers s'étaient infiltrés le long des murs, [le long] des perches, ça passait par en-dessous en fait, et je les ai laissés.⁸⁶⁶



Figure 151 Plantes vivantes « en plafonnier » dans la kerterre d'Émeline à Dirlan



Figure 152 Tapis de fougères et lit de pierres, fenêtre au ras du sol, récipient coquillage : espace intérieur-extérieur chez Émeline à Dirlan

Par ailleurs, de nombreux meubles ou objets d'intérieur comme des pièces de vaisselle se retrouvent disséminés à travers les terrains ou les murs extérieurs, instaurant des présences muettes (Figure 153 a et d.). Chez Émeline à Dirlan, c'est un élément naturel, un gros rocher de quartz qu'elle appelle son « transat », qui se trouve érigé en meuble. À Treffonde, Kerlidon, Kermel ou encore aux Gondilles, des enquêtés ont transformé des serres entières en pièces à vivre (Figure 153 e.).⁸⁶⁷



a.



b.



c.



d.



e.



f.

Figure 153 Meubles et pièces de vaisselle disséminés à travers les terrains autonomes à Nanterrel (a), Treffonde (b et c), Dirlan (d, e et f)

En écho à ces ébauches « d'ameublement » de l'extérieur, les enquêtés sont nombreux à dire « aménager » leurs terrains, montrant une extension bien au-delà des maisons du domaine de l'appropriation et des soins « ménagers » qui en viennent à recouvrir un habitat étendu : « c'était un

⁸⁶⁶ Antoine, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou).

⁸⁶⁷ Voir aussi Figure 58 et Figure 82 à Figure 85.

plaisir de chercher quel arbre garder, couper, (...) pour que ce soit harmonieux et favorable au pâturage des brebis. On a *aménagé* beaucoup de sous-bois »⁸⁶⁸.

Par ailleurs, des éléments de structure comme des dalles ou des murs en terre se retrouvent recyclés sur place dans des buttes de culture⁸⁶⁹ ou sont au contraire extraits directement du terrain. Dans de nombreux lieux, les maisons avoisinent ainsi leurs empreintes extérieures et « en creux », à travers ces grands trous béants dont ont été tirés leurs matériaux (Figure 154). Ceux-ci sont parfois transformés en mares ou en étangs qui, en plus que de refléter le ciel, constituent ainsi des « reflets » de l'origine extérieure de la maison.

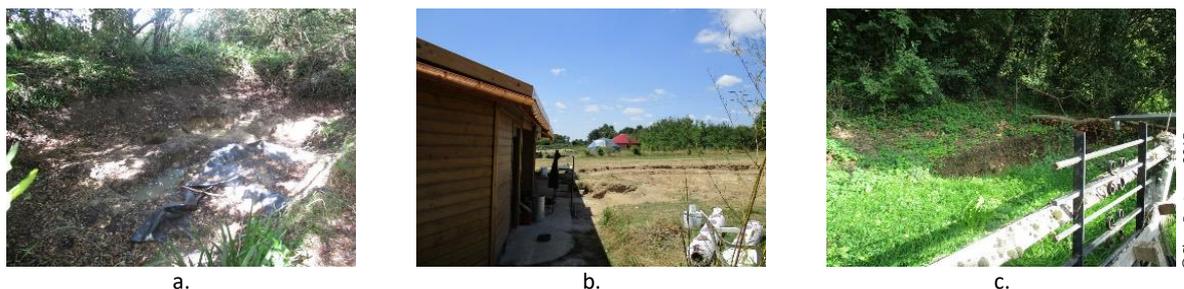


Figure 154 Empreintes « en creux » des maisons à Dirlan (a), au Petit Bonheur (b) et à Lorelle (c)

Parfois, à l'inverse, ce sont des meubles qui se retrouvent susceptibles d'accueillir le dehors — comme chez Charlot à Nanterrel, qui réfléchit à faire pousser des champignons à l'intérieur d'une grande armoire qui l'embarrasse et menace de tomber si elle reste vide⁸⁷⁰ — ou dans la mezzanine d'une grange à Londine où humains et gerbes de plantes montées en graine dorment côte à côte, sur de petits lits de draps blancs (Figure 155).



Figure 155 Dortoir pour humains et non-humains à Londine

Par-delà les multiples niches et « fenêtres de vérité » qu'ils abritent, les habitats autonomes voient leurs enveloppes se feuilleter et se creuser de nouveaux intérieurs. Ils sont ainsi nombreux à être traversés par des « regards », soit des dispositifs de mise à jour qui de manière gratuite ou fonctionnelle révèlent des espaces auparavant cachés à la vue. À Lorelle, cela prend la forme

⁸⁶⁸ Joséphine, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), chambre dans grange en pierre auto-rénovée et aménagée, militante de l'économie domestique. Nos italiques.

⁸⁶⁹ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) : « On laissera [cette maison] revenir à la terre, ce qui peut aller assez vite si on enlève le toit. En deux-trois ans cela peut devenir un jardin parce que c'est du bois, de la terre, de la paille... c'est un très bon compost, si on laisse le ciel l'arroser ».

⁸⁷⁰ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

d'ouvertures pratiquées pour accéder à des vides sanitaires ou à des combles d'ordinaire condamnés : « il y a un vide sanitaire sous la maison, ça c'est le trou que j'ai fait parce que je n'aime pas ne pas pouvoir aller vérifier des trucs. (...) J'ai pas fini de comprendre [cette maison], il y a plein de petites découvertes dessous »⁸⁷¹. À Arles, Odilon a utilisé de petits segments de tuyauteries du dix-huitième siècle en terre cuite qui permettaient aux eaux usées de descendre dans la rue pour dessiner un tronc d'arbre sur sa façade. Exposant à l'extérieur l'ancienne ossature du bâtiment, il donne ainsi à voir des fragments de son histoire cachée, faisant de ce tronc descendant le long du bâtiment et entrouvert sur son « intérieur » une métaphore de l'Histoire elle-même (Figure 157).



Figure 156 Dispositif de visibilité au Petit Bonheur
Des tuyaux de canalisation sont « laissés à la vue » et font office de longues vues



Figure 157 Tronc en segments de tuyauterie du dix-huitième siècle sur la façade d'Odilon à Arles

De manière générale, en écho aux multiples seuils et portes ouverts ou en tissu (Figure 101), les enquêtés comme Noël à Aldebuis font état de délimitations naturelles et de « frontières existantes sans exister », instaurant un « flou » qui selon lui « vient vraiment toucher un truc profond »⁸⁷² (Figure 158).



Figure 158 Remises en question du seuil. À Cantoyourte (a), Nanterrel (b), Londine (c) et Treffonde (d)

Dans les logements, le principe bioclimatique de circulation de l'air et le besoin de faire « respirer » les matières naturelles réouvre les limites entre intérieur et extérieur, les transformant plutôt en interfaces *et* continuum feuilletés⁸⁷³. La multiplication des « petits coins »⁸⁷⁴ et l'aspect évolutif des maisons qui parfois s'agrandissent de manière progressive renforcent par ailleurs l'ambiguïté de certains espaces. À Nanterrel, la chambre des enfants a été logée dans une nouvelle extension en couronne construite autour de la paillourte centrale, l'intérieur de la pièce ayant donc

⁸⁷¹ Gilles, Lorelle (Touraine).

⁸⁷² Noël, écolieu d'Aldebuis (Belgique).

⁸⁷³ Daniel, Saint-Paterne (Touraine).

⁸⁷⁴ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

vue sur l'un des anciens murs extérieurs de la maison. Alors que Merlin appelle ce nouvel espace des enfants « leur intérieur », sa petite fille rétorque quant à elle estimer être « dehors »⁸⁷⁵. À Jouy-le-Potier, Fabrice dit aller de temps en temps observer les nids des engoulements⁸⁷⁶. Localisés dans une clairière en plein cœur de la forêt — cet espace désigné étymologiquement comme « au-dehors »⁸⁷⁷ et pourtant si plein d'intériorité de par son épaisseur — ces nids instaurent un curieux effet de mise en abyme, apparaissant littéralement comme les « intérieurs de l'intérieur d'un extérieur ». Parfois, ce statut ambigu de la forêt à la frontière du dedans et du dehors⁸⁷⁸ est perçu différemment par les enquêtés selon les saisons et les variations conséquentes de sa biomasse, comme Keijo à Keintilla :

The highway is only 1 km away, one can hear it during winter. However, in spring and summer when trees start to get leaves and the properties of the soil change and the forest generates lots of biomass etc, you don't hear the highway anymore. The forest is hiding the highway – it acts as a sound wall.⁸⁷⁹

Souvent, c'est aussi par le déploiement d'un jeu de reflets inhabituels qu'intérieur et extérieur se retrouvent projetés l'un dans l'autre. À Arles, Odilon a fait figurer sur sa façade une inscription, « habiter le temps » : « j'ai mis quelques mots qui pour moi sont un peu phares, 'habiter le temps', et ça, ça s'éclaire de l'intérieur, tu vois la nuit ça s'éclaire »⁸⁸⁰ (Figure 159). Orientée vers le dehors et éclairée du dedans, elle instaure, en plus du geste ambigu de faire du temps une intériorité habitable, un mélange troublant entre intérieur et extérieur dans la mesure où des « mots-phares » de l'univers intérieur d'Odilon se retrouvent avec elle projetés sur une façade et exposés aux yeux de tous. Le jeu entre les deux espaces à cheval entre le dedans et le dehors est par ailleurs redoublé du fait que seul le verbe « habiter » est translucide, le mot « temps » n'étant lui visible que de l'extérieur.

Les autres exemples de ce type sont nombreux. À Kerlidon, Sergio dit par exemple être fasciné par les reflets anamorphosants des rochers entourant l'île sur les vitres de sa maison et cherche à saisir les formes agrégées de cette « île-maison » avec son appareil photo⁸⁸¹.

⁸⁷⁵ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

⁸⁷⁶ Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine). Voir lexique.

⁸⁷⁷ « 'Forest', 'forêt', in French, is derived from the Latin *forestare*, meaning that which comes from the exterior, outside, something foreign (...). It was a conjuncture of identity and place: the forest bred foreigners », in Sahlins, *op. cit.*, 1994, p. 29. Voir aussi *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, p. 400.

⁸⁷⁸ À l'exemple de la clairière forestière qui, selon Gilles Clément, « contient à la fois son dedans et son dehors ». Voir Clément, *op. cit.*, 2009, p. 176.

⁸⁷⁹ Keijo, ferme de Keintilla (Finlande).

⁸⁸⁰ Odilon, Arles (Gard).

⁸⁸¹ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).



Figure 159 Vue intérieure et extérieure de l'inscription « habiter le temps », chez Odilon, à Arles

À Nanterrel, la nuit, le sommet sphérique et transparent de la kerterre qui laisse voir la voûte étoilée reçoit aussi les reflets de la lumière des bougies. Cette contiguïté sur un même plan de projection suggère des similarités⁸⁸². L'image se transforme en invite à voir dans les bougies des étoiles intérieures et dans les étoiles des bougies célestes. Cette capacité de la cire à lécher le ciel par les flammes qu'elle produit crée une sorte de clin d'œil au domaine aérien des abeilles qui l'ont secrétée.

Enfin, la multiplication des espaces extérieurs et les nombreux trajets qui en découlent entre le dedans et le dehors du logement favorisent les instants de recul où intérieurs et extérieurs apparaissent réunis sur un même plan. Charlot et Noël témoignent tous les deux avoir vécu des moments d'épiphanie en apercevant, une nuit qu'ils étaient sortis dehors, l'image de leurs maisons éclairées de l'intérieur et projetant un peu de leur lumière au-dehors⁸⁸³. Ces moments d'entremêlement où la maison est perçue à la fois dans la lumière de sa vie intérieure et dans son milieu extérieur donnent à celle-ci la puissance d'un rêve accompli et d'un pro-jet⁸⁸⁴ dont Charlot réalise, via la lumière pro-jetée, la concrétisation :

Je sors de la chaumière en pleine nuit, j'avais envie d'aller pisser dehors, et puis là je vois les lumières de deux-trois bougies depuis l'extérieur de la chaumière, et puis je vois toutes ces lumières de l'intérieur, je ne me rendais pas compte que ça éclairait à l'extérieur. En fait, avec toutes ces lumières qui jaillissaient des vitres, des différentes vitres de la chaumière et qui éclairaient un peu dehors, je me suis rendu compte que ouais, j'étais complètement en train de vivre mon rêve.⁸⁸⁵

Au fur et à mesure de ces entrecroisements, on voit prendre consistance à travers les habitats autonomes un « milieu » qui, empruntant l'aspect d'un continuum, voit les formes le traverser et voyager en son sein, faisant résonner dans toute sa force l'ambiguïté spatiale — inscrite dans le terme même de « milieu » — de ce qui est à mi-lieu entre intérieur et extérieur⁸⁸⁶.

⁸⁸² Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 238.

⁸⁸³ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) et Noël, écolieu d'Aldebuis (Belgique).

⁸⁸⁴ Au sens littéral du terme, « jeter au loin, en avant ». Voir *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, p. 806.

⁸⁸⁵ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

⁸⁸⁶ De « mi-» et de « lieu », voir le *Littré étymologique*, *op. cit.*, 2015, p. 303.



Figure 160 Quand la fenêtre prend la forme de ce qu'elle voit. Cas de contamination de formes entre intérieur et extérieur chez Odilon à Arles

2. Des rats dans les murs. Enchevêtrements entre mondes humain et non-humain

À la formation de ce « mi-lieu » contribuent aussi un certain nombre d'hybridations prenant la forme d'enchevêtrements entre les mondes humain et non-humain. La diversité biologique et la richesse de ses enchevêtrements suscite tout d'abord dans le discours des enquêtés une sorte d'hybridation entre les règnes. Ainsi à Treffonde, « avec [son] côté minéral, les creusements, tous les niveaux et puis la végétation qui s'y met, les oiseaux qui chantent »⁸⁸⁷, et où les habitants résument l'existence du lieu comme « vingt ans d'humains, d'animaux, de plantes et de matières entremêlés »⁸⁸⁸. Au Val Vert, Julien, ex-ingénieur dans le nucléaire voit l'une des plus grandes différences avec sa vie d'avant dans le fait « d'être dans la nature, (...) de côtoyer des êtres vivants, que ce soit des animaux, des végétaux ou des animaux sauvages qu'on ne voit même pas d'ailleurs »⁸⁸⁹. Klaus, le garde-forestier de Londine, dit en apercevant la pousse d'un jeune arbre, dans un raccourci aux résonances ovidiennes, que « c'est un oiseau ou un écureuil qui a perdu sa noix »⁸⁹⁰. Enfin, à Kerlidon et à Jouy-le-Potier, Sergio et Fabrice évoquent quant à eux des formes hybrides comme des poules « [bouffant] du homard », des lapins ayant pris un goût d'iode à force de manger du poisson⁸⁹¹, des « engoulevents » au bruit de mobylette⁸⁹² ou encore des crapauds « accoucheurs » émettant des sons de flûte de pan⁸⁹³.

⁸⁸⁷ Zéphyr, Treffonde (Anjou).

⁸⁸⁸ Courriel envoyé par les habitants de Treffonde aux sympathisants du lieu le 24 mars 2017 pour célébrer les vingt ans du lieu.

⁸⁸⁹ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

⁸⁹⁰ Nous faisons ici allusion aux nombreux cas de métamorphoses observables d'un règne à l'autre que l'on trouve dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, et en particulier aux cas d'êtres humains tels que Daphné transformés en arbres. Voir Ovide, *Les Métamorphoses*, Paris, Gallimard, 1992.

⁸⁹¹ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

⁸⁹² Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine). Voir lexique.

⁸⁹³ *Ibid.*

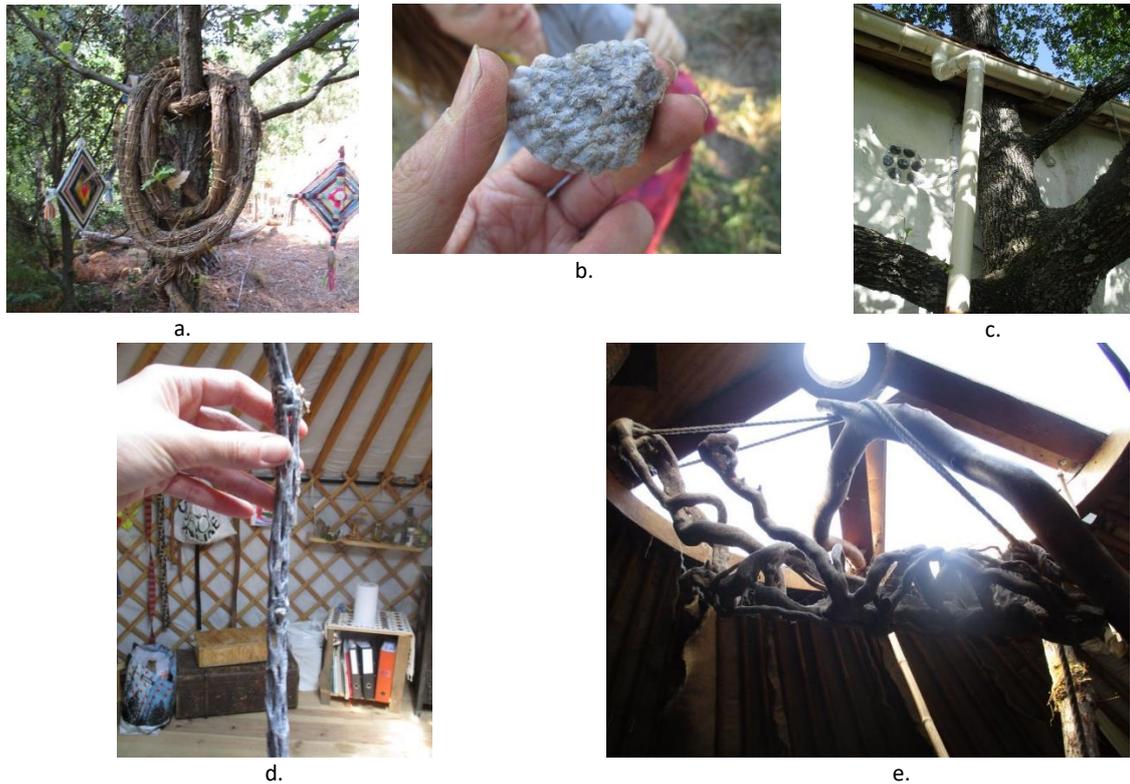


Figure 161 Hybridations entre les règnes

Arbre-serpent chez Sylvie (a), coquillage-ruche, arbre-charpente fleurissant sur la façade et branche-tressée à Londine (b, c, d), branche-serpent à Nanterrel (e)

Dans bien des cas, en écho au flou qui se crée entre intérieurs et extérieurs, on voit des animaux ou végétaux investir meubles ou espaces humains. Au-delà de l'armoire à champignons à Nanterrel⁸⁹⁴, des lits à graine à Londine (Figure 155) ou du lit de fougères chez Émeline (Figure 137), on trouve aussi des carcasses de voitures ou des fauteuils transformés en plate-bandes (Figure 162 a.), des baignoires où de la « barbotine », cette boue formée avec de la terre du jardin tamisée⁸⁹⁵, « roupille »⁸⁹⁶ (Figure 162 b.), des arbres vivants qui s'invitent à l'intérieur même des maisons (Figure 162 c. et d.).

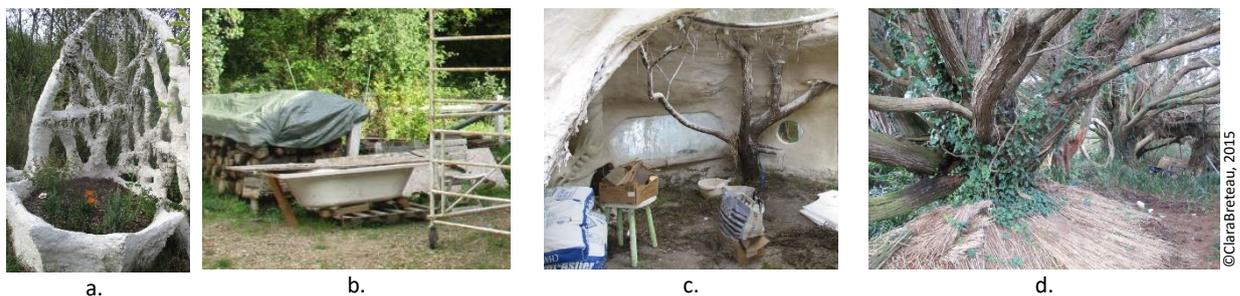


Figure 162 Mélanges entre mondes humain et non-humain à Nanterrel (a), Lorelle (b) et Dirlan (c et d)

⁸⁹⁴ Voir p. 181.

⁸⁹⁵ Terme aussi utilisé en céramique désignant la pâte délayée que l'on emploie pour les pièces se fabriquant par coulage. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, p. 161.

⁸⁹⁶ Gilles, Lorelle (Touraine).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 163 Fleur d'ail à chapeau, à Pont-Espices



©ClaraBreteau, 2015

Figure 164 « Gerbe-flambeau », à Londine

Par ailleurs, les enquêtés sont plusieurs à raconter comment paons, rats, souris ou scorpions viennent s'aventurer jusque dans leurs lits⁸⁹⁷, mais aussi comment des rates viennent vivre dans leurs capuches⁸⁹⁸, nicher dans une roue de secours sous le capot d'une voiture⁸⁹⁹, sans parler des chats qui dorment dans les casseroles⁹⁰⁰, des oiseaux qui nichent dans les murs⁹⁰¹ ou sous les toits⁹⁰², des pies qui viennent voler des petites cuillères à table⁹⁰³ ou des poules qui passent la nuit en haut de l'armoire du salon⁹⁰⁴. Cependant, ces infiltrations ne sont pas contradictoires pour les enquêtés avec le sentiment d'avoir son espace, comme en témoigne Annabelle à Londine : « la roulotte pleine de souris, pleine de fourmis et tout ça, j'étais quand même contente, j'avais un petit coin à moi quand même »⁹⁰⁵. Pour certains, le fait d'être coupé du monde non-humain et de n'être environné que d'êtres humains peut rendre au contraire un espace « non humain »⁹⁰⁶. En retour, au gré de ces mélanges, les enquêtés paraissent enclins à prêter au monde non-humain qui les environne des formes ou attitudes humaines, par exemple à travers les nombreux totems qu'ils confectionnent qui consistent parfois seulement en

⁸⁹⁷ Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique), Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), Nathan, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou), Odilon, Arles (Gard).

⁸⁹⁸ Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique).

⁸⁹⁹ Odilon, Arles (Gard).

⁹⁰⁰ Jules, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁹⁰¹ Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine).

⁹⁰² Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

⁹⁰³ Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁹⁰⁴ Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine).

⁹⁰⁵ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁹⁰⁶ Antonin, Le Ricochet (Auvergne) et Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

des troncs ou souches sélectionnés pour leurs formes anthropomorphes (Figure 165 a.). Ce phénomène peut prendre aussi des aspects plus insidieux, à travers la forme alanguie d'une courge semblant se reposer dans l'embrasure d'une fenêtre (Figure 165 b.), ou celle d'une énorme meule sphérique façonnée comme le crâne d'une gigantesque créature à moitié enterrée (Figure 165 c.). À Londine, Klaus parle de ses arbres comme il parlerait d'êtres humains : « c'est un érable sycomore maintenant il commence à avoir l'âge de faire des petits, parce qu'il a besoin de grandir avant, comme nous »⁹⁰⁷.

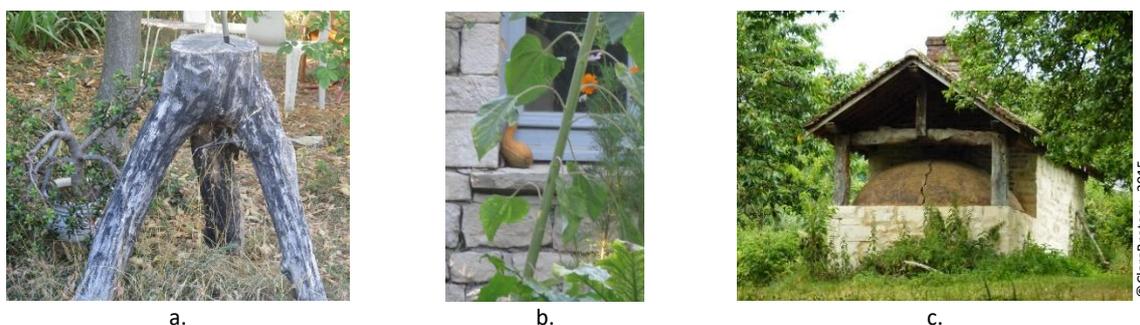


Figure 165 Mélanges humains et non-humains à Londine (a et b) et Pont-Espices (c)

À l'inverse, certains enquêtés vont jusqu'à se projeter dans les espaces initialement prévus pour les végétaux ou les animaux. Ainsi Daniel à Saint-Paterne qui en achetant une maison de batelier dit avoir eu envie de « rester dans le lit de la Loire »⁹⁰⁸, ou tels ces « hommes-plantes » qui à Treffonde, Kermel, Nanterrel, Kerlidon ou aux Gondilles ont décidé de vivre « sous serre »⁹⁰⁹ (Figure 148 et Figure 153 e.). Dans certains lieux comme Notre-Dame-des-Landes ou la Maison Autonome, les enquêtés prétendent même être capables, tout comme les plantes, de « se nourrir de lumière » — rapprochant ainsi leur quête d'autonomie de cette « autotrophie » caractérisant le règne végétal⁹¹⁰ (Figure 166).



Dans les habitats autonomes, la multiplication des motifs translucides dans l'habitat rappelle la translucidité des feuillages végétaux et le fantasme autotrophe des autonomes. C'est particulièrement le cas ici quand les objets translucides, des bouteilles, proviennent de l'univers alimentaire humain



Figure 166 Se nourrir de lumière. Figures du fantasme autotrophe à Notre-dame-des-Landes

⁹⁰⁷ Klaus, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence), caravane dans le maquis, bûcheron et garde-forestier de la coopérative.

⁹⁰⁸ Daniel, Saint-Paterne (Touraine).

⁹⁰⁹ Voir pp. 139 et 180.

⁹¹⁰ Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) et Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique). Du grec *auto-*, « le même », et *trophê*, « nourriture ». En biologie, est autotrophe ce qui est capable d'élaborer ses propres substances organiques à partir d'éléments minéraux. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 2015, p. 188.

Enfin, d'autres habitants pratiquent des activités ou des rituels qui instaurent entre eux-mêmes et certains non-humains une véritable intimité. Pour Joséphine à Londine, la taille des oliviers est un moyen « [d'être] seulement avec les arbres »⁹¹¹. Bernard, quand il met en route le groupe électrogène, déclenche l'arrosage généralisé des plantes, du corps et des habits⁹¹². À Treffonde, Zéphyr, tailleur de pierres, a développé une pratique hybride apprise en Thaïlande de « *sculpting massage* »⁹¹³. Consistant à masser des corps humains à l'aide d'un marteau, celle-ci instaure un parallèle saisissant entre massage et sculpture d'une part et entre chair humaine et corps friable du tuffeau d'autre part. Dans d'autres cas, les habitants se contentent d'observer les autres règnes et de les voir « participer à la vie »⁹¹⁴, comme Sergio à Kerlidon qui s'est fait une amie goëland avec laquelle il converse à distance⁹¹⁵, ou comme Marie au Petit Domaine avec les hirondelles : « J'adore les voir, tout est rituel. Souvent je viens à la fenêtre pour les voir partir. On les voit elles plongent, elles font des ballets, des vols de ballets »⁹¹⁶. Cette proximité prend parfois des aspects « féériques », tel chez Émeline, à Dirlan, qui se baigne dans de grandes poteries bleues en y ajoutant pétales de rose ou feuilles de mélisse, comme si elle était elle-même une de ces fleurs qu'elle met dans l'eau : « tu vois, cette idée de féerie on l'a laissée aux histoires et peut-être qu'il faut qu'on recrée notre vie plus féérique » (Figure 167).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 167 Bol géant servant parfois de baignoire et piscine à Dirlan

Cette proximité avec les non-humains va parfois jusqu'à donner l'impression aux enquêtés de « [passer] dans une autre dimension », comme chez Sylvie à Cantoyourte qui raconte ce moment où une chouette est venue se poser sur une branche à deux mètres d'elle et a échangé avec elle un regard pendant cinq longues minutes :

⁹¹¹ Joséphine, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁹¹² Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

⁹¹³ Zéphyr, Treffonde (Anjou). Le *sculpting massage* est une pratique thaï consistant à masser le corps à l'aide d'un petit marteau.

⁹¹⁴ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

⁹¹⁵ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

⁹¹⁶ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

Quand il y a un échange de regard, ça ramène à l'essentiel. *On passe dans une autre dimension*. On n'est pas détaché du monde, c'est l'immanence. Je suis encore plus proche de tout ce qui m'entoure. Je n'avais plus de pensée, j'étais tétanisée. Tout s'est arrêté. C'était comme un coup de foudre. [Quand] il n'y a plus de discours.⁹¹⁷

Absorbée par cette relation nouée non seulement avec la chouette, mais avec le monde « dans sa globalité, dans son voisinage avec (...) l'arbre, (...) la pierre de jais en bas », Sylvie qui dit dans ces moments « [voir] comment toutes les choses s'articulent entre elles » témoigne encore une fois de ces enchevêtrements singuliers entre les mondes humain et non-humain qui se développent dans les habitats autonomes.



© Clara Breteau, 2015

Figure 168 Au Petit Domaine, des figures discrètes d'animaux viennent « nicher » jusque dans les plus petits recoins

3. Dans l'entrebâillement : les habitants autonomes entre sens et sensible

Parce qu'elles se voient prises à l'intérieur d'une toile du vivant restaurée dans laquelle intérieur et extérieur, humain et non-humain se rapprochent et s'entremêlent, les choses elles-mêmes deviennent des liens et les ressorts d'opérations symboliques. Chez Aldo Leopold, forestier et écologue américain, l'arbre qui brûle dans la cheminée se faisait déjà le vecteur entre celui ou celle qu'il réchauffe et le soleil qui autrefois a présidé à sa croissance.

Mon chêne vécut assez longtemps pour engranger quatre vingts soleils de juin. Et c'est la lumière de tous ces étés qui va maintenant réchauffer ma maison (...). À chaque tempête, le panache sortant de ma cheminée informera toute personne que cela pourrait intéresser que le soleil n'a pas brillé en vain.⁹¹⁸

S'agençant en « [nuages] de choses », les éléments de l'habitat fonctionnent comme des commutateurs de reconfigurations ontologiques⁹¹⁹. Chaque meuble, par exemple, parce qu'il est inscrit dans cette toile et construit à partir de matériaux locaux ou naturels qui en portent encore la trace, devient vraiment « meuble »⁹²⁰. Réouvrant sur le tissu vaste et changeant de son « contexte »

⁹¹⁷ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes). Notre accentuation.

⁹¹⁸ Aldo Leopold, *L'Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 23-4.

⁹¹⁹ Deguy, *op. cit.*, 2012, p. 54 : « j'inscris l'opération poétique au cœur de la transformation des choses ».

⁹²⁰ Du latin *mobilis*, « qui peut être déplacé », in *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 2015, p. 1590.

— du latin *contextus*, « assemblage » et de *contextere*, « tisser avec »⁹²¹ — il réapparaît comme un maillon à l'intérieur d'une « personnalité-toile »⁹²² beaucoup plus vaste. Dans la maison du poète René-Guy Cadou, les grands meubles en bois aux multiples « nœuds (...) [renferment] davantage / de cris d'oiseaux que tout le cœur de la forêt / (...) [et délivrent] soudain mille peuples d'abeilles / et l'odeur de pain frais des cerisiers fleuris »⁹²³. Chez Henri Bosco cité par Bachelard, le plateau en bois ciré à la main se fait support et tremplin vers un imaginaire naturel, convoquant les images merveilleuses et « *surnaturelles* qui [l'habitent] »⁹²⁴:

Lentement, le plateau prenait un éclat sourd. Il semblait que montât de l'aubier centenaire, du cœur même de l'arbre mort, ce rayonnement attiré par le frottement magnétique et qu'il s'épandit peu à peu à l'état de lumière sur le plateau. Les vieux doigts chargés de vertus, la paume généreuse, tiraient du bloc massif et des fibres inanimées les puissances latentes de la vie. C'était la création d'un objet, (...) devant mes yeux émerveillés.⁹²⁵

Cependant, il n'est pas forcément besoin d'être phénoménologue comme Bachelard ou poète comme Cadou pour que les objets et éléments de l'habitat autonome déploient cette puissance évocatrice et ce potentiel de lanterne magique. En effet, comme le souligne Aldo Leopold, ceux-ci accompagnent naturellement ce que l'on a produit soi-même :

Pour peu qu'on [ait] abattu, scié, fendu et transporté [l'arbre] soi-même, en laissant son esprit travailler en même temps, on se souviendra longtemps d'où vient la chaleur, avec une profusion de détails qu'ignoreront toujours ceux qui passent le week-end en ville près d'un radiateur.⁹²⁶

Pour les habitants autonomes dont le lieu de vie retrouve la richesse d'enchevêtrements métaboliques que nous avons décrite, celui-ci réacquiert aussi une capacité à « modifier », non plus abstraitement comme le font les philosophes⁹²⁷, mais concrètement, à partir d'un « buissonnement » sensible. L'habitat se fait alors le terreau de toute une richesse d'enchevêtrements entre sens et sensible. Immérgés dans le milieu, opérant au sein de son tissu et de sa texture mêmes, ceux-ci contribuent à le nourrir tout autant qu'ils en sont nourris. « La mince pellicule » de l'habitat se feuillette en un « jeu d'espaces »⁹²⁸ et en « [courants sous-jacents] de significations »⁹²⁹.

⁹²¹ *Ibid.*, p. 525. Sur la parenté étymologique du contexte et du tissu, voir aussi note 695.

⁹²² Giono, *op. cit.*, 1935, pp. 421-2.

⁹²³ René-Guy Cadou, « Celui qui entre par hasard », *Hélène ou le règne végétal*, in *Œuvres poétiques complètes*, t. 2, Paris, Seghers, 1973, p. 175.

⁹²⁴ Voir Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 74. Nos italiques.

⁹²⁵ *Ibid.*

⁹²⁶ Leopold, *op. cit.*, 2000, p. 23. Cet aspect sera développé plus loin dans le chapitre III. 2. consacré à la *poïesis*.

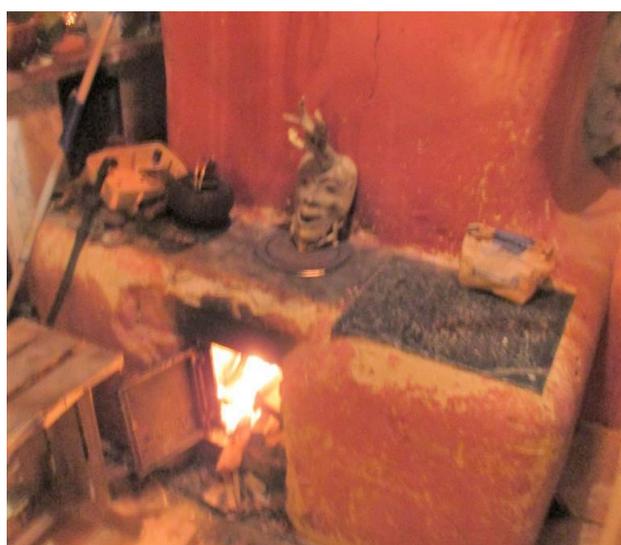
⁹²⁷ « Les philosophes ne manquent pas qui 'modifient' abstraitement », in Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 24.

⁹²⁸ Certeau, *op. cit.*, 1980, p. xlix.

⁹²⁹ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 241.

À bien des reprises en effet, les enquêtés témoignent de la manière dont la richesse sensorielle de leurs habitats dépasse le plan strictement sensible pour construire du sens. Pour Henri de la ferme de Pont-Espices ou Fabrice à l'AMAP de Jouy-le-Potier, « la quête de beauté et de sens est première », « le corps et l'esprit sont pris »⁹³⁰ (Figure 169). À la Maison Autonome, la chaleur radiante et homogène produite par l'habitat contribue selon Patrick, dans une préfiguration du sens, à architecturer et à structurer l'espace tout en exerçant un pouvoir quasiment magique: « là on parle de confort thermique, de volupté thermique, on est « *envoûté* » de chaleur radiante »⁹³¹. Aux Gondilles, cela va bien plus loin, puisque l'odorat très développé de Yoan lui permet selon lui de « sentir l'humeur des gens » ou de détecter les mensonges, les cinq sens étant véritablement à la base de « liens » réputés intellectuels établis entre les choses : « quand on dit 'sentir', en fait pour une grande partie c'est par nos cinq sens. Après on intellectualise, mais à la base, c'est nos cinq sens qui font le lien »⁹³².

À Treffonde, le panache sortant de la cheminée sur lequel médite Aldo Leopold est aussi celui sortant de ce masque posé sur le poêle (Figure 169). La protubérance en forme de flammes sortant de son front montre bien comment la « flamme » sensible se communique aussi à l'esprit de l'habitant, « efflorant » en sens et symbole. Zéphyr traduit ce mouvement de va-et-vient entre sens et sensible lorsqu'il décrit le masque: « c'est son esprit qui rentre et qui sort »⁹³³.



©ClaraBreteau, 2015



Figure 169 Masque sur le poêle, à Treffonde

Parce que sens et sensible sont perçus comme à ce point enchevêtrés, les habitants autonomes développent toute une série de gestes symboliques à double valeur qui agissent en même temps sur le plan de la matière et de la signification. Le cas est patent à la Maison Autonome, où la pratique de l'humusation du corps est perçue « extérieurement [comme] un accompagnement de la destruction du corps [et] en même temps [comme] un accompagnement du deuil intérieur »⁹³⁴. La double

⁹³⁰ Henri, Pont-Espices (Normandie) et Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine).

⁹³¹ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique). Nos italiques.

⁹³² Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne).

⁹³³ Zéphyr, Treffonde (Anjou).

⁹³⁴ Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

signification du recyclage est aussi exprimée à Saint-Paterne par Céline, qui a expliqué la mort de son grand-père à ses enfants à l'aide d'une boîte de camembert : « j'ai pris une boîte à camembert qui était vide et j'ai dit ben tu vois la boîte, le papier. La boîte elle va à la poubelle, et le papier il va aller dans une autre boîte »⁹³⁵. À Cantoyourte, dans un geste visant une fertilité à la fois biologique et symbolique, Sylvie a enterré les cendres de l'une de ses amies sous un petit rosier. À Londine, où Annabelle et Clothilde reconnaissent aussi faire des pierres ou des plantes des « symboles »⁹³⁶, il a été demandé à chacun, pour les quarante ans de la coopérative, de choisir un objet symbolique de la vie du lieu et de raconter sa signification devant une caméra :

Aymeric, il avait pris une poignée de terre qu'il montrait et il expliquait que cette terre, elle était comme le collectif, tu vois, quand il fait beau tout est dispersé, tout est éclaté; mais que quand il pleut, quand il y a des pépins, qu'elle se rassemble et qu'on est tous là ensemble, pour affronter les trucs.⁹³⁷

Souvent cependant, cet entrelacement entre sens et sensible se fait à l'insu des habitants. Ainsi chez Annabelle lorsqu'elle dit, en désignant la plante qui a germé à partir de graines offertes par une amie décédée depuis, qu'il s'agit « des graines d'une personne »⁹³⁸. Chez Bernard, les liens établis constamment dans son discours entre « charpente » de l'habitat, « charpente » des membres de sa famille et « charpente » des arbres fruitiers de son verger montrent la manière dont il réfléchit à la force traversant ces différents corps de manière liée. À travers ses propos, la construction du sens de son histoire familiale essaime à travers son habitat étendu et ses productions agricoles, Bernard reconnaît d'ailleurs implicitement la complexité de ces échelles et de ces enjeux enchevêtrés : « ça fait tout un mélange »⁹³⁹. À Nanterrel, Merlin pense quant à lui de manière conjointe la façon dont maisons et idées se transmettent. Pour ce Sisyphe moderne affublé dans sa jeunesse du lourd héritage d'un père sculpteur de pierres, la construction de maisons légères en paille s'imposait car il faut selon lui, au sens propre et figuré, « lâcher les pierres qu'on a au moment où on a des enfants, pour ne pas les transmettre »⁹⁴⁰. Ce « poids » de significations donné parfois de manière très littérale à la matière va jusqu'à se traduire par la perception de l'habitat et du monde entiers comme un « miroir » : « tout est miroir pour moi » nous dit par exemple Yoan aux Gondilles (Figure 170).

⁹³⁵ Céline, Saint-Paterne (Touraine).

⁹³⁶ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁹³⁷ *Ibid.*

⁹³⁸ *Ibid.*

⁹³⁹ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

⁹⁴⁰ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

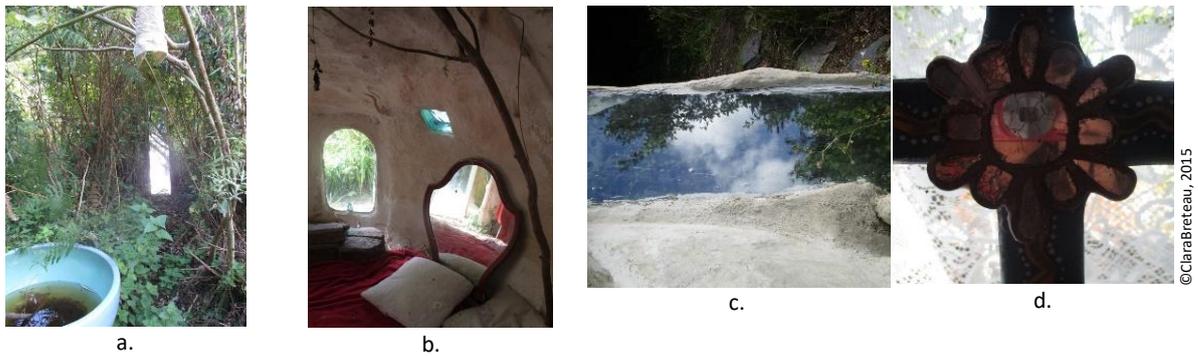


Figure 170 Jeux de miroirs chez Émeline à Dirlan, dans sa salle de bain végétale (a), à l'intérieur de la kerterre (b) dans une rigole (c) et chez Sylvie à Cantoyourte (d)

À Notre-Dame-des-Landes, à la veillée, il se raconte que quand quelqu'un est « trop émotif et que tout le renvoie à [ses] émotions », il est alors « entouré de miroirs »⁹⁴¹. Un jeu subtil de « reflets » se retrouve donc chez les habitants entre états intérieur et détails de leur vie extérieure. Emmanuelle à La Daurée est notamment frappée par le motif formé par la disposition souvent symétrique des deux poules, qui l'ont « plus reconnectée » dit-elle « avec les traditions ou un mode de vie ancestral que la présence des caves » troglodytiques qui jouxtent sa maison⁹⁴². Reflets l'une de l'autre, elles se réverbèrent aussi dans les conversations d'Emmanuelle et de son compagnon lorsqu'ils les observent de l'autre côté de la baie vitrée : « on utilise les poules pour parler et pour communiquer, oui, c'est sûr. C'est un sujet de conversation mais c'est plus que ça »⁹⁴³. Pratique de l'eurythmie⁹⁴⁴, du *tai-chi* chantier⁹⁴⁵, moments de récolte et méditation conjointes à la tombée de la nuit... : la liste des activités des enquêtés marquées par une telle ambivalence dit bien la façon dont l'habitat autonome engage « quelque chose de l'ordre de l'incarnation, [comme] trouver sa place dans la toile du vivant », ainsi que la façon dont sens et sensible sont pensés de manière conjointe. On peut rappeler les propos de Merlin qui exprime cela mieux que personne : « [je] vois [dans la nature] des liens, des racines en fait, de ce que je sens vivant en moi »⁹⁴⁶.

⁹⁴¹ Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique).

⁹⁴² Emmanuelle, La Daurée (Touraine).

⁹⁴³ *Ibid.*

⁹⁴⁴ Pratique aussi désignée « art du mouvement » issue de l'anthroposophie de Rudolf Steiner consistant notamment à transformer les mots en gestes.

⁹⁴⁵ Le *tai-chi* ou *tai-chi-chuan* est une « gymnastique chinoise » d'origine très ancienne « constituée par un enchaînement lent de mouvements, selon des schémas précis », in *Dictionnaire encyclopédique Grand Usuel Larousse*, Paris, Larousse-Bordas, 1997, p. 7071. L'appellation *tai-chi* « chantier » désigne une pratique consistant à intercaler des séances de *tai-chi* au cours d'un chantier afin de faire bénéficier le travail physique des bienfaits notamment respiratoires du *tai-chi*.

⁹⁴⁶ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

B. La subjectivité poétique du dehors

1. Introduction

Comme nous l'avons annoncé lors de la présentation de nos choix théoriques et méthodologiques, nous n'avons pas hésité au cours de ce qui précède à privilégier dans notre analyse les « minuties »⁹⁴⁷ et « micro-intensities of everyday life »⁹⁴⁸, « [including] emotional, dream and sensual data in social inquiry »⁹⁴⁹, faisant ainsi de la notion de subjectivité poétique du dehors identifiée en première partie⁹⁵⁰ non pas seulement un concept de référence théorique mais aussi une posture et un outil de recherche⁹⁵¹. Nous voudrions dans cette section commencer à rassembler les fils de notre réflexion, et montrer comment les enchevêtrements à la fois métaboliques, esthétiques et symboliques des habitats autonomes composent les facettes d'un seul et même visage, celui de cette « subjectivité poétique du dehors » que nous avons entreprise, comme un chasseur se coulant dans la peau de l'animal chassé, de caractériser en empruntant son regard⁹⁵². À l'épreuve du feu, cette méthodologie révèle son utilité dans le sens où elle permet de lever le voile sur les coulisses et les conditions d'élaboration de cette subjectivité, montrant les multiples espaces interstitiels entre son et sens, matière et signification, humains et non-humains comme autant de possibles lieux d'émergence du poétique. Grâce aux lunettes particulières qu'elle nous fait chausser, la toile du vivant restaurée par l'autonomie se révèle composée d'une épaisseur feuilletée bien plus profonde que ce qu'une grille d'écologie scientifique le laisserait croire. Se faisant « remuement de strates », elle introduit un « monde différent »⁹⁵³, celui de cet « espace » poétique dans lequel la subjectivité poétique du dehors trouve à prendre corps. « Les différentes toiles écologiques dans lesquelles [les habitants] sont pris »⁹⁵⁴ s'avèrent en réalité pleinement « écosophiques » au sens de Guattari, soit à la fois environnementales, sociales et mentales⁹⁵⁵. Par leurs entrecroisements et l'architecture réticulée qu'elles instituent, elles créent un référentiel singulier constitué de parallélismes et correspondances précisément « poétiques »⁹⁵⁶, essaimant comme les toiles d'araignées décrites par Abram ou celles qui prospèrent chez les habitants autonomes en « motifs intriqués et vivants »⁹⁵⁷. « poétiques », essaimant comme les toiles d'araignées décrites par Abram ou celles qui prospèrent chez les habitants autonomes en « motifs intriqués et vivants »⁹⁵⁸.

⁹⁴⁷ Macherey, *op. cit.*, 2011, p. 18.

⁹⁴⁸ Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, p. 407, citant Renold et Ivanson, *op. cit.*, 2014, <https://www.academia.edu/4957827>.

⁹⁴⁹ Fox et Alldred, *op. cit.*, 2015, p. 408, citant Hillevi, Taguchi et Palmer, *op. cit.*, 2013, p. 673.

⁹⁵⁰ Voir sections I. 1. B.

⁹⁵¹ Voir section I. 3. C.

⁹⁵² Sur cet aspect de la chasse voir notamment Maurice Genevoix, « La Dernière Harde », in *Romans et récits de la Loire*, Paris, Omnibus, 2001.

⁹⁵³ Certeau, *op. cit.*, 1980, p. xlix.

⁹⁵⁴ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 33.

⁹⁵⁵ Guattari, *op. cit.*, 1989, pp. 12-13.

⁹⁵⁶ Voir Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 235, pour qui « [le] problème fondamental de la poésie (...) est le *parallélisme* ». Nos italiques. Nous développerons cet aspect plus loin dans la section B de la conclusion.

⁹⁵⁷ Abram, *op. cit.*, 2013, p. 41.

⁹⁵⁸ Abram, *op. cit.*, 2013, p. 41.



Figure 173 Un monde qui fait signe (2). À Arles (a et c), Londine (b, d, e, g), aux Gondilles (h) et à Nanterrel (h)

À Londine, Joséphine — qui fait régulièrement le tour des nombreux arbres qu'elle a plantés sur la colline — dit que la « *communication* » avec « le lieu, le paysage, la nature (...) prend [maintenant] davantage de place que la communication avec le groupe »⁹⁶⁴. À Nanterrel, Charlot, particulièrement sensible au côté « mystérieux » de la nature — « avec ses bruits, ses signes » — aimerait bien parfois savoir ce qu'il y a derrière. Il voit même dans ces signes immergés dans ce qui l'entoure des « supports d'apparition ». Rejoignant à la fois l'homonymie dont joue un poème célèbre de Mallarmé et l'assimilation de Jaccottet des aigrettes au « trait » d'une « signature »⁹⁶⁵, les propos qu'il tient à cette occasion se révèlent d'une grande densité poétique :

Ici il y a beaucoup de *signes*. Il n'y a pas que des *aigrettes* gazettes, il y a des *cygnes* aussi. Chacun a ses supports d'apparition privilégiés : moi c'est surtout les oiseaux : hérons, libellules.... Ils vont me montrer que je suis sur mon chemin.⁹⁶⁶

⁹⁶⁴ Joséphine, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence). Notre accentuation.

⁹⁶⁵ Voir Jaccottet, *op. cit.*, 1990, p. 19, Stéphane Mallarmé, « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui », *Poésies*, Paris, Flammarion, 1983, p. 308 et Jaccottet, *op. cit.*, 2001, p. 76.

⁹⁶⁶ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Notre accentuation.



Figure 174 Des signes pour montrer le chemin. Mémoires d'apparition à Nanterrel (a), Londine (b, Treffonde (c), la Maison Autonome (d) et Arles (e)

Par le jeu de ces différents motifs, la subjectivité humaine se retrouve placée au cœur de « [nuages] de choses » et de métamorphoses dont elle n'est plus le centre mais seulement l'un des vecteurs. Replongée « à même la profondeur présymbolique » du monde physique, elle est confrontée à une « extériorité sensible [qui fournit] ses (...) affects [et] (...) 'matières émotions' »⁹⁶⁷, de la « pierre tissu » de Clothilde à Londine à la « chaleur envoûtante » de Patrick à la Maison Autonome (Figure 175).



Figure 175 « Matières-émotions » à Kermel (a), Londine (b) et Dirlan (c et d)

Au Val Vert, Julien dit comment des brèches d'invisibilité peuplent paradoxalement l'épaisseur enchevêtrée d'un nouveau monde de signes, quand il dit « côtoyer » et « se relier » à un certain nombre d'animaux sauvages sans même les voir⁹⁶⁸. À Jouy-le-Potier, pour protéger ses récoltes, Fabrice est obligé de développer une connaissance particulièrement fine des signes « [des] animaux presque invisibles » qui, pour cette raison-même, dépassent ironiquement ses pouvoirs d'intervention: « Il faut une connaissance, c'est tellement petit leur présence. (...) On les voit pas ces

⁹⁶⁷ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 68. Voir aussi, pour la notion d'« affect » élargie à la matérialité non-humaine, Fox et Aldred, *op. cit.*, 2015, pp. 401-2.

⁹⁶⁸ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

animaux, on voit les dégâts »⁹⁶⁹. Gérard au Petit Domaine considère lui aussi recevoir des « signaux » — non seulement du monde vivant mais aussi du fond même de la matière physique :

à un moment donné j'ai senti qu'il y avait comme un signal et que je pouvais le faire (...). Je pense que dans la vie il y a des signaux, et d'ailleurs des fois ils s'imposent fortement. C'était du physique quand même, de la matière, pas du matériel mais de la matière. Si on considère les choses comme ça, matière et pas matériel, c'est tout autre chose qu'on vit.⁹⁷⁰

Entre Marie qui considère que les maisons « demandent » certaines choses, Charlot qui s'interroge sur ce que les liserons « veulent dire » par leur invasion, Camille qui considère un vélo qu'il a trouvé abandonné comme un signe et une invite au voyage (Figure 176), et Brigitte pour qui les mots peuvent faire « chanter les cellules »⁹⁷¹, les enquêtés démontrent d'un rapport littéralement ré-enchanté au monde (Figure 171) où, comme l'expriment Patrick et Sylvie, « tout devient action », « tout est habité et [tout] communique »⁹⁷².



Figure 176 Un vélo qui fait signe. Relief sur les murs des Gondilles



Figure 177 Langue des signes et objets de vaisselle qui parlent, à Treffonde : « nous léchez pas tomber, lavez-nous ! »

À La Daurée, Bernard se base sur cette activité sémiotique et parle de la vie comme d'un langage qui demanderait à être compris : « je connais les influences, des énergies, des astres, tout ça. Je sais ce qui se passe, je veux dire, *je comprends la vie* »⁹⁷³. Gilles, ingénieur diplômé de Centrale, dit à Lorelle avoir été « déchiré » entre l'impératif en apparence rationnel d'arracher un arbre qui faisait trop

⁹⁶⁹ Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine).

⁹⁷⁰ Gérard, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

⁹⁷¹ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) ; Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) ; Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) ; Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

⁹⁷² Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) et Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁹⁷³ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

d'ombre et l'évidence persistante que celui-ci « [lui parlait] »⁹⁷⁴. Cette communication s'étend aussi aux composantes du monde non-humain. Klaus, le garde-forestier de Londine qui mentionne la façon dont les arbres expriment leur « stress », évoque par ailleurs le mécanisme de « l'anastomose », ce processus par lequel les arbres sont capables de s'envoyer des signaux de racines à racines ou de développer des essences particulières pour communiquer entre eux⁹⁷⁵ : « les vrais acacias en Afrique, quand il y a un troupeau de girafes qui arrivent, (...)ils se font des signes, (...) pour que les autres développent une essence qui fait fuir les girafes »⁹⁷⁶.

Paradoxalement, c'est parfois le silence qui se fait le signe d'une entente et d'une communication instaurée entre les humains et le monde non-humain. Émeline raconte ainsi comment elle s'est faite accepter progressivement par toute la communauté des animaux de son jardin-jungle, dont le merle qui n'alerte plus à la cantonade lorsqu'elle arrive :

Il n'alerte plus non plus, il reste devant moi dans le chemin. Donc j'attends qu'il se pousse, et une fois qu'il s'est poussé je passe. Je le respecte infiniment et il le sait très bien, et donc il n'alerte plus tout le jardin. Je peux arriver dans un jardin où tout le monde ne s'est pas envolé et où tout le monde est resté là. C'est très intéressant : pas d'appriivoiser le merle, parce que j'ai pas du tout l'intention de le toucher, mais tout le monde me connaît dans ce jardin. Ceux qui habitent là savent.⁹⁷⁷

Ainsi, cette complicité instaurée, parce qu'elle sauvegarde la fragilité « habitée » du lieu, crée la possibilité même qu'un « monde » de présences et de signes se déploie. De manière intéressante, la dimension précisément « poétique » de cette dimension sémiotique du vivant est exprimée par les enquêtés. Ainsi Camille à Notre-Dame-des-Landes dit qu'un habitat est poétique « quand ça nous parle, quand ça parle, quand on fait parler les objets. C'est une écoute des choses ».



Figure 178 « L'elfe aux grandes oreilles, qui écoute ». À la Maison Autonome

⁹⁷⁴ Gilles, Lorelle (Touraine).

⁹⁷⁵ Désigne aussi en anatomie l'abouchement de deux conduits organiques, soit la communication entre deux vaisseaux, deux conduits de même nature ou deux nerfs. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, p. 66.

⁹⁷⁶ Klaus, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

⁹⁷⁷ Émeline, Dirlan (Bretagne).

3. Un décloisonnement de l'intériorité subjective⁹⁷⁸

Cependant, ces échanges sémiotiques viennent renforcer les jeux d'enchevêtrements entre intérieur et extérieur, humain et non-humain, sens et sensible que nous avons vu se déployer à travers les habitats autonomes. Par leurs effets conjugués, ils déterminent un autre trait caractéristique de la subjectivité poétique du dehors qui se manifeste dans les lieux autonomes, en participant au « décloisonnement (...) de l'intériorité subjective » des habitants⁹⁷⁹. En effet, le fait que « tout [soit] miroir » et que « tout [devienne] action »⁹⁸⁰ entraîne les habitants dans les métamorphoses agitant leur milieu de vie, donnant à voir par éclats subreptices et signaux subtils une diffraction et une irisation de la personnalité à travers son environnement.



a.



b.

Figure 179 Figures du corps élargi du sujet du dehors
Entre racines intérieures et racines extérieures. Figurine posée sur une table basse au centre de la yourte de Sylvie, à Cantoyourte (a) et cagettes à la miellerie de Londine (b)

Ceci s'observe tout d'abord à travers les nombreux processus de somatisation et de symbolisation dans lesquels nous avons vu les enquêtés s'engager, jusqu'à faire de leur habitat un véritable un corps étendu⁹⁸¹. Le phénomène se retrouve également dans la malléabilité et l'aspect changeant de maisons en chantier permanent. C'est le cas notamment chez Odilon à Arles, chez Fabrice à Jouy-le-Potier, chez Jules à Londine. D'autres s'avèrent si fragiles et légères qu'elles se voient prises, comme à Notre-Dame-des-Landes, Nanterrel, au Petit Bonheur ou chez Sylvie à Cantoyourte — dans des cycles de destruction et de reconstruction incessants (Figure 180).

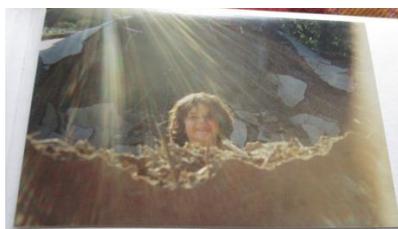


Figure 180 La fille de Fabrice à Jouy-le-Potier, petit poussin souriant dans les ruines d'une kerterre effondrée

Ces cycles contribuent notamment à ouvrir et renouveler constamment les différentes enveloppes de la subjectivité, comme chez Émeline à Dirlan, Sylvie à Cantoyourte ou Odilon à Arles,

⁹⁷⁸ Gagnon, *op. cit.*, 2015, pp. 17-18.

⁹⁷⁹ *Ibid.*

⁹⁸⁰ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

⁹⁸¹ Voir section III. 1. A. 3.

dont les phases de la vie sont scandées par de nouvelles constructions et se retrouvent consignées dans des sortes d'« autobiographies architecturales »⁹⁸².

Bien sûr, certains aspects semblent aller à l'encontre de l'idée d'un tel décloisonnement. En effet, la galerie de personnalités rencontrées dans les habitats autonomes compte des profils particulièrement imposants — ainsi les personnages de pionniers fondateurs comme Jean aux Gondilles, Robert à Londine, « sorte de leader maximo » au fort ascendant « qui déployait toute une mythologie » — ou encore le Père Jamen à Kerlidon, « un rebelle contre tout le système, (...) 'the' monsieur, (...) [avec] un côté ogre »⁹⁸³. Si les habitants autonomes n'adhèrent pas à certains portraits caricaturaux faisant d'eux une élite de personnalités exceptionnelles et folkloriques⁹⁸⁴, plusieurs des enquêtés se présentent néanmoins comme des « fous furieux »⁹⁸⁵, des « allumés »⁹⁸⁶, des personnalités pas « classiques »⁹⁸⁷ ni « carrées carrées »⁹⁸⁸ (Figure 181 et Figure 182). Certains se considèrent comme des « originaux »⁹⁸⁹ dotés parfois d'une « force » hors du commun qu'ils hésitent à dévoiler⁹⁹⁰.



Figure 181 Cagettes à la miellerie de Londine

Qui sont les habitants autonomes? « Eux, ce sont (...) des fils de la chimère / des assoiffés d'azur, des poètes, des fous ». Extrait d'un poème de Jean Richepin chanté par George Brassens

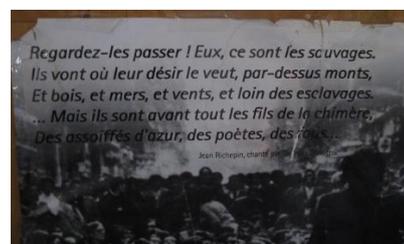


Figure 182 Extrait du poème de Richepin chanté par Brassens (ci-contre), affiché au mur de la grande salle commune à Londine

Aymeric à Londine, Gaspard à Treffonde ou Emmanuelle à La Daurée estiment ainsi que le poétique « relève plus des individualités »⁹⁹¹ et d'une façon de « voir les choses »⁹⁹². Indépendante des particularités existentielles et des conditions de vie matérielles, celle-ci peut se constater

⁹⁸² « Tu vois, c'est quand même autobiographique » dit Odilon en parlant de son bâtiment (Odilon, Arles (Gard)). Voir aussi Émeline, Dirlan (Bretagne), Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes) et la Figure 26.

⁹⁸³ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

⁹⁸⁴ Franck Poupeau, « Des gens formidables... », *Le Monde Diplomatique*, novembre 2011, p. 20.

⁹⁸⁵ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

⁹⁸⁶ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

⁹⁸⁷ Noël, écolieu d'Aldebus (Belgique).

⁹⁸⁸ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère) et Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

⁹⁸⁹ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne).

⁹⁹⁰ Émeline, Dirlan (Bretagne).

⁹⁹¹ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) et Emmanuelle, La Daurée (Touraine).

⁹⁹² *Ibid.*

« partout », « dans toutes les époques, un peu dans tous les milieux, (...) et pas forcément en contact avec la nature »⁹⁹³. Selon ce point de vue, « ce n'est pas forcément le logement alternatif qui rend poète », mais « les gens qui sont assez sensibles à la poésie [qui] peuvent être très attirés par ce genre de mode de vie »⁹⁹⁴.

Cependant, dans bien des cas aussi, les enquêtés considèrent leur singularité au-delà de leurs déterminismes individuels, comme marque d'une ouverture particulière aux circonstances, aux gens et à des processus vivants par lesquels ils se laissent traverser⁹⁹⁵. Ceci est particulièrement patent chez Bernard, à La Daurée, dont l'obsession dérivée de son histoire familiale pour la « charpente » se traduit par un goût pour les vergers « de plein vent » composés d'arbres de « caractère, (...) partis de semis, (...) bien enracinés, costauds et charpentés », capables de se laisser sans coup férir « traverser » par le vent et les intempéries — par opposition aux haies fruitières « aux racines traçantes »⁹⁹⁶. Cette inclination à se laisser traverser est aussi manifeste chez Yoan aux Gondilles.



Figure 183 Poème « en traversin » chez Yoan aux Gondilles

Ayant affiché au-dessus de son lit à l'emplacement de son oreiller un poème « en traversin » (Figure 183), Yoan raconte comment parfois « des choses [le] traversent », elles-mêmes liées à « ce [qu'il] traverse » à ce moment précis :

C'était sur un marché, (...) j'avais pas de clients, et puis des fois, j'ai *des choses qui me traversent*. (...) Voilà donc c'est très inspiré de ce que je vis intérieurement à certains moments qui sont un peu symboliques de *ce que je traverse*.⁹⁹⁷

À travers ces propos, Yoan exprime bien la façon dont l'intériorité des habitants autonomes, vécue comme « en mouvement » dans un milieu lui-même animé, est capable de se percevoir à la fois comme sujet et comme objet, traversante et traversée, prise dans un enchaînement d'échelles et une

⁹⁹³ Gaspard, Treffonde (Touraine).

⁹⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁹⁵ Nathan et Antoine éco-village Le Petit Bonheur (Anjou), Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine).

⁹⁹⁶ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

⁹⁹⁷ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne). Notre accentuation.

complexité de relations écosystémiques. Ceci se manifeste aussi à travers la place récurrente, dans le discours des habitants autonomes, de figures telles que les mises en abyme, les fractales et les polyèdres⁹⁹⁸ (Figure 113 et Figure 184).



a.



b.

Figure 184 Pierre (a) et carte postale (b) fractales dans les murs d'Émeline à Dirlan

Aux Gondilles et à Treffonde, Yoan et Gaspard traduisent de manière éclatante la façon dont les modes de vie autonomes contribuent à forger des représentations de subjectivités ouvertes et « éclatées » (Figure 185 à Figure 188) à travers le fantasme qu'ils partagent d'une pièce idéale sphérique de type « mise en abyme », « avec que des miroirs à l'intérieur » :

J'ai envie de voir ce que ça fait physiquement, d'être au milieu de ça. En fait tu dois te voir partout, du coup tu dois te fondre partout aussi. Tu te vois plus à mon avis, parce que si tu fais vraiment une sphère, la lumière elle se bombarde de partout, donc l'image elle doit disparaître (...). C'est une pièce pour s'ouvrir instantanément (...), pour être lumière.⁹⁹⁹

Renforçant les résonances fortes de cette vision avec la subjectivité poétique du dehors, Gaspard souligne bien d'ailleurs la façon dont ce genre de pièce traduit de manière « concrète » le type de mises en abyme que l'on trouve d'ordinaire « en littérature ou en poésie »¹⁰⁰⁰.



© Clara Breteau, 2015

Figure 185 Le sujet du dehors ou le fantasme de disparaître dans l'éclat. Photographie prise par un habitant dans les caves de Treffonde

⁹⁹⁸ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique). Voir aussi Figure 112 et Figure 113.

⁹⁹⁹ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne) et Gaspard, Treffonde (Touraine).

¹⁰⁰⁰ *Ibid.* Jakobson souligne d'ailleurs dans ses *Essais de linguistique générale* la place importante occupée dans la fonction poétique par la mise en abyme : « tout message poétique est une sorte de citation et présente tous les problèmes spéciaux et compliqués que le 'discours à l'intérieur du discours' offre au linguiste ». Voir Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 238.



©ClaraBreteau, 2015

Figure 186 Une aspiration à se laisser traverser. Vitraux du zome à 84 facettes à la Maison Autonome



©ClaraBreteau, 2015

Figure 187 « Si tu fais vraiment une sphère, la lumière elle se bombarde de partout, donc l'image elle doit disparaître ». « Sphère-lumière » sur la place centrale de Treffonde



a.



b.



c.



d.

©ClaraBreteau, 2015



e.



f.



g.



h.

©ClaraBreteau, 2015

Figure 188 Figures de diffraction dans les habitats autonomes

Panneau d'entrée des Gondilles (a), feuillages sur l'esplanade de fête à Londine (b), mobiles chez Odilon à Arles (c), miroir-mosaïque à Londine (d), nymphéas à Pont-Espices (e), motif sur une caravane à Nanterrel (f), toono du zome¹⁰⁰¹ à la Maison Autonome (g), motif au fronton de la tiny house¹⁰⁰² à Nanterrel (h)

Cependant, cette aspiration à « disparaître » dans un environnement multifacette (Figure 187) reflète bien la façon dont les habitants autonomes se retrouvent pris, au sein d'une toile du vivant riche et diverse, dans un kaléidoscope engageant non seulement une multitude d'êtres humains et non-humains mais aussi tout un ensemble de signifiants qui circulent et se métamorphosent. Elle ne fait en réalité qu'appuyer sous une forme paroxystique la manière dont cette « personnalité-toile »¹⁰⁰³ constitue précisément cet « espace poétique », « nouvel espace culturel (...) superpersonnel » que Kenneth White notamment vise à mettre en évidence à travers la notion de géopoétique¹⁰⁰⁴. À Londine, Aymeric rapproche d'ailleurs cette importance du « contexte » dans la manière que peuvent avoir les habitants autonomes « d['être] eux-mêmes » et de pouvoir être connus pour eux-mêmes de

¹⁰⁰¹ Voir lexique.

¹⁰⁰² Voir *ibid.*

¹⁰⁰³ Giono, *op. cit.*, 1935, pp. 421-2.

¹⁰⁰⁴ White, *op. cit.*, 1987, p. 72.

[l']une des richesses qu'il y a dans la poésie, (...) le fait que chaque mot a sa valeur, (...) pas uniquement parce qu'il est décrit comme ça dans le dictionnaire, mais aussi parce qu'[il est] entre d'autres mots, à cet endroit dans le poème... c'est le contexte qui fait sortir le son, l'individualité de chaque mot (...). C'est un peu pareil ici.¹⁰⁰⁵

Ainsi, certains enquêtés manifestent une conscience aiguë de la complexité des relations dans lesquelles ils sont pris et rapprochent celle-ci du jeu « d'équivalences » caractéristique de la fonction poétique, dans lequel c'est « la séquence » — « le contexte » ici pour Aymeric — qui « tend à construire une équation »¹⁰⁰⁶.



Figure 189 Atelier de mosaïque, aux Gondilles. « C'est le contexte qui fait sortir le son, l'individualité »¹⁰⁰⁷



Figure 190 « Essai d'être toi-même ». Construction de la subjectivité au revers de l'habitat, ici à Londine.

¹⁰⁰⁵ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹⁰⁰⁶ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 238.

¹⁰⁰⁷ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).



Figure 191 Des habitants inscrits dans un contexte mosaïque. Tableau à radio Zinzine, la radio libre de Londine

C. Conclusion

Comme nous venons de le voir, la toile que les habitants autonomes mettent en place « travaille », couvant en son sein une multiplicité de ces « [données intensives] »¹⁰⁰⁸ qui, « motifs intriqués et vivants »¹⁰⁰⁹, « [appellent] d'autres intensités afin de composer d'autres configurations existentielles »¹⁰¹⁰. Les lieux autonomes font donc figure dans leur globalité de gigantesques « *nexus* » entre sens et sensible. Si ces derniers concourent certes à resingulariser les subjectivités individuelles, ce processus se fait essentiellement via la consolidation, au cœur de la vie quotidienne des habitants, d'une « personnalité-toile » comme l'appelait Giono, « territoire existentiel »¹⁰¹¹ qui les cristallise et les dépasse tout en leur donnant un « support expressif » et en se faisant « agencement d'énonciation »¹⁰¹². « [Soutenant] la production d'existants singuliers ou [resingularisant] des ensembles sérialisés »¹⁰¹³, les territoires existentiels autonomes s'avèrent de nature foncièrement écosophique, puisqu'ils traversent les registres de la naturalité vivante, des rapports sociaux et de la subjectivité humaine¹⁰¹⁴, et touchent aussi bien la communauté des humains que celle des non-humains. Comme le précise Guattari, ils « [ne concernent] pas seulement les sujets humains constitués en corps totalisés mais aussi tous les objets partiels, au sens psychanalytique, les objets transitionnels, au sens de Winnicott, les objets institutionnels (les 'groupes-sujets'), les visages, les paysages »¹⁰¹⁵.

¹⁰⁰⁸ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 37.

¹⁰⁰⁹ Abram, *op. cit.*, 2013, p. 41.

¹⁰¹⁰ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 37.

¹⁰¹¹ *Ibid.*, p. 39.

¹⁰¹² *Ibid.*, p. 37.

¹⁰¹³ *Ibid.*, p. 39.

¹⁰¹⁴ *Ibid.*, pp. 12-13.

¹⁰¹⁵ *Ibid.*, p. 36.

À ce point de notre analyse, alors que convergent les notions de territoire, support expressif et subjectivité, nous voyons ici s'opérer la fusion des disciplines géographique, littéraire et philosophique au carrefour desquelles nous nous sommes situés¹⁰¹⁶. Celles-ci s'hybrident tout particulièrement à travers la notion de « lieu » — notion géographique s'il en est — et plus précisément de lieux « propres », ceux-là même que l'inventivité de la culture populaire observée et décrite par Certeau n'arrivait pas à constituer¹⁰¹⁷. « Pour-soi [précaires, finis, (...) singuliers », aussi fragiles qu'une toile mais non pas « [fermés sur eux-mêmes] », les habitats se voient alors dotés, comme la réticulation magique décrite par Simondon, d'un « pouvoir de réalisation du lieu »¹⁰¹⁸. Ainsi, bien au-delà de la recherche d'autonomie conçue de manière abstraite comme auto-détermination de ses propres règles¹⁰¹⁹, les enquêtés se réapproprient le pouvoir de constitution d'un « propre »¹⁰²⁰ envisagé avant tout comme « corps propre »¹⁰²¹.

Ceci passe notamment par le ressenti chez les enquêtés d'appartenir à un lieu « monde », ce que reflètent par ailleurs les nombreux motifs anthropocosmiques que nous avons déjà recensés¹⁰²². Comme le dit Clothilde à Londine : « il y a le monde qui arrive ici »¹⁰²³. Pour elle, la coopérative « c'est tout mis dans un récipient »¹⁰²⁴, ce que confirme à sa manière Annabelle lorsqu'elle compare quant à elle le lieu à « un aquarium »¹⁰²⁵. Toutefois, cette dernière image est loin d'être anodine. En effet, elle reflète bien la façon dont les lieux autonomes renouent de manière générale avec cette « liberté (...) perdue (...) pour longtemps » selon l'écrivain Stig Dagerman, venant « de la capacité de posséder son *propre élément*, [comme] le poisson, (...) l'oiseau (...) ou l'animal terrestre », capacité qui ouvre pour Dagerman à un autre type de « propre », à savoir la possibilité de « vivre (...) en dehors des formes figées de la société »¹⁰²⁶. De manière intéressante, cette liberté et ce « lieu propre » retrouvés se manifestent notamment dans les relations des enquêtés avec la « propreté », et la manière dont ils insistent sur le fait d'avoir développé des normes de « l'ordre » et du « propre » qui leur sont singulières, reflets de leur rapport bouleversé au milieu et à la naturalité. Dans bien des cas, à Saint-

¹⁰¹⁶ Dans l'optique écosophique où environnement, rapports sociaux et subjectivité sont considérés comme étroitement tissés ensemble, les « cartographies » et le domaine de la géographie dans son entier sont restitués de manière large dans leur dimension existentielle. Pour la notion de « cartographie existentielle », voir *ibid.*, p. 39.

¹⁰¹⁷ Certeau, *op. cit.*, 1980, xlvii.

¹⁰¹⁸ Sahlins, *op. cit.*, 1994, p. 41. Comme le suggère l'historien Robert Polge Harrison cité par Sahlins à propos des êtres merveilleux qu'abritaient les forêts dans le monde antique, ceux-ci font figure de « local inhabitants » à travers lesquels les lieux « [preserve] the spirit of difference between the here and the there, between this place and that place ».

¹⁰¹⁹ Voir notamment Castoriadis, *op. cit.*, 1986, pp. 408-18.

¹⁰²⁰ Voir Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 36.

¹⁰²¹ Voir la section III. 2. B. 1 et *La Provence Point Oméga*, *op. cit.*, 1966, http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0077_19660504/OBS0077_19660504_023.pdf. Pour la notion de « corps propre » ou *Leib*, voir Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 19, Pinson, *op. cit.*, 1995, p. 84 et Berque, Biase et Bonnin (dir.), *op. cit.*, 2008, p. 98. En grec ancien, l'adverbe *oikoten* — de la famille d'*oikos*, « maison », « maisonnée », signifie aussi « par soi-même », « de manière propre » ou encore « à ses propres frais ». Voir Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, pp. 1202-5.

¹⁰²² Voir section II. 3. B. 2.

¹⁰²³ Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹⁰²⁴ *Ibid.*

¹⁰²⁵ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹⁰²⁶ Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Arles, Actes Sud, 1989, pp. 20-1.

Paterne par exemple, les enquêtés revendiquent d'aimer le « sale » de la nature : « moi, toucher la terre, mettre les mains dans la terre... *Être sale dehors, moi, c'est mon truc* »¹⁰²⁷. Dans d'autres cas comme chez Émeline à Dirlan, la notion de « sale » et de « ménage » perd de sa pertinence. Des habitats comme les kerterres sont en effet conçus comme des prolongations d'un « jardin-jungle » aux capacités auto-régénératrices et donc pour ainsi dire « auto-nettoyantes »¹⁰²⁸.

Dans un même temps, le renouement avec le milieu comme « corps propre » et « unité vivante »¹⁰²⁹ restaure dans l'habitat des êtres « propres » aux « propriétés » particulières, et tout un réseau d'habitation magique caractérisé comme nous allons le voir par de multiples assemblages qui se voient dotés d'intériorité, d'expressivité et d'agentivité¹⁰³⁰. À Londine, Clothilde dit comme nous l'avons vu de sa yourte qu'elle « a sa vie propre »¹⁰³¹. Gilles à Lorelle en donne un deuxième exemple très simple à travers ses poules qui, vivant en liberté, retrouvent du même coup une dignité et une singularité particulières¹⁰³². Ainsi que Bachelard à propos des images poétiques, Gilles leur restitue « un être propre, [un] dynamisme propre »¹⁰³³. Il dit d'ailleurs d'elles qu'elles « s'appartiennent »¹⁰³⁴. Voyant en elles l'une des dimensions poétiques évidentes de son habitat, Gilles rejoint alors la conception « organique » car liée à une « unité vivante » du poétique selon Hegel¹⁰³⁵. Cette conception plonge ce faisant aux racines du type de faire « poétique » et organique que nous avons identifié¹⁰³⁶ et dont nous allons à présent étudier les manifestations sur les terrains autonomes.

¹⁰²⁷ Daniel, Saint-Paterne (Touraine). Notre accentuation.

¹⁰²⁸ Émeline, Dirlan (Bretagne).

¹⁰²⁹ Hegel, *op. cit.*, 1997, p. 224.

¹⁰³⁰ Voir la troisième partie et, en particulier, les sections III. 2. B. 2 et III. 2. C.

¹⁰³¹ Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹⁰³² Gilles, Lorelle (Touraine).

¹⁰³³ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 2.

¹⁰³⁴ Gilles, Lorelle (Touraine).

¹⁰³⁵ Dans ses *Cours d'esthétique*, Hegel estime que la « vision poétique » s'intéresse à « l'unité vivante (...) [qui] maintient conjointes la raison intérieure [des choses] et [leur] expression et existence extérieure », en « [se penchant sur] (...) leurs connexions internes ». Voir Hegel, *op. cit.*, 1997, p. 224.

¹⁰³⁶ Voir section I. 2. B.

Chapitre 2. La *poïesis*

Introduction

Émergeant au croisement d'un environnement signifiant et d'une intériorité « décloisonnée »¹⁰³⁷, la subjectivité poétique du dehors révèle un envers dynamique sous la forme d'un certain type de faire « traversé »¹⁰³⁸ (Figure 192), articulé à un monde dans lequel « tout devient action »¹⁰³⁹. Comme nous allons le voir, les enchevêtrements métaboliques et symboliques que nous avons observés apparaissent aussi comme les formes cristallisées de gestes tisserands et d'un certain type d'agentivité elle aussi hybride, la *poïesis*. À mi-chemin entre le « *métier* à tisser » de Jean Giono et l'œuvre spontanée des araignées de David Abram¹⁰⁴⁰, cette agentivité possède la caractéristique de combiner le « propre » d'un travail besogneux et machinal et des « figures », « [vivantes] »¹⁰⁴¹ et cosmogoniques, qui viennent l'animer et y ouvrir des fenêtres. Se frottant aux objets comme Aladin à sa lampe, le faire poïétique autonome, parce qu'il est inscrit dans la toile du vivant, se trouve capable d'imprimer ce qu'il touche de ces brefs « rayonnements » et « éclats », échos des « puissances latentes de la vie »¹⁰⁴² qui le nourrit.



a.



b.

Figure 192 Un faire « traversé » : bureau d'Henri surplombant le ruisseau traversant le domaine à Pont-Espices (a) et cabane de Camille à Notre-Dame-des-Landes (b)

Comme nous allons le voir, ce type de faire lui-même entremêlé correspond à un faire ouvert et organique, caché dans les entrelacs de la subjectivité poétique (Figure 193). Comme le souligne Jean-Philippe Gagnon, celle-ci conduit en effet à « une réinterprétation du *lien* entre la *phusis* et la *poïesis* » visant à les saisir toutes deux comme « [productions linguistiques et charnelles en partie immaîtrisables], dont l'essor s'atteste et s'éprouve de l'intérieur du monde naturel et au contact des formes sensibles »¹⁰⁴³.

¹⁰³⁷ Voir Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. vii.

¹⁰³⁸ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne). Voir aussi Figure 183.

¹⁰³⁹ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

¹⁰⁴⁰ Voir Giono, *op. cit.*, 1935, pp. 421-2 (nos italiques) et Abram, *op. cit.*, 2013, pp. 40-1. Se reporter aussi à l'introduction de la deuxième partie de cette thèse et à la section II. 3. B.

¹⁰⁴¹ Voir Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 74.

¹⁰⁴² *Ibid.*

¹⁰⁴³ Gagnon, *op. cit.*, 2015, p. 17. Nos italiques.



© Clara Breteau, 2015

Figure 193 Vitraux à Treffonde. Un faire caché dans les entrelacs de la subjectivité poétique, germant « de l'intérieur du monde naturel et au contact des formes sensibles »¹⁰⁴⁴

Nous allons dans ce chapitre nous intéresser de plus près aux conditions de production qui participent de la « fabrique » de la subjectivité du dehors, et voir dans quelle mesure celles-ci empruntent l'aspect d'une « *poïesis* » envisagée comme « faire-*phusis* »¹⁰⁴⁵. Plusieurs éléments légitiment un tel questionnement. Tout d'abord, l'accent mis par les enquêtés eux-mêmes sur une nécessaire réappropriation des processus de production. Nous avons vu ensuite qu'avec la réinsertion du métabolisme autonome dans une toile du vivant relocalisée et redensifiée, c'est tout un réseau de liens « productifs » auparavant dilués dans « l'habitat-*oekoumène* » qui ré-apparaissent¹⁰⁴⁶. S'ils demeurent, comme le souligne Hannah Arendt au sujet de tout processus, plus ou moins « invisibles » et seulement discernables par inférences¹⁰⁴⁷, ils transparaissent néanmoins dans le discours des enquêtés. Au niveau de l'habitat, les signes ou « phénomènes » qui traduisent ces liens et nourrissent ces inférences vont se multipliant, à la double faveur de la malléabilité du « milieu causal »¹⁰⁴⁸ et des dynamiques de réappropriation des habitants. Nous nous demanderons donc quels types de faire prédominent dans le quotidien des habitants autonomes (section III. 2. A). En quoi voit-on se manifester sur nos terrains la *poïesis* comme dynamique d'« *entanglement* » entre matière et signification¹⁰⁴⁹ (Figure 194), mais aussi entre faire humain et non-humain (section III. 2. B) ? Que cela nous apprend-il de manière générale sur la « culture de nature » développée par les enquêtés (section III. 2. C) ?

¹⁰⁴⁴ *Ibid.*

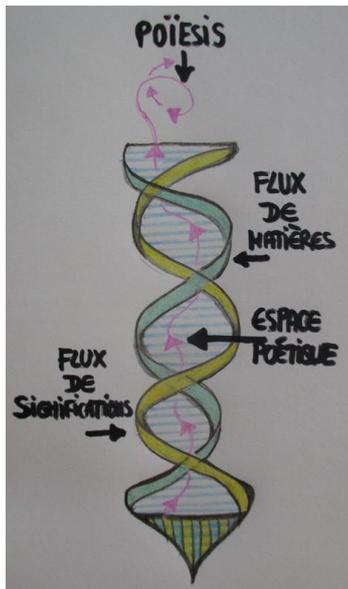
¹⁰⁴⁵ Voir section I. 3. B.

¹⁰⁴⁶ Radkowski, *op. cit.*, 2002, p. 137. Sur la déterritorialisation et la dématérialisation des modes de vie liés aux réseaux de l'économie mondialisée, voir aussi, entre autres, Mathieu, *op. cit.*, 2008, p. 93.

¹⁰⁴⁷ Voir Arendt, *op. cit.*, 2012, p. 300 et section I. 2. B.

¹⁰⁴⁸ Gell, *op. cit.*, 2009, p. 25 : « ce n'est que parce que le milieu causal d'un agent possède une certaine structure, à partir de laquelle on peut inférer par abduction une certaine intention, que nous reconnaissons la présence d'un agent ».

¹⁰⁴⁹ Dolphijn et Van der Tuin (dir.), *op. cit.*, 2012, p. 15 et Barad, *op. cit.*, 2007.



©ClaraBreteau, 2016



©ClaraBreteau, 2015

Figure 194 La poïesis comme « écheveau » entre matière et signification (a) et cheminée « spire » chez Émeline à Dirlan (b)



©ClaraBreteau, 2015

Figure 195 Reflet du faire autonome sur un mur de la cabane des Merveilles à Nanterrel : « un tel écheveau peine [à] rentrer dans les cadres »¹⁰⁵⁰



©ClaraBreteau, 2015



©ClaraBreteau, 2015

Figure 196 Malléabilité du « milieu causal »¹⁰⁵¹ sur les lieux autonomes, ou l'habitat « palimpseste ». Les pans de réalité investis autrefois par le mot « poïesis » se réactivent, rallumant leurs dessins oubliés et traces pariétales

¹⁰⁵⁰ Lettre du 16 mai 2018 publiée sur la page de Nantes Révoltée, *op. cit.*, 2018 .

¹⁰⁵¹ Gell, *op. cit.*, 2009, p. 25.

A. Un faire hybride



© Clara Bréteau, 2015

Figure 197 « Massifs » de sculptures au village troglodytique de Treffonde

À Treffonde, village troglodyte près d'Angers installé dans une ancienne carrière de tuffeau, des motifs et figures innombrables ont fleuri au fil des ans dans les galeries, sculptés par les uns et les autres à la faveur de la malléabilité de la roche : têtes de monstres-gargouilles, yeux sans visage, poissons, serpents, plumages et feuillages, chapiteaux de colonnes, masques, rosaces et entrelacs. Comme le raconte Zéphyr, fondateur du lieu et tailleur de pierre professionnel — les figures ont surgi là par hasard, sans plan d'ensemble ni préméditation, fruits d'une lubie ou d'un moment de désœuvrement, comme manière de s'exercer « sur le tas »¹⁰⁵², saisir une idée, une forme, un état d'esprit passager. Face à l'accumulation des figures, Zéphyr a commencé à intervenir régulièrement, sculptant des raccords, rajoutant des liens, composant à partir des fragments et ébauches épars des piliers et des fresques cohérents, jusqu'à ce que des pans et des façades apparaissent et qu'une œuvre entière se dresse, immergée dans le corps de l'habitat, racontant sa propre histoire.¹⁰⁵³

Nous avons pu voir au fil des chapitres précédents une dialectique se mettre en place dans le développement de la dimension poétique des habitats autonomes. À l'encontre de l'idée d'un rôle exclusif joué par les singularités de tempéraments individuels, celle-ci montre un jeu de singularisations réciproques s'instaurer entre les habitants d'une part et le milieu habité d'autre part, à la faveur du travail de reconnexion au monde vivant ainsi que d'un environnement vécu comme expressif et « signifiant »¹⁰⁵⁴. Comme l'avait proposé de façon théorique Guattari dans *Les Trois Écologies* : « une sorte de relation d'incertitude s'établit entre la saisie de l'objet et la saisie du sujet (...). Les vecteurs de subjectivation ne passent pas nécessairement par l'individu, lequel, en réalité, se trouve en position de 'terminal' »¹⁰⁵⁵. Comme à Treffonde qui voit ses caves, creusements et espaces intérieurs se peupler progressivement de figures, sous l'action conjointe des habitants, des visiteurs et du fondateur qui s'essaie à les coordonner (Figure 197), « l'intériorité [s'instaure alors] au carrefour

¹⁰⁵² Voir notre analyse de la fertilité et de la signification des tas, section II. 3. B. 2. B.

¹⁰⁵³ Zéphyr, Treffonde (Anjou).

¹⁰⁵⁴ Voir la section III. 1. B. 2.

¹⁰⁵⁵ Guattari, *op. cit.*, 1989, pp. 24 et 26.

de multiples composantes », de manière « inséparable » de « l'agencement d'énonciation » offert par l'habitat et l'environnement, gigantesque formation invisible qui, comme l'avait déjà suggéré Paul Valéry¹⁰⁵⁶, « fait prendre corps [à cette intériorité], comme fait et comme processus expressif »¹⁰⁵⁷.

Comme nous allons le voir, les « processus expressifs » et façons de prendre corps que l'on observe dans les habitats autonomes sont particulièrement singuliers et divergent en de nombreux points des procédés de fabrication mécaniques, automatisés ou standardisés répandus dans la société industrielle et les habitats conventionnels¹⁰⁵⁸. Dans son article « L'Alternative écologique. Vivre et travailler autrement » publié en 2013, Geneviève Pruvost note déjà combien les trois facettes du travail théorisées par Hannah Arendt dans *La Condition de l'homme moderne* — aujourd'hui séparées dans des sphères distinctes de la société — en viennent dans les habitats autonomes à se retisser ensemble (Figure 198)¹⁰⁵⁹. Observant les habitants autonomes, Pruvost souligne plus précisément, reprenant les catégories discernées par Arendt, comment ceux-ci conjuguent le « labeur répétitif et circulaire destiné à satisfaire les besoins vitaux » à « l'œuvre', fabrication non circulaire de produits d'usage durable » et à « l'action' [mettant] les hommes en relation »¹⁰⁶⁰.



Figure 198 Quand travail, œuvre et action se mélangent. Fenêtre figure de l'hybridation, chez Émeline, à Dirlan

Faisant état d'un mélange « quasi alchimique » s'opérant sur les lieux alternatifs, Pruvost constate ainsi sans toutefois rentrer dans les détails la façon dont s'y entremêlent le « travail » — qu'il soit « manuel », « intellectuel » ou « artistique » — l'« œuvre », l'« action », mais aussi les expériences « utiles » et « inspirantes », les « savoir-faire artisanaux anciens » et l'« innovation artisanale contemporaine », les « arrangements ingénieux » et le « bricolage », les « [démarches créatives] » et « l'invention de soi »¹⁰⁶¹.

Nos propres observations confirment largement les analyses de Pruvost. À la fois perfectionniste¹⁰⁶², mais aussi volontairement expérimental et intuitif¹⁰⁶³, le type de faire des habitants

¹⁰⁵⁶ Valéry, *op. cit.*, 1943, p. 21.

¹⁰⁵⁷ Guattari, *op. cit.*, 1989, pp. 24 et 26.

¹⁰⁵⁸ Voir notamment Bourdieu *et al.*, *op. cit.*, 1990, p. 18.

¹⁰⁵⁹ Voir Arendt, *op. cit.*, 2012, p. 65 et Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 6.

¹⁰⁶⁰ Voir Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 6 et Arendt, *op. cit.*, 2012, p. 65.

¹⁰⁶¹ Pruvost, *op. cit.*, 2013, pp. 5-7.

¹⁰⁶² Gilles, Lorelle (Touraine).

¹⁰⁶³ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne) ; Gilles, Lorelle (Touraine) ; Rémi, La Ruche (Touraine).

autonomes se déploie à petite échelle, au niveau de l'habitat local. Très souvent, l'absence de technique et la démarche autodidacte suscitent une remise à plat et l'examen à nouveaux frais de toutes les questions techniques — dans ce qui s'apparente à une remontée aux sources ou plutôt, au sens littéral du terme, aux « fondations » mêmes de l'acte de bâtir :

C'est ça aussi de faire des plans soi-même, tu te poses toutes les questions, tu es obligé (...). Du coup tu as le temps de réfléchir, t'as le temps de peaufiner les trucs comme les *fondations*. (...) Au bout d'un moment, quand tu as bien réfléchi le truc, t'as fait le tour de la question quatre fois, bah c'est bon.¹⁰⁶⁴

Les travaux quotidiens dans lesquels s'engagent les enquêtés apparaissent aussi profondément diversifiés et non spécialisés. À Londine par exemple, la rotation des tâches et le maintien de la polyvalence des membres fait partie des principes fondateurs de la coopérative. Cette polyvalence favorise chez les enquêtés les rapprochements entre différents types de faire, comme chez Zéphyr à Treffonde. Tailleur de pierres pratiquant le « *sculpting massage* »¹⁰⁶⁵, il dit aussi, tout en préparant des bolets fraîchement cueillis, être « passé maître dans l'art de *tailler* les champignons »¹⁰⁶⁶. Cyclique, fonctionnant à base de récupération et orienté par un « univers instrumental clos »¹⁰⁶⁷, le faire des enquêtés se distingue par ailleurs de toute logique « d'aménagement » méthodique et linéaire. Procédant plutôt par détours, approximations, louvoiements et métamorphoses successives, il est prompt à se réinventer dans un aspect à la fois très évolutif, progressif et « contingent » — entendu au sens étymologique comme ouvert au « contexte », soit à la toile des éléments et événements qui le « touchent »¹⁰⁶⁸.

Au vu de ces éléments, le modèle de l'artisanat — conjonction d'un savoir-faire ancien, des traditions d'un terroir, de matériaux locaux, des temporalités saisonnières de la vie rurale et des soirées d'hiver propices aux travaux délicats — est bien sûr l'un des premiers à venir à l'esprit. Évoqué à de nombreuses reprises par les enquêtés¹⁰⁶⁹, il rejoint leurs pratiques non spécialisées d'autoproduction à très petite échelle d'objets du quotidien, à la fois porteurs d'une « histoire », leviers d'autonomie et sources de revenus d'appoint. Souvent autodidactes, reconnaissant volontiers « en faire trop »¹⁰⁷⁰ ou témoignant d'un côté intuitif les persuadant littéralement de « [ne pas être] tout à fait *l'artisan* de tout ça »¹⁰⁷¹, les enquêtés se distinguent cependant largement de celles de

¹⁰⁶⁴ *Ibid.* Notre accentuation.

¹⁰⁶⁵ Voir lexique.

¹⁰⁶⁶ Zéphyr, Treffonde (Anjou). Notre accentuation.

¹⁰⁶⁷ Voir Lévi-Strauss, *op. cit.*, 1962, p. 31.

¹⁰⁶⁸ Voir note 384 p. 63.

¹⁰⁶⁹ Parmi lesquels Caroline et Gilles, Lorelle (Touraine) ; Antonin, Le Ricochet (Auvergne) ; Antoine, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou) ; Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹⁰⁷⁰ Rémi, La Ruche (Touraine).

¹⁰⁷¹ Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Nos italiques.

professionnels de l'artisanat souvent rattrapés par le modèle industriel et devenus très spécialisés¹⁰⁷². Loin de l'exercice de simples « capacités », « usages » ou activités autotéliques, les démarches autonomes s'assortissent aussi d'une dimension profondément « productive »¹⁰⁷³ et performative tournée vers l'action¹⁰⁷⁴, soucieuse de démontrer « ce qui peut être fait »¹⁰⁷⁵. Si, influencés par le modèle de l'ingénierie, certains n'hésitent pas à parler en termes de « solution rationnelle », de terrain « productif », de « facteur limitant » ou de « design »¹⁰⁷⁶, la recherche de l'autonomie comme « auto-détermination de ses propres règles »¹⁰⁷⁷ induit dans le même temps un rapport très libre et distancié à la « technique » dans ses aspects normatifs¹⁰⁷⁸ (Figure 199 à Figure 202).



Figure 199 « Danger! Technology at work » à Londine



Figure 200 Citation de Calderon sur les murs de la menuiserie, à Londine : « je me méfie du savoir qui ne pleure pas, de la philosophie qui ne rit pas, et de l'orgueil qui ne baisse pas la tête devant les enfants »



Figure 201 « Nul ne commande ». L'autonomie comme capacité d'auto-détermination et refus de la hiérarchie, à Londine



Figure 202 Rencontre du motif du « bateau » autonome et du refus de l'autorité à travers la figure récurrente chez les autonomes de l'univers pirate

« Fugace », « sauvage », le faire des habitants autonomes se rapproche alors — dans un écho troublant aux propos de Sylvie qui y voit une émergence « [naturelle] » comme « la balle d'un gamin dans un champ de blé, au milieu des pollens »¹⁰⁷⁹ — du bricolage entendu dans son sens ancien comme « le mouvement (...) de la balle qui rebondit, (...) ce qui s'écarte de la ligne droite pour éviter l'obstacle

¹⁰⁷² Voir notamment la description des professionnels du bâtiment et de leur composante « artisanale » faite par Bourdieu et al., *op. cit.*, 1990, p. 18 notamment.

¹⁰⁷³ Gilles, Lorelle (Touraine).

¹⁰⁷⁴ Voir la section II. 1. A.

¹⁰⁷⁵ Rémi, La Ruche (Touraine).

¹⁰⁷⁶ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) ; Julien, écolieu Le Val Vert (Gard) ; Gilles, Lorelle (Touraine).

¹⁰⁷⁷ Voir notamment Castoriadis, *op. cit.*, 1986, pp. 408-18.

¹⁰⁷⁸ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique), Rémi, La Ruche (Touraine).

¹⁰⁷⁹ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

»¹⁰⁸⁰. Si de nombreux aspects des « chantiers permanents » autonomes au sein de « maisons-stocks »¹⁰⁸¹ résonnent avec le bricolage envisagé comme « contingence » adossée à un « contingent »¹⁰⁸², les habitants se démarquent toutefois de la trivialité attachée à la notion en évoquant, comme Gérard au Petit Domaine, l'intimité et la « beauté des gestes » qui dans bien des cas accompagnent leurs tâches : « le bricolage n'a jamais été une référence (...). Je n'ai pas vécu les choses en bricoleur, pour moi c'est pas du tout ça, j'étais en relation avec les éléments »¹⁰⁸³. Les enquêtés sont alors nombreux à évoquer, de manière explicite ou indirecte, la dimension artistique¹⁰⁸⁴ de travaux qu'ils peuvent, dans les « [espaces] de liberté » qu'ils ont acquis¹⁰⁸⁵, « parfaire » et « figner »¹⁰⁸⁶ jusqu'à ce qu'ils confinent parfois à des réalisations considérées comme « inutiles »¹⁰⁸⁷ ou comme des fins en soi¹⁰⁸⁸ (Figure 203). Cependant, la figure de « l'artiste » ou l'idée « d'art » en tant que telles restent bien souvent néanmoins l'objet de méfiance¹⁰⁸⁹ ou de désintérêt¹⁰⁹⁰.

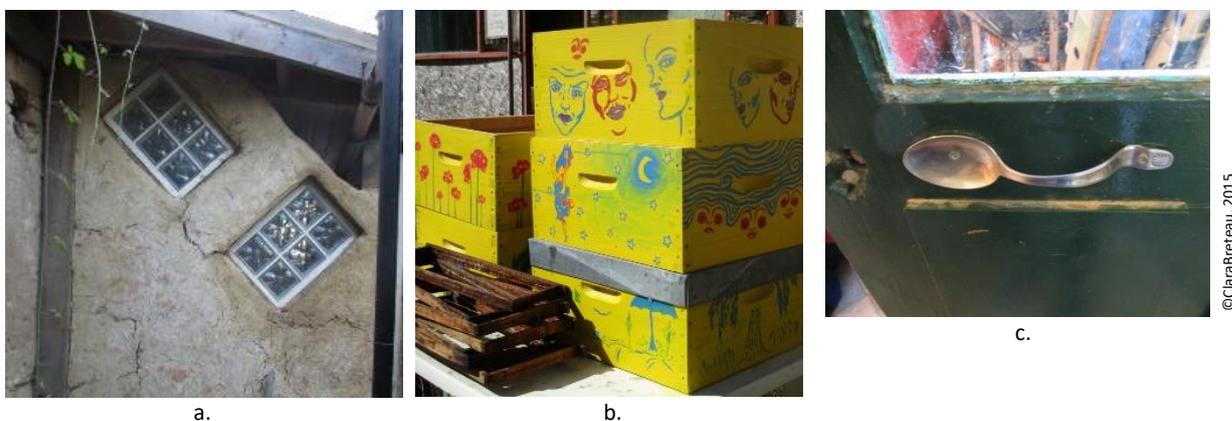


Figure 203 Des formes libérées. Étrangeté et excentricité du faire autonome à Treffonde (a et c) et Londine (b)

¹⁰⁸⁰ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) ; Gaspard, Treffonde (Anjou) ; Rémi, La Ruche (Touraine) ; Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

¹⁰⁸¹ Voir section II. 3. A. 3.

¹⁰⁸² Voir Lévi-Strauss, *op. cit.*, 1962, pp. 30-1.

¹⁰⁸³ Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

¹⁰⁸⁴ Émeline, Dirlan (Bretagne) ; Zéphyr, Treffonde (Anjou) ; Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) ; Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) ; Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹⁰⁸⁵ Antonin, Le Ricochet (Auvergne) ; Keijo, ferme de Keintilla (Finlande).

¹⁰⁸⁶ Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

¹⁰⁸⁷ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

¹⁰⁸⁸ Gaspard, Treffonde (Anjou).

¹⁰⁸⁹ Julien, Treffonde (Anjou).

¹⁰⁹⁰ Nils, Treffonde (Anjou), cave troglodytique dans village troglodytique en bordure de forêt, militant de l'économie domestique et cataphile ; Caroline et Gilles, Lorelle (Touraine) ; Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).



©Clarabreteau, 2015

Figure 204 Façade d'Odilon à Arles et enseigne de supermarché U

La prolifération de fresques et d'ornements est rendue encore plus marquante dans sa « gratuité » par sa cohabitation avec l'enseigne de supermarché « Utile » qui loue une partie du pâté de maisons

Dans une transversalité allant jusqu'à remettre en cause les catégories existantes et toute idée de partition nette, les « visages du faire » rencontrés sur le terrain des habitats autonomes s'hybrident, affichant la même diversité et le même côté énigmatique que les figures de gargouilles proliférant sur les façades de Treffonde (Figure 197). Trop multifacettes pour tomber sous l'acception large de « pratiques »¹⁰⁹¹, ils relèvent à la fois de l'art, de l'artisanat, du bricolage, de la technique, sans être réductibles à aucun de ces termes. Notre propos ne sera pas ici de rentrer dans la discussion des spécificités respectives de ces différents types de faire les uns par rapport aux autres mais plutôt de constater, tout comme Pruvost¹⁰⁹², la façon dont ils se multiplient et co-existent sur le terrain des habitats autonomes. Comme Gilles à Lorelle le souligne d'ailleurs lui-même, la volonté spécifique des enquêtés est plutôt de « travailler [des] *liaisons* »¹⁰⁹³ et des combinaisons. Ancien artiste, Antoine au Petit Bonheur raconte ainsi comment la pratique de l'autonomie l'a fait « [passer] de l'art à l'artisanat, (...) du beau à l'utile, [puis] [aux] deux en même temps »¹⁰⁹⁴. Nous en dériverons l'hypothèse d'être en présence d'un faire « hybride », se présentant là encore — à l'image des interactions qu'il suscite et de la toile du vivant qu'il recrée — sous la forme d'un « écheveau »¹⁰⁹⁵ (Figure 194) qu'on ne pourrait vouloir défaire qu'au mépris de sa singularité.

¹⁰⁹¹ « L'habiter [comme] 'manière de faire avec de l'espace' en 'situation' [peut être saisie par ce que] Benno Werlen [appelle] la '*Praxis der Weltbindung*', pratique de l'attachement au monde ou pratiques de relation au monde ». Voir Mathis Stock, « Théorie de l'habiter. Questionnements », in Thierry Paquot *et al.* (dir.), *op. cit.*, 2007, pp. 103-25. Nos italiques.

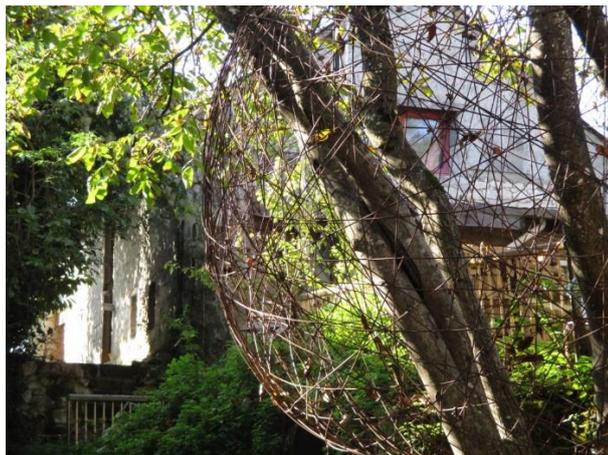
¹⁰⁹² Pruvost, *op. cit.*, 2013, pp. 5-7.

¹⁰⁹³ Gilles, Lorelle (Touraine) : « Tout [l'] enjeu, (...) c'est [qu'] il n'y a pas de différence entre l'architecte, le maçon et l'art. Je trouve que ça serait bien (...) de travailler ces *liaisons* ». Notre accentuation.

¹⁰⁹⁴ Antoine, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou).

¹⁰⁹⁵ Lettre du 16 mai 2018 publiée sur la page de Nantes Révoltée, *op. cit.*, 2018, https://www.facebook.com/Nantes.Revoltee/?hc_ref=ARR2zFC0hBcyhpzOoCQFYyOV_IP_eqGBqR2pnVkjFBnduetENiOZV0_GYj_XKvTmbj8&fref=nf.

B. La *poïesis* : un faire « *phusis* »



©ClaraBreteau, 2015

Figure 205 Un faire entremêlé au vivant, à Treffonde

Cependant, à la faveur du « trouble » et de l'« infirmité » même qui semblent marquer le type de faire autonome, de premiers rapprochements se dessinent avec la *poïesis* dont nous avons retracé l'histoire. Liée dans ses racines indo-européennes à la construction de l'habitat et à l'aménagement¹⁰⁹⁶, elle se trouve rattachée en Grèce ancienne à une notion de production définie de manière particulièrement large allant de la « manufacture » et des « arts appliqués » à la « forge », la « construction »¹⁰⁹⁷ et l'artisanat¹⁰⁹⁸. Elle englobe ainsi tout « un monde de labeur et [un] type de travaux particulièrement prosaïques »¹⁰⁹⁹ s'exerçant à l'échelle très locale de l'*oïkos* dans le cadre d'une économie domestique. Cependant, elle s'avère d'une plasticité telle qu'elle se voit appliquée aussi bien aux chants et aux travaux littéraires¹¹⁰⁰. Les évolutions que la notion connaît ultérieurement à la faveur de ses résurgences dans le langage scientifique occidental continuent de lui faire recouvrir des facettes supplémentaires de ce faire autonome hybride que nous avons identifié. Inscrite au dix-neuvième siècle sous le signe d'un faire « expérimental »¹¹⁰¹ et évolutif, son utilisation marque une rupture avec la *mimesis*¹¹⁰² et une focalisation sur « 'what can be made' »¹¹⁰³. Se répandant ensuite à travers le vingtième siècle à travers les sciences humaines, elle est mobilisée de façon privilégiée pour désigner des types de faire « performatifs »¹¹⁰⁴, Michel de Certeau allant même jusqu'à l'utiliser en lien avec les pratiques du bricolage et du braconnage pour évoquer un « type de production de l'ordre de l'émergence singulière, spontanée et indisciplinée »¹¹⁰⁵.

¹⁰⁹⁶ Indo-European Lexicon, *op. cit.*, <https://lrc.la.utexas.edu/lex/master/1098>. Voir section I. 2. A.

¹⁰⁹⁷ Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, p. 1427.

¹⁰⁹⁸ Voir section I. 2 et notamment Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58, Ingold et Hallam, *op. cit.*, 2007, p. 216 ainsi que Heidegger, *op. cit.*, 1958, p. 225.

¹⁰⁹⁹ Jauss et Shaw, *op. cit.*, 1982, p. 591.

¹¹⁰⁰ Voir Platon, *op. cit.*, 2007, pp. 146-7 et section I. 2.

¹¹⁰¹ Voir *ibid.*

¹¹⁰² Jauss et Shaw, *op. cit.*, 1982, p. 595.

¹¹⁰³ Jurgen Mittelstrass, *Neuzeit und Aufklärung: Studien zur Entstehung der Neuzeitlichen Wissenschaft und Philosophie*, Berlin, Walter de Gruyter, 1970, p. 349.

¹¹⁰⁴ Voir notamment Wei, *op. cit.*, 2013, Ingold et Hallam, *op. cit.*, 2007, p. 216 ainsi que Bash, *op. cit.*, 2013, p. 97.

¹¹⁰⁵ Certeau, *op. cit.*, 1980, p. xxxvii.

Néanmoins, c'est à travers un autre faisceau de sens qui la voit se rattacher à des visages du faire non-humain et s'entremêler à la *phusis* que l'intérêt se confirme d'employer la notion de *poïesis* sur le terrain des habitats autonomes. Nous avons vu en effet le *poieîn* utilisé en grec ancien dès l'époque pré-classique pour désigner un certain nombre de productions et processus *naturels* tels que la croissance des céréales, la formation des étoiles ou encore la fabrication du miel par les abeilles¹¹⁰⁶. Nous avons aussi constaté comment, au dix-neuvième siècle, l'on voit resurgir dans le vocabulaire biologique et médical la notion de *poïesis* pour désigner un ensemble de processus et de fonctionnements métaboliques, sens qui voyagera à travers les sciences humaines au vingtième siècle jusqu'à désigner chez Heidegger et plus encore chez Maturana et Varela — dans un écho avec l'intrication du faire autonome dans la toile d'échanges vitaux retissée par les habitants — une dynamique d'auto-organisation propre aux êtres vivants¹¹⁰⁷. La conjonction et la cohérence de ces trajets légitiment le réinvestissement de la *poïesis* comme type de faire ouvrant l'habitat humain à « l'auto-poïesis ». Elle apparaît alors comme un faire tissant et tissé à travers la toile du vivant, traversé par elle et reconnecté à la communauté d'êtres, de présences et d'agents qui constituent l'habitat élargi¹¹⁰⁸.

Comme nous allons le voir, la subjectivité et l'agentivité humaines s'ouvrent sur le terrain autonome pour se replacer au cœur de métamorphoses métaboliques dont elles ne sont plus le centre mais seulement l'un des vecteurs et catalyseurs, donnant à voir des situations où « les vies [des lieux] et les mondes (...) humains (...) [se retrouvent] entremêlés »¹¹⁰⁹. Le type de faire « organique » qui se déploie à travers le mode de vie des enquêtés se révèle alors comme une manifestation concrète et incarnée de la *poïesis*.

1. Le faire « organique » : modes opératoires et temporalités



Figure 206 « Multiplication » des figures de l'organique: à Notre-Dame-des-Landes, l'inscription « we don't die we multiply » fait pendant à une fleur faite de bouteilles encastrées dans le mur

¹¹⁰⁶ Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, pp. 1427-9. Voir section I. 2.

¹¹⁰⁷ Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. xviii.

¹¹⁰⁸ Liddel, Scott et Jones, *op. cit.*, 1996, pp. 1202-5.

¹¹⁰⁹ Kohn, *op. cit.*, 2017, p. 24.

À Dirlan, Émeline a pris l'habitude de suspendre des citrons aux branches des petits arbres fruitiers disséminés dans son potager. Jaunes vifs, ceux-ci luisent après la pluie comme de grosses larmes d'or et font écho aux pierres translucides et colorées qu'Émeline incruste dans les murs de ses kerterres (Figure 207)¹¹¹⁰. Interrogée sur le sens exact de cette pratique, Émeline répond :

On me demande toujours ça... je ne sais pas. Comme ça il sèche, et après il va faire du compost...et puis c'est joli (rires). Je fais toujours ça avec les citrons. (...) Depuis le début j'ai toujours fait les choses sans savoir pourquoi. Et après tu comprends pourquoi. C'est un peu ça, l'action organique.¹¹¹¹



Figure 207 Pierres colorées incrustées dans la kerterre

En écho à Henry David Thoreau qui disait voir dans les maisons vernaculaires « a beauty (...) that has gradually *grown* from within outward »¹¹¹², Émeline met ici en avant un trait fondamental du mode d'action des habitants autonomes, à savoir son aspect profondément « organique » (Figure 206). S'inscrivant dans une vision du faire défendue entre autres par Tim Ingold, les enquêtés offrent un référentiel parfait et homogène pour la reconsidération prônée par l'anthropologue du « making (...) as a process of *growth* »¹¹¹³. Par le terme d'« organique », nous entendons tout d'abord l'idée d'une dimension métabolique liée au choix des habitants de se replacer dans un « face à face physique avec les besoins vitaux »¹¹¹⁴ en faisant à nouveau dépendre leurs besoins essentiels de leur lieu de vie. Un rapport « organique » s'instaure alors dans le sens où le faire quotidien des habitants sur le lieu et son métabolisme¹¹¹⁵ devient, sinon aussi nécessaire et « irremplaçable »¹¹¹⁶, du moins doté dans l'immédiat de la même dimension vitale pour la survie de l'habitant que le bon fonctionnement d'un organe de son propre corps¹¹¹⁷.

¹¹¹⁰ Émeline, Dirlan (Bretagne). Pour des raisons techniques, nous n'avons malheureusement pas pu prendre de photographie de ces citrons.

¹¹¹¹ *Ibid.* Notre accentuation.

¹¹¹² Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36. Nos italiques.

¹¹¹³ Ingold, *op. cit.*, 2013, p. 20. Voir section I. 3. B. Nos italiques.

¹¹¹⁴ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 6.

¹¹¹⁵ Voir lexique.

¹¹¹⁶ Voir Char et Picasso, *op. cit.*, 1966.

¹¹¹⁷ Un premier sens de l'adjectif organique est ainsi ce « qui a rapport ou qui est propre aux organes ». Voir le *Dictionnaire Le Petit Robert*, *op. cit.*, 1986, p. 1321.

Mais nous entendrons également l'adjectif organique dans un sens plus large et générique comme désignant ce qui se voit doué d'un ensemble de caractéristiques propres au monde vivant biologique et aux êtres physiques organisés¹¹¹⁸. Le « faire » des enquêtés ne se voit pas seulement en effet attribuer une intensité ou une urgence supplémentaires. Comme nous pourrions le voir, il se transforme en profondeur, notamment dans ses modes opératoires, ses rapports au langage et sa temporalité.

Nous avons vu les multiples enchevêtrements par lesquels les mondes humain et non-humain se voient reliés à travers la trame des habitats autonomes¹¹¹⁹. Nous avons aussi constaté sur le plan théorique le potentiel intégratif de la notion de *poïesis*, qui de la Grèce ancienne jusqu'au monde occidental moderne se voit rattachée à la *phusis* et à l'artisanat et peut être conceptualisée comme un écheveau entre matière et signification¹¹²⁰. Nous proposons à ce stade de voir dans les enchevêtrements observés sur le terrain les produits du déploiement de la *poïesis* envisagée comme un type de faire organique démultipliant ce genre d'entrelacements entre les mondes humains et non-humains. Ces derniers se manifestent sous plusieurs aspects à travers les modes opératoires des enquêtés. Tout d'abord, les habitants recourent souvent, de manière directe ou en filigrane, à des métaphores animales pour caractériser leur rapport au faire. Évoquant les nombreux tas de matériel et de matériaux qu'il a disséminés à travers son terrain comme des « nids de coucougne », Antonin au Ricochet se présente de manière figurée comme un animal ovipare¹¹²¹. Émeline quant à elle n'hésite pas à se comparer à une « fourmi » : « j'ai toujours fait les choses sans savoir pourquoi (...). Tu vois la fourmi elle se demande pas pourquoi elle déplace les graines et les plantes, pourquoi elle découpe les feuilles, pourquoi... »¹¹²².

Merlin a par ailleurs choisi de bâtir sa paillourte¹¹²³ d'une manière concentrique directement inspirée du mode de croissance des arbres, en partant d'un noyau central susceptible de s'agrandir au fil du temps et au gré des besoins d'alvéoles latérales¹¹²⁴. Par ailleurs, comme Merlin le souligne lui-même, le choix de la charpente autoportée dans laquelle chaque poutre repose l'une sur l'autre sans besoin de poteau central¹¹²⁵ permet certes « d'utiliser des matériaux bruts, du bois rond, qu'on peut cueillir en forêt »¹¹²⁶, mais il rappelle aussi l'idée d'interdépendance inscrite dans le terme d'« organique » et dans la notion même de « toile » du vivant¹¹²⁷ (Figure 208).

¹¹¹⁸ Le deuxième sens prêté par *Le Petit Robert* à l'adjectif organique est ainsi ce « qui provient de tissus vivants ou de transformations subies par les produits extraits d'organismes vivants. Voir *Ibid.*

¹¹¹⁹ Voir section III. 1. A. 2.

¹¹²⁰ Voir section I. 3. B.

¹¹²¹ Antonin, *Le Ricochet* (Auvergne). Notre accentuation.

¹¹²² *Ibid.*

¹¹²³ Voir lexique.

¹¹²⁴ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹¹²⁵ *Ibid.*

¹¹²⁶ *Ibid.*

¹¹²⁷ Voir notamment l'exercice de la « toile de la vie » pratiqué par les milieux permacoles p. 120.



©Clarabreteau, 2015

Figure 208 Charpente autoportée de Merlin à Nanterrel

Envisagée sous ce jour, l'action de bâtir se rapproche alors étrangement, comme chez Émeline à Dirlan ou Gilles et Caroline à Lorelle qui associent étroitement arbres et maisons, des cycles de croissance du vivant sur lesquels ils s'appuient. En adéquation avec Tim Ingold qui « [wants] to think of making as a process of *growth* »¹¹²⁸, Yoan aux Gondilles considère lui aussi que « les choses émergent à un moment donné, quand c'est mûr. *Quand c'est mûr* »¹¹²⁹. À Treffonde, Zéphyr dit rassembler les sculptures et figures qui prolifèrent spontanément sur les façades du lieu en « massifs »¹¹³⁰, une métaphore végétale qui renforce la dimension organique et « adventice » avec laquelle elles apparaissent. Son intervention se rapproche alors de celle d'un jardinier, comme lorsque Caroline à Lorelle s'attache à ce que les plantes adventices qu'elle s'est prise à aimer puissent « avoir leur place » plutôt que d'être dispersées au hasard du terrain ou englouties dans la masse¹¹³¹.

Dans le cadre de ce type de faire organique, le rapport au « travail » et au labeur se trouve alors transformé. Les habitants autonomes sont peu nombreux à véritablement « se laisser porter par la nature » sans « travailler [ni] faire d'effort », comme le déplore Bernard à La Daurée à propos de certains candidats à l'autonomie séduits par le mythe de la vie facile et du paradis terrestre¹¹³². Cependant, les rythmes et les formes de ce qui passe pour labeur s'en retrouvent bouleversés. L'action lente, patiente et opportune proche du travail de « fourmi » revendiqué par Émeline — faite « de petits actes en permanence »¹¹³³ et entrecoupée de coups de feu et de grosses décharges d'énergie — se substitue au travail mécanique continu et acharné (Figure 209). Elle se rapproche alors à bien des égards de cette activité de gardien du feu évoquée par Cédric à Kermel ou Nathan au Petit Bonheur, composée à la fois de coups d'éclats – abattage, sciage, flambée – et de consommations longues et sourdes¹¹³⁴.

¹¹²⁸ Ingold, *op. cit.*, 2013, p. 21. Nos italiques.

¹¹²⁹ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne).

¹¹³⁰ Zéphyr, Treffonde (Anjou).

¹¹³¹ Caroline, Lorelle (Touraine).

¹¹³² Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

¹¹³³ Émeline, Dirlan (Bretagne).

¹¹³⁴ Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère) ; Nathan, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou).



Figure 209 « À bas les cadences infernales ». Affiche sur la porte de la scierie, à Londine

Le faire organique se trouve aussi lié avec le refus, récurrent chez nos enquêtés, de trop verbaliser leur vie et de dire les choses à l'avance¹¹³⁵. Comme si cela allait rompre le charme de l'immersion et rendre celle-ci inopérante, ils préfèrent au contraire garder imprévisible, indicible et en partie « sauvage » — parce que « vivant » — leur rapport à un habitat dont ils voient trop bien que les mots, comme a pu le souligner Bourdieu, contribuent souvent à la domestication¹¹³⁶.

« Face à face physique avec les besoins vitaux »¹¹³⁷, le faire autonome affirme alors un langage corporel, comme au Petit Domaine qui héberge des ateliers d'« eurythmie »¹¹³⁸, cette pratique consistant à transformer les mots en gestes. Ainsi est-il aussi « organique » dans le sens où il implique à bien des égards de « faire corps » avec la nature transformée (Figure 210 à Figure 213). À Dirlan par exemple, Émeline sculpte et modèle ses maisons à partir de la terre qu'elle extrait de son terrain. À Saint-Paterne, Céline évoque le travail d'application des enduits comme un « faire caresse »¹¹³⁹.



Figure 210 Mémoire du geste aux Gondilles



Figure 211 Cicatrice dans le mur de la paillourte à Nanterrel

¹¹³⁵ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) ; Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) ; Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne).

¹¹³⁶ Bourdieu, *op. cit.*, 1990, pp. 9-10.

¹¹³⁷ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 6.

¹¹³⁸ Voir lexique. Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

¹¹³⁹ Céline, Saint-Paterne (Touraine).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 212 Poignée de porte prise dans l'enduit, figure du « faire corps » autonome, à Nanterrel



©ClaraBreteau, 2015

a.



©ClaraBreteau, 2015

b.

Figure 213 Figures du faire corps sur le chantier de la maison en pisé à Nanterrel (a et b)

À Notre-Dame-des-Landes, Camille qui construit une cabane sur pilotis en pratiquant ce qu'il appelle « l'anarchitecture » n'a pas doté celle-ci d'escalier: entremêlant tout son corps à celui de la cabane, il doit l'escalader pour parvenir au palier principal. Il se guide beaucoup par le toucher au fil de la construction, éprouvant de la main chaque perche faisant office de poteau pour identifier si elle est ou non porteuse: « celle-ci elle porte, celle-ci elle porte, celle-ci elle ne porte pas »¹¹⁴⁰. À Nanterrel, Merlin qui pratique le « *tai-chi* chantier »¹¹⁴¹ présente celui-ci comme une « écoute du corps »:

C'est [se] mettre dans une certaine disposition, une écoute du corps. Il y a [un] échauffement physique, (...) on est vraiment en présence de son corps, [on fait] attention au geste, à bouger dans la conscience du mouvement et du souffle. [Nous] par exemple on faisait une heure de *tai-chi* dans la matinée, puis deux heures de chantier, en essayant de rester dans cette disposition d'écoute du corps.¹¹⁴²

Celle-ci devient alors à la fois l'écoute de son corps propre et celle de la maison en construction, des matériaux et des outils que l'on manie. Cette attention à un corps « double » qui fait se confondre objet et sujet, corps humains et non-humains apparaît de façon manifeste dans la double pratique de Zéphyr à Treffonde qui, sculpteur de profession, exerce aussi le « *sculpting massage* »¹¹⁴³ qui donne un aspect très corporel et sensuel à la taille de pierre. L'attention organique apparaît aussi avec netteté dans la manière dont Aymeric à Londine décrit sa façon de diriger les chèvres rien qu'en jouant sur la position de son propre corps par rapport au grand corps mobile du troupeau. Comme cet exemple le montre, l'insertion dans un tissu de rapports vivants fait que l'on peut agir sur tout un ensemble indirectement, rien qu'en modifiant sa propre attitude corporelle : « elles te considèrent

¹¹⁴⁰ Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique).

¹¹⁴¹ Voir lexique et section III. 1. A. 3.

¹¹⁴² Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹¹⁴³ Voir lexique.

comment une partie du troupeau, donc rien que par ta position, ton propre mouvement, ta propre vitesse, tu peux les diriger »¹¹⁴⁴.

Les produits de ce type de « faire nature » organique et immergé créent alors les différentes composantes d'un habitat « corps intermédiaire », ayant « poussé »¹¹⁴⁵ à partir de la vie intérieure de l'habitant tout en étant traversé et alimenté par la nature vivante. Les habitats en général et les ornements en particulier ne sont plus alors une « toile-peau », « something outward and in the skin merely »¹¹⁴⁶ — pour reprendre le motif textile qui traverse les lieux étudiés — mais bien à une « toile organe » entremêlant son tissu avec les « racines », selon l'expression de Merlin, du métabolisme des lieux et des habitants (Figure 214).



Figure 214 Un faire tisserand entremêlé aux « racines » de ce que l'on sent vivant en soi¹¹⁴⁷

Les lieux autonomes peuvent alors à juste titre être apparentés à ce fourreau de brindilles assemblé autour de lui par le trichoptère¹¹⁴⁸. Dans *Walden*, Henry David Thoreau recourt par ailleurs à l'image de la « coquille » pour désigner ce rapport organique des êtres humains à des maisons dont la beauté « has gradually *grown from within outward* » :

A man has no more to do with the style of architecture of his house than the tortoise with that of its *shell*. (...) What of architectural beauty I now see (...) [*is*] preceded by a like unconscious beauty of life (...) [*the life*] of the inhabitants whose *shell* they are.¹¹⁴⁹

De manière frappante, les maisons de terre, chaux et argile aux formes très organiques sculptées et modelées par Émeline à Dirlan s'assimilent volontiers de fait à des coquilles (Figure 215 à Figure 218), coquilles qu'elles intègrent d'ailleurs jusque dans leurs murs (Figure 215 d.). Que ce soit chez Émeline ou à Londine, à La Maison Autonome, à Treffonde ou à Notre-Dame-des-Landes, nous

¹¹⁴⁴ Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹¹⁴⁵ Voir Ingold, *op. cit.*, 2013, p. 21 et Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36.

¹¹⁴⁶ *Ibid.*

¹¹⁴⁷ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹¹⁴⁸ Voir aussi p. 29.

¹¹⁴⁹ Thoreau, *op. cit.*, 1960, pp. 36-7. Nos italiques.

avons vu que les formes organiques dodues, gonflées et sensuelles prolifèrent¹¹⁵⁰, de même que le motif de l'habitat-coquille ou carapace, que l'on retrouve aussi dans les propos de Bernard à La Daurée, Fabrice à Jouy-le-Potier, Brigitte à la Maison Autonome ou Antonin au Ricochet¹¹⁵¹. On observe donc dans les lieux de vie autonomes des figurations concrètes des ontologies mêlées¹¹⁵² néo-matérialistes incitant, comme le souligne par exemple Stacy Alaimo, à envisager les habitations comme des « dissolving shells », « where the domestic does not domesticate and the walls do not divide »¹¹⁵³.

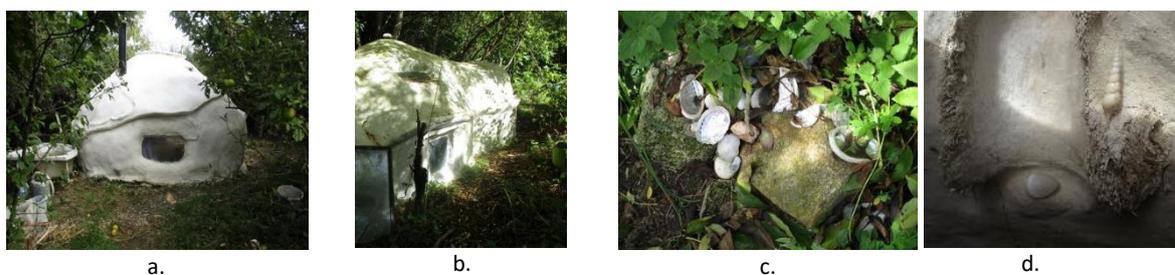


Figure 215 Maisons-coquilles chez Émeline à Dirlan



Figure 216 Chez Émeline à Dirlan



Figure 217 Maison coquille d'« œuf » brisée chez Fabrice à Jouy-le-Potier



Figure 218 Lit de coquilles d'huîtres à Londine

Le processus de concrétion organique dont la coquille est le produit montre bien le faire des habitants comme ce faire « tisserand » de l'araignée d'Abram¹¹⁵⁴. Faire « miroir » qui se met lui-même en abyme dans le sens où il porte la mémoire de son déroulement même, il rejoint là encore la *poïesis* envisagée selon Katherine Bash comme « a thread of Ariadne », soit comme « a form of *threading* forward existing conditions into the process of making »¹¹⁵⁵. « [*Linking*] the wild artistry and skilful means of nature to those of human production »¹¹⁵⁶, il se retrouve non seulement animé par la vie individuelle des habitants mais aussi par les différents « mouvements » de la toile du vivant qu'il nourrit tout en étant nourri.

¹¹⁵⁰ Non content de le traduire dans ses constructions, Merlin manifeste ce goût de façon explicite : « j'adore la forme de mur dodue, c'est rond et lisse ». Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹¹⁵¹ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine) ; Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine) ; Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) et Antonin, Le Ricochet (Auvergne).

¹¹⁵² « Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture », *op. cit.*, 2017.

¹¹⁵³ Stacy Alaimo, *Exposed. Environmental Politics and Pleasures in Posthuman Times*, Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2016, p. 1. Nos italiques.

¹¹⁵⁴ Abram, *op. cit.*, 2013, pp. 40-1. Nos italiques.

¹¹⁵⁵ Bash, *op. cit.*, 2013, p. 97. Nos italiques.

¹¹⁵⁶ European Association for the Study of Literature, Culture and Environment, *op. cit.*, 2016.

2. L'agentivité poétique du dehors

A. « Ici tout est action »¹¹⁵⁷



© Clara Breteau, 2015

Les nombreux outils laissés en place dans les habitats et les chantiers qui les constellent sont autant de traces d'agentivité inscrites dans le corps du lieu

Figure 219 Visages de l'agentivité poétique du dehors, aux abords d'une kerterre, chez Émeline à Dirlan

Par-delà les divers aspects que nous venons de décrire, un autre trait caractéristique du faire autonome est qu'il prend très exactement la forme — organique par ailleurs — d'une « articulation ». Qu'il s'agisse de la construction, du jardinage, de l'artisanat ou d'autres travaux de la vie quotidienne, les enquêtés sont nombreux à refaire de la place à des agentivités « autonomes » par rapport à l'humain qui habitent la toile du vivant et participent à son « autopoïèse »¹¹⁵⁸. Ainsi, nous pouvons voir la « subjectivité poétique du dehors » se décliner aussi en une « agentivité poétique du dehors » qui transparait par exemple dans les propos de Patrick à la Maison Autonome: « ici tout est action »¹¹⁵⁹. Gérard et Marie au Petit Domaine voient quant à eux leur mode de vie traversé par des processus qui, à la manière des cristaux, « s'auto-organisent » : « le laisser-venir n'est pas de la passivité, c'est être présent, le réceptionner et l'intégrer éventuellement s'il y a besoin (...). Les métamorphoses se font par elles-mêmes, obligatoirement¹¹⁶⁰.

À Londine, Joséphine dit avoir « construit un paysage, [participé] à son évolution ». Elle a ainsi eu la sensation très importante à ses yeux de « faire partie vraiment de son élément, (...) [de] construire et faire avec, composer avec »¹¹⁶¹. À Dirlan, Émeline raconte comment elle a mis en place un jardin-jungle « où c'est la nature qui fait, mais avec moi. Et très peu de gens arrivent à laisser la

¹¹⁵⁷ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

¹¹⁵⁸ Selon la définition donnée par Maturana et Varela des êtres autopoïétiques comme produisant à l'intérieur d'une unité topologique un réseau de processus de productions autorégénérant et pouvant de ce fait être définis comme « vivants ». Voir Maturana et Varela, *op. cit.*, 1980, p. xviii.

¹¹⁵⁹ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique). Voir la section III. 1. B. 2.

¹¹⁶⁰ Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Voir aussi la section II. 3. B. 2.

¹¹⁶¹ Joséphine, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

nature faire »¹¹⁶². Elle qualifie ainsi son action d'« organique » parce qu'inscrite dans une logique bien réelle et « beaucoup plus large qu'elle »¹¹⁶³ mais dont elle ne perçoit le sens qu'*a posteriori*:

Depuis le début, j'ai toujours fait les choses sans savoir pourquoi. (...) [Quand] tu es avec la nature, tu fais les choses, parce que tu les fais. Et au bout du compte tu comprends après pourquoi. (...) C'est (...) ces actes de fourmi où tu réfléchis pas vraiment. (...) Il y a celui qui va faire des plans, qui va réfléchir à ce qu'il va faire. Et il y a celui qui va faire, comme moi, n'importe quoi, mais avec une idée quand même, au loin... Mais pas avec de la réflexion. Tu vas être en contact avec les éléments et *faire avec* eux. (...) C'est une autre façon d'aborder la création.¹¹⁶⁴

Comme reflété par le glissement, quand Émeline parle de son « faire nature », du pronom « je » au pronom « tu », signe d'une altérité demeurant proche, la réflexion cède alors la place à l'immersion dans un milieu et dans des éléments qui complexifient et décentrent la subjectivité d'elle-même, en la positionnant au carrefour d'autres agentivités. Comme l'exprime Merlin à Nanterrel, le faire autonome permet alors de « s'incarner » dans le sens de se recréer une place dans le « grand corps » du monde vivant (Figure 220)¹¹⁶⁵. On trouve d'ailleurs dans les objets liés au faire autonome une proportion singulière d'objets « géants » ou démesurés — chaudrons, bols, bottes (Figure 221) — reflets à leur manière de ce faire articulé à une extériorité bien plus large. Cette immersion engendre alors une vie à la frontière de soi-même et de son habitat, comme nous l'avons vu par exemple chez Cédric à Kermel qui raconte comment le « tipi », très peu inerte, détermine une vie au service du feu et de son entretien et résulte dans l'entremêlement étroit des métabolismes de l'habitat et de l'habitant (Figure 220)¹¹⁶⁶.



© Clara Breteau, 2015

Figure 220 L'articulation à un « corps » plus grand que soi. Vu de l'intérieur, le tipi de Nanterrel prend des allures de grand torse

¹¹⁶² Émeline, Dirlan (Bretagne). Nos italiques.

¹¹⁶³ *Ibid.*

¹¹⁶⁴ *Ibid.* Notre accentuation.

¹¹⁶⁵ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹¹⁶⁶ Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère).



a.



b.

Figure 221 Objets géants dans les habitats autonomes à Londine (a) et Dirlan (b)

Même si certains comme Merlin font référence au biomimétisme comme source d'inspiration¹¹⁶⁷, nous voyons bien qu'il s'agit plutôt alors, comme l'écrit Dufrenne à propos du poétique, d'un « faire qui n'imité pas mais *produit* la nature »¹¹⁶⁸, dans le sens où il l'accueille et, au lieu de prétendre partout la domestiquer, la contrôler et l'endiguer, l'orienté vers des espaces de liberté comme l'on ferait d'un artiste que l'on « produit » en l'accueillant en « résidence »¹¹⁶⁹. Le parallèle entre faire naturel et faire artistique, agentivité du dehors et agentivité humaine se confirme d'ailleurs dans les propos des enquêtés. À Nanterrel, l'un des sites est baptisé « Les Arts Verts », ce qui peut aussi être entendu comme « lézard vert » et « Lazard vert » — Lazard étant le nom de l'un des fondateurs du lieu. On voit alors comment agentivité humaine et animale se trouvent mélangées, à la faveur de ces homonymies, sous la bannière d'une agentivité— l'«art vert» — les traversant et transcendant toutes deux. Pour Julien au Val Vert, d'ailleurs, « la nature sauvage, en elle-même, c'est l'art de la nature »¹¹⁷⁰. Dans une sorte de mise en abyme du faire naturel et de son propre faire, Sylvie à Cantoyourte inscrit quant à elle son atelier dans la nature qui apparaît elle-même dans son discours comme un gigantesque atelier du vivant :

Mon atelier il est dans la nature maintenant (...). C'est pas comme dans un musée, c'est en plein air, ça *vit avec* les saisons, *avec* le vent. Pour moi *c'est vivant*, [il y a] les drapeaux, ça reflète la lumière, c'est tout le temps en train de bouger.¹¹⁷¹

On comprend alors que le faire des autonomes consiste souvent à moins couper, moins enlever, moins en faire¹¹⁷², en s'attachant surtout — comme Sylvie à Cantoyourte à travers ses divers

¹¹⁶⁷ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) : « il y a quelque chose à la base de la permaculture dont on parle de plus en plus (...) sous le nom de biomimétisme, c'est de copier le vivant, copier les formes et les fonctionnements qu'on voit dans la nature ». Sur le biomimétisme, voir par exemple Gauthier Chapelle et Michèle Decoust, *Le Vivant comme modèle. La voie du biomimétisme*, Paris, Albin Michel, 2015.

¹¹⁶⁸ Dufrenne, *op. cit.*, 1963, p. 37. Nos italiques.

¹¹⁶⁹ Gérard, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) : « [construire], c'est être présent, (...) réceptionner et [intégrer] éventuellement s'il y a besoin ».

¹¹⁷⁰ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

¹¹⁷¹ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes). Notre accentuation.

¹¹⁷² Caroline, Lorelle (Touraine).

mandalas, mobiles et installations — à « mettre en ordre » ce qui a poussé et s'est manifesté¹¹⁷³ ainsi qu'à rechercher des terrains d'expression pour ce qui va émerger spontanément: « ça oblige à perdre sa maîtrise sur les choses, à accepter qu'on est dépendant d'autres choses. On met une graine mais c'est tout, on ne sait pas ce qui va arriver, ce n'est pas nous qui commandons »¹¹⁷⁴. Ne pas intervenir peut générer alors de nouvelles façons de faire en révélant dans le monde vivant des comportements, relations et capacités inscrits comme potentiels et auparavant masqués. Charlot le raconte ici à propos des courges :

Il suffit de les laisser faire ou un peu de les accompagner comme je l'ai fait, et en fait, ça grimpe... (...) Ça doit être des petites racines qui sont capables de continuer à pousser dans la terre. C'est super solide pour pouvoir supporter ce poids-là, (...) c'est capable de monter.¹¹⁷⁵

Ainsi, le « faire soi-même » des habitants autonomes n'est en aucun cas un « faire tout seul » ou uniquement un faire « d'appropriation » replié sur soi qui procurerait la seule satisfaction narcissique de « se construire en construisant »¹¹⁷⁶. Si l'agentivité poétique du dehors et son faire « boomerang » rejaillit en effet sur l'habitant, il y va plutôt ainsi que le souligne Merlin d'une « appropriation » relevant d'une profondeur personnelle et d'un lien nouveau gagné avec l'habitat : « en construisant soi-même, (...) ça devient plus profond et plus intime, (...) on *construit* aussi un *lien* avec ce qui nous entoure »¹¹⁷⁷.

B. « Un ramassis intense de poésie »¹¹⁷⁸ : le poétique perçu par les enquêtés

Comme Dufrenne¹¹⁷⁹, Charlot à Nanterrel voit cependant dans cette façon d'accompagner et de « produire » la nature en la « [laissant] faire »¹¹⁸⁰ de manière plus ou moins autonome l'une des dimensions précisément *poétiques* du faire autonome :

Laisser faire la nature, voir qu'en fait là-dedans, c'est joli, c'est l'une des premières facettes d'un aspect poésie [ou d'une] poétique de la nature. On n'essaie pas trop de contrôler mais finalement c'est beau (...). J'essaie surtout de laisser la nature faire, de ne pas trop dessiner le terrain.¹¹⁸¹

¹¹⁷³ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹¹⁷⁴ Emmanuelle, La Daurée (Touraine).

¹¹⁷⁵ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹¹⁷⁶ Pruvost, *op. cit.*, 2013, p. 6: « j'ai besoin de me recueillir, de me connecter à autre chose (...). Il y a un proverbe qui dit : ' construire sa maison c'est se construire'. Ça m'a énormément aidée ».

¹¹⁷⁷ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Notre accentuation.

¹¹⁷⁸ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹¹⁷⁹ Dufrenne, *op. cit.*, 1963, p. 37.

¹¹⁸⁰ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Voir aussi Émeline, Dirlan (Bretagne) et Gilles, Lorelle (Touraine).

¹¹⁸¹ *Ibid.*

De manière intéressante, nous pouvons constater que les liens explicites entre la *poïesis* très concrète des enquêtés et ce qu'ils considèrent eux-mêmes comme de la poésie ne manquent pas. Ceci donne alors un fondement supplémentaire à la notion « d'agentivité poétique du dehors ». Citant « l'[absence] » en grec ancien, comme le rappelle Henry Dicks, « de distinction ontologique claire entre l'artisanat et la poésie »¹¹⁸², Sylvie à Cantoyourte estime par exemple que « l'artisanat de la yourte peut entraîner de la poésie »¹¹⁸³. En rattachant spontanément le poétique à un ensemble d'actions et d'images liées au façonnage et à l'émergence d'une forme, les habitants autonomes rejoignent de manière frappante dans leur perception du poétique cette série de gestes élémentaires inscrits à la racine étymologique de la *poïesis*¹¹⁸⁴.

À Saint-Paterne, le « faire caresse » expérimenté par Céline lors de la réalisation d'enduits sur un mur représente aussi pour elle un exemple de poésie: « Tu me parles poésie je me dis les enduits. J'ai adoré caresser le mur ! »¹¹⁸⁵. À Lorelle, en écho aux racines indo-européennes de la *poïesis* liant notamment celle-ci à l'action de « couper »¹¹⁸⁶, Gilles donne comme exemple de poésie vécue celui de la cueillette sauvage¹¹⁸⁷ :

C'est de la production, et c'est du don quoi, c'est du don absolu. (...) C'est pas que tous les jours, [c'est] caché mais (...) aussi offert, (...) hyper rationnel [et] beau. (...). On bosse dans la forêt, [et] c'est un peu un jeu de piste.¹¹⁸⁸

Pour Annabelle, Joséphine ou Anthony à Londine, il y a dans le « travail pionnier »¹¹⁸⁹ qu'ils ont effectué au fil des années en aménageant le site « [une] espèce de *poésie naturelle*, d'écologie qui ne disait pas son nom à l'époque »¹¹⁹⁰. Celle-ci passe par une série d'activités telles que le fait de « capter les sources, refaire les terrasses des murs »¹¹⁹¹, entretenir les pâturages¹¹⁹², « [aménager] les sous-bois »¹¹⁹³. Mais aussi « construire un paysage »¹¹⁹⁴, faire le pain dans un four chauffé avec du bois « que tu as coupé et récolté »¹¹⁹⁵, déshabiller les moutons de leur toison¹¹⁹⁶ ou encore :

¹¹⁸² Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58.

¹¹⁸³ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹¹⁸⁴ Voir section I. 2. A.

¹¹⁸⁵ Céline, Saint-Paterne (Touraine).

¹¹⁸⁶ Voir section I. 2. A.

¹¹⁸⁷ Gilles, Lorelle (Touraine).

¹¹⁸⁸ *Ibid.*

¹¹⁸⁹ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹¹⁹⁰ *Ibid.*

¹¹⁹¹ *Ibid.*

¹¹⁹² Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹¹⁹³ *Ibid.* et Joséphine, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹¹⁹⁴ *Ibid.*

¹¹⁹⁵ Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹¹⁹⁶ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

[Ce] geste de couper l'arbre que tu affines au fur et à mesure, [avec] les tranches de bois qui volent comme des copeaux, qui se découpent ; [quand ça] rentre comme dans du beurre dans l'arbre, un beurre assez dur, que tu vois se détacher.¹¹⁹⁷

Les enquêtés trouvent par ailleurs des exemples de ce faire organique « poïétique » et poétique dans les modes opératoires des êtres non-humains de leur habitat. Gilles à Lorelle voit ainsi un exemple « évident » de ce qu'il appelle, dans un écho puissant à la notion de *poïesis*, la « poésie-production », dans le fait de :

Voir mes poules se balader et sauter pour attraper les graines de chénopode¹¹⁹⁸ (...). C'est un bel oiseau, une poule, quand tu les vois en train de farfouiller dans les broussailles, de sauter en l'air pour choper une graine. (...) Tout d'un coup je trouve que c'est des oiseaux dignes, tu vois, ce [ne sont] pas des machines à pondre. Elles habitent là.¹¹⁹⁹

Dans ce passage révélateur, Gilles met en évidence le lien, encapsulé dans la notion de *poïesis*, entre les actions productrices liées à la survie humaine, le faire autonome, libre et « digne » — beau car se suffisant à lui-même — des êtres vivants « autopoïétiques » et ce qui fait la racine de l'habitation. En voyant dans le fait que ces poules « habitent là » un trait poétique, Gilles rejoint la conception que se fait Merlin à Nanterrel de l'incarnation comme le fait de trouver sa place dans la toile du vivant¹²⁰⁰. Mais il voit aussi dans cette idée-même le fondement du poétique.

La *poïesis* autonome rejoint ainsi le poétique perçu par les enquêtés. Ceux-ci s'accordent en effet pour associer le poétique à un aliment et à une énergie extraits au sein même de leur vécu, digéré et assimilé ensuite de manière quasiment métabolique. De manière intéressante, l'un des cas les plus récurrents du poétique comme *poïesis* entremêlant matière signifiante et signification incarnée se retrouve dans le domaine de la cuisine et de l'alimentation. Celui-ci laisse particulièrement bien voir les mouvements de « transsubstantiation » poétiques entre différentes nourritures à la fois matérielles et immatérielles. Si Anthony à Londine voit la poésie pouvant émerger d'une « complémentarité (...) un peu contradictoire entre (...) l'exigence d'organisation vitale » de la cuisine « et la culture », Joséphine et Annabelle voient aussi dans la préparation d'un repas l'exemple d'un travail « poétique » quotidien : quand les plats sont « jolis, [décorés], [quand ce n'est] pas seulement la tambouille [que

¹¹⁹⁷ *Ibid.*

¹¹⁹⁸ Le chénopode est une « plante sauvage (...) répandue près des vieux murs ». Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 2015, p. 415.

¹¹⁹⁹ Gilles, Lorelle (Touraine).

¹²⁰⁰ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

l'on prend] », la cuisine devient une « façon de faire plaisir », pleine de « joies » et « d'énergies » qui peuvent être poétiques¹²⁰¹.

Confirmant ce lien du poétique incarné, de la *poïesis* organique et de l'alimentation, le poétique se voit identifié de manière révélatrice par Émeline à Dirlan, Sylvie à Cantoyourte ou Marie au Petit Domaine à ce qui conjugue beauté et « tripes » : « c'était mes tripes, c'était ma vie, c'était la beauté du monde » confie Émeline¹²⁰². Pour Sylvie, la poésie « ça peut être léger mais ça a des tripes »¹²⁰³. Ces propos rentrent alors en écho saisissant avec ceux de l'écrivain Roger Gilbert-Lecomte lorsqu'il estime que la poésie « prend ses sources au fond des états corporels, dans les souterrains vivants des entrailles »¹²⁰⁴. Par ces mots, Sylvie n'évoque pas seulement la « profondeur » de la poésie, mais aussi une capacité qu'elle aurait à « ramasser », « [condenser] », métamorphoser et digérer le monde jusqu'à ce « [qu'il] n'y [ait] rien à rajouter, rien à enlever ». Ceci donne alors à tout ce qui est poétique — en l'occurrence chez Sylvie, à la yourte — les propriétés voire la forme d'un intestin : « la yourte est à l'habitat ce que le haïku¹²⁰⁵ est à la poésie. C'est un *ramassis* intense de poésie »¹²⁰⁶.

Considéré au-delà d'un genre littéraire ou d'une sensibilité individuelle, le phénomène poétique se développe alors, de la même manière que l'alimentation, à coups de métamorphoses, aux points de suture entre le corps de l'habitant et celui de l'habitat. Ceci explique notamment la relative polysémie des termes du champ lexical, et le fait qu'on voit « l'huile poétique »¹²⁰⁷ s'étendre jusqu'à faire du poétique aussi bien un produit et une source, un processus et un résultat. Faisant figure à la fois d'aliment cultivé et cuisiné, de nutriment absorbé, conservé et synthétisé, le faire poétique recouvre alors tout le processus de culture et de digestion « poïétique » liant ces différents stades. Ceci trouve à s'exprimer avec netteté dans les propos de Marie au Petit Domaine :

Pour moi [la poésie] [est] aussi un aliment, on la transforme probablement très inconsciemment en nous, elle devient quelque chose qui nous anime, (...) de vivant. (...) C'est une forme d'énergie qui est là en nous (...). Ça passe presque dans le sang, dans les veines, c'est assimilé, digéré. Mais c'est toujours là. (...) J'ai l'impression que si on pouvait faire des extractions autres que sur des champs opératoires, sur des corps beaucoup plus subtils (...), on pourrait retrouver toutes ces nourritures dont on s'est nourri (...) [qui] nous [permettent] de continuer (...) [à] *métamorphoser*.¹²⁰⁸

Chacun à leur manière, ces différents exemples confirment la justesse de l'une des intuitions d'Henry David Thoreau à la racine de notre travail. Selon ce dernier en effet, les liens retissés par l'autonomie entre les activités matérielles quotidiennes de l'homme et « [les] besoins immédiats » de

¹²⁰¹ Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) ; Joséphine, *ibid.*, Annabelle, *ibid.*

¹²⁰² Émeline, Dirlan (Bretagne).

¹²⁰³ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹²⁰⁴ Gilbert-Lecomte, *op. cit.*, 1974, p. 293.

¹²⁰⁵ Poème classique japonais de trois vers. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, *op. cit.*, 1986, p. 908.

¹²⁰⁶ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes). Notre accentuation.

¹²⁰⁷ Jakobson, *op. cit.*, 1973, p. 124.

¹²⁰⁸ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Notre accentuation.

sa « nature » démontrent d'une double fertilité, déterminant une « inspiration » et un « chant » non pas abstraits et strictement subjectifs mais ancrés dans la vie matérielle et sémiotique de l'habitat¹²⁰⁹ :

If men constructed their dwellings with their own hands and provided food for themselves and families simply and honestly enough, (...) the poetic faculty [would universally be developed], as birds universally sing when they are so engaged.¹²¹⁰

Ces liens constituent ainsi la trame d'une culture matérielle de simplicité volontaire dont, en écho à cette caractéristique étymologique du « simple » d'être ce qui se présente en un seul tenant¹²¹¹, chant et construction, autopoïesis physique et poésie du monde peuvent jaillir de manière entremêlée, comme les deux faces d'une même *faculté* poétique. À ce stade de notre travail, nous investissons donc la brèche identifiée en 2011 par Henry Dicks qui dans son étude consacrée à la notion de *poïesis* chez Heidegger ainsi que chez Maturana et Varela estimait que :

what remains to be shown is how [the] re-appearance of *poïesis* also allows *poetry* to re-appear (...) We [need] a phenomenological analysis of the relation between the autopoiesis / self-poetizing of the Earth and the *poetry* of the world.¹²¹²

Nous allons maintenant étudier une dernière facette particulièrement intéressante de cette *poïesis* poétique observable dans les habitats autonomes. Leur culture de nature réanimée et réenchantée s'accompagne en effet d'une dimension profondément animiste à laquelle nous allons consacrer notre dernière section.

¹²⁰⁹ Ceci confirme alors cette idée d'Heidsieck citée par Dufrenne selon laquelle « l'homme n'est inspiré que pour autant qu'il se met à faire ». Voir Dufrenne, *op. cit.*, 1963, p. 122.

¹²¹⁰ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36. Voir aussi p. 17.

¹²¹¹ *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, p. 923.

¹²¹² Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58. Nos italiques.

C. Un faire animiste



a.



b.

©Clarabreteau, 2015

Figure 222 Les habitats s'avivent d'images et se peuplent de présences. Mur très « habité » de la Boîte Noire à Notre-dame-des-Landes (a) et visage sortant du mur à Kerlidon (b)

Avec la densification des échanges métaboliques provoquée par l'autonomie matérielle, la toile du vivant se resserre et s'épaissit. Les recyclages du corps des habitants, des maisons et des lieux s'irisent en une variété de combinaisons, diffractions et jeux d'optique, riches en images poétiques dotées, comme le souligne Bachelard, « d'un être propre, d'un dynamisme propre »¹²¹³. Ils transforment ainsi les habitats autonomes en de curieux « kaléidoscopes ontologiques », entrecroisant intérieur et extérieur, humain et non-humain, matière et signification, et s'imposent comme viviers de ces « ontologies mêlées » théorisées par les nouveaux matérialismes¹²¹⁴. Le milieu géographique à partir duquel les enquêtés satisfont à leurs besoins essentiels s'agrandit alors d'un espace de « surnaturalité ». Les habitats s'avivent d'images et se peuplent de présences (Figure 222) qui, de différentes manières, donnent à voir les différentes formes d'un animisme cristallisé dans le corps de l'habitat.

Pendant longtemps, l'animisme s'est vu défini de manière relativement vague, soit comme « croyance qu'un grand nombre d'entités non humaines [possèdent] une âme », soit par défaut comme une sorte de « bidonville théologique » embrassant « toute spiritualité ne relevant ni du monothéisme ni du polythéisme »¹²¹⁵. Alors qu'en 2005, avec *Par-delà Nature et Culture*, Philippe Descola en donne une seconde définition positive comme ontologie ou mode cognitif basé sur « l'imputation par les humains à des non-humains d'une intériorité identique à la leur »¹²¹⁶, on voit aujourd'hui certaines branches philosophiques et politiques se réapproprier la notion et la

¹²¹³ Bachelard, *op. cit.*, 1957, p. 2.

¹²¹⁴ « Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture », *op. cit.*, 2017.

¹²¹⁵ Claude Janin et Anne-Christine Taylor, « Introduction », in *L'Animisme parmi nous*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, pp. 15-23 (p. 22).

¹²¹⁶ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 183.

« réintensifier »¹²¹⁷ pour en faire un nouveau paradigme politique, épistémologique et social¹²¹⁸, et ce notamment dans le champ des humanités environnementales¹²¹⁹. Dans le cadre de l'écocritique matérialiste, de la biosémiotique, de la phénoménologie merleau-pontienne et des nouveaux matérialismes, l'hypothèse, au-delà de l'idée « d'âme », « [du] caractère *animé* des choses perçues » est en effet de plus en plus prise au sérieux¹²²⁰. En mettant l'accent sur la façon dont « nos mots [prennent] naissance directement dans les profondeurs de notre rapport de réciprocité continuuel avec le monde »¹²²¹, impliquant aussi l'existence d'une « expressivité », d'une « agentivité », voire d'une « personnalité » du monde non-humain, le concept d'animisme permet de dépasser les ontologies naturalistes et dualistes associées à la crise environnementale actuelle. Cela étant, il permet aussi de donner de la substance à ces nouvelles « cultures de nature »¹²²² et « ontologies mêlées »¹²²³ autonomes susceptibles d'aider à penser la transition écologique tout autant que de servir de futurs creusets politiques et existentiels.

À travers les sections précédentes, nous avons déjà vu en quoi de multiples enchevêtrements entre sens et sensible, humain et non-humain, intérieur et extérieur contribuaient à conférer de nombreuses manières une expressivité et une agentivité au monde non-humain¹²²⁴. En cela, ils apparaissent déjà comme les marques de cet animisme réapproprié et réintensifié défendu par les humanités environnementales. Nous compléterons ces matériaux en étudiant dans ce qui suit la façon dont l'animisme se manifeste dans les habitats autonomes à travers plusieurs phénomènes comme l'attribution d'une animation — et notamment d'une respiration et d'une « vie » propre aux matières, objets, maisons et lieux. Nous observerons aussi la multiplication dans l'habitat d'intériorités habitées — « âmes » rétablies dans leur sens à la fois matériel et spirituel¹²²⁵. Enfin, nous examinerons la façon dont des motifs se déclinent autour de la verticalité, de l'inversion et du dédoublement, à mesure que prolifèrent les êtres et les figures de différentes natures.

¹²¹⁷ Voir notamment Isabelle Stengers, « Reclaiming Animism », *e-flux*, n°35, juillet 2012, <http://www.eflux.com/journal/36/61245/reclaiming-animism/>, consulté le 8 avril 2018 et Thierry Drumm, « Réintensifier les expériences animistes. David Abram et l'écologie des sens », *Écologie & politique*, vol. 51, n°2, 2015, pp. 149-57.

¹²¹⁸ Voir Nurit Bird-David, « 'Animism' Revisited. Personhood, Environment, and Relational Epistemology », *Current Anthropology*, vol. 40, N°S1, numéro spécial « Culture—A Second Chance ? », février 1999, pp. 67-91 (p. 67). Voir aussi Léna Balaud et Antoine Chopot, « Nous ne sommes pas seuls. Les alliances sylvestres et la division politique », intervention à la semaine *Greffer de l'ouvert – matériaux pour des écoles de la terre* sur la ferme de Lachaux, du 28 août au 1er septembre 2017. À paraître en septembre 2018 dans le numéro 1 de la revue *Les Terrestres*.

¹²¹⁹ Voir par exemple Deborah Bird Rose, « Val Plumwood's Philosophical Animism: Attentive Interactions in the Sentient World », *Environmental Humanities*, vol. 3, 2013, pp. 93-109, <http://environmentalhumanities.org/arch/vol3/3.5.pdf>, consulté le 8 avril 2018.

¹²²⁰ Abram, *op. cit.*, 2013, p. 83. Nos italiques.

¹²²¹ *Ibid.*

¹²²² Blanc, *op. cit.*, 1995, p. 14.

¹²²³ « Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture », *op. cit.*, 2017.

¹²²⁴ Voir notamment la section III. 2. B. 2.

¹²²⁵ Voir le *Dictionnaire Le Petit Robert*, *op. cit.*, 1986, p. 57.

De manière générale, on voit se mettre en place dans les habitats autonomes une boucle rétroactive. Plus les habitants font de la place dans leur lieu de vie aux processus naturels et spontanés — plus l’environnement s’anime d’une vie propre dont les effets ne sont pas étouffés ou domestiqués par l’imposition d’un cadre artificiel, montrant ainsi à l’habitant l’étendue des pouvoirs et du faire spontané auquel il peut s’articuler de façon pertinente. Ce qui semble se faire tout seul vient d’un réseau de liens patiemment assemblé et noué. De par sa cohérence, celui-ci en vient à s’autonomiser et à se voir attribuer une agentivité, comme chez Rémi à La Ruche. Par-delà une expression en apparence idiomatique consistant à dire d’un processus ou dispositif qui « fonctionne » que « ça le fait », son propos n’est pas dépourvu d’ambivalence et fait aussi résonner le « ça » comme s’appliquant à l’enchevêtrement précaire de bouts de ficelles qu’il a agencé comme ossature textile de sa maison :

La mère de G. une fois est venue et il y avait plein de ficelles à l’époque. Elle regarde une ficelle, puis elle commence à la prendre. « Ah non surtout pas ça va tomber ! » Et là, elle a eu super peur. ‘Mais non ça va pas tomber !’ (...) Tu commences des trucs, tu sais pas *si ça va le faire*, tu y crois, (...) et puis à la fin *ça le fait*.¹²²⁶

À travers cet exemple en apparence trivial, on voit s’effectuer le passage subtil entre la « toile du vivant » — où les deux notions restent quelque part objectifiées, à l’exemple du mot même de « vivant » en tant que participe présent substantivé — à une toile qui vit, agit et « fait »¹²²⁷. Dans *L’Art et ses agents*, l’anthropologue Alfred Gell observe également la façon dont les différents types d’art non occidentaux construisent aussi la notion d’agentivité à travers l’environnement ou « milieu causal », en tissant leurs formes à l’intérieur de celui-ci¹²²⁸. Selon lui, l’agentivité est à envisager comme « une fonction de l’environnement considéré comme un tout, (...) [une] propriété globale du monde que nous habitons (...). [Son] attribution (...) repose sur la reconnaissance de ses effets dans le milieu causal »¹²²⁹. Si, dans l’habitat conventionnel moderne industriel et hyper-artificialisé, le « milieu causal » est, comme le souligne Gell, de plus en plus distant et imperméable au sujet »¹²³⁰, nous observons à l’inverse que dans les habitats autonomes, « tout est habité »¹²³¹, apparaissant à la fois comme « action » et « miroir »¹²³². La glace sans tain de l’environnement urbanisé s’éclaircit et se feuillette. Comme ces livres qui se peuplent de formes lorsqu’on en fait défiler les pages à toute vitesse, elle s’anime de reflets. À la faveur conjuguée de ceux-ci et des échanges métaboliques qui se

¹²²⁶ Rémi, La Ruche (Touraine).

¹²²⁷ *Ibid.*

¹²²⁸ Gell, *op. cit.*, 2009, p. 25.

¹²²⁹ *Ibid.*

¹²³⁰ *Ibid.*

¹²³¹ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹²³² Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) et Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne).

densifient, le domaine du vivant s'élargit, se faisant le miroir des agentivités aussi bien humaines que non-humaines qui y retrouvent des prises et réussissent à y imposer les marques de leurs présences.

La vision de celles-ci comme de véritables présences vivantes se traduit de plusieurs manières chez les enquêtés. Tout d'abord, ceux-ci en viennent souvent à envisager la matière comme animée d'une vie propre — de l'argile « qui respire à mort »¹²³³ aux peintures naturelles qui, capables de « pourrir », « moisir », « mourir », se déploient aussi différemment selon l'heure ou la météo et sont décrites comme « vivantes »¹²³⁴. Au Petit Domaine, Gérard quant à lui se sent « en osmose » avec les pierres et partage avec elles des expériences surnaturelles. En plus que de communiquer avec elles, il raconte en effet la façon dont, s'allégeant soudain, elles semblent conjuguer leurs efforts aux siens, adaptant leur comportement et leurs propriétés physiques à ses attentes :

À un moment donné j'ai senti qu'il y avait comme un signal et que je pouvais le faire. Eh bien j'ai pu prendre la pierre et la porter. [C'était] une forme de lévitation (...), une sacrée incantation quand même.¹²³⁵

Dans cet épisode liant un geste très physique de construction à une « incantation », Gérard en vient de manière frappante à matérialiser au sens littéral du terme l'hypothèse de Thoreau pour lequel toute construction de maison autonome devrait se voir, comme chez les oiseaux, liée à l'émergence d'un chant¹²³⁶. Sans aller jusqu'à des expériences-limites confinant au « miracle », les enquêtés sont nombreux à évoquer des formes de « synchronicités » et, en lien avec le faire organique qu'ils expérimentent l'impression d'avoir observé à de multiples reprises les choses « se faire toutes seules »¹²³⁷. Le rapport animiste des habitants aux lieux se décline ainsi selon tout un spectre, adoptant aussi des formes très discrètes. À Arles, Odilon arrose plusieurs fois par jour sa façade-palimpseste pour la garder malléable et pouvoir continuer à travailler dessus, dans une démarche rappelant l'arrosage d'une plante mais aussi cette habitude qu'avait le peintre Soutine d'arroser de sang frais les carcasses d'animaux écorchées qu'il peignait¹²³⁸. Par de petits gestes subtils tels que de placer une courge comme adossée contre une fenêtre ou des propos reconsidérant les êtres humains comme « des animaux solaires »¹²³⁹, l'idée même de « vie » s'agrandit et s'épaissit. À Aldebuis, Noël, qui dit « vivre dans la beauté » et ne pas cesser de la rencontrer, (...) surtout quand on s'y attend le moins »,

¹²³³ Gaspard, Treffonde (Touraine).

¹²³⁴ Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) : « même par temps sombre, ça vit quand même ». Notre accentuation. Voir aussi Daniel et Céline, Saint-Paterne (Touraine).

¹²³⁵ Gérard, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

¹²³⁶ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36.

¹²³⁷ Voir Yoan, GAEC et école des Gondilles (Bourgogne) ; Keijo, ferme de Keintilla (Finlande) ; Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) notamment.

¹²³⁸ Voir notamment Chaïm Soutine, *Carcasse de bœuf*, huile sur toile, 156,21 x 122,55 cm, Buffalo ; New York, Albright-Knox Art Gallery, vers 1925, in Michel Frizot (dir.), *Chaïm Soutine, l'ordre et le chaos*, Paris, Hazan, 2012, pp. 124-7.

¹²³⁹ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique). Voir notamment les sections III. 1. A. 2 et III. 1. A. 3 présentant les enchevêtrements que l'on observe sur les habitats autonomes entre humains et non-humains d'une part et sens et sensible d'autre part.

dit aussi d'elle qu'elle « se respire »¹²⁴⁰. À Nanterrel, Charlot, qui raconte avoir dégagé l'espace devant sa chaumière « pour qu'elle respire », illustre son propos par le fait que dorénavant, l'on peut « passer en ayant les bras écartés, en respirant soi-même »¹²⁴¹. De par ces différentes respirations qui se communiquent et s'interpénètrent, Charlot et Noël montrent bien à leur manière les transports entre sens et sensible qui s'effectuent à travers les propriétés du vivant, et tout le jeu d'échanges qui se tisse entre ce qui se respire et ce qui aide à respirer, ce que l'on habite et ce qui nous habite, nourrissant ce faisant le « terrain » animiste des enquêtés.

Cette nouvelle « dimension » donnée à ce qui est vivant¹²⁴², à la fois « doublure » et « fleurissement », est particulièrement sensible lorsque la notion est utilisée par les enquêtés pour des êtres biologiques comme les arbres ou les fleurs. Au Petit Domaine, Marie évoque les « fleurs de vie » créées par l'un de ses amis, tandis qu'à Londine, Klaus laisse entendre qu'un arbre peut n'être pas considéré comme « vivant » au sens où il l'entend : « tiens, qu'est-ce qu'il fout là lui. Tu vois c'est la preuve que c'est *vivant*, un noyer. C'est un oiseau ou un écureuil qui a perdu sa noix »¹²⁴³. L'apparence de la redondance s'efface alors pour révéler une épaisseur du vivant autre que biologique au sens strict. Chez les châtaigniers, cette vie particulière est associée à un pouvoir expressif qui sert notamment à signifier qu'ils « préfèrent rester vivants » : « le châtaignier il pète quand tu le coupes, quand il tombe ça part de tous les côtés. Ils préfèrent rester vivants »¹²⁴⁴.

Un autre aspect de l'élargissement du domaine du vivant est perceptible dans la manière dont tous les « creux » et les « niches » ménagés par la toile autonome — dont nous avons vu qu'ils se multipliaient dans les habitats — se peuplent, s'animent, et ne sont pas conçus indépendamment de la vie qu'ils abritent. De manière intéressante, la multiplication de ces « intériorités » matérielles instaure des résonances très littérales avec les différents sens techniques du mot « âme » qui se voit appliqué par exemple à un canon, une bouche à feu, une poutre ou un rail pour en désigner la partie centrale ou un « évidement intérieur »¹²⁴⁵. Cette utilisation est d'ailleurs mentionnée par Cédric à Kermel : « si j'avais voulu faire un sauna il aurait fallu que j'isole, que je remette un bardage à l'intérieur, ça c'est juste *l'âme* (...). On dit *l'âme* d'un bois, c'est le cœur, non ? »¹²⁴⁶. Dans les habitats pleins de replis habités des enquêtés, c'est tout le spectre des significations à la fois très matérielles et spirituelles du mot qui en vient à se redéployer (Figure 223). Celles-ci résonnent d'ailleurs avec la racine

¹²⁴⁰ Noël, écolieu d'Aldebuis (Belgique).

¹²⁴¹ Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹²⁴² Sylvie disait d'ailleurs avoir eu l'impression, lors de son long échange de regard avec la chouette, de « [passer] dans une autre *dimension* ». Notre accentuation. Voir section III. 1. A. 2.

¹²⁴³ Klaus, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

¹²⁴⁴ *Ibid.*

¹²⁴⁵ *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit., 1986, p. 57.*

¹²⁴⁶ Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère). Notre accentuation. Selon *Le Petit Robert*, le terme « âme » désigne aussi « la partie médiane ou principale », dans le sens de « centre », « noyau » d'un objet, par exemple « le noyau d'une statue », « l'évidement intérieur d'une bouche à feu ». On parle ainsi de « l'âme d'une poutre, d'un rail, (...) d'une machine ». Le terme peut également désigner un « petit cylindre de bois qui réunit la table et le fond d'un instrument à cordes », par exemple d'un violon. Voir le *Dictionnaire Le Petit Robert (op. cit., 2015, p. 79).*

elle aussi très matérielle de « l'enchevêtrement », le « chevêtre » désignant à l'origine une pièce de bois que l'on ajoute en perpendiculaire à une série de poutres parallèles pour ouvrir un espace et dégager un « creux » dans un plan¹²⁴⁷.



©ClaraBreteau, 2015

Figure 223 À Notre-Dame-des-Landes, une petite « âme » ou cylindre de bois — selon l'usage du terme en lutherie¹²⁴⁸ — soutient la charpente d'une cabane

À Londine, les termites que l'on entend manger le bois à l'intérieur des poutres dans un bruit de feu qui crépite recréent en celles-ci une « âme » à la fois spatiale et sonore, de même que les grenouilles à Dirlan qui viennent habiter les petites mares qu'Émeline multiplie à travers le terrain¹²⁴⁹. Au Petit Domaine, en écho à la « vie » prêtée à la matière et notamment aux pierres, on trouve dans une niche exhumée, aux côtés d'une icône, une roche lumineuse (Figure 224).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 224 Niche exhumée au Petit Domaine et habitée d'une « vie intérieure »¹²⁵⁰

De manière particulièrement intéressante, Gérard et Marie associent cette niche et ce qu'elle abrite à leur « vie intérieure » : « c'est le hasard qui a fait ça. (...) Mais oui, on a une vie intérieure »¹²⁵¹. Dans ce contexte, la « vie intérieure » résonne de différentes manières et se déploie à différentes échelles. Celle — spatiale et littérale — de la niche, celle de la personne individuelle et de son corps, et celle, enfin — favorisée par les similitudes visuelles entre la roche lumineuse et une flamme — du « foyer » dans son entier. À elle seule, cette image montre alors combien la subjectivité poétique du dehors et l'élargissement animiste du vivant vont de pair et constituent les deux faces d'un seul et même visage.

¹²⁴⁷ Voir le *Dictionnaire le Petit Robert*, op. cit., 1986, p. 302.

¹²⁴⁸ Voir le *Dictionnaire Le Petit Robert*, op. cit., 2015, p. 79.

¹²⁴⁹ Émeline, Dirlan (Bretagne).

¹²⁵⁰ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

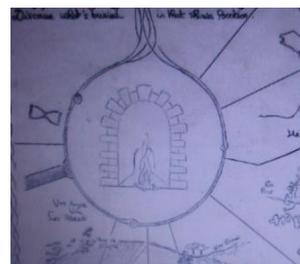
¹²⁵¹ *Ibid.*



a.



b.



c.

© Clara Breteau, 2015

Figure 225 Des niches habitées

Nids d'hirondelles sous le toit au Petit Domaine (a), niche garnie de mosaïques multicolores à Arles (B) et représentation de Treffonde sur une carte dessinée par Gaspard sous la forme d'une niche abritant un feu de bois (C)

On peut voir dans ceci le reflet en miniature d'un autre phénomène, qui voit les maisons et les lieux de vie considérés fréquemment par les enquêtés comme vivants. Au-delà du fait de se voir attribuer des « mémoires » ou des « âmes », les maisons se voient dotées d'un métabolisme¹²⁵² à part entière. Comme nous l'avons vu, la « vie » vient imprégner leurs enveloppes et nicher dans leurs murs sous la forme de ces rats, oiseaux ou hirondelles qui y élisent domicile (Figure 225 a.)¹²⁵³. Ainsi les maisons deviennent-elles aussi vivantes et animées dans la mesure où les enquêtés s'affairent à faire proliférer en elles ou autour d'elles des « animaux » : « il y a encore plus d'animaux. L'idée c'est qu'il y ait de plus en plus d'animaux »¹²⁵⁴. Comme les poules à Lorelle dont la liberté restaure toute la dignité — ou celles de La Daurée qui ont connecté Emmanuelle à la vie ancienne du lieu¹²⁵⁵ — les animaux redeviennent au sens littéral des présences « animées » et « animantes ».

Par ailleurs, tout comme aux objets ou aux matières, les enquêtés attribuent une « respiration » à leurs maisons. Rémi à la Ruche dit explicitement de sa maison qu'elle « respire »¹²⁵⁶. De manière plus large — des constructions végétales d'Émeline ou Cédric à la cabane «[anarchitecturée]» de Camille¹²⁵⁷, du tipi à Kermel qui doit « vivre » à la chambre en « bateau renversé » de Sergio, ou encore à la yourte de Clothilde « refuge qui a sa vie propre »¹²⁵⁸ — les maisons autonomes se voient désignées comme vivantes. Cela est lié tout d'abord aux matières organiques qui les composent. Ce qui fait notamment qu'elles peuvent se voir entièrement compostées et « réincarnées ». Cela passe aussi par les différentes fonctions que les maisons exercent, fonctions dont les supports empruntent parfois la forme de traits humains, comme cette meule en forme de crâne à demi-enterré à Pont-Espices, ou cette cave-visage à Treffonde (Figure 226 a et Figure 226 c.). On peut aussi voir dans ce phénomène le reflet du mode de construction poïétique des habitations. Comme nous l'avons vu en effet en abordant les caractéristiques de la *poïesis*, celle-ci confère à la chose faite

¹²⁵² Voir lexique.

¹²⁵³ Voir section III. 1. A. 2.

¹²⁵⁴ Émeline, Dirlan (Bretagne).

¹²⁵⁵ Gilles, Lorelle (Touraine) et Emmanuelle, La Daurée (Touraine).

¹²⁵⁶ Rémi, La Ruche (Touraine).

¹²⁵⁷ Émeline, Dirlan (Bretagne) ; Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère) ; Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique).

¹²⁵⁸ Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère) ; Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère) ; Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence).

un « devenir » et une « agentivité » propres au vivant : « la maison, tu peux pas la faire comme tu veux, elle va se faire un petit peu, *comme la plante*, et toi tu suis (...) C'est vraiment *devenir* »¹²⁵⁹. Au Petit Domaine, Marie n'hésite pas d'ailleurs à parler de sa maison composée de différents « corps » de bâtiment au pluriel — « les maisons » — et va même jusqu'à les désigner comme des « indépendances »¹²⁶⁰.

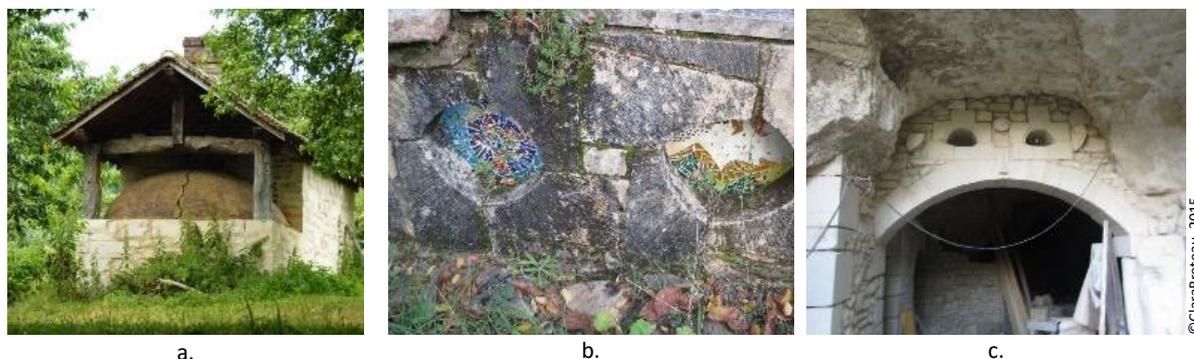


Figure 226 Traits anthropomorphes des habitats autonomes : meule « crâne enterré » à Pont-Espices (a), « yeux » murés et cave-visage à Treffonde (b et c)



À Pont-Espices, la terre des buttes dont la forme ronde et gonflée est soulignée par le couvert de BRF semble "enfler" et se mettre elle aussi à "pousser", respirer d'elle-même

Figure 227 Parcelles de potager à Pont-Espices

Au-delà des maisons, les lieux tout entiers « prennent vie » (Figure 227). Avec une superficie passant du simple au triple à marée basse, l'île de Kerlidon semble inspirer et exhiler au fil des marées, Sergio étant alors contraint à vivre au rythme des respirations de son île¹²⁶¹. Nombreux sont les enquêtés qui disent « prendre soin » de sites, notamment de forêts, qui ont selon eux « beaucoup souffert »¹²⁶². Ils peuvent aussi, à l'instar d'Émeline et de son jardin-jungle, estimer avoir recréé et restauré des lieux pleins de force : « le jardin-jungle [a] une sorte de *vie*, (...) il a une force ce jardin

¹²⁵⁹ Émeline, Dirlan (Bretagne). Notre accentuation.

¹²⁶⁰ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

¹²⁶¹ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

¹²⁶² Klaus, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) ; Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

maintenant avec toutes ses graines, toutes ses plantes, tous ses humus »¹²⁶³. Encore une fois, les lieux semblent retirer de la fertilité biologique recréée une vie approfondie, comme un « supplément d'âme ». Ainsi chez Gérard au Petit Domaine qui met en parallèle la « relation qu'on peut établir avec un lieu » et son « âme » :

Je vivais vraiment, comment dire, en relation avec le lieu quoi. C'était quelque chose de, de peu commun probablement, parce que j'ai jamais entendu parler vraiment de cette — de cette relation quoi — qu'on peut établir avec un lieu, une maison, qui pour moi a une *âme* (...). Comme nous on peut très bien aussi considérer qu'on a une âme... Je pense que tout ça est en harmonie.¹²⁶⁴

Un jeu de « [transpositions] » s'établit alors comme le souligne Gérard entre « l'âme » que l'on met dans la construction et celle qui se manifeste « dans la nature et dans [la] vie »¹²⁶⁵. À la faveur de ces échanges, les lieux en arrivent à prendre des dimensions de personnages. Chez Caroline à Lorelle, le lieu devient ainsi une entité avec laquelle elle cohabite et qui incarne la raison profonde des visites que Gilles et elle reçoivent :

En fait le lieu, oui, c'est ça, en fait le lieu c'est un *personnage*. C'est pas 'ma maison', c'est j'habite avec lui. C'est même pas 'chez lui', c'est 'j'habite avec lui', voilà. C'est un personnage, enfin, c'est lui qui rend tout ça possible. Les gens ils viennent aussi pour les arbres, pour la forêt, ils viennent pour la Loire.¹²⁶⁶

Dans un langage empreint à la fois de paganisme et de religiosité, Sergio évoque quant à lui « le Bon Dieu de Kerlidon »¹²⁶⁷. Au Petit Domaine, la maison rénovée est une « vieille dame qui a retrouvé un petit peu sa jeunesse d'antan »¹²⁶⁸. En plus d'être dotés d'une respiration, d'une vie métabolique, d'une agentivité et d'une expressivité, les lieux se voient aussi investis par Gérard et Marie d'un libre-arbitre : « c'est pas nous qui avons choisi les maisons c'est les maisons qui nous ont choisis »¹²⁶⁹.

Parvenus à ce stade, nombreux sont les enquêtés chez qui se constate une forme d'auto-censure ou d'autodénigrement, selon un phénomène rapporté également par Jeanne Favret-Saada dans son étude des formes de magie dans le bocage normand¹²⁷⁰. Si certains enquêtés n'hésitent pas

¹²⁶³ Émeline, Dirlan (Bretagne). Notre accentuation.

¹²⁶⁴ Gérard, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Notre accentuation.

¹²⁶⁵ *Ibid.* Notre accentuation.

¹²⁶⁶ Caroline et Gilles, Lorelle (Touraine). Notre accentuation.

¹²⁶⁷ Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère).

¹²⁶⁸ Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

¹²⁶⁹ *Ibid.*

¹²⁷⁰ Antoine, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou). Voir notamment « L'Empire du secret », in Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977, p. 53.

à se référer explicitement au « chamanisme »¹²⁷¹, à « l'elfisme »¹²⁷², à la « réincarnation »¹²⁷³ ou à des disciplines comme la géobiologie¹²⁷⁴, à Lorelle par exemple, certains rituels sont voués à rester secrets. Chez Émeline, c'est tout un pan de sa vie sur le lieu, son « retour à la nature complet », qui reste voilé, comme si la toile du vivant reconstituée se faisait par moments masque et paravent protecteurs pour les « femmes sorcières » descendantes des sorcières massacrées¹²⁷⁵. Dans certains cas, le thème de l'animisme s'exprime en sourdine, notamment à travers l'évocation de « présences », de « ce qui se présente » au Petit Domaine¹²⁷⁶ ou encore, de manière plus indirecte, du « présent » chez Bernard¹²⁷⁷. Parfois, il s'exprime aussi à travers l'évocation de traits plus officiels ou institutionnels ressortissant du domaine religieux (Figure 228). Yoan aux Gondilles parle ainsi de sa bergerie comme d'une « chapelle » initiatique. Au Petit Domaine, alors qu'elle regarde le ballet des hirondelles, Marie s'exclame : « tout est rituel », tandis que Jules à Londine désigne une lourde pierre placée au centre d'une pièce comme un « autel »¹²⁷⁸.



Figure 228 Motifs religieux au détour des habitats : à Treffonde (a et b) et à Pont-Espices (c), un papier trouvé au sol sur la petite plage près du ruisseau

Cependant, par-delà les propos parfois bridés des enquêtés, le corps de l'habitat laisse filtrer certains motifs cristallisant le rapport au monde animiste qui se développe à travers les lieux. De nombreux êtres et figures apparaissent ainsi aux détours des coins et recoins — poupées, visages en bas-reliefs, créatures merveilleuses, silhouettes à peine ébauchées, masques, têtes de mort, figurines (Figure 229 à Figure 231). Elaborés en une variété de matériaux, ils intègrent souvent, de même que les motifs anthropocosmiques et les figures de l'enchevêtrement que nous avons rencontrées, les

¹²⁷¹ Daniel et Céline, Saint-Paterne (Touraine) ; Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) ; Gérard et Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) ; Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes) ; Nathan, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou).

¹²⁷² Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) ; Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

¹²⁷³ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard).

¹²⁷⁴ Daniel et Céline, Saint-Paterne (Touraine).

¹²⁷⁵ Émeline, Dirlan (Bretagne). Sur l'attribution, fréquente dans la culture occidentale, d'un « voile » à la nature, voir Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis : Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Folio, 2008.

¹²⁷⁶ Marie dit ainsi essayer de « vivre les choses en accord avec *ce qui se présente* ». Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Notre accentuation.

¹²⁷⁷ « Quand on est dans le *présent* on accueille *la vie*. On est dans l'ouverture ! (...) Oui, c'est l'ouverture, c'est l'accueil, la conscience du vivant, de la globalité ». Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine). Notre accentuation.

¹²⁷⁸ Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne) ; Jules, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) ; Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).

endroits les plus productifs ou anodins de l'habitat — ateliers, planches potagères, cuisines, forges, entrepôts, bords des chemins. À la Maison Autonome, de petits elfes ou « *devahs* » en raku¹²⁷⁹ sculptés par Brigitte sont dispersés à travers le terrain, reflets des « guides » ou « anges » avec lesquels Patrick se dit « relié »¹²⁸⁰. « Êtres de la nature »¹²⁸¹, ils sont positionnés à l'inverse au niveau de « points-clefs » de l'habitat¹²⁸² — à l'une de ses extrémités, près de la citerne, ou sous le plus grand arbre (Figure 229).

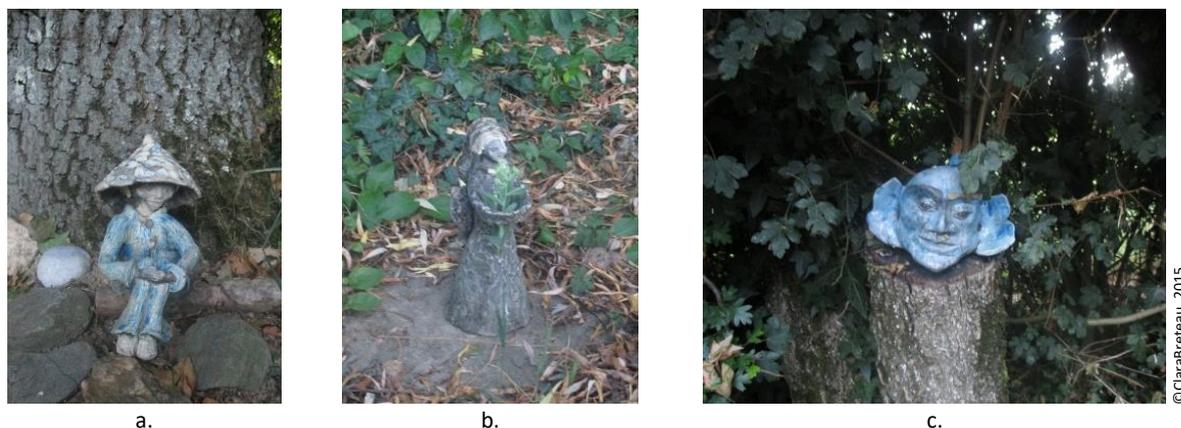


Figure 229 Les *Devahs*, « êtres de la nature » matérialisés par Brigitte à la Maison Autonome sous la forme de sculptures en raku : la gardienne de l'eau, près de la citerne (a), « l'ange du lieu », sous le chêne (b) et « l'elfe aux grandes oreilles, (...) qui écoute », au fond du terrain (c)

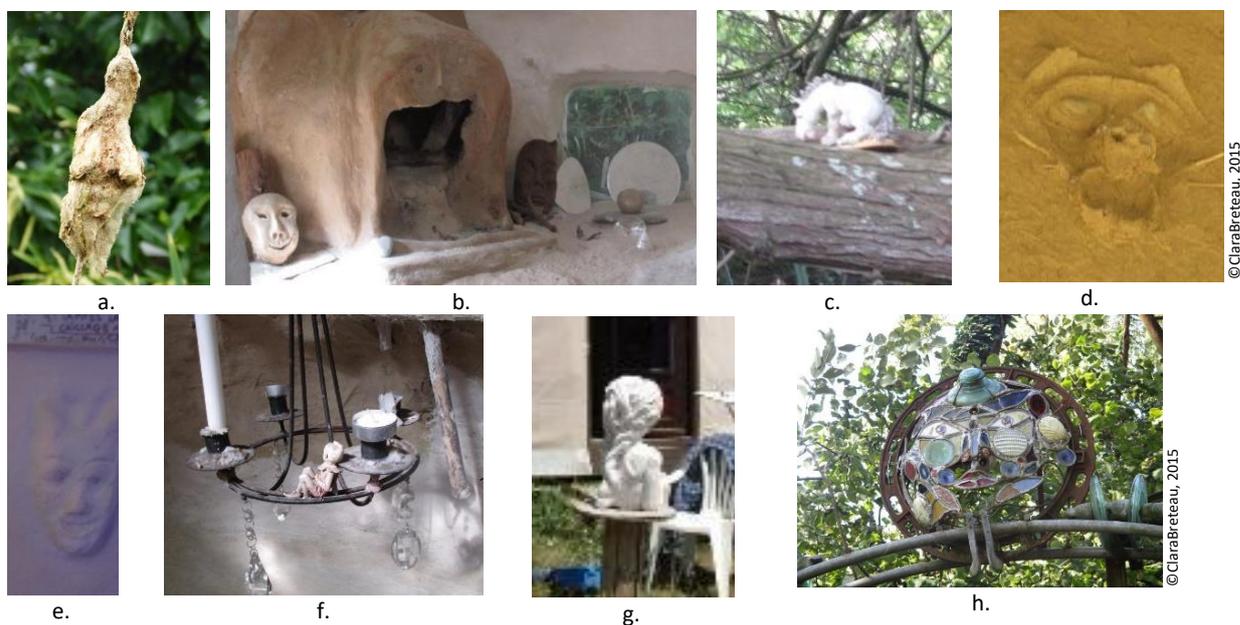


Figure 230 Êtres et figures à travers les habitats autonomes (1) : à Pont-Espices (a), Dirlan (b, c, f), aux Gondilles (d), à Londine (e), au Petit-Bonheur (g), à Treffonde (h)

¹²⁷⁹ Le *raku* est une technique de cuisson de poteries d'origine japonaise.

¹²⁸⁰ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

¹²⁸¹ Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

¹²⁸² Simondon, *op. cit.*, 1958, pp. 164-5.



Figure 231 Êtres et figures à travers les habitats autonomes (2) : à Londine (d, e, f, g, l), au Petit-Bonheur (h), à Treffonde (j, k, m, n, o, p, q, r, s), à Arles (a, c), Kermel (b), Cantoyourte (i)

Dans bien des cas, ce sont aussi les arbres, dotés d'une dimension anthropocosmique certaine, qui se font totems et matérialisent la spiritualité des enquêtés (Figure 232). À Lorelle, Big Chief est ainsi

un très très beau chêne, (...) un être important de ce lieu. (...) Lui il a bien, il a plus de 80 ans. (...) on va un petit peu lui faire de la place. (...) C'est un peu, un peu l'âme — en fait c'est le seul très bel arbre qu'on a, c'est l'un des trois plus vieux, et c'est le seul qui a un beau port.¹²⁸³

¹²⁸³ Gilles, Lorelle (Touraine). Notre accentuation.



©ClaraBreteau, 2015

« C'est fou l'arbre, (...) je suis pas très à l'aise avec les trucs un peu mystiques de symbolique mais les quatre éléments c'est en plein ça : l'eau, l'air, la terre, le feu. Enfin, tu prends l'eau du sol pour faire monter tout ce qui vient du sol jusque dans les branches pour créer la vie grâce au flux de la photosynthèse. (...). Plus je regarde la biologie de l'arbre d'un point de vue scientifique, plus c'est hallucinant du point de vue mystique. C'est l'union sacrée l'arbre ». Gilles, Lorelle (Touraine)

Figure 232 Big Chief, « l'âme du lieu », à Lorelle

Si l'on voit se multiplier à travers les habitats autonomes les dispositifs et motifs habitant la verticalité (Figure 233), on voit aussi la spiritualité se décliner dans l'habitat à travers la récurrence d'images dédoublées et/ou inversées (Figure 234).



Figure 233 Investissement de la verticalité dans les habitats autonomes
Plantes « montées » en graines formant de grandes hampes dans le jardin des semences (a) et vélo « double » (b) à Londine, potiron grimpant à Dirlan (c), façade d'Odilon à Arles (d), texte sur la « montée vers une nouvelle hauteur de vue » selon Soljenitsyne affiché au mur du Petit Domaine (e), miroir à l'horizontale chez Sylvie (le seul de tout l'habitat), reflétant le ciel à travers le skydome¹²⁸⁴ (f), plafonds habités (g et h) et escalier-terrasson¹²⁸⁵ (i) au Petit Domaine, bibelot suspendu à Dirlan (j), parcours dans les arbres à Kermel (k)

¹²⁸⁴ Voir lexique.

¹²⁸⁵ Élément spatial dont l'utilité originelle a disparu du fait des modifications de son environnement, ce qui lui confère un caractère absurde. Les terrassons font l'objet d'une mode particulière au Japon.

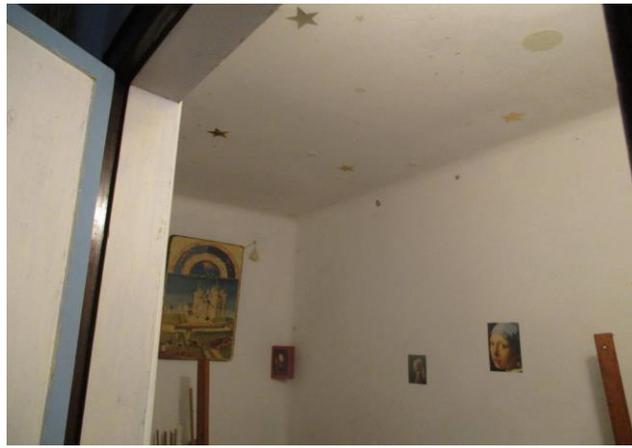


Figure 234 Figures de l'inversion. « Il faut tout inverser ici » (Marie, Petit Domaine). À Treffonde (a), au Petit Domaine¹²⁸⁶ (b et d), à Londine (c) et à Lorelle (e)

Allant étroitement de pair avec l'investissement de la verticalité, le motif de l'inversion reflète, à la verticale comme à l'horizontale, les deux mondes matériel et spirituel qui chez les habitants en viennent à s'enchevêtrer. Au Petit Domaine par exemple, on trouve de nombreux plafonds décorés et « peuplés », signes pour Marie que « tout est un petit peu magique » chez elle. Ainsi le plafond étoilé de la chambre froide de l'ancienne boucherie transformé en « chambre claire », qui fait d'ailleurs dire à Marie qu'« il faut tout inverser ici »¹²⁸⁷ (Figure 235). On trouve aussi de nombreux bouquets suspendus par la tige aux plafonds (Figure 234 b.). Au Petit Domaine encore, l'image d'une « pyramide inversée » (Figure 234 d.) matérialise bien la spiritualité concrète empreinte d'animisme qui se donne à voir dans les lieux autonomes.

¹²⁸⁶ La partie inversée de la pyramide apparaît en rose-violet dans la partie inférieure de l'image d.

¹²⁸⁷ Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne).



©ClaraBreteau, 2015

Figure 235 La « chambre claire » au Petit Domaine, dans l'ancienne chambre froide d'une boucherie

Chez Patrick à la Maison Autonome, pour qui « quand on monte en conscience, on se rend compte que c'est le monde entier qui est conscient », il s'agit de manière très explicite de rechercher les moyens de « faire de la spiritualité en parlant concret »¹²⁸⁸. Les habitants autonomes font ainsi figure pour certains de leurs observateurs de « gens pleinement investis dans leur quotidien et le concret, mais qui semblent te dire que l'essentiel est ailleurs... »¹²⁸⁹.

Demeurant là encore dans l'enchevêtrement tissé de métamorphoses qui les caractérise, ils évoluent alors dans cet « entre-deux » décrit par Émeline à Dirlan :

Il y en a beaucoup en ce moment qui parlent du ciel, qui sont dans la spiritualité mais qui veulent plus être incarnés, et puis après il y a ceux qui sont que incarnés et qui veulent pas savoir qu'il y a une âme ou quelque chose comme ça. Et entre les deux il y a quelque chose de vraiment très, très beau. C'est là que la *chrysalide* va s'ouvrir. Elle ne s'ouvrira pas, ni là, ni là, c'est entre les deux qu'il y a un bel endroit.¹²⁹⁰



©ClaraBreteau, 2015

Figure 236 Chrysalides dans la main d'Aymeric, à Londine

¹²⁸⁸ Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique).

¹²⁸⁹ Courriel d'un enquêté anonyme à propos de Gérard et Marie du Petit Domaine du 18 janvier 2015.

¹²⁹⁰ Émeline, Dirlan (Bretagne). Notre accentuation.

Conclusion

Comme la chrysalide, la toile du vivant s'épaissit et s'enroule sur elle-même, en une multitude de feuillements liant sens et sensible. Ce que l'on peut reconnaître à travers les formes d'animisme que nous avons décrites comme des assemblages doués d'« agentivité » et d'« effets dans le milieu causal » se retrouve lié à « un environnement considéré comme un tout », fonctions et « [propriétés globales] [d'un] monde [habité] »¹²⁹¹ qu'elles contribuent à créer tout en en tirant leur pouvoir. De par la richesse de ses *nexus* métaboliques, esthétiques et poétiques, ce monde en vient à fonctionner de la même manière que les motifs complexes décrits par Alfred Gell, porteurs d'une véritable « technologie de l'enchantement »¹²⁹². Comme eux, le lieu « [enchaîne] » ses visiteurs. Ceux-ci se retrouvent, au sens figuré — mais aussi littéral du terme si l'on se rappelle la prolifération végétale caractéristique des habitats autonomes¹²⁹³ — « pris dans ses crochets et dans ses épines »¹²⁹⁴. Cette complexité de motifs à la frontière, comme les ornements complexes, des textures et des formes¹²⁹⁵, emprunte ce que Gell qualifie d'une « qualité 'adhésive' »¹²⁹⁶. Dès lors, le lieu en vient lui aussi à

[nouer] des relations *durables* [avec] les personnes (...), car pour l'esprit humain, [il renvoie] toujours à une opération cognitive « inachevée ». (...) L'œil voit toujours d'abord une relation particulière, puis une autre, et cela à l'infini. [Sa] richesse est inépuisable. (...) Les motifs (...) ralentissent l'acte de perception, l'arrêtent même, si bien qu'on ne [la] possède jamais complètement, on ne cesse de se *l'approprier*.¹²⁹⁷

Les lieux propres autonomes et l'animisme qui les traverse adoptent ainsi, en écho à leur inscription dans l'espace néo-matérialiste fait de matières et significations enchevêtrés, ces qualités du visqueux décrites par Gell avec Sartre, et « l'effet subversif (...) [qu'il] produit, (...) à la frontière entre le corps et le monde »¹²⁹⁸. Comme lui, ils densifient et épaississent cette frontière, en accentuent l'impénétrabilité, en renforcent le mystère comme quelque chose à protéger plutôt qu'à éclaircir. Ce faisant, ils tissent un *medium* entre nous et le monde, avec ses chemins et ses voies d'accès, nous rendant moins étranger à lui sans jamais véritablement nous permettre de coïncider avec lui. « Constructions inachevées » au même titre que les motifs complexes de Gell¹²⁹⁹, leur impermanence, leur « ouverture praxique » et la reconduite incessante du mouvement de leur appropriation est, comme le souligne Gell, le fondement même de leur potentiel de durabilité.

¹²⁹¹ Gell, *op. cit.*, 2009, p. 25.

¹²⁹² *Ibid.*, p. 92.

¹²⁹³ Voir section II. 3. A. 1.

¹²⁹⁴ Gell, *op. cit.*, 2009, p. 100.

¹²⁹⁵ *Ibid.*, pp. 98-9.

¹²⁹⁶ *Ibid.*, p. 103.

¹²⁹⁷ *Ibid.*, p. 100.

¹²⁹⁸ *Ibid.*, p. 102.

¹²⁹⁹ *Ibid.*, p. 100.

À l'autre bout du spectre liant matière et signification ouvert par la *poïesis*, nous voyons cependant l'espace poétique néo-matérialiste se réverbérer sur la sphère littéraire et sur le processus linguistique lui-même. En effet, l'animisme des habitats autonomes s'avère aussi réanimer la langue. La réinscription des enquêtés dans la naturalité et dans toutes ses connexions vivantes fait, comme en poésie, « [retrouver] sa pertinence » à « la forme intérieure des mots eux-mêmes, autrement dit [à] la charge sémantique de leurs constituants »¹³⁰⁰. Le mode de vie autonome fait ainsi « resurgir la poésie » de la langue, dans le sens où il en révèle la dimension profondément « catachrétique »¹³⁰¹ et les nombreuses métaphores « premières »¹³⁰², « standardisées »¹³⁰³ au fil du temps. Soulignée par Hannah Arendt et mise en évidence notamment par Lakoff et Johnson¹³⁰⁴, la dimension métaphorique du langage ordinaire consiste à dire que la langue est déjà en elle-même un instrument de « figuration », et une machine à transformer au cours de son évolution les sens propres tirés de l'expérience physique et de la culture matérielle en sens figurés.



Figure 237 Juxtaposition du panneau et totem de bienvenue à Notre-Dame-des-Landes

À Notre-Dame-des-Landes, le totem de bienvenue, placé juste à côté d'un panneau « en toutes lettres », rend à nouveau visibles — par le parallélisme qu'il instaure entre langue concrète et langage sémiotique — les phénomènes de « concrétion » qui travaillent tout langage et en particulier les noms de lieux.

Sur le terrain des lieux autonomes en effet, de multiples termes aujourd'hui cantonnés à un sens abstrait « retrouvent », comme le formule Antonio Prete à propos des effets de la poésie sur la langue, leur « [créaturalité] »¹³⁰⁵. Ils renouent alors, pour reprendre la formule de ce dernier,

¹³⁰⁰ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 247.

¹³⁰¹ Dufrenne, *op. cit.*, 1963, pp. 34-5. Est désigné comme « catachrétique » ce qui ressort de la catachrèse, figure de rhétorique consistant à détourner un mot de son sens propre. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert*, *op. cit.*, 1986, p. 264.

¹³⁰² Michel Deguy, *Actes*, Paris, Gallimard, 1966, p. 269, cité par Collot, *op. cit.*, 2008, p. 316 : « la métaphore première, (...) c'est ce transport ou ce transfert d'une chose à une autre qui se joue dans le champ visuel (...). La langue porte l'empreinte de l'espace : 'les mots disent, selon Deguy, une expérience terrestre, ont une signification géologique, topologique' ».

¹³⁰³ À propos du phénomène de « standardisation des métaphores », voir Dufrenne, *op. cit.*, 1963, pp. 34-5.

¹³⁰⁴ Voir Wout Cornelissen, « Thinking Metaphors », *The Hannah Arendt Center for Politics and Humanities at Bard College*, <http://www.hannaharendtcenter.org/thinking-metaphors/>, consulté le 10 août 2018 et Lakoff et Johnson, *op. cit.*, 1985.

¹³⁰⁵ Prete, *op. cit.*, 2004, p. 91.

avec leur « âme » ou fondement « [physiques] »¹³⁰⁶. Les enquêtés en sont d'ailleurs conscients, Aymeric ou Annabelle à Londine citant plusieurs exemples de notions — comme « la politique » — ou expressions — comme « faire du blé » — « [repris] », dans le lieu, « [à leur source] »¹³⁰⁷.

Ainsi, à Cantoyourte, Sylvie qui dit se faire taxer « d'allumée » par les habitants des environs a effectivement vu plusieurs fois la foudre frapper sa yourte¹³⁰⁸. Bernard, agriculteur à La Daurée, évoque l'importance d'avoir retrouvé « un pied-à-terre »¹³⁰⁹, tandis que Klaus, garde-forestier de Londine, parle, à propos d'un collègue, « d'émotions fortes ou [de] sentiments qui lui *tombent* dessus » lorsqu'il travaille¹³¹⁰. Très souvent, cette recréaturalisation n'est pas seulement inscrite dans le discours mais se voit matérialisée dans des gestes, déplacements ou productions. À La Daurée, Bernard fait sans arrêt référence à la « charpente » qu'il a dû se construire au cours de sa vie pour résister aux épreuves. Or il s'avère qu'il a bel et bien construit autour de son *mobil home* une véritable charpente faisant office de seconde peau¹³¹¹. À Arles, Odilon dit encore de l'expression « habiter le temps » éclairée de l'intérieur qui orne sa façade qu'elle constitue pour lui des « mots-phares »¹³¹².



©ClaraBreteau, 2015

Figure 238 « Poignée » de porte « relittéralisée », à l'entrée de la forge de Treffonde

À Lorelle, les poules de Gilles qui sautent continuellement pour attraper des graines de « chénopode » réveillent, de par leur condition commune avec les oies d'« oiseaux de basse-cour », le sens originel du nom de cette plante signifiant littéralement « patte d'oie »¹³¹³. Leur « saut » physique pour attraper les chénopodes se double alors d'une autre dimension et apparaît aussi comme un « transport » métaphorique¹³¹⁴.

¹³⁰⁶ *Ibid.*

¹³⁰⁷ Annabelle et Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence). Notre accentuation.

¹³⁰⁸ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹³⁰⁹ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine). Notre accentuation.

¹³¹⁰ Klaus, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence). Notre accentuation.

¹³¹¹ Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine).

¹³¹² Odilon, Arles (Gard). Notre accentuation.

¹³¹³ Gilles, Lorelle (Touraine). Selon le dictionnaire *Le Petit Robert* (*op. cit.*, 2015, p. 415), le terme chénopode, désignant « une plante sauvage (...) répandue près des vieux murs », vient du grec *khênopous* signifiant littéralement « patte d'oie ».

¹³¹⁴ Nous faisons ici allusion à l'étymologie du mot « métaphore » signifiant littéralement « transport » (du latin *metaphora*, « transfert » et du grec *pherein*, « porter »). Voir *Dictionnaire étymologique et historique du français*, *op. cit.*, 2011, p. 613 et Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 170.

Ce sont aussi parfois des concepts pivots de la culture autonome écologique qui, confrontés aux pratiques des enquêtés, retrouvent un sens très concret. Ainsi, les nombreux exemples d'animaux — paons, rats — que les habitants disent trouver dans leur lit redonnent un sens physique à la notion — fréquemment utilisée dans les pensées matérialiste et féministe anglo-saxonnes — d'«*embeddedness*» ou «*re-embeddeness*»¹³¹⁵. Chez Antonin, le verbe « avoir », détaché de la propriété foncière et réinscrit dans l'usage direct du lieu, se retransforme littéralement en « à-voir » : « tant que mes yeux ils portent, c'est chez moi »¹³¹⁶. Enfin, c'est la notion même de *nomos*, au cœur du concept « d'autonomie », qui renoue dans les habitats autonomes avec sa signification littérale. Signifiant étymologiquement « champ », et en particulier « champ libre »¹³¹⁷, celle-ci retrouve tout son sens chez des enquêtés qui sont beaucoup à être repartis pour leurs projets de friches et de champs laissés à l'abandon — les terrains agricoles constituant par ailleurs, comme le souligne Rémi à La Ruche, l'un des derniers voire le seul « espace de liberté » laissé aux autonomes dû à la grande souplesse d'utilisation des terres permise par le statut foncier¹³¹⁸.

L'un des meilleurs exemples de relittéralisation se trouve sans doute à Jouy-le-Potier, ancienne poterie avec des fours portant encore non seulement dans son nom, mais dans son sol même de nombreux tessons de poterie, tirés et transformés dès l'origine à partir de la terre du lieu. Ceux-ci sont littéralement cette « substance », soit « ce qui se trouve en-dessous »¹³¹⁹, dont Fabrice déplore l'absence dans de nombreux noms choisis comme des habillages, avec « rien derrière »¹³²⁰. C'est pour cette raison simple qu'il a choisi le nom de « ferme de la Poterie » pour sa propre AMAP: « c'est la *substance* qu'il y a dedans, c'est pas le nom qui est important »¹³²¹. Curieusement, le mot « substance » prend ici un sens très littéral, en ce que les traces très matérielles et donc la substance du nom de « poterie » existent encore bel et bien. Figurations concrètes du travail transformateur du langage et de la mémoire, elles se trouvent encore littéralement « en-dessous » du lieu et de son nom, faites de cette « substance » par excellence qu'est la terre elle-même. Ainsi, quand les enquêtés tels que Daniel à Saint-Paterne disent aimer dans leur mode de vie « le rapport à la nature, (...) le contact, *ce qui [les] nourrit* »¹³²², nous pouvons comprendre qu'il y va aussi

¹³¹⁵ Voir notamment Dolphijn et Van der Tuin, *op. cit.*, 2012, p. 30.

¹³¹⁶ Antonin, Le Ricochet (Auvergne).

¹³¹⁷ Colette Dufлот rappelle dans l'ouvrage collectif *Autonomie : construction et limites* l'origine très matérielle et nourricière du terme grec *nomos* et par-là même « d'autonomie » : « quant au terme *nomos*, son sens de 'loi' est venu d'un sens premier de 'pâturage'. De là, est associée l'idée de nourriture, puis portion de terre attribuée, de champs, d'usages et de coutumes partagés ». Voir l'article « Handicaps, inadaptations sociales : de l'isolement à l'autonomie, quels dispositifs institutionnels ? », in Armand Touati (dir.), *Autonomie : construction et limites*, Marseille, Hommes et perspectives, 1991, cité par Delphine Chauffaut et Élodie David, *La Notion d'autonomie dans le travail social*, Paris, CREDOC, 2003, p. 17.

¹³¹⁸ Rémi, La Ruche (Touraine). Il est notamment permis de bâtir des habitations liées à l'exploitation sur les terrains agricoles.

¹³¹⁹ « De *substare*, 'se tenir [*stare*] dessous' », in *Dictionnaire Le Petit Robert*, *op. cit.*, 1986, p. 1875.

¹³²⁰ Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine).

¹³²¹ *Ibid.*

¹³²² Daniel, Saint-Paterne (Touraine). Notre accentuation.

fondamentalement d'une *réappropriation* de ce qui nourrit ou a nourri leur *langue*, soit de ce qui nourrit non pas seulement « gustativement » mais « oralement » parlant cette bouche qui travaille à la fois nourriture et discours.

De manière plus générale, nos travaux font plus que reconnaître les traces et manifestations de la fonction poétique sur un terrain anthropologique. Ils mettent aussi en évidence la façon dont les habitats écologiques participent à un infléchissement de sa définition. En effet, il apparaît que plutôt que d'être caractérisé par sa seule dimension poétique, le monde des habitats autonomes est le monde qui fait se rejoindre fonction référentielle et fonction poétique — au sens de ces fonctions défini par Jakobson¹³²³ — car le *medium* (le contexte hors-linguistique, objet de la fonction référentielle) y devient le message (objet de la fonction poétique).

On notera que ceci constitue un dépassement contradictoire des propositions de Jakobson sur le poétique. En effet, selon lui, la fonction poétique « met en évidence le côté palpable des signes » et « approfondit par là-même la dichotomie fondamentale des signes et des objets »¹³²⁴. Pour Ricœur, « la fonction poétique du langage [est placée par Jakobson] en opposition avec la fonction référentielle par laquelle le message est orienté vers le contexte non linguistique »¹³²⁵. Le mode de vie écologique autonome oppose cependant à cette thèse de Jakobson un contre-exemple puissant, en ce qu'il s'accompagne d'un réinvestissement du monde sensible, construisant un discours qui met l'accent sur le côté palpable des signes du contexte non linguistique lui-même. En effet, ce discours ne fonctionne pas autour de signes standardisés et importés, non spécifiques au lieu (symboles, panneaux ou icônes) mais autour d'indices et de signaux produits sur place dont les matières et les formes sont tirées du lieu lui-même. Les signes que nous observons ne sont donc que pour très peu « arbitraires » et « codifiés », mais émergent comme nous l'avons montré de « contiguités » locales et vitales. Ainsi voit-on une parenté entre la structure poétique et la structure écologique comme fondamentalement « autopoétiques » en ce qu'elles sont « [textures contenues] en elle-même », c'est-à-dire « [structures] dépendant entièrement de [leurs] rapports internes »¹³²⁶ et organiques, émancipées des rapports conventionnels.

À Notre-Dame-des-Landes par exemple, le totem de bienvenue (Figure 237 et Figure 239 page suivante) endosse d'un point de vue sémiologique une fonction aussi bien poétique que référentielle. Positionné à l'une des entrées à côté d'un panneau désignant le lieu, il se réfère à lui en tant que *contexte* et emprunte donc une première fonction référentielle¹³²⁷. Agrégat d'objets de récupération tels qu'on en trouve en nombre sur la ZAD, le totem met en lumière ce qui constitue l'une des principales *matières* de construction du lieu, accentuant à la fois la matérialité

¹³²³ Jakobson, *op. cit.*, 1963, pp. 214 et 218.

¹³²⁴ *Ibid.*, p. 218.

¹³²⁵ Ricœur, *op. cit.*, 1975, p. 280.

¹³²⁶ *Ibid.*, p. 285.

¹³²⁷ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 213.

« palpable » du signe et du référent¹³²⁸. Ainsi, dans le nouvel agencement qu'il propose, « un glissement des choses les unes dans les autres »¹³²⁹ se produit et, tel que Lévi-Strauss le souligne à propos des tas de bricolage, c'est la nouvelle composition qui est mise en avant, « pour son propre compte »¹³³⁰. Libérés des échanges strictement métaboliques qui les ont produits¹³³¹, objets du quotidien ou objets non identifiés sont ici rendus à leurs matières, à leurs pures formes non utilitaires. Ainsi,

l'aspect du [totem] ne vaut plus seulement pour indiquer, au-delà de lui-même, des ustensiles à manier. L'action (...) [se refuse] aux abstractions de l'utile et n'entend pas sacrifier les moyens à la fin, l'apparence à la réalité. Tout compte désormais, l'usage des objets moins que leur aptitude à composer ensemble, jusque dans leur *texture* intime, un *emblème* valable du monde auquel nous sommes confrontés.¹³³²

Même immobile et figée dans l'air, la raquette que l'on distingue continue alors « d'envoyer ». Affranchie de la main qui la porte, elle envoie la tasse en plastique, les gants, le pneu et tous les objets qui l'entourent vers des formes, sens et textures¹³³³ nouvelles. Elle donne alors à voir l'élan métaphorique matérialisé et concrétisé au cœur même du référent, faisant ainsi se rejoindre, unis dans un nouveau langage, fonction poétique et fonction référentielle, poésie et territoire.



Figure 239 Raquette « envoyant » l'agrégat d'objets vers un nouveau monde. Détail du totem de bienvenue de Notre-Dame-des-Landes

¹³²⁸ *Ibid.*, p. 218.

¹³²⁹ Jaccottet, *op. cit.*, 1990, p. 15.

¹³³⁰ Lévi-Strauss, *op. cit.*, 1962, pp. 30-1.

¹³³¹ Voir la section II. 3. B. 2 sur les tas comme « nœuds » anthropocosmiques.

¹³³² Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1969, pp. 90-1.

¹³³³ *Ibid.*

Manifeste du Tiers-langage



Figure 240 Sonia Delaunay, « Éclipse », tapisserie d'Aubusson d'édition originale tissée par les ateliers Pinton d'après un carton de Sonia Delaunay, 132 x 182 cm

À l'heure où nous entamons cette conclusion, les blindés ont fait leur œuvre à Notre-Dame-des-Landes. Il ne reste rien de la « Boîte Noire », cette cabane au nom prédestiné qui nous a accueillie. Pas même de ces débris qui auraient pu, comme un de ces fameux tas que nous avons observés, composter et fleurir à nouveau. Le gouvernement qui a commandité la destruction et le déblaiement de la majorité des constructions sur la ZAD¹³³⁴ sait, de toute évidence, la fertilité de la *poïesis* autonome, et la façon dont elle pousse à partir du moindre rebut, du moindre fragment de mémoire demeuré sur place. Depuis, à l'instar de ces Demoiselles qui les ont précédés¹³³⁵, les zadistes se fondent encore plus avec leur milieu. Comme elles, la casse de leur métier à tisser fait qu'ils s'enfoncent davantage dans la tapisserie pour y mettre en scène et y dénoncer, d'une certaine manière, leur « éclipse ». Partis du monde de la poésie littéraire, des tableaux et de la représentation (Figure 1), nous avons plongé au fil de cette thèse dans le « tissu vivant » des habitats autonomes (Figure 7 p. 85 et Figure 147 p. 175). Alors que cette thèse s'achève, c'est sur l'image d'un de ces « tableaux-tapisseries » dessinés par Sonia Delaunay que nous voulons conclure (Figure 240), fantôme des tapisseries vivantes dans lesquelles nous avons évolué, symbole des

¹³³⁴ À propos de cette opération, voir notamment Martin, *op. cit.*, 2018, <https://reporterre.net/La-Zad-de-Notre-Dame-des-Landes-sous-le-choc-de-l-evacuation>.

¹³³⁵ Breteau, *op. cit.*, 2015, pp. 112-19.

menaces qui pèsent sur elles. En effet, les choix politiques actuels font que celles-ci sont combattues par les pouvoirs publics de façon gratuite et avec acharnement, et se voient donc sous le coup d'être « éclipsées » durant leur émergence même. Paradoxalement, ce déchaînement de violence ne fait que renforcer le sens de notre démarche et l'intérêt des habitats étudiés, par la manière dont elle en consacre la force de dissidence et sonne, implicitement, comme une reconnaissance. Avec cette thèse, nous avons voulu trouver d'autres moyens, constructifs et attentifs, de rendre hommage à cette créativité en actes en train d'être détruite et laminée par les pouvoirs en place. Nous avons tenté de la décrire telle qu'elle est dans ses plis, ses minuties et son corps de dentelle. Dans ce qui fait sa chair, sa fragile beauté et son urgence. Dans sa partie à la fois profonde et quotidienne, mobile et engloutie, dans ces strates grumeleuses invisibles aux sciences « durcies » où vient pourtant nicher et se cacher sa vie.

C'est à elle et à tous les habitants qui l'incarnent que cette thèse est dédiée, thèse dont nous allons maintenant nous efforcer de récapituler les apports et de rassembler les fils. Le premier et sans doute le plus décisif d'entre eux peut être résumé en une phrase, inspirée par l'un de nos enquêtés¹³³⁶ — « le tissu appelle le tissu », ou plus exactement : « le tissu appelle le texte ». En effet, nous avons constaté à quel point la « toile du vivant », recrée sur le plan métabolique par les habitants, s'épaissit d'une variété de couches. Se faisant à la fois tissu, tambour et tremplin, elle s'enrichit de reflets, résonances et projections sémantiques. Au fur et à mesure, les connexions écosystémiques se doublent sur le plan esthétique d'assemblages et motifs en particulier textiles. Bien loin d'être seulement décoratifs, ceux-ci nouent étroitement matière et signification. La *poïesis*, ce type de faire organique et ouvert des habitants autonomes recrée ainsi ce « tissu continu » qui, selon Merleau-Ponty, « nous joint *vitalement* aux choses et au passé »¹³³⁷. Constituant de véritables « foyers (...) de subjectivation » et « ritournelles existentielles » dispersés à travers l'habitat¹³³⁸, les assemblages que nous avons observés se font le siège d'une expressivité, d'une agentivité et d'une intériorité non plus rivées à l'individualité des habitants mais éclatées et dispersées dans la trame du lieu jusqu'à habiter celui-ci d'un nouvel animisme¹³³⁹. Ils se rapprochent alors des constellations d'étoiles observées par David Abram qui, reflétées par l'eau des rizières et mêlées aux lucioles, se détachent de leur voûte et envahissent la dimension entière, sol et ciel confondus. Chez Abram comme chez nos enquêtés, le « patchwork »¹³⁴⁰ de l'habitat et la richesse d'une diversité biologique restaurée entraînent tout un jeu de « réflexions » et trajets

¹³³⁶ Julien, écolieu Le Val Vert (Gard). Voir section II. 3. B.

¹³³⁷ Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1964, p. 167, nos italiques. Cité par Caradec, *op. cit.*, 2012, p. 116.

¹³³⁸ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 38. Voir aussi la section III. 1. B. C.

¹³³⁹ Voir section III. 2. C.

¹³⁴⁰ Abram évoque le « patchwork » des rizières (*op. cit.*, 2013, pp. 23-4).

métaphoriques¹³⁴¹. Transportant les éléments les uns dans les autres, ces croisements déterminent l'apparition d'un monde singulier et « tournoyant »¹³⁴², traversé de métamorphoses.

A. Vers un Tiers-langage

Loin d'être seulement déroutant, ce monde kaléidoscopique et ses « motifs intriqués et vivants »¹³⁴³ aide les enquêtés à s'orienter. Retissée, la toile du vivant se fait le support de nouveaux chemins et signaux inscrits à même le lieu, bien souvent émancipés de la langue verbale. Une pratique courante dans les habitats autonomes consiste certes à « étiqueter » l'environnement, recréant ainsi des liens explicites entre les mots et les choses — des jardins dont les plantes se voient nommées sur de petites ardoises — jusqu'à l'intérieur des habitats qui fleurissent d'instructions manuscrites pour rendre les visiteurs autonomes sur le lieu. Cependant, les enquêtés se reposent aussi sur des « indices » — comme ces branches laissées en travers du sentier à Notre-Dame-des-Landes par Camille pour repérer son chemin — ou bien sur des icônes — tel ce totem signalant l'une des entrées de Notre-Dame-des-Landes fait d'une agrégation d'objets de récupération en tous genres (Figure 237). Enfin, ils ont aussi recours à des formes hybridant langage et territoire, comme ce récit d'un habitant de Lorelle composé de motifs et personnages puisés dans le corps même de l'habitat¹³⁴⁴.

Comme l'explique Gilles en effet, « chaque petit élément », lorsqu'il est réinscrit dans la toile du lieu, est susceptible de « [raconter] son histoire »¹³⁴⁵. En écho au rapport « d'unité magique » et à la « réticulation » du monde mis en évidence par Simondon¹³⁴⁶, ces éléments se constituent alors en « points-relais », agençant en filigrane de nouvelles « cartes » et « légendes »¹³⁴⁷ qui permettent à Gilles de retrouver son chemin :

Tu vois pour moi la poésie c'est de savoir sous quels arbres, et par quels chemins, on peut trouver quels bolets. Tu suis le chemin qui est là, après le deuxième virage tu vas tomber sur les... les charmes verruqueux. (...) Après tu as le petit arceau qui passe au milieu de la route, après tu as le fossé, après tu tombes sur le grand cormier, après y a le dédale dans les petits sapins, là tu déboules sur le triple châtaignier, là tu prends à droite, tu longes les trois sapins, et là, là, il y a un pin, où il y a, en permanence, une quantité folle de bolets granulés. [...] C'est un endroit miraculeux dans la forêt mais (...) sans la poésie (...) — s'il n'y a pas une histoire où chaque petit élément raconte son histoire et te parle, (...) tu le retrouves jamais (...). J'aime bien ces petites constructions-là.¹³⁴⁸

¹³⁴¹ Voir note 1314.

¹³⁴² Abram, *op. cit.*, 2013, pp. 23-4.

¹³⁴³ *Ibid.*, p. 41.

¹³⁴⁴ On retrouve de tels contes chez d'autres enquêtés tels qu'Émeline à Dirlan, Annabelle à Londine ou Nathan au Petit Bonheur.

¹³⁴⁵ Gilles, Lorelle (Touraine).

¹³⁴⁶ Voir Simondon, *op. cit.*, 1958, pp. 160, 164-5 et 167. Voir aussi la section II. 3. B. 2.

¹³⁴⁷ Le mot est ici à entendre aussi bien au sens étymologique de récit — « ce qui se donne à lire, ce qui doit être lu » — que de texte accompagnant une carte et lui donnant son sens. Voir *Dictionnaire Le Petit Robert, op. cit.*, 1986, p. 1081.

¹³⁴⁸ Gilles, Lorelle (Touraine). Notre accentuation.

Ainsi voit-on le territoire non balisé de la forêt, tissé de tous ces *nexus* et repeuplé de tous ces « charmes »¹³⁴⁹, prendre la forme d'un « conte » rempli de personnages. Narrant celui-ci à grand renfort de gestes, Gilles refait de la « légende » ce qu'elle est toujours dans la langue courante : le bord d'une carte, ou, plus précisément, le point de rencontre entre une histoire et un territoire¹³⁵⁰. À travers ce phénomène, nous voyons les « Tiers-paysages » des habitats autonomes, ces « fragments (...) délaissés » et « [indécidés] » du paysage « ne représentant ni le pouvoir ni la soumission à [lui] »¹³⁵¹, se muer en ce que nous appellerons un « Tiers-langage ». Comme nos travaux le montrent, la capacité à habiter le milieu et à se l'approprier se transpose en un langage poétique, vecteur et affirmateur d'un autre rapport au monde. Déployé à l'échelle et dans les interstices du milieu de vie, autre tissu tramé à l'intérieur de la toile du vivant, il y mélange ses formes jusqu'à se confondre avec lui.

De manière intéressante, à Lorelle, c'est le conte des bolets et son « corps de signes » implanté dans le territoire qui représente pour Gilles la « poésie » spécifique à son mode de vie. Il participe même pour lui, en écho au sens étymologique de la *poïesis*, d'une « construction »¹³⁵². La nature de *medium* soit le pouvoir de « communication » de cette poésie avec et à travers le milieu est rendue manifeste lorsque Gilles à Lorelle la met en balance avec l'outil de télécommunication du GPS¹³⁵³:

À un moment j'ai envisagé le fait d'y aller au GPS et de tout mettre en mémoire, mais (...) là, clairement, la poésie elle prenait trop cher pour moi. Je me suis dit, je veux connaître cette forêt, mais je veux la connaître, justement, via tous ses chemins.¹³⁵⁴

De bien des manières, le poétique redevient ici au sens littéral cette « rencontre de la formule et du lieu » ainsi que l'évoque Deguy s'inspirant de Rimbaud¹³⁵⁵. Dans les propos de Gilles, les voies de la forêt et les voix du conte poétique, les méandres des chemins et les fils du discours se révèlent étroitement confondus, l'un apparaissant comme le vecteur de l'autre. Leur fusion produit alors un dispositif qui prend, à l'image d'un GPS, la dimension d'un « système de positionnement global », rejoignant une intuition d'Heisenberg voyant dans la poésie « une capacité à s'orienter »¹³⁵⁶.

¹³⁴⁹ Au sens propre comme au figuré, si l'on s'en réfère à l'histoire de Gilles.

¹³⁵⁰ Voir Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 161.

¹³⁵¹ Clément, *op. cit.*, 2004, p. 1. Voir lexique.

¹³⁵² Voir p. 59.

¹³⁵³ Acronyme pour *Global Positioning System*.

¹³⁵⁴ *Ibid.*

¹³⁵⁵ Rimbaud, *op. cit.*, 1998, p. 116 et Michel Deguy et Stéphane Baquey, « Entretien avec Michel Deguy », *Prétexte*, hors-série n°9, 1998, pp. 12-26, http://pretexte.perso.neuf.fr/ExSiteInternetPr%C3%A9texte/revue/entretiens/entretiens_fr/entretiens/michel-deguy.htm, consulté le 13 août 2018: « La poésie a lieu, en tant que poème, en vue de la citation. Par citation, j'entends *la rencontre de la formule et du lieu* ». Nos italiques.

¹³⁵⁶ Vidal, *op. cit.*, 2002, <http://aimelemotdit.wordpress.com/armand-gatti/>.

C'est ce tissage conjoint d'un *medium* et d'un « milieu » indissociables qui s'opère à travers les habitats autonomes que nous proposons de baptiser « Tiers-langage », en référence à la notion de « Tiers-paysage » forgée par l'écrivain-paysagiste Gilles Clément. En effet, les habitats autonomes et leurs nombreuses forêts-jardins¹³⁵⁷ souvent reculées font bien figures de ces « marges » abritant « une diversité biologique (...) [non] répertoriée comme richesse », selon la définition que donne Gilles Clément des Tiers-paysages¹³⁵⁸. Le terme de « langage » nous semble approprié notamment au regard des travaux de Saussure qui, le distinguant de la « langue », l'ancrent au-delà du verbal dans le domaine sémiologique¹³⁵⁹. D'autre part, la notion de « tiers » nous paraît bien rendre justice au lien étroit entretenu par ce langage, dans le mode de vie autonome, avec le milieu naturel. Elle met enfin avantagement l'accent sur le statut intermédiaire et indéfini de ce langage, à cheval entre *medium* de la langue et *medium* du milieu.

Nous concevons donc le Tiers-langage comme composé de tous les *nexus* entre sens et sensible repérés au fil de notre parcours sur le terrain des habitats autonomes. À l'appui de la philosophie de Paul Ricœur, ceux-ci peuvent être considérés comme des « métaphores vives »¹³⁶⁰, soit des métaphores maintenant ouvert et concret le *chemin* entre leur sens propre et leur sens figuré, soit le processus de métaphorisation originel lui-même. Cet aspect confirme d'ailleurs l'un des enseignements du conte de Gilles à Lorelle — à savoir que la poésie a trait fondamentalement à l'ouverture de « chemins ». Il se retrouve par exemple dans notre analyse de la poire tendue en travers du chemin à Nanterrel¹³⁶¹. Celle-ci nous montre bien comment — le cordon ombilical les reliant à la culture matérielle n'étant pas coupé — de telles images nourrissent et se nourrissent des échanges avec le milieu de vie concret. Du point de vue de Maturana et Varela qui associent les notions de « vivant » et d'« autopoïétique », les composantes du Tiers-langage autonome « en train de se faire », dans l'ouvert, à partir de leur « lieu propre »¹³⁶², apparaissent donc comme des métaphores « autopoïétiques ».

B. Enjeux linguistiques et disciplinaires

Encapsulés dans la notion de « Tiers-langage », nous voyons donc langage et territoire tissés ensemble à l'intérieur de la toile du vivant restaurée par les autonomes. Comme le souligne Merlin à Nanterrel, l'un comme l'autre consistent bien en effet à agencer et rendre compte de ce qui est vivant, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de nous¹³⁶³. Alors que la participation de la

¹³⁵⁷ Voir lexique.

¹³⁵⁸ Clément qualifie par exemple la forêt jardin amazonienne, la *chacra*, de Tiers-paysage. Clément, *op. cit.*, 2004, p. 23. Voir lexique.

¹³⁵⁹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 2005, p. 25 et pp. 27-35.

¹³⁶⁰ Ricœur, *op. cit.*, 1975.

¹³⁶¹ Voir section II. 2. B, p. 109.

¹³⁶² Voir section III. 1. B. C.

¹³⁶³ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan). Voir section III. p. 176.

poïesis à la formation de la subjectivité poétique du dehors lève, comme nous l'avons montré, un premier voile sur « how [the] re-appearance of *poïesis* also allows *poetry* to re-appear »¹³⁶⁴, ce Tiers-langage poétique constitue, aux côtés de la poésie littéraire et de la *poïesis* matérielle, un autre pan du phénomène poétique tel que nous comptons le restituer dans sa pleine extension.

De manière générale, cette thèse concourt à donner corps, non pas seulement en théorie mais sur le terrain, à cette idée du poétique extra-littéraire dont nous avons entrepris la recherche¹³⁶⁵. En effet, ce que nous voyons opérer à travers la fertilité sémiotique des toiles autonomes n'est rien moins que cette transposition des équivalences sensibles en équivalences sémantiques et réciproquement identifiée par Jakobson comme étant à la base de la fonction poétique¹³⁶⁶. Dans les habitats autonomes comme en poésie littéraire, « c'est le parallélisme le plus marqué dans la structure (...) qui engendre le parallélisme le plus marqué dans les mots et le sens »¹³⁶⁷. Aux correspondances instituées par la rime, le vers, le rythme, les jeux d'allitérations et d'assonances répondent, dans les lieux de vie autonomes, les liens et interactions écosystémiques que ceux-ci densifient et multiplient entre leurs différents éléments¹³⁶⁸. Par le travail de tissage et de rebouclage métabolique qui les amène à concentrer matières et énergies sur le plan spatial, mais aussi à favoriser leur « assimilation » et leur recyclage les unes dans les autres¹³⁶⁹ — les habitats autonomes projettent, à l'instar du langage poétique, le principe d'équivalence de la sélection sur l'axe de la combinaison¹³⁷⁰. Chez eux comme en poésie, c'est non plus « la séquence [qui] est utilisée pour construire une équation », mais « l'équation qui sert à construire la séquence »¹³⁷¹. Jakobson rappelle d'ailleurs à juste titre que la fonction poétique peut être identifiée « en-dehors de la poésie », à travers de nombreux « autres systèmes de signes »¹³⁷². Ainsi, de la même manière que pour Jakobson « la rime implique nécessairement une relation sémantique entre les unités qu'elle lie », les multiples liens métaboliques créés par l'autonomie entre les éléments de l'habitat « ne [sont] jamais uniquement cela (...) [et] ont une signification beaucoup plus vaste et plus profonde »¹³⁷³. L'écocritique Marcella Durand exprime bien cette indissociabilité entre métabolique et symbolique et va jusqu'à en faire un « principe d'équivalence » méta-physique¹³⁷⁴. Elle souligne que l'« ecological living », comme la poésie, « [recycles] materials, functions with an intense awareness of space (...) utilizes powers of concentration. [But it also] seeks an equality of

¹³⁶⁴ Dicks, *op. cit.*, 2011, p. 58. Nos italiques.

¹³⁶⁵ Voir notamment l'introduction générale, p. 14.

¹³⁶⁶ Jakobson, *op. cit.*, 1963, pp. 220-1.

¹³⁶⁷ *Ibid.*, p. 235.

¹³⁶⁸ Voir notamment la section II. 3. A.

¹³⁶⁹ *Ibid.*

¹³⁷⁰ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 235.

¹³⁷¹ *Ibid.*, p. 221.

¹³⁷² *Ibid.*, pp. 210 et 222.

¹³⁷³ *Ibid.*, p. 233.

¹³⁷⁴ Au sens littéral du terme « d'hyper-naturel ». Voir section I. 2. C.

value between all living and unliving things»¹³⁷⁵. Telle l'« accumulation [poétique] (...) d'une certaine classe de phonèmes », la prolifération des échanges physiques « joue [ainsi dans les habitats autonomes] le rôle 'd'un courant sous-jacent de significations' »¹³⁷⁶. Les « métamorphoses » enclenchées dans le lieu essaient alors, comme le décrit Michel Deguy, en autant de métaphores :

Quand je transforme une chose en une autre chose, je commence à entrer en rapport avec la chose, avec ce qu'une chose *peut* être. Et du même coup j'entre en rapport avec 'les choses de la poésie', la métamorphose... (...) J'inscris l'opération poétique au cœur de la transformation des choses.¹³⁷⁷

Nos travaux contribuent donc à donner une illustration très concrète de la capacité du poétique à se déployer, bien au-delà des textes, au cœur de la vie la plus quotidienne. Ceci redonne un sens et une actualité à l'étymologie de la *poiesis* ancrée dans la matérialité¹³⁷⁸, et une ampleur inédite à l'intuition d'Henry David Thoreau qui a guidé notre travail¹³⁷⁹.

Alors que les écocritiques continentale et anglo-saxonne restent essentiellement cantonnées au domaine littéraire et réduisent souvent leurs conceptualisations des rapports textes-mondes à un analogisme insatisfaisant sur les plans épistémologique et politique¹³⁸⁰, le continent poétique tel que nous le déplions ici peut représenter une contribution utile à la discipline. Par son intermédiaire, une véritable liaison non plus métaphorique mais vitale est *retissée* entre mondes et textes¹³⁸¹. À l'aune de cette contribution, il apparaît donc important de réouvrir l'écocritique, au-delà des corpus littéraires et de la « sensibilisation » par les textes, aux mobilisations citoyennes et aux Tiers-langages qui s'y donnent à voir, eux aussi riches d'enseignements pour les chercheurs, écrivains, citoyens et décideurs confondus. En soulignant cela, nous nous insérons d'ailleurs dans une série d'appels pour certains très anciens à élaborer de nouvelles épistémologies qui donneraient une vraie place dans l'*épistémé* aux sciences citoyennes¹³⁸². Enfin, parce que notre travail donne substance à un espace poétique « d'ontologies mêlées »¹³⁸³ inscrit dans le corps même des habitats, nous estimons qu'il démontre, sur le terrain et à même les pratiques quotidiennes, de la fécondité des néo-matérialismes pour appréhender les

¹³⁷⁵ Durand, *op. cit.*, 2012, pp. 58-9. Nos italiques.

¹³⁷⁶ Jakobson, *op. cit.*, 1963, p. 241.

¹³⁷⁷ Deguy, *op. cit.*, 2012, pp. 54-5.

¹³⁷⁸ Voir section I. 2.

¹³⁷⁹ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36. Voir p. 17.

¹³⁸⁰ Blanc, Breteau et Guest, *op. cit.*, 2017, p. 124.

¹³⁸¹ Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1964, p. 167.

¹³⁸² Voir notamment *ibid* et Shiv Visvanathan, « Science, diversité et démocratie : dans les archives de l'Etat développementiste », *Histoire des sciences et des savoirs*, t. 3, Paris, Éditions du Seuil, 2015, pp. 107-24.

¹³⁸³ « Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture », *op. cit.*, 2017.

expérimentations citoyennes en cours. Il constitue ainsi un encouragement à en faire une véritable épistémologie commune aux sciences littéraires et sociales¹³⁸⁴.

Parmi ces dernières, nous souhaitons souligner quelques enseignements tout particuliers de notre travail concernant la portée et l'actualité de la géographie. À la lumière de nos analyses et du matérialisme qui les nourrit, la discipline voit renforcée, en lien avec les intuitions de précurseurs tels que Reclus ou Dardel¹³⁸⁵, la consistance et la prégnance de sa dimension poétique. Les nouvelles « cartographies existentielles »¹³⁸⁶ produites par les habitants autonomes et leur Tiers-langage alimentent une conception de la discipline comme « 'planche-contact' de notre rapport à la terre »¹³⁸⁷. Elles contribuent à réintégrer dans son domaine l'étude des « visions premières » de la Terre et du territoire placées pour Éric Dardel, comme le rappelle Piero Zanini, au fondement même de l'idée de géographicités¹³⁸⁸, tout en apportant un éclairage nouveau sur la manière dont ces visions sont construites par un monde d'agentivités et de « foyers de subjectivation »¹³⁸⁹, humains et non-humains.

À l'encontre des dynamiques actuelles qui voient les financements et recrutements du secteur orientés quasi exclusivement vers les approches quantitatives et modélisatrices — se focalisant sur des technologies telles que les SIG et les *Big Data* — cette thèse défend donc la nécessité de sauvegarder et développer les approches qualitatives et micro-ethnographiques à même de consolider et approfondir un corpus de savoirs « existentiels » sur les pratiques habitantes. À l'instar du courant des modes d'habiter, elle redonne à la géographie cette tâche — qui appartient aujourd'hui à tous, communauté universitaire comprise — d'« identifier les pratiques sociales qui auraient la capacité de construire des milieux (...) durables » ainsi que « les milieux qui génèreraient une responsabilité individuelle et collective de l'usage durable de tout lieu »¹³⁹⁰.

Du point de vue de la géographie littéraire notamment, le « pas de côté » que nous effectuons dans cette thèse ouvre un nouveau champ. Il suggère en effet tout l'intérêt qu'il y aurait à revisiter ce courant et à l'élargir — au-delà de l'analyse de différentes écritures et matériaux livresques « sur » la terre — vers le développement direct, par les géographes, d'un Tiers-langage cristallisant le « discours immédiat du monde »¹³⁹¹. Il s'agirait alors d'inciter les chercheurs.ses — plus qu'à étudier écrivains, artistes et artisans — à incarner eux-mêmes de nouvelles figures hybridant tous ces rôles. L'enjeu devient alors d'ouvrir la géographie littéraire, la « géopoétique »

¹³⁸⁴ Blanc, Breteau et Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 128-30.

¹³⁸⁵ Voir section I. 1. C.

¹³⁸⁶ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 39.

¹³⁸⁷ Voir Piero Zanini, « De la nécessité de (certains) lieux », in Berque, Biase et Bonnin (dir.), *op. cit.*, 2008, pp. 296-309 (p. 299).

¹³⁸⁸ *Ibid.*

¹³⁸⁹ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 54.

¹³⁹⁰ Morel-Brochet et Ortar, *op. cit.*, 2012, p. 52.

¹³⁹¹ Zanini, *op. cit.*, 2008, p.301.

comme la géographie en général aux langages non verbaux et à une *poïesis* concrète, à l'instar de ces chercheurs et enseignants qui, lassés des dérives quantitatives de la discipline, se transforment en artisans, optant pour une écriture silencieuse, au sein même de la matière¹³⁹². Dans cette grande dynamique d'orientation collective qu'est la géographie, cette thèse constitue donc une invite à préférer, comme ces chercheurs dissidents ou comme nos enquêtés, les contes ou les totems aux GPS, et à rétablir la poésie plantée dans des vies comme la plus « haute » des technologies.

C. « Le local moins les murs » : les échelles du Tiers-langage poétique

Cependant, loin de la caricature de repli identitaire ou réactionnaire à laquelle leurs détracteurs tentent de les assimiler¹³⁹³, les lieux autonomes incarnent aussi dans leur singularité même un nouvel universel, que nous entendrons ici avec Miguel Torgua comme « le local moins les murs »¹³⁹⁴. La relocalisation de leur économie se traduit d'abord effectivement par une réouverture de l'espace « immobilier » de la maison et de ses « murs » physiques sur le « local » du territoire entier. Mais cette réouverture s'accompagne aussi de la reconnexion à un *oïkos* perçu, comme en Grèce antique, dans toutes ses composantes humaines et non-humaines¹³⁹⁵. Cet ancrage dans le territoire et la vie du lieu diffère foncièrement des postures conservatrices de retour à un passé idéalisé, dans le sens où il restaure dans sa richesse « le rapport de la subjectivité avec son extériorité — qu'elle soit sociale, animale, végétale, cosmique »¹³⁹⁶. Nous voyons alors façonnée à même les fils de la toile du vivant la « chrysalide » de nouvelles façons de vivre — et faire sens de la vie — à valeur collective.



Figure 241 Chrysalides dans la main d'Aymeric, à Londine

¹³⁹² Voir par exemple la belle démarche du géographe Alain Sauter qui — après des années d'enseignement des SIG — s'est reconverti dans la manufacture de globes terrestres : <http://www.globesauter.fr/>, consulté le 5 septembre 2018.

¹³⁹³ Voir par exemple Poupeau, *op. cit.*, 2011, p. 20.

¹³⁹⁴ Voir Albert Camus, *Carnets. Mai 1935 – février 1942*, Paris, Gallimard, 1962, p. 51 : « règle logique : le singulier a valeur d'universel » et Miguel Torgua, *L'Universel c'est le local moins les murs*, Paris, William Blake & Co, 1994.

¹³⁹⁵ On trouve d'ailleurs dans de nombreuses langues l'association de la notion de « maison » à celle de « 'maisonnée', c'est-à-dire d'un collectif, comprenant « des humains ('libres' et 'esclaves', hommes et femmes), des animaux domestiques, des champs et des forêts, des outils et des croyances... ». Voir Paquot, *op. cit.*, 2005, p. 2.

¹³⁹⁶ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 12.

Le Tiers-langage poétique autonome doit ainsi être envisagé comme creuset d'une *culture* « plantée », à l'inverse de la « culture sur substrat »¹³⁹⁷ de la société industrielle, dans des vies. « Ma culture, c'est ma forêt » estime ainsi Sylvie :

J'ai mon cinéma ailleurs. Mon cinéma, il est dans la forêt. *Moi, ma culture, c'est ma forêt*. Je ne me divertis plus, je n'ai plus besoin de vacances ni de divertissement. Je sais qu'il y a plein de choses qui vont arriver, qui vont se passer, des choses nouvelles, qui vont me passionner. Des traces au sol, des plantes pliées par un passage. Tout ça, ça raconte des histoires. Ça raconte *l'histoire de la vie*.¹³⁹⁸

Sylvie n'est pas seule à éprouver cette perte du besoin de loisir ou d'activités artistiques. Celle-ci se retrouve chez d'autres enquêtés comme Julien au Val Vert, Caroline à Lorelle ou encore Antonin au Ricochet. Chez eux comme à Cantoyourte, la culture prend la forme du « vécu »¹³⁹⁹ et de son milieu. Façonnée à travers lui, en empruntant — comme dans les mandalas dispersés sur son terrain — les formes et les matières¹⁴⁰⁰, elle ouvre comme ces derniers sur un discours universel et la tentative de saisie d'un monde¹⁴⁰¹. Comme le dit Sylvie, à travers chaque histoire de vie se joue aussi le rapport à « l'histoire de *la vie* »¹⁴⁰² — une idée que l'on trouvait déjà chez Merlin à Nanterrel qui associait la construction au fait de « trouver [et créer] sa place dans la toile du vivant »¹⁴⁰³. Là encore, le *nexus* liant matière et signification active son ressort, et fait jouer le tissu des habitats autonomes comme trampoline du singulier vers l'universel.

Gilles à Lorelle ou Merlin à Nanterrel partagent cette conception d'une culture collective forgée dans et à partir de leurs moyens de subsistance. Pour eux, l'autonomie consiste avant toute chose en un nouveau « mouvement culturel qui pourrait devenir une vraie culture »¹⁴⁰⁴, une culture « humaine »¹⁴⁰⁵. Selon Gilles citant le permaculteur Warren Brush, celle-ci apparaît « à partir du moment où les gens qui vivent [dans un lieu] connaissent l'origine et les moyens de leur subsistance et sont reconnaissants pour ça »¹⁴⁰⁶. Le Tiers-langage poétique peut dès lors se concevoir comme le cœur embryonnaire d'une culture plus globale. Par son intermédiaire, nous voyons prendre forme dans notre enquête cette « poétique première » évoquée par Collot, entendue dans et par-delà la littérature comme « activité créatrice s'efforçant d'interpréter » les signes recueillis dans la nature, « de manière à leur donner un sens en rapport avec les données d'une *culture* » et à les «

¹³⁹⁷ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes).

¹³⁹⁸ Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes). Notre accentuation.

¹³⁹⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰⁰ Voir section II. 3. B. 2. C.

¹⁴⁰¹ Les mandalas représentent en effet des figures du cosmos. Voir lexique.

¹⁴⁰² Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes). Notre accentuation.

¹⁴⁰³ Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan).

¹⁴⁰⁴ *Ibid.*

¹⁴⁰⁵ Gilles, Lorelle (Touraine).

¹⁴⁰⁶ *Ibid.*

intégrer à un monde »¹⁴⁰⁷. Pour Gérard au Petit Domaine, la « faculté poétique » développée par le mode de vie autonome selon Henry Thoreau¹⁴⁰⁸ touche à cette dimension anthropocosmique de la toile autonome et à son pouvoir — à force de concentrations, rebouclages et mises en abyme — de développer une richesse « qui fait société »¹⁴⁰⁹ :

Si on y met son cœur, son âme, dans une construction — on le transpose aussi dans la nature, dans son jardin, dans sa vie, *dans son rapport aux autres peuples* (...). C'est une transposition d'un point sur le tout que signifie cette phrase, c'est comme si de quelque chose de particulier on arrivait à faire du général.¹⁴¹⁰

Reflétant l'idée de Guattari selon laquelle les différents rapports aux altérités végétale, humaine et cosmique se développent de concert¹⁴¹¹, Gérard affirme par ces propos la portée foncièrement *politique* de la réappropriation culturelle autonome et de son Tiers-langage poétique. C'est sur ce dernier aspect que nous allons conclure.

D. Manifeste du Tiers-langage

Nous avons vu tout d'abord que les lieux autonomes et le Tiers-langage poétique qu'ils développent contribuent à leur façon à « recréer la langue »¹⁴¹². Par-là même, ils participent d'une certaine manière à cette « création des choses » identifiée comme l'enjeu profond de la transition écologique, notamment par Neil Evernden : « la prétendue crise environnementale ne demande pas l'invention de solutions mais *la recréation des choses* elles-mêmes »¹⁴¹³. Parce qu'il renoue avec « le métier de vivre »¹⁴¹⁴, le Tiers-langage réinstalle en effet les conditions auxquelles la langue peut retrouver son « pouvoir » politique et l'information, comme le suggère Guattari, sa « vérité » : « la vérité de l'information renvoie toujours à un événement *existentiel* chez ceux qui la reçoivent »¹⁴¹⁵. Il apporte en ce sens une piste de réponse concrète à une question centrale de la transition écologique, comme la formule par exemple l'économiste Dominique Méda : « quel

¹⁴⁰⁷ Collot, *op. cit.*, 2008, p. 312. Nos italiques.

¹⁴⁰⁸ Thoreau, *op. cit.*, 1960, p. 36. Voir l'introduction p. 17.

¹⁴⁰⁹ Voir notamment la section III. 1. B. 4.

¹⁴¹⁰ Gérard, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne). Notre accentuation.

¹⁴¹¹ Guattari, *op. cit.*, 1989, p. 12.

¹⁴¹² Voir section III. 2. D et Prete, *op. cit.*, 2004, p. 91.

¹⁴¹³ Neil Evernden, *The Social Creation of Nature*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University Press, 1992, cité par Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & Politique*, vol. 2, n°36, 2008, pp. 15-28 (p. 20), <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-p-15.htm>, consulté le 8 mars 2018.

¹⁴¹⁴ En référence au titre du journal de Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*, Paris, Gallimard, 1958.

¹⁴¹⁵ Félix Guattari, « Pour une refondation des pratiques sociales », *Le Monde Diplomatique*, n°463, octobre 1992, pp. 26-7. Nos italiques.

langage, quelle grammaire devons-nous mobiliser, [face à l'imposture de la logique économique], pour dessiner l'état du monde désirable ? »¹⁴¹⁶.

Loin du langage souvent technocratique des institutions de lutte contre le dérèglement climatique¹⁴¹⁷, nous pensons avoir montré comment le Tiers-langage autonome constitue l'une de ces nouvelles « conversations » avec le monde matériel susceptibles d'exprimer, hors de la seule voie consumériste, toute la complexité et la diversité de nos capacités de participation au monde¹⁴¹⁸. Ainsi incarne-t-il à nos yeux de manière concrète cette nécessité — évoquée par la politologue Marie-Dominique Perrot — de « passer de la magie de la croissance à une *poétique* de la décroissance (...) imaginative et créative »¹⁴¹⁹.

Cependant, comme nous l'avons également montré, ce « Tiers-langage » ne s'érige que pour et à travers un territoire devenu, au même titre que la culture qui en émerge, « Zone À Défendre ». Entre le territoire et les habitants autonomes se tisse le même lien vital et existentiel que les défenseurs du Plateau d'Albion auxquels Char en son temps avait prêté sa voix et pour lesquels le site « [valait] mieux que [le] pain, car lui ne [pouvait] être remplacé »¹⁴²⁰. Comme les mobilisations autour de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes notamment ont permis de le confirmer, c'est le lieu, y compris dans toutes ses composantes non-humaines, qui en de telles circonstances fait personnage, tribune et existence¹⁴²¹. C'est à partir de lui et de son « pouvoir d'enchantement » restitué que les habitants réacquièrent une parole politique que l'on vient consulter. C'est à partir de lui que ceux-ci deviennent, pour l'ensemble de la société, les médiateurs du monde qui s'y donne à voir et des paroles non-humaines qui y résonnent à nouveau¹⁴²².

Ainsi, dans les habitats autonomes, c'est le territoire ouvert et animé par le vivant, porteur d'un universel conçu comme « le local moins les murs » qui recrée et recréaturalise la chose politique. Plus qu'un nouveau « système » ou « logiciel », c'est lui qui la réinstalle dans un corps qui non seulement « donne lieu » mais redonne aussi pouvoir à tout ce qui s'y trouve. Revendiquer l'existence du Tiers-langage autonome et sa signification politique, c'est transporter ainsi les

¹⁴¹⁶ Dominique Méda, présentation lors du 1^{er} Congrès interdisciplinaire du développement durable *Quelle transition pour nos sociétés* organisé à Namur du 31 janvier 2013 au 1^{er} février 2013, <http://old.congrestransitiondurable.org/>, consulté le 20 août 2018.

¹⁴¹⁷ Voir notamment à ce sujet Clara Breteau, « Prospérité sans croissance, la vie démocratique au défi du poétique », présentation lors du deuxième Congrès Interdisciplinaire du développement durable organisé à Louvain-la-Neuve du 20 au 22 mai 2015, publiée sur le site de l'Institut Momentum: <http://www.institutmomentum.org/prosperte-sans-croissance-la-vie-democratique-au-defi-du-poetique/>, consulté le 20 août 2018.

¹⁴¹⁸ Tim Jackson, conférence plénière donnée lors du 1^{er} Congrès interdisciplinaire du développement durable *Quelle transition pour nos sociétés* organisé à Namur du 31 janvier 2013 au 1^{er} février 2013, <http://old.congrestransitiondurable.org/>, consulté le 20 août 2018. Voir aussi *Prosperity without Growth*, London, Earthscan, 2009.

¹⁴¹⁹ Voir Serge Latouche, *Vers une société d'abondance frugale*, Paris, Fayard/Mille et Une Nuits, 2011, p. 123, citant Marie-Dominique Perrot, « La Décroissance, un mot en laisse », *Entropia*, n°9, automne 2010, p. 211. Nos italiques.

¹⁴²⁰ Char et Picasso, *op. cit.*, 1966, http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0077_19660504/OBS0077_19660504_023.pdf.

¹⁴²¹ Pour la notion de territoire existentiel, voir le lexique ainsi que la section III. 1. B. 4.

¹⁴²² Voir par exemple Émeline qui raconte comment elle s'est fait « accepter » par le merle lanceur d'alerte (section II. 3. B. 2).

habitats autonomes bien au-delà des technologies de survie, méthodologies d'intelligence collective et autres approches sectorielles auxquelles on cantonne souvent leur étude, pour affirmer leur capacité à porter une puissance d'agir qui travaille à la racine nos projets de société. Sa mise en évidence constitue une nouvelle manière incarnée et concrète d'établir qu'avec le détricotage des économies locales ou la destruction des ZADs, ce ne sont pas seulement des modes de production mais des « mondes » entiers qui s'effondrent, avec tous les pouvoirs des êtres qu'ils contiennent. Il ne s'agit pas cependant, à l'instar de certains défenseurs du « tournant non-humain », de masquer par l'étude de nouveaux paradigmes culturels ou ontologiques l'aveu d'une impuissance politique¹⁴²³. Documenter ce Tiers-langage et la *poïesis* qui le sous-tend, c'est montrer que de nouvelles formes de vie sont capables de resurgir qui restituent à des « alliances » d'agentivités humaines et non-humaines leur pouvoir de faire territoire¹⁴²⁴. L'animisme que nous avons mis à jour est donc loin d'être anodin, en ce qu'il donne corps, comme le suggèrent notamment Léna Balaud et Antoine Chopot, à « une entente renouvelée, terrienne, du communisme », portant avec elle un nouveau « partage du sensible »¹⁴²⁵ et du pouvoir. Avec ce « commun par-delà l'humain », c'est un nouvel « espace antagonique au capitalisme anthropocénique »¹⁴²⁶ qui s'ouvre. Défendre politiquement cette entente et ce « communisme réanimé »¹⁴²⁷, c'est défendre certes les habitants qui la portent, mais aussi, à travers leur mode de vie et les spécificités de sa *poïesis*, « un agir qui n'est pas le leur »¹⁴²⁸. Notre travail participe donc à mettre à jour la levée d'une « communauté » politique élargie et écocentrée constituée d'êtres humains et non-humains, mais aussi de tous les signes par lesquels leur entente se manifeste et se communique.

Ainsi, l'extension du phénomène poétique visée par cette thèse débouche aussi sur une extension *ontologique* de la communauté participant au champ de « l'habiter ». Or celle-ci s'avère *in fine* foncièrement politique puisqu'elle bouleverse la définition des êtres que notre société se donne pour but de protéger, faire participer et prospérer¹⁴²⁹. Comme l'écrivent Balaud et Chopot en écho à nos travaux :

Si la 'nature' n'est plus un ensemble d'objets simples et de mécanismes passifs, dénué d'intériorité, mais un *tissu vibrant*, multispécifique et sauvage de puissances de sentir, d'agir et de rétro-agir, c'est donc ce qui compte

¹⁴²³ Voir à ce sujet les critiques émises par Jodin Dean à l'encontre du « non-human turn », in Jodi Dean, « The Anamorphic Politics of Climate Change », *e-flux*, n°69, janvier 2016, <https://www.e-flux.com/journal/69/60586/the-anamorphic-politics-of-climate-change/>, consulté le 20 août 2018, cité par Balaud et Chopot, *op. cit.*, 2017.

¹⁴²⁴ Balaud et Chopot, *op. cit.*, 2017.

¹⁴²⁵ Jacques Rancière, *Le Partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000.

¹⁴²⁶ Balaud et Chopot, *op. cit.*, 2017, p. 1.

¹⁴²⁷ *Ibid.*

¹⁴²⁸ *Ibid.*

¹⁴²⁹ Voir par exemple à ce sujet les travaux d' « ontologie politique » d'Arturo Escobar, par exemple *Sentir-Penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2018.

comme politiquement pertinent, comme digne de considération, et ce qui compte pour exposé en droit et en fait aux opérations du capitalisme, qui en sort chamboulé.¹⁴³⁰

Cependant, l'ambition politique de notre travail ne consiste pas simplement à réadapter d'après cette communauté habitante élargie les textes juridiques et les structures politiques actuels. Il ne saurait constituer autrement dit un appel à une quelconque « traduction ». En effet, comme nous l'avons souligné, il vient appuyer avec insistance sur la nécessité de renouveler nos langages politiques — tout décorrés qu'ils sont de nos moyens de subsistance — pour nourrir en leur lieu et place des Tiers-langages qui font rentrer le monde en métamorphose. Comme ceux-ci s'avèrent indissociables des lieux et des Tiers-paysages qui les portent, il s'agit bien alors d'un appel à l'occupation, à la décolonisation, soit à la reconquête physique, active et subversive de territoires aliénés par l'entreprise productiviste. Faire exister *politiquement* ces Tiers-langages autonomes est l'horizon que cette thèse se donne.

Parce qu'ils sont « langages », ceux-ci doivent être compris à la fois comme des « fins » et comme des « moyens », soit comme des voies de communication et de participation valables à la fois comme « *media* » et pour elles-mêmes. Cependant, parce qu'ils sont aussi traversés par une communauté de puissances et d'êtres non-humains inscrite dans un territoire, nous estimons que ces Tiers-langages doivent être recherchés avant tout indirectement — à travers le développement le plus large et diversifié possible des formes de vie autonomes qui les portent, *via* tous les leviers juridiques, urbanistiques, réglementaires et économiques susceptibles d'y contribuer. Ainsi, l'élargissement du champ et de la communauté politiques auquel ce travail participe n'implique pas pour autant une dépolitisation de la question de la transition écologique au profit d'un champ « culturel » et écocritique qui ne viserait que la « sensibilisation » des individus et de leurs « mentalités »¹⁴³¹. Chez nous, l'horizon du Tiers-langage s'articule à un nombre incalculable de chantiers de transformation sociale à ouvrir immédiatement et à tous les niveaux, afin de conduire la relocalisation de l'économie et la réappropriation des modes de subsistance dont elle s'accompagne. Il s'articule aussi, au vu de la violence avec laquelle les pouvoirs publics s'évertuent à détruire et annihiler ces chantiers naissants, à l'impératif de faire vivre et prospérer de nouvelles formes de désobéissance, d'auto-défense et de témoignages — témoignages dont notre thèse a l'ambition de faire partie.

¹⁴³⁰ Balaud et Chopot, *op. cit.*, 2017, p. 4.

¹⁴³¹ Voir Blanc, Breteau et Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 125-7.

E. Une plume à la fenêtre

Ce travail nous aura donc permis de vérifier notre hypothèse initiale selon laquelle le phénomène poétique pouvait trouver à s'incarner en-dehors des textes dans certains « lieux ». Nous avons pour cela forgé la notion de « Tiers-langage » pour désigner ce phénomène de tissage inédit entre langage et territoire. Nous avons ainsi confirmé le lien entre les signes « poétiques » glanés sur le terrain et un certain type de faire « poïétique » ouvert au hasard et au vivant. Ce lien s'est avéré poétique en lui-même par la façon dont il a permis de faire résonner dans toute sa force un fragment du langage, celui de la *poïesis*, en refaisant coïncider ses sens propres et figurés, matériels et littéraires. Ce faisant, nous avons proposé une approche inédite et particulièrement déployée de la thématique de « l'habitation poétique du monde », sur le double plan de la théorie et de l'observation des pratiques habitantes contemporaines.

Bien évidemment, à l'issue de cette thèse, de nombreuses questions en-dehors de notre périmètre d'étude restent en suspens concernant les habitants autonomes et mériteraient d'être creusées, sur la base de nos matériaux de terrain ou à l'occasion de nouvelles enquêtes. Ainsi en est-il de la façon dont ceux-ci suppriment, reproduisent, ou au contraire renforcent — de par leur mode de vie — un certain nombre d'inégalités économiques, spécistes ou genrées caractéristiques de notre époque, et de la façon dont ces inégalités viennent s'articuler au « communisme réanimé » que nous avons observé. Il s'agirait alors de mesurer l'extension de cette nouvelle « culture de nature » en formation dans les habitats autonomes, autrement dit la profondeur et le lieu exact des bouleversements produits par le Tiers-langage. Si celui-ci s'accompagne sans conteste, là où il se manifeste, de la levée d'un « monde » singulier indissociable du territoire qui le porte, loin de nous justement l'idée de prétendre cerner ou figer par avance le contenu de ces mondes et les valeurs qu'ils en viennent à porter. Il est au contraire fort probable que la relocalisation des économies et le redéploiement de cultures « tiers-langagières » entraînent au contraire une resingularisation et une rediversification importantes des mœurs et organisations sociales, tout en demandant par ailleurs de retravailler en profondeur les critères de leur appréciation.

En prévision de cette tâche, notre thèse souligne aussi l'intérêt qu'il y aurait à étudier l'existence de dimensions animistes dans les cultures populaires rurales et traditionnelles — pour la géographie dans son ensemble, et en particulier pour la géographie littéraire élargie aux Tiers-langages que nous appelons de nos vœux. Il s'agirait alors d'apprécier de manière générale la nature des liens entretenus par l'animisme avec les modes de vie et « cultures de nature » auto-subsistants à travers les époques. Un nouvel enjeu de notre recherche se fait alors jour, consistant à « exhumer » un visage des cultures populaires susceptible d'avoir été travesti à la fois par le christianisme et le consumérisme industriel. Ceci permettrait sans doute une meilleure compréhension de la façon dont les Tiers-langages autonomes peuvent être amenés à se traduire en termes socio-politiques.

Enfin, notre travail sur le Tiers-langage consiste aussi à s'interroger sur le lien intime entre les méthodologies de recherche et les conditions de vie très matérielles des chercheurs-ses d'aujourd'hui. Les appels sont nombreux à faire sortir la science des laboratoires, éprouvettes et autres dispositifs que la société peine toujours d'ailleurs à reconnaître comme des « langages » en soi. Encore reste-t-il à imaginer les « dissolving shells »¹⁴³² d'une recherche-action qui demain maintiendrait ses objets dans leur fragilité et leur animation, à l'image de cette toile d'araignée qui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, fait à la fenêtre trembler une plume prise dans ses rêts invisibles. Immobile dans l'air, celle-ci semble nous faire signe au moindre souffle de vent et se mettre à bouger, comme dotée d'une vie propre... Faire avancer la recherche écocritique et la libérer de tous les dualismes qu'elle condamne *in abstracto* ne supposerait-il pas que la communauté universitaire retrouve elle aussi, comme cette plume à la fenêtre, la toile qui la ravive ? N'y aurait-il pas un intérêt à ré-ancrer la « pensée des alternatives » dans des modes de vie et une économie alternatifs¹⁴³³, ce qui supposerait de retisser le *logos* des chercheurs-ses à une *poïesis*, et rapprocherait donc la recherche elle-même d'un Tiers-langage ?

Dans la nébuleuse des métiers et compétences avec lesquels ils renouent, les habitants autonomes que nous avons rencontrés adoptent de bien des manières, en-dehors des sentiers battus, des démarches de « chercheurs ». Ainsi leur *poïesis* est-elle aussi la nôtre, et leur liberté un appel à faire perdurer, dans les universités post-effondrement qu'il nous faut préparer, cette « poésie des rapports humains » sans laquelle, selon Merleau-Ponty, « les institutions cessent de vivre »¹⁴³⁴.

Envoi

Lors de la destruction de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes en avril 2018, une image est restée marquée dans les mémoires. Celle d'une charpente, portée à bout de bras par des dizaines de personnes se relayant, flottant à travers le bocage. Curieuse bête à cent pieds humaine et non-humaine, celle-ci naviguait à travers champs au coucher du soleil vers une destination incertaine, à distance respectueuse des CRS ayant pour mandat de la détruire aussitôt qu'elle serait posée.

¹⁴³² Alaimo, *op. cit.*, 2016, p. 1.

¹⁴³³ Voir notamment à ce sujet Blanc, Breteau et Guest, *op. cit.*, 2017, pp. 135-6.

¹⁴³⁴ Merleau-Ponty, *op. cit.*, 1969, p. iv.



Nous avons vu comment, à bien des égards, les maisons légères des habitants autonomes font figures d'« habitats-bateaux »¹⁴³⁵ et d'hétérotopies¹⁴³⁶ réduites à naviguer en solitaires dans le vague, le mouvant, le précaire, l'océan juridique et l'absence de terres. Aujourd'hui, les habitants autonomes sont hissés en haut de leurs mâts, et, alors que la toile du vivant se détricote de toute part, ils cherchent le statut qu'on leur a promis, les îles et archipels qu'on leur a dessinés sur papier¹⁴³⁷. Loin d'être anodine, cette errance en fait les dignes représentants d'une humanité qui, bientôt condamnée à errer dans un milieu qui ne permettra plus sa survie, a fait du monde physique un rêve. *A contrario*, cette thèse apparaît, à l'échelle de son périmètre d'étude et au-delà, comme une démonstration inédite de la nature très incarnée — et donc très politisée — du langage et de l'imagination. À l'heure où nos sociétés sapent les fondements biophysiques de leur existence par leur persistance à vivre selon des modèles économiques destructeurs, il n'est pas besoin de s'étendre sur la préciosité vitale de cet enseignement ni sur celle des lieux de vie qui ont permis de le formuler. Aujourd'hui, les habitants autonomes nous posent la question à tous de savoir ce que nous allons faire, maintenant. Pour que la légèreté ne soit plus une précarité, mais un nouveau mode d'habiter. Pour que la grande maison occidentale ne soit plus la seule option, le seul chemin, le seul horizon. Pour qu'il soit de plus en plus possible, au revers des machines, du béton et du bâti, de vivre *dans* la vie — c'est-à-dire la plus ultime, mobile, et insaisissable des maisons légères.

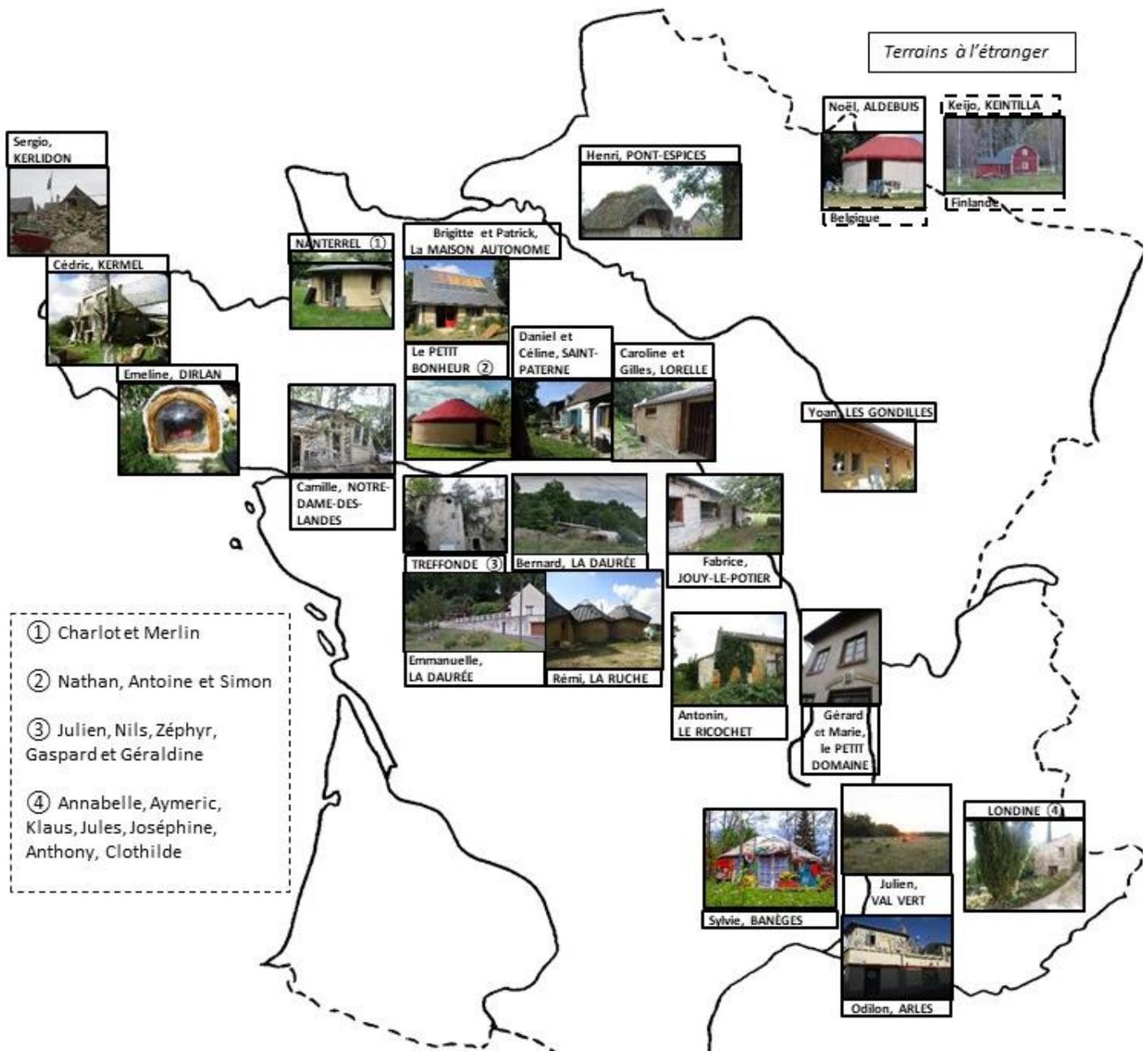
¹⁴³⁵ Voir p. 123.

¹⁴³⁶ Pour Foucault, le bateau est d'ailleurs « l'hétérotopie par excellence ». Il définit cette dernière comme rassemblant « des sortes de lieux (...) absolument autres, (...) hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables ». Voir Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, vol. 2, n°54, 2004, pp. 12-19 (pp. 15 et 19), DOI 10.3917/empa.054.0012, consulté le 5 septembre 2018.

¹⁴³⁷ Que ce soit à travers le Grenelle de l'Environnement de 2007, la loi de transition énergétique et les engagements de la COP21 en 2015, ou encore le nouveau statut foncier des STECAL créé pour favoriser l'intégration d'habitats légers dans les Plans Locaux d'Urbanisme.

Annexes

1. Carte des terrains



2. Tableau général des enquêtés

1	Annabelle, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , fuste à flanc de colline, militante de l'économie domestique
2	Anthony, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , chambre dans grange en pierre auto-rénovée et aménagée, étudiant-chercheur en master et militant de l'économie domestique
3	Antoine, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou) , yourte auto-construite dans bocage angevin, militant de l'économie domestique, ancien artiste et professeur de story-board dans une école de cinéma
4	Antonin, Le Ricochet (Auvergne) , maison en pierre auto-rénovée en bordure de forêt, ouvrier en bâtiment et militant de l'économie domestique, ancien étudiant des Beaux-Arts et gérant d'une galerie d'art contemporain
5	Aymeric, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , chambre dans ancienne bastide en pierre auto-rénovée, musicien et militant de l'économie domestique, ex-professeur de piano
6	Bernard, Ferme de La Daurée (Touraine) , mobil home agrandi d'une partie cabane en auto-construction, fermier en biodynamie, ex-mécanicien
7	Brigitte, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) , maison en pierre auto-rénovée sur plateau, militante de l'économie domestique, formatrice et harpiste, ancienne responsable de maison de jeunes et étudiante en faculté d'anglais
8	Camille, ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) , cabane autoconstruite en matériaux de récupération, militant de l'économie domestique, ex-étudiant en mathématiques
9	Caroline, Lorelle (Touraine) , pavillon bioclimatique type Phoenix autorénové en bordure de forêt, formatrice en permaculture et militante de l'économie domestique, ex-ingénieure
10	Cédric, Kermel (Bretagne, Finistère) , maison-cabane autoconstruite sur la côte, militant de l'économie domestique, ancien veilleur de nuit dans un foyer pour SDFs
11	Céline, Saint-Paterne (Touraine) , maison de bûcheron auto-rénovée en bord de Loire, chef d'une entreprise spécialisée dans la traduction en langue des signes
12	Charlot, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) , chaumière dans jeune forêt mixte, militant de l'économie domestique, ex-salarié
13	Clothilde, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , yourte dans le maquis, chercheuse-doctorante et militante de l'économie domestique
14	Daniel, Saint-Paterne (Touraine) , maison de bûcheron auto-rénovée en bord de Loire, électricien
15	Émeline, Dirlan (Bretagne) , kerterres dans un jardin-jungle, formatrice en construction de kerterres, ex-professeuse de piano.
16	Emmanuelle, La Daurée (Touraine) , pavillon moderne dans ancienne ferme troglodytique à flanc de coteau, institutrice en école maternelle
17	Fabrice, AMAP de Jouy-le-Potier (Touraine) , maison en terre-paille sous hangar autoconstruite en bordure de forêt domaniale, fermier-paysan, ex-mécanicien
18	Gaspard, Treffonde (Touraine) , cave troglodytique autorénovée dans village troglodytique en bordure de forêt, militant de l'économie domestique, ex-conducteur de bateau
19	Géraldine, Treffonde (Touraine) , maison autoconstruite dans village troglodytique en bordure de forêt, militante de l'économie domestique et écrivaine-scénariste
20	Gérard, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) , pâté de maison auto-rénové dans centre-bourg, gérant d'association (formations, épicerie, boutique), ancien dessinateur industriel

21	Gilles, Lorelle (Touraine) , pavillon bioclimatique type Phoenix autorénové en bordure de forêt, formateur en permaculture et militants de l'économie domestique, ex-ingénieur
22	Henri, Pont-Espices (Normandie) , ferme traditionnelle rénovée dans bocage normand, maraîcher et formateur en permaculture, écrivain, ancien éducateur et vulgarisateur et thérapeute
23	Joséphine, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , chambre dans grange en pierre auto-rénovée et aménagée, militante de l'économie domestique
24	Jules, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , maison en terre-paille auto-construite dans le maquis, militant de l'économie domestique
25	Julien, écolieu Le Val Vert (Gard) , yourte dans parcelle de maquis méditerranéen de 7 hectares, ancien ingénieur nucléaire, maraîcher et militant de l'économie domestique
26	Julien, Treffonde (Touraine) , cabane autoconstruite en forêt, militant de l'économie domestique et artiste-plasticien
27	Keijo, ferme de Keintilla (Finlande) , chalet en bois dans la forêt, gérant d'une ferme pédagogique traditionnelle, ex-salarié d'une banque d'investissements
28	Klaus, Coopérative de Londine (Alpes de Haute-Provence) , caravane dans le maquis, bûcheron et garde-forestier de la coopérative
29	Marie, association Le Petit Domaine à Canterel (Auvergne) , pâté de maison auto-rénové dans centre-bourg, gérante d'association (formations, épicerie, boutique), ex-femme au foyer
30	Merlin, écolieu de Nanterrel à Condorcet (Morbihan) , paillourte autoconstruite dans jeune forêt mixte, militant de l'économie domestique et formateur, ex-ingénieur
31	Nathan, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou) , yourte auto-construite dans bocage angevin, patron d'une entreprise de construction de yourte, ancien étudiant en lettres et sciences humaines
32	Nils, Treffonde (Touraine) , cave troglodytique dans village troglodytique en bordure de forêt, militant de l'économie domestique et cataphile
33	Noël, écolieu d'Aldebuis (Belgique) , yourte sur plateau, maraîcher en agriculture biologique et musicien, ancien étudiant en biologie marine et à AgroParisTech
34	Odilon, Arles (Gard) , pâté de maison auto-rénové en centre-ville, militant de l'économie domestique, ex-enseignant
35	Patrick, La Maison Autonome (Loire-Atlantique) , maison en pierre auto-rénovée sur plateau, militant de l'économie domestique et formateur, ex-professeur d'éducation physique et de yoga
36	Rémi, La Ruche (Touraine) , paligloo autoconstruit sur plateau en bordure de forêt, apiculteur, ex-militant associatif dans l'humanitaire et à la Confédération Paysanne
37	Sergio, île de Kerlidon (Bretagne, Finistère) , maison auto-construite sur l'île, gardien de l'île et militant de l'économie domestique, ancien marin
38	Simon, éco-village Le Petit Bonheur (Anjou) , yourte dans bocage angevin, militant de l'économie domestique
39	Sylvie, écolieu Cantoyourte à Banèges (Cévennes) , yourte auto-construite sur parcelle de forêt cévenole, militante de l'économie domestique, écrivaine et gérante d'association, ex-couturière
40	Yoan, GAEC et écolieu des Gondilles (Bourgogne) , bâtiment de ferme ancien sur plateau cultivé, berger, ex-salarié dans une <i>start-up</i> en pharmaco-chimie
41	Zéphyr, Treffonde (Anjou) , maison troglodytique autoconstruite, écovillage dans une ancienne carrière d'extraction de tuffeau, tailleur de pierres et co-proprétaire du terrain.

3. Lexique technique

Âme : entendu dans un sens technique, le terme désigne la partie médiane ou principale, dans le sens de « centre » ou « noyau » d'un objet — par exemple « le noyau d'une statue », « l'évidement intérieur d'une bouche à feu ». On parle ainsi de l'âme d'une poutre, d'un rail, d'une machine. Le terme peut également désigner un petit cylindre de bois qui réunit la table et le fond d'un instrument à cordes, par exemple d'un violon.

Anastomose : processus par lequel les arbres sont capables de s'envoyer des signaux de racines à racines ou de développer des essences particulières pour communiquer entre eux. Désigne aussi en anatomie l'abouchement de deux conduits organiques, soit la communication entre deux vaisseaux, deux conduits de même nature ou deux nerfs

Autotrophie : du grec auto- et trophê « nourriture », en biologie est autotrophe ce qui est capable d'élaborer ses propres substances organiques à partir d'éléments minéraux

Barbotine : boue formée avec de la terre du jardin et tamisée, utilisée pour la construction. Terme aussi utilisé en céramique désignant la pâte délayée que l'on emploie pour les pièces se fabriquant par coulage

Bauge : technique de construction vernaculaire reposant sur l'empilement de mottes de terre crue mélangée à des fibres végétales

Bioclimatique : bâtiment dont l'implantation et la conception prennent en compte le climat et l'environnement immédiat, afin de réduire les besoins en énergie pour le chauffage, le refroidissement et l'éclairage

Biomimétisme : science qui étudie les modèles de la nature et imite ou s'inspire de ces idées pour résoudre des problèmes humains

Cairns : monticules ou tumulus d'origine celte faits de terre ou de pierres ou pyramides élevées par des alpinistes ou des explorateurs comme point de repère ou marque de leur passage

Catachrèse : figure de rhétorique qui consiste à détourner un mot de son sens propre

Cataphilie : activité consistant en la visite clandestine de l'énorme réseau d'anciennes carrières souterraines de Paris. Terme aussi employé pour la pratique régulière et assidue de l'exploration de réseaux souterrains

Chaumière : Petite maison en bois, bois de palettes et torchis de terre et paille, souvent dotée d'un toit de chaume

Chénopode : plante sauvage répandue près des vieux murs. Le mot vient d'un terme grec signifiant littéralement « patte d'oie »

Engoulevent : oiseau passereau brun-roux, au bec largement fendu

Éolienne Pigott : petite éolienne *low-tech* pouvant être auto-fabriquée

Eurythmie : pratique aussi désignée « art du mouvement » issue de l'anthroposophie de Rudolf Steiner consistant notamment à transformer les mots en gestes

Forêt-jardin (ou jardin-jungle) : forêt « comestible » fournissant à la fois bois, fruits et légumes de maraîchage et plantes sauvages particulièrement fréquente en permaculture

Fuste : maison en rondins de bois

Habitats légers : habitats caractérisés en général par leur surface restreinte, leur réversibilité, la provenance locale de leurs matériaux, leur faible technicité en matière de construction et d'entretien ainsi que par leur coût économique et énergétique modéré

Haïku : poème classique japonais de trois vers

Kerterre : littéralement « maison de terre », mot forgé par Émeline à Dirlan pour désigner de très petites maisons faites de terre, argile ou chaux mêlées de fibres végétales et modelées à la main, sans armature, qui durcissent (ou « carbonatent ») avec le temps

Low-tech : « basses technologies » ne dépendent pas des infrastructures, réseaux complexes, ressources rares et consommations énergétiques importantes sur lesquelles repose la société thermo-industrielle. Faciles à recycler et à réutiliser, elles permettent de conserver un niveau de confort et de civilisation agréables tout en évitant les chocs des pénuries à venir

Mandala : terme sanscrit signifiant « cercle » et — par extension — « sphère », « environnement », « communauté ». Il désigne plus précisément une représentation symbolique, de forme géométrique et symétrique par rapport à son centre, du cosmos et des différentes relations qui s'y établissent entre le matériel et le spirituel. Présent dans de nombreuses cultures, il sert souvent de support à la méditation et se voit souvent associé au thème de l'impermanence

Métabolisme : ensemble des transformations chimiques et physico-chimiques qui s'accomplissent dans les tissus d'[un] organisme ou d'un écosystème (dépenses énergétiques, échanges, nutritives...)

Militants de l'économie domestique : personnes qui, bien que définies comme « au chômage » ou « sans activité » au regard de l'administration et de l'économie de marché instituée, ont fait le choix d'investir leur énergie, leur temps, leurs différents « métiers » ou compétences dans le développement d'un lieu de vie et de son économie propre

Mycélium : appareil végétatif filamenteux élaboré par de nombreux champignons

Organique : ce qui a rapport ou qui est propre aux organes, ce qui provient de tissus vivants ou de transformations subies par les produits extraits d'organismes vivants, ou enfin ce qui croît depuis l'intérieur d'un corps physique donné, selon son métabolisme propre, mais en référence à et en correspondance avec un corps plus grand qui participe à sa transformation

Pailourte : mot-valise inventé par Merlin à Nanterrel formé de la réunion de « yourte » et de « paille » et désignant une maison en terre et paille à ossature bois de forme circulaire, dotée d'une toiture autoportée

Paligloo : maison en terre à ossature bois modelée sur la forme d'un ballon de foot

Permaculture : méthode de conception destinée à la création d'environnements humains soutenables popularisée entre autres par Masanobu Fukuoka, Bill Mollison et Rob Hopkins

Poêle de masse : poêle accumulant la chaleur dans les matériaux lourds qui le constituent (pierre, brique) et la restitue, essentiellement par rayonnement thermique, régulièrement et lentement, jusqu'à plus de 24 heures durant

Raku : technique de cuisson de poteries d'origine japonaise

Réseau trophique : structure constituée par les relations qui lient les organismes consommés à ceux qui les consomment et par laquelle l'énergie et la biomasse circulent, appelée plus communément chaîne alimentaire ou en anglais *food web*

Rocket stove : petit poêle doté d'une isolation empêchant toute déperdition de chaleur et permettant une combustion quasi complète, ce qui donne la possibilité de cuisiner et faire chauffer de l'eau avec très peu de bois

Rural : nous incluons dans cette catégorie tous les milieux en dehors des villes, villages et zones périurbaines composés d'un point de vue foncier de terrains de statuts agricole, naturel ou « de loisir »

Sculpting massage : pratique thaï consistant à masser le corps à l'aide d'un petit marteau

Skydome : des mots anglais *sky*, « ciel », et *dome*, « coupole ». Sorte de hublot de plafond, lanterneau vitré (souvent simple forme en plastique) pour éclairage zénithal

Spirale aromatique : jardin des simples en spirale étagé sur un monticule de 1 à 1,3 mètre de haut qui permet d'arroser les aromates à l'aide d'un seul asperseur et donc de minimiser la consommation d'eau, tout en offrant à des plantes dont les besoins diffèrent des conditions variées d'humidité et d'ensoleillement

Tai-chi chantier : le *tai-chi* ou *tai-chi-chuan* est une gymnastique chinoise d'origine très ancienne constituée par un enchaînement lent de mouvements, selon des schémas précis. L'appellation *tai-chi* « chantier » désigne une pratique consistant à intercaler des séances de *tai-chi* au cours d'un chantier afin de faire bénéficier le travail physique des bienfaits notamment respiratoires du *tai-chi*

Terrasson : élément spatial dont l'utilité originelle a disparu du fait des modifications de son environnement, ce qui lui confère un caractère absurde. Les terrassons font l'objet d'une mode particulière au Japon

Tiers-paysage : notion empruntée à Gilles Clément. Fragment à la fois délaissé et indéfini du paysage ne représentant ni le pouvoir ni la soumission à lui, marges non répertoriées comme richesses se faisant néanmoins les refuges d'une diversité animale, végétale et existentielle

Tiny house : « micromaison » en bois d'une vingtaine de mètres carrés montée sur un châssis de remorque routière

Tore : motif d'ornementation imitant un collier ou un cordon torsadé

Toono : cercle de toit ou clef de voûte recevant dans une yourte les perches de la charpente du toit rayonnant à partir des treillis, laissant passer l'évacuation du poêle et la lumière du jour

Tractopoule : poulailler mobile monté sur des roues permettant de faire effectuer par les poules le même travail de désherbage, d'ameublissement et de fertilisation de la terre qu'un tracteur alimenté en énergies fossiles

VHF : équipement de radio utilisant de très hautes fréquences (*Very High Frequencies* en anglais) et permettant de communiquer d'un bateau à l'autre

Wigwam : hutte ou tente des Indiens d'Amérique du Nord

Wwoofing : association faisant le lien entre des fermier·ère·s biologiques et des citoyens désireux de s'initier à un ensemble de savoir-faire écologiques et autonomes de manière bénévole contre le gîte et le couvert

ZAD : Zone À Défendre. Acronyme utilisé notamment lors de la contestation du projet d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes pour désigner la zone occupée par les opposants au projet, également appliqué à une variété de sites faisant l'objet de grands projets d'infrastructures contestés

Zome : construction polyédrique effectuée en général en matériaux légers

4. Table des illustrations

Figure 1 Sonia Delaunay, Prismes électriques, 1914 (Paris, Musée National d'Art Moderne).....	13
Figure 2 Sonia Delaunay, Prismes électriques, 1914 (Paris, Musée National d'Art Moderne).....	30
Figure 3 L'arbre-double comme figure de la poïesis. Chez Gilles et Caroline à Lorelle	57
Figure 4 Représentation schématique du faire « poïesis ».....	74
Figure 5 Tableau récapitulatif des axes et méthodes d'observation	80
Figure 6 « Ces [soudains reliefs] et départs [d']image », ici sur les murs des Gondilles	83
Figure 7 Vue de l'intérieur d'un wigwam en osier et rubans tressés chez Sylvie à Cantoyourte	85
Figure 8 Reflets de nacre dans la toile autonome	89
Figure 9 Aperçu des utopies concrètes en France, septembre 2018.....	93
Figure 10 Localisation géographique des habitats étudiés.....	96
Figure 11 Localisation ville-campagne des habitats étudiés.....	97
Figure 12 Répartition des lieux par nombre d'habitant.....	97
Figure 13 Liste des six questions de recherche utilisées dans la troisième phase d'analyse des matériaux de terrain	99
Figure 14 Au volant du « Rêvobus », le camion aménagé prêté par « la Rêvothèque », association dédiée à la construction de liens sociaux par l'intermédiaire de roulottes pleines de trésors....	100
Figure 15 Localisation géographique des terrains étudiés et de Nanterrel.....	102
Figure 16 Kerterre de bienvenue à l'entrée de Nanterrel	103
Figure 17 Au bord d'un chemin, à Nanterrel	103
Figure 18 Vue du ciel de Nanterrel et localisation des différents sites	104
Figure 19 La paillourte et son terrain, sur le site de l'Écocentre	104
Figure 20 La Chaumière, au Refuge des Carottes Rieuses	104
Figure 21 Maison en terre-paille aux Arts Verts	105
Figure 22 Exemple de la diversité des habitats représentés à Nanterrel	105
Figure 23 Jeux de surfaces à Nanterre.....	105
Figure 24 Ornaments et émergences à Nanterrel	108
Figure 25 Abords et milieux naturels.....	113
Figure 26 Les quatre configurations récurrentes des habitat.....	114
Figure 27 Meubles intégrés à la structure de la maison.....	115
Figure 28 Répartition hommes / femmes des habitants	116
Figure 29 Activités exercées par les habitants et fréquences respectives	117
Figure 30 Métiers d'origine des habitants et fréquences respectives.....	117
Figure 31 Kit de l'autonomie VS kit thermo-industriel: les principaux équipements par secteur de besoin des habitats alternatifs et des habitats conventionnels	119
Figure 32 Exercice de modélisation de l'éco-hameau sous forme d'une toile à la Maison Autonome	121
Figure 33 L'exercice de « la toile de la vie », ici chez un un groupe du mouvement des Villes en Transition	121
Figure 34 Plans d'un jardin de banlieue pavillonnaire avant et après une réorganisation autonome inspirée de la permaculture	123
Figure 35 Déclinaison du motif du bateau à travers les habitats autonome.....	124
Figure 36 Habitat dans la « jungle », à Kermel, chez un voisin de Cédric.....	125
Figure 37 Forêt-jardin ou « jardin-jungle » chez Émeline à Dirlan.....	125
Figure 38 « Mur-tissu » des taillis à Nanterrel	125
Figure 39 Chez Émeline à Dirlan.....	125
Figure 40 Arche végétale à Treffonde.....	126
Figure 41 Vue en coupe d'un balcon aménagé en permaculture.....	126
Figure 42 Treille en osier à la Maison Autonome	126

Figure 43 Treillis avec des vignes en guise de pergola au-dessus d'un chemin.....	127
Figure 44 Treille à Pont-Espices	127
Figure 45 Treillis et autres supports pour plantes grimpantes multipliant les surfaces de culture	127
Figure 46 Sol de parcelle couvert à Londine	127
Figure 47 Serre à la Maison Autonome.....	127
Figure 48 Voiles de protection contre les insectes à Kermel.....	128
Figure 49 Voiles de protection contre les insectes séchant au soleil à Pont-Espices	128
Figure 50 Prolifération aquatique à Pont-Espices.....	128
Figure 51 Iris drainantes au faîte d'un toit de chaume à Pont-Espices.....	128
Figure 52 À travers la jungle des bassins plantés, à la Maison Autonome	128
Figure 53 Fuste au toit végétalisé à Londine.....	129
Figure 54 Arbre intégré au toit de la cabane de Jules, à Londine.....	129
Figure 55 Toiles d'araignée à la fenêtre à Jouy-le-Potier	129
Figure 56 Chemin menant au « jardin-jungle » d'Émeline à Dirlan	129
Figure 57 Coquillage incrusté au mur d'une kerterre à Dirlan sur lequel un papillon s'est posé..	130
Figure 58 Serre bioclimatique à la Maison Autonome	132
Figure 59 Le pavillon bioclimatique de Gilles et Carolines à Lorelle	132
Figure 60 Pavillon bioclimatique « 3E » à la Maison Autonome.....	132
Figure 61 Les quatre éléments sur la rambarde de la mezzanine, au Petit Bonheur	132
Figure 62 Tas de matériaux divers chez Odilon à Arles.....	133
Figure 63 Tas de tuiles à Cantoyourte.....	133
Figure 64 Tas de déchets végétaux compostant directement sur le sol à Pont-Espices	133
Figure 65 Tas de blocs de tuffeau à Treffonde.....	133
Figure 66 Entrepôt aux Arts Verts à Nanterrel.....	133
Figure 67 La « maison-stock » d'Odilon à Arles	134
Figure 68 Fragments de vaisselle dans la façade d'Odilon (2)	134
Figure 69 Fragments de vaisselle incrustée dans la façade d'Odilon (1)	134
Figure 70 Murs rembourrés de paille à Lorelle.....	134
Figure 71 Objets incrustés dans les murs à Notre-Dame-des-Landes (a, c, e, f) et Nanterrel (b, d)	135
Figure 72 Plantes se décomposant sur pied à Pont-Espices	135
Figure 73 Rigoles de récupération d'eau de pluie intégrées aux murs de la kerterre à Dirlan.....	136
Figure 74 À la Maison Autonome, le toit du zome.....	136
Figure 75 Spirale aromatique et sa petite mare de cresson d'eau	136
Figure 76 Seconde enveloppe construite autour de la maison initiale à Lorelle à l'aide de caissons en bois remplis de paille	137
Figure 77 Fuste à Londine avec rondins garnis de chanvre pour l'isolation	137
Figure 78 Chanvre intégré aux murs d'une kerterre à Nanterrel.....	137
Figure 79 Les toilettes sèches, cas symptomatique de nouveaux échanges métaboliques entre l'habitant et son habitat.....	138
Figure 80 Exemple du zonage de site pratiqué en permaculture	139
Figure 81 Serre-poulailler à Pont-Espices	139
Figure 82 Serre utilisée comme entrepôt et buanderie aux Arts Verts, à Nanterrel.....	139
Figure 83 Jardin dans un hall d'entrée à Nanterrel.....	139
Figure 84 Serre dans le salon, à l'éco-hameau de la Maison Autonome.....	140
Figure 85 Jardin intérieur dans la kerterre d'Émeline à Dirlan	140
Figure 86 Modélisation spatiale des interactions entre éléments à la micro-ferme en permaculture de la Bourdaisière, Indre-et-Loire	142

Figure 87 Modélisation systémique des interactions entre éléments à la micro-ferme en permaculture de la Bourdaisière, Indre-et-Loire	142
Figure 88 Fibres de chanvre apparentes dans la kerterre des Carottes Rieuses à Nanterrel.....	145
Figure 89 Tipi à Nanterrel	145
Figure 90 Toilettes sèches en chaume à Nanterrel.....	146
Figure 91 Yourte de Sylvie en patchwork	146
Figure 92 Salle de bains habillée de tissus à Kermel.....	146
Figure 93 Wigwam en rejets de châtaignier chez Sylvie	146
Figure 94 Intérieur de yourte chez Sylvie	146
Figure 95 Fanions colorés à Treffonde.....	146
Figure 96 Filins et fanions colorés à Pont-Espices (a), Londine (b) et Cantoyourte (c).....	147
Figure 97 Objets et meubles tressés ou torsadés: lit (a), mobiles (b, c, d, e), siège (f), plate-bande (g) et poignée de porte (h).....	147
Figure 98 Sculptures enchevêtrées dans le village troglodytique de Treffonde	148
Figure 99 Entrelacs et arabesques à la Maison Autonome (a), à Treffonde (b), Nanterrel (c), Dirlan (d, f) et Cantoyourte (e)	148
Figure 100 La toile de Pénélope qui « prend en écharpe » la maison d'Odilon à Arles, en vert clair sur la photo, sur l'un des pans du pâté de maisons.....	149
Figure 101 Portes en patchwork à Kermel (a) ou en rubans, à Londine (b)	150
Figure 102 Cloisons en fils ou treillis souple à Kermel (a) et à la Maison Autonome (b).....	150
Figure 103 Voiles et bâches à Pont-Espices (a et c) et Jouy-le-Potier (b)	150
Figure 104 Rubans, tissages et tressages chez Sylvie à Cantoyourte	152
Figure 105 Passerelles en filets de pêche chez Cédric à Kermel.....	152
Figure 106 Éclats et rayonnements dans les habitats autonomes (1) : toono du zome de la Maison Autonome (a), sur un mobil home à Nanterrel (b), dans une cuisine à Notre-Dame-des-Landes (c) et dans la yourte de Sylvie à Cantoyourte(d).....	153
Figure 107 Éclats et rayonnements dans les habitats autonomes (2)	154
Figure 108 Scintillements multicolores et multifacettes dans les habitats autonomes.....	154
Figure 109 Une figure du scintillement : lampe goutte d'eau à Kermel. « Je n'ai rien trouvé de plus scintillant qu'une goutte (...), une goutte d'eau, [comme] la vie, (...) qui perlait au bord d'une herbe flexible »	155
Figure 110 Scintillement multicolore chez Sylvie à Cantoyourte.....	155
Figure 111 Superposition du foisonnement végétal et des éclats multifacettes autonomes sur les vitraux de Treffonde	156
Figure 112 Constructions de type polyédriques (1) : à Treffonde (a, b), la Maison Autonome (c) et au Petit Bonheur (d).....	156
Figure 113 Constructions de type polyédriques (2) : à Treffonde (a, c), La Ruche (b) et Kermel (d)	157
Figure 114 Motifs archétypaux inspirés de la nature en permaculture	158
Figure 115 Récurrence de motifs archétypaux inspirés de la nature dans les habitats autonomes (1) : À Lorelle, dessin d'un arbre avec système racinaire (a), motif en étoile rappelant le schéma de circulation de la sève à la Maison Autonome (b), aux Gondilles (e), cercles concentriques rappelant la coupe transversale d'un tronc à Nanterrel (c), à Arles (f) et à Dirlan (g), mosaïques à Treffonde (d)	158
Figure 116 Récurrence de motifs archétypaux inspirés de la nature dans les habitats autonomes : motif en étoile rappelant le schéma de circulation de la sève à la Maison Autonome (a), cercles concentriques rappelant la coupe transversale d'un tronc aux Gondilles (b), tores à Dirlan (c) et à Nanterrel (d).....	159
Figure 117 Motifs en grecques dans la nouvelle fromagerie auto-construite de Londine.....	159

Figure 118 Toilettes sèches « des merveilles » à Dirlan	160
Figure 119 Toilettes sèches au Petit Bonheur (a), à Nanterrel (b) et à Kermel (c)	160
Figure 120 Motif de voile au centre d'un potager à Pont-Espices.....	161
Figure 121 Niches végétales à la Maison Autonome (a), à Treffonde (b) et à Dirlan (c)	162
Figure 122 Poches de jean assemblées et reconverties dans la cuisine en porte-ustensiles chez Sylvie	162
Figure 123 Chrysalides dans la main d'Aymeric, à Londine	162
Figure 124 Rideau-papillon dans la « yourte-chrysalide » de Sylvie.....	162
Figure 125 Fenêtres de vérité à Lorelle (a et b, d), au Petit Domaine (c) et à Londine (e).....	163
Figure 126 À Londine, bâtiment de sanitaire construit sur un « tas » de bouteilles	164
Figure 127 « Toit-tas » de la kerterre à Nanterrel rappelant les liens étymologiques indo-européens entre les verbes « construire » et « entasser »	164
Figure 128 Structurations et sublimes des tas et empilements dans les habitats autonomes	165
Figure 129 Toit et entrée de kerterre à Nanterrel	166
Figure 130 Lampadaire à Londine avec immeubles urbains peints	166
Figure 131 À l'entrée de la cabane auto-construite de Jules à Londine	166
Figure 132 Toono-mandala chez Sylvie.....	167
Figure 133 Table-mandala chez Sylvie, à Banèges	167
Figure 134 Détail de la table-mandala chez Sylvie.....	167
Figure 135 Jardins-mandalas à la Maison Autonome (a) et à Pont-Espices (b).....	168
Figure 136 Jardins mandalas à Pont-Espices (a), Cantoyourte (b, c, f), Nanterrel (d et e)	168
Figure 137 Lit de fougères fraîches dans la kerterre d'Émeline à Dirlan	169
Figure 138 Formes hybrides de sculptures combinant la forme concentrique et solaire du mandala à des visages mi-bêtes mi-humains à Treffonde.....	170
Figure 139 Motifs anthropocosmiques (1) : totems dans les habitats autonomes chez Sylvie (a, c et d) et à Londine (b).....	170
Figure 140 Motifs anthropocosmiques (2): totems dans les habitats autonomes à Notre-Dame-des-Landes (a), à Treffonde (b), chez Sylvie (c) et à la Maison Autonome (d)	171
Figure 141 Motifs anthropocosmiques (3) : totem chez Sylvie	171
Figure 142 Motifs anthropocosmiques (4) : portiques à Treffonde	171
Figure 143 Motifs anthropocosmiques (5) : arbres singuliers à Treffonde (a) et chez Sylvie (b et c)	172
Figure 144 Mélanges et juxtapositions de traits anthropocosmiques chez Sylvie à Banèges : tressages, niches, mandalas, totems	172
Figure 145 Arbre-noeud chez Sylvie à Cantoyourte	173
Figure 146 Fresque anthropocosmique à Londine, interface montrant l'interpénétration du dehors et du dedans.....	174
Figure 147 Chez Sylvie à Cantoyourte : « mon atelier, il est dans la nature maintenant, (...) c'est en plein air, ça vit »	175
Figure 148 Entrée de la serre de Cédric à Kermel.....	177
Figure 149 Inscription à l'un des points d'entrée de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.....	177
Figure 150 Plafond en voûte étoilée piquée de branches, à Notre-Dame-des-Landes	179
Figure 151 Plantes vivantes « en plafonnier » dans la kerterre d'Émeline à Dirlan	180
Figure 152 Tapis de fougères et lit de pierres, fenêtre au ras du sol, récipient coquillage : espace intérieur-extérieur chez Émeline à Dirlan	180
Figure 153 Meubles et pièces de vaisselle disséminés à travers les terrains autonomes à Nanterrel (a), Treffonde (b et c), Dirlan (d, e et f).....	180
Figure 154 Empreintes « en creux » des maisons à Dirlan (a), au Petit Bonheur (b) et à Lorelle (c)	181

Figure 155 Dortoir pour humains et non-humains à Londine	181
Figure 156 Dispositif de visibilité au Petit Bonheur	182
Figure 157 Tronc en segments de tuyauterie du dix-huitième siècle sur la façade d'Odilon à Arles	182
Figure 158 Remises en question du seuil. À Cantoyourte (a), Nanterrel (b), Londine (c) et Treffonde (d)	182
Figure 159 Vue intérieure et extérieure de l'inscription « habiter le temps », chez Odilon, à Arles	184
Figure 160 Quand la fenêtre prend la forme de ce qu'elle voit. Cas de contamination de formes entre intérieur et extérieur chez Odilon à Arles	185
Figure 161 Hybridations entre les règnes	186
Figure 162 Mélanges entre mondes humain et non-humain à Nanterrel (a), Lorelle (b) et Dirlan (c et d)	186
Figure 163 Fleur d'ail à chapeau, à Pont-Espices	187
Figure 164 « Gerbe-flambeau », à Londine.....	187
Figure 165 Mélanges humains et non-humains à Londine (a et b) et Pont-Espices (c).....	188
Figure 166 Se nourrir de lumière. Figures du fantasme autotrophe à Notre-dame-des-Landes ..	188
Figure 167 Bol géant servant parfois de baignoire et piscine à Dirlan	189
Figure 168 Au Petit Domaine, des figures discrètes d'animaux viennent « nicher » jusque dans les plus petits recoins	190
Figure 169 Masque sur le poêle, à Treffonde	192
Figure 170 Jeux de miroirs chez Émeline à Dirlan, dans sa salle de bain végétale (a), à l'intérieur de la kerterre (b) dans une rigole (c) et chez Sylvie à Cantoyourte (d)	194
Figure 171 Figures chantantes	196
Figure 172 Un monde qui fait signe (1). Yeux de l'habitat à Treffonde (a et b) et ardoise gravée de signes énigmatiques à Dirlan (c)	196
Figure 173 Un monde qui fait signe (2). À Arles (a et c), Londine (b, d, e, g), aux Gondilles (h) et à Nanterrel (h).....	197
Figure 174 Des signes pour montrer le chemin. Mémoires d'apparition à Nanterrel (a), Londine (b, Treffonde (c), la Maison Autonome (d) et Arles (e).....	198
Figure 175 « Matières-émotions » à Kermel (a), Londine (b) et Dirlan (c et d).....	198
Figure 176 Un vélo qui fait signe. Relief sur les murs des Gondilles.....	199
Figure 177 Langue des signes et objets de vaisselle qui parlent, à Treffonde : « nous léchez pas tomber, lavez-nous ! »	199
Figure 178 « L'elfe aux grandes oreilles, qui écoute ». À la Maison Autonome	200
Figure 179 Figures du corps élargi du sujet du dehors	201
Figure 180 La fille de Fabrice à Jouy-le-Potier, petit poussin souriant dans les ruines d'une kerterre effondrée.....	201
Figure 181 Cagettes à la miellerie de Londine	202
Figure 182 Extrait du poème de Richepin chanté par Brassens (ci-contre), affiché au mur de la grande salle commune à Londine	202
Figure 183 Poème « en traversin » chez Yoan aux Gondilles	203
Figure 184 Pierre (a) et carte postale (b) fractales dans les murs d'Émeline à Dirlan	204
Figure 185 Le sujet du dehors ou le fantasme de disparaître dans l'éclat. Photographie prise par un habitant dans les caves de Treffonde	204
Figure 186 Une aspiration à se laisser traverser. Vitraux du zome à 84 facettes à la Maison Autonome	205
Figure 187 « Si tu fais vraiment une sphère, la lumière elle se bombarde de partout, donc l'image elle doit disparaître ». « Sphère-lumière » sur la place centrale de Treffonde	205

Figure 188 Figures de diffraction dans les habitats autonomes	205
Figure 189 Atelier de mosaïque, aux Gondilles. « C'est le contexte qui fait sortir le son, l'individualité »	206
Figure 190 « Essaye d'être toi-même ». Construction de la subjectivité au revers de l'habitat, ici à Londine.....	206
Figure 191 Des habitants inscrits dans un contexte mosaïque. Tableau à radio Zinzine, la radio libre de Londine	207
Figure 192 Un faire « traversé » : bureau d'Henri surplombant le ruisseau traversant le domaine à Pont-Espices (a) et cabane de Camille à Notre-Dame-des-Landes (b).....	210
Figure 193 Vitraux à Treffonde. Un faire caché dans les entrelacs de la subjectivité poétique, germant « de l'intérieur du monde naturel et au contact des formes sensibles »	211
Figure 194 La poïesis comme « écheveau » entre matière et signification (a) et cheminée « spire » chez Émeline à Dirlan (b).....	212
Figure 195 Reflet du faire autonome sur un mur de la cabane des Merveilles à Nanterrel : « un tel écheveau peine [à] rentrer dans les cadres »	212
Figure 196 Malléabilité du « milieu causal » sur les lieux autonomes, ou l'habitat « palimpseste ». Les pans de réalité investis autrefois par le mot « poïesis » se réactivent, rallumant leurs dessins oubliés et traces pariétales	212
Figure 197 « Massifs » de sculptures au village troglodytique de Treffonde	213
Figure 198 Quand travail, œuvre et action se mélangent. Fenêtre figure de l'hybridation, chez Émeline, à Dirlan	214
Figure 199 « Danger! Technology at work» à Londine	216
Figure 200 Citation de Calderon sur les murs de la menuiserie, à Londine : « je me méfie du savoir qui ne pleure pas, de la philosophie qui ne rit pas, et de l'orgueil qui ne baisse pas la tête devant les enfants »	216
Figure 201 « Nul ne commande ». L'autonomie comme capacité d'auto-détermination et refus de la hiérarchie, à Londine	216
Figure 202 Rencontre du motif du « bateau » autonome et du refus de l'autorité à travers la figure récurrente chez les autonomes de l'univers pirate	216
Figure 203 Des formes libérées. Étrangeté et excentricité du faire autonome à Treffonde (a et c) et Londine (b)	217
Figure 204 Façade d'Odilon à Arles et enseigne de supermarché U	218
Figure 205 Un faire entremêlé au vivant, à Treffonde.....	219
Figure 206 « Multiplication » des figures de l'organique: à Notre-Dame-des-Landes, l'inscription « we don't die we multiply » fait pendant à une fleur faite de bouteilles encastées dans le mur	220
Figure 207 Pierres colorées incrustées dans la kerterre.....	221
Figure 208 Charpente autoportée de Merlin à Nanterrel	223
Figure 209 « À bas les cadences infernales ». Affiche sur la porte de la scierie, à Londine	224
Figure 210 Mémoire du geste aux Gondilles	224
Figure 211 Cicatrice dans le mur de la paillourte à Nanterrel	224
Figure 212 Poignée de porte prise dans l'enduit, figure du « faire corps » autonome, à Nanterrel	225
Figure 213 Figures du faire corps sur le chantier de la maison en pisé à Nanterrel (a et b)	225
Figure 214 Un faire tisserand entremêlé aux « racines » de ce que l'on sent vivant en soi.....	226
Figure 215 Maisons-coquilles chez Émeline à Dirlan	227
Figure 216 Chez Émeline à Dirlan.....	227
Figure 217 Maison coquille d'« œuf » brisée chez Fabrice à Jouy-le-Potier.....	227
Figure 218 Lit de coquilles d'huîtres à Londine.....	227

Figure 219 Visages de l'agentivité poétique du dehors, aux abords d'une kerterre, chez Émeline à Dirlan	228
Figure 220 L'articulation à un « corps » plus grand que soi. Vu de l'intérieur, le tipi de Nanterrel prend des allures de grand torse	229
Figure 221 Objets géants dans les habitats autonomes à Londine (a) et Dirlan (b)	230
Figure 222 Les habitats s'avivent d'images et se peuplent de présences. Mur très « habité » de la Boîte Noire à Notre-dame-des-Landes (a) et visage sortant du mur à Kerlidon (b)	236
Figure 223 À Notre-Dame-des-Landes, une petite « âme » ou cylindre de bois — selon l'usage du terme en lutherie — soutient la charpente d'une cabane	241
Figure 224 Niche exhumée au Petit Domaine et habitée d'une « vie intérieure »	241
Figure 225 Des niches habitées	242
Figure 226 Traits anthropomorphes des habitats autonomes : meule « crâne enterré » à Pont-Espices (a), « yeux » murés et cave-visage à Treffonde (b et c)	243
Figure 227 Parcelles de potager à Pont-Espices	243
Figure 228 Motifs religieux au détour des habitats : à Treffonde (a et b) et à Pont-Espices (c), un papier trouvé au sol sur la petite plage près du ruisseau	245
Figure 229 Les Devahs, « êtres de la nature » matérialisés par Brigitte à la Maison Autonome sous la forme de sculptures en raku : la gardienne de l'eau, près de la citerne (a), « l'ange du lieu », sous le chêne (b) et « l'elfe aux grandes oreilles, (...) qui écoute », au fond du terrain (c)	246
Figure 230 Êtres et figures à travers les habitats autonomes (1) : à Pont-Espices (a), Dirlan (b, c, f), aux Gondilles (d), à Londine (e), au Petit-Bonheur (g), à Treffonde (h)	246
Figure 231 Êtres et figures à travers les habitats autonomes (2) :	247
Figure 232 Big Chief, « l'âme du lieu », à Lorelle	248
Figure 233 Investissement de la verticalité dans les habitats autonomes	248
Figure 234 Figures de l'inversion. « Il faut tout inverser ici » (Marie, Petit Domaine). À Treffonde (a), au Petit Domaine (b et d), à Londine (c) et à Lorelle (e)	249
Figure 235 La « chambre claire » au Petit Domaine, dans l'ancienne chambre froide d'une boucherie	250
Figure 236 Chrysalides dans la main d'Aymeric, à Londine	250
Figure 237 Juxtaposition du panneau et totem de bienvenue à Notre-Dame-des-Landes	252
Figure 238 « Poignée » de porte « relittéralisée », à l'entrée de la forge de Treffonde	253
Figure 239 Raquette « envoyant » l'agrégat d'objets vers un nouveau monde. Détail du totem de bienvenue de Notre-Dame-des-Landes	256
Figure 240 Sonia Delaunay, « Éclipse », tapisserie d'Aubusson d'édition originale tissée par les ateliers Pinton d'après un carton de Sonia Delaunay, 132 x 182 cm	257
Figure 241 Chrysalides dans la main d'Aymeric, à Londine	265

5. Bibliographie

- David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013.
- Elizabeth Adams St. Pierre, «Methodology in the Fold and the Irruption of Transgressive Data», *International Journal of Qualitative Studies in Education*, n°10, 1997, pp. 175–89.
- Stacy Alaimo, *Exposed. Environmental Politics and Pleasures in Posthuman Times*, Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2016.
- Suzanne Allaire, *La Parole de poésie, Lorand Gaspar, Jean Grosjean, Eugène Guillevic, Philippe Jaccottet*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.
- Isabel Allende, *Mon pays réinventé*, Paris, Grasset, 2003.
- Hannah Arendt, « Condition de l'homme moderne », in *L'Humaine Condition*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 51-326.
- Aristote, *La Poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- Antonin Artaud, « En finir avec les chefs-d'œuvre », *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938.
- _____, « Le Pèse-Nerfs », *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, 1970.
- Michael Atkinson, « Parkour, Anarcho-Environmentalism and *Poiesis* », *Journal of Sport & Social Issues*, vol. 2, n°33, 2009, doi: 10.1177/0193723509332582, consulté le 8 juillet 2017, pp. 169-94.
- Florence Aubenas et Miguel Benasayag, *Résister, c'est créer*, Paris, La Découverte, 2002.
- Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
- Gaston Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1934.
- _____, *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957.
- Antoine Bailly, « Distances et espaces : 20 ans de géographie des représentations », *L'Espace géographique*, n°3, 1985, pp. 197-205.
- Émeline Bailly, « Poétique du paysage urbain », *Métropolitiques*, 13 février 2013, <http://www.metropolitiques.eu/Poetique-du-paysage-urbain.html>, consulté le 5 juin 2017.
- Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement. Voyages en France*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.
- _____, *L'Élargissement du poème*, Paris, Christian Bourgois, 2015.
- Léna Balaud et Antoine Chopot, « Nous ne sommes pas seuls. Les alliances sylvestres et la division politique », intervention à la semaine *Greffer de l'ouvert. Matériaux pour des écoles de la terre* organisée à la ferme de Lachaux, du 28 août au 1er septembre 2017. À paraître en septembre 2018 dans le numéro 1 de la revue *Les Terrestres*.
- Karen Barad, *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham/London, Duke University Press, 2007.
- Marcello Barbieri (dir.), *Introduction to Biosemiotics. The New Biological Synthesis*, Dordrecht, Springer, 2007.
- _____, « What is Biosemiotics », *Biosemiotics*, vol. 1, n°1, avril 2008, pp. 1-3.
- Josef Barla *et al.*, « The Politics of Becoming-With Affective Entanglements, More-Than-Human Politics, and Multispecies Justice in the Anthropocene », présentation pour la conférence *Environmental Humanities and New Materialisms: The Ethics of Decolonizing Nature and Culture*, Paris, 7-9 juin 2017, <http://newmaterialism.eu/content/3-updates/8th-annual-conference/nmprog17draft-13-03-2017-unesco.pdf>, consulté le 7 novembre 2017.

Barricades de mots (collectif), « Ce que vous ne pourrez pas détruire », *Reporterre*, 12 avril 2018, <https://reporterre.net/Ce-que-vous-ne-pourrez-pas-detruire>, consulté le 13 mai 2018.

Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

_____, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957.

Katherine Bash, « Walking as Experimental *Poiesis* », *Artl@s Bulletin*, vol. 2, n°2, 2013, pp. 77-97.

Julos Beaucarne, « Préface », in Christian Lagrange, *Cabanons à vivre : rêverie, écologie et conseils pratiques*, Mens, Terre Vivante, 2004.

Karin Becker, « Les Discours sur les nuages dans la littérature française », *Géographie et cultures*, n°85, 2013, pp. 49-64.

Ernst Behler, *Le Premier Romantisme allemand*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

Franca Bellarsi et Judith Rauscher, appel à contributions en date du 18 juin 2017 pour le n°1 du dixième volume de la revue *Ecozon@* à paraître au printemps 2019, <http://ecozona.eu/annonce/view/38>, consulté le 8 septembre 2017.

Jane Bennett, *The Enchantment of Modern Life: Attachments, Crossings and Ethics*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

Augustin Berque, Alexia de Biase et Philippe Bonnin (dir.), *Donner lieu au monde : la poétique de l'habiter. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner Lieu, 2012.

_____, *L'Habiter dans sa poétique première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner Lieu, 2008.

Philippe Bihouix, *L'Âge des low-tech*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

Nurit Bird-David, « 'Animism' Revisited. Personhood, Environment and Relational Epistemology », *Current Anthropology*, vol. 40, n°1, « Culture — A Second Chance? », février 1999, pp. 67-91.

Deborah Bird Rose, « Val Plumwood's Philosophical Animism: Attentive Interactions in the Sentient World », *Environmental Humanities*, vol. 3, 2013, pp. 93-109, <http://environmentalhumanities.org/arch/vol3/3.5.pdf>, consulté le 8 avril 2018.

Nathalie Blanc, « L'Habitabilité urbaine », in Olivier Coutard et Jean-Pierre Lévy (dir.), *Écologies urbaines*, Paris, Economica Anthropos, 2010, pp. 169-83.

_____, *La Nature dans la cité*, thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne Paris I., 1995.

_____, *Vers une esthétique environnementale*, Versailles, Quae, 2008.

_____, avec Denis Chartier et Thomas Pughe, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & Politique*, vol. 2, n°36, 2008, pp. 15-28, <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-p-15.htm>, consulté le 8 mars 2018.

_____, avec Thomas Lamarche, « Services écosystémiques culturels : habitabilité, forme, gouvernance », présentation réalisée dans le cadre du programme Éphèse, accompagnement par le LADYSS du Ministère de l'Écologie et du Développement Durable sur les services écosystémiques culturels, janvier-octobre 2015.

_____, avec Clara Breteau et Bertrand Guest, « Pas de côté dans l'écocritique francophone », in Daniel Finch-Race et Julien Weber (dir.), « French Ecocriticism / L'Écocritique française », *L'Esprit Créateur*, vol. 1, n°57, printemps 2017, pp. 123-38.

Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.

_____, *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949.

Ernst Bloch, *Principe espérance*, t. 1, Paris, Gallimard, 1976.

Christian Bobin, « Interview », *Canopée*, hors-série « Habiter poétiquement le monde », n°10, 2012, pp. 72-7.

Yves Bonnefoy, « Discours de Guadalajara », prononcé au Mexique le 22 septembre 2014 à l'occasion de la remise du Premio Fil 2013 de littérature en langues romanes, *La République des Livres*, <http://larepubliquedeslivres.com/bonnefoy/>, consulté le 3 juin 2017.

Hannah Booth, « Big Picture: Belongings, by Huang Qingjun, in Pictures », *The Guardian*, 2 novembre 2012, <https://www.theguardian.com/artanddesign/gallery/2012/nov/02/photography-china-big-picture>, consulté le 24 mai 2018.

Jorge Luis Borges, *L'Art de poésie*, Paris, Gallimard, 2002.

Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

_____, avec Salah Bouhedja, Rosine Christin et Claire Givry, « Un placement de père de famille. La maison individuelle : spécificité du produit et logique du champ de production », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 81-2, mars 1990, pp. 6-33.

Jean-Jacques Boutaud, « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès. La Revue*, vol. 1, n°38, 2004, pp. 96-102.

Glenn Bowen, « Grounded Theory and Sensitizing Concepts », *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 5, n°3, 2006.

Rosi Braidotti, *Metamorphoses: Towards a Materialist Theory of Becoming*, Cambridge, Polity Press, 2002.

_____, *Patterns of Dissonance: A Study of Women and Contemporary Philosophy*, Cambridge, Polity Press, 1991.

Ernest Breleur, Patrick Chamoiseau, Serge Domi, Gérard Delver, Édouard Glissant, Guillaume Pigéard de Gurbert, Olivier Portecop, Olivier Pulvar et Jean-Claude William, *Manifeste pour les produits de haute nécessité*, Paris, Galaade, 2009. Publié aussi dans *Le Monde*, 16 février 2009, http://www.lemonde.fr/politique/article/2009/02/16/neuf-intellectuels-antillais-contre-les-archaismes-coloniaux_1156114_823448.html, consulté le 25 juin 2017.

Clara Breteau, « La Danse du vide », *Entropia*, n°14, printemps 2013.

_____, « L'Écologie au défi de la poésie » et « Poésie et Transition — pour une poétique du changement ». Cycle de conférences organisé de décembre 2012 à juin 2013 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, aux Vendredis de la Teinturerie, chez Utopia, au Festival des Utopies Concrètes (Paris), au Festival des Houches (Chamonix) et au Festival Tous Acteurs (Montreuil).

_____, « La Guerre des Demoiselles », *Multitudes*, n°60, automne 2015, pp. 112-19.

_____, *Poèmes pour les temps qui courent*, série de chroniques diffusées de septembre 2012 à juin 2013 sur Radio Aligre (89.3).

_____, « Pour la croissance du poétique », *Reporterre*, 18 juillet 2014, <https://reporterre.net/Pour-la-croissance-du-poetique>, consulté le 13 mai 2018.

_____, « Prospérité sans croissance, la vie démocratique au défi du poétique », présentation lors du deuxième *Congrès Interdisciplinaire du développement durable* organisé à Louvain-la-Neuve du 20 au 22 mai 2015, publiée sur le site de l'Institut Momentum: <http://www.institutmomentum.org/prosperite-sans-croissance-la-vie-democratique-au-defi-du-poetique/>, consulté le 20 août 2018.

_____, « Tout ce qui nous relie. Le lieu. Entretien poétique avec le jardinier-paysagiste Gilles Clément », *Kaizen*, n°11, novembre-décembre 2013, pp. 67-72.

- Marc Brousseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Frédéric Brun, *Habiter poétiquement le monde*, Paris, Poesis, 2016.
- René-Guy Cadou, « Hélène ou le règne végétal », in *Œuvres poétiques complètes*, t. 2, Paris, Seghers, 1973.
- Albert Camus, *Carnets. Mai 1935 – février 1942*, Paris, Gallimard, 1962.
- Fritjof Capra, *La Toile de la vie : une nouvelle interprétation scientifique des systèmes vivants*, Monaco, Éditions du Rocher, 2003.
- Gwenola Caradec, « *Partie prenante* » : *environnement et poésie dans la littérature française et francophone des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles*, thèse de doctorat, University of Wisconsin-Madison, 2012.
- Ernst Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- Cornelius Castoriadis, *Les Carrefours du labyrinthe II.*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- « Ce dimanche 22 avril, à 14h, le Taslu appelle les troupes de l'imaginaire à se mobiliser » (collectif), *NADIR*, site internet de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, mercredi 18 avril 2018, <https://zad.nadir.org/spip.php?article5604>, consulté le 23 avril 2018.
- Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, t. 1, Paris, Gallimard, 1980.
- _____, avec Luce Giard et Pierre Mayol, *L'Invention du quotidien. Habiter, cuisiner*, t. 2, Paris, Gallimard, 1990.
- Aimé Césaire, « Poésie et connaissance », *Tropiques*, n°12, janvier 1945, pp. 157-70.
- Pierre Ceysson, « La Poésie contemporaine. L'institution scolaire et les 'règles de l'art' », *Lidil. Revue de linguistique et de didactique des langues*, n°33, juin 2006, pp. 37-54.
- Nicolas Chailloux, *La Représentation sociale du bien-être chez soi pour les habitants de yourte*, mémoire de Master II., Université d'Angers, 2008.
- Patrick Chamoiseau, *Les neuf consciences du Malfini : roman*, Paris, Gallimard, 2009.
- _____, « Du Manifeste à l'urbanisme, la politique poétique se lève en Martinique. Interview de Patrick Chamoiseau par Clara Breteau », *Kaizen*, n°20, mai-juin 2015, pp. 10-14.
- Gauthier Chapelle et Michèle Decoust, *Le Vivant comme modèle. La voie du biomimétisme*, Paris, Albin Michel, 2015.
- René Char et Pablo Picasso, *La Provence Point Oméga*, affiche, février 1966, accessible sur http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0077_19660504/OBS0077_19660504_023.pdf, consulté le 6 juin 2018.
- Delphine Chauffaut et Élodie David, *La Notion d'autonomie dans le travail social*, Paris, CREDOC (Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie), 2003.
- Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Seuil, 2006.
- _____, « Sémiologie et urbanisme », in Françoise Choay et al. (dir.), *Le Sens de la ville*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, pp. 9-30.
- Paul Claval, « Champ et perspectives de la géographie culturelle », *Géographie et cultures*, n°1, 1992, pp. 7-38, <http://gc.revues.org/2448>, consulté le 24 janvier 2018.
- _____, « Géographie et sémiologie », *Espace géographique*, t. 3, n°2, 1974, pp. 113-19.

Gilles Clément, *Manifeste du Tiers-paysage*, auto-édition, 2004, disponible en ligne sur : http://www.gillesclement.com/fichiers/_tierspaypublications_92045_manifeste_du_tiers_paysage.pdf, consulté le 6 septembre 2018.

_____, *Le Salon des berces*, Paris, Nil, 2009.

_____, avec Clara Breteau, « Tout ce qui nous relie. Le lieu. Entretien poétique avec le jardinier-paysagiste Gilles Clément », *Kaizen*, n°11, novembre-décembre 2013, pp. 67-72.

Lucien Clergue et François Nourissier, *Les Honneurs de la maison*, Paris, Pandora, 1982.

Jean Cocteau, *La Belle et la Bête*, film de 96mn sorti le 29 octobre 1946, avec Josette Day et Jean Marais.

Michael Cohen, « Blues in the Green: Ecocriticism Under Critique », *Environmental History*, vol. 1, n°9, 2004, pp. 9-36.

Michel Collot, « De la géopoétique », in Augustin Berque, Alexia de Biase et Philippe Bonnin (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner Lieu, 2008, pp. 311-23.

_____, « Du corps esprit à la chair monde », in Jean-Pol Madou, Raphaël Celis et Laurent Van Eynde (dir.), *Phénoménologie(s) et imaginaire*, Paris, Kimé, 2004, pp. 129-41.

_____, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014.

Diana Coole, « Agentic Capacities and Capacious Historical Materialism: Thinking with New Materialisms in the Political Sciences », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 3., n°41, 2013, pp. 451-69.

Wout Cornelissen, « Thinking Metaphors », *The Hannah Arendt Center for Politics and Humanities at Bard College*, <http://www.hannaharendtcenter.org/thinking-metaphors/>, consulté le 10 août 2018.

Laurence Costes (dir.), numéro spécial « Habiter », *Socio-anthropologie* n°32, décembre 2015.

Denis Couchaux, *Habitations nomades*, Paris, Alternative, 2004.

Merlin Coverley (dir.), *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, Lyon, Les Moutons Électriques, 2011.

Martin Crawford, *La Forêt-Jardin. Créer une forêt comestible en permaculture pour retrouver autonomie et abondance*, Paris, Ulmer, 2017.

Robert Crease, « Responsive Order: The Phenomenology of Dramatic and Scientific Performance », in Keith Sawyer (dir.), *Creativity and Performance*, Greenwich; Conn./London, Ablex Publishing Corporation, 1997.

Antonio Da Cunha et Laurent Matthey, « Penser les savoirs émergents. Pour une approche réaliste du travail conceptuel du géographe », *Geographica Helvetica*, n°63, vol. 4, 2008, pp. 220-7.

Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Arles, Actes Sud, 1989.

Emmanuel Daniel, *Le Tour de France des alternatives*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

Éric Dardel, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.

Jodi Dean, « The Anamorphic Politics of Climate Change », *e-flux*, n°69, janvier 2016, <https://www.e-flux.com/journal/69/60586/the-anamorphic-politics-of-climate-change/>, consulté le 20 août 2018.

Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », *Les Lèvres nues*, n°6, septembre 1955, repris dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006.

Michel Deguy, *Actes*, Paris, Gallimard, 1966.

_____, *Écologiques*, Paris, Hermann, 2012.

_____, *Figurations*, Paris, Gallimard, 1969.

- _____, *Fragments du cadastre*, Paris, Gallimard, 1960.
- _____, « La Poésie et la maison », *Sitaudis*, 23 octobre 2012, <https://www.sitaudis.fr/Incitations/la-poesie-et-la-maison.php>, consulté le 19 juin 2017.
- _____, *Poèmes de la Presqu'île*, Paris, Gallimard, 1961.
- _____, avec Stéphane Baquey, « Entretien avec Michel Deguy », *Prétexte*, hors-série n°9, 1998, pp. 12-26, http://pretexte.perso.neuf.fr/ExSiteInternetPr%C3%A9texte/revue/entretiens/entretiens_fr/entretiens/michel-deguy.htm, consulté le 13 août 2018.
- _____, avec Pierre-Etienne Schmit, « Du geste contrarié aux paradoxes sublimes. Entretien avec Michel Deguy », *Geste*, n°2, décembre 2005, pp. 185-95.
- Eugène Delacroix, *Journal*, Paris, Plon, 1992.
- Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance, 2001.
- _____, *Le Vocabulaire indo-européen : lexique étymologique thématique*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984.
- Elizabeth Deloughrey et al., *Caribbean Literature and the Environment: Between Nature and Culture*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2005.
- Martyn Denscombe, *The Good Research Guide for Small-scale Social Research Projects*, Maidenhead, Open University Press, 2010.
- Florence Deprest, *Élisée Reclus et l'Algérie colonisée*, Paris, Belin, 2012.
- Jacques Derrida, « Che cos'è la poesia », *Points de Suspension*, Paris, Galilée, 1992.
- Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- _____, « Préface », in Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2017.
- Pierre Destrée et Fritz-Gregor Herrmann (dir.), *Plato and the Poets*, Leiden/Boston, Brill, 2011.
- Henry Dicks, « The Self-Poeticizing Earth: Heidegger, Santiago Theory and Gaia Theory », *Environmental Philosophy*, vol. 1, n°8, 2011, pp. 41–61.
- Dictionnaire encyclopédique Grand Usuel Larousse*, Paris, Larousse-Bordas, 1997.
- Dictionnaire étymologique et historique du français*, sous la direction de Jean Dubois, Henri Mitterand et Albert Dauzat, Paris, Larousse, 2011.
- Dictionnaire Gaffiot latin-français*, sous la direction de Félix Gaffiot, Paris, Hachette, 1934.
- _____, 2000.
- Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 2006.
- Dictionnaire Le Petit Robert*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 1986.
- _____, 2015.
- Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, sous la direction de Pierre Hubert Nysten, Paris, J.S. Chaudé, 1833.
- Dictionnaire de médecine*, sous la direction d'Émile Littré, Paris, Baillière, 1908.
- Rick Dolphijn et Iris Van der Tuin (dir.), *New Materialism. Interviews & Cartographies*, Ann Arbor, Open Humanities Press, 2012.
- Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature. L'écologie et son histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.

- Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.
- Colette Duflot, « Handicaps, inadaptations sociales : de l'isolement à l'autonomie, quels dispositifs institutionnels ? », in Armand Touati (dir.), *Autonomie : construction et limites*, Marseille, Hommes et perspectives, 1991.
- Mikel Dufrenne, *Le Poétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.
- _____, « Préface », in Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Payot & Rivages, 2004, pp. 11-14.
- Éric Dupin, *Les Défricheurs*, Paris, La Découverte, 2014.
- Marcella Durand, « The Ecology of Poetry », *Ecopoetics*, n°2, automne 2012, pp. 58-62.
- Thierry Drumm, « Réintensifier les expériences animistes. David Abram et l'écologie des sens », *Écologie & politique*, vol. 51, n°2, 2015, pp. 149-57.
- Encyclopædia Universalis*, t. 8, Paris, Universalis, 2008.
- Arturo Escobar, *Sentir-Penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2018.
- Marion Esnault et Lorène Lavocat, « Notre-Dame-des-Landes : la ZAD prépare la reconstruction », *Reporterre*, 15 avril 2018, <https://reporterre.net/Notre-Dame-des-Landes-la-Zad-prepare-la-reconstruction>, consulté le 11 mai 2018.
- Claude Esteban, *Le Nom et la Demeure*, Paris, Flammarion, 1985.
- European Association for the Study of Literature, Culture and Environment, « 'Wildness without Wilderness', The Poiesis of Energy and Instability », appel à présentations pour la septième conférence de l'EASLCE organisée à Bruxelles du 27 au 30 octobre 2016.
- European Cooperation in the field of Scientific and Technical Research – COST, « Memorandum of Understanding for the Implementation of a European Concerted Research Action designated as COST Action IS 1307: New Materialism Networking European Scholarship on 'How Matter Comes to Matter' », Bruxelles, 2013.
- Neil Evernden, *The Social Creation of Nature*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University Press, 1992.
- Daniel Finch-Race et Julien Weber (dir.), « French Ecocriticism / L'Écocritique française », *L'Esprit Créateur*, vol. 1, n°57, printemps 2017.
- Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, vol. 2, n°54, 2004, pp. 12-19, DOI 10.3917/empa.054.0012, consulté le 5 septembre 2018.
- Dominique Fourcade, *Le Ciel pas d'angle*, Paris, POL, 1983.
- Nick Fox et Pam Alldred, « New Materialist Social Inquiry: Designs, Methods and The Research-Assemblage », *International Journal of Social Research Methodology*, n°18, vol. 4, 2015, pp. 399-414.
- Auguste Francotte, « Notice », in Aristote, *Politique*, Paris, Gallimard, 2014.
- Isabelle Frémeaux et John Jordan, *Les Sentiers de l'utopie*, Paris, La Découverte, 2012.
- Armand Frémont, *La Région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 1976.
- Michel Frizot (dir.), *Chaim Soutine, l'ordre et le chaos*, Paris, Hazan, 2012.
- Masanobu Fukuoka, *La Révolution d'un seul brin de paille*, Paris, Guy Tredaniel, 2005.
- Jean-Philippe Gagnon, *Le Sujet du dehors : paysages sémantiques, corps de la nature et physique de la parole chez Jacques Dupin et John Montague*, thèse de doctorat, Université Nice Sophia Antipolis/Université du Québec à Montréal, 2015.

- Elie Gatién, Allan Popelard et Paul Vannier, « Exode urbain. Exil rural », *Le Monde diplomatique*, n° 677, 2010, pp. 1-10.
- Alfred Gell, *L'Art et ses agents, une théorie anthropologique*, Dijon, Les Presses du Réel, 2009.
- Gérard Genette, *Figures II.*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- Maurice Genevoix, « La Dernière Harde » in *Romans et récits de la Loire*, Paris, Omnibus, 2001.
- Mathieu Gervais, « Le Rural, espace d'émergence d'un paradigme militant décolonial », *Mouvements*, n°84, 2015.
- Terry Gifford, « Recent Critiques of Ecocriticism », *New Formations*, n°64, 2008, pp. 15-24.
- Roger Gilbert-Lecomte, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, 1974.
- Jean Giono, *Que ma joie demeure*, Paris, Bernard Grasset, 1935.
- Blandine Glamceviski et Annabelle Morel-Brochet, « Des modes d'habiter le milieu rural : confrontation de terrains et de rapports individuels aux lieux de vie », séminaire donné le 20 octobre 2010 à l'Académie d'Agriculture de France, <https://www.academie-agriculture.fr/actualites/academie/seance/academie/le-concept-de-mode-dhabiter-lepreuve-du-developpement-rural?201010>, consulté le 31 août 2018.
- Édouard Glissant, *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, 2009.
- _____, *Une nouvelle région du monde*, Paris, Gallimard, 2006.
- Cheryll Glotfelty et Harold Fromm (dir.), *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens/London, University of Georgia Press, 1996.
- Maria Gravari-Barbas, « De la fête dans la ville à la ville festive : les faits et les espaces festifs, objet géographique émergent », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n°86, vol. 3, 2009, pp. 279-90.
- Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992.
- _____, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- _____, « Pour une refondation des pratiques sociales », *Le Monde Diplomatique*, n°463, octobre 1992, pp. 26-7.
- Michel Guérin, « André Leroi-Gourhan ou le primat de la matière », *Cahiers de géopoétique*, 1999, <http://institut-geopoetique.org/fr/cahiers-de-geopoetique>, consulté le 25 janvier 2018.
- Bertrand Guest, *Écritures révolutionnaires de la nature au XIX^e siècle. Géographie et liberté dans les essais sur le cosmos d'Alexander von Humboldt, Henry David Thoreau et Élisée Reclus*, thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, 2013.
- Pauline Guinard et Bénédicte Tratnjek, « Géographies, géographes et émotions », *Carnets de géographes*, n°9, 2016, p. 1., <http://cdg.revues.org/541>, consulté le 02 juin 2017.
- « Habiter poétiquement le monde », *Canopée*, n°10, 2012.
- Manar Hammad, « La Sémiotisation de l'espace, esquisse d'une manière de faire », *Actes sémiotiques*, n°116, 2013, p. 10, <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2807>, 2 avril 2018.
- Christian Hanser, « Vagabond Learning in a Tiny House Shepherd's Hut. The Welcome Hut as Meeting Space on Campus », *3rd International Conference Geographies of Education*, Loughborough University 2018.
- _____, « Counselling as Public Sphere Hospitality: the Welcome Hut in France », *International Conference on Pluralistic Counselling and Psychotherapy*, Abertay University Dundee 2018.
- Michael Hardt et Antonio Negri, *Multitudes*, Paris, La Découverte, 2004.

- Nicole Haumont, *Les Pavillonnaires*, Paris, Centre de Recherche et d'Urbanisme, 1975.
- Friedrich Hegel, *Cours d'esthétique*, t. 3, Paris, Aubier, 1997.
- Martin Heidegger, *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
- _____, « The Question Concerning Technology », in David Farrell Krell (dir.), *Basic Writings*, Oxford, Routledge, 1993, pp. 311–41.
- Jesper Hoffmeyer, *Biosemiotics, an Examination into the Signs of Life and the Life of Signs*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.
- Friedrich Hölderlin, « Dans un bleu riant... », in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, La Différence, 2005.
- Rob Hopkins, *Manuel de transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Montréal, Écosociété, 2010.
- Patricia Huyghebaert et Boris Martin, *Quand le droit fait l'école buissonnière. Pratiques populaires de droit*, Paris, Descartes & Cie, 2002.
- Tim Ingold, « De la pratique et des mots : faire est une manière de raconter », présentation donnée à Grenoble le 13 décembre 2017 organisée par les laboratoires Pacte, Litt&Arts et la SFR Création de l'Université Grenoble-Alpes, <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/tim-ingold-de-la-pratique-et-des-mots-l-artisanat-comme-facon-de-raconter>, consulté le 26 février 2018.
- _____, *Making. Anthropology, Archeology, Art and Architecture*, London/New York, Routledge, 2013.
- _____ avec Elizabeth Hallam (dir.), *Creativity and Cultural Improvisation*, Oxford/New York, Berg, 2007.
- Serenella Iovino et Serpil Oppermann, « Material Ecocriticism: Materiality, Agency and Models of Narrativity », *Ecozon@*, vol. 3, n°1, 2012, pp. 75-91.
- Philippe Jaccottet, *La Semaïson III. Carnets 1995-1998*, Paris, Gallimard, 2001.
- _____, *La Semaïson I. Carnets, 1954-1979*, Paris, Gallimard, 1984.
- _____, « Le Cerisier », *Cahier de verdure*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 9-20.
- Tim Jackson, conférence plénière donnée lors du 1^{er} Congrès interdisciplinaire du développement durable. *Quelle transition pour nos sociétés* organisé à Namur du 31 janvier 2013 au 1^{er} février 2013, <http://old.congrestransitiondurable.org/>, consulté le 20 août 2018.
- _____, *Prosperity without Growth*, London, Earthscan, 2009.
- Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- _____, *Questions de poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
- Claude Janin et Anne-Christine Taylor, « Introduction », in *L'Animisme parmi nous*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, pp. 15-23.
- Hans-Robert Jauss et Michael Shaw, « Poïesis », *Critical Inquiry*, vol. 8, n°3, printemps 1982, pp. 591-608.
- Laurent Jenny, *La Fin de l'intériorité : théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
- Malou Juelskjaer, « Gendered Subjectivities of Spacetime », *Gender and Education*, n°25, 2013, pp. 754–68.
- Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

- Daniela Kato, « The Art of Inquiry: Overcoming the Fixation on the New Materialisms », *Ecozon@*, vol. 6, n°1, 2015, pp. 208-12.
- Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2017.
- Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.
- Philippe Laburthe-Tolra et Jean-Pierre Warnier, *Ethnologie. Anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.
- Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.
- Bernard Lacroix, *L'Utopie communautaire. Histoire sociale d'une révolte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- Antoine Lagneau, Fabrice Flipo et Simon Cottin-Marx (dir.), « La Transition, une utopie concrète ? », *Mouvements*, vol. 3, n°75, 2013, pp. 7-12.
- George Lakoff et Mark Johnson, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- Serge Latouche, *Vers une société d'abondance frugale*, Paris, Fayard/Mille et Une Nuits, 2011.
- Olivier Lazarotti, « Notion à la une : habiter », *Géoconfluences*, 10 décembre 2013, <http://geoconfluences.e ns-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/habiter>, consulté le 6 juillet 2017.
- Claude Le Bigot (dir.), *À quoi bon la poésie, aujourd'hui ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.
- Charles Le Blanc, Laurent Margantin et Olivier Schefer, *La Forme poétique du monde, anthologie du romantisme allemand*, Paris, José Corti, 2003.
- Yves Leclair, *Bouts du monde*, Paris, Mercure de France, 1997.
- L'École de Rochefort, particularisme et exemplarité d'un mouvement poétique, 1941-1963. Actes du Colloque d'Angers* (collectif), Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1984.
- Andy Lee et Pat Foreman, *Chicken Tractor: the Permaculture Guide to Happy Hens and Healthy Soil*, Richmond, Good Earth Publications, 2004.
- Henri Lefebvre, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.
- Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, Paris, Le Livre, 1926.
- Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Le Retour à la nature : au fond de la forêt, l'État*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- Hillevi Lenz Taguchi et Anna Palmer, « A More 'Livable' School? A Diffractive Analysis of the Performative Enactments of Girls' Ill-/well-being With(in) School Environments », *Gender and Education*, n°25, 2013, pp. 671-87.
- Giacomo Leopardi, *Zibaldone*, Paris, Allia, 2003.
- Aldo Leopold, *L'Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion, 2000.
- Lettre du 16 mai 2018 publiée sur la page de Nantes Révoltée (collective), *Facebook*, https://www.facebook.com/Nantes.Revoltee/?hc_ref=ARR2zFC0hBcyhpzOoCQFYyOV_IP_eqGBqR2pnVkiF_BnduetENiOZVOGYj_XKvTmbj8&fref=nf, consultée le 16 mai 2018.
- Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Henry Liddel, Robert Scott et Henry Stuart Jones, *A Greek-English Lexicon*, Oxford, Oxford University Press, 1996.

Littré étymologique, Paris, Garnier, 2015.

Valérie Loichot, « Entours d'Édouard Glissant », *Revue des Sciences Humaines*, n°309, janvier-mars 2013.

David Lowenthal et Hugh Prince, « English Landscape Tastes », *Geographical Review*, vol. 55, n°2, pp. 186-222.

Pierre Macherey, *De l'utopie*, Saint-Vincent-de-Mercuze, De l'Incidence, 2011.

René Magritte, *Citations*, Bruxelles, Michel Draguet, 2012.

Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1945.

_____, *Poésies*, Paris, Flammarion, 1983.

Yves di Manno et Isabelle Garron, *Un nouveau monde. Poésies en France, 1960-2010*, Paris, Flammarion, 2017.

Camille Martin, « La Zad de Notre-Dame-des-Landes sous le choc de l'évacuation », *Reporterre*, 9 avril 2018, <https://reporterre.net/La-Zad-de-Notre-Dame-des-Landes-sous-le-choc-de-l-evacuation>, consulté le 13 septembre 2018.

Stéphane Martineau, « L'Observation en situation : enjeux, possibilités et limites », in Chantal Royer *et al.* (dir.), *Recherches Qualitatives*, hors-série n°2, pp. 5-17.

Nicole Mathieu, « Le Concept de mode d'habiter à l'épreuve du développement rural durable », séminaire donné le 20 octobre 2010 à l'Académie d'Agriculture de France, <https://www.academie-agriculture.fr/actualites/academie/seance/academie/le-concept-de-mode-dhabiter-lepreuve-du-developpement-rural?201010>, consulté le 6 juillet 2017.

_____, *et al.*, « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé », *Strates*, n°11, 2005, <http://strates.revues.org/430>, consulté le 15 juillet 2017.

Humberto Maturana et Francisco Varela, *Autopoiesis and Cognition: The Realization of the Living*, Dordrecht/Boston, D. Reidel, 1980.

Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Éditions Sociales, 1967.

Dominique Méda, présentation lors du 1^{er} Congrès interdisciplinaire du développement durable *Quelle transition pour nos sociétés* organisé à Namur du 31 janvier 2013 au 1^{er} février 2013, <http://old.congrestransitiondurable.org/>, consulté le 20 août 2018.

Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du Monde*, Paris, Gallimard, 1969

_____, *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

Béatrice Mésini, « Quelle reconnaissance de l'habitat léger, mobile et éphémère ? », *Techniques & Culture*, n°56, 2011, pp. 148-65.

Henri Michaux, *Plume et Lointain intérieur*, Paris, Gallimard, 1998.

Jean-Paul Michel, *Beau front pour une vilaine âme*, Bordeaux, William Blake & Co, 1981.

Laure Michel, « Crise de la poésie ? Le poétariat selon Jean-Claude Pinson », *Les Temps Modernes*, vol. 1, n°657, 2010, pp. 247-59.

Jurgen Mittelstrass, *Neuzeit und Aufklärung: Studien zur Entstehung der Neuzeitlichen Wissenschaft und Philosophie*, Berlin, Walter de Gruyter, 1970.

Bill Mollison, *Introduction à la permaculture*, La Chapelle sous Uchon, Passerelle Éco, 2012.

Aurore Monod Becquelin et Valentina Vapnarsky, « Présentation », *Ateliers du LESC*, n°34, 2010, <http://ateliers.revues.org/8630>, consulté le 14 septembre 2017.

Annabelle Morel-Brochet, « Un point sur l'habiter. Heidegger, et après... », *EspacesTemps.net*, 4 novembre 2008, <http://www.espacestemp.net/articles/un-point-sur-habiter-heidegger-et-apres/>, consulté le 6 juillet 2017.

_____, avec Nathalie Ortar, *La Fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012.

Edgar Morin, *Amour, poésie, sagesse*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

_____, « La Nature de la nature », in *La Méthode*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

_____, « Science, poésie, société », in *Détours d'écriture*, n°s 5/6, janvier 1983, <http://republique-des-lettres.com/morin-9782824900247.php>.

Jean-Luc Nancy, *Résistance de la poésie*, Bordeaux, William Blake & Co, 1997.

Ovide, *Les Métamorphoses*, Paris, Gallimard, 1992.

Louis-Claude Paquin, *Le Nouveau Matérialisme*, présentation à l'Université du Québec à Montréal, novembre 2015, p. 11, <http://lcpaquin.com/epistemologie/materialisme.pdf>, consulté le 9 octobre 2017.

Thierry Paquot, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007.

_____ *et al.*, « Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire », *Informations sociales*, vol. 3, n°123, 2005.

Brice Parrain et Georges Perros, *Correspondance : 1960-1971*, Paris, Gallimard, 1998.

René Passeron, *Pour une philosophie de la création*, Paris, Klincksieck, 1989.

Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*, Paris, Gallimard, 1958.

Charles Peirce, *Écrits sur le signe*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.

Marie-Dominique Perrot, « La Décroissance, un mot en laisse », *Entropia*, n°9, automne 2010.

George Pierre, « Difficultés et incertitudes de la géographie », *Annales de Géographie*, vol. 85, n°467, 1976, pp. 48-63, http://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1976_num_85_467_17408, consulté le 5 juin 2017.

Alessandro Pignocchi, « Sur la Zad de Notre-Dame-des-Landes se vit la cosmologie du futur », *Reporterre*, 7 avril 2018, <https://reporterre.net/Sur-la-Zad-de-Notre-Dame-des-Landes-se-vit-la-cosmologie-du-futur>, consulté le 25 mai 2018.

Jean-Claude Pinson, *À Piatigorsk, sur la poésie*, Nantes, Cécile Defaut, 2008.

_____, *Habiter en poète*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.

_____, « Pastoral et Carnaval », intervention au colloque *Écocritique : nouvelles territorialités* organisé par le programme « Écolitt » à la Maison de la Recherche Germaine Tillion à Angers du 28 au 30 juin 2016.

_____, *Sentimentale et naïve*, Paris, Champ Vallon, 2002.

_____, « Un effacement continué ? de James Sacré », *Sitaudis*, 26 août 2016, <https://www.sitaudis.fr/Parutions/un-effacement-continue-de-james-sacre.php>.

Platon, *Le Banquet*, Paris, Flammarion, 2007.

Franck Poupeau, « Des gens formidables », *Le Monde Diplomatique*, novembre 2011.

Antonio Prete, *Prosodie de la nature*, Nîmes, Théâtète, 2004.

- Jacques Prévert, « Pour faire le portrait d'un oiseau », *Paroles*, Paris, Gallimard, 1945, pp. 184-5.
- Geneviève Pruvost, « L'Alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, 2013, pp. 36-55.
- Pierre Rabhi et Weronika Zarachowicz, « Nous avons dépoétisé nos sociétés. Interview », *Télérama*, 4 janvier 2015, <http://www.telerama.fr/idees/nous-avons-depoetise-nos-societes-pierre-rabhi-en-ardeche,120981.php>, consulté le 29 juillet 2017.
- Georges-Hubert de Radkowski, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
- Jacques Rancière, *Le Partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000.
- Amos Rapoport, *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1972.
- Emma Renold et Gabrielle Ivinson, « Horse-girl Assemblages: Towards a Posthuman Cartography of Girls' Desires in an Ex-mining Valleys Community », 2014, <https://www.academia.edu/4957827>.
- Paul Ricœur, *Conflit des interprétations*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- _____, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.
- _____, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer. Illuminations et autres textes (1873-1875)*, Paris, Le Livre de Poche, 1998.
- Richard Rorty (dir.), *The Linguistic Turn: Essays in Philosophical Method*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.
- Jacques Roubaud, « Obstination de la poésie », *Le Monde Diplomatique*, n°670, janvier 2010, pp. 22-3.
- Catherine Rouvière, *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.
- Peter Sahlins, *Forest Rites, the War of the Demoiselles in Nineteenth-Century France*, Londres, Harvard University Press, 1994.
- Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Payot & Rivages, 2004.
- Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 2005.
- Friedrich Schlegel, *Kritische Ausgabe seiner Werke*, t. 2., Munich/Paderborn/Vienne, Behler-Schöningh, 1959.
- Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la vie ? De la physique à la biologie*, Paris, Seuil, 1993.
- Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Armand Colin, 2007.
- Luc Semal, *Militer à l'ombre des catastrophes. Contribution à une théorie politique environnementale au prisme des mobilisations de la décroissance et de la transition*, thèse de doctorat, Lille 2, 2012.
- Michel Serres, « Préface », in Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature. L'écologie et son histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, pp. 9-17.
- Michael Sheringham, *Traversées du quotidien : des Surréalistes aux Postmodernes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.
- John Sherry & John Shouten, « A Role for Poetry in Consumer Research », *Journal of Consumer Research*, n°29, vol. 2, 2002, pp. 218-34.
- Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

- Edward Soja in *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-imagined Places*, Cambridge, Blackwell, 1996.
- Kate Soper, *What is Nature? Culture, Politics and the Non-Human*, Oxford/Cambridge, Mass., Blackwell, 1998.
- Grégoire Souchay, « La Zad du Testet apprivoise les journalistes et essaye la cacatapulte », *Reporterre*, 1er novembre 2014, <https://reporterre.net/La-Zad-du-Testet-apprivoise-les>, consulté le 13 mars 2018.
- Chaim Soutine, *Carcasse de bœuf*, huile sur toile, 156,21 x 122,55 cm, Buffalo ; New York, Albright-Knox Art Gallery, vers 1925.
- Simon Springer, « Les Géographies de l'anarchisme : l'émancipation spatiale et l'espoir au-delà de l'espoir », conférence au laboratoire PACTE, 16 mai 2018, Grenoble, <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/les-geographies-de-l-anarchisme-l-emancipation-spatiale-et-l-espoir-au-dela-de-l-espoir>, consulté le 14 juin 2018.
- Emil Staiger, *Les Concepts fondamentaux de la poétique*, Bruxelles, Lebeer-Hossmann, 1990.
- Jean Starobinski et Mary Ann Caws, « On Yves Bonnefoy: Poetry, between Two Worlds », *World Literature Today*, vol. 53, n°3, été 1979, pp. 391-9.
- Isabelle Stengers, « Reclaiming Animism », *e-flux*, n°35, juillet 2012, <http://www.e-flux.com/journal/36/61245/reclaiming-animism/>, consulté le 8 avril 2018.
- Mathis Stock, « Les Sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », *Espace temps.net*, 25 mai 2005, accessible sur : <https://www.espace-temps.net/articles/societes-individus-mobiles/>, consulté le 12 juillet 2017.
- _____, « Théorie de l'habiter. Questionnements », in Thierry Paquot *et al.* (dir), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007, pp. 103-25, accessible en ligne à <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00716844/document>, pp. 2-14.
- Hippolyte Taine, *La Fontaine et ses fables*, Paris, Hachette, 1875.
- Jean Tardieu, *Le Fleuve caché*, Paris, Gallimard, 1968.
- Samuel Thévoz, « Le Sacre du paysage tibétain. Imaginaire et interaction chez les voyageurs français à l'orée du XX^e siècle », *Géographie et cultures*, n°80, 2011, pp. 169-91.
- Henry Thoreau, *Walden (and Civil Disobedience)*, New York, The New American Library of World Literature, 1960.
- Miguel Torgua, *L'Universel c'est le local moins les murs*, Paris, William Blake & Co, 1994.
- Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècles (1789-1960)*, sous la direction de Bernard Quemada, Paris, Gallimard, 1988.
- Claire Uzan et Gildas Véret, *Rapport de design pour la Micro-ferme la Bourdaisière, conception inspirée de la permaculture*, mars 2014, http://docs.wixstatic.com/ugd/24ce4e_f904ba3f84104f9aa0bbeb3f474668b4.pdf, pp. 80-1, consulté le 24 avril 2018.
- Paul Valéry, « Introduction à la poétique », *De l'enseignement de la poétique au Collège de France*, Paris, Gallimard, 1938.
- _____, *Œuvres I.*, Paris, Gallimard, 1962.
- _____, *Propos sur la poésie*, Paris, Saint-Félicien-en-Vivaraire, 1930.
- _____, « Rhumbs », *Tel Quel*, Paris, Gallimard, 1943.
- _____, *Variété II.*, Paris, Gallimard, 1929.
- _____, *Variété III.*, Paris, Gallimard, 1936.

_____, *Variété V.*, Paris, Gallimard, 1944.

Raoul Vaneigem, *L'Ère des créateurs*, Bruxelles, Complexe, 2002.

Francisco Varela, *Autonomie et connaissance*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

Boris Vian, « Si les poètes étaient moins bêtes », *Je voudrais pas crever*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1962, pp. 54-7.

Bertrand Vidal, « Survivre au désastre et se préparer au pire », *Les Cahiers de Psychologie Politique*, n°20, janvier 2012, <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2048>, consulté le 12 septembre 2018.

Frédéric Vidal, *J'ai choisi le point de vue de la poésie*, long-métrage documentaire de 2h30mn, produit par Aime le mot dit / La Parole Errante / Alhambra Cinémarseille, 2002. Extrait mis en ligne sur le blog du metteur en scène Armand Gatti, <http://aimelemotdit.wordpress.com/armand-gatti/>, consulté le 8 août 2018.

Shiv Visvanathan, « Science, diversité et démocratie : dans les archives de l'Etat développementiste », *Histoire des sciences et des savoirs*, t. 3, Paris, Éditions du Seuil, 2015, pp. 107-24.

« Vocabulaire de l'environnement et du bâtiment », *Journal Officiel de la République Française*, n°0027 du 1 février 2013, texte n°113, p. 1982, <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000027013518&categorieLien=id>, consulté le 30 juillet 2018.

Anne Volvey, « Au fond de soi, (la performance de) la ville. Une lecture égo-géographique de *La Forme d'une ville* de Julien Gracq », *Géographie et cultures*, n°89-90, pp. 199-216.

_____, « Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique », *Carnets de géographes*, n°9, 2016, <http://cdg.revues.org/541>, consulté le 02 juin 2017.

Sha Xin Wei, *Poiesis and Enchantment in Topological Matter*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology Press, 2013.

Wendy Wheeler, « A Connoisseur of Magical Coincidences: Chance, Creativity and *Poiesis* from a Biosemiotic Perspective », *Biosemiotics*, n°7, 2014, pp. 373-88.

_____, « Postscript on biosemiotics: reading beyond words and ecocriticism », *New Formations*, n°64, été 2008, pp. 137-56.

Kenneth White, *Les Affinités extrêmes*, Paris, Albin Michel, 2009.

_____, *L'Ermitage des brumes. Entretiens avec Erik Sablé*, Paris, Dervy, 2005.

_____, « Le Grand Champ de la géopoétique », site de l'Institut International de Géopoétique, <http://www.institut-geopoetique.org/fr>, consulté le 26 février 2018.

_____, *Le Poète cosmographe. Entretiens*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1987.

_____, « Texte inaugural de l'Institut international de géopoétique », site de l'Institut International de Géopoétique, <http://www.institut-geopoetique.org/fr>, consulté le 26 février 2018.

Piero Zanini, « De la nécessité de (certains) lieux », in Augustin Berque, Alexia de Biase et Philippe Bonnin (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner Lieu, 2008, pp. 296-309.

